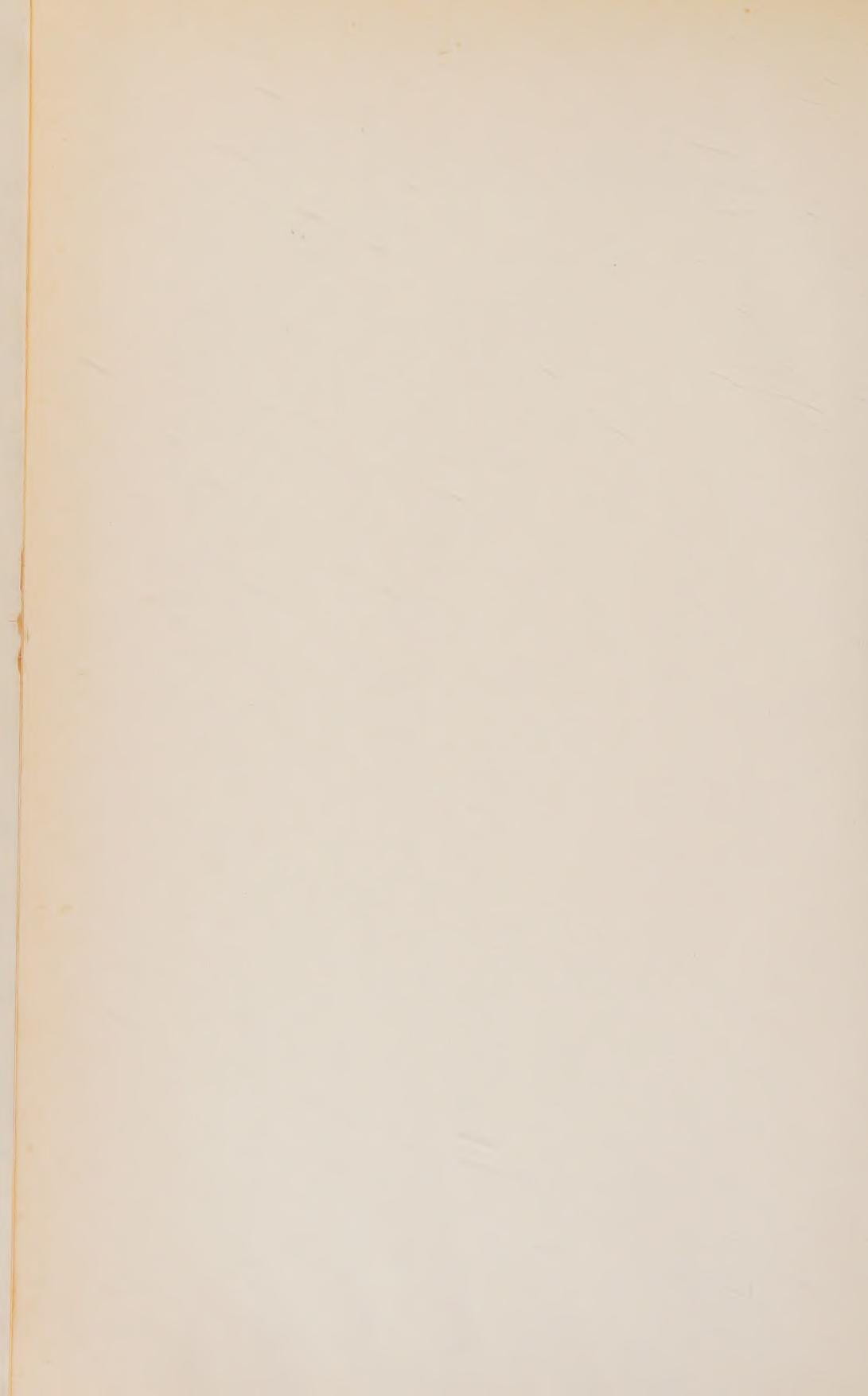


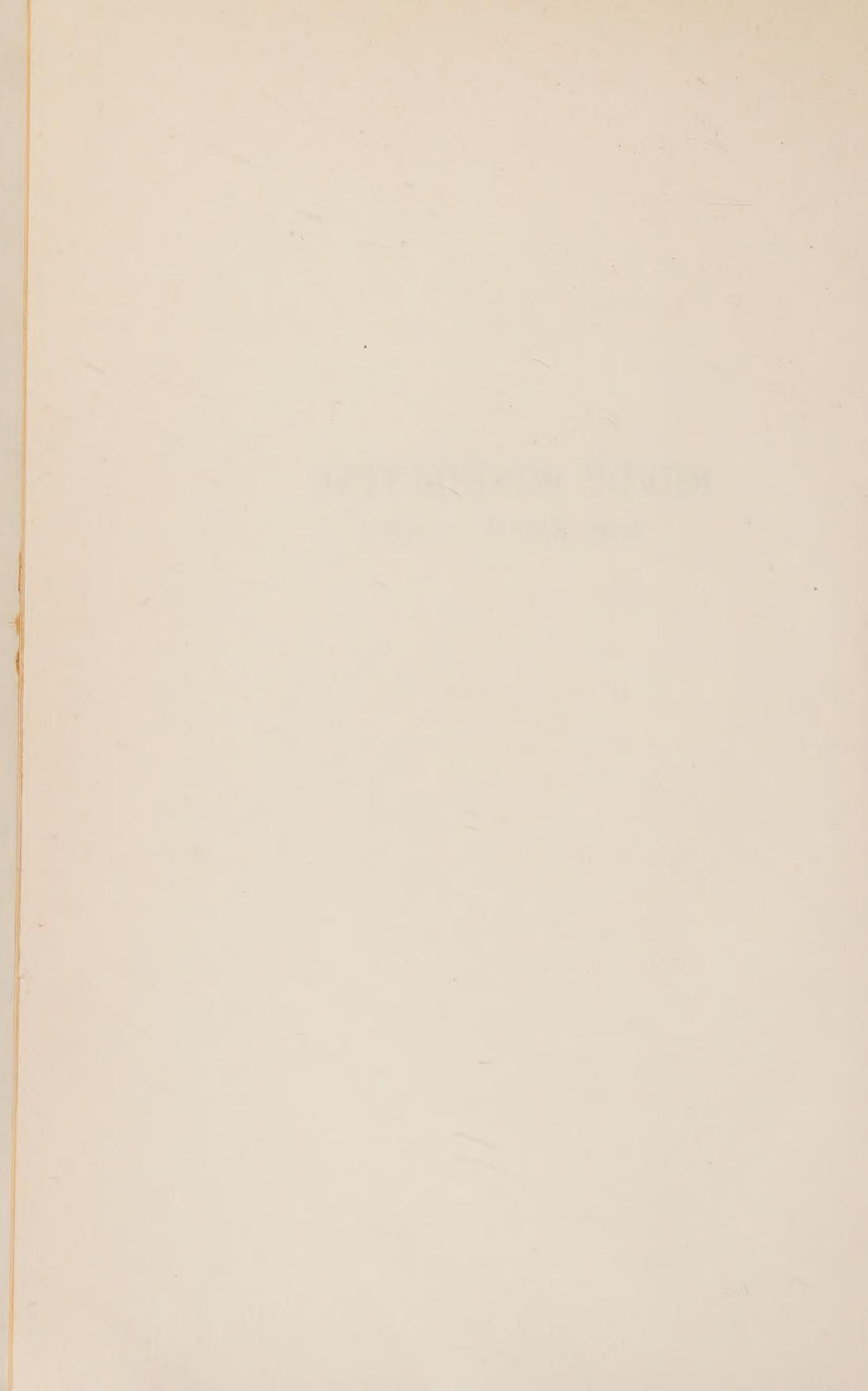


Digitized by the Internet Archive
in 2024



REVUE BÉNÉDICTINE

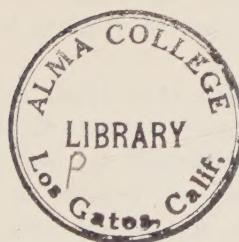
TOME XXXII. — 1920



REVUE BÉNÉDICTINE

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

1920



ABBAYE DE MAREDSOUS.
Belgique.

1920

59084

v. 32
1920

БИТОВСКИЕ

ГАУЧИ ИНДИАНСКИЕ



L'HÉRITAGE LITTÉRAIRE DE L'ABBÉ SAINT VALÈRE

DANS la seconde moitié du VII^e siècle vivait en Galice un personnage nommé Valère qui jouissait dans son entourage de la double renommée de littérateur et de saint. Il paraît que ses compatriotes le canonisèrent après sa mort. Ailleurs on en parle fort peu. Ambrosio de Morales fut le premier à faire connaître ce personnage. En 1762 Florez donna d'après les manuscrits une biographie de S. Valère et une édition de ses œuvres aussi complète que possible, du moins il le croyait. Migne reproduisit l'une et l'autre et Valère n'en restait pas moins très négligé, très oublié, quand D. Férotin découvrit, grâce à Valère, le véritable auteur de cet *Itinerarium* attribué par Gamurrini à Sylvie d'Aquitaine.

Je voudrais dans cet article appeler l'attention sur certaines parties inconnues ou méconnues de l'œuvre de Valère. Nous ne possédons plus tous ses ouvrages, mais nous pouvons nous en faire une idée.

I. LA COMPILATION HAGIOGRAPHIQUE.

Le principal ouvrage de Valère fut une grande compilation hagiographique et ascétique, qu'il dédia aux religieux habitant le Vierzo. Cette compilation nous est conservée dans plusieurs manuscrits que l'on peut grouper en trois classes que nous décrirons brièvement.

La classe I semble avoir gardé assez fidèlement la physionomie primitive du recueil. Elle ne comprend aujourd'hui qu'un manuscrit, le *toletanus 10, 25*, qui est depuis de longues années à la Bibliothèque Nationale de Madrid¹ et qui a été minutieusement analysé par Loewe². Il date de l'ère 940, c'est-à-dire de l'an 902 et fut dès le X^e siècle offert à la cathédrale de Tolède. Ce manuscrit a été utilisé par Florez, mais celui-ci n'en a pas tiré tout le profit qu'il aurait pu. Il s'est borné à extraire de cette compilation

1. Loewe-Hartel, *Bibliotheca Patrum latinorum hispanensis*, t. I (Vienne, 1887), p. 565 et suiv.

2. Dom Férotin le chercha en vain à Tolède et le considéra comme perdu.

les pièces dont la composition entière semblait être de Valère, il a négligé celles que Valère a insérées dans son œuvre en les remaniant plus ou moins. Mais peut-être n'a-t-il pas vu que tout le recueil est fait par Valère. Telle est cependant la vérité que l'analyse de Loewe suffit à montrer. Il est remarquable que presque tout le recueil est encadré par deux acro-téléstiches qui ont pour titre, le premier *Epitameron de libri <hu> ius exordio*, le second *Epitameron consumationis libri uius*¹. Je n'ai pas eu le plaisir d'examiner ce vénérable manuscrit, mais sans avoir lu ces textes, on peut être sûr de deux choses : d'abord que l'auteur du second *epitameron* est aussi l'auteur du premier, ensuite que l'auteur de cette préface et de cet épilogue est aussi l'auteur ou le compilateur de tout le recueil. Or, le dernier *epitameron* donne en téléstiche le nom de l'auteur : *miser Valerius*, et en acrostiche le nom de celui auquel il dédie son œuvre : *patri Donadeoh*. Nous connaissons donc le rédacteur de l'épilogue et de l'œuvre entière. S'il fallait encore une confirmation à cette thèse, examinons la préface écrite au premier feuillet du manuscrit. Elle est encore inédite, parce que ce feuillet est à moitié déchiré, mais on peut lire l'acrostiche : *seruis Dei aegregiis* (18 lettres) et les quatre dernières lettres du téléstiche *imus*. On ne nous taxera pas de témérité si nous interprétons et complétons ainsi : le téléstiche donne le nom de l'auteur : *<Valerius miserr> imus*, (18 lettres), et l'acrostiche indique de nouveau ceux à qui il dédie son œuvre. Il n'est pas possible qu'un ouvrage soit dédié dans la préface et dans l'épilogue à des personnages différents. Or, une des pièces du recueil, l'*Epistola de laude Aetheriae*, est explicitement destinée aux religieux du Vierzo. Par conséquent les « excellents serviteurs de Dieu » sont les moines du Vierzo et le « Père Donadeus » est leur supérieur.

Après le deuxième epitameron nous trouvons encore plusieurs

1. Ce mot singulier, qui manque dans les dictionnaires les plus complets et qui cependant paraît authentique, chez S. Valère, demande un mot d'explication. Remarquons d'abord que Valère a utilisé les poèmes d'Eugène de Tolède. L'éditeur de ce dernier, F. Vollmer, en apporte une preuve (M. G. H. Auct. XIV, p. 265 ad LXXXIII). Or Eugène a intitulé une de ses poésies (XXXVII) *Heptametron*. Il est étrange que ce mot passablement rare, ait été oublié dans l'excellent *Index verborum* qui termine le volume. Il méritait d'autant plus d'y figurer, qu'il est employé ici dans une acceptation extraordinaire, car ce ne sont pas des heptamètres, mais des hexamètres. Il doit signifier ici poésie de sept vers. Mais le vieux manuscrit espagnol qui nous a conservé la poésie d'Eugène a déformé le mot *heptametron* en *epitameron*. Il est probable que cette corruption que nous constatons au X^e siècle, remonte plus haut et existait déjà au VII^e siècle, à l'époque de Valère. Chez celui-ci ce n'est plus même une pièce de sept vers, c'est une petite pièce quelconque ou peut-être c'est un acrostiche.

morceaux qui paraissent avoir été ajoutés ici par l'auteur lui-même. Les titres trahissent ce caractère d'addition. Le premier commence ainsi *hinc sequitur nuperrima editio*, ce qui ne peut être que l'annonce d'un supplément. Un peu plus loin nous lisons *Item ualeri narrationes superius memorato patri nosiro donadeo*: or, Donadeo n'a été nommé que dans l'épitameron final.

La classe II comprend quatre manuscrits, tous malheureusement plus ou moins mutilés.

1) Le meilleur, ou du moins le mieux conservé, est le manuscrit de Madrid, Académie de l'histoire, 13 (IX^e-XI^e siècle.) Il y a une douzaine d'années, il portait encore la cote 6, sous lequel il est décrit par Loewe, *o. c.*, p. 484-490. En 1908, M. C. Perez Pastor publia un nouveau catalogue des manuscrits de l'Académie, dans lequel il eut le double tort de modifier les anciennes cotes et d'ignorer les bonnes descriptions faites par Loewe. Quand le P. Garcia demanda en 1910 au P. Frias de Madrid, d'examiner pour lui ce manuscrit, ce frère ignorait le catalogue paru l'année précédente et ne put retrouver le manuscrit¹.

2) Madrid, Bibliothèque Nationale A 76 (IX^e et X^e s.), analysé par Loewe p. 331-334. Le manuscrit a subi d'énormes mutilations et un déplacement de cahiers. Sans avoir vu le volume, je suppose qu'il faut ordonner les feuillets ainsi : 12-78, 4-11, 79-86. Loewe, qui n'a pas songé à comparer ce manuscrit avec celui de l'Académie, ordonne ainsi : 4-11, 79-86, 12-79 (ce dernier chiffre est sans doute une erreur typographique pour 78).

3) Madrid, Bibliothèque Nationale F 30 (X^e s.), décrit par Loewe, p. 405-407 est aussi mutilé et bouleversé. Voici l'ordre véritable des feuillets : 1, 19-22, 2-18. Loewe n'a constaté que des mutilations.

4. Paris, Bibliothèque Nationale, nouv. acq lat 2178 (XI^e s.) provenant de Silos. Décrit par Delisle, *Mélanges de Paléographie et de Bibliographie*, 1880, p. 81-85 et par les Bollandistes, *Catalogus codic. hagiogr. lat. Bibl. nat. Parisiensis*, t. III (1893), p. 474-476.

Cette classe contient une grande partie du *toletanus* 10, 25, y compris l'*epitameron consummationis*. Comme tous les manuscrits sont mutilés au commencement, nous ignorons si on y lisait l'*epitameron de exordio*. Mais il y a des additions, des omissions,

1. Z. Garcia, *La lettre de Valérius aux moines du Vierzo sur la bienheureuse Aetheria* dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXIX (1910), p. 380.

des transpositions. Faut-il y voir une nouvelle édition préparée par S. Valère lui-même ? Est-ce un remaniement postérieur ? La première solution n'est pas invraisemblable.

La classe III est représentée par un manuscrit de date assez récente, mais important pour l'histoire littéraire de Valère. C'est le manuscrit d'Alcobaça 283 (XVe s.) décrit par Fortunatus à Bonaventura, *Commentariorum de Alcobacensi manuscriptorum bibliotheca libri tres*, Coimbre, 1827. Ici encore nous trouvons des pièces hagiographiques de la classe I, nous en rencontrons d'autres qui sont empruntées à la classe II, quelques-unes sont nouvelles. Mais ce qui distingue ce recueil de tant d'autres du même genre et le rapproche de ceux que nous avons examinés plus haut, c'est la présence des deux epitameron acrostiches avec le nom de Valère. Et ce qui démontre que le recueil d'Alcobaça n'est pas un remaniement tardif et sans intérêt de la compilation valérienne, mais une nouvelle édition remaniée par l'auteur lui-même, c'est que ces épitameron sont différents de ceux du *toletanus*. Il ne sera pas superflu d'en donner ici le texte.

Epitamerum proprium praefati discriminis

Veritatis iter adgrediens olim calle salutis quae ducit ad aethera
Alacri nisu properans iuuante deo regna adipisci siderea
 Laqueo saeuientis inimici obstricto uestigio saepe cecidi in ruina
 Excelse omnipotens deus tuam illapso misericors porrige dexteram
 Ruentem excipe delinquentem, ablue peccamina propria
 Intret in conspectu tuo peccatoris lamentatio crebra
 Ex atrocissimo inferni flammaram incendio eripe clemens animam meam
 Diabolicae cautionis aduersum me conscripta propitius dele chyrographa
 Instissime iudex qui iudicas terram et possides caelestia regna
 Tui splendoris aduentu cum tua in iudicio gloria patuerit praeSENTIA
 Ira furoris tui suspensa mitis meorum tribue piaculorum ueniam
 Omnibus meis abstensis flagitiis electorum tuorum pius concede consortia

Item epitameron propriae orationis

Vera trinitas, deus alme, exaudi peccatorem indignum ad te clamante **M**
 Accipe precem flebiliter confitentis et dona ueniam delinquenti
La ua me a flagitio squaloris, da mihi gratiam redemptionis
 Eripe me ab obsena saeculi contagione et perduc ad supernam caeli regionem
 Recti itineris tramitem sic gradiar insons ut a caelorum regno non efficiar
[ex]L
 Imminente itaque iudicii die tuum indemnisi intuear tribunal **L**
 Uesanorum abominabilem effugiens coetum electorum tuorum rite adeam
[con]uenit **U**
 Sanctorum tuorum orationibus munitus eorumque suffragiis roboratus

De secundae mortis atrocissimo liberari merear barat**R**.
Exutus carnea corruptione, ita innoxus dextera tua reforme**R**
Ut in illa perpetuae immortalitatis ineffabili gloria sempitern**A**
Me immensa pietas et misericordia in consortio placentium tibi suscipiat**T**

Nous reconnaissions dans ces tours de force et dans ce titre *epitameron* l'œuvre de Valère, nous lisons même son nom, car l'acrostiche du premier donne *Valeri editio*, et l'acrotéléstiche du second donne *Valerius Deum misellus orat*¹.

Pour donner une idée de l'œuvre hagiographique de Valère et pour permettre une comparaison entre les trois textes, nous donnerons brièvement la table des matières. J'ai donné des numéros d'ordre aux pièces hagiographiques de la première colonne. La présence de ces mêmes pièces dans la deuxième et la troisième colonne est indiquée par le numéro.

I (Toletanus 10.25)	II (Acad. de l'Hist. 13)	III (Alcobaça 283)
1 Epitameron de libri huius exordio		
2 Prefatio <in> uitas patrum (il manque un quater-orientalium ²)	nion et deux feuillets)	Uitas SS. patrum Emeretensium
3 Uita S. Johannis		37
4 Uita S. Pauli thebei		Uita S. Hilarii
5 Uita S. Antonii, précédée de 5 (mutilée au commencement de la préface de S. Athanase et cement) de la lettre d'Evagrius		Uita S. Mauri
6 Uita S. Hilarionis	6	Uita S. Nicola
7 Uita S. Germani précédée de trois prologues	7	Uita S. Britii
8 Uita S. Ambrosii		36
9 Uita S. Augustini suivie de l'Indiculum librorum	Uita S. Martini précédée et suivie de différentes pièces se rapportant à S. Martin	Uita S. Mariae Aegypt. 34
10 De signorum ostensione	de episcopis turonorum	Passio septem dormientium 45
11 De continentia et patientia.	8	Uita S. Aemiliani 39
12 Uita S. Paulini	9	41
13 Prefatio in uitas patrum orientalium	12	42
	3	43
14 Uita S. Or	14	44
		Uita S. Martialis
		Epitameron praeformatum discriminis
		Epitameron propriae orationis

1. Le P. Fortunatus n'a remarqué que la première partie de l'acrostiche (*Valer us*) et n'a pas soupçonné l'existence du téléstiche.

2. Hartel renvoie à tort à la *Vita S. Bathildis*. L'explicet montre que c'est la préface.

15 De S. Ammone <et> Beno	15 (divisé en deux)	51
16 De Oxirinco	16	52
17 De S. Theone	17	
18 De S. Appollonio	18	
19 De S. Amone	19	
20 De S. Coprete	20	
21 De S. Siro	21	
22 De S. Eleno	22	
23 De S. Elia	23	
	De S. Pytrion	
	De S. Eulogio	
24 De S. Appelle	24	
25 De S. Pafnutio	25	
26 De Ysidori monasterio	26	
27 De S. Serapione	27	
28 De S. Apollonio	28	
29 De S. Dioscoro	29	
30 De Nitriae monasteriis	30	
31 De S. Paulo	31	
	Uita S. Pacomii	
32 Uita S. Malchi	32	
33 Uita S. Frontoni	33	
34 Uita S. Fructuosi	34	
35 Epistola S. Joannis Chrys.	45	
36 Uita S. Pelagiae	Uita S. Aemiliani	
37 Uita S. Simeonis	48 (omet le § 16)	
38 De monachorum paenitentia et recuperatione post ruinam	41	
39 De exultatione diaboli (mu- tilé)	49	
40 Epistola de b. Egeriae laude	Uitas Ss. patrum	
41 Dicta b. Valerii ad b. Dona- deum	Emeritensium	
42 De Bonello monacho	35	
43 De caelesti revelatione	38	
44 De monachorum paenitentia et recuperatione post ruinam	Uita S. Fimiani	
45 Uita Antiochi abbatis <i>préce- dée de la Doctrine mandato-</i>	254-286 sont d'une écriture plus récente	
<i>rum duodecim</i>		
46 De monachis perfectis		
47 Epistola S. Hieronymi ad f. 287 ^v	commence une série (mutilée) de vies	
clericos	de saintes	
48 De thebeorum diuersos or- dines		
49 Epitameron consummationis libri huius		

50 Sequitur nuperima editio de
uana saeculi sapientia
51 Ualerii narrationes : ordo
querimoniae
52 replicatio sermonum
53 quod de superioribus queri-
moniis residuum

II. LES DEUX VALÈRE.

Aubert Miraeus dans son *Auctarium de scriptoribus ecclesiasticis*, n. 279, a introduit dans l'histoire littéraire un deuxième Valère en ces termes : « Valerius Asturicensis archipresbyter aera nongentesima nona (*sic*), hoc est anno Christi nongentesimo secundo, multas vitas patrum orientalium longe diversas ab editis collegit in unum volumen quod gothicis litteris scriptum in Toletanae ecclesiae bibliotheca exstare narrat ex oculato teste Rosweidus. » Cave a supprimé cette indication fautive de l'ère, et affirme, d'après Miraeus : « claruit anno 902. » Fabricius a copié Cave. Il est probable que d'autres ont copié ou copieront Fabricius, et ainsi ce deuxième Valère, qui n'a jamais vécu, risque de devenir immortel.

La faute retombe en partie sur le P. Christophe de Castro. Ce professeur de Salamanque avait soupçonné que les *Vitae Patrum* pouvaient être l'œuvre de Valère. Il avait rencontré, écrit-il au P. Rosweyd, à la bibliothèque de la cathédrale de Tolède, un manuscrit en lettres gothiques, ayant pour titre *Vitae Patrum orientalium*, sans nom d'auteur. Mais par la préface il avait vu que le livre était écrit par Valère, archiprêtre d'Astorga et daté de l'ère 940, c'est-à-dire de l'an 902. L'ouvrage commençait par la vie de Jean. Ce manuscrit n'est autre que le *toletanus* 10, 25. La description laisse quelque peu à désirer, car la date du manuscrit n'est pas connue par la préface, mais par une note qui se trouve à la fin, f. 263. Mais un détail est indiscutable : la préface a suggéré au P. de Castro le nom de Valère comme celui de l'auteur du recueil. Il faut donc supposer qu'au commencement du XVII^e siècle le premier feuillet était encore intact, et qu'on y lisait d'une façon bien apparente le nom de Valère, évidemment dans le téléglyphe dont nous avons parlé.

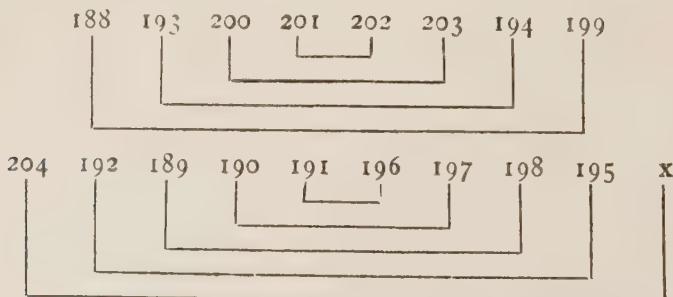
Cependant Rosweyd avait fait quelques bonnes remarques dont Aubert Miraeus et ses successeurs n'ont pas tenu compte. Il faut distinguer, dit-il, le rédacteur de l'ouvrage et le copiste du manuscrit. Valère pouvait n'être que le copiste ; il pouvait aussi être le rédacteur de cette collection de *Vitae*, puisque de Castro affirme

qu'elle diffère beaucoup des recueils qu'on trouve communément. Nous pouvons être plus affirmatif que le docte bollandiste : le manuscrit est de l'an 902, le rédacteur est l'abbé Valère du VII^e siècle.

III. UN OPUSCULE RETROUVÉ DE L'ABBÉ SAINT VALÈRE

Ambrosio de Morales énumérant les manuscrits de la cathédrale d'Oviedo¹, décrit un volume en ces termes : « Un libro que tiene al principio la Regla de San Benito y mas adelante algunas cosas de San Gerónimo. Al cabo tiene un Prologo de San Isidoro sobre los Canticos y otro del Abad Valerio sobre los Psalmos que parece escribio sobre ellos ». Déjà R. Beer² l'a identifié sans hésitation avec le manuscrit de l'Escurial a, I, 13 dont la provenance est indiquée au folio 1 : *es de la iglesia de ouiedo* et dont le contenu répond à la description de Morales. Loewe-Hartel³ font remarquer qu'à partir du f. 188 commence un autre manuscrit un peu plus récent (fin du X^e siècle) dont les feuillets sont en désordre. Une description plus détaillée a été faite récemment par le R. P. G. Antolin, bibliothécaire de l'Escurial, qui en a aussi publié les principales pièces inédites⁴.

Comme ces auteurs ont négligé d'indiquer l'ordre véritable des 17 derniers feuillets, il sera utile de commencer par là notre examen. C'est un quaternion, suivi d'un quinion dont le dernier feuillet a disparu. En voici la composition



Or le prologue de S. Isidore sur les Cantiques et celui de l'abbé Valère sur les psaumes se trouvent au f. 195, c'est-à-dire tout à la

1. *Viaje per ordem del rey D. Phelipe II*, p. 93 et suiv.

2. *Handschriften-Schätze Spaniens*, 1884, p. 384, n. 3.

3. *Bibliotheca Patrum latinorum Hispaniensis I*, p. 13.

4. *Un codex regularum del siglo IX* (extrait de la *Ciudad de Dios*) 1908.

fin du manuscrit. Cette observation confirmerait, si la chose était encore nécessaire, l'identité de notre manuscrit avec celui qu'a vu Morales à Oviedo. Elle montre aussi qu'à l'époque du *Santo Viage*, le manuscrit était déjà mutilé comme maintenant, mais les feuillets, présentement en désordre, ne l'étaient pas alors.

L'affirmation de Morales fut accueillie avec réserve par Nicolas Antonio qui dit de S. Valère : « In psalmos fortasse scripsit¹. » Le P. Antolin publia le texte en laissant irrésolue la question d'authenticité : « Es acaso la obra sobre los Salmos del abad S. Valerio a que se refiere Ambrosio de Morales²? » Cependant le doute n'est pas possible. Car, quoiqu'on ait dit le contraire³, le manuscrit porte bien le nom de Valère et il le porte de façon à exclure tout soupçon d'erreur de copiste. En effet, le nom de l'auteur est mis en acrostiche VALERI. Le copiste en a eu conscience, car la première lettre de chaque ligne est écrite en rubrique ; sans aucun doute, Morales l'avait remarqué, et je m'étonne qu'on puisse voir le manuscrit sans en être frappé⁴.

Voici le texte de cet opuscule. Si en quelques endroits je m'écarte de l'édition du P. Antolin, ce n'est qu'à bon escient. J'ai cru pouvoir écrire *ae* au lieu de *e* sans l'indiquer à chaque fois, j'ai mis entre crochets ou en note les lettres que je supplée ; pour toutes les autres corrections, le lecteur trouvera en note la lecture du manuscrit. Dans celui-ci chaque vers du prologue acrostiche est écrit sur deux lignes et les dernières lettres de la plupart des lignes manquent. Cette bizarre mutilation fait supposer que dans l'arché-type les vers étaient ainsi distribués sur deux lignes et que la marge aura été coupée trop profondément.

Incipit kaput opusculorum [de] quinquagenis numeris psalmorum
 Velut quidam arentis terr[ae] austerioratetem cupiens aueitar[e]
A profunda puteale altitudin[e] rotali macina auriens exalta[t]
Laticis fluenta, infundit eam ut illi copiam proferat fructo[rum]
⁵ **E**xigua haec e profundo psalterii gurgite paulisper eman[ant]
Riuulorum limpha scientiae fructum ignaro influat cor[di]
Ingens lectio si fastidium ingerit imperito, haec eum placabit breuiat[io]

1. *Bibliotheca hispana retus.*

2. *o. c.*, p. 56.

3. Antolin, *o. c.* p. 6.

4. L'acrostiche est certain : un télescopie est possible et même probable, quand on connaît les habitudes de l'auteur. Le génitif *Valeri* est un peu en l'air et semble appeler un autre mot. Dans cette hypothèse, il faudrait lire au v. 2 *exultad* et au v. 3 *fructui*. On obtient ainsi *Valeri editio*.

INCIPIT DE PRIMO QUINQUAGENO NUMERO PSALMORUM.

Quisquis ille est qui per opus iustum desiderat esse beatus, declinet a via peccatorum in lege domini meditans die hac nocte, seruiat domino in timore, et uocem eius exaudiet quum inuocauerit eum, clamoremque cordis eius intelliget si in cubili suo paenitens stratum lacrimis rigauerit dicens: In te sperauit domine, cuius nomen admirabile, miserere mei; exalta me de portis mortis et a laqueis ignis saluum me fac. Illico respiciens exaudiat eum ne in perpetuo obdormiat morte quoniam in generatione iusta quae ingreditur sine macula et operatur iustitiam, ipse est pars hereditatis eius, custodiet eum sicut pupillam hocoli ac sub umbra alarum suarum proteget eum et retribuet illi secundum iustitiam eius et est semper adiutor illi atque implet omnes petitiones ipsius, desiderium animae eius tribuens ei, quum uota sua tribuens illi deducit eum per semitam iustitiae suae. Quod si fuerit innocens manibus et mundo corde et leuauerit ad deum animam suam atque non sederit in concilio uanitatis sed habitauerit in domo domini omnibus diebus uitae suae, ipse dominus erit adiutor eius qui est omnium redemptor et benedic eum in pace. Conuertet planctum eius in gaudium per multitudinem dulcedinis suae et erit refugium illi a pressura ut eripiat a morte animam eius et ex omnibus tribulationibus liberabit eum.

4 ilico pia profert	5 c] et	6 ribalorum	11 inuocaberit	12 rm cubilo
rigaberit	13 sperabat	16 iustitia	19 adque	20 uocata
baberit	22 adque	2m sedierit	habitaberit.	21 le-

Ps. 1, 1, 2 ; — 2, 11 ; — 3, 5 ; — 4, 1 ; — 5, 1 ; — 6, 7 ; — 7, 2 ; — 8, 1 ; — 9, 14, 15 ;
— 10, 7 ; — 11, 1 ; — 12, 4 ; — 13, 6 ; — 14, 2 ; — 15, 5 ; — 16, 8 ; — 17, 21 , — 18, 15 ;
— 19, 7 ; — 20, 3 ; — 21, 26 ; — 22, 3 ; — 23, 4 ; — 24, 1 ; — 25, 4 ; — 26, 4 ; — 27, 7 ;
— 28, 11 ; — 29, 12 ; — 30, 20 ; — 31, 7 ; — 32, 19 ; — 33, 8.

Nous n'avons ici que la cinquième partie de l'opuscule, mais il ne faut pas trop regretter cette perte. Si l'on excepte l'acrostiche du début, on n'a là que des citations du Psautier enfilées et arrangées de façon à former une phrase suivie. Ce genre de composition, qui répond mal à nos goûts modernes, était jadis fort en honneur. Qu'on se rappelle les *Flores Psalmorum* de Prudence, évêque de Troyes, le Psautier abrégé parmi les *spuria* de Saint Augustin.

Le lecteur aura remarqué que le Psautier dont Valère s'est servi est le Psautier Mozarabe. Car, pour ne citer qu'un exemple, c'est dans ce psautier seulement que la variante *redemtor* (ligne 24) se retrouve.

LE CARÈME A MILAN AU TEMPS DE S. AMBROISE

L'HISTOIRE des origines du carême à Milan serait intéressante à plus d'un point de vue. Mais les renseignements recueillis par les historiens du carême sont d'une pauvreté déconcertante. Ils se réduisent presque à un bout de texte de S. Ambroise¹ d'où l'on déduit que les Milanais ne jeûnaient ni le dimanche ni le samedi, et que leur carême se clôturait par le dimanche de la Résurrection. Mais ce texte soulève presque plus de questions qu'il n'en résout. Comment S. Ambroise pouvait-il appeler ce jeûne une *quadragesima*? Le carême milanais ne comptait-il donc que 31 jours? Ou bien l'Eglise de Milan a-t-elle cherché à atteindre le carême de 36 jours — observé, dit-on, dans les autres églises occidentales — en anticipant d'une semaine le commencement de la sainte quarantaine? Le carême aurait-il donc commencé à Milan le dimanche de la Quinquagésime, alors que partout ailleurs en Occident il ne s'ouvrrait que le dimanche suivant? Autant de questions que les historiens liturgistes se posent, mais auxquelles ils préfèrent ne pas donner une réponse catégorique².

Mais si l'on examine attentivement l'ensemble des écrits de S. Ambroise (374-397), il s'en dégage très nettement, à notre avis: 1) que le *Pascha Domini* auquel le carême sert de préparation n'est pas le dimanche de la Résurrection, mais le jour de la passion du Sauveur, le Vendredi-Saint; 2) que le carême milanais était une véritable «quarantaine» de pénitence et d'ascèse, s'ouvrant le sixième dimanche avant Pâques, se clôturant le Jeudi-Saint et comprenant les dimanches et les samedis aussi bien que les jours de jeûne.

* * *

Voyons d'abord ce que S. Ambroise entend par *Pascha*. En 386, les évêques de la province d'Emilie adressèrent à S. Ambroise une

1. *De Elia et jejunio*, 10: «Quadragesima, totis, praeter sabbatum et Dominicam, jejunamus diebus. Hoc jejunium Domini Pascha concludit».

2. L. DUCHESNE. *Les origines du culte chrét.* ch. VIII, § 4, 3^o; X. FUNK, *Kirchengeschichtliche Abhandlungen*, t. I, p. 263; *Dict. d'Archéol. et de Lit.* (D. Cabrol) v^o *Carême* (Vacandard) col. 1731. Voir l'opinion des Bénédictins éditeurs des œuvres de S. Ambroise, *Opera omnia*, t. I, p. 333.

consultation au sujet de la fixation de la fête de Pâques pour l'année suivante. Le savant évêque y répondit par une longue lettre (XXIII¹) qui contient un magistral exposé des principes d'après lesquels il convient de fixer la date de la fête pascale et qui nous renseigne parfaitement sur la signification et la portée de la « celebritas paschalis » à Milan.

Il ressort à l'évidence de cette lettre que le « pascha Domini », quand il n'est pas pris dans le sens symbolique, désigne plus spécialement la commémoration de la passion et de la mort du Sauveur².

La « solemnitas » ou « celebritas paschae », au contraire, commémore, per modum unius, la passion et la résurrection du Seigneur (n. 12). Elle comporte ce « triduum sacrum intra quod et passus est, et quievit et resurrexit ; de quo triduo ait : Solvite hoc tempulum et in triduo suscitabo illud » (n. 13). Cela n'empêche pas l'auteur de distinguer très nettement le « dies passionis » et le « dies resurrectionis » ou la « resurrectionis celebritas ». Pour fixer le premier, ou plutôt, comme s'exprime l'auteur, « ad celebrandam Dominicæ seriem passionis », (n. 4) il faut tenir compte de la quatorzième lune et du premier mois ; s'agit-il, d'autre part, de la résurrection, celle-ci doit toujours être célébrée un dimanche (n. 9).

La conciliation de ces deux données divergentes constituait aux premiers siècles le noeud de la controverse pascale. C'est dans ces conditions que S. Ambroise parle à plusieurs reprises de la « dominica paschae » (nn. 14, 15, 21), mais toujours comme d'une partie de la « solemnitas paschae » intégrale. Celle-ci comprend deux jours de jeûne : le « dies passionis » avec le « magnum sabbatum » suivant (nn. 9, 10)³ ; et un jour de joie : le « dies resurrectionis », « ut habeamus, dit-il, et amaritudinis et laetitiae diem : illo jejenumus, isto reficiamus » (n. 12)⁴.

1. *S. Ambrosii opera. Epist. XXIII.* édit. des Bénédictins de Saint-Maur, t. II, col. 880-887

2. Voir dans cette lettre surtout les nn. 4, 9. Cf. *De Cain et Abel*, I, I, c. VIII, n. 31 : « Pascha enim Domini transitus est a passionibus ad exercitia virtutis. Et ideo pascha » Domini « dicitur quoniam et tunc in typo illo agni *veritas Dominicæ passionis* annuntiabatur et nunc ejus celebratur gratia » ; *De Elia et jejunio*, c. I : *De paradiso*, c. III, n. 16 : *De Heracleron*, I, I, c. IV, n. 14 ; *Epist.*, VII, n. 9-10.

3. Cf. *Exhortatio virginitatis*, c. VII, n. 42 : « Venit paschæ dies : in toto orbe baptismi sacramenta celebrantur, velantur sacrae virgines ».

4. Nous pourrions comparer cette lettre de S. Ambroise avec celle que le patriarche d'Alexandrie, Proterius, adressa en 455 au Pape S. Léon sur la même question. Nous y constaterions, à côté de conceptions communes, des idées divergentes qu'il conviendrait de signaler. D'une part, pour Proterius comme pour Ambroise, la « solemnitas paschalis » comprend le « triduum mysterium » de la passion et de la résurrection du Sauveur. (Migne, P. L. t. LXVII, col. 509, § *quia ergo*). D'autre part, le « Pascha

Ce qui donne à cette fête son vrai caractère et sa signification absolument hors pair, ce n'est pas tant la résurrection du Christ ; c'est avant tout la mort du Sauveur par laquelle tous nous avons été rachetés. Cette grande solennité est « la fête de notre salut à tous » « festum publicae salutis » (n. 22). Aussi devons-nous la célébrer avec le plus vif souvenir de la passion du Sauveur « postes nostros, ubi est ostium verbi, quod sibi apostolus optat aperiri, fide passionis dominicae colorantes » (n. 22).

« La mort du Christ, répète l'évêque dans un autre ouvrage¹, est la vie de tous... elle est annuellement une solennité mondiale. »

Telle est donc la fête du « Pascha » de S. Ambroise : avant tout la « célébration de la grâce de la passion du Seigneur² ». Elle comporte donc le Vendredi-Saint et le Samedi-Saint autant et plus que le dimanche de la résurrection³. Aussi place-t-il le nombre mystique des cinquante jours de joie pascale « post Domini passionem⁴ ». La « Domini resurrectio » est le premier jour de cette cinquantaine de joie⁵.



La « quadragesima » est une préparation à ce jour de la grande solennité pascale.

Le traité de S. Ambroise *De Elia et jejunio* se compose d'une série de sermons prêchés sur le jeûne, durant le carême. L'auteur présente son sermon initial comme une sonnerie de clairon qui doit annoncer le « solemnitatis diem », exciter au « combat » et conduire à la « victoire » promise. « Notre victoire c'est la croix du Christ : notre trophée la Pâque du Seigneur Jésus ». « Notre combat est le jeûne ». Nous devons l'entreprendre à l'imitation du Sauveur qui par son jeûne au désert « nous a d'abord prescrit⁶ la

dominicū » est célébré le dimanche, et s'applique donc à la fête de la résurrection du Christ, plutôt qu'à celle de sa passion. (*Ibid.*, c. 508 ss.). Cette divergence ne doit pas nous surprendre. La lettre de Proterius nous transporte à un demi-siècle après S. Ambroise, et surtout elle émane d'Alexandrie, et nous savons que les églises orientales ont, beaucoup plus tôt que les occidentales, rattaché la dénomination « Pascha » à la fête de la résurrection.

1. *De fide resurrectionis*, II, n. 46 : « Itaque mors ejus vita est omnium, morte ejus signamur, mortem ejus orantes annuntiamus, mortem ejus offerentes praedicamus : mors ejus victoria est, mors ejus sacramentum est, mors ejus annua solemnitas mundi est ».

2. *De Cain et Abel*, I. I, c. VIII, n. 31.

3. C'est en ce sens que S. Ambroise parle du « triduum triumphalis passionis » *In Lucam*, lib. II, c. II, (Hom. Dom. infra Oct. Epiph.).

4. *Apologia Darid*, n. 42.

5. *De Noe et arca*, c. XIII, n. 44.

6. Cf. *Expositio Evang. sec. Lucam* II, n. 11 : « jejunavit et Christus, ne praeceptum declinares ».

manière de combattre pour nous donner plus tard la grâce de triompher¹ ».

Durant le carême, à Milan, on ne jeûnait que cinq jours par semaine. Le dimanche, comme partout, n'était pas jour de jeûne : « Dominica jejunare non possumus : Manichaeos etiam ob istius diei jejunia jure damnamus »². Comme les Orientaux, les Milanais ne jeûnaient pas non plus les samedis³ même durant la « quadragesima » : « Quadragesima totis praeter sabbatum et Dominicam jejunatur diebus. Hoc jejunium Domini Pascha concludit ».

Ce texte fut souvent cité et d'ordinaire mal compris. Il est tiré du chap. X du traité *De Elia et jejunio* (n. 34). Or dans ce chapitre — il importe de le remarquer — l'orateur défend la thèse que, pour recevoir dignement la sainte Eucharistie, il faut par le jeûne aiguiser l'appétit spirituel : « Mystica quoque mensa jejunio comparatur... Mensa ista famis acquiritur pretio et poculum illud inebrians sobrietate coelestium sacramentorum quaeritur » (*ibid.* n. 33). A l'appui de cette thèse S. Ambroise allègue l'organisation du jeûne du Carême et écrit à cette occasion les paroles citées plus haut.

D'après ce texte, le jeûne de la « quadragesima », de cinq jours par semaine, se terminait par le « Pascha Domini ». Or, nous l'avons vu, ce terme désigne régulièrement le « dies passionis » c'est-à-dire les Vendredi et Samedi Saints. Mais ceux-ci aussi étaient des jours de jeûne. Le jeûne devait même être plus rigoureux, comme le prouve nettement un passage de la lettre XXIII⁴.

Le jeûne de la « quadragesima » était donc suivi et terminé (concludit) par celui des deux jours de la passion ou du « Domini Pascha ». Et ce double jeûne consécutif était pour les aspirants au baptême, auxquels S. Ambroise s'adresse spécialement, une excel-

1. *De Elia et jejunio*, c. I, n. 1.

2. *Epistola* XXIII, n. 11.

3. S. Augustin cite cette belle parole de S. Ambroise : « Quid possum hinc docere amplius quam ipse facio... quando hic sum (à Milan), non jejuno sabbato ; quando Romae sum, jejuno sabbato » (*Epist. XXXVI*, 14, 32 ; *epist. LIV*, 3). Personnellement, l'évêque de Milan ne déjeunait que les samedis, les dimanches et les fêtes des plus célèbres martyrs (S. PAULINUS, *rita Ambrosii*, 38).

4. S. Ambroise raisonne sur le cas où la quatorzième lune du premier mois tomberait un dimanche. Dans cette occurrence, dit-il, il faudrait différer d'une semaine la « celebritas Paschae ». Car « neque Dominicana jejunare debemus; neque, terciadecima die sabbati incidente, jejunium solvere quod maxime die passionis est exhibendum » (*Epist. XXIII*, n. 12). Il n'y avait toutefois pas, comme dans d'autres églises, la superposition du jeûne du samedi à celui du vendredi : « Namque jejunium in praeceptis habemus, sed singulorum dierum, écrit-il à sa sœur S. Marcelline : tu autem multiplicatis noctibus ac diebus, innumera tempora sine cibo transigis » (*De Virginib.*, l. III, c. IV, 15).

lente préparation à la première Communion qu'ils allaient recevoir le dimanche de la résurrection, après leur baptême. L'orateur le dit clairement dans la phrase suivante : « *Jejunium hoc Domini Pascha concludit. Venit jam dies resurrectionis, baptizantur electi, veniunt ad altare, accipiunt sacramentum, sittentes totis hauriunt venis.* » D'où il appert que, dans le texte qui nous occupe, pas plus que dans les autres passages du saint Docteur, le « *Pascha Domini* » n'est synonyme de « *dies resurrectionis* », et que la « *quadragesima* » n'est pas une préparation immédiate au dimanche de la résurrection, mais au Vendredi de la Passion et de la mort du Sauveur. La « *quadragesima* » se terminait donc le Jeudi-Saint.

En expliquant dans son *Commentaire sur l'évangile de S. Luc*, l. IV, n. 15, les « quarante jours » du jeûne au désert, S. Ambroise insiste longuement sur la signification mystique de ce nombre, consacré notamment par le jeûne de Moïse¹, d'Elie² et de Jésus lui-même. Il conclut : « *Tot jejunio dierum Domini nobis in Evangelium patescit ingressus. Unde si quis Evangelii gloriam, fructumque resurrectionis optat adipisci, mystici jejunii praevaricator esse non debet : quod et in lege Moyses et in Evangelio suo Christus utriusque Testamenti auctoritate praescripsit fidele virtutis esse certamen.* »

Des déclarations si catégoriques ne pouvaient être qu'en harmonie avec la pratique. Il ne peut donc être question de cette étrange anomalie d'une « quarantaine » de trente-et-un ni même de trente-six jours³.

Les jeûnes du Christ, de Moïse et d'Elie avaient été des quarantaines ininterrompues ; les 40 jours et 40 nuits de pluie diluvienne dans lesquels S. Ambroise voit un autre type du carême s'étaient suivis sans aucune interruption. Il est donc naturel que l'évêque de Milan considère la quarantaine préparatoire à Pâques comme une période continue, qui comprend les dimanches et les samedis aussi bien que les vrais jours de jeûne.

Dans cette préparation pascale, le jeûne strict joue, sans doute, un rôle prépondérant : il est la pratique de pénitence par excellence ;

1. Voir aussi *De Elia et jejunio*, c. VI, n. 16.

2. Voir également *ibid.*, c. II, n. 3.

3. Au reste, l'opinion courante d'après laquelle le *carême ancien* Occidental n'aurait compté que trente-six jours, c'est-à-dire les trente-six fériées jeûnées des six semaines avant Pâques, est absolument erronée. Dans toutes les Églises occidentales le carême comptait exactement quarante jours. Nous croyons l'avoir amplement prouvé dans notre étude sur *La durée et le caractère du carême ancien dans l'Eglise latine* (*Collationes Brugenses*, t. XVIII et XIX).

et S. Ambroise semble y attacher plus d'importance que ne le feront S. Augustin, S. Léon ou les prédicateurs espagnols du Ve siècle. Mais le jeûne n'est pas tout le carême. Moyse a jeûné en vue de recevoir les « declinandorum peccatorum praecepta¹ ». Ainsi le carême sera pour les chrétiens une période de purification et de lutte contre le péché, et dès lors un temps de pénitence, de prière et d'ascèse : « Ut hoc numero [quadragenario] jejuniis et orationibus crebrioribus nostrorum levemus supplicia peccatorum, atque ad praescripta legis intenti, devotione et fide nostrum corrigamus errorem² ». C'est en ce sens que nous entendions tout à l'heure le Saint Docteur nous dire que le Christ a institué le carême comme un temps de lutte contre les tentations : « Certamen nostrum jejunium est. Denique jejunavit Salvator et sic tentator ad eum accessit³ », comme un fidèle exercice des vertus chrétiennes « fidele virtutis certamen⁴ ».

D'après cette conception — qui est celle de tout l'Occident — il n'y a pas lieu de supposer que les jours où l'on n'observait pas le jeûne strict, soient exclus de la sainte Quarantaine. Au reste, dans cette hypothèse, la *quadragesima* n'aurait pu compter quarante jours, qu'à la condition de commencer le vendredi avant le dimanche Sexagesima. Or, dans la liturgie milanaise, tout comme dans les autres liturgies occidentales, les deux semaines de la Sexagésime et de la Quinquagésime n'appartiennent pas et n'ont jamais appartenu au carême : elles ne sont qu'une extension, de date plus récente, du carême primitif, une préparation à la vraie Quarantaine.

* * *

Un mot sur la liturgie du carême chez S. Ambroise. Les documents liturgiques du moyen âge nous apprennent que les quatre dimanches qui suivent le caput quadragesimae sont appelés assez communément *De Samaritana*, *De Abraham*, *De coeco nato* et *De Lazaro*, parce qu'on y lisait respectivement comme péricopes évangéliques, le récit de la conversion de la Samaritaine au puits de Jacob (*Joan. IV*, 5-42), la discussion sur la descendance d'Abraham (*Joan. VIII*, 31 ss.), la guérison de l'aveugle-né (*Joan. IX*, 1-38) et la résurrection de Lazare (*Joan. XI*, 1-52). Il en était pro-

1. *De Noë et arca*, c. XIII, n. 44.

2. *Ibid.* n. 44.

3. *De Elia et jejunio*, I.

4. *Commentar. in Evang. S. Lucae*, l. IV, n.^o 15. Cf. « Pascha enim Domini transitus est a passionibus ad exercitia virtutis », *De Cain et Abel*, l. I, c. VIII, n. 31.

bablement déjà ainsi au temps de S. Ambroise. En tout cas, écrivant durant le carême¹ à Bellecius, un ami qu'une maladie avait amené à demander le baptême, le Saint évêque lui explique de la façon la plus touchante tout l'évangile de l'aveugle-né. La lettre débute par ces mots : « *Audisti, frater, lectionem evangelii in qua decursum est quod praeteriens Dominus Jesus vidit a generatione coecum...*² »

Aussi, dans tous les documents connus de la liturgie Ambrosienne, ce dimanche est connu sous le nom de *Caput Quadragesimae*³. Ce jour garde d'ailleurs encore aujourd'hui dans la liturgie milanaise une particularité qui lui donne un relief tout spécial. Aux vêpres pontificales du *Caput Quadragesimae*, l'autel est encensé solennellement comme à la messe, et l'archevêque se revêt de tous les ornements pontifical propres à la célébration du S. Sacrifice, à l'exception des sandales (qui sont d'introduction relativement récente) et du pallium. La même solennité est observée aux trois plus grandes fêtes de l'ancien calendrier ambrosien : Pâques, Pentecôte et Epiphanie⁴. Elle place donc le sixième dimanche avant Pâques parmi les rares jours qui marquent une époque dans le cycle primitif de l'année liturgique. Aussi Mgr Magistretti considère-t-il avec raison l'usage susdit comme très ancien. Ce n'est en effet qu'à la première période de son histoire que le *Caput Quadragesimae* avait assez de relief pour être mis en parallèle avec Pâques et Pentecôte ; son importance n'a fait que diminuer au cours des âges. Et il n'est pas admissible que le *Caput Quadragesimae* ait été primitivement fixé au septième dimanche avant Pâques et reporté plus tard sur le sixième dimanche. La manière ancienne de compter et de dénommer les dimanches du carême milanais s'y oppose. Car le *Dominica I Quadragesimae* dans la liturgie ambrosienne n'est ni le dimanche de la Sexagésime, ni même celui de l'ouverture du Carême, mais le dimanche suivant ; de même les *Dominicae II et III Quadragesimae* sont proprement le troisième et le quatrième dimanches du carême⁵.

Si on était donc forcé d'admettre un changement dans la durée

1. « *Veni ad baptismum*, dit l'évêque, *tempus ipsum adest* ».

2. *Epistola LXXX.*

3. *Beroldus* (édit. M. Magistretti, Milan, 1894), p. 82.

4. M. MAGISTRETTI, *la liturgia della Chiesa Milanese nel secolo IV*, Milan, 1899, p. 135, note 3, p. 154. Cf. *Beroldus*, p. 82.

5. Voir P. LEJAY, *v° Ambrosien* (rit) dans le *Dict. d'archéol. et de lit.* de D. Cabrol, col. 1394.

de la quadragesima — ce qui n'est pas — il faudrait plutôt supposer que le carême primitif aurait commencé le cinquième dimanche avant Pâques et que les anciennes dénominations seraient restées.

L'hypothèse d'un raccourcissement du carême primitif milanais n'en a pas moins été émise par Mgr Duchesne et d'autres historiens distingués. « Cor ne l'église de Milan, écrit M. Vacandard, avait subi l'influence du rit oriental sous le pontificat d'Auxence, prédecesseur d'Ambroise, on peut se demander si elle n'observa pas tout d'abord un carême de sept semaines, à l'exemple d'Antioche et de Constantinople. Elle aurait atteint de la sorte le chiffre de trente-six jours de jeûne. Mais ce n'est là qu'une hypothèse ¹ ».

L'hypothèse, on le voit, ne tient pas debout devant les textes et les faits que nous avons cités. Il ne faudrait pas s'y arrêter, si elle ne méritait, à un autre point de vue, un moment d'attention. Car elle soulève la question très discutée de l'origine orientale ou romaine du rit milanais, à savoir : le fond de la liturgie de Milan a-t-il été importé d'Orient, notamment de Syrie, par l'évêque arien Auxence (355-374), originaire de Cappadoce, ou bien le rit milanais a-t-il une origine occidentale qui le rattache (avec toutes les liturgies Gallicanes) à la liturgie primitive de Rome ? Le problème longuement examiné en ce qui concerne les rites de la messe, a été à peine effleuré quant à l'ordonnance de l'aumée liturgique. Il peut donc être d'un certain intérêt, même pour la question générale, de savoir si le carême milanais est d'importation orientale ou d'origine occidentale.

A nos yeux la réponse à cette question n'est pas douteuse. En Orient, et notamment à Antioche et dans les églises qui suivaient le rite d'Antioche et de Constantinople, le jeûne pascal primitif (Vendredi et Samedi Saints) avait été étendu à toute la Semaine Sainte, bien avant que la quarantaine fût introduite, au IV^e siècle, comme période de pénitence préparatoire à la grande solennité pascale. Les quarante jours de pénitence et d'ascèse furent donc fixés *avant* la Semaine Sainte : débutant au lundi après le *septième* dimanche avant Pâques, la quadragesime se clôturait le vendredi avant la Grande Semaine ². C'est en ce sens que les historiens disent que le carême oriental durait, au IV^e siècle, sept semaines ³. Mais dès avant la fin du IV^e siècle, on en vint dans la supputa-

1. *Diction. de théologie cathol.*, t. II, v^o *Carême*, col. 1731.

2. S. JEAN CHRYSOSTOME. *Hom. in Gen. I*; *Constitut. Apost.*, l. V, c. XIII.

3. Par ex. SOZOMÈNE, *Hist. ecclés.*, VII, xix.

tion des 40 jours à ne tenir compte que des seuls jours de jeûne strict¹, et comme on ne jeûnait que cinq jours par semaine, le carême, dans certaines églises orientales, s'étendait sur huit semaines². Les deux usages, on le voit, n'ont rien de commun avec la pratique suivie par S. Ambroise.

En Afrique, au contraire, et dans tout l'Occident on continuera à s'en tenir au jeûne pascal primitif de deux jours³, jusqu'au moment où la « quarantaine » fut introduite au IV^e siècle. La Quadragesima devait servir de préparation prochaine et directe à la solennité du Pascha primitif, c'est-à-dire du « triduum sacré de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Sauveur »⁴. Elle fut donc fixée immédiatement avant le Vendredi-Saint : se terminant le Jeudi-Saint, elle s'ouvrirait le sixième dimanche avant Pâques, et ce dimanche devint partout en Occident le *Caput quadragesimae* et il conserva ce titre même lorsque le caput jejunii avait été fixé au mercredi précédent.

C'est cette ordonnance que nous venons de constater chez S. Ambroise, et il ne semble pas que ce soit l'Église de Milan ou l'autorité de S. Ambroise qui l'ait imposée aux autres églises occidentales.

L'Église d'Afrique a peu reçu de celle de Milan ; elle avait avec cette dernière des rapports beaucoup moins fréquents qu'avec Rome. S. Augustin n'a certainement pas importé le carême de Milan. Il en parle comme d'une institution « connue de tous »⁵ et célébrée « par tout le corps du Christ dispersé par le monde entier »⁶. L'Espagne connaissait une *quadragesima* servant de préparation immédiate à la solennité de la Passion du Sauveur, avant que l'influence de S. Ambroise ait pu s'exercer dans la péninsule : les *Tractatus Priscillianistes* et la *Peregrinatio ad Loca Sancta* en font foi⁷. A Turin le carême, d'après la conception occidentale, devait remonter sans doute assez avant dans le IV^e siècle, puisque déjà au temps de S. Maxime, on avait perdu

1. Voir *Peregrinatio ad loca sancta*, éd. Gamurrini, Romae, 1887, p. 84.

2. *Peregrinatio*, l. c.

3. Voir notre étude sur *La durée et le caractère du carême ancien dans l'Église latine*, dans *Collationes Brugenses*, t. XVIII et XIX : III *Le jeûne pascal*, t. XVIII p. 90-108 ; R. HUGH CONOBRY. *The so-called Egyptian Church Order and derived documents*, Cambridge, 1916, p. 75 (*Texts and Studies*, vol. VIII. 4)

4. S. AUGUSTIN, *Epistola 55*, n. 24.

5. *Sermo 270*, 3.

6. *Sermones 210.8* ; 209, 1. Au sujet du carême ancien en Afrique, voir *Collationes Brugenses*, t. XVIII, p. 313-323.

7. Pour l'Espagne, voir *Collationes Brugenses*, t. XVIII, p. 155-165.

la notion de la différence entre le jeûne pascal des deux derniers jours et le jeûne quadragésimal¹. Quant à la Gaule les données manquent pour le IV^e et le commencement du V^e siècle.

A Rome au contraire, nous avons la certitude que le carême était célébré dès avant le milieu du IV^e siècle. S. Léon considère le jeûne de 40 jours, carême préparatoire à la solennité de la Passion du Sauveur, comme une institution d'origine apostolique². Son contemporain, Arnobe le Jeune, rapporte que la station pour l'ouverture du carême avait lieu à la grande basilique de St-Jean de Latran dès le pontificat d'Anastase I (399-401)³. Enfin les lettres festales, écrites par S. Athanase durant son séjour à Rome en 340 et les années suivantes, prouvent clairement que le carême de six semaines était déjà en pleine vigueur à cette époque dans la capitale du monde chrétien, et qu'on y cherchait à faire observer la même pratique par les autres églises⁴.

Serait-il téméraire après cela de supposer que Milan a emprunté à l'Église de Rome l'usage du carême occidental⁵ ?



En publiant les œuvres de S. Ambroise, les Bénédictins de Saint-Maur ont rejeté en appendice une série de 63 sermons que les éditeurs antérieurs avaient fait passer sous le nom de l'évêque de Milan. Les savants de Saint-Maur invoquent contre l'authenticité de ces pièces des divergences de style, de pensées, des emprunts faits à des auteurs plus récents, etc. La nouvelle édition milanaise de P. Ballerini a cherché à restituer un certain nombre de ces discours au saint évêque. L'examen que nous venons de faire de certaines opinions de S. Ambroise n'a fait que confirmer la judicieuse appréciation des critiques Bénédictins. Aucun des 17 sermons *De quadragesima* (n. XVII à XXXIII), pas plus que les 5 sermons sur le temps de la Septuagésime (nn. XIV-XVII) ou sur

1. Nous examinerons dans un prochain article les intéressantes données que fournissent les sermons de S. Maxime de Turin, sur le carême primitif et sa première évolution.

2. Voir *Collat. Brug.*, t. XIX, p. 196-200.

3. *Rev. Bénédict.*, t. XXVIII (1911), p. 172.

4. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, VIII, § 4, 3°.

5. On verra grandir l'importance de ces premières constatations au fur et à mesure que nous aurons l'occasion, en examinant de plus près la liturgie quadragésimale primitive, de dégager le fonds commun à toutes les liturgies occidentales. Voir nos *Liturgicae institutiones*, Brugis, 1919, n. 56. Dans une étude récente sur la Messe du second dimanche de l'Avent, nous avons prouvé que les morceaux de chants de l'antiphonaire ont été composés à Rome et ont passé plus tard à Milan : ce n'est pas l'inverse qui a eu lieu. (*Tijdschrift voor Liturgie*, 1, fasc. 1).

la fête de Pâques (xxxiv-xxxv) ne semble pouvoir être attribué à S. Ambroise. Détailler les motifs de cette manière de voir nous mènerait évidemment trop loin. Contentons-nous de quelques brèves indications. Il en est parmi ces sermons où la Pâque, à laquelle le carême sert de préparation, est exclusivement le « dies Dominicae resurrectionis » (S. XVII ; cf. XXVIII).

Dans plusieurs autres sermons, le carême compte 42 jours, en comprenant le Vendredi et le Samedi de la Pâque : c'est le cas des sermons XIX et XX, qui sont des discours authentiques de S. Maxime de Turin, de même que les sermons XXI, XXII, XXIII, XXVII, XXVIII et XXXIII. Le sermon XXV n'excepte du jeûne strict que le dimanche et pas le samedi. L'auteur de ce sermon pourrait bien être le même que celui du sermon XVII : et il a bien des idées communes avec S. Césaire, à qui ces deux sermons semblent devoir être restitués.

Bruges, mars 1915.

C. CALLEWAERT.

INNOCENT III ET LA RÉORGANISATION DES MONASTÈRES BÉNÉDICTINS

GARDIENNE de la discipline ecclésiastique et régulatrice du mouvement religieux dans le monde chrétien, la Papauté, en vertu de sa charge et de sa mission, a toujours témoigné le plus vif intérêt au développement et à la prospérité des ordres religieux. Dans les temps de trouble et de lutte qu'elle avait traversés depuis le X^e siècle, c'est en eux qu'elle avait trouvé ses auxiliaires les plus précieux, ses défenseurs les plus dévoués et, on peut le dire, ceux qui l'avaient libérée de la tutelle séculière, comme dans les siècles précédents, c'était dans la grande famille bénédictine qu'elle avait cherché les instruments de l'évangélisation et de la civilisation des peuples dont elle avait voulu faire la conquête. Ce rôle, elle ne l'abandonna jamais, bien que parfois elle l'ait exercé avec une énergie moins soutenue, avec une conception moins claire du but à atteindre; l'intensité plus ou moins grande de son action correspond au degré de liberté et de tranquillité dont elle jouit et à l'intensité de l'esprit surnaturel qui l'anime.

Il semblerait, à première vue, que la centralisation plus accentuée des organes de la vie ecclésiastique, à partir de la fin du XII^e siècle, aurait dû avoir pour conséquence une action plus directe et plus efficace de la Papauté sur les ordres religieux. Ce ne fut pas toujours ni partout le cas. La constitution féodale des grandes propriétés monastiques, la force indiscutée du droit coutumier, la lenteur et souvent la difficulté des interventions pontificales, ajoutées à l'envahissement de plus en plus grand des préoccupations matérielles dans le recrutement du monde ecclésiastique et monastique, à la fiscalisation progressive des charges ecclésiastiques et claustrales, ainsi qu'au développement du particularisme national, vinrent, en grande partie, neutraliser et paralyser l'action directe de la Papauté, qui n'avait pas encore créé à côté d'elle des organismes chargés de la surveillance et de la direction générale du monde religieux, tels que le furent, au XV^e siècle, les nonciatures permanentes et, au XVI^e, les congrégations romaines. L'imulsion partie du centre n'avait pas toujours la vigueur nécessaire pour atteindre la périphérie; le temps, l'éloignement, les résistances

locales réduisaient souvent à néant la bonne volonté de l'autorité suprême, qui, en principe, était absolue, mais, en fait, se trouvait contrecarrée, paralysée, combattue de toutes parts.

Lorsque s'ouvre le XIII^e siècle, la Papauté était représentée par un homme revêtu de tout le prestige que donnent la science, la vertu, le talent mis au service d'une volonté énergique et d'une compréhension nette de la mission dont il est investi. Innocent III est, avec Grégoire le Grand et Grégoire VII, la plus haute personification du pouvoir mondial de la Papauté. Héritier de la force morale que celle-ci a reconquise depuis Hildebrand, mieux et plus que ses prédécesseurs, Innocent III domine l'Univers chrétien, le dirige et s'en fait obéir. Sous son règne, la chrétienté constitue un corps organique, dont le cœur bat à Rome : rois et peuples, évêques et clergé, abbés et moines subissent l'ascendant de celui qui est pour eux le Vicaire du Christ sur terre, et, même vis-à-vis des têtes couronnées, le défenseur de la morale et du droit, comme le gardien de la vérité révélée.

Le rôle politique et social d'Innocent III a été étudié et exposé à plus d'une reprise. Son action sur le monde religieux proprement dit a attiré l'attention de Hurter et d'Achille Langlois, mais peut-être une connaissance plus intime de la vie monastique et des traditions de l'ordre bénédictin permet-elle de mieux saisir l'activité d'Innocent III, d'en apprécier les principes, la portée et les conséquences.

Aux yeux du pontife romain, les religieux constituent « ses fils à un titre tout spécial, puisque c'est par eux que Dieu trouve l'expression la plus haute et la plus digne de la gloire qui lui est due¹. » La prospérité et la réforme des monastères lui tiennent d'autant plus à cœur que c'est à lui, pontife suprême, « que revient la mission de fonder la religion dans les églises de Dieu et de la développer². »

En promenant son regard sur le monde religieux, Innocent III apercevait au premier plan, dans toute la force de son merveilleux épanouissement, l'ordre de Citeaux, répandu dans toute la chrétienté, avec ses centaines d'abbayes alors en pleine activité, défrichant le sol, colonisant des contrées entières qu'elles gagnaient simultanément à la civilisation et au christianisme, devenant une

1. *Tanquam speciales Ecclesiae filios, per quos nomen Domini dignius et excellentius praedicatur.* (Epist. I, 3; P. L. 214, 3).

2. *Circa reformationem monasteriorum et augmentum eorum tanto potius tenemur esse solliciti et ipsorum gravaminibus praecavere, quanto ad nos specialius pertinet et plantare religionem in Dei ecclesiis et fovere plantatam.* (Epist. I, 6; ib. 5).

puissance terrienne de première importance. La sève religieuse y était abondante, produisant des saints pour le ciel, donnant à l'Eglise et à l'Etat des pontifes, des missionnaires, des conseillers, des auxiliaires. Mais l'œil exercé d'Innocent III découvrait dans le rayonnement de cette splendeur comme des ombres et des germes latents de décadence. Les influences du monde ambiant, la convoitise et les séductions des grandeurs séculières menaçaient de compromettre l'esprit de simplicité et de modestie qui avait été la raison d'être et la force de Citeaux à ses origines. Des censeurs ou des esprits clairvoyants avaient déjà signalé ce danger, trop réel, et qui bientôt, en ramenant Citeaux à la situation qu'il reprochait naguère à Cluny, allait paralyser son action et tarir la sève religieuse qui faisaient alors sa gloire et la consolation de l'Eglise¹. Si Innocent III prodigue aux Cisterciens les preuves d'une affection particulière², il n'hésite cependant pas à adresser aux pères abbés réunis en chapitre général une vigoureuse exhortation à rester fermement attachés à la simplicité de leur règle, pour ne pas subir la risée du monde³; il leur parle même avec énergie, quand il s'agit de leur signaler le mépris que les Cisterciens d'Angleterre avaient fait de l'interdit lancé par les évêques de ce pays⁴. Mais, en dépit de quelques défaillances, Citeaux restait pour le pontife romain une pépinière d'évêques vertueux et zélés, un séminaire de missionnaires aguerris contre les privations et les labeurs de tous genres, un centre puissant de vie monastique, d'où il pouvait appeler les aides dont il avait besoin pour visiter, corriger, réformer les maisons d'autres branches de l'ordre, et initier l'ordre bénédictin au fonctionnement des chapitres généraux périodiques, qui constituaient le puissant ressort de la discipline cistercienne et paraissaient devoir être, aux yeux du pontife romain, le salut de l'antique famille de S. Benoît.

Comme relégué à l'ombre de Citeaux, Cluny semblait s'affaïsser sous le poids de ses grandeurs passées, vivant de ses traditions combattues jusque dans son propre sein, impuissant à réparer les lézardes qui se multipliaient dans le vaste édifice de son ordre et à reconstruire à temps les pans de murailles qui tombaient de vétusté.

1. Gillebert, in *Cant. XLV*, 8 (P. L. 184, 241); *XLVII*, 8 (ib., 250); *Tract. VII*, P. I, n. 6 (ib. 279-280); P. II, n. 4 (ib. 283).

2. Cum Cisterciensis ordinis fratres sincerissimo diligamus affectu (*Epist. XII*, 10; P. L. 217, col. 21).

3. *Epist. V*, 109; P. L. 214, 1107-1108.

4. *Epist. XI*, 260; P. L. 215, 1564. Il accepta cependant leurs raisons et promit de faire tempérer en leur faveur la rigueur de l'interdit (*XII*, 10; P. L. 217, 21-22).

L'esprit du siècle a changé, mais l'esprit du cloître, de plus en plus envahi par le monde, n'est plus celui qui a fait le Cluny des X^e et XI^e siècles. Le Cluny féodal éclipse l'ancien Cluny religieux ; néanmoins il reste une grande puissance terrienne dans l'Etat, un grand souvenir dans l'Eglise. Mais Cluny se survit du jour où sa grande mission sociale et religieuse du XI^e siècle est remplie ; il a traversé un tournant de l'histoire sans avoir retrempé ses énergies à leur source native et reconstitué un programme d'action répondant à l'esprit de son institution et aux besoins des temps nouveaux. Cluny s'était figé dans un conservativisme outré ; la vigueur religieuse s'en retirait graduellement, sa force d'expansion s'était arrêtée, son action sur le monde allait en s'amoindrissant. Et cependant, avec ses multiples dépendances, avec ses puissants monastères, avec son personnel encore nombreux, Cluny comptait encore dans la vie ecclésiastique du moyen âge, et, pour la Papauté, le maintenir florissant, c'était payer une dette de reconnaissance autant que remplir un devoir de conscience.

Ailleurs, en Italie, les grandes congrégations de Camaldule, de Vallombreuse, ainsi que d'autres centres monastiques, tels que Fontavellane, Pulsano, Monte Vergine, Flore constituaient de grandes réserves de sève religieuse, dont l'action bienfaisante se manifeste dans les nombreuses fondations qui marquent les dernières années du XII^e siècle et se poursuivront jusque dans le cours du XIII^e.

Ce serait une grave erreur que de croire que la discipline ne se fut maintenue fervente dans un grand nombre de monastères. L'autonomie elle-même de ces maisons les garantissait contre les défaillances du monde ambiant, quand elles avaient le bonheur d'être dirigées par des chefs vertueux et énergiques. Afflighem en Belgique, les monastères tréviriens et lorrains, ceux de Normandie, pour n'en citer que quelques-uns, jouissaient d'une réputation méritée. On peut en dire autant de ceux d'Angleterre, de Bavière et d'une partie de l'Autriche.

A côté des grandes familles monastiques de Citeaux et de Cluny, sans parler des multiples congrégations de chanoines réguliers qui, elles aussi, retenaient l'attention du pontife, soit qu'il dût en relever les membres déchus ou les rappeler à l'esprit de leur vocation ; sans parler de la Chartreuse, dont la fidélité à sa règle n'est point trouvée en défaut, il y avait répandus dans toute la chrétienté, chez les peuples de race latine, germanique, slave, scandinave, celtique, anglo-normande, et jusque dans l'Orient grec

et dans l'Islande, des centaines de monastères fondés selon la règle de S. Benoît. Un certain nombre d'entre eux se rattachaient juridiquement à d'importantes maisons-mères ; la plupart vivaient sans autre lien que la communauté d'une même règle, isolés les uns des autres, soumis à la juridiction épiscopale, gratifiés de la liberté romaine ou même entièrement exempts de l'évêque diocésain. Leur situation variait beaucoup : souvent dépendants des circonstances extérieures, subissant fortement l'influence du milieu féodal, fréquemment victimes de l'intrusion des éléments séculiers, de l'impuissance ou de l'incurie des chefs diocésains, fréquemment aussi du choix défectueux ou de l'absolutisme de supérieurs, dont la charge se transformait de plus en plus en une dignité mondaine, qui éveillait ainsi les convoitises, aiguisait les ambitions des séculiers, ils ne trouvaient pas dans un contrôle sérieux et efficace le contrepoids et le préservatif nécessaires pour se prémunir contre les abus et se mettre à l'abri des ingérences intéressées du monde ambiant.

La correspondance d'Innocent III renferme des preuves nombreuses et évidentes de la décadence matérielle et disciplinaire, qui a atteint un très grand nombre de maisons bénédictines dans les différents pays de la chrétienté. L'endettement est assez général, c'est aussi le cas pour les évêchés, et la ruine de la discipline en est la compagne ordinaire. Nombreux sont les chefs indignes qui abusent de leur position trop indépendante, pour appauvrir leurs maisons par une vie mondaine qui jure avec les engagements sacrés de la profession monastique. Nombreuses sont les compétitions pour une dignité, que les familles convoitent pour leurs enfants et dont elles s'emparent parfois par la force des armes. Nombreux sont les cas de complicité de moines indignes, rebelles et désobéissants, qui sont la croix de leurs communautés. Nombreux sont aussi les conflits à propos de monastères qui veulent secouer le joug de la dépendance de leurs maisons-mères ou des évêques diocésains ; nombreux les conflits entre les évêques et les monastères, les uns et les autres invoquant des raisons ou alléguant des faits que le Pape doit examiner à fond, avant de les trancher par une décision ou de les soumettre à un arbitrage. En outre, la vie quotidienne des maisons religieuses soulève dans l'application des détails de nombreuses difficultés ou controverses, sur lesquelles la décision papale est invoquée ou l'attention du pontife appelée. La jurisprudence monastique établie par Innocent III fait époque dans l'histoire de l'ordre bénédictin.

I

RAPPORTS DES MONASTÈRES AVEC L'ÉPISCOPAT

Juriste consommé, Innocent III est avant tout soucieux de la tradition, du droit établi, des coutumes légitimes¹; il maintient avec énergie ce qui est de droit commun, mais il conserve avec un égal respect tout privilège dûment prouvé. Il veut qu'on observe scrupuleusement les formes juridiques et, s'il arrive qu'on les néglige ou les élude sur l'un ou l'autre point, il le fait observer et corrige les erreurs avant de les régulariser, s'il y trouve l'intérêt des monastères, comme ce fut le cas dans les élections abbatiales de Corbie² et du Mont-Cassin³; ou bien il rappelle sévèrement à l'ordre, si, comme à Farfa, l'élection s'est faite sans son assentiment, et si l'élu n'a pas même attendu sa confirmation pour abuser de sa situation⁴. S'il lui arrive, dans un premier mouvement, d'accorder trop de créance aux rapports qui lui ont été transmis, ou de s'être laissé circonvenir, il n'hésite pas à le déclarer, et à mitiger par une lettre bienveillante le premier effet de mesures sévères ou de reproches énergiques⁵.

Innocent III n'ignorait pas la lutte que l'épiscopat avait menée contre l'exemption monastique, accordée pour de si justes causes au cours des siècles, et l'opposition qu'une partie de ses membres faisait en principe à l'extension de ce privilège revendiqué et convoité par les monastères; il savait aussi combien variée était la position des monastères isolés, rattachés aux évêques et aux princes par des liens si divers de subordination, de patronage ou même de propriété. S'il n'hésita pas à concéder des priviléges de protection spéciale du Saint-Siège ou à reconnaître la liberté romaine à certaines maisons religieuses; s'il se montra bienveillant dans l'exemption des dimes, il eut toujours à cœur de sauvegarder les droits de l'épiscopat, comme aussi de défendre énergiquement les priviléges des monastères et de les protéger contre tout excès de la part des chefs des diocèses. Là, où le monastère est soumis

1. Respect des traditions des Eglises particulières (Epist. VI, 222; P. L. 215, col. 254; VI, 225; ib. 255; VII, 62; ib. 343).

2. Ep. XIII, 1; P. L. 216, c. 197.

3. Ep. XIV, 67; P. L. 216, c. 432-433.

4. Ep. XVI, 142; P. L. 216, c. 938.

5. Enquête à l'abbaye de Réome (Epist. XIV, 55; P. L. 216, c. 421-422); enquête à l'abbaye de Molesmes (Ep. XI, 251; P. L. 215, c. 1555-1556); attitude vis-à-vis des Cisterciens anglais à propos d'un interdit (voir plus haut, p. 24).

à la juridiction directe de l'évêque, c'est par lui qu'il entend voir entreprendre la visite et exécuter les corrections canoniques, se réservant le droit d'appel comme à l'instance suprême, puisque les intérêts des parties, parfois si dissemblables, devaient être pesés et jugés par une autorité indépendante.

Toute revendication d'exemption doit être établie sur titres authentiques, sinon l'évêque reste en possession de son droit légitime¹; il en est de même pour l'interdit ou autres droits épiscopaux². Il sauvegarde à Durham la révérence due à l'évêque, qui a un chapitre bénédictin³, comme il le fait à l'égard de l'évêque de Meaux, auquel l'abbé élu de Rebais, au moment de recevoir la bénédiction dans la cathédrale de Meaux (14 août 1205), s'était permis, en présence du peuple et de nombreux évêques, de refuser la promesse d'obéissance en termes peu convenables⁴. A Coventry, où, comme à Durham, l'évêque a affaire avec un chapitre de moines, il intervient en faveur de l'évêque, vu que son prédécesseur, moine lui-même, était accusé d'avoir montré trop de condescendance pour son chapitre⁵. Ce respect des droits acquis, Innocent III l'exige plus particulièrement à propos de la promesse d'obéissance que les abbés et abbesses devaient prêter à leurs évêques respectifs lors de leur bénédiction et des procurations à payer pour le droit de visite, à moins que des titres authentiques n'établissent leur indépendance, mais il salue toujours avec joie les accords amiables intervenus entre les parties⁶. Il oblige les abbés et prieurs du diocèse de Burgos de prendre part au synode annuel diocésain, malgré la coutume contraire⁷ et maintient l'évêque en possession de la quarte des dîmes⁸.

1. Défense de l'évêque d'Orense (Espagne), contre l'abbé de Cella Nova (Epist. I, 60; P. L. 214, c. 52-53).

2. Epist. I, 464 (c. 435); à propos des monastères des diocèses de Compostelle et de Braga (Epist. II, 144, 151; ib. 700, 704-705).

3. Ep. VII, 118; P. L. 215, c. 405.

4. Ep. VIII, 188; ib. c. 762-765; X, 96; ib. c. 1194-1196; *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXXV, p. 207-208.

5. Ep. I, 530; P. L. 214, c. 503.

6. Conflits à Rebais (Ep. VIII, 188; P. L. 215, c. 762-765; X, 96, p. 1194-1196; à Jouarre (VIII, 202; c. 781-782. 1599-1611); à Beaumont-lez-Tours (*Gall. christ.*, XIV, 89-91. pr. col. 312-313); à Evesham (Ep. VIII, 204, c. 784-788); à Bobbio (Ep. X, 212, 213; ib. 1318-1321); à Farfa (Ep. XI, 8, c. 1344-1345; à Redon (Ep. XIII, 7; P. L. 216, c. 202-203; à Oña (Ep. XIII, 58, 59, 69; c. 249-251, 262; à Dol (Ep. XV, 126, c. 639-642; à St-Germain d'Auxerre en 1215 (*Gall. christ.*, t. XII, prob. 153-154).

7. Ep. VIII, 51; P. L. 215, c. 622.

8. Contre l'abbé de S. Juan de la Peña (Ep. IX, 143; P. L. 215, c. 969-972).

Là, où les cathédrales sont occupées par des bénédictins, comme c'est le cas à Cantorbéry, à Bath, à Durham, il offre d'intervenir avec prudence et fermeté pour sauvegarder les droits de l'évêque, qui est abbé comme à Durham, et, conséquemment qui doit avoir son mot à dire dans les affaires de la communauté¹; il rompt, au moment opportun, l'union de Glastonbury à Bath², et, au besoin, parle avec énergie quand il voit les moines de Cantorbéry accumuler à plaisir les difficultés dans l'élection d'un archevêque³.

Dans la concession des insignes pontificaux, parfois à la demande des intéressés⁴, parfois à la requête de princes⁵, ou sur sa propre initiative, Innocent III se montre assez réservé, et il ne cache pas sa pensée intime, quand il approuve un statut décrété dans le chapitre général de Prémontré interdisant aux abbés de l'ordre d'user de la mitre ou des gants pontificaux, « dans la crainte de les voir s'enfler d'orgueil et de se croire quelque chose de grand, s'ils usaient des mêmes insignes que les pontifes et les grands prélates⁶ ».

Mais, si le pape sait défendre les droits de l'épiscopat, il veut aussi établir une distinction entre deux ordres de choses tout à fait distincts : la discipline et la juridiction. C'est ainsi qu'à St-Germain d'Auxerre, où l'abbé de Cluny, en vertu d'un privilège d'Eugène III, a le droit de visite et de correction, il reconnaît à l'abbé le droit de veiller au maintien de la discipline et de corriger en conséquence, mais laisse l'évêque en possession de son droit d'intervention dans les affaires contentieuses, au criminel ou au civil. Cette double intervention n'a pour lui rien d'anormal⁷.

Cette distinction posée, Innocent III peut défendre avec plus de vigueur et de persévérance les droits réels des monastères et combattre les excès dont ils sont parfois les victimes. S'il use de son plein droit et de sa suprême autorité en permettant à l'archevêque

1. Ep. I, 459 ; P. L. 214, 432.

2. Voir plus loin, p. 31.

3. Ubi est illa religionis honestas, discretionis prudentia, veritatis sinceritas et virtutis constantia, quae claris late titulis de vobis solebant hactenus praedicari ? Mutatus est color optimus. (Ep. IX, 34 ; P. L. 215, c. 834).

4. St-Corneille de Compiègne (Ep. VII, 190 ; P. L. 215, c. 504-505).

5. L'anneau est accordé à l'abbé Foulques de Corbie, à la demande de l'empereur-élu (Ep. VI, 188 ; P. L. 215, c. 205-206).

6. Quod nullus abbatum vestrorum mitra vel chirotecis ntatur, ne forsitan ex ipsis supercilium elationis assumat aut sibi videatur sublimis, cum his uti se viderit quae pontificibus et majoribus ecclesiarum praelatis a sede apostolica sunt concessa (Ep. I, 197 ; P. L. 214, c. 173).

7. Lebeuf, *Hist. d'Auxerre*, II, preuves, 45 ; P. L. 217, c. 255.

de Colocza d'enlever aux chanoines de S. Abraham de la vallée d'Hébron le monastère de St-Etienne de Caët (Kö), qu'ils ont ruiné par leurs dilapidations et de le remettre aux moines qui l'occupaient avant la donation de cette maison par le roi Bela aux susdits chanoines, ou de la confier à des chanoines réguliers¹; il approuve de même la sujexion faite par son délégué, l'évêque de Novare, du monastère déchu de S. Solutor de Turin à l'abbaye de Cluse², et affecte l'abbaye de Lorbano (dioc. de Compostelle) à une communauté de quarante cisterciennes, si l'on ne parvient pas à la rétablir à l'aide de moines pris dans différentes maisons de l'ordre bénédictin³. Innocent III aura bien soin de sauvegarder une exemption dûment prouvée, comme à Bobbio, malgré les justes motifs que l'évêque du lieu pouvait avoir de procéder contre l'abbé coupable de laisser déchoir la discipline⁴. Il agit avec une égale énergie, quand il s'agit de sauvegarder l'existence des monastères convoités par des évêques avides d'augmenter leur puissance temporelle et leurs revenus, ou par des archevêques désireux d'ériger de nouveaux évêchés à peu de frais.

L'archevêque de Narbonne, Bérenger, invité à renoncer à son abbaye d'Huesca (*Mons Aragonum*) ou à sa métropole⁵, se voit priver de ce monastère par le pape⁶. Celui de Spalato a sollicité l'abbaye de St-Gilles en Hongrie et est débouté de sa demande⁷: L'évêque de Constance, Diethelm de Krenkingen, qui avait reçu l'administration de Reichenau, doit y renoncer, parce que le pape veut y rétablir la dignité abbatiale en la personne d'un moine⁸.

L'archevêque de Salzbourg, de son côté, avait jeté son dévolu sur Chiemsee pour y ériger un évêché suffragant. Il y avait là deux monastères, un de chanoines-réguliers (Herrenchiemsee), l'autre de bénédictines (Frauenchiemsee). Sous le prétexte que ce dernier se trouvait dans un état de décadence religieuse, l'archevêque proposait de disperser les moniales dans différentes maisons régulières, et de transformer le monastère en un évêché dont le chapitre serait constitué par les chanoines-réguliers d'Herrenchiemsee. En principe, le pape répugnait à la suppression de monastères, car cette

1. Ep. I, 281; P. L. 214, c. 234-235, 460-461.

2. Ep. XV, 157; P. L. 216, c. 682-684.

3. Ep. XIII, 179; P. L. 216, c. 349.

4. Ep. II, 224; P. L. 211, col. 783-785.

5. Ep. VI, 81; P. L. 215, c. 83-84.

6. Ep. VII, 78; ib. 361.

7. Ep. VIII, 128; ib. 418.

8. Ep. VIII, 158; ib. 738-739.

mesure était en opposition formelle avec l'intention des fondateurs ; en pratique, il voulait qu'on tentât des essais de restauration. Telle fut sa conduite à l'égard de Frauenchiemsee ; l'abbé bénédictin de Melk et le prévôt de Ste-Croix d'Augsbourg furent chargés par le pape d'examiner au préalable si la réforme des moniales n'était pas possible et si les chanoines-réguliers consentiraient à cette transformation¹. Le pape avait raison ; le monastère des bénédictines fut maintenu, et les chanoines-réguliers acceptèrent de constituer dans leur église le chapitre du nouvel évêché (1215), sans rien abandonner de leur constitution régulière et sans laisser amoindrir leurs droits².

Renouvelant une faculté déjà accordée par Célestin III, il autorise l'archevêque de Reims à ériger un nouvel évêché à Mouzon, où il y avait une abbaye importante, mais le pape pose comme condition formelle que le monastère doit être maintenu, et il laisse entendre clairement qu'il lui semble préférable de voir créer une nouvelle cathédrale indépendante de l'abbaye³. Si l'évêque de Chester, sous de faux prétextes, a obtenu de Clément III de pouvoir remplacer les moines de Coventry par des chanoines séculiers, le pape entend que le monastère soit restauré⁴. A Bath il fixe les droits respectifs des moines de la cathédrale, et ceux de l'évêque⁵, et rétablit le siège abbatial de Glastonbury, quand il voit qu'il y a intérêt à le séparer de la mense épiscopale de Bath⁶.

Ailleurs il protège les monastères contre les abus de pouvoir des évêques dans leurs visites, les destitutions illégales d'abbés⁷, leurs voies de fait ou leurs violences.

Le pape reconnaît et maintient le droit des évêques et des archevêques à la visite canonique des églises de leurs diocèses et conséquemment au droit de lever une procuration équitable ; con-

1. Ep. XV, 66 ; P. L. 216, c. 868.

2. *Mon. boica*, t. II, 394-396.

3. Ep. I, 152 ; P. L. 214, c. 136.

4. Ep. I, 145, ib. 208-209.

5. Ep. V, 90, 92 ; P. L. 214, c. 1076-1083, 1083-1087.

6. Ep. IX, 26 ; P. L. 215, c. 828-829.

7. Destitution de l'abbé de Thorney par l'archevêque de Cantorbéry (Ep. V, 57 : P. L. 214, c. 1026-1029) ; excès de l'archevêque de Cantorbéry contre les moines de la cathédrale (Ep. I, 436, 484-485 ; P. L. 214, c. 416, 450-454) ; déposition et emprisonnement de l'abbé de Pegau par l'évêque de Mersebourg, à cause du privilège obtenu en curie par cet abbé, bien qu'il y eût d'autres reproches à sa charge (Ep. I, 317, 318, col. 270-283) ; destitution injuste de l'abbé de S. Ange de Plano dans le diocèse de Fermo (Ep. XV, 117 ; P. L. 216, c. 628-630) ; excès de l'évêque de Fünfkirchen contre l'abbé de Földvar (Ep. I, 544, col. 497-499) ; excès de l'évêque de Bath contre les moines de Glastonbury (Ep. III, 1 ; P. L. 214, c. 869-870 ; IX, 25, 26 ; P. L. 215, c. 827-829).

tre cette visite, même supprimée de fait depuis des années, il ne peut y avoir prescription¹. Mais Innocent III intervint énergiquement pour réprimer les abus des prélates visiteurs, lorsqu'ils dépassaient le nombre de montures et de personnes fixé par le Concile de Latran, imposant ainsi aux monastères des dépenses exorbitantes, ou lorsqu'ils exigeaient des procurations excessives², et lorsqu'un refus d'obtempérer aux injonctions des prélates entraînait les vols, les pillages et les violences. Ordre était donné de refuser la procuration³.

Les bénédicitions abbatiales, comme toutes les autres fonctions épiscopales d'ordre spirituel, devaient être gratuites⁴: exiger des palefrois, des chapes de soie, des diners ou de l'argent, comme la coutume s'en était introduite en plusieurs endroits, était un abus contre lequel le pape protestait, que ce fût un évêque qui s'en rendît coupable⁵ ou un archidiacre⁶. Le pape condamnait également les abus d'hospitalité, ainsi que les corvées, l'obligation d'informer à table des chapitres des chanoines lors des fêtes patronales⁷.

Le refus par l'ordinaire d'accorder son concours gratuit dans les fonctions épiscopales conférait le droit de s'adresser à d'autres évêques⁸. Toute excommunication lancée injustement était nulle⁹.

Le pape montra la même énergie quand il s'agit de régler les procurations réclamées des monastères par les princes¹⁰, ou de ré-

1. Ep. XV, 87; P. L. 216, c. 606; reconnaissance du droit de l'archevêque de Sens contre l'abbé de St-Magloire de Paris et le prieur de Châtres qui refusaient la procuration (Ep. V, 114; P. L. 214, c. 1111-1112).

2. Vézelay (Ep. I, 140; P. L. 214, c. 24); Tulle (Ep. X, 88; P. L. 215, c. 1184); Redon (Ep. XIII, 7); P. L. 216, c. 203; Rémome (Ep. XIV, 54-56; P. L. 216, c. 421-422); les granges de Prémontré (Ep. I, 200; I. L. 214, c. 174-175); les fermes de St-Denis (P. L. 217, c. 261).

3. Reproches adressés à l'archevêque de Larissa (Ep. XII, 42; P. L. 216, c. 230).

4. Ep. XIV, 46; P. L. 216, c. 414.

5. St-Bertin (Ep. XIII, 204; P. L. 216, c. 372); Andres (Ep. XI, 202; P. L. 215, c. 1517) contre l'évêque de Thérouanne; St-Nicolas-des-Prés sous Ribemont (H. Stein, *Cartulaire de l'abbaye de St.-N.-d.-P.*, St-Quentin, 1884, p. 36-37).

6. Prémoutré, contre l'archidiacre de Laon (Ep. I, 199; P. L. 214, c. 174); St-Magloire de Paris (Ep. XIV, 143; P. L. 216, c. 304); cf. II, 119; P. L. 214, c. 674.

7. Le pape supprima l'obligation du repas à St-Solutor de Turin, en la remplaçant par un don de 20 sous, si le chapitre de la cathédrale assistait à la procession (Ep. XV, 115; P. L. 216, c. 683).

8. St-Germain d'Auxerre (Ep. I, 181; P. L. 214, c. 163).

9. Ep. I, 184; ib. 164.

10. Le comte de Nevers à Vézelay (Ep. I, 141, 142; P. L. 214, c. 125-126; XIV, 123, 126; XVI, 22, 159; P. L. 216, c. 478, 48-484, 810, 946-948); le duc de Bourgogne à Vézelay (Ep. XIV, 124; P. L. 216, c. 479); le seigneur de Châteauroux à Dol (Ep. V, 72; P. L. 214, c. 1048-1050); les seigneurs de Béthune à St-Vaast (Ep. XIV, 135; P. L. 216, c. 494-495) et à Corbie (Ep. XIV, 141; ib. 503).

primer leurs exactions ou leurs violences¹. Mais le pape entend aussi que, de leur côté, les monastères n'abuseront pas de leurs droits féodaux en faisant peser sur leurs hommes des fardeaux trop lourds².

II.

SUBORDINATION DES MONASTÈRES ; CLÔTURE ET STABILITÉ.

Innocent III garde la même ligne de conduite, lorsqu'il s'agit de régler les contestations qui s'élèvent entre les monastères et leurs abbayes-mères. Il ne put lui échapper que certaines réclamations étaient justifiées, et que des monastères importants, devenus adultes et vigoureux, avaient intérêt à être soustraits à la tutelle qui leur avait été imposée lors de leur fondation ou d'une restauration ; il chercha à maintenir un juste équilibre entre des aspirations légitimes et des droits acquis. Il réprime énergiquement la rébellion du prieur de La Charité-sur-Loire, qui repousse à main armée la visite canonique de l'abbé de Cluny³; il maintient la sujétion de Baume⁴, ordonne une enquête sur celle de Menat⁵, consacre l'indépendance de Samer⁶ et approuve l'accord amical fait entre Polirone et Cluny au sujet de l'élection des abbés et du droit de visite⁷. Il agit de même pour régler les relations entre Faverney et la Chaise-Dieu⁸, entre Andres et Charroux⁹, entre Auchy et St-Bertin¹⁰, entre La Croix-St-Leufroi et St-Ouen de Rouen¹¹. On sent que le pape se rend compte de l'indépendance conquise graduellement par un développement naturel et légitime des institu-

1. Exactions du comte d'Auxerre dans les terres de Vezelay (Ep. XI, 265 ; P. L. 215, c. 1578-1580) ; exactions contre les hommes de St-Germain-des-Prés, dans le diocèse de Soissons (Ep. XIV, 182 ; P. L. 216, c. 488-493) ; à S. Juan de Peña, où les amis d'un diaconie privé d'un bénéfice tuent l'abbé (Ep. I, 323 ; P. L. 214, c. 289) ; à Ferentillo (Ep. I, 377 ; ib. 357-359) ; à La Charité, où l'abbé de Cluny, lors de sa visite, est enfermé par le bailli du comte de Nevers, qui lui extorque un prieuré pour son fils (P. L. 217, c. 220-221) ; à St-Victor de Marseille (Ep. I, 268 ; P. L. 214, c. 225-226).

2. Au Mont-Cassin (Ep. XI, 281 ; P. L. 215, c. 1594) ; à Fleury (Ep. XII, 49 : P. L. 216, c. 58).

3. Ep. XV, 114, 193 ; P. L. 216, c. 662-667, 718-722.

4. Ep. I, 113-115 ; P. L. 214, c. 103-104.

5. Ep. XVI, 183 ; P. L. 216, c. 965-966.

6. P. L. 217, c. 40.

7. Ep. XII, 82 ; P. L. 216, c. 86-88.

8. Ep. III, 101 ; P. L. 214, c. 89-90.

9. Ep. X, 170 ; XI, 205 ; XIV, 13 ; P. L. 215, c. 1260-1262, 1519-1521 ; 216, c. 395-396.

10. Ep. XII, 33 ; P. L. 216, c. 40-43.

11. Ep. II, 83 ; P. L. 214, c. 621-624.

tions, et qu'il applaudit aux concessions mutuelles que se font les parties¹, tandis qu'il oppose un refus énergique à la tentative d'émancipation des moines de Cadouin vis-à-vis de Citeaux, parce que ce refus d'obédience était la violation flagrante d'un acte libre et spontané, consacré par l'autorité ecclésiastique².

Il n'hésitera pas à rapporter une mesure, prise à la suite d'une information peu sûre, lorsqu'elle lui paraît devoir léser les intérêts ou les droits acquis d'une maison. Emu des plaintes qui lui étaient parvenues sur l'état désastreux des finances de l'abbaye de Molesmes, Innocent III avait chargé l'abbé de Citeaux d'une visite canonique. L'enquête faite par l'évêque de Troyes eut pour résultat d'établir l'inanité des réclamations adressées à Rome et de constater le bon état du monastère. Il est vrai qu'à la mort de l'abbé Eudes on avait trouvé le monastère grevé de dettes, mais il s'était rapidement relevé sous le gouvernement de Gaucher, son successeur. Innocent III s'empressa d'en féliciter l'abbé et, répondant au désir de celui-ci, il annula le mandat donné à l'abbé de Citeaux, dans la crainte que cette visite n'eût pour résultat d'abroger le droit essentiel de l'abbé à la correction immédiate de son abbaye et de ses dépendances³.

Soucieux de conserver à l'ordre monastique son caractère propre, dont la solitude et la retraite sont un des traits distinctifs, Innocent III pose en principe que les voyages et les séjours inutiles dans le monde, surtout dans les cours séculières, sont incompatibles avec le repos du cloître⁴. On observait chez les moines vagabonds une tendance à aller se fixer auprès des princes et des puissants pour en retirer du profit; le pape voulut combattre énergiquement cet abus⁵, surtout quand il avait pour mobile une ambition qui allait jusqu'à la parodie des fonctions épiscopales⁶. En vertu du Concile de Latran⁷, les moines ne peuvent vivre en dehors du monastère, ni habiter seuls dans une obédience ou dans

1. Monte-Sacro vis-à-vis de Calano (Ep. I, 427 ; P. L. 214, c. 401-404) ; St-Augustin de Montealbo vis-à-vis d'Albaro (Ep. VIII, 128 ; P. L. 215, c. 703-705).

2. Ep. I, 147 ; P. L. 214, c. 129-130.

3. Epist. XI, 251. P. L. 215, col. 1555-1556 ; J. Laurent, *Cartulaires de l'abbaye de Molesmes*. Paris, 1911, t. II, p. 360-361.

4. Viris religiosis, et his praecipue qui B. Benedicti regulam sunt professi non credimus expedire ut. otio claustralii postposito, contra instituta sui ordinis discurrant per curias saeculares aut saecularibus negotiis involvantur (Ep. I, 161 ; P. L. 214, c. 140).

5. Dans le diocèse d'Auch (Ep. I, 80 ; P. L. 214, col. 70-71).

6. Un moine de Nardo (Italie Mérid.) (Ep. XVI, 8 : P. L. 216, c. 793).

7. Conc. Latran 1179, c. 10 (Mansi, *Councilia*, t. XXII, col. 224).

une église diocésaine¹; il y a obligation pour les supérieurs et faculté pour les évêques de les faire rentrer dans leurs monastères respectifs². Les fugitifs, sécularisés sans autorisation, doivent être contraints à retourner dans leur ordre³; les emprunts contractés par eux sans créance de leur abbé sont nuls de plein droit⁴.

Le passage d'un ordre dans un autre n'est légitime qu'avec l'autorisation du supérieur, et encore faut-il que cet ordre soit considéré par l'Eglise comme plus sévère⁵. Un bénédictin peut passer à l'ordre de Cîteaux⁶; il n'en est pas de même, en règle commune, d'un cistercien à celui de S. Benoît⁷; aussi contraignait-on les fugitifs de l'ordre de Cîteaux, non munis de lettres en règle, à rentrer dans leurs maisons respectives⁸, tels que ces cisterciens italiens, sortis de leurs cloîtres sans permission, pour aller s'établir dans des récluseries, au grand détriment de leurs âmes et de la discipline religieuse⁹.

III.

RESTAURATION FINANCIÈRE ET DISCIPLINAIRE.

Renseigné sur l'état financier et disciplinaire de l'ordre par des expériences personnelles, faites au cours de ses voyages, ou par des visites canoniques, par les rapports de ses légats, par les plaintes des évêques ou même de religieux décidés à rompre avec leurs supérieurs, quand le bien général de leurs monastères l'exigeait¹⁰,

1. Ils doivent être deux, sinon ils sont obligés de rentrer au monastère (Lettre adressée à l'évêque de Paris, Ep. X, 153; P. L. 215, c. 1249). Le pape réclame aussi la présence de quatre ou au moins de trois chanoines réguliers, dont un recevra de l'évêque charge d'âmes (Ep. XII, 100; P. L. 216, c. 113). Mais cette décision se heurta à des difficultés d'ordre pratique et ne fut guère observée.

2. Ep. I, 446; P. L. 214, c. 422.

3. Ep. VII, 66; VIII, 81; P. L. 215, c. 345, 648-649; XV, 132; P. L. 216, c. 645.

4. St-Vaast d'Arras (P. L. 217, c. 181).

5. Ep. IX, 62; P. L. 215, c. 874-875; interdiction à un chanoine d'Arouaise de passer à l'ordre de l'Hôpital (Ep. II, 56; P. L. 214, c. 595); mesure prise contre un chanoine de St-Ruf qui est passé à Maillezais (Ep. II, 11; P. L. 214, c. 545); interdiction à un chanoine régulier de passer, sans permission, à l'ordre monastique sous peine, s'il rentre dans son premier monastère, d'être placé le dernier au chœur et d'y rester revêtu de la coule monastique (Ep. XIII, 4; P. L. 216, c. 198-199). Cela n'empêcha pas un prémontré de St-Martin de Laon, passé chez les Bénédictins de St-Vincent, de rentrer chez lui et d'y être élevé à la dignité abbatiale (ib.).

6. R. moine de Durham (Ep. IX, 62; P. L. 215, c. 875).

7. Un moine de Cherlieu (Ep. I, 232; P. L. 214, c. 200).

8. Ep. V, 61; P. L. 214, c. 1031-1032.

9. Ep. VII, 178; P. L. 215, c. 490.

10. Plaintes de moines au sujet de l'état de leurs monastères (Ep. I, 8, 67; P. L. 214, c. 7, 56; I, 312, 317; Ib. 271, 280-281; VIII, 160; XIV, 82, 152; P. L. 216, c. 443, 511).

Innocent III put graduellement s'orienter dans les affaires intérieures des maisons bénédictines et se rendre compte de leur décadence, des causes immédiates de leur ruine financière et de leur affaiblissement religieux. Il put constater un endettement assez général, accompagné presque toujours d'une baisse disciplinaire. Cette ruine financière est aussi sensible en Italie qu'en France et en Espagne ; elle a pour cause la vie mondaine de certains abbés, leurs dilapidations pour favoriser leurs familles¹, leur mauvaise administration placée à l'abri de tout contrôle², leur inconduite notoire³, leur faiblesse⁴.

Mais il n'y a pas que les chefs en défaut.

Dans une société, où la force essaie souvent de primer le droit, où l'orgueil du sang s'affirme jusque dans l'exclusivisme du recrutement claustral, on ne s'étonnera nullement de voir l'indiscipline des moines de Sasso Vivo couverte par la noblesse de Foligno⁵, d'entendre le pape enregistrer des actes de violence contre des supérieurs ou contre des adversaires⁶, de rencontrer des moines, oublious de leur vœu de pauvreté, posséder des revenus particuliers⁷, s'absenter du dortoir commun, violer la règle de l'abstinence, enfreindre la loi du silence claustral⁸, réclamer des charges à vie pour s'émanciper de la tutelle de leurs supérieurs et parfois même se prévaloir d'actes de faussaires pour justifier cette prétention⁹.

1. Bourgueil (Ep. I, 312 : P. L. 214, c. 271-272); Mont-Cassin (Tosti, II, 289 ; P. L. 217, c. 249-253); St-Maixent (Ep. I, 67 ; P. L. 214, c. 56-57) ; Pomposé (Ep. II, 260 : P. L. 214, c. 820-822).

2. Mont St-Michel (Martène, *Thes.*, I, 807 ; P. L. 217, 187-188) ; Nonantule (Ep. I, 8 : P. L. 214, c. 6-7) ; St. Prosper de Reggio (Ep. I, 49 ; ib. 45) ; Mont-Cassin (Ep. XI, 281. P. L. 215, c. 1593-1594) ; St-Guilhem du désert (Ep. V, 64 : P. L. 214, c. 1053-1057) ; St-Bénigne de Dijon (Ep. VIII, 67 ; P. L. 215, c. 632-633).

3. Vezelay (Ep. X, 89 ; P. L. 215, c. 1185-1186) ; St-Etienne al Corno (Ep. XI, 192 ; P. L. 215, c. 1505-1506) ; Thorney (Ep. V, 57 ; P. L. 214, c. 1026-1029).

4. Ste-Scolastique de Subiaco (Ep. V, 82 ; P. L. 214, c. 1064-1066) ; Mont-Cassin (Ep. I, 336 ; P. L. 214, c. 365-367) ; St-Victor de Marseille (Ep. XIV, 82 ; P. L. 216, c. 443-445).

5. Epist. XIII, 207 ; P. L. 216, c. 379-374.

6. Violences des religieux de St-Martin de Laon, ordre de Prémontré, contre leur abbé (Ep. I, 202 : P. L. 214, c. 176) ; refus des Prémontrés de Saxe de venir au chapitre général (I, 203, ib. c. 177).

Vengeances ou violences à St-Vincent de Metz (Ep. XII, 44 ; P. L. 216, c. 52-54), à St-Germain d'Auxerre (Ep. XV, 119 ; ib. 631-633) ; à St-Pourçain (Ep. V, 136 ; P. L. 214, c. 1141-1144).

7. Pécule à Subiaco (Ep. V, 82; P. L. 214, c. 1064-1066), au Mont-Cassin (P. L. 217, c. 249-253), à Vezelay (Ep. X, 89 ; P. L. 215, c. 1186), dans le diocèse de Paris (Ep. X, 155, ib. 1250).

8. Mont-Cassin (P. L. 217, c. 249-253).

9. Des moines de Molesmes prétendaient avoir reçu des lettres de provision à vie, mais le pape fait remarquer que la chancellerie n'accordait pas des lettres de ce genre

La crise financière, qui entraînait si souvent à sa suite la ruine disciplinaire des monastères, était assez générale, et l'action du pontife devait s'exercer à la fois sur tous les points de la chrétienté. La correspondance d'Innocent III révèle les noms d'un grand nombre de monastères où cette double ruine se manifeste simultanément. En Italie, c'est Telequi, dont les revenus ne suffisent plus à nourrir les moines et où la discipline a baissé¹; c'est Nonantule endetté par la faute de son abbé et où la discipline est en décadence²; c'est St-Prosper de Reggio, où l'abbé a dilapidé les biens malgré le serment « de non alienando » fait lors de son élection³; c'est Bobbio⁴, Ste-Scolastique de Subiaco⁵, Mont-Cassin⁶, Farfa⁷, Gualdo⁸.

En France, c'est l'important prieuré clunisien de la Charité qui est tellement ruiné qu'il y a presque lieu de désespérer de pouvoir le relever⁹; St-Victor de Marseille, dont l'abbé néglige de veiller sur ses subordonnés¹⁰; St-Père de Chartres¹¹ et St-Pierre de la Couture au Mans, endettés par suite des pensions que les abbés ont accordées¹². St-Ouen de Rouen¹³, les monastères rémois sont dans le même cas, à la suite des emprunts usuraires contractés par les chefs de maisons religieuses ou par les engagements qu'ils prenaient en répondant pour autrui¹⁴. On retrouve les mêmes abus à St-Guilhem du désert¹⁵, à Bourgueil¹⁶, au Mont-St-Michel¹⁷, à

et qu'il y a lieu de punir les faussaires (Ep. VII, 217; P. L. 215, c. 530). Le pape protesta aussi contre un abbé intrus, déposé, qui obtint du légat visiteur la prévôté du monastère à vie (Ep. I, 31; P. L. 214, c. 24). De même à Subiaco, il protesta contre les obédiences inamovibles (Ep. V, 82; P. L. 214, col. 1068).

1. Ep. I, 31; P. L. 214, c. 24.

2. Ep. I, 8; ib. 6-7.

3. Ep. I, 49; ib. 45.

4. Ep. II, 224; ib. 783-785.

5. Ep. V, 82; ib. 1064-1066.

6. Ep. XI, 281; P. L. 215, c. 1593-1594.

7. Ep. XVI, 142; P. L. 216, c. 933.

8. Ep. II, 52; P. L. 214, c. 590.

9. Ep. XVI, 6; P. L. 216, c. 791-792.

10. Ep. XIV, 82; ib. 443-445.

11. Ep. I, 501; P. L. 214, c. 461.

12. Ep. VIII, 160; P. L. 215, c. 740.

13. Ep. VI, 126; ib. 256-257.

14. Ep. VIII, 11; P. L. 215, c. 570. A Molesmes, ce sont les emprunts faits par des moines sans l'assentiment de l'abbé et du chapitre qui ont appauvri le monastère. (Ep. VI, 237; P. L. 215, c. 269).

15. Ep. V, 64; P. L. 214, c. 1053-1057.

16. Ep. I, 312; ib. 271-272; X, 14; P. L. 215, c. 1111-1113.

17. Martène, *Thes. anecdot.* I, 807; P. L. 217, c. 187-188.

St-Bénigne de Dijon¹, à Corbie², à Lérins³, à St-Jean d'Autun⁴, à St-Maixent⁵.

L'abbaye de Vézelay, que l'abbé Gérard en mourant avait laissée dans un brillant état financier, avait été bientôt réduite au plus pitoyable état par la mauvaise conduite de son successeur. Du trésor à lui remis : des vases d'argent d'une valeur de 61 marcs et 30000 sous, il en avait dissipé la plus grande partie et avait grevé son monastère d'une dette de 2220 livres. Incontinent et simoniaque, il avait enrichi les siens des biens de son abbaye, dont la discipline avait été ruinée par ses mauvais exemples et par sa négligence⁶.

L'œuvre de restauration monastique, qui s'imposait à l'attention d'Innocent III, était considérable autant que difficile. C'était sur tous les points de la chrétienté à la fois que le pape devait intervenir, et, si les mesures qu'il avait à prendre pour les nombreuses maisons qu'il visait, étaient au fond identiques, l'isolement de ces maisons enlevait à son action tout caractère d'unité et d'universalité. L'action pontificale revêtait un caractère local et passager. Les liens de natures diverses, qui enserraient les monastères dans les mailles du réseau féodal, entravaient aussi l'action du pontife. Innocent III a devant lui un modèle d'organisation monastique ; c'est Cîteaux, dont les abbayes autonomes, soumises à une même discipline, garantissent leur régularité par la surveillance des visites canoniques et par la haute direction des chapitres généraux. Le pape se sert des abbés cisterciens pour relever la discipline dans les monastères bénédictins, pour y établir un équilibre entre l'absolutisme du pouvoir abbatial local et les intérêts et droits légitimes des communautés. Il approuve les réunions volontaires de monastères sous un chapitre provincial ; il prend l'initiative de groupements régionaux ; il fait l'essai de ces assemblées en divers pays, et, expérience faite, il leur donne une existence officielle, avec caractère obligatoire. S'il arrive à se rendre compte que des monastères d'un même pays se soumettent à un chef librement élu, il a trop conscience de l'autonomie et du particularisme des maisons pour oser les fédérer, encore moins pour les centraliser. Mais son action, quelqu'énergique qu'elle fût, ne pouvait produire des fruits durables ;

1. Ep. XIV, 29, 30 ; P. L. 216, c. 405-407.

2. Ep. XIII, 1 ; ib. 194-198.

3. Ep. I, 273 ; P. L. 214, c. 229-230.

4. Ep. I, 234 ; ib. 201.

5. Ep. I, 67 ; c. 56-57.

6. Epist. X. 89 ; P. L. 215, col. 1185-1187.

elle n'atteignait que des individus et des situations changeantes, précaires ou passagères. Elle eut cependant le mérite de provoquer des restaurations locales et partielles, et de poser les bases de la constitution de l'ordre bénédictin, que Grégoire IX et Benoît XII préciseront et fortifieront plus tard, et d'ouvrir la voie à la formation des congrégations qui, au XV^e siècle, compléteront et achèveront l'œuvre inaugurée dès la fin du XII^e siècle par Innocent III, avec l'aide de ses légats, des évêques et des éléments sains de la grande famille bénédictine.

Ce n'était pas toujours une œuvre bien facile que celle de ramener un monastère à l'observation de la règle, surtout à une époque où les familles puissantes commençaient à les considérer comme des fiefs et des sources de revenus et d'honneurs pour leurs enfants. L'éloignement de Rome et la difficulté de vaincre la force par la force paralysaient souvent l'action des réformateurs, s'ils ne brisaient net leur bonne volonté. N'avait-on pas vu un abbé de Bourgueil faire enlever de force par un chevalier de sa famille la lettre par laquelle le pape Célestin III chargeait les abbés de Vendôme, de Perseigne et de Buxière d'instruire contre lui¹? Un pape de la trempe d'Innocent III avait assez d'énergie et de prestige pour faire prévaloir sa volonté ; mais que de fois l'impuissance des autorités ecclésiastiques ne vint-elle pas plus tard favoriser l'esprit de rébellion ou couvrir l'impunité des coupables ! Innocent III voulait agir et il le fit énergiquement ; on le voit prendre en personne la direction de l'œuvre de la restauration monastique. C'est par l'Italie qu'il commence ; ce pays le touche de plus près, il le connaît, il y peut intervenir directement, en atteignant les grands centres bénédictins ; il est assuré de pouvoir étendre au loin son action sur leurs nombreuses dépendances, et de produire un effet moral salutaire sur les autres monastères, avec d'autant plus d'efficacité qu'il procède avec vigueur, avec sûreté, avec tout le prestige d'une autorité incontestée. Subiaco, le Mont Cassin, Sasso Vivo, Farfa, Bobbio, d'autres maisons encore vont le voir à l'œuvre ; quelques-uns des décrets qu'il portera auront force de loi pour tout l'ordre dans l'avenir.

Durant une partie des mois d'août et de septembre 1202, le pape séjourna au berceau de l'ordre bénédictin, à Subiaco². Il s'y trouvait deux monastères, le Sacro Speco et Sainte-Scholastique. Inno-

1. Ep. I, 312 ; P. L. 214, c. 271.

2. Ep. V, 78 ; P. L. 214, c. 1062 ; VI, 1 : P. L. 215, c. 9.

cent III gravit la montagne sainte qui renferme la grotte, où pendant trois ans le jeune ermite Benoît avait préludé aux exercices de la vie religieuse, et visita le monastère y adjacent. Le spectacle de l'excellente discipline qui régnait parmi les frères causa une grande joie au cœur du pontife ; il fit l'éloge de la ferveur qui les distinguait et, en témoignage de son estime, il leur fit une aumône¹.

Il n'en était pas de même à Ste-Scholastique, monastère plus important, richement doté et plus mêlé à la vie séculière des barons féodaux de l'époque. Le pape y releva des abus, dont il exigea la correction. Des revenus avaient été aliénés au détriment de l'hospitalité et de l'aumône ; le silence n'était plus observé dans les lieux réguliers ; l'abstinence prescrite par la règle était tombée en désuétude ; le pécule s'était introduit parmi les moines, et l'inamovibilité de certaines charges causait un grave préjudice à la bonne direction de l'abbaye. Malheureusement l'abbé lui-même manquait aux devoirs de sa charge. Innocent III prit les mesures nécessaires pour remédier à cette situation déplorable. La racine du mal, c'était la propriété privée, le pécule que S. Benoît avait si énergiquement combattu dans sa règle : c'est lui que le pape attaqua de front en enlevant à l'abbé tout droit d'en dispenser, « puisque l'abdication de toute propriété, de même que la pratique de la chasteté, est tellement essentielle dans la règle monastique, que le souverain pontife lui-même n'a pas le droit de l'abroger ». Les décrets du pape pour Subiaco devinrent le code de la réforme monastique sous Innocent III ; ils furent même insérés dans les décretales².

Le Mont-Cassin, lui aussi, était en décadence, et la source de la religion monastique s'y était tarie par la faute de son abbé, le cardinal Roffrède, du titre des Sts-Marcellin et Pierre. Innocent III n'hésita pas à adresser des reproches aussi justes que sévères au prélat négligent et à le rappeler à ses obligations, en le menaçant de peines canoniques, s'il ne se hâtait de relever la discipline relâchée par sa propre faute³.

Pendant un séjour de plus d'un mois à San Germano, en juin et juillet 1208, le pape se rendit plusieurs fois pour un temps assez long dans la grande abbaye ; il en examina la comptabi-

1. Hampe, *Eine Schilderung des Sommeraufenthaltes der römischen Kurie unter Innocenz III in Subiaco, 1202* (*Histor. Vierteljahrsschrift*, t. VIII, 1905, p. 509-535).

2. Decret. III, 15 ; Ep. V, 82 : P. L. 214, c. 1064-1066 : Potthast, 1734.

3. Epist. I, 336 : P. L. 214, col. 365-367.

lité et étudia l'état des différents offices. Il constata que les revenus avaient été, pour une grande partie, aliénés de ces charges ou offices. L'abbé, le cardinal Roffrède, devait être en faute sur ce point, car le pape l'obligea à prendre sur sa mense de quoi combler le déficit et permettre une plus large hospitalité, sans recourir aux exactions qui pesaient sur les hommes du monastère¹.

Innocent III montra dans la suite quelle importance il attachait à la restauration du Mont-Cassin, en intervenant énergiquement dans la répression d'abus qu'il avait déjà constatés à Subiaco, et qui, en somme, se retrouvaient partout ailleurs avec plus ou moins d'intensité. Le 20 septembre 1215, il dressa une série de statuts dont l'observation était prescrite à l'abbé et aux moines de la grande abbaye-mère.

La grande plaie de l'époque, c'était le luxe, le pécule et l'indépendance. Si les abbés se conduisent en grands seigneurs plutôt qu'en moines, il est bien à craindre que les religieux, dans leurs obédiences, n'imitent leurs exemples. Le pape demande donc aux abbés de se contenter d'habits simples, de garder l'abstinence, d'assister avec les moines au chapitre, de n'avoir ni chiens, ni oiseaux pour la chasse, d'éviter les montures de luxe et un trop grand train dans leurs voyages.

Les moines doivent dormir et manger en communauté. L'hôpital sera restauré dans ses revenus pour y héberger les malades et les pauvres.

Le monastère sera toujours pourvu d'un nombre suffisant de prêtres.

Tout pécule est interdit, et tout moine propriétaire excommunié. Le doyen n'a pas droit à plus de vêtements et de nourriture que les autres. C'est une regrettable coutume introduite dans le monastère que celle d'envoyer dans les obédiences extérieures les moines querelleurs, bavards ou désobéissants ; il faut savoir les corriger. La clôture doit être sauvegardée.

Interdiction formelle d'aliéner les biens ; obligation aux obédienciers de rendre un compte annuel lors de la dédicace de l'église. Le trésorier, le cellerier et l'infirmier devront résider dans le monastère du samedi au lundi².

Mais si louables, si nécessaires que fussent les mesures décrétées

1. Innoc. III, Epist. XI, 281 : P. L. 215, col. 1593-1594.

2. L. Tosti, *Storia della Badia di Monte-Cassino*, t. II, p. 289-292 ; P. L. 217, col. 249-253.

par le pontife, elles n'atteignaient pas les racines du mal. Le fait est que les abbés jouissaient d'un pouvoir illimité, soustraits à toute juridiction supérieure, sauf à celle du pape, que les circonstances rendaient souvent inefficace ou impossible, qu'ils étaient devenus de grands feudataires, des barons puissants, de vrais princes, constamment mêlés à la vie du siècle et moins soucieux de la discipline que de l'étendue et de l'éclat de leur gouvernement, plus portés à se créer une clientèle de vassaux et de gens d'armes que de promouvoir le bien des moines et de leurs tenanciers, obligés de fermer les yeux sur les abus de la communauté, pour en obtenir un silence d'approbation ou de connivence sur les irrégularités de leur gestion. Là était le vice radical et rien n'y apporta remède. Honorius III, Grégoire IX multiplièrent les avertissements et les décrets de réforme ; on les entérinera mais rien ne se modifiera. Le monastère, victime du féodalisme, y perdra la pureté de sa vie religieuse et sa prospérité financière¹.

(A suivre.)

D. URSMER BERLIÈRE.

1. Palmarocchi, *L'abbazia di Montecassino e la conquista Normanna*. Rome, 1913, p. 209-214.

NOTES ET DOCUMENTS

QUELQUES NOUVEAUX DOCUMENTS POUR LA CRITIQUE TEXTUELLE DE L'APOCALYPSE D'ESDRAS

ON connaît les difficultés spéciales que présente le quatrième livre d'Esdras pour la reconstitution de son texte. La plupart des manuscrits latins ont au chapitre 7 une grande lacune qui provient de la disparition d'un feuillet dans le ms. 11505 de la Bibliothèque nationale à Paris. Les rares mss. complets que nous connaissons ont été collationnés et discutés avec le plus grand soin par B. Violet dans son édition¹, qui marque un progrès notable sur celle de Bensly. La *Revue Bénédicte* a donné en 1911 (p. 104-108) une appréciation détaillée de cet ouvrage et suggéré quelques corrections. Ici nous voudrions présenter quelques documents qui n'ont pas encore été utilisés pour l'établissement du texte latin.

I. B. Violet souhaitait (p. XXVI) que l'on fit des recherches dans les bibliothèques d'Italie. Je doute qu'on y découvrirait autre chose que des copies du ms. mutilé de Paris². C'est dans sa propre patrie qu'il pouvait trouver un manuscrit complet qui est resté inconnu jusqu'à ce jour, je veux dire la grande Bible d'Echternach, actuellement à la bibliothèque de Gotha (memib. I, 1). Elle a été écrite sous l'abbatiat de Reginbert (1051-1081) et contient tout l'Ancien et le Nouveau Testament dans l'ordre suivant O R Chr. Esd. L sap. Job Tob Jud Est M Pi Ps Ev Ac Ca Pl Ap. Comme « deuxième livre d'Esdras » nous trouvons celui que nous appelons ordinairement le quatrième livre d'Esdras et les chapitres se suivent ainsi : III-XIV, XV, XVI, I, II. Le texte m'a paru très voisin du groupe M N. Peut-être pourra-t-on, au moyen de ce témoin nouveau, apprécier plus exactement le degré de parenté qui relie M et N. Violet avait cru que N était une copie de M, tandis que je pensais que M et N dépendaient tous deux d'un même ms perdu.

1. *Die Esdra-Apocalypse* (*Die griech. christ. Schr.* t. 18). Leipzig, 1910.

2. J'ai trouvé l'Apocalypse d'Esdras avec la grande lacune dans les mss suivants Vat. 3550, Ottob. 77, Borghese 25. Rome Bibl. Angelica 309.

Même en Espagne d'où paraissaient venir, directement ou indirectement, tous nos mss, le texte mutilé a pénétré, par ex. Madrid, Bibl. nat. Bb 84. Tolède, chapitre 2, 7.

Quoi qu'il en soit, le ms d'Echternach est le plus ancien de ce petit groupe, et ce groupe est important, car en plus d'un endroit, lui seul nous a conservé le texte authentique. Ainsi chap. V, 32, il faut lire

terra reddet qui in ea dormiunt
et pulvis qui in eo silentium habent

silentium habent (= MN, silentium habet CVL, silentio habitat S. silentio habitant A) équivaut à *silent* et pourrait être une traduction inexacte de $\eta\tau\omega\chi\zeta\sigma\tau\iota\nu$, qui devait être traduit par *quiescunt*.

II. Un court extrait de l'Apocalypse d'Esdras (IV, 3-10) se trouve dans deux mss du IX^e siècle étroitement apparentés : Munich 6311, f. 53 et Chartres 31, f. 146 sous le titre *Dicta quae angelus domini ad hisdra profetam et legislatorem.*

III. Des extraits beaucoup plus étendus se trouvent dans un ms du VIII^e siècle provenant de St-Germain et conservé à la Bibliothèque nationale à Paris (ms 13348=G). L'auteur a compilé des explications et des notes sur différents livres bibliques. Il parle assez longuement, en plusieurs petits paragraphes, des livres d'Esdras. Ainsi nous lisons au n. I « Hesdras suum librum scripsit et totum canonem incensum a caldeis restituit in XXII libros ut tot libri quod littere in lege. Item hestre libri auctoris sui nomine praenotantur in cuius contextu eiusdem hestre nemique sermones pariter continentur. Ne quemquam moueat quod unus hestre dicitur liber quia duo et tres et quattuor habentur apud hebreos sed inter apogrifas deputantur. » Au n. VIII commencent les citations de notre Apocalypse. L'ordre des extraits est quelquefois déconcertant. Après avoir cité quelques lignes du début (ch. 3.) il passe au ch. 14, 22 qu'il cite jusqu'au verset 24, revient au verset 3, pour continuer ensuite avec le verset 25. Au n. VIIIIL il donne des extraits de 7, 75-128. En général ce nouveau témoin appuie les leçons des mss français A S (=ꝝ) contre le groupe espagnol CMNVL (=ꝝ). Voici quelques exemples

14²² inmitte *avec ꝝ*, mitte ꝝ

2³ uadens *avec ꝝ*, uade ꝝ

4³ nocte autem *avec ꝝ*, et nocte ꝝ

Ces extraits ont donc été faits quand la division du texte **en** deux types s'était déjà accomplie. Probablement ꝝ était déjà en France et c'est en France que les citations furent prises. Mais G a gardé quelques leçons de l'archéotype ꝝ qui ont disparu dans ses deux descendants A et S et qui se retrouvent dans ꝝ. Par exemple

¹⁴⁴⁰ + *omnia* avec ψ , *om* AS. Le père de ces deux manuscrits avait omis *omnia*, tout en conservant le mot *memoria* à l'abbatif qui se re-

trouve dans G et peut-être dans A^* . Nous aurons donc le schéma $f \frac{\varphi}{G}$.

6

S-A

IV. Nous pouvons remonter encore plus haut. Le ms 15 de la cathédrale de Léon, contenant la traduction de l'*Histoire ecclésia-
tique* par Rufin, est entièrement palimpseste (= P). Une partie de
la première écriture est la *Lex romana visigothorum* et a été pu-
bliée avec grand luxe par l'Académie royale d'Histoire à Madrid
en 1896 (cf *Neues Archiv*, XXII, p. 780 ss). Le reste provient d'un
ms biblique à 2 colonnes et à 76 lignes par colonne. Les feuillets
de l'ancien ms biblique ont été pliés en deux pour former le nou-
veau ms de Rufin, de sorte que la première écriture est perpendi-
culaire à la seconde. J'ai pu lire et identifier au moins quelques
lignes de tous les feuillets bibliques¹ et j'ai constaté que le feuillet
8+11 contient une grande partie du chapitre 7 de l'*Apocalypse*
d'*Esdras*. Comme j'étais privé de toute édition, le passage conservé
appartenant à la célèbre lacune, je n'ai pu lire qu'une petite partie.

8.11 8^o Nobis autem
te saluabi
omnes enim q
tatib, et pleni
et si non post m
lius fortasse
quando altissimus
nes qui ex ea uenerunt
iudicium quae sunt
tuis intellege quonia
cum crescit sed uacan
mentis dolentes semper
runt uiam prauum
quia iam non poss
re ut uiuant
mercedem his qui testament
derunt quarta via considera
nouissimis repositum c
uidentes aliorum habita
conseruari cum silentio
dentes quemadmodum

**tuos demon
die iudicii iusti impios**

1. A l'exemption des 6 premiers feuillets qui sont très mutilés.

septem ordines ordo primus
re multo certauerunt
plasmatum cogitamentum

et quae in eis manet pun dest omnibus in
tertius ordo uidentes testimonium et mortuos sperare

si uictus fuerit
si autem.

Si nous examinons le texte, nous trouvons que P est quelquefois d'accord avec ψ contre A

7⁶⁹ fortasse avec ψ, fortassis A

ex ea (?), ex eo ψ, cum eo A

8^a quia iam avec ψ, quoniam A.

D'autre part, il est d'accord avec A contre ψ pour certaines leçons importantes 7⁸⁰ [crucia]mentis avec A, cruciatibus ψ

8⁵ et 8⁶ uidentes avec A, uidebunt ψ

9² cogitamentum avec A, cogitatum ψ.

Il semble que P remonte à une époque où les deux types φ et ψ n'étaient pas encore constitués.

Ce n'est pas à dire que ce nouveau témoin P soit très pur. Il a des erreurs qui lui sont propres, surtout il contient une lacune notable en passant du v. 71 au v. 80. Quelques lignes après les derniers mots cités (v. 128), je crois remarquer une division dans le texte, marquée par une grande lettre initiale au mot *Postquam*. Je n'ai pu identifier ce passage et il y a peut-être une nouvelle lacune.

Ajoutons, pour terminer, quelques remarques sur la transmission de notre apocryphe. 1 Tous les mss latins de l'Apocalypse d'Esdras sont des Bibles. 2 Tous ces mss semblent venir, directement ou indirectement, de l'Espagne. Violet avait déjà soupçonné que S dépend d'un modèle visigothique (p. XVII). Le texte du ms. P confirme cette opinion. 3 Cependant plusieurs types de Bibles espagnoles n'ont pas cet apocryphe : citons la Bible de Peregrinus, celle d'Isidore de Séville, les Bibles catalanes¹. 4 Les trois mss espagnols qui nous ont gardé le texte complet, trahissent, de l'une

1. Voyez sur ces éditions mon article *Les origines de la Vulgate en Espagne* dans la *Revue Bénédictine*, XXXI. p. 373-401.

ou l'autre manière, son origine spéciale, en dehors de la tradition ordinaire. En effet C dépend en grande partie d'Isidore et de Peregrinus, V l'ajoute de seconde main à la fin du Nouveau Testament, L est une simple copie de leg² à l'exception du IV Esd. qui vient d'une source inconnue. Est-il téméraire de soupçonner que cet écrit nous a été transmis par les milieux priscillianistes d'Espagne?

D. DONATIEN DE BRUYNE.

LES ALLÉGORIES SUR L'ÉCRITURE ATTRIBUÉES À RABAN MAUR.

LA collection imprimée des œuvres de Raban Maur¹ comprend, sous le nom d'*Allegoriae in uniuersam sacram scripturam*², un glossaire biblique assez développé, sorte de concordance ou de répertoire d'exégèse, donnant pour les principaux termes du texte sacré depuis *Angelus* jusqu'à *Zona*, les divers sens « spirituels », et reproduisant, à l'appui, les passages des deux Testaments où ces sens apparaissent. Le dessein de l'ouvrage est indiqué dans une préface, où se trouve exposée, avec quelque longueur, la théorie des quatre sens scripturaires : *Quisquis ad sacrae scripturae notitiam desiderat peruenire prius diligenter consideret quando historice, quando allegorice, quando anagogice, quando tropologice suam narrationem contexat*; l'auteur ne prétend qu'à rapporter les explications traditionnelles : *ex his quae in sanctorum patrum expositionibus inuenire poterimus*; ou encore, dans un passage omis par l'éditeur³ : *prout eas (diuersas significationes) ab orthodoxis doctribus in libris tam ueteris quam noui testamenti expositas inuenire poterimus.*

1. P. L., t. CVII-CXII (1851-1852) : recueil basé principalement sur l'unique édition de Cologne 1626 — non pas 1617 — préparée par Pamelius et achevée par G. Colvenarius, professeur à l'Université de Douai : *Hrabani Mauri opera quae reperiri potuerunt omnia in sex tomos distincta*.

2. P. L., t. CXII, c. 849-1088 ; dans l'édition de Cologne, à la fin du tome V, après les deux homéliaires pour Haistulfe et pour l'empereur Lothaire : p. 749-823 ; au sommaire du volume, Colvener se déclare responsable de la publication.

3. Je cite le manuscrit 868 de Troyes, fol. 92 ; voir le mémoire sur *L'ancienne bibliothèque de Clairvaux*, p. 59 ss. (*Mémoires de la Société académique de l'Aube*, t. LXXXI, 1917). On peut comparer l'itra, *Spicil. Solemense*, III, p. 428.

Colvener disait avoir tiré les *Allégories* de Raban « d'un vieux manuscrit ». On le crut sur parole. L'étonnant, c'est qu'on n'a pas signalé d'autres exemplaires, — car ils abondent, — et fait remarquer qu'en aucun le nom de Raban ne figure. Mabillon ¹, Rivet ², Ceillier ³, Fabricius ⁴ et, d'une manière générale, tous les anciens historiens ont admis sans discussion l'authenticité de l'ouvrage. Parmi les modernes professant plus ou moins ouvertement la même opinion, j'ai noté Pitra ⁵, K. Werner ⁶, A. Hauck ⁷ et l'auteur d'un récent travail sur les procédés exégétiques de Raban ⁸, J.-B. Hablitzel. A la vérité, on ne paraît pas s'être douté qu'un petit problème d'histoire littéraire se posait, ou l'on ne s'y est point intéressé. Dümmler lui-même, auquel nous devons une notice magistrale sur les écrits de Raban ⁹, passe sous silence les *Allégories*. Hauck a bien noté que le texte imprimé offrait des détails suspects ; mais il n'a pas voulu se compromettre davantage, sans doute faute de renseignements sur la tradition manuscrite. Seul, le Card. Pitra eût été en mesure de donner un avis motivé, puisqu'il a employé divers manuscrits du glossaire dans son immense enquête sur la « *Melitonis Clavis* » ; si j'entends bien, il supposait que l'œuvre censée de Raban avait subi plusieurs transformations jusqu'au XIII^e siècle ¹⁰. Dans tous les cas, comme on le voit, l'attribution soutenue par Colvener a fait naître un préjugé et empêché d'interpréter correctement le témoignage des faits.

Les manuscrits présentent certaines différences, mais, somme toute, peu importantes, et le texte édité peut être reçu comme la forme normale du répertoire. Sans chercher beaucoup, j'ai retrouvé une vingtaine d'exemplaires :

Berlin (Phillipps) 52, f. 1-121, s. XII-XIII, sans préface ; peut-être de Rouen.

Bruges 87 (2^o), s. XIII ; des Dunes.

Charleville 115, s. XIII ; de Signy.

1. *Elogium historicum*, c. X, 46, dans les *Acta ss. O.S.B.*, IV, 2 (1680) : *P.L.*, CVII, 33.

2. *Histoire littéraire de la France*, V, 1740, p. 168.

3. *Histoire des auteurs sacrés* (1752) : éd. 1858, t. XII, 452 (n^o 17).

4. *Bibliotheca latina mediae aetatis* (1746) : *P.L.*, ib., 128 (n^o 20).

5. *Spicilegium Solesmense*, II, 1855, p. XXIV.

6. *Alcuin und sein Jahrhundert*, 1881, p. 118.

7. *Kirchengeschichte Deutschlands*, II, 3^e éd., 1912, p. 650.

8. *Hrabanus Maurus. Ein Beitrag zur Geschichte der mittelalterlichen Exegese*, 1906, p. 12 ss., et cf. p. 94, n. 3.

9. *Hrabanstudien*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1898, I, p. 24-42.

10. Op. c., II, p. xxv, et III, p. xxiv, LXXXI, 428.

Oxford, Bodleian Library, Laud Misc. 504, f. 1-50, s. XIII.

Merton College 200, s. XIV, volume du « chapelain » Thomas Burstral.

Paris, Arsenal 529, ms. C., 210-235, s. XIII, finit à *Gentiles* ; de Saint-Victor.

Paris, Mazarine 634 (870), f. 34-75, s. XIII ; des Grands Augustins.

Paris, Bibl. Nationale, quatre exemplaires :

588, f. 1-48, s. XIII ; d'Hermières.

589, f. 1-72, s. XIII ; provenance indéterminée (fonds Béthune).

599, f. 1-121, s. XIV ; provenance indéterminée (fonds Colbert) ¹.

13411, 116 fol., s. XII-XIII ; volume acheté en 1353 par Nicolas de la Mare à un libraire parisien du pont Saint-Michel ², puis passé à Saint-Germain des Prés ; c'est sans doute à Saint-Germain qu'a été apposée cette note du XVII^e siècle : « Rabani allegoriae iam impressae » (fol. 1^o) ; on trouve sur le feuillet de garde une autre note du même temps : « Hic continetur Rabani dictionarium allegoricum ».

Poitiers 23, f. 1-86, s. XIII ; la préface est annoncée comme suit, de première main ³ : « [P]rologus magistri Adam p(rae)monst(ratensis) eccl(es)ie canonici in sequens opus incipit. »

Troyes, six exemplaires, plus ou moins complets, provenant tous de Clairvaux ⁴ :

32, magnifique volume de la fin du XII^e siècle, légué à Clairvaux par Garnier de Rochefort, premier abbé d'Auberive, abbé de Clairvaux en 1186, évêque de Langres en 1193, démissionnaire en 1198, en retraite à Clairvaux où il mourut après 1216 ; sur le feuillet de garde se lit une note, tracée vers la fin du XIII^e siècle : « Hunc librum compilavit dns G. ep(iscopus) quondam lingonensis. »

392, autre exemplaire de l'évêque Garnier, tout semblable au précédent ; à la dernière page une main du commencement du XIII^e siècle a inscrit : « Angelus dni Garnerii quondam lingon(ensis) ep(iscop)i prius abb(at)is clarevall(ensis). »

1. Sur ce manuscrit, voir l'article de Littré *Histoire littéraire*, XXII, 1852, p. 20 sq. : la relation supposée entre l'*Angelus* et le glossaire d'Alain de Lille reste fort douteuse.

2. La souscription est donnée intégralement par Delisle, *Cabinet des manuscrits*, II, 1874, p. 382 ; pour d'autres volumes acquis par ce Nicolas de la Mare, qui était maître es arts au Collège de Navarre, *ib.*, p. 251.

3. M. le Bibliothécaire de la Ville de Poitiers a bien voulu me certifier ce point et me donner divers autres renseignements sur le volume. Pour le reste on peut voir Pitrat, op. c. III, 428 ss.

4. A l'exception du n° 539, je les ai décris dans le mémoire précité, p. 58-61. et j'ai proposé une théorie de leurs relations : voir aussi *ib.*, p. 5.

539, f. 1-116, s. XIII (début probablement) ; fort peu différent des deux premiers.

868, f. 91-98, s. XII-XIII ; prologue, nomenclature des articles, lettre *A* jusqu'à *amicus*.

1697, f. 218-330, s. XIII ; rédaction légèrement abrégée, désignée à l'*explicit* « *liber Angelus*. »

1704, f. 219-268, s. XIII ; forme très abrégée.

Valenciennes 232, f. 86-105, s. XIV-XV ; finit à *mare*.

Vitry 39, f. 1-72, s. XIII ; de Trois-Fontaines.

On remarque tout de suite que ces manuscrits sont français, hormis deux au sujet desquels un doute subsiste ; l'Allemagne n'en livre point¹. De plus, aucun n'est antérieur au XII^e siècle, ou plutôt ils appartiennent pour la plupart au XIII^e. L'œuvre, évidemment, a joui quelque temps de la faveur, en particulier dans les milieux cisterciens. Elle a circulé habituellement sous l'anonymat ; la désignation ordinaire, marquée au prologue, est celle-ci : *liber de diuersis significat.onibus quarundam rerum et de interpretationibus quorundam nominum tam graecorum quam hebraeorum*. Le nom de Raban n'a jamais été mis en avant ; il est clair que le cas du 13411 de la Bibliothèque Nationale n'a pas de portée. Une seule fois, un auteur est proposé d'une manière ferme : Adam de Prémontré, dans le manuscrit de Poitiers ; j'y reviendrai tout à l'heure, mais je crains que l'indication ne soit sans la moindre valeur. Au contraire, le groupe des manuscrits de Clairvaux, d'où il se pourrait que procèdent les autres copies cisterciennes, est imposant.

Dira-t-on que le manuscrit employé par Colvener pouvait représenter une meilleure tradition qui garantissait l'attribution à Raban ? — Précisément, cette hypothèse est exclue dès le principe. Un exemple suffira. Au mot *büssus*, le texte imprimé contient un passage que j'ai retrouvé partout le même dans la douzaine de manuscrits qu'il m'a été permis d'examiner.

« Sicut Hildebertus episcopus Cenomanensis <hoc modo dicit :>
Nunc est <ecclesiae> büssus nunc purpura uestis,
Quae per bella rosas per pacem lilia piofert². »

1. Mais je ne serais pas surpris que l'ouvrage soit passé en Autriche, dans les filiales de Morimond.

2. Je corrige le texte de *P. L.*, CXII, 875 d'après les manuscrits : quelques-uns ont aussi la variante : « *praefert* » ; on lit même : « *gignit* », chez un cistercien anglais du commencement du XIII^e s. (d'après Pitra), auteur de *Distinctiones monasticae et morales*, qui cite les mêmes vers d'une façon indépendante et sans attribution (cf. *Spicil. Solensem*, III, p. 156). Ces hexamètres, on peut, semble-t-il, en marge de *Prov.* XXXI, 22, ne se laissent plus retrouver parmi les « amitiages poétiques » d'Hildebert. Deux

Le célèbre Hildebert de Lavardin fut évêque du Mans en 1097, devint archevêque de Tours en 1125 et mourut en 1133 ou 1134. Nous voici donc bien de nouveau au XII^e siècle avec l'éditeur même des prétendues *Allégories* de Raban.

Voudrait-on, néanmoins, que l'archevêque de Mayence ait composé un glossaire plus ou moins semblable, débarrassé de développements, incroyables au IX^e siècle, tels que ceux des articles *cathedra*, *frumentum*, *gladius*, *Herodes* et autres, et pouvant enfin s'identifier avec l'une des formes abrégées du répertoire ? — Plusieurs arguments militent encore contre cette idée. La notion même d'un répertoire exégétique constitue un anachronisme à l'époque de la renaissance carolingienne. Raban écrit d'après les Pères, qu'il cite textuellement, d'abondants commentaires sur toute la Bible et ne manque pas, comme l'on sait, de marquer tous ses emprunts au moyen d'initiales ; ou bien, il rédige une vaste encyclopédie comme son *De naturis rerum* (« De universo »), où l'exégèse reçoit son dû. Il est fort vraisemblable, ainsi que l'a pensé Pitra, qu'il a connu et utilisé le petit glossaire du Ps.-Méléton¹. Mais entre les commentaires et le « De uniuerso », on ne voit pas de place pour un dictionnaire des « allégories ». Il faudrait d'ailleurs faire honneur à Raban, coûte que coûte, de la préface « Quisquis » qui explique le plan et l'intention des *Allégories* ; car Raban ne publie aucun ouvrage sans le munir d'une préface bien conçue. Or s'il lui arrive, dans ses écrits authentiques, d'exposer la doctrine des quatre sens, — bien qu'en pratique il n'ait pas égard au sens « anagogique », — il ne fait que transcrire servilement soit un passage de Cassien soit un développement de Bède². Puis, laissés de côté les nombreux modernismes de la préface « Quisquis », Raban dit : *anagoge*, à la suite de Cassien et de Bède, non pas *anagogia*. Autre fait notable : les citations du Psautier qui remplissent les *Allégories* sont données d'après la version « gallicane », à part

distiques élégiaques, qui agrémentent l'article *Hircus*, offrent un cas analogue. Le Ps.-Raban les rapporte sans indication d'auteur (cf. *P. L.*, ib., 549 d.) ; l'anonyme anglais les cite également, avec des variantes notables et sous le nom d'Hildebert (cf. *Spicil. Solemense*, ib., p. 32) ; on ne les rencontre pas dans la série des *Carminalia* que B. Hauréau a revendiqués pour l'évêque du Mans.

1. L'origine espagnole de la « Clavis » et sa dépendance à l'égard d'Isidore sont, déci-dément, bien probables.

2. Cassien, *Conférences XIV*, 8 (cf. *Epos. in ep. ad Galatas*, *P. L.*, CXII, 331), et Bède, *De tabernaculo* I, 6 (cf. *Comm. in Exodum* : *P. L.*, CVIII, 147). Voir d'autre part le Commentaire des Rois, III 9. (*P. L.*, CIX, 192). En se contentant couramment des trois sens, Raban suit l'exemple de saint Jérôme, d'Enchiridion et de saint Isidore. Souvent même, il lui suffit, comme à saint Augustin et à saint Grégoire, d'opposer l'allégorie à l'histoire.

un petit nombre de textes qui peuvent s'expliquer par l'influence de la source¹; Raban, lui, est très fidèle au Psautier Romain, qui en beaucoup d'endroits du continent, durant la première moitié du IX^e siècle, était encore le seul psautier liturgique, conformément à l'ancienne tradition².

D'autre part, l'histoire littéraire, jusqu'à Trithème compris, est entièrement défavorable, par son silence, à la restitution des *Allégories* à Raban. Rodolphe, pour commencer, ne les mentionne pas, dans la liste des ouvrages de son père et maître³. Il est parfaitement vrai que cette liste n'est pas tout à fait complète⁴. Mais elle ne pouvait l'être, puisqu'elle fut établie une douzaine d'années avant la mort de Raban (56). La plupart des écrits qu'elle omet seront simplement ceux qui furent achevés pendant les dernières années de la retraite sur le Mont-St-Pierre, avant la nomination de l'ancien abbé de Fulda au gouvernement de l'Eglise de Mayence (847); tels, le commentaire (perdu) de Daniel, l'explication des cantiques de Laudes, le « De uniuerso » surtout. Archevêque, Raban eut peu de loisirs pour les travaux de longue haleine. Il faudrait que les *Allégories* aient été rédigées conjointement avec le « De uniuerso » vers 845, et c'est juste là l'invraisemblance. Plus tard, vers 890, Notker le Bègue dit bien, en parlant des principaux exégètes: *Si glossulas volueris in totam scripturam diuinam, sufficit Rabanus Moguntiacensis archiepiscopus*⁵; mais il n'y a aucun doute que la seule série des commentaires est désignée par cette phrase. Le même silence persista durant tout le moyen âge, au sujet des *Allégories*. L'abbé de Sponheim (+ 1516), dont l'érudition est à la fois si étendue et si témeraire, les ignore toujours, tant dans son *Liber de scriptoribus ecclesiasticis* (1^e éd., Mayence 1494)⁶, que dans son *Catalogus illustrum virorum (Germaniae)* (1495)⁷, son *De uiris illustribus ordinis s. Benedicti*⁸ et sa propre *Vita b. Rabani*⁹.

1. Pour toute la lettre A. je note une seule leçon « romaine » : Ps. LIII, 5 (« insurrexerunt in me »), à l'article *alieni*.

2. Ce fait de grande conséquence pour la critique des textes ecclésiastiques, et que j'espère pouvoir mettre dans tout son jour, a été établi par le regretté Edmond Bishop dans un remarquable mémoire inédit.

3. *Miracula sanctorum in Fuld. eccl. translatorum*, al. B. Rabani M. uita, c. 49-52 : P. L., CVII, 65 ss.

4. Voir les remarques de Mabillon, l. c. : P. L., ib., 33.

5. P. L., CXXXI, 998.

6. Cf. Fabricius. *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718. p. 63 [Trithème]. n° 267.

7. P. L., CVII, 113 (d'après Colvenier).

8. Ib., 114.

9. Ib., 103.

Mais dans l'édition, parue à Cologne en 1546, du *Liber de scriptoribus ecclesiasticis* du même Trithème¹, on remarque ce que je crois être le point de départ de la malheureuse conjecture dont Colvener a endossé la responsabilité. La mention du « *De universo* », une première fois donnée correctement, se trouve répétée sous cette forme fallacieuse² :

Scripsit et ad Ludouicum regem alios 22. libros de proprie
tate uerborum et rerum mysticarum significatione, quod opus non
immerito Cornucopia dici potest.

Il ne restait plus qu'à recueillir cette erreur et à lui prêter un air de vérité. Arnoul Wion s'en chargea, personnage érudit, mais chimérique et crédule, héritier des mauvaises tendances de Trithème et annonciateur des pieuses fraudes de Bucelin³. Cette notice se lit en effet dans le *Lignum Vitae* (1595)⁴, parmi les œuvres attribuées à Raban :

*Dictionarium mysticarum significationum, ad spirituales sancto-
rum uoluminum sensus intelligendos utilissimum — lib. I.*

Comme Wion se réfère expressément à Trithème, il est assez clair qu'il a démarqué purement et simplement la fausse information de l'édition de Cologne. Mais, d'autre part, comme il ne manque pas d'« incipit », il n'y a pas lieu de supposer que le glossaire des *Allégories* était déjà, si je puis dire, répété et qu'un manuscrit quelconque de ce texte donnait corps à l'assertion de Wion. Cette même assertion paraît, sans changement, dans l'*Apparatus sacer* d'Antonio Posseveno (1603)⁵. J'incline à croire qu'un lecteur du *Lignum vitae* ou de l'*Apparatus sacer*, rencontrant le manuscrit même que Colvener devait imprimer en 1627, inscrivit en tête, de bonne foi, le nom de l'archevêque de Mayence. Colvener a pu inventer la rubrique « *Allegoriae in universam sacram scripturam* »; il semble qu'il aurait donné quelque explication, s'il avait osé procéder lui-même à l'attribution, au lieu de la trouver déjà faite.

Tout ceci, finalement, importe assez peu. Retenons que le grand glossaire publié par Colvener et réimprimé par Migne n'est pas de

1. Et très probablement dans celle de Cologne 1531 — « studio Balth. Werlini » — qui paraît être le type ; cf. Potthast, *Bibliotheca historica mediæ æri*, II. 1896, 1072. C'est un point que je n'ai pu vérifier.

2. Je cite d'après le *Raban* de Colvener, I, p. 5 : cf. *P. L.*, ib., 113 n. a.

3. Voir D. Ursmer Berlière, *Gerardus Belgæ : Une supercherie littéraire du XVII^e siècle, dans les Mélanges de Borman*, Liège, 1919, p. 526 sq.

4. Lib. V, c. 71 : cf. Colvener, ib., p. 11 et (*P. L.*, ib., 122 ; la distinction des deux notices XXXIX et XL, c. 121, est erronée).

5. Colvener, ib., p. 13 (*P. L.*, ib., 125 omet la liste).

Raban et doit lui être enlevé, puisqu'il n'apparaît dans les manuscrits que vers la fin du XII^e siècle. Quel en sera donc l'auteur ?

Un premier candidat s'appelle Adam, chanoine de Prémontré, d'après le manuscrit de Poitiers. Cette indication, isolée et relativement tardive, est fort suspecte. De plus, elle ne porte, à strictement parler, que sur le prologue. Maître Adam de Prémontré ou l'Ecossais, décédé dans les dernières années du XII^e siècle, n'est pas un inconnu. Il a laissé une œuvre importante. Son éditeur et biographe¹ n'a jamais su qu'il avait composé un répertoire exégétique². Ses traités authentiques sont précédés d'épîtres, signés et paraphés, pleins d'allusions directes à l'ordre de Prémontré, écrits enfin d'un style libre et abondant qui n'a rien de comparable à la manière des *Allégories*. Or le principal est un long commentaire *De tripartito Tabernaculo*, développant avec méthode à la suite de Bède le triple sens, littéral, allégorique et tropologique, des particularités du sanctuaire mosaïque ; et je remarque en cet ouvrage, à propos de la table des pains, tout un morceau sur la théorie des quatre sens qui se trouve reproduit, avec de menues variantes verbales, dans la préface « *Quisquis*³ ». Il est inutile de s'attarder à expliquer cette curieuse rencontre, où il me semble plus simple de voir l'emploi d'un document commun, difficile à déterminer dans l'état des choses⁴. Mais on comprend désormais comment le copiste du manuscrit de Poitiers a pu inscrire le nom d'Adam au commencement de son travail ; il avait sans doute devant lui un exemplaire, où un lecteur attentif du *De Triplici tabernaculo* avait signalé par la mention d'Adam la similitude de l'exposé. Ainsi s'évanouissent, je crois, les prétentions du Prémontré à passer pour l'auteur du glossaire.

B. Hauréau, qui croyait le glossaire toujours inédit⁵, s'est pro-

1. G. Ghislebert : *Adami Scotti opera omnia* (Anvers 1659), collection précédée d'une copieuse *Vita* ; le tout, avec les *Soliloques* publiés ensuite par B. Pez, dans *P. L.*, CXCVIII.

2. Cf. *P. L.*, ib., 47 ss.

3. « *Historia ad apertam (al. aptam) rerum gestarum narrationem pertinet... analogia in manifestatione supernorum (al. sempiternorum) gaudiorum ad desiderium supernae (al. aeternae) felicitatis* » : en tout, 21 lignes de Migne, de part et d'autre : *De triplo tabernaculo* II, 8 (*P. L.*, CXCVIII, 697 ab), et préface des *Allégories* (ib., CXII, 849 bc.).

4. Tout ce que j'oserai dire à ce sujet est que cette source supposée n'est pas Hugues de Saint-Victor, qui s'en tient formellement à la « *triplex intelligentia* ».

5. J'étais dans la même foi, lorsque j'ai rédigé le mémoire déjà cité sur les anciens livres de Clairvaux, et nous avions été précédés par Oudin et Daunou. Inversement, Pitrat excepté, tous ceux qui se sont occupés des *Allégories* imputées à Raban ont ignoré qu'elles existaient encore en de nombreux manuscrits et se trouvaient associées avec les noms d'Adam et de Garnier.

noncé avec fermeté contre Adam¹, sans invoquer d'autre raison que le témoignage de deux manuscrits de Clairvaux, apparemment favorable à Garnier de Rochefort. « Les n°^os 32 et 392 de Troyes, avait-il déjà écrit², sont d'anciens volumes donnés à Clairvaux par Garnier lui-même. S'il n'y a pas mis son nom, c'est par modestie ; mais, en les recevant, les moines ont pris soin d'attester que le donateur était l'auteur. » On a vu précédemment la forme précise des souscriptions des deux manuscrits en cause³. Je ne voudrais pas m'inscrire en faux contre la conclusion d'un érudit particulièrement bien renseigné sur la littérature des XII^e et XIII^e siècles, qui était en même temps un critique fort exigeant et judicieux. Au contraire, je suis assez disposé à penser que l'attribution à l'ancien évêque de Langres rendrait compte, au mieux, et du nombre élevé des copies de l'ouvrage dans le fonds de Clairvaux et de son évident succès parmi les maisons de l'Ordre de Citeaux. Toutefois, il faut distinguer probabilité et certitude ; un doute subsiste en cette affaire, auquel il est loyal de donner une place dans le verdict. De Garnier, nous savons seulement qu'il a légué deux exemplaires du glossaire, deux grands exemplaires, mais dépourvus de la préface « Quisquis. » Viennent alors les attestations des bibliothécaires de Clairvaux. La plus ancienne, relative au 392, ne laisse pas d'être ambiguë : « l'*Angelus* de dom Garnier » peut aussi bien signifier un simple rapport de propriété qu'affirmer la composition littéraire ; et la formule eût-elle ce dernier sens dans l'intention de celui qui l'a employée, n'est-il pas concevable que la seule mention du legs de Garnier — *hunc etiam librum dedit item dominus G. etc.*⁴ — ait indûment suggéré que le donateur était en même temps l'auteur. Quant à l'inscription du 32, plus nette, mais aussi plus récente, elle pourrait n'être encore qu'une interprétation de la première. Bref, les circonstances étant telles, il convient, à mon avis, de déclarer que nous ne possédons pas une garantie tout à fait sûre des droits d'auteur de l'évêque Garnier⁵.

1. *Journal des Savants*. 1893, p. 191 sq.

2. *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale*. I. 1890, p. 41 : notice du ms. 588 (p. 40-42) : et cf. p. 43 sq. (mss. 589 et 399).

3. Hauréau n'en parle certainement que par oui-dire, d'après Martène. *Voyage littéraire*, I, 1^e partie (1717), p. 102, et — je présume — le *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques des départements*, II. 1855, p. 26 et 177.

4. Cf. *L'ancienne bibliothèque de Clairvaux*, p. 5.

5. Les quarante sermons de Garnier publiés par Tissier (cf. *P.L.*, CCV, 559-828) — il en est encore d'inédits dans le ms. 1301 de Troyes — ne contribuent aucunement à dissiper le doute émis ci-dessus. L'allégorie y domine sans doute ; mais ils dénotent surtout un esprit désordonné. — Je voudrais aussi faire remarquer que le ms. 9^o de l'Ar-

Ce qui n'est pas contestable et reste le principal résultat de cette enquête, c'est que les *Allégories* publiées faussement sous le nom de Raban sont une œuvre de la fin du XII^e siècle et qu'elles doivent s'encadrer, pour être comprises, dans l'abondante littérature des répertoires exégétiques qui a commencé de se former au XI^e siècle avec le lexique de Papias¹. Elles sont, en ce sens, un témoin des temps nouveaux. L'Ansileube, sûrement espagnol, et le Ps.-Méliton représentent bien le premier moyen âge et sont conformes, dans leur simplicité traditionnelle, à l'esprit des Isidore, des Bède, des Raban et des Walafrid. Les *Allégories*, au contraire, sont un ravage déjà moderne, contemporain des bibles glosées, des « postilles » et des « distinctions », — de l'*Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur, de la *Somme Abel* de Pierre le Chantre², de l'*Aurore* de Pierre Riga, pour ne citer que trois ouvrages célèbres qui manifestent le déplacement des points de vue, et auprès desquels l'accès fait au glossaire aimé des Cisterciens fut bien court. L'antiquité patristique n'est pas reniée ; loin de là, on l'emploie avec ferveur, sinon avec le même respect superstitieux qu'aux VIII^e, IX^e et X^e siècles. Mais on cesse de la reproduire simplement ; on la fait servir aux fins d'une pensée qui est en train de se renouveler. Et s'il s'agit plus précisément de l'exégèse, ce serait assurément méconnaître son développement et confondre les plans historiques que de persister à laisser les *Allégories* sous le patronage de Raban Maur.

D. A. WILMART.

senal s. XIII, tout entier composé de gloses alphabétiques et d'extraits divers, porte cette notice : « Liber sancte Marie Clarevallis quem dedit dominus Garnerius quoniam Lingonensis episcopus. » Faudra-t-il dire que Garnier est l'auteur de cette nouvelle compilation ? On voit que la question est plus complexe qu'il n'a paru à Hauréau.

1. Cf. S. Berger, *De glossariis et compendiis exegeticis quibusdam mediis aevi*, 1879, p. 11 ss.

2. Pitra prétend que de la *Somme Abel* procèdent directement les manuscrits de Troyes auxquels le nom de Garnier est attaché, l'*Oculus* d'Alain de Lille, la *Rosa* de Pierre de Capoue, et d'autres recueils analogues ; cf. *Spicil. Solesmense*, II, p. XXVIII, 10, 21 etc. ; c'est ce que j'oserais contester, pour ce qui est des *Allégories*. Il y a peut-être une relation entre celles-ci et le répertoire du Chantre ; mais je n'ai pu la saisir dans aucun cas particulier.

LE COMMENTAIRE DES BÉNÉDICTIONS DE JACOB ATTRIBUÉ A PAULIN DE MILAN.

PARMI les nombreux commentaires auxquels les Bénédictions de Jacob — notre chapitre XLIX de la Genèse — ont donné lieu, il en est un, singulier, énigmatique, que l'on attribue communément à Paulin de Milan, le biographe de saint Ambroise (+ 397) et ami de saint Augustin¹. Les raisons de cette opinion sont extrêmement faibles, comme on va le voir. L'opuscule lui-même a un faux air d'antiquité, qui étonne et laisse perplexe. De qui est-il réellement, et à quelle époque appartient-il ? — Une indication qui n'a pas encore été recueillie donne la réponse souhaitée.

Je rappelle d'abord l'état de la question, en insistant sur certains points. On trouvera les principales références dans la remarquable étude du R. P. Henri Moretus sur « les Bénédictions des Patriarches dans la littérature [latine] du IV^e au VIII^e siècle². »

Martianay a le premier fait connaître en 1706, dans son édition des œuvres de saint Jérôme, un fragment de commentaire des « Bénédictions de Jacob », commençant par les mots : *Sacrosancta atque praesaga sanctorum patriarcharum benedictio*, et se composant d'un court prologue et de la bénédiction relative à Ruben³; le reste est emprunté aux *Questions sur la Genèse* de saint Jérôme. Le manuscrit, qui n'a pas été identifié, était probablement anonyme, Martianay publiait d'ailleurs le morceau comme douteux, à la suite du commentaire d'Alcuin, lequel, dérivé médiatement — à travers Bède — des mêmes *Questions* de saint Jérôme, avait été plusieurs fois imprimé sous le nom du solitaire de Bethléem. En 1745, Vallarsi, qui préparait à la fois la réédition

1. Texte dans *P. L.*, t. XX, 1845, 715-732 (d'après Gallandi), où il est présenté comme le troisième des « *Pauli diaconi (Mediolanensis) opuscula* ». — Cf. O. Bardenhewer, *Patrologie*, 1910, p. 444 (sans réserve exprimée touchant l'authenticité).

2. *Bulletin de Littérature ecclésiastique publié par l'Institut Catholique de Toulouse* : novembre 1909, p. 398-411 ; janvier 1910, p. 28-40 ; février 1910, p. 398-411. Il est regrettable que ce travail, fait de main d'ouvrier, n'ait pas été publié à part ; on n'a jamais si bien montré le développement d'un sujet littéraire dans une période limitée ni démontré l'entrecroisement des influences parallèles. — La section relative à « Paulin » est dans le n° de janvier, p. 33-39. Mes propres observations ne modifient qu'accussoirement la manière de voir de l'auteur : le faux Paulin, au lieu de prendre place dans la série à la hauteur du V^e siècle, devra seulement passer au bas de l'échelle, les rapports littéraires restant à peu près les mêmes.

3. Texte dans *P. L.*, t. XXIII, 1375-1378 (d'après la réédition de Vallarsi).

des œuvres de saint Jérôme et l'édition des œuvres de Rufin, reçut de Trombelli, abbé des chanoines réguliers de Saint-Sauveur de Bologne, une copie complète du commentaire signalé par Martianay. Le texte avait été trouvé à Saint-Sauveur, anonyme, dans un manuscrit du XV^e siècle. Gardant l'espoir de se procurer un meilleur manuscrit, Vallarsi se contenta, d'une part dans l'édition de saint Jérôme, de reproduire le morceau de Martianay, complété seulement par le début de la bénédiction de Siméon et Lévi¹, d'autre part dans l'édition de Rufin, d'annoter les deux commentaires de Rufin pour Paulin de Nole au moyen d'extraits inédits du nouveau commentaire². L'érudit véronais refusait sagement de proposer un nom d'auteur : l'opuscule était matériellement indépendant de Rufin, *a studioso aliquo conscriptum*. Cependant, aucun autre manuscrit ne fut retrouvé, et l'édition du texte de Saint-Sauveur fut donnée en 1751 par Mingarelli³. Je ne crois pas qu'on ait indiqué depuis lors un nouveau témoin du commentaire.

La tradition était donc muette au sujet de l'auteur et laissait le champ libre aux conjectures. Mingarelli s'appuya sur une notice du *De uiris inlustribus* de saint Isidore⁴ pour attribuer l'écrit à Paulin de Milan. Cette notice est, malheureusement, si confuse qu'il y a lieu de se demander si saint Isidore n'a pas fait de Paulin de Nole et de Paulin de Milan un seul personnage⁵, et prêté même à ce « Paulin prêtre » le double commentaire rédigé par Rufin⁶. Aussi bien, les termes employés par l'évêque de Séville pour qualifier le livre qu'il a en vue — *Paulinus... explicuit in benedictionibus patriarcharum triplici intelligentiae genere librum...* — ne conviennent pas à l'ouvrage publié par Mingarelli, où l'on a seulement l'histoire et l'allégorie, tandis qu'ils définissent exactement l'interprétation de Rufin. Enfin, il n'est guère croyable qu'on

1. Ib., 1378 sq., et cf. note 6.

2. *P. L.*, t. XXI, 301-310, 313-336 ; cf. la préface de Vallarsi, ib., 55.

3. « *Paulini Mediolanensis de benedictionibus patriarcharum libellus* », dans *Cypriani, Hilarii aliorumque veterum patrum latinorum opuscula. a Canonicis regularibus S. Salvatoris nunc primum edita. Bononiae*, p. 206-221 ; tout le reste du volume est l'œuvre de Trombelli. C'est ce texte, naturellement, que Migne a reproduit par l'intermédiaire de Gallandi ; mais les chiffres des paragraphes ont été changés, et la Préface de Mingarelli (p. 187-205) omise, ainsi que ses Annotations (p. 222-231), toujours utiles néanmoins.

4. Chap. IV de la recension authentique (et XVII de la recension interpolée).

5. Ainsi pensaient déjà, — c'est-à-dire avant la publication de Mingarelli, — Tillemont et Fontanini.

6. N'oublions pas que la notice relative à Rufin qu'on lit dans la longue recension du *De uiris* n'a pas été écrite par Isidore.

se soit tant soucié à Milan, dans les dernières années du IV^e siècle, du sens des Bénédictions¹; après le *De Patriarchis* de saint Ambroise et les opuscules de Rufin pour Paulin de Nole, pour ne rien dire de l'homélie d'Origène et des *Questions* de saint Jérôme, quelle raison aurait eue le secrétaire de l'évêque de Milan de revenir encore à ce sujet rebattu, et surtout de le traiter par les mêmes moyens, en s'attachant simplement aux idées développées par ses prédécesseurs?

Car, d'une langue bizarre et recherchée, le commentaire de Mingarelli ne possède en fait aucune originalité, si ce n'est celle de déguiser ses emprunts et de paraître indépendant de ses devanciers, tout en ne l'étant pas. Il n'offre que trois références expresses : une à « Joseph l'historiographe » (III, 1), deux aux *Questions* de saint Jérôme : « *beato Hieronymo docente discimus...* » (IX, 1), « *traditio Hebraeorum et beati Hieronymi consensus...* » (XI, 1). Mais, pour le reste, on est fondé à dire, après examen : « Le traité de *Paulin* se rattache intimement aux précédents et en est comme la synthèse... S'il les copie peu, il s'en inspire continuellement... Il emprunte de-ci de-là, surtout à Ambroise et à Rufin et aussi à Jérôme²... » En outre, il est en contact une fois au moins avec les *Morales* de saint Grégoire, trois ou quatre fois, semble-t-il, avec l'exposition de saint Isidore et une fois, peut-être, avec celle d'Alcuin³. A cette liste on ajoutera le *tractatus* de Grégoire d'Elvire sur « les douze bénédictions », dont je crois reconnaître plusieurs passages sous la glose anonyme, un surtout, reproduit presque littéralement et qui m'embarrassa si fort voici quinze ans, lorsqu'il s'agit de régler l'affaire des *Tractatus Origenis*, que je m'abstins de le mentionner pour ne pas compliquer encore le débat⁴; l'explication de ce curieux détail apparaîtra claire désormais, si je ne m'abuse. Il est notable, enfin, que le préteur Paulin

1. J'emprunte au P. Moretus, op. 1., p. 39, cette très juste remarque.

2. Moretus, ib., p. 37, 38.

3. Ib., p. 83 sq., 86, 95.

4. Grégoire d'Elvire achève d'expliquer le verset de sa vieille Bible sur Ruben (GEN. XLIX, 4) et se réfère à l'histoire de Caïn, toujours d'après les Septante (GEN. IV, 7) : « Et ideo dicebat : *Efferuisti sicut aqua, non erandes vas. Sic et Dominus ad Cain ait : Peccasti, quiesce* » (éd. 1900, p. 60, 4). Le faux Paulin, qui commente les Bénédictions d'après la Vulgate, a gardé néanmoins le trait relatif à Caïn : « Quod vero ait : *Effusus es sicut aqua...* Cum vero subiungit : *Non crescas, prohibet eum alterius a tali et simili turpitudine. Vnde et Dominus ad Cain: Peccasti, quiesce* » (I, 4). — Comparer en outre : *Tract.* 65, 14 et *Lib.* II, 10 ; *Tract.* 70, 22, 71, 6 et *Lib.* III, 6 ; *Tract.* 73, 3 et *Lib.* III, 7 : *Tract.* 74, 1 et *Lib.* III, 8.

emploie régulièrement la Vulgate hiéronymienne¹; mais pour les Psaumes, il se sert du texte « gallican », si l'on met à part une citation influencée probablement par les Enarrations de saint Augustin².

De ces divers faits, que conclure? Le P. Moretus a répondu prudemment : « En l'absence de tout témoignage direct, il est malaisé de déterminer l'époque où fut écrit cet opuscule... »; et il a ajouté avec la même sagesse, quant à la thèse soutenue par Mingarelli : « Il ne saurait évidemment être question de dénier avec certitude ce traité à Paulin de Milan; mais... il n'y a aucun argument sérieux pour le lui attribuer, il y a plutôt une présomption pour qu'il n'en soit pas l'auteur³. ».

Le judicieux historien ne semble pas avoir entrevu que le commentaire pût être postérieur à saint Grégoire et à saint Isidore ni qu'il dût être reculé jusqu'au IX^e siècle. Telle est pourtant la réalité, comme permet de la fixer un fait nouveau, qui s'accorde à merveille avec les données déjà acquises. Le manuscrit 804 de Troyes (fol. 1-79)⁴, copié vers la fin du IX^e siècle, nous apporte le « témoignage direct », dont l'absence forçait jusque-là de demeurer dans l'incertitude. C'est un recueil composé principalement de traités liturgiques et d'expositions sur le symbole, à la suite desquels (fol. 69-75) on trouve le texte publié par Mingarelli, sans autre différence considérable que ce titre :

EXPOSITIO ADREBALDI IN BENEDICTIONES IACOB PATRIARCHAE.

« Adrevald » est un nom qu'on rencontre de temps à autre dans l'histoire du moyen âge, rarement au total⁵. Mais on n'a jamais signalé qu'un seul écrivain l'ayant porté : le moine de Fleury-sur-Loire, mort en 878 ou 879, qui a laissé une petite collection d'ex-

1. Au contraire le vrai Paulin, l'auteur de la Vie de saint Ambroise, reste fidèle à l'ancienne version latine.

2. Plus précisément, l'opuscule a douze textes tirés du Psautier. La citation de Ps. LVIII, 12 (*Lib. II, 10*) est tout à fait insolite ; ses quatre principales variantes coïncident trop bien avec le texte de saint Augustin (cf. *P. L., XXXVI. 704 ss.*) pour n'en pas dériver. Si l'on examine le reste en détail, on constate que huit leçons sont gallicanes, une seule, insignifiante (*Ps. XXVII, 3 b*) est « romaine ».

3. Op. I., p. 38, 39.

4. La suite (fol. 80-218) comprend deux autres manuscrits, étrangers à la première partie ; le tout provenait de la bibliothèque des Pithou.

5. Cf. E. Foerstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, 1900, 183 ss., sous les formes principales : *Adrabald* et *Adravold*.

traits patristiques *De corpore et sanguine Christi*, une vie de saint Ayoul (*Aigulphus*), et travaillé à l'histoire de la translation des reliques de saint Benoît¹. Le traité sur l'Eucharistie est trop impersonnel pour rien signifier au point de vue strictement littéraire, mais il montre l'érudition d'Adrevald ; celui-ci avait lu les Pères et les connaissait bien. Sa part à la rédaction soit du récit de la Translation soit des « Miracles de saint Benoît » me paraît indiscutable ; les sources auxquelles il a dû puiser, surtout pour écrire les *Miracles*, empêchent qu'on compare utilement ces ouvrages au commentaire des Bénédictions. Au contraire, je ne pense pas qu'on puisse lire successivement le commentaire et la vie de saint Ayoul sans être disposé à admettre qu'ils sont l'œuvre de la même main. A vrai dire, il y a peu de minuties grammaticales ou verbales qui vailorent la peine d'être relevées², les sujets étant très différents et les écrits peu étendus ; mais l'ensemble des deux opuscules mis en présence, la recherche des images frappantes, le goût des termes rares, voire prétentieux, le mouvement général de la phrase et un certain rythme des clausules imité de l'antique, tout cela laisse sous l'impression qu'on a bien affaire à un seul et même auteur.

Des observations présentées plus haut, deux méritent d'être reprises, qui seront maintenant appréciées à leur valeur. On comprend que, vivant en plein IX^e siècle, Adrevald ne connaisse plus que le psautier gallican. Les Eglises de France viennent justement, par suite du mouvement de la renaissance carolingienne, de désapprendre peu à peu l'antique psautier romain. Fleury, monastère central, favorisé par les souverains, a dû suivre le courant sans résistance. Loup de Ferrières, voisin d'Adrevald et son ainé d'une quinzaine d'années, offre un cas tout à fait analogue³. Mais aux lieux de la Germanie, Raban Maur, contemporain et ami de Loup, garde encore intacte la tradition qu'il a recueillie à Fulda de ses

1. *P. L. CXXIV*, 899 ss. — Cf. *Histoire littéraire*, V, 1740, p. 515-522 ; A. Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, I, 1902, p. 255.

2. Voici, faute de mieux, ces broutilles (B = Bénédiction, V = Vita, T = Translation) : la conjonction *namque* est toujours en seconde place dans B, en tout 16 fois (contre *nam* 6 fois) ; dans V *namque* 2^e 8 fois, *namque* 1^e 4 fois, *nam* 2 fois. — *Videlicet* et *scilicet*, en seconde place le plus souvent, donneraient lieu à des remarques analogues. — *Veracissime* : B, X, 16 ; V, 23. — *Mundinilis* : B, VI, 2 ; V, 3. — *Talis* adjetif démonstratif : B, 4 fois ; V, 4 fois ; T, 1 fois. — *Iisdem* adjetif démonstratif : B, 4 fois ; V, 1 fois (*idem*) ; T, 3 fois. — *Toto impetu, toto conatu, toto conamine* : B, (I, 4, 9, V, 1) ; *tota fiducia* : V, 13. — *Fictis anicitiis* : B, II, 12 ; *fictis verbis* : V, 13. — *Praesagis* : B, 2 fois ; *praesagari* : V, 28. — *Donare* construit avec l'ablatif : B, 3 fois ; V, 26. — *Terebrare* : B, II, 8 ; V, 19.

3. Ses lettres fournissent seize textes des Psaumes, avec quatorze leçons caractéristiques de la rédaction gallicane, et deux seulement de la rédaction romaine.

maitres anglo-saxons et que son séjour à Saint-Martin de Tours aurait pu lui faire oublier¹.

De même, il est naturel que le *tractatus* de Grégoire d'Elvire, dont le P. Moretus n'a vu de traces que chez saint Isidore, ait passé sous les yeux d'Adrevald. Depuis l'édition de 1900, j'ai pu me convaincre à diverses reprises que le curieux manuscrit 22 d'Orléans avait été copié non pas au X^e siècle, comme l'assurait le catalogue de Cuissard mais tout au début du IX^e. C'est ce même manuscrit, si parfaitement net, qu'Adrevald aura consulté. A Fleury, d'ailleurs, les *Tractatus Origenis* ont été beaucoup goûtés et l'on n'a cessé de les lire et de les transcrire ; le manuscrit Ashburnham 71 de la Laurenziana, qui peut être de la fin du IX^e siècle, est le reste d'un autre exemplaire des vingt homélies espagnoles, provenant de la bibliothèque de Fleury² ; et au XIII^e siècle encore, dans le manuscrit 308 d'Orléans, on a réuni divers « extraits » de la même collection.

Le manuscrit de Troyes qui renferme « l'Exposition d'Adrevald » commence par la lettre de Théodulphe sur le baptême³. Il pourrait avoir été rédigé à Fleury. Nous n'avons plus le moyen de vérifier son état-civil. L'*ex-libris* normal a probablement disparu avec la partie inférieure du folio 76⁴. Lelong mentionne un manuscrit de Saint-Victor « n° 14 », dans lequel, à l'en croire, se lisait aussi le nom d'Adrevald⁵. Il doit y avoir là quelque confusion. J'ai bien retrouvé à Paris, Bibliothèque Nationale, sous le n° 14.801 un manuscrit de Saint-Victor du XII^e siècle avec l'ancienne cote CC. 14, et qui donne en effet le texte du commentaire (f. 33-41) ; mais le titre ne nomme pas Adrevald : *Incipit expositio duodecim patriarcharum*, et même le prologue fait défaut. J'ai noté enfin deux autres manuscrits anonymes. L'un est un manuscrit de Ju-mières, aujourd'hui Rouen 1377 (cf. 83^v-89^v) : *Benedictiones de filiis Iacob*, qui d'après le catalogue moderne remonterait au IX^e siècle⁶ ;

1. A se borner aux écrits de Raban dont l'édition est solide. — les lettres et préfaces et le *De institutione clericorum*. — on obtient, pour vingt-cinq citations, vingt-deux leçons romaines, une seule gallicane.

2. Cf. C. Paoli, *I codici Ashburnhamiani della R. Biblioteca Medico-Laurenziana di Firenze*, I, 1887, p. 37 : j'ai pu contrôler cette notice par des photographies.

3. Avec la fausse adresse à « Jean », comme dans le manuscrit de Corbie employé par Sirmond.

4. En haut de ce même feuillet (76v^o) on lit un *ex-libris* qui, n'ayant jamais été complété, a été respecté par les déprédateurs : « hic est liber sei ».

5. *Biblioteca sivra*, 1723, p. 597.

6. M. H. Labrosse, Directeur des Bibliothèques de la ville de Rouen, a bien voulu me dire que la date correcte est : « vers la fin du IX^e siècle ».

le second est un manuscrit de Fécamp, Rouen 1470, X-XI^e s., f. 170v, paraissant dépendre du précédent. Dans ces deux volumes, le commentaire fait suite à un court morceau *De Deo et nominibus eius* qui figure dans l'appendice des œuvres de saint Jérôme immédiatement avant les Bénédictions pseudo-hiéronymiennes¹. Le manuscrit interpolé de Martianay se rattachait peut-être à la même tradition.

M. Labrosse m'informe aimablement que les deux manuscrits de Rouen ajoutent au texte imprimé six ou sept lignes, formant une sorte d'épilogue, sur la nécessité d'avoir égard au contexte dans l'interprétation de l'Écriture : *Haec ergo certa et paterna esি regulă... et intellegas quid sequatur.* Je n'hésite pas à regarder cette note comme étrangère à la rédaction originale ; elle est, apparemment, le fait d'un lecteur qui s'étonnait de voir le commentaire finir court, sans aucune espèce d'épilogue.

D. A. WILMART.

SUR UN FEUILLET DE PARCHÉMIN.

LE volume qui porte à la Bibliothèque Nationale de Paris la cote *Vélin 778* est un recueil de « fragments d'incunables » comme le dit l'étiquette imprimée collée sur le dos. Ces fragments de différents formats, ont été trouvés dans des reliures. L'un d'eux m'a spécialement intéressé à raison de la difficulté — supposée — qu'il y avait à en préciser l'origine : on m'a presque mis au défi de la déterminer.

Le feuillet 5 dudit recueil, est chiffré CIII en gros caractères romains et en rouge, en haut et vers la gauche de la colonne de droite ; Van Praet qui a indiqué, pour quelques-uns de ces fragments, leur provenance, n'a rien dit de celui-ci. Il a été entamé dans la marge du fond et dans le texte par le couteau du relieur ; l'autre colonne étant entière permet de donner exactement la justification de la page : la colonne mesure 88 mm. et la gainiture à 12 mm. ; la largeur de la page devrait donc être de 188 mm. Dans son intégrité la page avait 34 lignes, mais de la 34^{me} il ne

1. *P. L.*, XXIII, 1365-1368. Ce n'est autre chose qu'un extrait des *Etymologies* de saint Isidore, I. VII, c. 1, § 1-17; *P. L.*, LXXXII, 259 ss.

reste que le sommet des lettres ; il en subsiste pourtant assez pour que l'on puisse affirmer qu'il n'y en avait pas davantage. Or 33 l. donnent 292 mm. ; une lettre mesurant 9 mm., il s'en suit que la page aurait, actuellement, si elle était complète, 301 mm. Il faut cependant se souvenir que le feuillet a dû être lavé après avoir été décollé de la reliure, et que par conséquent, après séchage, ses dimensions ont été probablement un peu réduites.

Arrivons au contenu de ce feuillet. Il commence par un fragment de l'Evangile du lundi de Pâques ainsi disposé :

ligne 1	ap]propinquauerūt	castello
2	qu]o ibant : & ip̄e se finxit lon-	
3	gius ire...	
	Credo	¶ totam hebdomadam dicitur.
<i>Offr.</i>		Angelus domini...
<i>Secr.</i>		Pascales Hostias recensentes quesumus domine : ut quod frequentamus actu, comprehendamus effectu. Per d.
<i>Prefa.</i>		Te quidem domine solemniter.
<i>Com.</i>		Surrexit dominus et apparuit petro alle.
[<i>Complenda.</i>		Impleatur in] nobis quesumus domine sacramenti pascalis sancta libatio nosque a terrenis affectibus ad celeste transferat institutum. Per d.
<i>Feria tercia.</i>		
<i>Introitus.</i>	Aqua sapientie... <i>Ps.</i> Confitemini [cxvii].	
<i>Coll.</i>	Deus qui ecclesiam tuam... sola.	
<i>Lectio actuum apostolorum XIII.</i>	In d. i. Surgens paulus...	
32	deponē=
33	tes eum de ligno posuerūt	
34	[in monumento. Deus vero]	
verso. 1	suscitauit eum a mortuis ter	
2	cia die. Qui visus est p dies	
<i>Grad.</i>	Hec dies... <i>V.</i> Dicant nunc...	
Alleluia. <i>V.</i>	Christus resurgens.	
<i>Sequentia.</i>	Agni pascalis esu...	
<i>Secundum lucam ultimo.</i>	In i. t. stetit iesus...	
32	scriptu=
33	ras : et dixit eis. Qm sic scrip	
34	[tū est : & sic oportebat christū]	

De cette dernière ligne il n'existe encore que le haut des lettres avec un vestige du trait horizontal qui surmonte l'u de Christum. Et c'est tout.

Est-il possible de déterminer à quel usage liturgique, à quelle édition de cet usage ce feuillet de Missel appartient ?

Ce n'est d'abord évidemment pas un *Missel romain*, qui n'a pas

au lundi de Pâques la Secrète *Pascales hostias*, non plus que la Postcommunion *Impleatur*. Il n'a pas davantage au mardi l'Alleluia *Christus resurgens*, ni la séquence *Agni pascalis*. Même les deux oraisons susdites n'appartiennent pas au Sacramentaire Grégorien (voir l'édition récente de H. A. Wilson dans la Henry Bradshaw Society, 1915). Elles font partie, au contraire, du Sacramentaire Gélasien (Edition H. A. Wilson, 1894). La secrète s'y trouve (p. 95) au vendredi de Pâques, et la Postcommunion au lundi (p. 91), comme ici.

Les renseignements dont je dispose immédiatement ne me permettent pas de dire si l'emploi de ces deux oraisons a été fréquent au Moyen-Age. Il importe peu à notre sujet : et leur présence n'a attiré mon attention que par la nécessité où j'étais de déterminer précisément le nombre de lignes à la page, et de trouver l'initium de la Postcommunion dont les deux premiers mots occupaient le bas de la première colonne. Ce n'est pas là une des choses qui vont nous guider dans nos recherches.

Par contre, la présence au mardi de l'Alleluia *Christus resurgens* m'est signalée, par le dépouillement méthodique de presque tous les missels imprimés des XV^e et XVI^e siècles, dans un nombre d'Eglises assez restreint, la plupart allemandes :

Bamberg,	Hamburg,	Naumburg,
Brème,	Wurzburg,	Ratisbonne,
Brixen,	Hildesheim,	Salzburg,
Cologne,	Lübeck,	Spire,
Eichstt,	Lund,	Strengnaes et
Copenhague,	Magdeburg,	Gran.
Halberstadt,	Meissen,	

Quelques-unes sont françaises :

Beauvais,	Nîmes,	Senlis,
Coutances,	Reims,	Essomes ;

et l'on peut joindre à ces dernières, auxquelles ils se rattachent, l'ordre de l'Hôpital et celui de Cîteaux.

Les limites du problème se trouvent donc, dès à présent, assez restreintes, puisque je n'ai plus le choix que dans une trentaine de missels.

La typographie va me prêter son concours, et me permettre de réduire encore le champ de mes recherches, avant que d'avoir à ouvrir un seul livre liturgique !

Le précieux ouvrage de W. H. James Weale : *Catalogus Missa-*

lum Ritus Latini (Londres, 1886), fait mention, toutes les fois que l'auteur l'a pu dire, du nombre de lignes des différentes éditions, et même assez souvent de la hauteur de la page.

Quels sont donc, parmi les usages plus haut énumérés, les missels de 34 lignes ? Nous en aurons vite fait le compte :

Missale Bremense	1511, 12 sept.	Argentine,	R. Beck,	33-34 l. 250 m.
» Eystetense	1494, 12 jul.	Eystet,	M. Reyser,	34 l. 306 m.
» Herbipolense	1503, 14 aug.	Herbipoli,	G. Reyser,	34 l. 307 m.
» »	1509,	? expensis	G. Monerii,	34 l. 282 m.
» Numburgense	1517, 10 mai	Basilee,	g. de Pforzheim,	34 l. 268 m.
» Strigoniense	1490, 18 sept.	Nurnberg,	G. Stüchs,	34 l. 182 m.
» »	1495, 31 oct.	Venetiis,	J. Emericus,	34 l. 181 m.
» »	1503, 20 jul.,	Venetiis, exp. U. Kaim,	34 l. 180 m.	
» »	» » » »	exp. J. Paep,	»	»
» Cisterciense	1487, 4 sept. ?			33-34 l. 250 m.
» »	1503,	Venetiis,	L. A. Giunta,	34 l. ?

Maintenant la hauteur de page de notre fragment (301 mm.), un peu réduite, comme nous avons vu, de ce qu'elle était à l'origine, ne nous laisse guères d'autre choix qu'entre le Missel d'Eichstt ou celui de Wurzburg. Et fort heureusement, la Bibliothèque Nationale possède des éditions de ces deux usages. Le Missel d'Eichstt est représenté par l'édition de 1486 (*v l. 218*), imprimée dans la ville épiscopale même par Michel Reyser ; celui de Wurzburg par l'édition de 1491 (*v l. 237*), imprimée à Wurzburg par Georges Reyser. Toutes deux sont magnifiques.

Nous pouvons noter en passant que si les caractères de ces deux livres ne sont pas les mêmes, celui de 1486 étant plus anguleux et étroit, celui de 1491 plus rond et large, par contre le Crucifix du Canon est identique de part et d'autre; les deux images sont coloriées, et sont, à ce qu'il semble, sorties telles de l'atelier. Ce crucifix est le né 42 de Schreiber (*Christus am Kreuz*) ; il a servi aux missels d'Eichstt imprimés par M. Reyser en 1486 et 1489; à ceux de Wurzburg par G. Reyser en 1481, 1484 et 1491, et mesure 275 × 185 mm. Les Reyser avaient une autre gravure (Schreiber, né 41) qu'ils ont employée dans d'autres éditions de Wurzburg et d'Eichstt entre 1493 et 1499 — et sans doute plus tard, comme aussi la première ; — elle était un peu plus petite : 269 × 181 mm. Visiblement les deux Reyser, frères ou parents, se servaient du même matériel.

Revenant à notre fragment, nous constatons que le missel d'Eichstt (*fol. IXXXIX—XC*) ne concorde pas du tout avec lui. La secrète et la postcommunion du lundi sont celles du Romain ;

la collecte du mardi est accompagnée « *per totam hebdomadam* » de l'oraison *Deus qui hodierna die...*, mémoire du jour de Pâques : nous pouvons fermer ce livre.

En ouvrant le missel de Wurzburg, nous sommes tout de suite favorablement impressionnés par le fait que les caractères en sont identiques à ceux de notre feuillet bien que les grandes initiales rouges au commencement des Introït, Collecte, Epître, etc., diffèrent. Mais *liturgiquement* le fragment reproduit de façon *très exacte* le missel de 1491. Il y a même ce point particulier que le folio CXIX' commence par le même mot que notre malheureux débris :

appropriquaverut castel=
lo quo ibat : & ipse finx=
it ..

L'édition du 1^{er} oct. 1493 (*vél. 238*) reproduit généralement page par page celle du 1^{er} fév. 1491. Il n'y a dans les trois lignes ci-dessus qu'une seule variante de composition : les deux pp de *appropriquaverunt* sont liés et fondus en un seul caractère.

Nous pouvons conclure que le feuillet 5 du *Vél. 778* de la Bibliothèque Nationale est le feuillet CIII d'un missel de Wurzburg, et comme la justification de l'édition de 1509 est trop faible (282 mm.) pour notre fragment (301 mm.), il faut nous rabattre sur l'édition de 1503, imprimée comme celle de 1491, par G. Reyser, dont cet unique feuillet a fait partie. Il serait loisible aux conservateurs de la Bibliothèque de l'Université de Wurzburg, qui en possède trois exemplaires, ou de la Bibliothèque royale de Copenhague qui en garde un quatrième, de vérifier si notre description du fol. CIII correspond bien à cette édition.

Mais ce n'est pas un incunable, et M. L. Polain n'aura pas à s'en occuper dans son Catalogue, depuis si longtemps attendu.

Paris, 20 février 1920.

D. G. M. BEYSSAC, O. S. B.
moine de Solesmes.

P. S. Cette note était déjà rédigée quand une communication de M. Lange, bibliothécaire de Copenhague, provoquée par M. L. Polain, est venue confirmer la conclusion à laquelle j'étais arrivé : notre feuillet a bien fait partie d'un exemplaire du Missel de Wurzburg du 14 août 1503.

COMPTE RENDUS

JANSSENS (Laurentius, Abb. Mont. Blandini). *Summa theologica. De hominis natura, elevatione et lapsu.* Romae, Typ. Vaticana, t. VII, 1918, gr. 8°, pp. XXII-863, Pr. 18 fr. ; t. VIII, 1919, pp. XX-792, Pr. 20 fr.

Les deux beaux volumes que le R^{me} D. L. J. vient d'ajouter aux six premiers de sa « *Summa theologica* » se caractérisent comme leurs devanciers par la solidité doctrinale, la souplesse de la méthode, les brillantes qualités de l'exposition, l'ampleur et l'originalité de l'étude consacrée à la tradition, telle que la représentent en particulier S. Augustin, S. Anselme, S. Bonaventure.

Nous avons été spécialement frappés, à la lecture des volumes qui viennent de paraître, par le respect profond qui s'y manifeste pour la parole révélée, pour l'autorité des Saints Livres. Ce caractère, certes, n'était pas absent des publications antérieures de l'Auteur ; mais il se signale peut-être plus ici, à cause des nombreux domaines où la théologie prend contact avec la science et l'érudition modernes, domaines dans lesquels maints contemporains se croient fort à l'aise avec l'autorité de l'Écriture, alors que cette attitude présente en réalité aussi peu de profit pour la science que pour la foi : les belles et savantes dissertations concernant l'origine et l'ancienneté de la race humaine, concernant l'élévation primitive de l'homme et la nature du péché originel, suffiraient par elles seules à prouver notre dire.

Le premier des deux volumes a pour titre : *DE HOMINIS NATURA*. L'objet formel est théologique ; le contenu, en majeure partie philosophique. La psychologie de S. Thomas y occupe naturellement la place la plus importante. Elle est exposée avec sobriété, sans cependant qu'aucune question afférente soit omise. L'Auteur défend avec conviction les thèses thomistes ; toutefois il distingue les doctrines certaines de celles qui peuvent être objet de controverse ; parmi ces dernières d'ailleurs il fait siennes aussi la plupart de celles qu'accepte la tradition thomiste la plus autorisée, par exemple la distinction réelle entre l'essence de l'âme et ses puissances, la causalité instrumentale du *phantasma* dans la genèse des concepts, la connaissance intellectuelle indirecte des singuliers. C'est seulement en des points qui touchent de moins près à l'essentiel de la doctrine, que l'A. use de plus de liberté : entre autres choses il n'attache pas une importance spéciale à la distinction *réelle* entre l'intellect agent et l'intellect possible ; il nous semble toutefois que renoncer à cette distinction, c'est compromettre la théorie scolaire de la formation des idées et notamment la causalité instrumentale du *phantasma* : la vertu instrumentale est bien distincte de l'intellect possible sur lequel elle exerce son impression : n'en faut-il pas dire autant, et *a fortiori* de l'intellect agent, cause principale de la vertu du

phantasma? En ce qui concerne la connaissance sensible, l'A. est décidément peu favorable à la distinction des quatre sens intérieurs, et estime qu'il est difficile d'assigner un objet propre au *sensus communis*. Dans la question de l'objectivité des qualités sensibles, il oppose une fin de non recevoir assez tranchante aux partisans du réalisme pur et simple (p. 259).

Il ne plaira peut-être pas fort à certains disciples d'Aristote et de S. Thomas d'entendre la définition platonicienne de l'homme « *anima rationalis, mortali et terreno utens corpore* » (p. 163), proposée il est vrai en ces termes par S. Augustin dans un de ses premiers ouvrages, mise ici en parallèle avec la formule classique « *animal rationale* ». Celle-ci donne, en effet, la définition métaphysique parfaite, par genre et espèce : il est bien certain que la vie sensitive convient univoquement aux animaux sans raison et à l'homme, et de ce fait il faut les classer ensemble dans le genre animal. Si ce dernier terme produit quelque impression fâcheuse sur notre esprit, c'est qu'il est ordinairement réservé aux animaux dépourvus de raison : l'usage ajoute ainsi une quasi-restriction spécifique que le langage philosophique ignore.

Nous venons de nommer Aristote : il faut approuver l'A. qui nous met en garde contre une admiration trop absolue à l'égard du Philosophe : il lui attribue cependant, en fait et avec raison, plus de mérites que ne lui en concèdent communément les historiens modernes de la philosophie, par exemple d'avoir vu juste dans la question du double intellect et de l'immortalité de l'âme (comme il résulte du rapprochement des textes Met. XI, 3 et de An. III, 5), ainsi que d'avoir entrevu la création de l'âme rationnelle : il ne juge avec sévérité que la Politique, qui d'après ses passages les plus défavorables semble en effet fort mauvaise, mais qui, d'autre part, faudrait-il ajouter, contient des principes fort judicieux touchant la science de l'État. Sur le terrain de l'histoire de la psychologie, Anaxagore, le précurseur d'Aristote, mériterait une place d'honneur : il est le premier philosophe spiritualiste : on doit lui attribuer la paternité de la thèse fondamentale : « l'immatérialité, raison d'être de la connaissance ». (Arist. de An. III, 4).

Il nous faut renoncer à discuter des questions de détail, la matière est trop abondante : signalons donc sans commentaires la belle dissertation sur l'immortalité de l'âme substantiel résumé de tout ce que l'Écriture, l'enseignement des Pères, les raisonnements des philosophes tant anciens que modernes ont jeté de lumière sur cette vérité si bien établie d'une part, mais qui cependant d'autre part touche de si près au mystère. Les dissertations sur les émotions et le sentiment, la douleur et le plaisir, la veille et le sommeil, tiennent compte des travaux et des découvertes de la philosophie ou de la psychologie contemporaine : les deux dernières paraîtront un peu courtes, comparativement au reste de l'ouvrage. Par contre, la dissertation sur le libre arbitre est particulièrement riche, illustrée par les autorités des penseurs de toute langue et de toute époque. La question est examinée sous ses divers aspects, même dans ses relations avec les sciences physiques, notamment avec le principe de la conservation de l'énergie (p. 401). Sans affirmer le caractère universel et absolu de ce principe, nous

ne pensons pas cependant qu'il faille attribuer à la volonté humaine le privilège de créer de l'énergie physique, il y a moyen de modifier l'orientation des énergies au gré de la volonté libre sans en augmenter ou en diminuer la somme.

De la nature de l'âme et de ses puissances, l'A. passe à ses opérations et premièrement à la connaissance. Une importante dissertation sur l'origine des idées introduit dans ce sujet. Parmi les diverses opinions tant anciennes que récentes, la doctrine traditionnelle de l'espèce sensible élevée par l'intellect agent est la seule qui puisse satisfaire le philosophe ; l'A. lui assigne comme patrons Aristote, S. Augustin, S. Thomas ; S. Bonaventure lui aussi est au fond d'accord avec S. Thomas ; pour S. Augustin la chose est discutable : une dissertation spéciale eût été ici fort utile pour dirimer cette question encore si controversée entre les historiens, qui trouvent dans la théorie augustinienne, soit des idées innées, soit une illumination spéciale, soit une vision ontologique, ou enfin la doctrine scolaistique de l'abstraction.

La 2^e section de ce 1^r volume a pour objet l'origine de l'homme. Quelle est l'origine des âmes ? Comment le corps humain a-t-il été formé ? La 1^e question, notamment celle du créatianisme, a plutôt exercé les esprits dans l'antiquité ; à présent c'est la 2^{de} sous forme d'évolutionnisme qui est à l'ordre du jour. Le traducianisme a cependant eu ses défenseurs parmi les modernes, comme l'évolutionnisme a ses précurseurs dans le passé : ici, tout de suite la pensée se porte vers S. Augustin, qui par sa théorie de la création simultanée des choses et des raisons séminales semble ouvrir la voie aux évolutionnistes. Le R^{me} A. proteste contre l'attribution au S. Docteur de la formation progressive du corps humain (p. 639), et certes les textes qu'il cite sont très probants : S. Augustin distingue une double création, la première causale, potentielle ; la seconde celle des choses telles que nous les voyons maintenant, et ce n'est pas par voie d'évolution que se fait le passage de la première à la seconde : « tunc factum hominem quando Deus creavit omnia simul, et tunc quando non jam simul sed suis temporibus creans finxit eum de limo terrae » (de gen. ad litt. I. 6, c. 4). Ce qui reste quelque peu obscur, c'est la contenance séminale, causale, des êtres dans la première création : celle-ci, semble-t-il, a constitué la matière dans un état tel, que toutes les choses pussent en être tirées par une nouvelle intervention de Dieu. Dans toute cette question de l'évolutionnisme l'A. aborde les détails scientifiques avec une compétence parfaite ; il prouve le peu de fonds des arguments sur lesquels s'appuie le transformisme et résout les difficultés qu'on oppose à la fixité des espèces. Très suggestive l'énumération des 17 stades par lesquels a évolué l'évolutionnisme et accusé ainsi son peu de consistance.

Dans le II^e volume (t. VIII de la *Summa*) DE HOMINIS ELEVATIONE ET LAPSU on se trouve pleinement sur le terrain de la révélation : que de questions touchant l'état de l'homme avant la chute originelle, sur lesquelles nous ne pouvons émettre que des opinions plus ou moins fondées ! C'est par une exacte distinction entre le naturel, le préternaturel et le surnaturel (dissertation initiale), que l'A. se guide dans l'étude des multiples

aspects que présente la condition primitive de l'humanité. La science universelle d'Adam, son pouvoir sur les créatures, l'immortalité qui devait être son partage, l'immunité par rapport à la concupiscence, ce ne sont pas là seulement des doctrines d'ordre spéculatif, elles aident à éclairer aussi certains problèmes pratiques et de grave conséquence pour la nature déchue : telle l'origine du sentiment de pudeur (dissertation pg. 133-174), question délicate, sur laquelle plusieurs de nos contemporains se trompent par défaut, alors que parfois dans l'antiquité on s'est trompé par excès. L'origine du langage, problème presque insoluble pour les philologues, reçoit une solution satisfaisante à la lumière de la révélation.

Dans la suite des articles de S. Thomas, il se trouvera bien, en ces diverses matières, quelques notions vieillies, comme *l'humidum radicale* et autres questions du domaine de la physiologie : le commentateur, comme tel, ne pouvait les passer sous silence ; peut-être eût-il pu y insister moins. Le traité du péché originel, au contraire, ne contient rien qui ne soit d'importance. S. Thomas est relativement moins étendu sur ce sujet que sur l'élévation première de l'homme : c'était la tendance du Moyen-Age, de regarder la nature dans son état idéal plutôt que dans sa condition déchue ; le réalisme de notre temps a tout naturellement une inclination inverse. Quoi qu'il en soit, l'essentiel du problème concernant la nature du péché originel et ses conséquences, a été bien déterminé par S. Thomas, d'accord avec S. Augustin, et la propension nouvelle qu'ont de nombreux Théologiens à ne faire consister le péché originel que dans la privation de la grâce, les conduit à une théorie plus superficielle et moins conforme à l'enseignement des SS. Pères. C'est ce que fait ressortir le R^{me} P. J. dans la suite de son exposé. La dissertation préliminaire présente tout l'état de la question ; après la preuve par l'Écriture (remarquer la discussion sur : *in quo* et *eo quod* omnes peccaverunt) et la Tradition on y voit expliquer dans une série de propositions, que le péché originel doit être volontaire dans chaque individu de la race humaine, volontaire par raison de solidarité et de contenance en Adam : la concupiscence est l'indice et le véhicule de cette solidarité et par suite la cause de la privation de la grâce dans l'âme que Dieu infuse au moment où il la crée (p. 135). L'instrument de propagation du péché est la concupiscence, non pas comme puissance simplement génératrice, mais comme puissance génératrice formellement viciée par le péché originel (p. 589). S. Anselme, duquel se réclament les théologiens qui font consister le péché originel dans la privation de la grâce, n'est cependant pas adversaire de la théorie Augustinienne (p. 681) : remarquer aussi les aperçus sur la doctrine de S. Ambroise et de S. Jean Chrysostome, dont récemment on a abusé pour ébranler la tradition concernant le péché originel. Par une critique fort objective, le R^{me} D. J. prouve que ces Pères ne sont pas en contradiction avec la doctrine commune de l'Eglise.

Suivant une heureuse inspiration, un tableau synthétique (p. 694) dispose, par ordre de gradation, les 18 théories principales, relatives au péché originel : depuis la négation de celui-ci jusqu'à l'habitation du

démon dans l'homme déchu. On a là l'abrégué de tout ce que la bonne et la mauvaise théologie ont proposé sur ce sujet dans le cours des siècles, et en même temps, une vue d'ensemble sur toute la matière.

Si nous devons renoncer, faute de place, à analyser la dissertation sur la concupiscence (p. 615-649), notons pourtant un appendice assez curieux qui y fait suite logiquement : il a pour objet le mysticisme sensuel d'une certaine école soi-disant catholique. C'est bien une forme de la concupiscence que la nouvelle école prétend sanctifier, et certes on ne saurait trop approuver l'A. lorsqu'il fustige cette littérature, mélange de sensualité et de religiosité, qui sous le couvert de l'art, profane les mystères les plus saints. Tous les écrivains cités ne méritent pas un verdict de condamnation également sévère ; on pourrait discuter la culpabilité relative de tel ou tel, mais tout ce procès ne prend déjà que trop de place, et l'on peut se demander si ces poètes méritent un examen aussi prolongé dans un traité de théologie. Les questions d'actualité animent l'exposé et soutiennent l'attention dans l'enseignement oral, mais dans un livre destiné à une extension plus universelle, à une durée peut-être séculaire, elles perdront bientôt une grande partie de leur raison d'être.

S. S. Benoît XV a bien voulu accepter la dédicace de l'ouvrage ; et dans une lettre particulièrement gracieuse et élogieuse, le S. Père daigne rappeler l'époque où Il était condisciple du R^{me} P. Janssens à l'Université Grégorienne et atteste que dès lors la voix commune désignait ce dernier comme futur interprète de S. Thomas : l'événement, se plaît à reconnaître S. S., n'a pas démenti ces prévisions.

D. RAPHAEL PROOST.

R. P. SCHMIDT. *La Révélation Primitive et les données actuelles de la science*, trad. par le R. P. LEMONNYER. Paris, Gabalda, 1914, in-12. XV-359 p.

Le très connu directeur de l'*Anthropos* a cru le moment venu de faire profiter l'apologétique, sur un point important, des acquisitions récentes de la science¹. Il institue méthodiquement une étude comparée des indications de la Genèse, relatives à la Rév. Prim., et des résultats que l'ethnologie, aidée de toutes les disciplines auxiliaires, pense avoir obtenus touchant les « plus anciens » hommes. Ses principales conclusions sont les suivantes : 1^o Les types d'humanité les plus reculés, accessibles à nos investigations, étaient manifestement aptes à recevoir de telles communications surnaturelles. 2^o Le fait même de la Rév. susdite paraît sérieusement confirmé par des arguments scientifiques.

Dans son interprétation des textes inspirés, le P. S. se montre aussi prudent à l'égard de la tradition catholique (p. 121 ss., 140 ss.) que respectueux de la liberté de la science (124, 131). A la fois conservateur en doctrine et très original de pensée, il apporte une fine psychologie et une imagination

1. Quelques symptômes avant-coureurs de son dessein se laissaient saisir dans son ouvrage antérieur : *l'Origine de l'idée de Dieu*, p. 107 et 110. — Notons, en passant, que le R. P. Van Ginneken nous a donné l'espoir d'autres rencontres fructueuses entre la linguistique, l'ethnologie et l'exégèse biblique, au sujet du premier chap. de la Genèse. *Semaine d'ethnologie religieuse*, 1^{re} Session, 1913, p. 90.

de poète à la solution de plusieurs *quæsita* théologiques. Qui ne goûtera le haut intérêt spéculatif et le charme littéraire de ses dissesitations sur la fondation de la famille (17 ss.), la signification symbolique de l'arbre de la science, et la tentation (35 ss.)? Quelques explications, il est vrai, sont moins heureuses : p. ex., au sujet de l'absence de pudeur chez nos premiers parents (ignorance supposée de l'usage des sexes, 28, 46), et du langage « humain » du serpent (illusion hallucinatoire d'Eve 54, 55). Rappelons d'ailleurs la principale cause de l'obscurité qui enveloppe bien des questions relatives au début de la Bible : dans la rédaction mosaïque, quelle est au juste la part qui provient de l'antique tradition? et, dans cette part même, quelle est celle qui représente les divines confidences faites à Adam?

On ne saurait songer à donner ici une idée, fût-ce très sommaire, de l'enquête que, dans son livre, le P. S. conduit à travers l'encyclopédie des sciences. S'il est proprement chez lui en ethnologie, il circule avec une souveraine aisance dans tous les domaines limitrophes, de la paléontologie à la linguistique¹, des littératures sémitiques au folklore, de l'anatomie à la science comparée des religions. A la compétence technique il joint les dons de l'exposition et de la dialectique, l'allure alerte du récit, la couleur et la séduction du style. Aussi est-ce un vrai plaisir que de le suivre dans sa revue critique des systèmes, théories et problèmes : transformisme, unité de l'espèce, origine et altération de la religion (animisme... mythologie astrale), âge et influence des grandes civilisations², emprunts littéraires et mythiques de peuple à peuple, etc. Ce qu'il dit *a posteriori* du double mouvement (ascension, décadence) qui, à des points de vue différents, caractérise réellement l'évolution des sociétés humaines (80 ; 158 ; 328-351), est de la plus haute portée philosophique et apologétique : voilà donc que, tout en ayant incontestablement tort, Jean-Jacques Rousseau avait tout de même... raison.

Il arrive par moments, nous l'avouons, que, à la lecture du P. S., on soit ébloui par l'éclat d'une synthèse trop triomphante. Mais on n'a alors qu'à se rappeler les nombreux ouvrages et publications spéciaux, dans lesquels l'A. avait antérieurement pratiqué l'analyse, sans aucune préoccupation apologétique. Sa documentation et sa méthode ont déjà subi victorieusement l'épreuve de la critique³. — Est-ce à dire pourtant que le présent essai ait complètement évité les inconvénients auxquels sont presque fatallement exposées les esquisses et les récapitulations très sommaires⁴? On garde, au contraire, l'impression que l'écrivain, très-doué au point de vue littéraire, a

1. En cette dernière matière, il a fait lui-même des découvertes.

2. Les égyptologues trouveront qu'il ramène à une date bien récente l'ère de la chronologie égyptienne (74).

3. Bien entendu, il faut rattacher les travaux du P. S. à tous ceux de l'école *ethnologico-historique* ; à ceux aussi du regretté A. Lang et de Mgr Le Roy. L'autorité de la nouvelle école s'est singulièrement accrue, du fait que ses contradicteurs les plus systématiques ont dû, soit s'incliner devant beaucoup de ses assertions (Durkheim), soit se taire devant les dures leçons qu'elle leur donnait (en première ligne, Frazer).

4. Le P. S. signalait précisément le danger dans son *Origine de l'Idée de Dieu*. (81) ; mais là il y paraît immédiatement par un ample exposé.

un peu céde, en général, à la tentation d'idéaliser. Confessons, en particulier, quelques scrupules. La description de la genèse du langage (19 ; cf. d'ailleurs une atténuation, 202-204), et la thèse sur la génialité d'Adam (psychologiquement remarquable, 191 ss.) ne pèchent-elles pas par excès de brio ? certaines peintures ne sont-elles pas trop idylliques (religion et moralité des Pygmoides, 162-166 ; 182-187) ? certains traits, trop jolis (les « oiseaux-âmes », 227-229) ? certaines analogies, trop conjecturales pour appuyer sérieusement une argumentation (le fruit « défendu » et les pré-mices réservées, 51, 216) ? certaines appréciations, d'un optimisme trop opportun (ces « nobles » peuples, 354). On comprend pour les Gallas, les Massai. Mais, les Mongols ? et surtout les Bédouins pré-ou extra-islamiques ? — Une réflexion, d'ordre plus général, s'impose. La théorie *ethnologico-historique*, qui sert de base à tout l'édifice du P. S., jouit d'ores et déjà d'une très solide probabilité : et le nombre de ses partisans grandit, en dépit du coup fatal qu'elle porte aux préjugés évolutionnistes. Néanmoins elle ne constitue encore qu'une hypothèse. Puisse l'avenir la transformer en certitude (157, 329) !

A l'ouvrage captivant du P. S. son savant traducteur a visiblement su conserver toutes ses qualités de forme ; il en a enrichi le fond, de plusieurs notes substantielles.

D. M. FESTUGIÈRE.

J.-V. BAINVEL. *De vera religione et apologetica*. Paris, Beauchesne, 1914, 8°, VIII-270 pp.

Ce volume est le premier d'une « Summula theologiae fundamentalis », dont les traités de *Scriptura sacra*, de *magisterio vivo et traditione* ont déjà paru, et dont on ne tardera pas à nous donner le de *Ecclesia Christi*.

Le traité de *vera religione*, qui forme la seconde partie du présent volume (pp. 143-211), se déroule suivant l'ordre classique des matières : de *religione et revelatione*, quod *christiana religio est vera religio, demonstratio catholica*. Les arguments ne visent pas à l'originalité : voulant nous donner, non un traité qui se suffise, mais un aide-mémoire de l'étudiant et du professeur, l'auteur se contente de classer les résultats acquis, soit dans l'énoncé, souvent très étendu des thèses, soit dans l'indication rapide des arguments essentiels ; les difficultés et les principes de solution sont signalés en quelques mots dans de nombreux *scholia*. Utiles par leur précision, ces démonstrations sommaires constituent de plus un véritable guide, à raison de la très abondante bibliographie dont chacune d'elles est accompagnée. On regrettera peut être que le latin n'ait pas toujours toute la fluidité désirable.

Ce bréviaire du de *vera religione* est précédé d'une étude d'ensemble sur l'apologétique : de *principiis nostrorum temporum tendentiis philosophicis et religiosis*, de *apologetica ratione et methodo*, de *formis apologeticis concretis*. Ici encore, bibliographie très complète et minutieusement détaillée. On nous donne également, tout au long, les documents ecclésias-

1. Le gracieux mythe (l'Etre suprême envoyant l'« âme-oiseau » au foetus) est rapporté également (d'après Blagden et Skeat) dans l'*Origine* (206), mais n'y est pas interprété avec une philosophie aussi ingénue.

tiques principaux (pp. 11-22). Le lecteur récoltera dans cette première partie une belle moisson de renseignements. Les études développées sur l'apologétique de Justin, de l'épître à Diognète, de Tertullien, d'Origène, etc. (pp. 95-133), émaillées de citations étendues, seront bienvenues auprès des étudiants qui n'auraient pas le loisir d'aborder la lecture des Pères. Dans la lecture du chapitre premier, qui traite des origines de la mentalité moderne, on appréciera la connaissance approfondie qu'en possède le très averti professeur de l'I. C. de Paris.

Dans le chapitre II, la *science* des motifs de crédibilité est, avec raison, distinguée de l'*art* de conduire ou de ramener une âme au seuil de l'acte de foi. S'il avait poussé cette distinction un peu plus avant, l'auteur n'aurait-il pas divisé plus nettement son travail, néanmoins, d'une part, la justification de la rationalité de notre foi, de l'autre, l'étude des conditions dans lesquelles doit s'exercer l'*art* de convertir? Cet art doit finalement aboutir, sans doute, à ce que la raison s'incline devant la valeur absolue des motifs de crédibilité qu'a proclamée le concile du Vatican, mais, dans sa tactique, il lui faut tenir compte d'une foule de facteurs contingents. C'est dans l'analyse de ces facteurs que devraient se classer, par exemple, les remarques sur l'importance de l'ascendant moral (à propos de l'apologétique du Christ), les observations, semées çà et là, sur la genèse de la certitude morale et de l'acte de foi lui-même, l'analyse des maladies modernes de l'esprit et des spécifiques à employer, l'appréciation de la méthode d'immanence, etc. Débarrassé de ces préoccupations pratiques, le traité de *vera religione*, puyé dès lors sur l'existence de Dieu et sur les autres conclusions essentielles de la philosophie chrétienne, se déroulerait plus fermement déductif et plus catégorique dans ces conclusions.

Ainsi, il est ingénieux de conclure du *gut religieux*, et de la tendance naturelle qu'il proclame, à l'existence de Dieu, pour prouver enfin le caractère d'obligation et l'unicité foncière de la religion (I^e thèse du *de vera religione*, p. 143 sq.). Mais, du point de vue de l'incroyant moderne, cet argument, avant d'apparaître concluant, doit avoir été treint et réduit les hypothèses sans cesse renaissantes du positivisme; aussi, l'auteur est-il obligé de renvoyer son lecteur à l'histoire des religions; quant à l'étudiant en théologie, qui cherche tout d'abord à constater, à la lumière des connaissances philosophiques définitivement acquises, les bases rationnelles de sa foi, lui demander de construire tout son traité sur ce fait et sur cette tendance, c'est l'embarrasser dans un point de vue très complexe de psychologie et de critériologie pratique dont, pour l'instant, il n'a que faire. Vouloir répondre simultanément au croyant «quaerens intellectum», et à l'incroyant «quaerens fidem», c'est risquer, semble-t-il, de ne satisfaire ni l'un ni l'autre.

L'ouvrage reproduit, en appendice, une étude du P. de la Broise, extraite de *Un siècle* (1900), sur *La religion et les religions au XIX^e siècle*, et une leçon de l'auteur sur *La question religieuse et le problème apologétique* (publiée dans la *Revue de l'Institut catholique*, mai 1905).

ANT. STRAUB, S. J. *De Ecclesia Christi*. Innsbruck, 2 vol.
gr. in-8° de pp. xcii 500 et vi-916.

Qu'un traité de l'Eglise débute par la définition nominale (th. I) et s'achève sur la définition réelle de l'Eglise (th. XL), c'est une garantie du souci de méthode et de pédagogie qui a guidé l'auteur.

Dans le corps de l'exposé, on parle d'un fait : l'institution, par le Christ, du ministère apostolique (th. II) et de la primauté du chef des apôtres (th. III-VII), d'où l'on conclut que, dès l'origine, l'Eglise du Christ a le caractère d'une véritable société. Cette société, tout en faisant suite à la synagogue, est une création du Fils de Dieu (th. VIII) : vérité mise en lumière dans une étude comparative très largement développée (pp. 173-247) des stades de l'économie rédemptrice. — Du ministère apostolique, on passe à la détermination de la fin de l'Eglise (th. IX) et des caractères de transcendance surnaturelle (th. X), de nécessité (th. XI) et de perpétuité (th. XII), qui la distinguent : ces conclusions se dégagent en effet aisément des prérogatives mêmes du ministère apostolique. — L'auteur, on le voit, procède *via inventionis* : la physionomie de l'Eglise nous en révèle la nature et la fin. N'aurait-on pu illustrer ces conclusions à l'aide de la *via judicii*? D'institution positive, sans doute, l'Eglise du Christ répond cependant aux exigences intrinsèques de la nature et de la grâce qu'elle conduit à leur terme. Or, *finis est prima causa* : conclue des faits, la détermination de la fin de l'Eglise nous rend à son tour raison de ces faits, pourquoi ne pas utiliser davantage cette lumière?

Les caractères de nécessité et de perpétuité du ministère apostolique nous amènent à l'étude de la hiérarchie dans laquelle il se continue. Après l'exposé, un peu rapide, de l'institution de l'épiscopat, des prêtres et des diacres (th. XIII), l'auteur expose avec clarté la question de droit et la question de fait que pose la perpétuation de la primauté de Pierre dans l'évêque de Rome (th. XIV-XVIII).

Le second volume s'ouvre sur l'étude du pouvoir de juridiction en général : pouvoir de lier les consciences, d'infiger des peines même temporelles, etc. (th. XIX) ; la th. XX expose dans quelle mesure le pouvoir de magistère s'identifie avec celui de juridiction, et dans quelle mesure il s'en distingue. Le pontife romain détient en plénitude le pouvoir de juridiction, et c'est de lui qu'il découle sur les autres membres de la hiérarchie (th. XXII), d'où résulte la subordination des conciles généraux à l'autorité du pontife romain. L'étude du pouvoir de magistère (th. XXIV-XXVI) donne lieu à une mise au point détaillée des difficultés historiques qu'on a tenté d'opposer à la doctrine de l'inaffabilité pontificale (th. XXVII). — Ce n'est qu'après avoir déterminé les rapports de l'Eglise avec les autres sociétés (th. XXVIII-XXIX), que l'auteur aborde l'étude des propriétés de l'Eglise (th. XXX-XXXVII) ; la question de membris est enclavée dans la thèse *de unitate* ; signalons au début de la th. XXXV, une analyse intéressante du concept et du terme analogique de « sainteté », que, dans sa signification adéquate, l'auteur identifie avec le concept de charité. — Le chapitre *de notis* n'occupe que 90 pages (th. XXVIII-XXIX) sur les 1400 que comptent les deux volumes. C'est

dire combien on s'est cantonné dans le point de vue dogmatique. Bientôt, sans doute, l'apologétique se dégagera davantage encore des traités dans lesquels elle s'éparpille, et formera un *cursus* distinct, avec ses principes et ses méthodes propres.

Ce nouveau *de Ecclesia* est, on le voit, une véritable somme. Les questions sont traitées avec ampleur ; la variété des arguments rend compte, avec élégance, des différents aspects de la réalité ; les témoins de la tradition, — comme d'ailleurs les textes scripturaires, — sont transcrits avec une générosité qui dispense du recours continual aux patrologies ; les corollaires et scholies constituent souvent des *excuses* longuement développés : pouvoirs de l'Église sur les actes intérieurs (t. II, pp. 35-49), sur les rites sacramentaux (*ibid.* pp. 62-87), critique textuelle du témoignage d'Iréneé (*ibid.* pp. 358-381), les réordinations (*ibid.* pp. 438-453), etc., etc.

Un index alphabétique « nominum et rerum » (t. I, pp. VII-XXXIX), auquel on aurait pu, avec avantage, joindre une table des textes scripturaires et de leur emploi, permet de retrouver facilement, en particulier, les nombreuses citations des Pères et des conciles.

D. HILD. ZIMMERMANN.

VAN DER MEERSCH (J.). Tractatus de Deo uno et Trino. Bruges, Beyaert, 1917, in-8°, 656 p. Pr. 8 fr.

M. le Prof. Van der Meersch, déjà avantageusement connu par son traité *de Divina gratia*, nous donne dans son *de Deo uno et Trino* un exposé bien solide aussi de ces doctrines fondamentales de la théologie : les preuves de l'existence de Dieu, les attributs de Dieu, la Sainte Trinité. En général l'A. aime les thèses claires et nettes, il s'attache à exposer ce qui se démontre bien, et fait peu de cas de ce qui est moins péremptoire. La chose est manifeste en ce qui concerne les preuves de l'existence de Dieu, il s'en tient aux cinq voies classiques de S. Thomas, il en fait voir l'efficacité. La seconde de ces voies cependant ne nous semble pas exposée selon la pensée de S. Thomas, chez qui elle apparaît aussi générale que la première, tandis que si avec M. V. d. M. on l'applique à des causes subordonnées *per accidens*, elle exige le recours à la troisième voie, avec laquelle elle se confond, puisqu'elle ne devient efficace que par la considération de la contingence de la série des causes subordonnées.

Les autres arguments destinés à prouver l'existence de Dieu, tels ceux qui ont pour principe les possibles, le désir de la bonté ne semblent guère satisfaisants à l'A. avec lequel nous nous trouvons d'accord en cela ; il n'y a qu'un principe sur lequel nous émettrions une réserve : « la connaissance de l'obligation morale presuppose la connaissance de Dieu législateur » (p. 36, 51, 84) ; cela ne serait vrai que de la connaissance parfaite « per causam » non de la connaissance évidente ; aussi nous semble-t-il paradoxal de nier l'obligation morale comme fait de conscience : « obligatio moralis, passive sumpta, h. e. prout est in subjecto obligato, nequit ut actu existens esse objectum immediatae cognitionis intellectus » (p. 87). Mais nous ne voulons pas conclure que de l'obligation morale, nous

puissions déduire une preuve directe de l'existence de Dieu, distinct du monde.

Autre observation : p. 89 il est dit que le miracle ne peut prouver directement l'existence de Dieu : peut-être en est-il ainsi pour les miracles que nous connaissons, mais certes on ne peut dénier à Dieu la possibilité d'affirmer sa personnalité aux hommes dans l'ordre de l'expérience externe.

Au point de vue polémique, M. V. d. M. a raison d'attirer l'attention sur les doctrines qui jouissent à l'heure actuelle d'un certain crédit, même parfois dans les milieux catholiques : immanentisme, modernisme ; les observations relatives à la certitude morale de M. Ollé-Laprune sont bien adéquates. L'exposé du panthéisme (p. 103) est cependant trop court, car le panthéisme idéaliste notamment est encore à la base de nombreuses doctrines philosophiques modernes. D'autre part, l'A. a bien jugé que dans un traité relativement restreint il n'y a pas lieu de s'arrêter trop longtemps aux erreurs à présent démodées, comme les arguments de S. Anselme, de Descartes et autres semblables.

Le constitutif de l'essence divine, c'est *l'esse subsistens* (p. 154), nous le concérons, mais sans pour cela exclure l'intellection actuelle ; nous récusons donc aussi la distinction de la p. 305 quant à la raison ontologique des possibles radicalement fondés sur l'essence divine, formellement sur l'intellect divin, ce qui suppose une distinction (de raison sans doute, mais néanmoins trop forte) entre l'essence et l'intellect de Dieu. Ceci nous introduit dans la question de la science divine. Avant d'aborder ce sujet, signalons le chapitre des perfections divines, qui contient plusieurs articles remarquables. A noter aussi les différents degrés de la connaissance que nous avons de Dieu : très intéressant aperçu (p. 261-266).

Relativement à la science des futurs contingents M. V. d. M. se réclame de S. Thomas, mais se défend d'être *bannésien*, et rejette absolument la prédestination physique. Son système, connexe avec celui du Card. Billot que d'ailleurs il suit encore en d'autres points importants, a pour clef de voûte la connaissance des futuribles : « la science des futurs absolus n'est autre que la science des futuribles à laquelle se joint le décret divin concernant l'existence de tels et tels futuribles ». Ce qu'il faut donc expliquer, c'est comment Dieu connaît le futurable ; l'exemplarisme en fournit le moyen : Dieu connaît les futuribles dans ses idées exemplaires. Nous ne pouvons admettre qu'une telle théorie s'accorde avec les principes de S. Thomas ; ici la science des futuribles rend compte de tout ; chez S. Thomas il n'en est pas même question, c'est un accessoire qu'on résout comme on veut. En outre dire que l'exemplarisme suffise à faire connaître les futuribles c'est dire que dans son essence, Dieu voit de façon déterminée, que la créature dite « libre » placée dans telles ou telles conditions, agira de telle ou telle manière : c'est supprimer la liberté de la décision de l'être créé. La théorie se rapproche beaucoup de la supercompréhension de Molina et Bellarmin, que d'ailleurs l'A. juge avec bienveillance, bien qu'il la dise insuffisante. Il est facile d'argumenter contre la prédestination bannésienne, à cause du mot « prédestination » ; mais qu'on y prenne garde : si l'on se refuse à considérer les décrets divins comme moyen

unique de la connaissance des futurs contingents, on en arrive à faire dépendre ceux-ci de l'essence divine, et à leur conférer un degré de nécessité intrinsèque plus destructeur encore du libre arbitre que ne le semble être la prédestination physique.

La doctrine de la prédestination est d'accord avec la théorie de la science divine prémentionnée. Dieu voit d'abord tous les ordres possibles de choses, tous les ordres de futuribles ; il choisit un de ces ordres et le met à exécution : ce n'est pas une prédestination « *ex praevisis meritis* » ; cependant on ne peut nier que ce ne soit « *post praevisa merita* ». La thèse sur les futuribles une fois admise, cette conception de l'ensemble du genre humain, d'un ordre universel entre les prédestinés est fort plausible : reste néanmoins dans ce système comme dans les autres, la difficulté de la volonté salvifique universelle ; pourquoi Dieu ne choisit-il pas l'ordre de choses où tous seraient sauvés ?

Si d'ailleurs sur plusieurs de ces graves problèmes, nous ne partageons pas les opinions de l'A., et si nous n'espérons pas grand résultat des essais nouveaux qu'on pourra tenter en ces matières, nous concédonsons volontiers que M. V. d. M. fait bien connaître à ses lecteurs l'état de la question. Quelquefois cependant il prête aux systèmes qu'il combat — notamment au Bannézianisme — un air si chétif, que des lecteurs neufs ne concevront pas comment de grands esprits aient pu pleinement les adopter.

La question de la liberté conduit à la considération assez extraordinaire, nous semble-t-il, d'une double liberté en Dieu (p. 390) : « *Deus vult se velle seipsum* ». — Cela serait vrai pour une volonté potentielle, mais en Dieu, y a-t-il une distinction virtuelle qui permette de faire ce dédoublement ?

Le traité de la S. Trinité constitue un aperçu assez bref, mais fort pratique de tout ce qu'il y a de plus indispensable à connaître sur la S. Trinité. Dans la question des processions divines, l'A. d'accord avec de nombreux théologiens, estime que, dans la créature, la procession de volonté ne pose pas de terme *per modum operati* ; il cite S. Thomas, cependant dans la Somme théol. I, qu. 37, art. 1, la volonté est dite avoir pour terme une « *impressio rei amatae in affectu amantis* », cette conception facilite l'exposé des processions divines ; grâce à elle, on voit mieux ce qu'est l' « *amorosa impulsio vel inclinatio Dei amantis se in Deum anatum* » comme il est dit n° 724. — Au reste tout cet exposé des notions de relation, de personne, d'acte notionnel, ainsi que la démonstration de l'existence des trois personnes est fort bien conduit. La notion de périchorèse n'est pas, comme il arrive souvent, estimée à sa valeur ; d'après les Pères grecs surtout, la périchorèse n'est pas seulement un corollaire, mais une preuve de la consubstantialité des 3 personnes.

Nous terminons en faisant remarquer que si pour nous expliquer il a fallu donner plus d'étendue à la critique qu'à l'éloge, le lecteur n'en peut conclure que nous n'ayons pas en haute estime ce livre d'une doctrine très solide, élaboré avec un soin consciencieux, avec un talent d'exposition et une clarté qu'il faut approuver sans réserve.

D. RAPHAEL PROOST.

PRÜMMER (Dominicus O. P.). **Manuale Theologiae moralis.** 3 vol. in-8°, LXIV et 1664 pp. Fribourg en Br. Herder, 1915. Prix : Fr. 16.80; relié, 21.60.

— *Brevis conspectus mutationum quas introduxit novus codex juris.* ib. 1918. Prix : 40 cent.

Le *Manuel de théologie morale*, publié par le distingué Professeur de l'Université de Fribourg (Suisse), constitue un ouvrage des plus importants en la matière, non seulement par son extension, mais bien plus par la solidité de la doctrine.

L'A. s'est proposé de traiter la morale selon les principes de S. Thomas, et autant que possible selon la méthode suivie par le S. Docteur. Il étudie donc avec soin les principes de la morale (t. I) : traités des actes humains, des lois, de la conscience, du péché en général, des vertus. S. Thomas place les *vertus* avant le péché : rien ne s'opposait, semble-t-il, à ce que cet ordre fût gardé.

Dans le 2^e volume, l'étude des *vertus* de justice, force, tempérance avec leurs parties potentielles et intégrales et les vices contraires expose tout ce qui touche les 7^e et 6^e commandements. Enfin, le 3^e volume contient la doctrine des sacrements.

Dans un livre qui tend à donner des principes plutôt que de s'étendre sur la multitude infinie des cas possibles, les fondements philosophiques et dogmatiques de la morale ne pouvaient être négligés. Aussi l'A. nous en donne des notions sommaires, mais précises. Il n'est pas de ceux qui adaptent le plus possible les principes à la faiblesse humaine, et ne se contente pas de suivre les opinions qui peuvent se réclamer d'un assez grand nombre d'adhérents : voici par exemple la question de l'honnêteté des actes humains (p. 75) : il est requis que ces actes soient rapportés à une fin qui implicitement au moins se ramène à Dieu, agir en vue de la seule délectation est toujours péché.

Dans la question du probabilisme, il s'écarte notablement des opinions en vogue. Certes, il ne croit pas le probabilisme suffisamment prouvé, et préfère le probabilitiorisme, sans le poser en thèse, parce que dans ce système aussi il y a des difficultés. Pratiquement, il conseille le système de la compensation, selon lequel il est permis de suivre une opinion probable lorsqu'il y a une raison sérieuse de le faire. De même que le confesseur peut permettre parfois le péché matériel pour éviter le formel, il peut permettre l'usage des opinions moins sûres quand il y a raison suffisante pour en agir ainsi.

Le principe réflexe fondamental est d'après l'A. le principe de la présomption : « *In dubio standum est pro quo stat praesumptio* » ou encore « *in dubiis eligenda est pars tutior* » (p. 199). Ce principe universellement appliqué comporterait une morale, sinon tutoriste, au moins probabilitioriste, nous semble-t-il, mais en fait l'A. déclare que le probabilisme et l'équiprobabilisme sont tolérés par l'Eglise et que chacun est libre de les adopter. Mais il espère bien peut-être que par le progrès de la science morale, cette distinction de systèmes finira par être abandonnée. Jusqu'au XVI^e siècle on s'en est passé, pourtant les confesseurs n'étaient pas moins

aptes avant cette époque qu'ils ne le sont à présent dans la direction des consciences.

Dans son 1^{er} volume, l'A., comme nous avons dit, expose la doctrine des vertus en général et des vertus théologales. Il nous parle de la « fides ecclesiastica », sans avoir dit en quoi elle consiste. Dans la question de la genèse de l'acte de foi, sa doctrine est un peu simpliste (p. 308).

Le traité de la Justice a l'avantage de tenir compte des législations des principaux pays qui possèdent un code de droit spécial. La situation de l'A., professeur d'une université internationale, explique cette attention donnée aux lois de la Suisse, de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, des États-Unis, etc., et contribuera à rendre son livre d'usage pratique dans ces divers pays. Au reste, son traité de la Justice est fort précis ; les questions si complexes des possesseurs de bonne et mauvaise foi sont clairement expliquées. Il est vrai cependant que toutes les hypothèses possibles en cette matière ne sont pas examinées : tel, par exemple, le cas de celui qui a acheté un bien d'autrui et l'a ensuite revendu à un tiers, est résolu assez sommairement n° 214. Dans les questions de restitution, l'A. a su tenir le juste milieu. Nous lisons (p. 77) : Les enfants qui auraient commis des larcins à l'égard de leurs parents feront bien de demander condonation ; sans doute, mais cela sera souvent difficile. Dans les questions relatives aux sacrements, surtout au sacrement de pénitence, l'A. s'en tient à la doctrine de S. Alphonse ; il s'inspire beaucoup aussi de Billuart. C'est ainsi qu'il paraîtra plutôt sévère à nos contemporains, dans ce qui concerne l'administration du sacrement de pénitence, les occasionnaires, l'obligation de confesser les péchés douteux, etc. ; il ne va pas, au contraire, jusqu'à la rigueur excessive dans les questions relatives au 6^e commandement ou au mariage. (On sait qu'une proposition relative à l'onanisme III, 713, a été décidée en un sens opposé à l'opinion de l'A. par la S. Pénitencerie, juin 1916).

Il est à regretter que ce nouvel ouvrage ait précédé la publication du Code de Droit. Il est vrai qu'en fait de *morale*, le Code n'a pas tellement innové que les livres antérieurs ne gardent leur utilité. — Avec l'aide du supplément annoncé en tête, on pourra se tirer d'affaire. Peut-être même l'A. fera-t-il bien de ne pas se hâter pour faire paraître une nouvelle édition ; la jurisprudence, en effet, n'a pas encore suffisamment fixé le sens de tous les canons du code, pour qu'on puisse dès maintenant publier un livre définitif.

D. R. P.

DOLD (D. ALBAN, O. S. B.). Prophetentexte in Vulgata-Uebersetzung nach der æltesten Handschriftenüberlieferung der St. Galler Palimpseste n° 193 und n° 567 (*Texte und Arbeiten*, herausgeg. durch die Erzabtei Beuron, I, ½). Beuron, 1917, 8°, XL-172 pp. M. 12.

D. A. Dold imprime le texte des Prophètes qui se lit dans la première écriture de deux palimpsestes de St-Gall, 193 et 567. Le premier a été publié en 1913 comme premier volume du *Spicilegium palimpsestorum*, entrepris par l'abbaye de Beuron. Le manuscrit était reproduit par le procédé de la photographie différentielle. Le ms 267, au contraire, a été

reproduit par la photographie fluorescente. Le lecteur qui voudra connaître ces procédés lira avec fruit l'exposé qui est fait p. XXXVII-XL et pourra apprécier le résultat en comparant les deux photographies de la même p. 150 du ms 567, d'après l'un et l'autre procédé. Je remarque que cette page d'après la photographie différentielle diffère beaucoup des reproductions que je trouve dans le volume publié en 1913. D'où vient cette différence? Quoi qu'il en soit, les résultats sont admirables et ouvrent un champ nouveau à nos recherches. Est-il permis de rêver mieux? Dans les cas où la composition chimique des deux encres superposées diffère ne pourrait-on pas trouver une plaque-photographique qui ferait abstraction de la seconde écriture et ne serait sensible qu'à la première?

Le P. Dold commence par décrire les deux mss, originaires de la Rhétie. Passant ensuite à l'étude de la première écriture, il y trouve des feuillets de 3 mms de même époque et de même format (*Ezéchiel, David, 12 Prophètes*), dont il reconstitue habilement la composition en quaternions.

La comparaison de l'imprimé avec la photographie fait voir le soin scrupuleux et la patience de l'éditeur. Les lettres douteuses sont imprimées en cursive, les lettres visibles, mais illisibles sont remplacées par des X, les lettres invisibles par des points. La distinction des deux dernières classes n'est pas importante et les X rendent la lecture très désagréable. J'incline aussi à croire qu'il n'y avait pas de prologue avant Joël et Aggée (contrairement à ce que dit le P. D. à la page XXIX, 134 et 162) pour les motifs suivants: 1) Jérôme n'a pas mis de prologue à chacun des petits prophètes; 2) le P. D. doit supposer que les prologues étaient écrits au minium; or, il était de tradition d'écrire certaines parties au minium, mais pas les préfaces; 3) enfin, j'ai beau m'écarquiller les yeux, je ne vois ni prologue, ni trace de prologue. L'auteur fait remarquer (p. XXIX), que le texte est écrit *per cola et commata*. Il en est de même dans tous les bons mss. Remarquons que les deux derniers chapitres de Daniël ne sont pas écrits ainsi. La cause en est que dans notre palimpseste comme dans la plupart des bons mss., chaque ligne était précédée de l'obèle et ces signes critiques étaient disposés en colonnes. P. 68, l. 3, je lis: « te eicient »; l. 10 « compleetus » est peu probable. D'après les pages faciles, le copiste connaissait son latin et ne faisait pas trop de fautes; ne lui attribuons pas à la légère des énormités aux pages difficiles. P. 72, l. 13 « de chaldaeorum est en italique, cependant il est bien visible et même majuscule. Pour déterminer le nombre de lettres qui manquent, le P. Dold a eu recours à l'édition de Hetzenauer. C'est faire trop d'honneur à cette édition, qui ne veut ni ne peut nous renseigner sur le texte des manuscrits. Il fallait recourir à l'édition de *L'Amiatinus* par Tischendorf, ou mieux encore à quelque ms.

Espérons que la série des palimpsestes si bien commencée se poursuivra. C'est une grande et noble entreprise, digne d'une grande abbaye.

D. DONATIEN DE BRUYNE.

MEZZACASA (G.). *Il libro dei proverbi di Salomone. Studio critico sulle aggiunte greco-alessandrine. (Scripta pontif. Instituti bibliici)*, 1913. XII-204 p., L. 5, 20.

Il y avait juste 50 ans que P. de Lagarde avait discuté les additions que présente la version grecque des Proverbes. On ne peut que louer M. Mezacasa d'avoir repris ce sujet.

La première partie nous parle un peu longuement du texte hébreu et des différentes versions. La deuxième partie traite des additions que les I XX ajoutent pour les Proverbes au texte massorétique et les distribue en différentes catégories. Enfin la dernière partie, qui est la plus importante, donne la liste de toutes les additions, grandes et petites, en y ajoutant un sigle qui indique la catégorie à laquelle chacune doit probablement appartenir. Des notes, que j'aurais souhaitées un peu plus développées, justifient la classification.

En général l'auteur répugne à admettre que ces additions proviennent d'un texte hébreu perdu et l'on pourra hésiter quelquefois à le suivre dans ce jugement très favorable au texte massorétique. Quoi qu'il en soit de la question délicate de l'origine, cette table des additions rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du livre des Proverbes. Je m'en suis servi avec avantage dans une étude sur les additions latines. Rien d'étonnant que quelques-unes de celles-ci aient échappé à l'auteur qui n'avait pas à faire de recherches dans les manuscrits. Cependant il a eu tort de supposer que toutes les additions de la Vulgate clémentine remontent à S. Jérôme et qu'elles étaient primitivement précédées d'obèles et d'astérisques.

D. DE BRUYNE.

HUDAL (D ALOIS). Die religiösen und sittlichen Ideen des Spruchbuches. Kritisch-exegetische Studie. Rome, Institut biblique, 1914, 8°, XXVIII-261 p.

Pour défendre l'origine pré-exilienne des Proverbes, les exégètes catholiques s'appuient surtout sur la tradition. Les tenants de l'opinion contraire font valoir en leur faveur les traces d'influences étrangères qui s'y discernent.

A l'encontre de ceux-ci M. A. H. se propose de prouver l'origine pré-exilienne des Proverbes ou plus exactement d'infirmer leurs arguments, en ayant recours à une analyse détaillée des idées religieuses et morales du livre. C'est ce qui distingue son travail des autres ouvrages catholiques sur le même sujet. Après avoir esquissé l'historique du problème (ch. 1), examiné au ch. 2 la notion monothéiste de la Divinité dans les Proverbes, indiqué les sources d'où est tirée cette notion et les attributs qui sont prêtés à Dieu, M. H. aborde l'étude de l'idée si importante, de sagesse. Le ch. 3 traite de la sagesse subjective : c'est une science solide, pratique, dont le principe ultime est la crainte de Dieu et dont les effets sont précieux aussi bien pour la société que pour l'individu. M. A. H. montre ensuite que d'une comparaison du sage des Proverbes avec le σοφός des Grecs, on ne peut conclure à l'identité de ces deux concepts ni en arguer en faveur de l'origine pré-exilienne des Pr., pas plus que d'un terme : Chakamin, dont le sens est indécis, ou des divergences nullement essentielles qui existent entre les différentes collections par rapport à l'idée de sagesse.

Au ch. 4 vient l'étude détaillée de la notion de sagesse objective. Le

point de vue des auteurs non catholiques est surtout déterminé par l'interprétation du mot ἔξτιστος 8, 22 (A) ; aussi M. Hudal entame tout naturellement la discussion de diverses leçons et de sa critique textuelle se dégage la conclusion que rien n'oblige à rendre le mot de 8, 22, par ἔξτιστος, mais qu'il est au contraire légitime de suivre les leçons qui au lieu de ἔξτιστος ont ἔξτιστατο, et par conséquent d'exclure des Proverbes l'idée d'une création de la sagesse objective.

Passant ensuite à la description de la sagesse objective du c. 8, v. 22-31, l'auteur conclut que dès le principe la sagesse était la possession de Dieu mais qu'on ne peut la considérer comme une hypostase, les expressions des v. 23-24 étant la manifestation d'une imagination poétique. Présente à la création, la sagesse n'y intervient que comme l'archétype du monde physique. Dans les versets 31-36 est indiquée la relation intime qui existe entre la sagesse subjective et la sagesse objective, celle-ci est le prototype de la 1^{re}. Après avoir signalé la position mitoyenne de l'idée de sagesse objective dans les Proverbes par rapport à celle qu'elle occupe dans les livres de Job et de l'Ecclésiastique, A. H. termine le ch. en montrant la différence essentielle qui existe entre l'idée de sagesse objective introduite dans les Prov. en vue d'un but purement pratique, et l'idée de sagesse dans la philosophie grecque, où elle sert à rattacher le monde spirituel au matériel.

Le ch. 5 renferme une étude des idées morales tant individuelles que sociales des Proverbes. A vrai dire l'observation des préceptes mosaïques ne s'y trouve pas au 1^{er} plan, mais dans toutes les parties on se réfère indirectement à la Loi.

A. H. n'admet pas l'influence des prophètes sur les Proverbes et explique les ressemblances avec les collections analogues d'autres pays par ce fait que tous les écrits de ce genre sont le produit de l'observation de la vie humaine qui au fond se déroule partout de la même manière ; de plus à côté des ressemblances il y a des différences notables.

Le ch. 6 traite des idées eschatologiques ; le livre des Proverbes ne nous renseigne guère sur cette partie importante de la pensée religieuse ; bien qu'il y retentisse quelque espérance eschatologique, un voile épais n'en recouvre pas moins le monde de l'éternité. Dans un dernier chap. A. H. reprend brièvement les conclusions particulières et résout quelques difficultés philologiques.

L'étude de M. H. manque évidemment de nuances : de ce que l'essentiel des idées religieuses des Prov. ne vient pas de milieux hellénistiques, il ne devrait pas conclure si catégoriquement que l'auteur du livre n'en a subi aucune.

M. H. nous paraît cependant avoir montré que les indices d'influences étrangères sur lesquels les adversaires s'appuient pour affirmer l'origine post-exilienne des Proverbes sont des prémisses incapables de porter une telle conclusion, mais il ne s'ensuit pas qu'on soit fondé à considérer comme certaine l'origine pré-exilienne ; la conclusion qui nous semble découler de ce travail c'est qu'il n'est pas impossible, quoi qu'en disent les adversaires, que les Proverbes aient été composés avant l'exil. De ce côté le problème reste donc ouvert.

Il y a dans le livre un mélange de discussions textuelles, exégétiques, patristiques et polémiques qui nuit à la clarté.

La bibliographie est imposante sans être complète. L'ouvrage si solide de M. LEBRETON sur les *origines du dogme de la Trinité* eût avantageusement tenu la place d'insignifiantes monographies que l'auteur a cru devoir mentionner.

D. L. D.

Collectanea biblica latina cura et studio monachorum ord. S. Benedicti. Vol. III : *Codex Vercellensis* iamdudum ab Irico et Bianchino bis editus denuo cum manuscripto collatus in lucem profertur curante Ill^{mo} et R^{mo} Aidano Gasquet, O. S. B. S. R. E. Cardinale. Pars I et II. Romae, Pustet, 1914, gr. 8°, XXIV-242-292 pp. et 2 pl.

La plume active et érudite du Card. Gasquet donne sous ce titre une réédition diplomatique du célèbre manuscrit (a), dans la collection de textes et études, publiés par la Commission Pontificale pour la Révision de la Vulgate.

L'importance de ce ms. est indiscutée : par son antiquité (il est du IV^e s. et est considéré comme le plus ancien exemplaire latin des quatre Evangiles), par les particularités et la valeur de son texte (« non solum vetustate, disait Bianchini, verum etiam bonitate cæteris anteire »), par ses affinités avec d'autre témoins vénérables (b, ff...) de textes préhiéronymiens, il s'impose à l'observation de tous ceux qui s'adonnent aux études de la Bible latine. Malheureusement, (a) offre un texte spécialement difficile à aborder : malgré les soins jaloux et les peines infinies prises en 1909 par la Bibliothèque Vaticane, sous la direction du P. Ehrle pour monter les folios sur gélatine et sauver de la destruction les moindres parcelles du précieux parchemin, le Cod. de S. Eusèbe sera toujours d'une consultation difficile et périlleuse, sans compter que les progrès inévitables de la détérioration diminuent d'année en année les chances de s'assurer du texte. D'autre part, les éditions imprimées au nombre de quatre, peuvent difficilement servir : celles d'Irico (*Codex Evangel. S Eusebii Magni*. . Milan, 1748, 2 vol. 4°) et de Bianchini (*Evangeliarium quadruplex... Rome, 1749*, gr. fol.) sont rares, et les rééditions qu'en ont données Migne (1845) et Belsheim (1894) sont incorrectes : la confrontation de quelques versets, tels qu'on les trouve dans Migne et tels que les édite le Cardinal G. sera suffisamment démonstrative :

Migne P. L. t. 12, col. 836

Mc.XV.6 Pilatus...

... diem...

festum so-

lebat... u-

num ex vinc-

tis, quemcum-

que pe....-

7. sent. Erat au-

tem, qui.....-

labatur Ba-

Ed. Card. Gasquet II, p. 240

pilatus [per]

diem [autem]

festum [dimittit]

tebat u

num ex uinc

tis quemcum

que po[stulas]

sent erat au

tem qui [appel]

labatur ba

rabbas...	rabbas [cum]
iis, qui seditio-	iis qui seditio-
nem.....	nem [fece]
rant...	rant [uinc]
tus, qui in	tus qui [cau]
sediti...	sa sed [itio]
ne homici-	nem homici-
dium fece-	dium fece
rat.	rat

On n'éprouvera nulle peine à se rendre à l'avis de M^r Buchanan (*Old-Latin Biblical Texts*, n° vi, p. xxii.), lequel, sans d'ailleurs trouver mauvaise la reproduction de Bianchini par Migne (« ... very few slips »), du moins pour le Cod. Veronensis (b), exprimait le souhait qu'on rééditât le Vercellensis : « the divergences between Irico and Bianchini call for another edition of a », et on se réjouira de l'utile publication due à l'Eminentissime et laborieux Président des C. B. L.

L'A. se défend d'entrer dans aucune discussion philologique ou critique du texte et laisse ce soin à M^r Buchanan. Toutefois, le Card. Gasquet tire du texte un argument curieux contre une tradition antique d'après laquelle S. Eusèbe aurait non seulement transcrit ces quatre Evangiles de sa propre main, mais les aurait lui-même traduits du grec. Il semble bien au contraire, dit le Cardinal, que ce texte soit une copie d'une version latine plus ancienne : en effet, après le mot « *custodibus* », Mt. XXVII, 66, et avant le premier mot du chapitre suivant, on rencontre le chiffre LXXIII; ce n'est point là, comme Irico l'a cru, le nombre de gardes apposés au S. Sépulcre, mais c'est le vestige d'une ancienne division du texte : preuve que le scribe du Vercell. copiait un ms. qui avait ce même nombre de sections. Et, de fait, nous possédonss encore des « Capitula » ceux du ms. Paris 6, par exemple, qui coïncident exactement avec ce n° 74, pour l'endroit indiqué. Ce n'est pas là un phénomène unique : D. Donatien De Bruyne a signalé depuis longtemps un cas analogue à propos de l'*Evangelium Palatinum* édité par Tisschendorf en 1847; Lc. XXIV, 12-13 a ceci : « ... non credebat illis LXXVIII . fuerunt autem duo, » etc... Tisschendorf trouvait fort mystérieuse cette intrusion subite, « neque enim capitulorum aut canonum numeri, de quibus cogitare possis, ullo modo convenient ». Il ne fut pas difficile à Dom De Br., qui possède une documentation et une information incomparables sur ce champ de la littérature « parabiblique », d'identifier ce numéro avec celui des Capitula correspondants du même ms. Paris 6, cité plus haut.

L'édition du Vercell. par le Card. Gasquet, représente sous autant de formes typographiques distinctes :

- 1^o le texte encore lisible aujourd'hui (caractères droits ordinaires) ;
- 2^o le texte indéchiffrable de nos jours, mais lu et conservé par Irico et Bianchini (italique) ;
- 3^o les textes raisonnablement conjecturés pour certaines lacunes (italique entre crochets).

En outre, des notes signalent toutes les divergences entre Irico et

Bianchini, confrontent leurs textes avec celui du ms. et rectifient leurs erreurs.

Il n'est peut-être pas inutile de chercher à déterminer, à l'aide de cet appareil, la valeur respective des textes édités par Irico et Bianchini, car ils sont les seuls témoins des passages qu'on pouvait lire encore au XVIII^e s., qui ont péri depuis, et dont le total, d'après une conjecture de Belsheim, atteindrait la moitié du Codex.

Irico, il faut l'avouer, a beaucoup d'incorrections et d'inexactitudes : il orthographie souvent *e* pour *ae*, *f* pour *ph*, régulièrement *i* pour *y*; il écrit plusieurs fois *incrudelitas* pour *incredulitas*; il dit *natatalia* et *natateria* (23) pour *natoria*; *amflius, manſt (manet)*; il fourmille de dittographies à la coupure des lignes *credede/derunt, fi/filium, il/illum, praecedeba/bat, quo/modo quo/modo*; inversement, les tachygraphies ne sont pas rares : *iudas carioth, u/are* pour *ue/xare, opera erunt* pour *operae erunt*; on rencontre chez lui de véritables coquilles : *manxit (mansit), credare (credere), quis (quis), paschae (pasce)*; des erreurs plus graves encore : *statuisse* pour *latuisse, excutiat (exential), praetorium (praedium,) dicunt (cuius), locutus (loculos)*; enfin des lacunes, sautant une ligne par *homoioteleuton* (Lc. VII. 22, Mt. XXIII. 35), négligeant parfois certaines additions marginales ou interlinéaires du premier correcteur. Mais, en dépit de ces taches, on ne trouve pas chez lui de leçons vraiment tendancieuses, pas de retouches intentionnelles, systématiques, pas d'efforts malheureux pour « corriger » le texte, pas de divination chanceuse ou arbitraire, pas non plus d'influence d'un autre texte, Vulgate ou pré-Vulgate pour suppléer aux déficiences du Codex ou subvenir aux difficultés du déchiffrement.

L'un et l'autre éditeur, on le sait, publient la même copie du ms. élaborée longuement et méritoirement par le chanoine F. Ruggerio; cette copie, destinée à l'*Evangel. Quadr.* de Bianchini, l'enthousiaste Irico l'avait « dévorée » et... transcrise avant de la faire relier pour le compte du vénérable Chapitre de Vercel : ce fonds commun se révèle encore chez B. et I. par nombre de leçons qui n'ont pu être fortuites : erreurs, additions et omissions communes attestant la persistance du prototype (Ex.: Mt. XVIII, 9; Mt. XXII, 33, 38; Mc. XIV, 32 : ms. don | nec, I. donec | ins, B. donec | uis). Mais tandis que I., respectueux dans l'ensemble de la copie de R, se bornait à y ajouter l'apport personnel de quelques mots ou fragments de mots non déchiffrés par R, et n'avait à son passif que des erreurs imputables à la faiblesse humaine, Bianchini, lui, émonde, éague, polit, non point partout, il est vrai, mais cependant d'une façon systématique ; il n'a évidemment pas cru détériorer la physionomie propre du ms.; on connaît son programme : « Ad effingendam eius (codicis) picturam typographicam dedi operam... ut... retenta summa religione eadem orthographia, et sphalmatis, atque frequentibus immutationibus litterarum... etc. » : aussi, a-t-il peut-être moins d'inexactitudes de transcription que I., mais hélas ! il a beaucoup plus d'altérations. Et ces altérations sont de trois sortes :

1° omissions voulues. En une vingtaine de passages, il supprime sans avertissement les doublets du scribe de *a*. Il est certain qu'il désigure

ainsi l'aspect extérieur du ms., et dès lors on ne voit plus l'utilité d'une édition diplomatique. Ce qui est plus grave, c'est que dans le verset Mc. XIII. 28, B. non content de restituer au texte les mots « arbore discite », suppléés au bas du folio, débarrasse ce même texte des mots « discite parabolam », sans doute parce qu'il les considère comme un doublet fautif. On voit les dangers de cette méthode...

2° additions : soit pour rendre à un mot sa physionomie normale : Lc. XV. 15, *municipibus*, Lc. XVIII. 4, *reveror*, etc., soit pour compléter la phrase lacuneuse : Lc. V. 13 + *mundare*, Lc. VII. 8 + *uenit*, Lc. XVII. 10 + *quod debuimus...* Mais ceci encore est fort dangereux : à quel texte recourir en effet pour ces suppléances ? Rien, sans doute, ne trahit l'infiltration de la Vulgate ; mais que B. ait su se garder de l'influence des colonnes voisines du Veronensis, on n'oseraît l'affirmer (cf. surtout Jo. VI. 49 : ms. *manducauerunt panem in deserto*, B. *manducauerunt (h) pa...* *mannam in deserto* : et en note : « (h) Addit *panem*, etiam cod. Cant. τὸν χότον ». Mais en vérité c'est « *mannam* » que *b* ajoute et que B. a laissé glisser jusque dans *a*). Quoi qu'il en soit, la présence de plusieurs additions réfléchies, librement et volontairement introduites pour farcir un texte lacunaux, nous oblige à être en grande méfiance pour plusieurs passages aujourd'hui illisibles, dans lesquels B. n'est pas confirmé par I. ; et jusqu'à preuve du contraire, on traitera avec suspicion les endroits mutilés où B. aurait lu plus de lettres que I.

3° retouches verbales corrigent des fautes « évidentes », telles que : *pontijos* (ms. : *pontificis*), *erunt* (*erint*), *quot* (*quod*), *egressus* (*ingressus*), et (*sed t.*) *proficisci* (*profiscisci*), etc., etc. Le malheur veut que ces « évidences » soient souvent subjectives. Est-on bien en droit de rétablir la forme savante *psalmorum*, alors que le texte *a salmorum* ? est-on bien sûr que *cenapura* doive se décliner *cenaepurae*, alors que le ms. porte *cenapurae* ? pourquoi faut-il que « *regnum illud* » soit plus authentique que « *regia illa* » ? Que dire dans un verset comme celui-ci où le procédé se révèle avec ampleur : Mc. VI. 34, porte « *erant ueluti pecora quae non habebant pastorem* » ; la leçon « *quae non habebant* » est unique. B. lui, transcrit « *erant ueluti pecora (sic) non habebant p.* », c.-à-d. qu'il assimile le passage à celui de *b*, je n'ose dire, supprime le « *quae* » pour rendre cette assimilation plus facile, et attire l'attention sur la faute de *a*, qui lit *habebant* au lieu du participe *habentes*. — Je le répète, on relèvera de notables erreurs dans I., mais nulle part l'erreur n'est chez lui soulignée, imposée, comme elle apparaît à maintes reprises sous la plume de B.

Il faudra donc désormais distinguer entre B. et B. ; il y a le Bianchini du ms. de Vérone, le ms. de ses préférences, dont il était si jaloux (« *quem... semper domi socium et tamquam contubernalem habui ;... mibi soli facultas facta fuerat illum edendi* ») ; et il y a un autre B., celui qui se permet les licences constatées dans l'édition de *a*. Sur les procédés des ce dernier, il existe d'ailleurs d'autres témoignages ; c'est à une heureuse suggestion et à des notes inédites de D. B. Capelle que je les dois. B. a édité en effet le Psautier de Vérone (VI^e s.) contenant un texte nettement apparenté à S. Augustin. Or, en confrontant le texte de B. avec celui du ms., D. Capelle

a constaté, ça et là, des manipulations dans le genre de celles qui viennent d'être citées : on n'y rencontre pas seulement des *lapsus*, en somme, excusables (Ps. 1¹ *uia*, ms. *uiam* ; 3² *multiplicati*², ms. *multi* ; 7² *dominus*, ms. *domine* 7⁶ *deducant*, ms. *deducat* ; 17²² *iustitia*, ms. *iustitas* ; 17³¹ + *in* (*uia*), ms. om. ; 20¹³ om. *eos* (*dorsum*) ; 54¹² *plateis*¹², ms. *lateis* ; 51¹, 54¹⁸ *adnun-*
ciauit, — *bo*, ms. *adnuntiauit* ; 55¹ *allophyli*, ms. *allofili* ; 68²⁰ *scis*, ms. *tscis* ; 118¹⁹ *estimaui*, ms. *extimaui* ; etc. etc. etc.), mais plusieurs endroits pèchent par des lacunes regrettables : le texte d'ordinaire très lisible du Cod. étant par ci par là, non point gratté, mais passablement effacé par l'humidité, B passe outre sans crier gare ; c'est ainsi qu'il omet, Ps. 5¹ *pro ea*, 6¹ *in hymnis de octauo*, 62³ *super uitas* 93¹ *domirus* ; il y a même un passage parfaitement lisible et fort intéressant, (attesté également par le Psautier milanais) que B. a supprimé sans mot dire : Ps. 76¹ après *abscidet* le Ps. Ver. ajoute *ōpleū uerb-* (*συντέλησεν πρίμα*) : aucune trace dans B. Point davantage au Ps. 105⁴³ où le texte porte un grattage (//er //uit) : B. transcrit *erint* sans laisser soupçonner la possibilité d'une autre lecture, alors que la première main portait selon toute vraisemblance *herauit*, leçon d'un africanisme caractérisé. Si B. fait ici peu de cas de la 1^{re} m., inversement il reproduit sans plus ample informé les passages barriés. Ce qui est plus symptomatique encore, ce sont les notes justificatives de B. aux endroits qu'il retouche : plusieurs fois (Ps. 24¹³, 62⁴, 118¹⁰, etc.) ses indications sont absolument fausses et contredisent carrément le ms. ; en beaucoup d'autres passages, il se laisse inconsciemment influencer par des textes voisins, et bien qu'il renseigne le plus souvent avec exactitude le texte du Cod., l'édition est « misleading ». Relevons en particulier : 22³ *praeclarus*, ms. *praeclarum*, retouche malheureuse (et par surcroît non avouée), car *praeclarum* semble bien être le vestige d'une leçon plus ancienne qui portait *poculum* au lieu de *calix* ; 51¹¹ *ante conspectum*, ms. — *tu* : qui rappelle la forme *in conspectu* de Aug. ; 67⁶ *pleuis*, ms. *pleui* : c'est ici le texte de Sabatier qui a influencé B. ; 87¹ où B. rejette en note *lacum inferiorem* pour adopter la leçon d'Aug. *lacu inferiore* (?) ; 93¹ là où le ms. porte *dominus* quelque peu effacé, B. note en mg. « *deest liore vel fidenter egit* » qu'il emprunte à Aug. ; même jeu dans le choix des variantes Ps. 77¹⁵, 78⁸, 84¹¹, 118¹⁰ (*muscipula*, que B., ignorant sans doute l'existence du neutre *muscipulum*, veut orthographier *muscipulam*), 119¹, 124³, 144², et surtout 105²² (ms. *aquas*, B = Aug. *aquam*), 2⁸ (*possessiones tuas*, leçon singulière, mais que B. appuie sur la Vers. Syriaque : ms. *possessionem tuas*) et 10³ *in obscuro luna* ; le texte des parallèles (cf. Psautier du Cassin) permettant la lecture *in obscuro lunae*.

Il ressort de tout ceci, non pas, assurément, que l'édition du Psalt. Véron. par B. soit méprisable, elle est au contraire dans l'ensemble très soignée : mais l'arbitraire de certaines retouches, la présence de certaines maladresses orthographiques, l'imprudence de certains choix de leçons, la promptitude à donner dans de faciles assimilations aux textes circonvoisins, rendront suspecte une édition comme celle de l'Evang. Vercellen., privée du riche apparatus critique et diplomatique dont B. a heureusement entouré le Psautier de Vérone.

On n'hésitera donc pas à considérer le B. du Vercellensis comme un texte tendancieux — ce qui n'enlève rien au mérite du B. du Veronensis ; on acceptera, au contraire, avec plus de confiance les témoignages d'Irico, — sans oublier de faire la part de ses imperfections et de ses négligences. Cette double conclusion est peut-être utile à retenir lorsqu'il est question de choisir entre B. et I. pour les textes que nous ne possédons plus que par leur témoignage.

Deux remarques pour finir. Les liturgistes regretteront peut-être que, publiant un ms. si difficilement abordable, l'A. n'ait pas pensé à eux et transcrit pour leur usage les nombreuses notes ajoutées au VII^e s. pour la lecture des péricopes évangéliques. — Des critiques regretteront aussi que l'Eminentissime Auteur n'ait pas apporté plus de rigueur dans la composition de l'appareil, en particulier pour ce qui concerne la disposition typographique des premières et secondes mains ; la correction des épreuves a aussi laissé quelque peu à désirer : ça et là, les références des notes aux textes manquent d'exactitude ou de précision, et dans l'introduction, en particulier, les typographies italiennes, peu familiarisées avec « the beautiful english tongue » ont laissé échapper des à-peu-près tels que : gatering, follewed, hawe, vhen... ; point toutefois de coquilles de quelque importance.

D. B. SODAR.

WOLFF. (*ODILO O. S. B.*). **Tempelmasse.** Wien, A. Schroll. 1912. In-4°, 125 p. et 80 planches.

Dans cette publication artistique autant par son objet que par sa belle exécution, fruit d'un travail conscient et persévérant, l'A. part de ce principe d'esthétique incontestable qu'il y a une loi de proportion à la base de toute beauté, et spécialement à la base de la beauté architecturale. Après avoir développé cette idée au point de vue philosophique, il cherche à déterminer la loi de proportion qui a présidé à la conception des monuments les plus remarquables de l'antiquité : il analyse le plan et l'élévation des temples les plus célèbres de la Grèce, de l'Egypte, des basiliques de Rome, et des églises romanes d'Allemagne. La thèse est celle-ci, c'est que l'hexagramme (obtenu en joignant 2 à 2 les sommets de l'hexagone régulier) est la figure de laquelle se déduisent les dimensions relatives de tous ces monuments. Et de fait il faut avouer que les mesures faites sur les plans de ces temples confirment remarquablement la théorie de l'A. Il y a bien un peu d'ingéniosité dans la multitude d'hexagones à inscrire les uns dans les autres pour rendre compte de toutes les particularités de ces constructions, mais que l'idée fondamentale soit juste, il nous semble que les calculs et les dessins de l'A. le prouvent d'une façon tout à fait frappante.

D. R. P.

P. CUNIBERT MOHLBERG. **Liturgiegeschichtliche Forschungen.**
Heft 1. *Ziele und Aufgaben der Liturgiegeschichtlichen Forschung.*
Münster i. W., Aschendorff, 1919, 8°, VIII-52 pp. Mk. 3.20.

C'est un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la liturgie, en même temps qu'un programme des travaux à exécuter dans l'avenir, que nous offre D. Cunibert Mohlberg, bénédictin de Maria-Laach, La science litur-

gique ne fera de réels progrès que le jour où les travailleurs procéderont avec méthode et d'après un plan bien conçu. Ce n'est pas que les siècles passés aient ignoré la Liturgie ou méconnu son importance, loin de là ; l'exposé historico-bibliographique esquissé par l'auteur le prouve surabondamment. Il n'en est pas moins vrai qu'un travail d'ensemble, exposant les développements de la Liturgie chrétienne à travers les siècles, est en ce moment impossible. Avant d'atteindre ce but suprême et dernier, il faut arriver aux buts secondaires, et c'est ici que le travail de recherche doit déterminer ses différents objets : répertoires des sources et des travaux antérieurs ; inventaires des manuscrits liturgiques ou contenant des matériaux d'histoire de la liturgie, en vue de rédiger une histoire de la littérature liturgique ; éditions de sources nouvelles et révision des textes déjà publiés avec la compétence historique, philologique, théologique voulue ; étude des péricopes ; tradition des formulaires ; collections et agencement chronologique de tous les témoignages historiques relatifs à la liturgie ; études des divers éléments, vêtements, ustensiles, lieux saints, temps ; études de l'élément verbal dans la liturgie ; études sur la musique sacrée ; histoire des sacrements, des divers états reconnus par l'Eglise ; études de la liturgie dans les différents diocèses, ordres religieux, groupements régionaux ou linguistiques ; études des différentes périodes, et le tout d'après une méthode de comparaison.

Certes le XIX^e et le XX^e s. ont produit de nombreux et remarquables travaux ; nombreux sont les périodiques qui contribuent largement à l'étude scientifique et pratique de la liturgie ; mais il reste beaucoup à faire. Les bénédictins de la congrégation de Beuron se proposent de développer ces études en créant trois organes :

Liturgiegeschichtliche Quellen, destinés à la publication de sources, d'écrits du M. A. relatifs à la liturgie ou importants pour l'histoire de la liturgie.

Liturgiegeschichtliche Forschungen, qui comprendront des répertoires bibliographiques, des inventaires, des monographies.

Archiv für Liturgiegeschichte, qui contiendra des notices de moindre étendue, des nouvelles et un bulletin des récentes publications.

Le programme est vaste, mais les travaux déjà publiés permettent de bien augurer de l'avenir. Grâce à l'intelligente direction de son abbé, le monastère de Laach, comme celui de Beuron, devient un foyer d'érudition qui fait honneur au nom bénédictin.

D. U. BERLIÈRE.

C. CALLEWAERT, J. C. L. *Liturgicæ Institutiones*. T. I. *De S. Liturgia universim*. 1 vol. in-8°, p. 6 + 160. C. Beyaert. Bruges, 1919.

L'A. se propose de faire progresser l'enseignement des séminaires et plus généralement l'éducation chrétienne des fidèles, en publiant, non pas un nouveau manuel de rubriques, mais un cours *scientifique et didactique* de liturgie. En attendant les autres volumes promis (*De Breviario*, *De Missali*, etc.), nous saluons celui qui ouvre la série : œuvre très opportune, et vraiment digne du docte et pieux collaborateur des *Colla-*

tines Brugenses et de l'orateur écouté des « Semaines liturgiques »¹. C'est à cause de l'estime dans laquelle nous tenons le *D. S. L. universim*, que nous allons étudier de près les cinq chapitres où la L. y est successivement : définie (I), expliquée par ses différentes raisons (II : terme, agents sacerdotaux, fins), présentée dans son développement historique (III), ramenée à ses sources (IV : spécialement la L. romaine), caractérisée en tant que science (V).

Une analyse, annoncée minutieuse (« multo fusius quam solet... », préf. p. 6) conduit M. C. à donner de la L. cette définition : « ordinatio ecclesiastica cultus publici » (n° 6). Et il insiste : « actus autem cultus publici ad L. pertinent solum in quantum sunt institutionis aut ordinationis ecclesiasticae, non vero in q. sunt a Christo immutabiliter instituta ». Bien qu'en pratique les éléments d'origine différente soient indissolublement associés (n° 7), il importe d'exclure de la conception de la L. ceux de provenance divine : sous peine de manquer à la tradition et de faire de la science lit. une encyclopédie théologique. — Nous observerons : A) Au point de vue de la forme : les règles de la logique obligeraient tout au moins à écrire (genre, diff. spécf.) « cultus publicus ab Ecclesia ordinatus ». B) Au point de vue de la doctrine : 1° L'appel adressé à la tradition paraît insuffisamment justifié (7 et 170, note) ; à telles enseignes que l'argument est resté inaperçu de liturgistes tels que Guéranger, Thalhofer, Eisenhofer, Van den Stappen, Fortescue. 2° N'eût-il pas été bon, surtout dans un livre d'enseignement, de faire remarquer que, sur un point fondamental, on a de pareils noms contre soi ? 3° Tradition et autorité mises à part, l'A. avoue-t-il certaines conséquences de sa théorie ? p. ex. : les fidèles qui communient au moment de la « communion » ne pourront plus être dits agir « liturgiquement », puisqu'ils se conforment à l'institution même de la Cène ; ceux qui communient en dehors de la messe agissent « liturgiquement », puisqu'ils ne se conforment pas, etc. 4° A aller au fond des choses, nous ne voyons pas la légitimité du caractère *exclusif* de la défñ. proposée. 5° Quant au danger de laisser la science lit. s'enfler en encyclopédie, il n'existera point pour le liturgiste qui considérera sa vaste matière du point de vue strictement cultuel². Nous constaterons d'ailleurs, sous peu, que l'A. lui-même a eu peine à se tenir dans les limites de sa formule.

Au chap. II, les articles où il est traité du sacerdoce et du ministère (III : Christus, Ecclesia, etc.), et des fins et fruits de la L. (IV, notamment : fructus moralis et asceticus, etc.) méritent l'éloge. — Mais, dans l'art. II (Objectum cui) : pourquoi le « culte religieux » est-il défini de façon trop imprécise (9 : la définition envelopperait la révérence envers le magistrat civil) ? pourquoi le culte de dulie et le culte de latrie nous sont-ils seule-

1. M. C. a eu le mérite de mener à bien le présent travail dans les conditions pourtant les plus défavorables : « ... sub teutonica tyrannide, e Seminario nostro ejecti, a ... bibliothecæ usu exclusi » (préf., p. 6).

2. On n'a pas à s'occuper ici du cas de l'écrivain qui élargirait délibérément son champ de vision, pour traiter, à propos de L. des questions connexes : théologie, spiritualité, ascèse, sociologie, art, etc.

ment dits différer d' « espèce », alors qu'ils n'ont en commun que la plus pâle des analogies ? et pourquoi est-il parlé de l'*objectum cui secundarium* de la L. (certains êtres créés), avant qu'il soit parlé de l'*objectum cui primarium* (Deus, SSma Trinitas) ? Etrange interversion. — A l'art. III : certaines expressions (17-18 : Christus minister principalis) cohèrent mal avec une défin. de la L. qui a intentionnellement exclu les rites « ex opere operato » ; et la théorie, d'ailleurs excellente, « De participatione fide-*lium* » (29-37) s'ouvre par une thèse, « *activa participatio ordinatur... ad passivam* », qui prêterait à malentendu. — Dans les passages consacrés aux rapports de la L. avec le dogme (art. IV, 41, 42), on remarquera le sage tempérament apporté à l'interprétation de la maxime : « Lex orandi, lex credendi ».

Le précis historique de la L., qui forme le chap. III, est bien conduit et bien documenté, à ce qu'il nous semble : on y trouve des renseignements sur les travaux relatifs à la L., parus le long des âges. Connu lui-même par ses recherches, et très au fait des publications récentes, M. C. s'efforce de caractériser impartialement la nature et le mérite des œuvres contemporaines. — L'étude des sources juridiques de la L. (ch. IV, a. I) fait apprécier en lui un canoniste à la fois profondément respectueux de l'autorité et discrètement libéral (les rubriques, la coutume). Les pages consacrées aux sources littéraires de la prière publique (a. II) comptent parmi les plus neuves de l'ouvrage. Le jeune clerc rencontrera là d'utiles éléments d'initiation ; et le lecteur averti relèvera maintes observations judicieuses (p. ex. : 157-159). La question de l'*Inspiration en L.* est indiquée sommairement, du seul biais historique (146) ; celle de l'emploi du sens *accommodatice* des textes, à peine mentionnée (167). — Suivra-t-on l'A. lorsque, au ch. V, il incline à ranger la science lit. dans les disciplines canoniques (182) ? Du moins on sympathisera avec les recommandations que son dernier § (*De methodo expositionis*) adresse et aux maîtres et aux étudiants (179-180) : « ... tandem in corde (audientium, legentium) excitentur affectus admirationis, reverentiae, pietatis, dum ostenditur quam digne, quam perfecte per L. catholicam redditur Deo... omnis gloria et honor ipsi debitus... »

Sans doute l'exercice même de la vertu de religion demeure extérieur à l'exposé théorique du culte. Mais, étant à la fois pratique et surnaturelle, la science lit. tend doublement à s'épanouir en piété. Remercions donc M. C. de n'avoir pas refusé à son lecteur des suggestions spirituelles opportunes (p. ex. à l'occasion des rubriques), et de lui avoir plus généralement donné l'exemple de ce « *studium pium... (cum) vera et intima devotione* », justement réclamé du liturgiste (180). Il n'est pas douteux qu'une réelle valeur ascétique, accompagnée d'une certaine onction dans le style, achève la physionomie d'un ouvrage qui se signalait déjà par tant de qualités : l'étendue du savoir, la maturité et parfois l'originalité de la pensée, une prudence de jugement qui n'exclut pas la critique, la clarté et la sobriété de l'exposition.

Quelques défectuosités de détail ou d'exécution matérielle : chronologie du grand schisme inexacte (98) ; sous-titres qui sont parfois les *membra*

disjecta d'une sentence non exprimée préalablement dans son intégralité logique (p. ex. : 17, « in æternum ») ; corrections, du reste sans conséquence, dans le texte ou les renvois aux notes ; rares lacunes dans l'index.

D. MAURICE FESTUGIÈRE.

MOHLBERG (Dr P. CUNIBERT), O. S. B. **Radulph de Rivo, der letzte Vertreter der altrömischen Liturgie.** Texte. Münster I.-W., Aschendorff, 1915, gr.-8°, XVI-310 p.

Ce volume est le complément nécessaire et attendu de l'important travail que D. Cunibert Mohlberg a consacré dans une dissertation doctorale au célèbre liturgiste tongrois du XIV^e siècle, Raoul de Rivo. Jusqu'ici on ne possédait de lui que le *Liber de canonum observantia* édité à Cologne par Hittorp. D. Mohlberg nous donne enfin une documentation complète : le *liber de officiis ecclesiasticis*, publié pour la première fois d'après un ms. des archives de la ville de Cologne ; le *liber de canonum observantia*, d'après le texte d'Hittorp, qui peut l'avoir pris dans un manuscrit perdu du monastère de Sept-Fontaines dans la forêt de Soigne, mais en maints endroits corrigé par D. Mohlberg ; enfin le *Tractatus de psalterio observando*, donné pour la première fois d'après le Cod. Bruxell. 1996-2000 provenant des chanoines-réguliers de Tongres.

Les textes sont édités avec grand soin. On saura gré à l'éditeur d'avoir identifié les citations. On remarquera dans le *de offic. eccl.* ainsi que dans le *de can. observ.* une intéressante lettre de l'évêque Gautier de Montpellier (1104-1126) adressée aux chanoines-réguliers de Chamouzey relativement aux modifications apportées par S. Norbert dans la liturgie (pp. 7-10, 48-49) et le Prologue des « Capitula » attribués à l'évêque Etienne de Tongres, av. 916 (p. 23-25). L'importance de ces textes résulte du fait que Raoul de Rivo fut un défenseur érudit de l'antique liturgie, dont le programme a été repris par Pie X dans sa révision du Bréviaire. D. U. B.

Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters begründet von L. TRAUBE ;

IV. 2. BEESON (Ch. H.). **Isidor-Studien.** München, Beck, 1913, 8°, IV-174 p.

V. 1. LEHMANN (P.). **Vom Mittelalter und von der lateinischen Philologie des Mittelalters ; — FRENKEN (GOSWIN).** **Die Exempla des Jacob von Vitry.** München, Beck, 1914, 8°, 154 p.

I. M. Beeson expose la rapide et étonnante propagation des écrits d'Isidore de Séville jusqu'au IX^e s. D'Espagne le courant se porte vers la France et, de là, surtout par l'intermédiaire des moines Irlandais, dans les différentes parties de la chrétienté. La multiplicité des copies et les citations des œuvres d'Isidore dès le VII^e s. montrent bien l'influence extraordinaire qu'il a exercée sur la culture intellectuelle de ce temps.

M. Beeson a dressé une liste respectablement fournie de manuscrits d'Isidore groupés d'après l'ordre des œuvres de l'édition d'Arevalo, puis, dans un travail d'ensemble, exposé leur propagation dans les différents pays. En appendice l'auteur donne une réédition critique des *tituli* d'après de plus nombreux manuscrits que les éditions précédentes.

II. Le Dr Lehmann recherche l'origine du nom de moyen-âge donné à une période de l'histoire ; le mot est antérieur à Georges Horn (1667), à Rausin (1639) ; on le trouve en 1469 désigné par le terme : « media tempestas », en 1518 par « media aetas », peu après par « media antiquitas » et « media tempora ». Ce n'est qu'à la fin du XV^e siècle que les humanistes allemands, plus spécialement, s'attachent à l'étude du moyen-âge ; l'Allemagne y voyait les plus beaux siècles de son histoire, alors que l'Italie était toujours éprixe de son Idéal antique. Les controverses religieuses des XVI^e et XVII^e s. troubleront la pureté des recherches sur cette période, utilisées surtout en vue des polémiques confessionnelles. Mais une nouvelle école d'érudits se créa qui sut rendre justice au passé, et bientôt les immortels travaux de l'érudition française, surtout ceux de la Congrégation bénédictine de St-Maur, vont poser les fondements de l'édifice grandiose que l'érudition du XIX^e élèvera : l'étude critique et scientifique du moyen-âge, de sa langue, de sa littérature, de sa production et de sa tradition littéraire, et même de son écriture, véhicule de la pensée à travers l'ancien monde.

Le travail de M. Frenken sur les *Exempla* de Jacques de Vitry s'imprimit en même temps que l'édition qu'en donnait le Dr Greven ; c'est vraiment une bonne contribution à l'histoire de la littérature narrative du moyen-âge. Après avoir fait connaître la bibliographie sur l'*exemplum* dans le sermon du moyen-âge et exposé le sens qu'on attribuait à ce mot, il en fait connaître les origines dans la prédication chrétienne. La biographie de Jacques de Vitry (p. 18-24) offre cette particularité que l'auteur croit retrouver cet écrivain dans le maître Jacques « nacione Remensi, canonico Caineracensi » de l'*exemplum* n°4. Jacques serait natif de Reims même et aurait porté, comme nom de famille, celui de Vitry. La partie plus spécialement neuve est celle des sources des *Exempla* qu'on trouve dans les « sermones vulgares » et « communes », leurs relations avec les littératures latine, romane et orientale, leur adaptation dans la prédication allemande (Geyle de Kaisersberg, Abraham a S. Clara) et dans la littérature profane.

Pour l'édition des *Exempla* M. Frenken s'est servi des manuscrits de Liège, Bruxelles et Bruges.

Les spécialistes préciseront les sources des divers « exempla », et les citations bibliques ou littéraires, comme l'ont fait C. Weyman, Bitschofsky, et, après eux, A. L. Mayer dans l'*Historisches Jahrbuch*, XXXVIII, 1917, p. 402-404. Au point de vue de l'histoire belge, il y a lieu de relever un texte intéressant concernant l'art de la sculpture à Fontaine. D'après le récit, il doit s'agir de Fontaine-l'Evêque — « in qua fiunt ymagines beate Marie opere subtili et eleganti » (n° 4, p. 98). Au point de vue de l'histoire monastique l'intérêt et l'estime que l'auteur porte à l'ordre de Cîteaux, dont la discipline était alors florissante, se manifeste dans un grand nombre d'exemples (n° 3, 10, 11, 16, 35, 36, 37, 39, 42, 52, 69, 80), alors qu'il n'y a pour les monastères bénédictins que la seule mention d'un moine propriétaire, au mépris de la règle et de son abbé (n. 91).

D. U. BERLIÈRE.

P. BERNHARD DUHR, S. J. *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge.* Bd. II : *Geschichte... in der ersten Hälfte des XVII. Jahrh. Erster und zweiter Teil.* Fribourg en Br., Herder, 1913, XVIII-703, X-786 p. Gr. 8°.

Par l'étendue du domaine qu'il embrasse et auquel les nécessités mêmes de l'exposé historique ont obligé d'adoindre les provinces limitrophes de l'ancienne Allemagne, par l'importance du rôle joué par les quatre provinces de la Compagnie de Jésus pendant la guerre de Trente Ans, par le nombre et la valeur des personnalités qui illustrent en ce moment la Société, le travail du R. P. Duhr constitue une contribution de premier ordre à l'histoire religieuse, politique et littéraire du XVII^e siècle.

Certes les faits qui s'enchaînent dans la vie d'une province reproduisent d'assez près la vie d'une province voisine, mais de telles similitudes et répétitions fournissent la matière du tableau d'ensemble et mettent mieux en relief les hommes et les choses d'une même époque. L'auteur a eu à sa disposition des matériaux nombreux et variés, et il a su y glaner les traits qui font revivre le prodigieux développement de la Compagnie dans les pays de langue allemande, permettant de saisir sur le vif son action religieuse et sociale.

Après avoir exposé l'histoire des quatre provinces de la Société : Bas-Rhin, Haut-Rhin, Germanie supérieure, Autriche, leur origine, leur développement et leur composition, l'auteur trace le tableau assez sombre des guerres qui désolèrent l'Allemagne pendant la première période du XVII^e siècle, afin de faire mieux comprendre l'activité déployée par la Compagnie et le rôle prépondérant qu'elle joua dans la vie religieuse et dans la contre-réforme.

Cette activité se développe surtout sur le terrain pédagogique : de là, les chapitres si nourris consacrés aux gymnases, universités, convicts, théâtre scolaire. Le ministère des âmes réclame d'ailleurs aussi une part importante de cette activité : on la voit s'exercer dans les missions, les Exercices spirituels, l'apostolat des bons livres, l'œuvre des conversions. L'attention du lecteur est appelée plus spécialement sur les Congrégations de la Ste-Vierge, les œuvres de charité, la réforme des monastères, le rôle délicat des Pères en qualité de confesseurs des princes, de prédicateurs de la cour, d'éducateurs de princes, leur participation à l'aumônerie militaire, leurs travaux dans la recatholisation d'une partie de l'Allemagne, leurs productions scientifiques, leurs luttes contre les abus du temps, spécialement contre la sorcellerie.

On lira avec intérêt les pages consacrées au recrutement, à la formation, à l'exclusion des membres de la Compagnie, à sa vie intime, à l'administration de ses biens. La Compagnie fut combattue ; les fables les plus absurdes circulèrent sur son compte, des imprudences provoquèrent de regrettables conflits, il y eut des malentendus.

Il est un point qui nous intéresse plus spécialement, nous Bénédictins, c'est le chapitre concernant la question des monastères enlevés aux anciens ordres et donnés à la Compagnie, ainsi que les relations avec les anciens ordres (II, p. 157-204). Je crois que de nos jours on peut juger ce

point d'histoire et de droit avec plus de calme et de bon sens, qu'à une époque où l'esprit de corps surexcité ne se rendait pas un compte exact de la nature des revendications exagérées et de leurs conséquences pratiques. Il est certain que les anciens ordres n'étaient pas tous en état de re-peupler les monastères qui leur avaient jadis été enlevés. Le bien général de l'Eglise exigeait un emploi immédiat et profitable de certains biens restitués. Il put y avoir des fautes individuelles, des froissements de personnes, mais dans l'ensemble on peut reconnaître le bien fondé de la défense de Laymann. D'excellentes relations se créèrent entre la Compagnie et divers monastères bénédictins, qui recrutèrent nombre de vocations dans les collèges de Jésuites. Si la Congrégation de Bursfeld, alors encore plus puissante par le nombre de ses maisons, avait témoigné d'une vie plus intense, tant au point de vue de l'action religieuse que du mouvement scientifique, peut-être eût-elle pu s'attribuer une part plus importante dans les résultats de la contre-réforme. Mais il y avait déjà trop de formalisme dans les rouages de la Congrégation, trop d'indépendance individuelle, trop de particularisme local. Ce n'est pas avec cela qu'on agit sur le monde, qu'on voit de haut et qu'on juge à longue portée.

Le travail du P. Duhr est richement documenté ; son illustration est intéressante. Grâce aux tables alphabétiques, son usage en est grandement facilité.

D. U. BERLIERE.

SCHIMBERG (ANDRÉ). L'Éducation morale dans les collèges de la Compagnie de Jésus en France sous l'Ancien Régime (*XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles*). Paris, H. Champion, 1913, 1 vol. gr. in-8°. XVIII-592 p.

1913-1920 ! L'Auteur et l'éditeur pardonneront un tel abus, qu'ils savent involontaire, du *moratorium*.

Le titre de l'ouvrage suffit à révéler la complexité de la matière embrasée : dans le sujet proprement dit que de problèmes inclus, et alentour que de questions soulevées ! M. S. se voit amené à esquisser d'abord les règles ascétiques et l'organisation de la Cie de J., à retracer ensuite les vues fondamentales des fils de S. Ignace en théologie et en morale (la nature humaine, la liberté et le surnaturel), à rappeler les luttes, controverses, procès par eux soutenus (grâce, probabilisme, casuistique). D'ailleurs le même XVI^e s. qui a, dès l'origine, voué les Jésuites au combat, leur a permis de contracter, dans le domaine de la pensée, des alliances : ils entrent très franchement, comme maîtres de culture, dans le mouvement de la Renaissance, et opèrent l'intégration des écrivains patens de l'antiquité dans les programmes d'instruction de la jeunesse chrétienne. Là est l'originalité de leur fameux *Ratio studiorum*. Les tendances de leur enseignement religieux (contrepied du protestantisme, puis du jansenisme) et profane (« humanités ») étant connues, quelles sont les autres caractéristiques de leur œuvre pédagogique, où les préoccupations morales tiennent naturellement la première place ? La Cie s'efforcera de développer chez ses écoliers une piété allègre et l'usage relativement fréquent des sacrements, de cultiver en eux les vertus personnelles et sociales (charité, politesse), d'aguerrir leur volonté ; elle se servira de l'exemple des grands

hommes du paganisme comme de celui des héros chrétiens, des tragédies représentées en public aux jours solennels comme des « prélections » quotidiennes du cours, dans un but hautement moralisateur ; à côté du régent de classe, elle placera le surveillant d'étude et de discipline, aux importantes et délicates fonctions¹, et les exercera tous deux à la connaissance de la psychologie de l'enfant et de l'adolescent ; par leur intermédiaire, elle pratiquera savamment l'art d'encourager et de punir, et celui de former des élites ; à l'action du maître sur l'élcolier, elle saura ajouter celle de l'élcolier sur ses condisciples ; enfin elle créera, sur un plan raisonné, le cadre matériel dans lequel elle appliquera ses méthodes, l'édifice du collège, — externat auquel un internat n'est adjoint que par nécessité.

C'est en France que l'A. s'est proposé d'étudier l'œuvre pédagogique des Pères, depuis la fondation des premiers centres d'éducation jusqu'à l'expulsion de la Cie : il a donc à suivre durant deux siècles la fortune de celle-ci dans le royaume. D'abord ardents ligueurs, bientôt amis et protégés de Henri IV, dont les interventions, singulièrement efficaces, aident à la multiplication de leurs établissements, les fils de S. Ignace ont désormais partie étroitement liée avec la monarchie Bourbonnienne. Confesseurs et conseillers de nos rois et de beaucoup de hauts personnages, ils sont activement mêlés à tout ce qui se fait d'important en France. Et comme leur clientèle scolaire est immense, comme elle comprend en particulier les enfants de l'aristocratie, comme chaque maison d'éducation des Pères sert généralement de base à diverses œuvres d'apostolat (prédication, retraites, congrégations de messieurs, etc.) et tient une place extrêmement vivante dans la cité, tous les événements notables ont une répercussion dans nos collèges, tous les souffles y passent, toutes les influences y déterminent des effets ou des réactions, en sorte que le mouvement entier de la société française, religieux et politique, national et provincial, s'y laisse saisir, sous un jour particulier, mais des plus suggestifs : au XVII^e s., évolution rapide du pouvoir royal vers la monarchie absolue ; conflit de Louis XIV et du Pape, vote des quatre articles par l'Assemblée du clergé ; révocation de l'édit de Nantes et mesures de persécution ; dans le dernier tiers du grand siècle, la noblesse écartée des emplois et réduite par le souverain à une condition de brillante, mais démoralisante, domesticité — et, tandis que la haute société se déprave, les signes apparaissant, puis se multipliant, d'un prompt déclin de la piété et de la foi ; enfin, le XVIII^e s., et l'ébranlement de toutes les assises se faisant sentir, de plus en plus menaçant, dans le triple ordre religieux, social, politique. — Or, dans ces différentes circonstances, conjonctures, périodes critiques, quelle a été l'attitude de la puissante Cie ? Directeurs de conscience et éducateurs des classes dirigeantes, les Jésuites sont socialement au nombre des causes : quels ont été la clairvoyance, la vigilance, les procédés, la mesure, le succès de leur influence pour le bien ?

1. L'équivalent de ce surveillant avait existé naturellement dans les écoles monastiques : mais, depuis le moyen-âge, la sainte graine s'en était perdue.

Difficilement trouverait-on un sujet plus attachant, mais exigeant aussi plus de qualités de qui l'entreprend. M. S. apporte à sa tâche la compétence de l'historien qui n'a pas épargné les patientes recherches¹, et les ressources d'un esprit très ouvert et très cultivé : goûts de l'humaniste, finesse du psychologue, jugement sûr du moraliste. Avantages que complètent chez lui les lumières, indispensables en la matière, de la vérité catholique pleinement comprise et aimée. Notons enfin comme caractéristiques de sa pensée, une grande tolérance, un certain libéralisme, une parfaite et délicate impartialité. C'est le haut idéal qu'il a entrevu pour le religieux et l'éducateur qui, à l'égard des fils de S. Ignace, le rend, d'ordinaire, très abondant et très chaud dans l'éloge, mais parfois aussi très net dans ses réserves, voire même, sévère dans quelques critiques. Heureuse la cause qui trouve un historien aussi probe, aussi conscients.

Nous lui présenterons à notre tour certaines observations.

Sans doute on ne lui cherchera pas noise sur ses appréciations en philosophie et en théologie. Cependant il ne faudrait pas forcer à ce point (p. 110, l. 19), dans le sens du *Contrat Social*, les théories des maîtres de la scolastique sur la nature du pouvoir civil ; ni sembler dire (p. 117, l. 6-11) que S. Thomas d'Aquin n'a pas su distinguer l'objet formel de la philosophie de celui de la théologie ; ni célébrer avec une telle exagération les intentions apologétiques (pp. 124, 441) du Cartésianisme ; ni, en exposant, du point de vue diamétralement opposé au Jansénisme, les controverses sur la nature et la grâce, se laisser entraîner à certaines confusions d'idées (prémotion et prédétermination pp. 57, 59, 112), de questions (p. 57 ss.) et d'écoles (la pure orthodoxie et l'erreur, p. 64, l. 30), à des expressions inconsidérées à l'égard de la tradition théologique (p. 56, l. 13-15), à de véritables écarts de langage envers S. Augustin et S. Thomas (p. 66, l. 24 ss.), surtout à des affirmations ou à des qualifications qui, sur le compte de notre pauvre nature déchue, feraient rudement la leçon à S. Paul lui-même (pp. 57, l. 34-36 ; 65, l. 25 ; 446, l. 9).

M. S. nous donne des détails bien intéressants sur le caractère que les Pères ont imprimé aux fêtes religieuses. C'est à eux que la France a dû l'institution de la « première communion ». On n'oublie rien, dans nos collèges, de ce qui peut rehausser la pompe aimable de la solennité : « huit communians² servaient à l'autel... tous bien frisés et poudrés..., choisis parmi ceux qui avaient les plus grands cheveux auxquels on avait attaché des ailes de différentes couleurs ». Le cérémonial de circonstance est à l'avantage. Dans les grandes occasions (pp. 211-216), la profusion de lumières et de fleurs est extraordinaire ; les chanteurs en réputation prêtent leur concours ; une machinerie savante meut l'ostensoir... « Le succès répond aux efforts (des Pères) : la foule envahit leurs églises et proclame que, de tous les religieux, ce sont les Jésuites qui sont les plus

1. Dans la documentation relevons les monographies de collège, catalogues de bibliothèque, cahiers de classe, thèses, poésies de circonstance, innombrables pièces de théâtre et ballets composés par les Pères, listes d'écoliers.

2. Au collège de Pont-à-Mousson, fin du XVI^e s., p. 211, c. errata.

habiles ». De ces innovations dans le rituel, de ce luxe profane, de cette munificence déployée, de cette vaste mise en œuvre de tout ce qui peut charmer les sens, M. S., dans la meilleure intention du monde, fait honneur à la vénérable « liturgie » de l'Eglise (p. 216). Hélas ! nous avons le regret de lui demander de réviser ici ses critères¹.

Les principes théologiques des fils de S. Ignace (réhabilitation plutôt optimiste de la nature humaine, etc.), l'économie de leurs programmes (assiduité aux leçons de l'antiquité païenne), et leurs vues caractéristiques en éducation (culture du vouloir ; admission assez libérale des motifs naturels de l'activité, conjointement aux surnaturels), — ces éléments divers forment, comme l'a bien vu l'A., un assemblage très fortement lié, très homogène. Parmi les conséquences pédagogiques du système, il signale et approuve particulièrement le recours méthodique à l'émulation, l'utilisation de l'amour-propre et du point d'honneur (pp. 236 ss., 328 ss.). Dans le même ordre d'idées, les Pères « apprendront à la jeunesse à ne plus se contenter du vieil idéal monastique ; les premiers ils feront dans l'éducation la place la plus large aux vertus actives et conquérantes » (p. 238). — Au cours de ses fines analyses, M. S. ne s'est-il pas demandé, comme moraliste, si les procédés d'éducation que lui-même préconise sont les meilleurs pour la formation du caractère (cf., à ce propos, le chap. VI, § 2) ? comme chrétien, si le livre qu'on n'améliore pas, l'Evangile, ne lui suggère pas de revoir sa théorie de l'appel à l'amour-propre ? comme historien enfin, si le « vieil idéal », qui lui paraît périmé, n'avait pas produit, dans les premiers siècles de l'Eglise, des volontés singulièrement trempées, et, au temps de Godefroy de Bouillon, de S. Bernard, de S. Louis et encore de Charles V, des hommes de foi, magnifiquement passionnés pour l'action ? — Certes nous ne songeons ici, ni à méconnaître la puissante impulsion que l'ascèse Ignatienne a imprimée aux « œuvres », ni à contester la très belle reprise de vitalité catholique qui a marqué le XVII^e s. français. Mais précisément l'une des vérités que le livre de M. S. est très propre à faire sentir à qui sait un peu son histoire, est que, de l'idéal de la chevalerie (loyauté, chasteté, défense du faible, etc.) et des croisés, à celui des gentils-hommes du grand siècle, il y a tout de même une trop visible baisse. Le révélé si efficace, méritait donc mieux qu'un congé spirituel, qui s'était « vieux » schème désinvolte : il garde notamment toute sa valeur pour l'éducation.

On se serait attendu à voir l'écrivain, noter (pp. 133 ss.) que la part accordée, dans le *Ratio studiorum*, aux auteurs antiques chrétiens est à peu près nulle. — Le titre du chap. IV est logiquement plus étroit que la matière traitée. Dans le titre du chap. II, on substituerait avantageusement « doctrines » à « études ». — C'est, non pas la faculté de théologie de la Sorbonne (p. 123), mais la Congrégation de l'Index qui prohiba les œuvres de Descartes *donec corrigantur*, le 20 nov. 1663. D'ailleurs le Cartesianisme avait été frappé par l'Université de Louvain dès 1662. — Pp.

1. Cf. p. ex., les documents émanés de Pie X : le *Motu proprio* du 22 nov. 1903 ; la *Lettre au Cardinal Vicaire* du 8 déc. 1903.

484, 583, 584 : l'emploi du mot « cloître » risque d'égarer un lecteur non informé : les P.P. Jésuites n'étant pas cloîtrés et gardant, par rapport aux anciens Ordres, une puissante originalité. — P. 66 : l'A. tient-il beaucoup au « cauchemar » de l'an mille ? — P. 194, 539 n° 16 : un petit contresens, « preces vespertinæ » ne signifiant pas du tout « vêpres ». — Quelques lapsus (p. ex., p. 492 : tenir à cœur), et maintes fautes d'impression. — Quelques expressions moins heureuses (p. ex., p. 507 : l'armature d'une saine prospérité) ; quelques redites dans la deuxième moitié du volume.

C'est avec une respectueuse liberté, à l'exemple de l'A. lui-même, que nous avons relevé, tantôt un point à éclaircir, tantôt un jugement à contrôler, tantôt une menue correction à introduire, dans un livre remarquable, dû à un homme de savoir et à un homme de bien, — penseur épris de toutes les idées généreuses, attiré par toutes les formes de l'idéal, ami de tout ce qui embellit et ennoblit la vie humaine, profondément convaincu des bienfaits que le christianisme a apportés à l'humanité et en particulier à la société française, — écrivain généralement élégant, parfois doué de grâce, rarement de vigueur, mais dont une émotion, de nature toujours très noble, peut élever à l'occasion le style à une véritable éloquence¹.

D. M. FESTUGIÈRE.

KAUFMANN (CARL M.) Handbuch der altchristlichen Epigraphik.

Mit 253 Abbildungen sowie 10 schriftvergleichenden Tafeln. Fribourg en Br., Herder, 1917, gr. 8°, XVI-514 p. Prix : 21 fr.; rel. 25,20.

Ce manuel est le premier du genre qui paraisse en Allemagne, et, on peut le dire, c'est le premier essai d'une introduction complète à l'épigraphie chrétienne écrite par un savant qui a fait ses preuves ; il s'impose à l'attention du public auquel il est destiné et par l'étendue des recherches et par l'heureuse distribution des matières. Il s'adresse particulièrement aux étudiants en théologie, en raison des chapitres que l'auteur a consacrés aux résultats théologiques de l'épigraphique chrétienne, qui constitue la base de la théologie monumentale.

Mgr Kaufmann a étendu ses recherches à l'épigraphie de l'Orient, de l'Afrique aussi bien que de l'Occident, et, en reculant les limites de son étude, il lui a donné plus de valeur objective. Il fallait faire un choix parmi les 50000 inscriptions recueillies ; il en a utilisé 2000, qu'il a étudiées et en reproduit intégralement 700. L'illustration du texte ne comprend pas moins de 253 gravures, c'est dire qu'en peu de pages il a condensé de la façon la plus heureuse une matière aussi vaste que dispersée.

Après avoir expliqué la nature et le rôle de l'épigraphique chrétienne et indiqué ses sources et sa littérature, Mgr Kaufmann en expose les manifestations extérieures : paléographie, langue, modes de dater. Puis il passe successivement en revue les inscriptions sépulcrales en général et dans les différents pays, donne un choix de textes pour illustrer la vie profane et sociale : états de vie, nationalités, vie familiale, droit sépulcral. La partie la plus riche et la plus intéressante est, à notre point de vue, celle qu'il

1. Le volume de M. S. porte cette annonce de bon augure : (*En préparation*) *Une Congrégation enseignante sous l'Ancien Régime. les Pères de la Doctrine Chrétienne.*

consacre au formulaire épigraphique relatif aux textes dogmatiques ou apparentés à l'Église et à la hiérarchie (p. 132-294); ils sont choisis heureusement, mis en lumière avec art et érudition. Il y a là une documentation riche, qu'un professeur de théologie dogmatique ne peut ignorer. J'y relève notamment quelques pages consacrées à l'ordre monastique (p. 276-294). Viennent ensuite des chapitres sur les graffiti, les diplômes ou inscriptions profanes, sur les inscriptions du pape Damase, véritable reconstitution et monographie de l'œuvre du célèbre pontife, sur les inscriptions historiques postérieures à Damase de forme poétique: éloges de martyrs, tituli de constructions ou de basiliques, enfin une série d'inscriptions et de textes analogues provenant surtout de l'Orient.

Différents tableaux seront des guides précieux pour les chercheurs : une liste alphabétique des abréviations reçues en épigraphie (p. 39-40), tableaux comparatifs des écritures employées classées dans l'ordre chronologique avec renvoi aux inscriptions (p. 449-457), calendrier julien (p. 458-459), indictions (p. 460), calendrier copte et éthyopien (p. 461), tables chronologiques des papes, empereurs, conciles, avec renvois aux inscriptions (p. 462-489). Comme impression et disposition du texte, le volume ne mérite que des éloges.

D. U. B.

Raccolta di Concordati su materie ecclesiastiche tra la Santa Sede e le Autorità civili. Rome, tip. Poliglotta Vaticana, 1919, 4°, xx-1140 p. Pr. : 50 lire.

L'importance historique des conventions conclues entre le St-Siége et les autorités civiles résulte du fait que la plupart du temps ces concordats consacrent de nouvelles situations de fait ou mettent fin à des conflits. Leur importance pratique ressort du fait que le nouveau *Codex juris canonici* leur reconnaît une valeur durable. Soit donc qu'il s'agisse d'histoire ou de droit, un recueil des Concordats conclus entre le St-Siége et les autorités civiles présente une incontestable utilité. C'est pour répondre à un désir et à un besoin de ce genre que Nussi entreprit d'en publier une collection à Rome en 1869 (4°, xviii-280 + 80 pp.), dont une nouvelle édition revue par Brück parut à Mayence en 1870 (8°, viii-442 pp.). Mais ces deux recueils étaient incomplets, et quant au texte et quant au nombre des documents. Sous Léon XIII il parut un recueil des Concordats passés sous ce pontife jusqu'en 1893.

Un recueil vraiment complet, avec textes revus sur les originaux ou les copies les plus sûres, donnant en outre, le cas échéant, les rédactions bilangues, était vraiment un travail désirable et souhaité.

Il a été entrepris par Mgr Angelo Mercati et mené à bonne fin avec une grande diligence, tandis que la typographie Vaticane lui donnait ce caractère distingué d'impression dont elle a gardé le secret. Certes on ne pouvait demander à l'éditeur de procéder dans ce travail avec la minutie qu'on réclame aujourd'hui dans l'édition de textes, et de reproduire toutes les particularités paléographiques, orthographiques et autres. Le sujet ne le comporte pas; ce qu'on attend d'un recueil de ce genre c'est d'être complet et exact. Cela ne veut pas dire que l'éditeur n'ait revu avec soin ses textes et qu'en maintes circonstances il a pu perfectionner l'édition des

textes anciens donnés dans les *Mon. Germ. hist.*; les documents originaux ou les copies contemporaines des Archives Vaticanes lui ont servi de base.

Le chiffre des conventions, concordats, paix, accords, etc. conclus entre le Saint-Siége et les États, de 1098 à 1914, depuis la collation de la Légatie au comte Roger de Calabre et Sicile, jusqu'en 1914, date du concordat conclu entre Pie X et Pierre I, roi de Serbie, s'élève à 133; il y a bien quelques conventions passées entre des autorités ecclésiastiques locales et les autorités civiles, mais, si elles ont été acceptées dans ce recueil, c'est qu'elles ont reçu plus tard l'approbation du S. Siège. Différents documents inédits donnent une valeur particulière à la collection Mercati. Chaque document est suivi des références bibliographiques et de notes critiques. En note l'éditeur a relevé certaines variantes de plus d'importance pour établir le texte ou montrer les défectuosités des éditions antérieures.

Un index idéologique facilite l'usage de ce recueil (p. 1110-1127), qui terminent des listes alphabétiques des papes qui ont conclu les concordats ou y sont mentionnés, puis des chefs d'état ou personnes qui figurent dans ces actes et des pays auxquels ils se rapportent. D. U. BERLIÈRE.

P. FRÉDÉGAND (CALLAEY) D'ANVERS. *La vie religieuse et familiale en Belgique au XVII^e s. Etude sur le P. Charles d'Arenberg, frère-mineur capucin (1593-1669).* Rome, 1919, 8° XXXI-375 pp.

C'est une grande, une belle, une noble vie que celle de ce descendant d'une des plus illustres familles des Pays-Bas qui de la cour passa dans un humble couvent de Capucins, et, sous la bûre, resta un des personnages les plus en vue comme des plus actifs de la société de son temps. Elle est curieuse cette société belge des règnes d'Albert et d'Isabelle, qui se reconstitue dans la paix religieuse et dans l'amour des traditions nationales. Un attachement profond à la religion de ses pères la distingue, en même temps que son loyalisme à l'égard des rois d'Espagne, souverains légitimes du pays, mais elle souffre de se sentir gouverner à l'espagnole, et elle essaie d'affirmer et d'établir son indépendance, qu'une bureaucratie intéressée réprime et comprime.

Au premier rang des grandes familles belges se place celle d'Arenberg, dont la vie familiale s'écoule dans les châteaux d'Enghien et d'Héverlé, brillante, mais profondément chrétienne. C'est dans ce milieu que naît Antoine, fils de Charles et d'Anne de Croy, le cinquième de douze enfants. Grâce aux nombreux documents recueillis avec un zèle inlassable, l'auteur de la vie du futur capucin a pu nous tracer un tableau très détaillé et très animé de la vie familiale dans la principière maison d'Arenberg. Mère accomplie, Anne de Croy surveille de très près l'éducation de ses enfants, pour lesquels elle rêve un bel avenir. Foncièrement pieuse, ayant conscience de son autorité, elle impose sa volonté ; car elle entend faire de ses fils de grands seigneurs, capables de travailler au bien de leur patrie en même temps qu'à la gloire de sa maison et du nom qu'ils portent. A l'ombre du château d'Enghien, s'élève un couvent de Capucins, patronné par les seigneurs. Les meilleures relations existent entre les humbles religieux et les seigneurs. Qu'un des fils d'Anne de Croy allât

s'y ensevelir, cela paraissait peu probable ; la noblesse de ce temps avait d'autres perspectives. Et cependant un jour vint où son fils Antoine, chambellan de la cour, la quitte brusquement pour aller revêtir la bure franciscaine. Ce fut un coup de foudre. La mère alarmée protesta, s'indigna, fit sentir le poids de son courroux aux pauvres religieux ; rien n'y fit ; le prince Antoine, devenu le P. Charles, montra le chemin à son frère Eugène, et ne rentra en grâce auprès de sa mère que le jour des prémices célébrées à Enghien, en faisant publiquement amende honorable à sa mère, qui, ce jour, consentit à le bénir.

Le P. Charles d'Arenberg déploya une activité merveilleuse. Fondateur des couvents de Tervueren et de Bruxelles, prédicateur distingué, défenseur des traditions de sa famille religieuse, il fut en même temps architecte, écrivain, diplomate. Les intérêts de sa famille naturelle le touchent d'ailleurs également de près, car il veut que celle-ci se dépense au service de la religion et de la patrie, et montre aux autres le chemin du devoir et de l'honneur. La conspiration des nobles en 1633 ne pouvait le laisser indifférent ; il y prit une part active, il souffrit de son échec, mais le souverain d'Espagne lui-même dut rendre justice à sa droiture et à son désintéressement. Cet épisode de notre histoire nationale s'éclaire d'un jour nouveau dans l'exposé qu'en a fait le P. Callaey. La vie du P. Charles d'Arenberg, c'est tout à la fois la vie du seigneur, du religieux, du lettré, du diplomate au XVII^e siècle : que de détails intimes sur l'intérieur des châteaux, de la cour et du couvent ! Mais en même temps quelle idée ces pages nous donnent des caractères généreux et trempés des hommes de ce temps ! La vie du P. Charles d'Arenberg fut semée d'épreuves : sa vocation est née et a mûri dans les luttes, entre son devoir et l'affection blessée de sa mère. Sa vie religieuse a été traversée par les épreuves qui fondirent sur sa famille et sur son pays à la suite de l'échec de 1633. Mais le prince Antoine était devenu un religieux modèle, à la hauteur de l'épreuve ; il en imposait par ses vertus.

L'étude écrite par le P. Callaey est plus que la vie d'un religieux distingué, d'un écrivain fécond ; c'est l'étude d'un milieu, d'une société, d'une époque appuyée sur des documents de premier ordre, conduite avec intelligence, exposée avec art.

D. U. BERLIÈRE.

DE LA GORCE (Pierre). *Histoire religieuse de la Révolution française*. Tome III. Paris, Plon, 1919. In-8°, 598 p. Prix : 9 fr.

Il est malaisé de rendre compte d'un livre que la richesse de détails empêche de résumer ; l'auteur est l'historien éminent dont la Revue a souvent redit les qualités et à qui généralement on n'a rien à reprocher. Je dis : généralement : car, cette fois, on trouvera, sans doute, que, dans une histoire religieuse de la Révolution, les livres 18 et 19 d'un total de cent cinquante pages, consacrés à l'étude militaire de la guerre vendéenne, ont tout l'aspect d'une digression, si pas d'un véritable hors-d'œuvre.

Le présent volume compte 8 livres ; il sera suivi d'un 4^e tome qui terminera l'ouvrage. On peut y distinguer trois parties : la fin du clergé constitutionnel ; la fin des Vendéens ; la Terreur. En somme, c'est presqu'uniquement des « années terribles » qu'il nous parle.

Nul n'ignore ce qu'était le clergé constitutionnel. Grâce au patronage de l'autorité civile, il avait chassé de partout le clergé resté fidèle, l'insérémenté. La grandeur dont il jouit fut courte parce que toute extérieure Bientôt même le gouvernement, qui l'avait créé, se détourna de lui ; il le déclara inutile, puisque « dans un pays libre, toute idée de superstition doit être détruite » ; une loi fit des assermentés eux-mêmes des suspects. Ce fut la fin du clergé constitutionnel. La fête de la Raison, du reste, avait remplacé son culte. — La période suraiguë de la Révolution va commencer. La Terreur a ses lois propres qui l'ont établie : celles-ci sont dirigées surtout contre les catholiques ; elle a ses institutions qui l'ont affermie : ce sont la Convention, le Comité de salut public — le vrai maître — le comité de sûreté générale, le tribunal révolutionnaire de Paris ; elle a ses instruments qui l'ont propagée : les farouches représentants du peuple en mission dans les départements, aux pouvoirs illimités, aux passions exaspérées jusqu'au délire ; la Terreur enfin a ses victimes : victimes qui, par crainte, s'abaissent jusqu'à l'apostasie ; victimes qui, par la force d'en haut, se haussent jusqu'au martyre. De tous les prêtres suspects — et les assermentés, désormais, le sont eux aussi — les agents du peuple exigent qu'ils se dégradent, qu'ils se déprétrisent. » Généralement la déprétrisation revêt la forme d'une lettre adressée aux administrateurs du district. Ces lettres révèlent des apostats blasphémateurs, peu nombreux grâce au ciel ; des abdicataires silencieux qui se contentent de déclarer qu'ils cessent d'être prêtres ; des curés qui cherchent l'équivoque : ils se bornent à « renoncer à leurs fonctions ». Mais si les persécutés sont subtils, les perséuteurs sont soupçonneux : ils exigent alors que les prêtres livrent leurs lettres d'ordination ou signent une formule classique. Il y a, enfin, les demi-renégats qui, plus retors, marchandent leurs lettres, les promettent toujours, et ne les donnent pas. — Combien y eut-il de défaillances ? Environ vingt-trois mille, calcule M. de la Gorce. Dans ce nombre, les apostats proprement dits, furent assez rares. « Mais les pusillanimes, les éperdus, les faibles furent légion. On les retrouvera plus tard, sortant en foule de leurs cachettes avec le calme rétabli, se réconciliant avec l'Église et obtenant en grand nombre de reprendre leurs fonctions. » « Dans les tableaux des déprétrisations, on trouve assez souvent en note marginale cette mention : *marié*. » Pour les suspects, en effet, c'était souvent la seule planche de salut ; toujours c'était la pleine sécurité. L'auteur évalue le nombre de ces mariages à 4600. Beaucoup de ces pauvres égarés, du reste, « pour sauver leur âme aussi bien que leur tête », avec la meilleure foi du monde s'excusent à la pensée que l'Église des premiers temps n'exigeait pas le célibat, ou bien ils prennent recours à une casuistique étrange : ils font des mariages blancs.

En regard de tous ces « infidèles », voici maintenant les confesseurs de la foi. Ils appartiennent pour la plupart au clergé insérémenté. Il y eut les prêtres demeurés à leurs risques en liberté pour accomplir leur dangereux ministère. Il y eut les reclus et les déportés. Puis tous ceux, prêtres et laïques, que par fournées, on conduisit à la guillotine. Un seul agent, Joseph Lebon, fit cinq cent trente-neuf victimes. Cette moisson d'héroïsme

rappelle la primitive Église. Les pages de ce martyrologue nouveau ne le cèdent pas en beauté aux annales des premiers siècles de foi. C'était bien le même souffle d'en haut qui les animait encore. Dieu heureusement abrégea l'épreuve. A la mort de Robespierre « on a touché le fond de l'abîme. Maintenant c'est la remontée qui commence. »

Lire l'ouvrage de M. de la Gorce, c'est le vivre. On a le cœur ému des angoisses, à nuances infinies, par lesquelles il nous mène, l'âme indignée des vilenies qu'on rencontre à chaque pas. Et quand on ferme le livre, on reste l'œil tout ébloui de la gloire qui jaillit du front des héros, si nombreux et si grands que l'auteur a pu intituler son dernier livre : « l'armée des martyrs. » ; oserais-je ajouter : ébloui aussi de la lumière si intense que le talent incomparable de l'écrivain a projetée sur l'histoire de la Terreur ?

D. P. SCHMITZ.

INGOLD (A. M. P.). Bénévent sous la domination de Talleyrand et le gouvernement de Louis de Beer, 1806-1815. Paris, Téqui, 1916, 8° xvi-389 pp.

Le 5 juin 1806, Napoléon conférait à son ministre des Relations extérieures, Talleyrand de Périgord, la principauté de Bénévent enlevée au St-Siége. Celui-ci ne ratifia point cette aliénation, et, en dépit de son désir de voir les biens de couvents arrondir ses revenus, l'ancien évêque d'Autun eut à lutter et contre Rome et contre Naples en vue d'arriver à sa fin. Pour gouverner sa principauté, Talleyrand eut la chance de rencontrer un jeune alsacien intelligent, dévoué et actif, L. de Beer, qui prit à cœur les intérêts, et plus encore l'honneur de son maître. Son éducation luthérienne ne l'avait pas prédisposé à comprendre exactement la situation religieuse du pays qu'il avait à diriger, mais, dans l'administration civile, il se montra supérieur et travailla avec un zèle louable au bien des sujets de son maître. Celui-ci, au début, se montre assez large, en dépit de son désir intime de grossir ses rentes, mais, avec les années, Talleyrand devient moins généreux, et, dès qu'il prévoit la chute de Napoléon et la fin de son propre gouvernement, il n'a plus qu'un souci, tirer profit de sa principauté. L. de Beer entreprit une lutte efficace contre le brigandage, organisa l'administration civile, l'instruction et l'assistance publiques, protégea les beaux-arts, développa le commerce et l'industrie. On sait que le jeune gouverneur a pris à cœur son œuvre, mais l'égoïsme de Talleyrand paralyse le désintéressement de son agent. Les visées politiques de Naples sur Bénévent, les usurpations continues des Napolitains causent à de Beer d'incessants soucis, et ses efforts, trompés par le manque de sincérité ou l'égoïsme de Talleyrand, lui rendent la vie difficile. La chute de Napoléon amène celle de Murat à Naples et de Talleyrand à Bénévent, qui fit retour au St-Siége, mais moyennant une rente viagère à l'ex-ministre de Napoléon, devenu premier ministre de Louis XVIII. C'est en vain que de Beer, rentré à Paris, tenta d'avoir une entrevue avec son ancien maître ; l'insouciance de Talleyrand, ou plutôt son égoïsme, l'empêcha de reconnaître les loyaux services de son ancien agent, dont la conduite avait au moins entouré le nom de Talleyrand d'un certain respect dans le Sud de l'Italie.

L'ouvrage de M. l'abbé Ingold, fait à l'aide de documents originaux,

entièrement inédits, parmi lesquels des centaines de lettres de Talleyrand et de son gouverneur, éclaire tout un côté de la vie du fameux ministre de Napoléon. C'est à la fois la biographie d'un compatriote qu'il valait la peine de tirer de l'oubli, et un complément utile aux travaux nombreux publiés sur le prince de Bénévent. Bien documenté, judicieusement élaboré, agréablement présenté, ce tableau de l'histoire de Bénévent, pendant une douzaine d'années des débuts du XIX^e siècle, nous permet d'assister à la transformation de la vie civile dans un vieux domaine de l'État pontifical.

D. U. B.

PHILIPPEN (L. J. M.), *Pr. De Begijnhoven. Oorsprong, geschiedenis, inrichting.* Anvers, Courtin, 1918, XVI-490 pp. gr. 8°.

Les béguinages comme paroisses autonomes, sont le dernier stade de l'évolution de la vie des béguines au moyen âge, et cette évolution est spécifiquement belge et flamande ; les béguines existent depuis plus de deux siècles quand les groupements de béguines s'organisent en paroisses distinctes. C'est ce côté surtout de la vie des béguines qui fait l'objet du travail de M. l'abbé Philippen, travail qui par l'étendue des recherches, le nombre des documents utilisés et la clarté de l'exposition prend place parmi les meilleurs qui aient été consacrés à ce sujet. Mais il n'a pu faire connaître le béguinage comme paroisse distincte sans avoir exposé préalablement ses origines et son développement.

Après avoir succinctement exposé dans l'ordre chronologique la littérature du sujet et fixé le sens du mot béguine, donné à l'origine comme sobriquet, puis accepté comme nom particulier des « mulieres religiosae » vivant librement dans le monde, l'auteur divise l'histoire du béguinisme en quatre périodes. La première forme de cette vie religieuse est, d'après les documents, celle des « beghinae singulariter in saeculo manentes », qui appartiennent au milieu du XII^e siècle, et qui se rattachent aux groupements des femmes qu'on rencontre dès cette époque, comme *conversae* ou *reclusae* auprès d'un grand nombre de monastères. Plusieurs de ces communautés constituèrent dès l'origine ou plus tard de véritables couvents de moniales, mais un grand nombre disparaissent graduellement surtout dans le cours du XIII^e siècle. L'auteur a raison d'insister sur ce point, bien qu'il n'ait pas cru devoir l'approfondir. La seconde période est celle des « congregations disciplinatae », les deux sexes sous une direction effective, comme l'établit Lambert le Bégué à Liège, et plus spécialement les congrégations de femmes exclusivement, comme on l'aperçoit à Nivelles à la fin du XII^e siècle. La première moitié du XIII^e siècle voit les béguines se grouper dans des hospicia ou curtes, ce sont les « beguinae clausae », forme à laquelle s'arrêteront les béguines de la Hollande septentrionale et de la Wallonie. Leur nombre ira sans cesse en augmentant, bien que plusieurs de ces groupements se soient développés en vrais monastères de cisterciennes dans le diocèse de Liège sous l'influence de l'abbaye de Villers. Ce courant irrésistible qui pousse le monde féminin vers les cloîtres et vers la vie religieuse a sa raison d'être dans la situation économique de l'époque, où il y a un excédent considérable de la population féminine sur la population mâle. Tel est, en Flandre, l'afflux des recrues dans les

« *curtes beguinarum* » que les autorités civiles et ecclésiastiques se voient amenées dans les villes, vers le milieu du XIII^e siècle, à ériger en paroisses autonomes, les curtes qui se sont rapprochées et multipliées : Gand, Alost, Liermonde, Bruges, Ypres, Bruessel, Louvain, Diest, Aerschot, Tirlemont, Léau, Anvers, Malines, Lierre, Herenthal, St-Trond, Tongres, Breda, Bois-le-Duc, Ruremonde. Réguliers et séculiers favorisent ce développement, auquel s'intéresse tout particulièrement la famille dominicaine.

M. Philippen fait connaître, à l'aide des documents originaux, la création et le développement de ces paroisses, puis il expose dans ses grandes lignes leur histoire à travers les siècles jusqu'à notre époque.

Grâce aux nombreux statuts et ordonnances qu'il a pu recueillir et dont il publie un grand nombre en appendice (pp. 303-422), l'auteur peut tracer un tableau très net de la vie et de l'organisation des béguinages : vie journalière, organisation, vie paroissiale, direction, éducation, instruction, écoles, œuvres de charité et de miséricorde. C'est tout un côté de la vie religieuse et sociale des siècles passés qui revit dans ces textes rapprochés les uns des autres.

Une bibliographie détaillée renseigne le lecteur sur le béguinisme en général et sur ses ramifications dans les divers pays. D. U. BERLIÈRE.

Elenco alfabetico delle pubblicazioni periodiche esistenti nelle biblioteche di Roma e relative a scienze morali storiche, filologiche, belle arti ecc. Roma, Pontificio istituto biblico, 1914, 8°, XVI-406 pp.

Ce catalogue est appelé à rendre de grands services aux nombreux travailleurs de Rome, en les mettant rapidement et systématiquement au courant des publications périodiques qu'ils peuvent aisément trouver dans les bibliothèques publiques ou semi-publiques de cette ville. Il serait à souhaiter que l'on possédât de semblables répertoires pour les différents pays ; que de temps gagné, que de recherches simplifiées et facilitées ! L'Institut biblique rend de la sorte un service qui sera apprécié en dehors du cercle restreint de ses élèves.

LUDW. v. PASTOR. Die Stadt Rom zu Ende der Renaissance.
Fribourg en Br., Herder, 1916, 8° XX-135 p., avec 102 grav. et 1 plan : Frs. 6,30.

Dans son sixième volume de l'*Histoire des Papes*, le prof. v. Pastor a été amené à tracer un tableau de la Rome de la Renaissance à l'aide des mémoires, dessins, gravures de l'époque. Le vandalisme qui sévit à Rome depuis 1870 emporte chaque année des souvenirs précieux du passé. Il est donc grand temps de consigner ces souvenirs et de reconstituer la physionomie de la Ville éternelle au XVI^e siècle. Grâce à une connaissance approfondie des ouvrages imprimés et des documents d'archives, à l'aide surtout de collections originales provenant d'artistes du XVI^e siècle, M. v. Pastor est arrivé à rétablir la physionomie des différents *rioni* ou quartiers de Rome. Une illustration abondante de 102 gravures et un plan permettent au lecteur de suivre son guide à travers les vieilles

rues de la cité des Papes. C'est donc un chapitre vivant de l'histoire de Rome et une page des plus animées de l'histoire de l'art. D. U. B.

JOS. BRASSINNE *Etudes liégeoises. Histoire, archéologie, bibliographie.*
Liège, Cormaux, 1919, 8°, II-177 p.

Ce recueil de tirés à part d'articles parus dans deux revues liégeoises aurait pu voir le jour en 1914, si l'invasion n'était venue imposer le silence et arrêter toute publication. On sera heureux de trouver groupées une série d'études consacrées à divers sujets d'histoire littéraire et artistique, qui ont mis mieux en relief l'importance de l'art mosan. Signalons l'*Evangéliaire de Robert Quercentius*, avec ses délicates miniatures du XVI^e siècle, peut-être l'œuvre d'un élève de Lambert Lombard (p. 1-17) ; les « *Pardons* » de St Martin de Liège, qui sont de 1509 et non de 1559, produit des presses de G. Vorsterman d'Anvers (p. 36-47) ; les manuscrits du monastère de la Paix N.-D. à Liège, œuvres calligraphiques entreprises sous la direction de Dame Aldegonde Desmoulins, fille d'un peintre Montois au XVII^e siècle (p. 51-66) : tout particulièrement l'*« étude critique sur quelques estampes liégeoises »* qui combat certaines assertions de H. Bouchot, et replace dans les premières années du XVI^e siècle l'origine des gravures liégeoises (p. 71-108), une « étude critique de deux miniatures de la collection Wittert » provenant d'une Bible liégeoise du milieu du XII^e siècle (p. 111-129), puis des « *Documents relatifs à des artistes mosans* » non encore signalés ou incomplètement connus (p. 131-172). Les planches ont été exécutées avec un grand soin. D. U. B.

K. H. SCHÄFER. *Die deutschen Mitglieder der Heiligeist-Bruderschaft zu Rom am Ausgang des M. A. (Quellen und Forsch. aus dem Gebiete der Gesch. XVI. Beilage).* Paderborn, Schöningh, 1913, 8°, 75 pp.

La confrérie de l'hôpital de S. Spirito à Rome, érigée en 1446, comptait bientôt parmi ses membres un nombre considérable de pèlerins étrangers. On devine de suite l'importance du registre qui a recueilli leurs inscriptions et l'importance de ces renseignements pour l'histoire des familles ; le Dr Schäfer a donc eu raison de l'éditer en appendice à son important travail sur les chevaliers et gens de guerre allemands en Italie au XIV^e s. Mais il importe de noter que la Germanie est prise ici dans un sens très large, et que scientifiquement la Belgique était déjà annexée. On comprend parmi les « *Deutschen* » les pèlerins des diocèses de Cambrai, Thérouanne, Liège, et Tournai. On y trouve 8 noms de Cambrai (nos 1, 2, 3, 39, 398, 1048, 1052, 1456), 1 de Thérouanne (n° 7) ; 12 de Liège (nos 139, 158, 514, 710, 930, 996, 1140, 1142, 1169, 1170, 1258, 1444), 2 de Tournai (nos 679, 1170 où il faut lire *Pharaidis*). Mais comme l'éditeur n'a noté que les « *deutsch klingenden Namen an dem Gebiete des alten Reichs* », on doit s'attendre à trouver dans le registre original un plus grand nombre d'inscriptions d'origine belge. D. U. B.

Programme des Stiftsgymnasiums der Benedictiner zu Seitenstetten, 1914-1919, Linz. Feichtinger, 1914-1919.

Le gymnase bénédictin de Seitenstetten (Basse-Autriche) jouit d'une

réputation scientifique et pédagogique. Il nous est agréable de signaler les dissertations données, suivant l'usage, en annexe aux rapports annuels.

Prof. Dr P. ERHARD MATTER. *Die Symmetrie der gerichteten Größen, besonders der Kristalle*, continuation (5^e et 6^e parties), 1914, pp. 147-173 ; 1915, pp. 174-211.

Prof. Dr PETRUS ORTMAYR. *Ein Bruchstück einer alten Augustinus-Handschrift in der Seitenstettener Stiftsbibliothek* (1914, 8 pp. avec facsimile).

Il s'agit d'un fragment du IX^e siècle du commentaire sur l'Evangile de S. Jean trouvé dans une reliure.

Prof. Dr P. AEMILIAN WAGNER. *Die Erklärung des 118 Psalms durch Origenes*, (1916, p. 1-44 ; 1917, p. 45-89 ; 1918, p. 90-156 ; 1919, p. 157-226), à suivre.

Reconstitution et contenu du célèbre commentaire qui a servi de source principale pour les travaux analogues de S. Hilaire de Poitiers et de S. Ambroise.

Prof. Dr ERHARD MATTER. *Gartenarbeiten der Schüler, zur Begründung ihrer Aufnahme in die körperliche Erziehung*, 1917, 3 pp.

Prof. JOSEF SCHOCK. *Schulrat P. Udiscalc Sigl, 1831-1917*.

Notice nécrologique sur l'ancien directeur du gymnase, décédé le 19 octobre 1917 (1918, 8 pp.) ;

Du même. Prof. P. Leopold Heuburger. (Notice biographique sur un professeur du gymnase né 10 janvier 1871 + 18 avril 1919, 3 pp.).

Jahresberichte der Lehr- und Erziehungs-Anstalt Maria-Einsiedeln, 1914, 1915, 1918. Gr. 8°.

L'Abbaye bénédictine d'Einsiedeln est depuis longtemps connue non seulement par son sanctuaire de N.-D. des Ermites, par son pèlerinage mais aussi par le florissant institut scientifique qu'elle dirige. Chaque année paraît un programme qui, avec les renseignements concernant l'année scolaire, donne, en annexe, une dissertation scientifique, littéraire, philosophique, témoin incontestable de la haute compétence des maîtres qui sont chargés de l'enseignement tant au gymnase, qu'au lycée.

La dissertation de 1914, (*Die Philosophie am Lyzeum*, 88 pp.) est due au vénérable Recteur du Collège, D. Benno Kühne : il traite le rôle de la philosophie au lycée (section d'études intermédiaire entre les humanités et l'enseignement universitaire). Avec une expérience qu'il peut faire remonter à 70 ans, il explique ce qu'est la philosophie dans l'enseignement catholique, quelles sont ses relations avec les lettres et les sciences, ce qu'est la philosophie traditionnelle en comparaison avec la philosophie moderne. C'est une apologie éloquente et persuasive de la philosophie scolastique, qui nous montre le rôle de celle-ci dans toute formation sociale et religieuse.

La dissertation de 1915 (*Die philosophischen Prinzipien des Strafrechts*, 63 pp.) est l'œuvre d'un jeune professeur de philosophie, Dr O.

Scheiwiller ; elle a pour objet les principes philosophiques du droit pénal. L'A. discute bien ce qu'est le délit pour le philosophe qui admet le libre arbitre, et quelle est sa notion pour les déterministes; la peine par conséquence ne sera pour ceux-ci qu'une mesure prophylactique supposant l'irresponsabilité. L'A. montre bien que la prophylaxie doit avoir sa part dans la peine, mais que ce n'est pas là son élément principal. Toute cette étude est appuyée sur des principes philosophiques très solides et montre une grande compétence dans les théories des adversaires.

Enfin la dissertation de 1918 (*Ein Beitrag zur Lehre von der Kugelteilung*, 94 pp. et 12 pl.) est due à un géomètre, Dr Th. Schwegler. Il étudie les polygones sphériques dont l'ensemble recouvre un nombre entier de fois la surface de la sphère. Les détails concernant cette matière ne sont pas du ressort de notre Revue; contentons-nous donc de noter que l'A. a poussé fort avant cette question en la traitant par le moyen des vecteurs, et a obtenu des résultats sérieux, non seulement pour la géométrie pure, mais aussi par rapport à la cristallographie.

D. RAPHAEL PROOST.

PASSELECQ (Fernand). — **La question flamande et l'Allemagne.**
Paris, Berger-Levrault, 1917. In-12, VII-332 p. Prix : 4 fr.

M. P. nous raconte l'histoire de la politique allemande en Belgique occupée. Elle eut pour pivot la question flamande ; de là, le titre du livre.

Les quatre premiers chapitres constituent une sorte d'introduction. Ils établissent d'une part les éléments de la question des langues, d'autre part les buts de guerre allemands : posant comme thèse qu'il n'y a pas de nation belge et sous prétexte de libérer, dans la personne des Flamands, une population sœur, l'Empire veut morceler la Belgique en deux tronçons dont l'un, la Flandre, restera soumis à sa tutelle. La politique allemande fut essentiellement une politique de division.

Le terrain ainsi déblayé de toute équivoque, en de beaux chapitres nourris de l'enseignement de Kurth, de Pirenne surtout, l'auteur nous montre qu'il y a une nation Belge : lentement formée, mais continûment mûrie, elle peut enfin donner son fruit : l'unité politique dans l'indépendance internationale. Quelle fierté à lire les pages qui magnifient cette race neuve, forte, et au dire même d'un auteur allemand, peuple d'intense vitalité, l'un des plus capables qui soit en Europe.

« Flandre ou Belgique ». A en croire les Allemands, les Flamands devaient ou renier leur patrie et aller à l'Empire, ou renoncer, sur-le-champ et définitivement, à leur mouvement linguistique et social. Mais en réalité, le dilemme ne se posait pas et les habitants du Nord restèrent Flamands et Belges tout ensemble. L'échec de la tentative teutonne fut complet. — Ce que n'avait pu accomplir l'astuce, la force le voulait faire. Le gouverneur général imposa la langue flamande dans les écoles, à l'exclusion du français, fonda une pseudo-université flamande à Gand et créa la séparation administrative de la Belgique. — Ses efforts furent vains, la Belgique resta indivisible dans le cœur de tous ses vrais enfants.

L'erreur, si grossière, des Allemands naquit de leurs idées fausses. La première fut de croire que le mouvement flamand était une réaction poli-

tique contre l'existence de l'État belge, dont elle visait la désagrégation pour libérer un groupe ethnique de sang allemand. La seconde fut de s'imaginer que l'Empire était le foyer irrésistible de tout ce qui est german. Or, dit l'auteur, il ne faut pas confondre germanisme et teutonisme. La culture germanique compte plusieurs foyers parfaitement distincts : le scandinave, le néerlandais, l'anglais, l'américain et l'allemand. L'Allemagne contemporaine n'est pas tout le germanisme; tout au plus n'en représente-t-elle qu'une expression très particulière, une déviation. Appelons-la teutonisme, pour ne pas froisser les autres groupes de la même origine ethnique.

En soi, donc, de la part du peuple flamand, ce n'est en aucune façon incliner vers l'Allemagne que de persister dans son mouvement d'ascension linguistique et même culturelle. Dans son idéal et dans son histoire, ce mouvement exclut de fait directement et irrévocablement le teutonisme, l'idolâtrie de l'État, le caporalisme prussien. — Les faits le prouvent bien.

Les deux derniers chapitres du livre, les chapitres 15 et 16, donnent quelques vues sur l'avenir de la question des langues et la préface de la solution.

Suivent des annexes, et la bibliographie d'écrits allemands, parus de 1914 à 1917, tous traitant de la Flandre et de la question flamande : rien que 12 pages !

D. P. S.

L'ÉLÉMENT AFRICAIN DANS LE PSALTERIUM CASINENSE¹.

Si l'on excepte E. Nestle², les bibliques se sont trouvés d'accord pour signaler l'extrême intérêt du psautier publié naguère par Dom Amelli.

Suivant l'éditeur, ce document — qu'il appelle avec raison « protéiforme » — serait un psautier africain très ancien, revisé plus tard d'après les hexaples et d'après l'hébreu. La révision, sinon l'œuvre entière, aurait pour auteur Rufin.

Cette interprétation des étranges leçons du Psalt. Casinense n'a pas été accueillie sans réserves. On a à peu près unanimement rejeté l'attribution à Rufin comme n'étant pas fondée, en contradiction avec ce que l'on sait de lui et en opposition avec la langue de l'écrit qui accuse, assure-t-on, le haut moyen-âge. Quant au caractère de l'œuvre elle-même, il faut admettre l'influence hexaplaire qui est évidente, mais sur la présence d'un élément africain, les avis sont partagés : F. Amann³ y voit un résultat définitif de l'étude de D. Amelli ; A. Jülicher⁴ émet des doutes ; E. Nestle⁵ et, ce qui est plus grave, F. C. Burkitt⁶ paraissent nier. Ce dernier pense que le réviseur s'est trouvé en face d'un psautier grec à 6 colonnes, analogue à ceux de Milan et de Cambridge ; il aura composé une mosaïque assez disparate, se contentant de rendre en latin ce qu'il prenait très éclectiquement dans chaque colonne. Nous aurions donc une traduction directe du grec, ou, du moins, si l'on veut absolument qu'un texte latin ait servi de base au travail, on devra l'identifier avec une banale version du IV^e siècle : les expressions caractéristiques du psautier cassinien ne sont pas bibliques, assure Burkitt⁷.

1. *Liber psalmorum... ex casinensi cod. 557... curante A. M. AMELLI* [Collectanea biblica latina I Rome, 1912].

2. Dans son compte-rendu (Th. Litztung, 1912, c. 678-680). Il ne trouve à cette publication qu'un intérêt de curiosité.

3. *Berl. phil. Wochenschrift*, XXXIV, (1914), c. 518-520.

4. *Theologische Literaturzeit*, 1912, c. 667.

5. *I. c.*

6. *Journal of theolog. studies*, 1912/1913, pp. 433-440.

7. P. 435 : « distinctly unbiblical ». Parmi celles-ci Burkitt range *amaricare* !

En face de ces divergences il ne paraîtra pas superflu, j'espère, de revenir sur cet intéressant problème.

Ayant dû me servir du Psautier du Cassin, l'ayant parcouru verset par verset en vue d'un travail antérieur¹, j'ai cru constater la réalité de l'élément africain à chaque pas : c'est par centaines que les contacts avec les textes d'Afrique s'observent et dans les détails minimes aussi bien que dans des leçons plus importantes. Le doute n'a donc pu provenir que d'un examen trop rapide mais, puisqu'il a été soulevé — et par des autorités de premier ordre —, puisqu'il menace d'écartier ce psautier de la liste des textes africains, alors qu'il compte parmi les plus précieux, j'ai cru utile de reprendre ici la question. Mon but n'est pas d'établir du neuf, puisque D. Amelli a déjà prouvé parfaitement l'origine africaine du texte qu'il publiait ; il s'agit seulement de présenter la preuve d'une autre façon en la séparant des problèmes connexes, qu'un éditeur ne pouvait éviter, mais qui, compliquant sa démonstration, l'ont peut-être rendue moins frappante.

Le Psautier du Cassin² ne donne pas l'impression d'un texte d'Afrique. L'élément africain, à supposer qu'il existe, s'y trouve noyé, submergé, sous les apports étrangers que les révisions successives ont amenés. La première chose à faire est d'examiner la nature de ces apports. On verra ensuite à les éliminer pour dégager l'objet à analyser.

Il est clair, d'abord, que Cas n'est pas un travail à l'état d'achèvement : c'est une *œuvre altérée*. Le lecteur le moins attentif peut s'en rendre compte³.

La composition de ce mélange hybride se découvre à l'examen des leçons que D. Amelli range parmi les doublets (pp. 148-149) :

6^e qui *memoria* sit.

Memoria traduit l'hébreu plus servilement que *qui memor sit*, mais il fallait supprimer *qui... sit*.

1. *Le texte du psautier latin en Afrique*. Rome 1913. Je serai forcé de citer souvent cet ouvrage (sigle TPA).

2. Sigle *Cas.*

3. Cas n'est pas une *esquisse* : jamais un lettré n'eût écrit, même dans un travail préparatoire, des phrases comme celles-ci :

278 *regimonium fortitudo nostram salutis nostrae christus eius ipse est.*

143¹² *divitiae partus nostri ut nos eleuans te in pueritia sita uero ut illi angulis foraminos assimilantes templum.*

7 ^s si reddidi retribuentibus	mihi mala uel abstuli. — Ces derniers mots sont peut-être une variante pour <i>reddidi</i> .
7 ^r in praecepto in iudicio.	<i>In iudicio</i> est une variante plus littérale.
18 ^s perfecta sine macula.	<i>Perfecta</i> est aussi plus littéral que <i>sine macula</i> .
33 ²³ falluntur superantur.	<i>Superantur</i> est plus proche de l'hébreu.
38 ^s turbatus est renouatur.	<i>Turbatus est</i> est la vraie traduction.
49 ¹¹ aues caeli montium.	<i>Montium</i> doit remplacer <i>caeli</i> .
131 ⁶ in agro idoneo siluae.	<i>Idoneo</i> est un contresens venant d'une fausse lecture de l'hébreu sous l'influence d'Aquila ¹ .

Chacun estimera invraisemblable qu'un traducteur, voulant reviser suivant l'hébreu ou les hexaples un texte issu des LXX, ait conservé en même temps l'ancienne traduction dont la présence rendait son œuvre inintelligible. Il est bien préférable d'attribuer le fait à un copiste : l'hébraïsant aurait, par exemple, inscrit ses corrections au-dessus des mots qu'elles devaient remplacer ; un scribe, voulant plus tard réaliser ces changements, aurait commis les bêtises que nous constatons à chaque pas. Ainsi s'expliquent les doublets assez fréquents, ainsi aussi les non-sens et les incorrections qui abondent dans Cas ².

Dès lors il est patent que notre psautier se compose d'au moins deux couches bien distinctes. Il faut donc se garder de le traiter comme faisant bloc, comme l'œuvre d'une seule main traduisant un texte des LXX plus ou moins fardé d'éléments empruntés aux hexaples. Il y a deux étapes certaines dans son histoire : l'une (*a*) représentée par les restes d'un psautier latin ancien, l'autre (*b*) par les corrections dont, plus tard, on l'a affublé pour le rapprocher de l'hébreu.

Or, supposé que l'élément *b* soit, comme on le croit, l'œuvre d'un modeste hébraïsant du moyen-âge, que cela se reconnaisse au

1. Cf. ps. 90^r.

2. Quelques exemples :

145⁶ « factorem caelorum et terrae et maria et omnia que in ipsis. — « maria » et « omnia » révèlent que *factorem* a été substitué à *qui fecit*.

135⁶ « qui confirmanti. » — Réalisation incomplète du passage de *qui confirmat à confirmanti*.

7¹¹ « iustum opitulatio. » — *Opitulatio* couvre le primitif *adiutorium*.

caractère de l'œuvre, à sa latinité, etc., il ne s'ensuit nullement que *a* n'est pas beaucoup plus ancien. Ce point ne peut être élucidé que par une étude directe de *a*, dans les passages respectés par le correcteur.

Comment reconnaître ces passages ? Les corrections d'après l'hébreu sont, en effet, très nombreuses : assez anodines au début et peu encombrantes, elles augmentent sans cesse en nombre et en importance jusqu'à presque tout envahir. Cependant, comme le réviseur paraît avoir eu pour but de rectifier le sens, non de tout modifier, je crois qu'en restreignant l'étude aux passages où le sens des LXX n'est pas altéré, on a une base assez ferme.

Toutefois ce premier triage ne suffit pas : même dans les versets non changés d'après l'hébreu, l'antique forme du texte a été parfois remplacée par une autre, plus jeune et étrangère.

Ceci se prouve de la façon la plus simple :

a) une omission, à première vue inexplicable, le décèle clairement :

39¹⁰ adnuntiaui iustitiam in ecclesia magna ¹² tu domine
non prohibeas.

Il manque la fin du v. 10^e et tout le 11^e qui, dans les anciens psautiers (notamment celui de Vérone), finit ainsi :

et ueritatem tuam a congregatione (synagoga) multa.

Il suffit de supposer qu'au v. 10^e le texte primitif de Cas portait « *ecclesia multa* » au lieu de *magna* pour rendre compte de l'omission : simple passage de *ecclesia multa* à *congregatione multa*. Or *ecclesia multa* est la vieille expression africaine. On a donc substitué le terme ordinaire à l'ancien.

b) Les doublets suivants (cf. Amelli pp. 148-149) attestent la même tendance :

16 ⁸	<i>sub umbra tegumento</i> ¹ <i>alarum.</i>
44 ⁸	<i>a participes</i> ²
110 ⁹	<i>metuendum</i> ³ <i>terribile</i>
113 ¹⁵⁽⁷⁾	<i>et non tactus habent</i> ⁴ <i>palpabunt.</i>

L'élimination pratique de cette seconde série d'altérations est

1. Le psautier de Vérone porte *in tegmine*.

2. La leçon commune est *a consortibus* ; Cyprien porte : *super participes*.

3. *Metuendum* est d'usage fréquent en Afrique. Cf. TPA pp. 105, 128.

4. *Tactus habent* ne se lit pas ailleurs.

assez difficile. Il faut, en s'aidant des secours fournis par les autres témoins latins, examiner chaque cas en particulier¹.

Je pense qu'ainsi, malgré les incertitudes de détail, on arrive à fixer au moins la physionomie générale qu'offrait le psautier primitif dont Cas est un remaniement très altéré².

Les pages suivantes voudraient être cette esquisse tracée selon la méthode qui vient d'être indiquée et dont je résume les bases avant de commencer :

L'élément hexaplaire a été introduit dans Cas par une révision altérant le fonds primitif issu des LXX. Celui-ci ne peut avoir chance d'être retrouvé que dans les passages où le sens de Cas est d'accord avec les LXX. Le psautier ayant déjà été retouché lorsque se fit la révision hexaplaire, il ne s'agit pas de retrouver Cas primitif dans une intégrité même relative. La seule question qui puisse obtenir réponse est celle-ci : « Reste-t-il assez d'éléments du texte original supposé, pour permettre d'y reconnaître une version connue ? Si oui, quelle est cette version ? »

A.

LE FONDS PRIMITIF DE CAS EST AFRICAIN.

Pour le mettre en lumière, il faut montrer que les attaches de Cas avec le Psautier d'Afrique ne sont ni *coïncidences accidentielles* ni *influences superficielles*. La preuve se complétera par un catalogue sommaire des expressions africaines de Cas, faisant voir que notre psautier comprend l'*essentiel du vocabulaire* connu par ailleurs comme ayant appartenu au psautier d'Afrique.

1. Faut-il encore distinguer avec D. Amelli, deux hébraisants : l'un, se contentant d'exploiter les hexaples, l'autre travaillant directement sur l'hébreu ? Peut-être trouvera-t-on plus vraisemblable — en tout cas plus simple — de supposer un seul réviseur recourant à l'hébreu, en s'aidant de l'œuvre d'Origène. L'hypothèse de Burkitt qui n'admet que l'utilisation des hexaples, ne rend pas compte de certaines fautes de traduction par trop grossières et qui sont certainement le fait de notre réviseur.

2. L'incurie et l'ignorance du ou des copistes ont achevé de dénaturer Cas. Voici un échantillon de ce qu'est devenu le texte primitif sous les multiples influences qu'il a dû subir :

ps. 237¹⁰ Tollite portas principes uestri extollimini porte sempiternae et ingrediatur rex glorie⁸. Quis est iste rex glorie ? dominus potens et fortis dominus potentissimus in prelio⁹ Tollite portas principes uestri et tollimini porte eternales et ingrediatur rex claritatis.^{10b} Dominus sabbath ipse est rex gloriae.

Tandis que *sabbath* est un rappel de l'hébreu, on voit le texte osciller entre *extollimini* et *tollimini*, *sempiternae* et *eternales*, *glorie* et *claritatis*, *potens* et *potentissimus*.

L'omission de 10a fait supposer qu'il portait : « quis est rex claritatis ».

I. IL NE S'AGIT PAS DE COÏNCIDENCES ACCIDENTELLES.

J'espère le prouver en choisissant 12 expressions à la fois incontestablement africaines et employées avec persistance par Cas¹.

Amaricare (et ses composés)

On peut voir dans Rönsch (*It. und Vg.* 162. 193) que ce terme est parfaitement biblique. Pour les psaumes il n'est employé que par les africains. Cyprien s'en sert 677 (*inamaricare*) ainsi que AR² qui le porte encore : 5¹¹ 657 (A) 77⁸ (A) 1057-33-43 (R) 106¹¹ à l'exclusion de tous les autres témoins connus. C'est donc bien caractéristique. Or, Cas emploie *amaricare* (ou l'un de ses composés)³ à tous ces passages (sauf 657) et, de plus, il l'a conservé seul : 77⁴⁰⁻⁴¹⁻⁵⁶ 104²⁸ 138²⁰. Le terme grec constant est παραπικράνειν⁴. L'hébreu oscille entre 3 racines différentes.

Auxiliari (et ses connexes *auxiliator* et *auxilium*)

H. von Soden⁵ reconnaît dans l'emploi de *auxiliari* plutôt que *adiuware* (ἀδιυω) une note du N. T. cyprianique. Pour les psaumes le « Liber promissionum » le porte lui aussi contre tous les témoins : 43²⁶. Or le terme est d'un emploi fréquent dans Cas : 40⁴ 43²⁶ 45⁶ 69⁶ 78⁹ 85¹⁷ (forme active) 93¹⁷ 108²⁶ 118⁸⁶⁻¹¹⁷, toujours à l'opposé des non-africains et pour θοτθείν, tandis que l'hébreu a 2 racines différentes.

Une fois (117¹³) *auxiliare* (f. active) traduit αὐτιλαμβάνειν et, cette fois encore, avec un précieux précédent dans Cy (seul) : 3⁶.

Quant aux connexes *auxiliator* et *auxilium*, le phénomène parallèle se constate : Cy porte *auxiliator* (ἀοιθός) : 117⁷. — Cas 173 18¹⁵ 27⁷. Pour *auxilium* (ἀοιθεῖξ), nous le rencontrons dans AR : 7¹¹ et Cas⁶ l'emploie : 303 (fausse lecture du grec εἰς Θεόν)

1. Il faut noter une fois pour toutes que l'index du livre de D. Amelli est très incomplet, même pour les termes africains. J'ai supplié dans l'exemplaire dont je me sers, à 865 omissions et j'ai dû redresser 82 erreurs de chiffres.

2. A = Augustin dans les « Enarrationes » ; R = Psautier de Vérone.

AR est considéré comme un seul texte. Lorsque A et R diffèrent, celui des deux qui donne la leçon intéressante est indiqué entre parenthèses.

3. *amaricare* 5¹¹ 677 77⁴⁰⁻⁴¹⁻⁵⁶ 104²⁸ 1053³ 138²⁰ ; *deamaricare* 10543 ; *examaricare* 778 1057 ; *inamaricare* 1061¹¹.

4. Sauf 774¹ (περιπάζειν) et 138²⁰ (ἐρεῖς). Dans ce dernier cas la « quinta » portait παραπικράνειν. Il est donc à peu près certain qu'en cet endroit *amaricauerunt te* vient du réviseur qui se sera servi d'un terme rencontré si souvent dans le psautier qu'il altérait.

5. *Das NT in Afrika z. Z. Cyprians*, p. 335 (sigle : Soden).

6. Soit dit une fois pour toutes : il s'agit des passages où Cas et les africains sont seuls : ni *auxiliari*, ni *auxiliator*, ni *auxilium* ne sont inconnus hors d'Afrique mais ils sont beaucoup moins employés.

34² 90¹. Comparez 87⁵ *sine auxilio* (ἀβότθος) ; 106¹² *auxilium* (ἀ βοτθων). C'est bien le grec qui est ainsi traduit, car l'hébreu n'a pas moins de 5 racines différentes. Cf. TPA pp. 30. 93.

Claritas et Clarificare

Il est superflu de démontrer l' « africitas » de ces expressions¹. Pour les psaumes Cy a *claritas* (δόξα) : 23⁷ ; Parménien : 25⁸ ; Aug : 28² (cf. TPA 161). *Clarificare* est employé par Tert : 95⁷ ; par Cy : 49^{15.23}. Or Cas porte *claritas* : 8⁶ 20⁶ 23⁹ 28² 29¹³ 56⁹ 65² 71¹⁹ 101¹⁷ 103³¹ 144^{11.12}. Il le porte 109³ pour λαμπρότης avec Firm. Mathernum et, seul, 46⁵ pour καλλονή, 95⁶ pour μεγαλοπρέπεια.

N'est-ce pas éloquent ?

Même chose pour *clarificare* (δοξαζειν) 14⁴ 49²³ 90¹⁵. Cf Soden 239.

Exclamare

La préférence marquée des africains envers ce composé s'atteste pour l'AT plus clairement que pour le NT².

On trouve *exclamare* au lieu du simple *clamare* κράζειν, Tert : 35¹ ; Cy : 87¹⁰ ; AR : 106^{6.15}(R) 19.²⁸ 118^{145.145.147}(R) ; Aug : 60³ (cf. TPA 161) 29³ (de sp. et litt. 52). Même prédilection dans Cas : on y lit *exclamare* 16⁶ 17⁷ 27¹ 30²³ 54¹⁷ 60³ 76² 87² 119¹ 140¹, là où tous les autres ont *clamare*.

Cf. TPA 12. 31. 102.

Generare

L'emploi de ce terme, au lieu de *gignere*, pour traduire γεννᾶν est presque limité aux africains. Cy et Tert le portent : 27 109³ ; R l'a aussi : 109³ ainsi que Quodvultdeus³.

Cas l'emploie aux 2 mêmes versets : 27 109³. — De plus, sans parallèle connu, 44⁷ et 77⁶ pour τίκτειν et 77⁷⁰ θαρευομένων.

Inferi

Le pluriel pour traduire ἀδογις est d'une fréquence très caractéristique des africains (TPA 90 ; Soden 331 ; Turner, *Mon. Iur. ant. I f. 1*, p. 244). Je note pour les psaumes : Tert : 9¹⁸ ; Cy : 6⁶ 15¹⁰ 29⁴ ; Lact Prom : 15¹⁰. On le trouve dans Cas seul ou avec les africains : 17⁶ 29⁴ 30¹⁸ 8849 93¹⁷ 113²⁵ (17) 140⁷.

1. Cf. Soden 325 ; TPA 6. 30. 62 etc...

2. Von Soden ne l'a pas signalé. Veuillez cependant Mt 1432 (*e*) 152² (*k, ej*) ; Mc 3¹¹ (*e*) 1539 (*k*) ; Lc 1838 (*e*). Il est vrai qu'on peut noter quelques traces de la tendance opposée.

3. Auteur d'après D. Morin (*R.Ben.* 1914 p. 158) du sermon « de cataclysmo v. (l.1.. XL 693-700). C'est au no 7. Cf. TPA. 30. 89. 104.

Iste

Von Soden a déjà signalé (p. 84) ce petit mot (pour οὗτος). Burkitt avait insisté davantage encore (Tychonius LXI n. 1) sur son emploi par les africains. En fait, la masse est imposante des passages où les témoins d'Afrique le portent, tandis qu'ailleurs on lit *hic* ou quelqu'autre synonyme. Pour les psaumes : Tert : 19⁸ 23⁵ 86⁵ 117²³ ; Cy : 14⁵ 19⁸ 117^{23.24} ; Firm Mat : 117²³ ; AR : 23⁵ (R) 117²³ ; Fulg : 11⁸.

Or *iste* se rencontre à chaque pas dans Cas : 19^{8.9} 31⁸ 41⁵ 43¹⁸ 72¹² 76¹¹ 77³² 91⁷ 117^{20.23} 125² 131¹² (toujours pour οὗτος sauf 19⁹ 125² : αὗτός).

L'importance de ces coïncidences dans la traduction d'une si minime expression est encore accentuée par le fait que l'hébreu, pour ces 13 cas, n'a pas moins de 6 variantes.

Iucundari (et les connexes iucunditas, iucundus)

Bien que non signalé par Von Soden, c'est incontestablement le terme africain pour εὐφρατεῖν (Cf. TPA 31.98).

Nous le trouvons, en effet, dans Cy : 67⁴ 96¹ 117²⁴ (encore Prov 8³⁰ Is 54¹ 65¹⁴ etc.). Il règne dans AR où on le rencontre 26 fois.

Or Cas le porte 22 fois¹ avec les africains ou seul. Avec AR : 39¹⁷ 65⁶ 67⁴ 85⁴ 88⁴³ 95¹¹ 96⁸ 106³⁰ 117²⁴ 121¹ 125³. Seul : 13⁷ 15⁹ 189 20² 34²⁷ 42⁴ 62¹² 66⁵ 68³³ 105⁵ 149².

Quant au parallèle *iucunditas*(εὐφροσύνη) qu'on lit dans Cy : 67⁴ et dans AR : 96¹¹ 99¹, on le rencontre dans Cas plus fréquemment encore : 4⁷ 15¹⁰ 29¹² 44¹⁶ 99¹ 104⁴³ 105⁵.

Comparer *iucundus* : 45⁵.

Iustus

Les latins traduisent couramment θεος par *sanctus* ; en Afrique le terme préféré est *iustus*. Voyez Tert : 17²⁶ 115¹⁵ ; Cy : 17²⁶ 49⁵ 115¹⁵ ; AR : 49⁵ 96¹⁰ (cf. TPA 31. 94. 118).

Cas montre la même tendance : 29⁵ 30²⁴ 31⁶ 42¹ 49⁵ 51¹¹ 78².

Muscipula

Il n'est plus nécessaire de prouver qu'en Afrique on traduisait par *muscipula* le mot πάγις rendu ailleurs par *laqueus*. Pour le N. T. voir Soden (88). Pour les psaumes nous n'avons pas de parallèle dans Cy, mais AR porte l'expression 13 fois. (TPA 108). Cas est d'accord avec AR pour 93¹⁽¹⁰⁾ 90³ 139⁶. De plus il lit *muscipula* seul : 107.

1. Ajouter 34²⁴ 37¹⁷ où ce terme traduit ἐπιχαπέλησαν.

Sacrificare (et le connexe sacrificium)

Bien qu'il ne soit pas spécifiquement africain, *sacrificare* (*θύειν*) est employé en Afrique avec une insistance particulière (Soden 334). Dans les psaumes : Cy Tert : 49¹⁴; Tert (?) adv. Iud : 49¹⁴; Prom : 105³⁷. Parallèlement *sacrificium* (*θυσία*) pour *hostia* : AR Prom : 115¹⁷⁽⁸⁾. Or Cas porte seul ou avec les seuls africains *sacrificare* : 26⁶ 49¹⁴⁻²³ 105³⁷. Il a *sacrificium* 26⁶ 115¹⁷⁽⁸⁾. Cf. TPA. 31. 102. 104.

Sermo

Ceci est une vieille connaissance des amis de la bible africaine. Le psautier de Cy porte *sermo* (*λόγος*) pour *verbum* : 32⁶ 44² 106²⁰; de même Tert : 32⁶ 44² (cf Aug. in ps. 32⁶ TPA 137); AR : 32⁴. Comparer Soden 71-72. Or Cas a conservé *sermo* souvent: 32⁴ 55⁶ 90³ 102²⁰ 104¹⁹⁻⁴² 106²⁰ 118⁴⁹. 74. 81. 101. 105. 114. 139. 160. 161 129⁴ 136³ 148⁸ — Sans compter les 3 cas (16⁶ 185 67¹²) ou *sermo* traduit *βῆμα*¹.

« *Funiculus triplex difficile rumpitur* » ! La force des constatations recueillies ci-dessus est dans leur convergence : les douze routes parcourues nous mènent toutes en Afrique. On pourrait invoquer le hasard s'il ne s'agissait que d'une ou deux d'entre elles, mais la constante direction d'un si grand nombre de voies ne peut être fortuite.

Laissons-nous donc guider par elles : l'Afrique où elles nous conduisent est la patrie du Psalt. Casinense.

2. IL NE S'AGIT PAS D'INFLUENCES SUPERFICIELLES.

Le meilleur moyen de s'en rendre compte est de transcrire ici quelques extraits importants par leur longueur. On y pourra voir que l'empreinte africaine se discerne jusque dans les détails du texte. On constatera du reste, en même temps, la physionomie spéciale et très composite de Cas.

Les psaumes 44, 49 et 90 fourniront la matière. En caractères gras les termes auxquels la littérature africaine fait écho ; en capitales ceux dont l'origine africaine s'établit par analogie ; en italiques les formes particulières à Cas et sans parallèle connu. Les justifications sont sommairement indiquées en note. J'ai moi-même divisé en versets.

Ps. 44²⁻⁵, 8-11, 13-14.

1. 634 *sermo* vient d'une influence hexaplaire.

2. — Eructuauit cor meum uerbum bonum dicam ego operas meas IPSO¹ regi lingua mea stilus scriptoris² uelocissimus. — 3 — Pulcherrimus ultra filios hominum effusa est³ gratia in labiis meis propterea benedixit te deus tuus in eternum. — 4 — Circumcinge frameam tuam super⁴ femus tuum potentissime. — 5 — Pulcritudini tuae et decori⁵ tuo. Et extende⁶ et dirige⁷ et impera pro uerbo ueritatis et lenitatis⁸ et iustitiae et diriget te mirifice⁹ dextera tua... — 8 — Oleum exultationis¹⁰ a particeps tuos¹¹ — 9 — Murra et aloth et cassia omnia uestimenta tua de tempolis eboreis quibus delectaris — 10 — Filiae regum in honore tuo adstitit regina in dextera tua¹² in offectione aurea — 11 — Audi filia et uide et inclina aurem tuam et obliuiscere populi tui¹³ et domus patris tui... — 13 — et filia tyri in muneribus uultum tuum deprecabunt diuites POPULI¹⁴ — 14 — Omnis gloria eius filiae regis intrinsecus¹⁵ a fimbriis aureis amicta¹⁶ uarietatem...

Ps. 49^{1-5, 14-19, 22-23.}

1. Deus deorum locutus est et uocauit terram ab ortu solis usque in¹⁷ occasum — 2 — Ex sion perfecta gloria — 3 — dei inluminauit. Ueniet deus noster et non cessauit ignis in conspectu eius consumet et in circuitu eius procella nimia¹⁸ — 4 — Uocauit¹⁹ altissimus caelos desusum et super terram iudicium populi sui — 5 — Congregamini mihi iusti²⁰ mei transactores testamenti mei super sacrificia... — 14 — Saecifica²¹ deo sacrificium laudis et redde altissimo uota tua — 15 — Et inuoca me in die tribulationis redemptorem tuum et glorifica me. — 16 — Et peccatori dixit deus

1. Très fréquent dans AR pour les titres des psaumes cf. TPA 109.

2. Cy.

3. Tert ; Cy.

4. Tert.

5. Cy (ordre inverse.)

6. Tert.

7. Cy.

8. Tert ; Cy.

9. Tert.

10. Cy ; Tert ; Lact etc.

11. Cy.

12. Cy.

13. Cy ; Firmil.

14. cf. v. 11.

15. Fulg ; AR.

16. Cy.

17. Cy.

18. Cy.

19. Cy.

20. Cy (*iustos*).

21. Tert ; Cy.

ad quid ¹ tibi enarrare **iustificationes** ² meas et adsumere testamentum meum per os tuum ? — 17 — *Et tu odisti disciplinam et proiciebas sermones meos retrorsum* ³. — 18 — Si uidebas furem **concurrebas** ⁴ illi et cum adulteris portio tua. — 19 — Os tuum abundabat in malitia et lingua tua iungebat **insidias** ⁵ ... 22... et non sit qui LIBERET ⁶ — 23 — *Sacrificiam laudem clarificat*⁷ me et ibi uiam ostendam illis salutare dei nostri.

Ps. 90^{1-7, 15.}

Sedentem in AUXILIO ⁸ altissimi in *tegumento idonei* commorabitur — 2 — Dicens domino supersceptor meus es tu et *columen meum dei mei* sperauit super eum. — 3 — Quoniam ipse liberat te a **muscipula** ⁹ uenantium a SERMONE ¹⁰ turbulentio. — 4 — In scapulis eius obumbrabit tibi sub **alas** ¹¹ autem eius sperabis — 5 — Scuto te circumdabit ueritas eius. Non timebis a METU ¹² nocturno — 6 — A sagitta **ambulante** per diem a peste **tenebrose iente**. A morsu **contingente meridiae** — 7 — Cade[n]t a latere tuo *milia* et decem milia A DEXTERA TUA ¹³ ad te autem non adpropinquent... ... 15 ... redimo eum et CLARIFICABO ¹⁴ eum.

Évidemment, ces passages ont été choisis parmi les plus représentatifs : on y rencontre nombre de termes caractéristiques et, au moins pour les deux premiers, l'abondance des témoins africains multiplie les points de comparaison. L'influence africaine y est donc très spécialement palpable. Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'élément original que ces fragments décèlent si clairement est dans Cas répandu partout. En parcourant le psautier avec soin on l'y trouve à une dose presque constante là où la revision d'après les hexaples ne l'a pas fait disparaître

La preuve de l'origine africaine de Cas se complète donc et se corrobore par nos trois extraits. Leur fonction est de boucher les fis-

1. Cy ; Opt.

2. Tert ; Cy.

3. Fulg (Cy = *retro*).

4. Tert ; Cy.

5. Cy.

6. Africain pour πύεσθαι cf. TPA 120.

7. Cy. (*clarificabit*.)

8. Cf. plus haut p. 118 l'analyse de *auxiliari*.

9. AR.

10. Notoirement africain cf. p. 121.

11. AR. (*alis*).

12. Cf. TPA p. 105.

13. Cf. 44¹⁰ p. 122.

14. Notoirement africain.

sures par lesquelles le doute pouvait encore s'insinuer. Ils ont la valeur d'une contre-épreuve.

On aura noté — j'y reviendrai bientôt — que les répondants de Cas dans la littérature africaine sont bien plus Tertullien et Cyprien que AR.

3. VOCABULAIRE AFRICAIN DE CAS.

Il reste, avant de clore cette première partie, à recueillir dans une sorte de vocabulaire critique, les traits demeurés intacts de l'antique psautier Cas. On verra qu'en somme, tout ce qui, ailleurs, caractérise la langue biblique africaine s'y retrouve. Ce catalogue suit l'ordre du psautier¹.

2¹ *t[u]multuatae sunt* (ἐφρύξαν) Tert Cy Quod- [= *fremuerunt
vultd.*]

8³ *uindicationem* (ἐκδικητήν) Tych A Pa- [= *ultorem
cien.*]

De même : 43¹⁷ *uindica-* [= *persequenteris
toris*]

98⁸ *uindicans* [= *ulciscens*]

17⁵ 47⁷ *parturitiones* (ῳδῖνες) [= *dolores*]

17⁵ 96⁴ 134⁷ *corus-* (ἀστραπή) AR [= *fulgor
catio*]

18² 150¹ *solidamen-* (στερέωμα) Aug (serm. [*firmamentum
tum* 377])

cf. 79¹⁶ *solidare* Cy Aug (32⁶) (= *confirmare*)

21⁷ *nullificamen po-* (οὐειδος ἀνθρώπου) Tert [= *abiectione plebis
puli*] cf. *nullificare* (ξουδενοῦν)

Tert (Rom 14³) (= *spernere*)

30¹¹ *egestas* (πτωχία) AR [= *paupertas*] De même 106⁴¹ (= *inopia*)

1. Pour éviter les répétitions j'ai omis ici les termes déjà analysés plus haut et quelques autres dont l'examen est réservé pour la 2^{me} partie.

2¹ TPA 7, 17, 89. — Quodvultdeus est l'auteur du sermon c. Jud. etc. Migne XLII 1117-1130. cf. D. Morin (*R. Bén.* 1914 p. 157). La citation est au ch. 13

8³ TPA 45. (lire : *uindicatorem.*)

17⁵ Cf. Soden 327. C'est le terme cyprianique pour le NT.

17¹⁵ TPA 125 cf. Soden 338.

18² Cf. Rönsch, 24. TPA 32, 142. Les citations bibliques paraissent assurer l'authenticité du sermon 377.

21⁷ TPA 6, 9, 15. cf. Rönsch 177.

30¹¹ TPA 160 cf. Soden 73.

33 ¹² 90 ⁵ <i>metus</i>	(φόβος) cf. Tert 110 ¹⁰ ; Cy [= <i>timor</i> 118 ¹²⁰]
	cf. 655 95 ⁴ 983 1169 <i>me-</i> <i>tuendus</i> (φοβερός) A (65 ³) (= <i>terribilis</i>)
	26 ¹ <i>metuere</i> (φοβεῖσθαι) Cy 33 ¹⁰ 117 ⁶ etc. (= <i>timere</i>)
33 ¹⁹ <i>adtritis corde</i>	(συντετριμένοις τὴν καρδίαν) Aug (in ps. 6 n. 10) s. <i>corde</i>
35 ⁹ <i>deliciarum</i>	(τρυφῶν) R Vict ^{vit.} [= <i>voluptatis</i>
37 ⁵ <i>sarcina</i>	(φορτίου) [= <i>onus</i>
38 ¹² 117 ¹⁸ <i>emendare</i>	(παιδεύειν) 38 ¹² : R; 117 ¹⁸ [= <i>corripere</i> : Cy AR. Cf. Cy 2 ¹⁰ ; AR (4 fois); Prom 140 ⁵ .
41 ⁸ 92 ⁴ <i>suspensatio</i>	(μετεωρισμός) AR (sus- [= <i>excelsum, elatio,</i> <i>pensura, suspensio</i>) fluctus
51 ⁶ <i>immersio</i>	(χαταποντισμός) AR: sub- [= <i>praecipitatio</i> <i>mersio</i>
	cf. 54 ¹⁰ <i>submergere</i> (καταποντίζειν) avec AR
62 ¹¹ <i>particula</i>	(μερίς) cf. Cy 49 ¹⁸ [= <i>pars</i>
70 ⁷ 134 ⁹ <i>portentum</i>	(τέρας) cf. Tert Cy (Mt [= <i>prodigium</i> 24 ²⁴])
73 ¹⁷ 94 ⁵ 103 ²⁶ <i>fingere</i>	(πλάσσειν) AR (passim) [= <i>formare</i> Prom 103 ²⁶
83 ² <i>dilectissima</i>	(ἀγαπητά) AR Cy (— ae) [= <i>dilecta</i> De même: 107 ⁷ <i>dilectis-</i> <i>simi tui</i> (= <i>dilecti tui</i>)
1063 ⁵ <i>tractus</i>	(διέξοδος) cf. Barn, de [= <i>exitus</i> montibus (1 ³)

33¹² TPA 32. 105 etc. cf. Soden 340. Cas porte *metus* 54⁶ (avec AR) pour δειλία.

33¹⁹ TPA 160. On voit qu'Aug. n'est pas constant.

35⁹ TPA 115.

37⁵ Cf. Soden 333. C'est l'expression, très caractéristiquement africaine, pour Mt 113⁰ et Lc 114⁶.

38¹² TPA 31. 105.

41⁸ TPA 126.

51⁶ Le texte porte par erreur *inversio*. TPA 123.

70⁷ Caractéristique du NT d'Afrique cf. Soden 150.

73¹⁷ TPA 102.

83² TPA 100.

1063⁵ TPA 52.

112 ⁸	<i>ut sedere illum</i> (<i>τοῦ καθίσαι</i>) Tert Prom	[= collocet faciat]
118 ³	<i>in gelicidio</i> (ἐν πάχνῃ) R	[= pruina]
	De même : 77 ⁴⁷ <i>gelici-</i> <i>dium</i>	
118 ⁹¹	<i>dispositionibus</i> (τῇ διατάξει) cf. R: <i>dispo-</i>	[= ordinatione sitione]
118 ¹³⁰	<i>manifestatio</i> (δήλωσις) R	[= declaratio]
118 ¹³⁰	<i>infans</i> (γήπιος) AR	[= parvulus]
118 ¹⁴⁷	<i>i n t e m p e s t a</i> (ἐν ἀωρίᾳ) AR	[= in maturitate nocte]
118 ¹⁷²	<i>respondeat</i> (φθέγξαιτο) R	[= pronuntiabit]
123 ⁶	<i>in uenationem</i> (εἰς θήραν) AR Fulg	[= in captionem]
	De même : 16 ¹² 34 ⁸ <i>ue-</i> <i>natio.</i>	
132 ¹	<i>ecce quid bo-</i> (τι) Cy	[= quam
	<i>num et quid iuc.</i>	

B.

A QUELLE VERSION AFRICAINE APPARTIENT CAS ?

L'histoire du psautier d'Afrique se divise en deux étapes : l'âge de l'« africain-antique » allant jusque vers 350, et celui de l'« africain-revisé ». La légitimité de cette division a été démontrée ailleurs¹.

L'africain-revisé est représenté surtout par le groupe Augustin-Vérone (AR), l'africain-antique par Tertullien et S. Cyprien (Tert Cy). Ce dernier type est loin d'être homogène : il y a lieu, notamment, de faire une distinction entre le texte utilisé par Tertullien et celui dont se sert S. Cyprien.

C'est pourquoi celui qui veut poursuivre plus à fond l'étude de l'élément africain dans Cas, est amené à se poser successivement ces deux questions : Cas se rattache-t-il à l'africain-revisé ou à l'africain-antique ? et, dans la 2^{me} hypothèse, appartient-il à la version cyprianique ou à celle de Tertullien ?

112⁸ TPA 104.

118³ TPA 127.

118¹³⁰ TPA 127. C'est le mot du NT cyprianique. Cf. Soden 268.

118¹⁴⁷ Le ms porte l'inintelligible : *intempestine* cf. TPA 125.

123⁶ TPA 126.

132¹ TPA 109.

1. TPA surtout pp. 80-81 et 117-119.

Il est à peine besoin d'ajouter que l'état altéré de Cas, en rendant très délicate une si précise recherche, impose la réserve dans l'affirmation.

Aussi me contenterai-je de grouper les faits et d'indiquer les conclusions qu'ils me paraissent suggérer.

1. Une première constatation est la présence déjà signalée, dans Cas, des 2 termes *claritas* et *sermo* si fréquents dans l'africain-antique et presqu'entièrement disparus de AR.

Plus frappante encore est l'impression qui résulte des extraits des psaumes 44 et 49 cités plus haut : sur 27 variantes de Cas retrouvées chez les africains, 24 sont d'accord avec le type antique contre *S. Augustin* ; et l'on se rappelle que ces variantes sont très notables.

Enfin, si l'on confronte le texte de Cas avec le tableau donné ailleurs¹ de 32 variantes communes à Tert et Cy et presqu'inconnues ailleurs (presque toutes absentes de AR), voici les contacts qu'on observe :

2 ¹	<i>tumultuatae sunt</i> : Tert Cy Quodvult-	
	deus Cas	(= <i>fremuerunt</i>).
18 ⁶	<i>egrediens a (de) thalamo</i> : Tert Cy Fir-	
	micus Cas	(= <i>procedens</i>).
21 ⁷	<i>populi</i> ² : Tert Cy Cas	(= <i>plebis</i>).
33 ¹⁵	<i>quaere pacem</i> : Tert Cy Opt Cas	(= <i>inquire</i>).
44 ³	<i>effusa est</i> : Tert Cy Cas	(= <i>diffusa est</i>).
44 ⁵	<i>lenitatem</i> (Cas = <i>lenitatis</i>) : Tert Cy Cas	(= <i>mansuetudinem</i>).
109 ¹	<i>ad dexteram</i> : Tert Cy Lact Aug Cas	(= <i>a dextris</i>).
131 ¹¹	<i>thronum</i> (Cas = <i>throno</i>) : Tert Cy Cas	(= <i>sedem</i>).
134 ¹⁵	<i>idola</i> : Tert Cy Firmicus Aug Cas.	(= <i>simulacra</i>).

C'est-à-dire qu'Augustin apparaît à peine sur cette liste où Cas voisine si constamment avec Tert et Cy.

Le fonds africain de Cas paraît donc antérieur à la révision de 350 ; nous sommes dans l'africain-antique.

2. Puisque l'Afrique a connu, avant les révisions du IV^e siècle, plus d'un texte latin des psaumes et puisque nous sommes renseignés au moins sur deux de ces versions primitives, celle de Tertullien et celle de S. Cyprien, il reste à se demander si Cas

1. TPA. pp. 7-8.

2. Fréquent dans Cas (137 217 4413 462 525-7 6736 843 8820).

nous offre assez d'éléments pour nous permettre de le ranger dans l'une de ces catégories.

Parcourons d'abord la liste des versets où Tert et Cy s'opposent l'un à l'autre¹ et voyons de quel côté se range Cas. C'est nettement du côté de Tertullien :

217	<i>nullificamen</i>	Tert Cas	(Cy = <i>abiection</i>).
219	<i>liberet</i>	Tert Cas	(Cy = <i>seruet</i>).
21 ¹⁶	<i>gutturni</i>	Tert Cas	(Cy = <i>faucibus</i>).
23 ⁴	<i>purus corde</i>	Tert Cas	(Cy = <i>mundus corde</i>).
23 ⁷	<i>portae sempiternae</i>	Tert Cas	(Cy = <i>portae aeternae</i>).

Sans doute, si les citations communes à Tert et à Cy étaient plus nombreuses et de texte moins semblable, et si, d'autre part, Cas n'était pas tellement altéré, nous aurions plus ample moisson.

Mais, telle qu'elle est, notre récolte n'est pas à dédaigner : je note, en effet, que les accords signalés concernent des points où Tert est SEUL parmi les latins et que, pas une seule fois ne se vérifie le phénomène opposé d'un accord significatif de Cas avec Cy contre Tert.

Est-il excessif de voir là une orientation ?

Elle se trouve accentuée par une seconde série de variantes où Cas coïncide avec Tert SEUL dans des versets que Cy ne cite pas.

44 ⁵	<i>mirifice</i> ²	(alii <i>mirabiliter</i>).
70 ¹⁸	<i>uniuersae</i>	(alii <i>omni</i>).
71 ⁶	<i>imber</i>	(alii <i>pluia</i>).
71 ⁹	<i>puluerem</i>	(alii <i>terram</i>).
86 ⁴	<i>allophili</i>	(alii <i>alienigenae</i>).
106 ¹⁶	<i>seras</i>	(alii <i>uectes</i>).

C'est peu, dira-t-on, pour étayer une affirmation. Peut-être, mais c'est trop pour n'être qu'accidentel. D'autant plus qu'un témoignage indirect vient s'ajouter aux 2 premiers : nombre d'expressions de Cas, tout à fait rares, ne se retrouvent guère que dans le vocabulaire biblique de Tertullien.

Voici la liste des faits les plus saillants :

éτοιμασία Cas le traduit par *paratura* 64¹⁰ 88¹⁵ 110⁶ (les autres : *preparatio*). Or le mot *paratura* est noté par Rönsch

1. On la trouvera dans TPA, pp. 9-11.

2. Rapprocher 117²³ *mirificata* est.

(*It. und Vulg.* p. 42) comme très particulier à Tertullien.

ἰχθύς

La traduction *piscatura* (104²⁹) au lieu de *piscis* appartient au vocabulaire de Tertullien. Cf. Rönsch p. 45.

καταδικάζειν

est rendu (1087) par *damnatus* (les autres : *condemnatus*). Or von Soden note (p. 122) à propos de Mt 12³⁷ (*damnaberis*) que Tert préfère le simple au composé.

περιέσχον

Tert le traduit (21¹⁷) par *circumuallavit* (Cf. Barnabé : *uallavit*). La traduction courante est *obsedit*. Or Cas rend *πόλις περιοχής* (107¹¹) par *civitas uallata* (les autres : *civitas munita*).

πολυέλεος

On lit dans Tert (102⁸) *misericordiae plurimus*. L'emploi de *plurimus* pour *πολύς* se note dans Cas : 39⁴ *uidebunt plurimi* (= *multi*) ; 54¹⁹ *in plurimis erant* (= *multis*) ; 70⁷ *factus (uisus) sum plurimis* (= *multis*).

πρόσωπον

Tert le rend (47) par *persona* (= *uultus, facies*). On retrouve la même traduction dans Cas : 81².

ὑπομονή

Le mot *tolerantia* (9¹⁹) de Tert se lit dans Cas 70⁵. Cf. *tolerare* pour *ὑπομένειν* (51¹¹ 118¹⁴⁷ 129⁴). Hors d'Afrique on aurait *patientia, sustinere, expectare*.

φλογεῖν

Le *cremabit* (96³) de Tert sera rapproché du *concremare* de Cas (105¹⁸ *καταφλέγειν*), *concremari* (79¹⁷ *ἐμπυρίζειν*) et *cremare* (25² *πυροῦν*).

Les indices sont concordants. N'était la physionomie générale de Cas si nettement plus jeune, on n'hésiterait pas à conclure. Mais on redoute, en reculant ses origines vers une date si lointaine, de céder malgré soi à une tentante illusion.

Les faits, cependant, sont là et, à tout prendre, l'interprétation qu'ils suggèrent n'a rien d'extravagant.

Y a-t-il tant d'invraisemblance à supposer un antique psautier africain, égaré peut-être en pays étranger et subissant comme presque tous les autres l'influence des textes plus employés ? Trouvé dans cet état par un hébraïsant jusqu'ici anonyme, peut-être quelque moine curieux du haut moyen-âge, il aura servi de base à une tentative de correction d'après les hexaples.

1. Le P. Vaccari a supposé la Gaule méridionale.

Hypothétique histoire, sans doute ; mais, si son point de départ a pu être fixé avec quelque probabilité, si vraiment Cas s'apparente à la bible de Tertullien, il apporte sa lumière dans le débat sur l'origine de cette bible.

D'abord parce que toute nouvelle découverte de texte « tertullianisant » affaiblit la thèse d'une origine orale de la bible de Tertullien — au moins dans ce que cette thèse a de radical¹. Ensuite, et surtout, parce que nous avons ici un *psautier*.

Jusqu'à présent, en effet, les versions tertullianisantes ne nous étaient connues que sous la forme, dérivée, de citations. On était tenté de dire — et on a dit — qu'une citation peut ne dépendre que d'une version orale, que beaucoup de braves gens sachant à peine lire sont capables de répéter à la lettre de nombreux passages de l'Ecriture, uniquement pour les avoir entendus au prône dominical. Le psautier du Cassin ruine ces suppositions : il ne nous atteste pas seulement l'existence d'antiques traductions écrites, que cita Tertullien, il nous livre — sous une forme lamentablement altérée, hélas ! — un de ces textes mêmes.

Quelle est donc l'utilité du *Psalterium Casinense* ?

On pourrait la résumer dans la formule suivante :

« *Lorsque Cas porte une expression qui, traduisant exactement les LXX, s'écartera en même temps des versions non-africaines, il doit être considéré, presque toujours², comme un témoin africain antérieur à S. Augustin.* »

Cette proposition montre l'importance de la trouvaille de D. Amelli. En effet, les citations de Tertullien et de S. Cyprien ne couvrent qu'une partie du psautier. Cas peut compléter leur témoignage.

Lors donc qu'on découvrira un écrit anonyme se rattachant dans ses citations du psautier à Cas, on peut sans hésiter orienter ses recherches vers l'Afrique. Il serait sans doute imprudent de se contenter de ce rapprochement pour situer et surtout pour dater l'œuvre qu'on examine, mais, presque toujours, d'autres indices

1. MM. de Labriolle et Harnack qui ont récemment touché la question, sont disposés à admettre un fréquent recours de Tertullien au grec, non pour la raison de Zahn : invraisemblance de plusieurs versions latines à cette époque, mais pour le motif directement opposé : multiplicité des versions dont aucune ne faisait autorité. Ni l'un ni l'autre de ces savants ne songe à défendre la thèse de l'origine purement orale.

2. Il faut en effet, réservier les fantaisies possibles du réviseur et des copistes.

s'ajouteront au premier. Se fortifiant et s'éclairant mutuellement ils aboutiront enfin, comme l'aveugle et le paralytique, au but.

Même à ne considérer que l'élément africain du Psalterium Casinense, Dom Amelli a rendu un signalé service en éditant ce texte dont la copie gisait dans ses cartons depuis presque 20 ans. Peut-on espérer que cette expérience le décidera à publier les autres richesses que son regard fureteur a depuis longtemps découvertes mais que sa main a jusqu'ici obstinément refusé de livrer aux érudits ?

Maredsous.

D. BERNARD CAPELLE.

LE CARÈME A TURIN AU V^e SIÈCLE D'APRÈS S. MAXIME

LA figure historique de S. Maxime de Turin n'est point encore sortie de la pénombre, mais l'œuvre littéraire de l'évêque met sa physionomie morale et ses opinions dans un assez vivant relief. Le nom de S. Maxime se trouve parmi les signataires de deux synodes tenus, le premier à Milan en 451, l'autre à Rome sous le pape Hilaire en 465. Ce sont les deux renseignements précis les plus importants, pour ne pas dire les seuls que l'histoire ait enregistrés, mais ils fournissent des indices précieux. Nous savons ainsi que S. Maxime a eu des relations avec les deux centres de la vie liturgique les plus importants de l'Italie et de tout l'Occident. Nous apprenons ensuite que son zèle de prédicateur s'est déployé à Turin vers le milieu du V^e siècle¹.

S. Maxime nous apparaît avant tout comme un pieux évêque et un zélé prédicateur. Son œuvre littéraire, publiée dans le tome LVII de la Patrologie latine de Migne, d'après l'édition de P. Bruni, comprend exclusivement des sermons. Mais la critique est loin d'avoir dit son dernier mot sur cette collection de quelques centaines de discours. L'authenticité de tous ceux que Bruni attribue à S. Maxime n'est pas définitivement établie. D'autre part les Appendices de S. Augustin et de S. Ambroise, d'autres collections, et sans doute les manuscrits de plus d'une bibliothèque contiennent des sermons qui devront être un jour attribués ou restitués à l'évêque de Turin.

Dans l'édition de Migne, vingt-quatre sermons traitent expresso la question du carême². Ils sont d'une importance capitale

1. On croit que S. Maxime est devenu évêque de Turin vers 430, et qu'il est mort peu après le concile romain de 465, dont il put signer les actes, par droit d'ancienneté sans doute, immédiatement après la signature du pape.

2. Ce sont les *Homiliae* XXXI à XLIV (col. 301-328) et les *Sermones* XIV à XXVIII (col. 559-590). Plusieurs de ces sermons ont été attribués à d'autres prédicateurs. Aussi trouvons-nous les *Homiliae* XXXVIII, XXXIX, XL, XLI et les *Sermones* XV, XVI, XXVI et XXVII dans l'appendice des œuvres de S. Ambroise, où ils correspondent aux numéros XXVIII, XIX, XXI, XX, XXVII, XXII, XXIII et XXXIII de l'édition des Bénédictins de Saint-Maur, et dans celle de Ballerini (Milan, 1875-1883).

Les *Sermones* XVIII, XIX, XX, XXI et XXV de Migne sont également reproduits dans l'appendice de S. Augustin aux numéros CXLII, CLXVII, CXV, CXLIV, CXLVI de l'édition des Mauristes. A en juger d'après les données de la critique interne il semble que seul le

pour l'histoire de cette institution. Ils nous permettent de saisir en quelque sorte sur le vif l'histoire du carême au moment le plus intéressant de son évolution. Ils nous dépeignent d'ailleurs la sainte quarantaine, dans un langage sobre mais élégant, avec une élévation et une unité de vues en même temps qu'un souci pratique des nécessités des auditeurs, que nous cherchons en vain dans d'autres œuvres similaires.

* *

A Turin, comme par tout l'Occident, le carême s'ouvrait par la lecture du chap. IV, 1-11 de S. Matthieu¹ qui nous met devant les yeux comment le divin Maître se prépare à sa mission publique et à la gloire de sa résurrection² par la retraite dans le désert, par le jeûne et la victoire sur le tentateur. Quand on a lu les sermons de S. Maxime, on aime à se représenter le saint évêque en pieuse contemplation devant ce tableau suggestif. Car on sent que l'adorable figure du Sauveur au désert domine toute sa conception du carême et inspire toutes ses exhortations quadragésimales. Plusieurs de ses homélies ne sont que le commentaire doctrinal et moral du récit de l'évangile³. Pour S. Maxime, le carême chrétien consiste à suivre le Maître dans la solitude et à l'imiter dans son jeûne et sa lutte victorieuse contre le démon. Car le Christ n'a pas seulement consacré notre carême par son exemple. Législateur du Nouveau Testament, il l'a en un sens institué, il en a fixé les limites et la continuité ; il en a déterminé le caractère et la pratique, il en a fait saisir la haute valeur sanctificatrice et ainsi il a justifié la place d'honneur que l'Église primitive assignait à la sainte Quarantaine dans le cycle de l'année liturgique.

Pour S. Maxime, le jeûne du Christ et sa lutte contre le tentateur ont une importance capitale. L'œuvre de notre salut est une œuvre de restauration, un rétablissement de l'ordre surnaturel troublé par le péché originel. « *Haec est omnis causa christianitatis et fidei, ut*

Sermo xxv (n. *cXLVI* de l'appendice de S. Augustin) soit faussement attribué à S. Maxime : il est peut-être de S. Césaire d'Arles. Quant au texte de Migne, nous avons eu l'impression qu'il doit être revisé.

1. Voir surtout *Hom. xxxvii* ; *xlII* ; *xlIII* ; *Sermo xv*. A Turin on lisait également l'épitre que nous avons encore actuellement au Missel, II (Cor., VI, 1-10). Voir *Sermo xxviii* (col. 587).

2. Le souvenir de la triple tentation, est rappelé longuement dans les sermons sur l'Ascension : l'orateur y célèbre le triomphe complet du Christ ressuscité. Voir p. ex. *Sermo xlIV* (Migne c. 625 ss.).

3. Voir p. ex. *Homil. xxxix*, *xlII*, *xlIII* ; *Serm. xv*, *xvi*.

salvetur quod perierat, revocetur quod erraverat, quod jam occiderat renascatur » (*Serm. XVII*, c. 366). Cette « restauration du genre humain s'accomplit au désert » (*ibid. c. 363*). « La cause du jeûne quadragésimal, la voici, à mon avis, dit-il : le premier Adam dans le paradis, avait perdu la gloire de l'immortalité par l'intempérance de sa gourmandise : Jésus-Christ, le second Adam, a rétabli cette ménée immortalité par son abstinence » ¹. Et revenant à plusieurs reprises ² sur cette idée fondamentale qui lui est chère, il en conclut : « la nourriture nous a chassés du paradis : que la faim, que le jeûne nous y ramène » ³.

Au désert le Christ n'avait pas seulement jeûné : il avait aussi remporté la victoire sur le tentateur, qui avait été autrefois victorieux du premier Adam et par là de toute sa descendance. Et « ce conflit merveilleux entre le Roi du ciel et l'usurpateur du royaume céleste annonce pour nous le mystère triomphal de l'incarnation du Seigneur » ⁴. Aussi le prédicateur se plaît-il à commenter longuement cette lutte glorieuse et ses diverses phases ⁵. Il ne faut donc pas que le chrétien s'afflige d'être exposé durant le carême à « l'épreuve de la tribulation ». « Ubi enim est similis cum Christo devotio, similis est cum Christo tentatio » ⁶. Le temps du carême sera donc un temps de lutte contre les tentations du démon et les inclinations perverses de la nature. « Castra plane sunt jejunia christianis » ⁷. Mais le jeûne est la meilleure arme de combat, elle nous constitue un « rempart inexpugnable » ⁸.

Dans la pratique de ce jeûne, le Christ doit être notre guide et notre modèle : « si vis christianus esse, debes id quod Christus facere » ⁹. Or le Christ n'a pas voulu le jeûne pour le jeûne, mais comme moyen de perfectionnement moral. « Hoc quadragenario numero se ipse Dominus exercuit, non ut profectum ipse caperet, sed ut profectum salutis nobis ostenderet ». Il nous a donné le carême « ut concipiamus virtutum germina, ut in die Paschae fructum justitiae proferamus » ¹⁰. Il importe donc que « jejunia nostra reli-

1. *Sermo XIX*, col. 570.

2. P. ex. *Sermo XIV*, 539-562 ; *xxi*, 575 ; *homilia XLIII*, 523.

3. *Sermo XXI*, 575. Comparez l'*Immolatio* de la première *missa jejunii* du *Missale Gothicum* d'Autun, et la *Contestatio* de la même messe dans le missel de Bobbio.

4. *Homil. XLIII*, c. 310.

5. *Homil. XXXVII*, *XLII*, *XLIII* ; *Serm. XV*, *XVI*.

6. *Sermo XVI*, c. 563.

7. *Homil. XL*, c. 313-316 : cf. *hom. XL*, *XLII*, *XLIII*.

8. *Hom. XL*.

9. *Hom. XL*, 315.

10. *Hom. XXXVII*, 318.

giosis sanctificemus obsequiis » ¹. « Quid autem aliud est sanctificare jejunium nisi jejunii causa sancta velle, justa facere, iniqua vitare ». Sanctifier le jeûne c'est pratiquer la justice, la douceur, la chasteté, la charité, la miséricorde.

Sanctifier le jeûne, c'est encore renoncer à des satisfactions permises; car « dum a licitis abstinemus magis ac magis admonemur illicita vitare... Itaque si volumus jejunare a cibis, ante omnia jejunemus a vitiis ». C'est la thèse que S. Maxime défend dans le *Sermo XVIII*, ainsi que dans la dernière partie des *Homiliae XLIII et XLIV*. Il y a donc pour lui un double jeûne, celui du corps et celui de l'âme: « His Quadragesimam Christi prout possumus, virtutibus subsequamur, ut gemino quodam corporis animique jejunio divinae nos semper gratiae commendemus » ². Malgré l'énergie avec laquelle nous le verrons insister tout à l'heure sur le jeûne corporel, jeûne de chaque jour, dirait-on, c'est le jeûne spirituel qu'il recommande avant tout : « Si optamus sacratissimum resurrectionis diem laetis mentibus celebrare, ab esca quidem vel potu pro viribus tempemus, a vitiis autem totis viribus jejunemus » ³. Le jeûne spirituel ne connaît donc pas les excuses ou les exceptions que peut comporter le jeûne corporel.

En jeûnant, le Christ n'a pas fait que prêcher d'exemple.

Législateur divin, il n'a pas jeûné seulement comme Moïse, le promulgateur de l'ancienne Loi, pour offrir un modèle à imiter ; ni même seulement pour « dénier » ou « consacrer » la sainte Quarantaine : mais il a promulgué, par l'intermédiaire de son Eglise, la loi du jeûne quadragésimal ⁴, et en a fait un précepte ⁵ qu'on ne peut enfreindre sans commettre un péché grave, qu'on ne peut mépriser sans mépriser le Christ qui parle par la bouche de ses évêques ⁶.

1. *Hom. XXXVII*, 307.

2. *Hom. XLIV*, 328.

3. *Hom. XLIII*, 326.

4. C'est dans ce sens que la *Contestatio* de la troisième missa jejunii du missel de Bobbio appelle le Christ « auctor et sanctificator jejunii ».

5. *Sermo XXVI*, c. 583, « Nam sicut reliquo anno jejunare praemium est, ita in Quadragesima non jejunare peccatum est ; illa enim voluntaria sunt jejunia, ista necessaria ; illa de arbitrio veniunt, ista de lege ; ad illa invitamur, ad ista compellimur ». Ce texte mérite d'autant plus d'être souligné qu'il a été repris, avec de légères variantes dans la *collectio* de la seconde missa jejunii du missel de Bobbio, que Mgr Duchesne, Dom Cagin et d'autres croient originaire de la Haute-Italie. Voir Dom WILMART, art, *Bobbio* (Missel de) dans le *Dictionnaire archéologique et de liturgie*, de Dom Cabrol.

6. *Hom. XXXVIII*, c. 307-308 « ... hunc quadragenarium numerum non esse ab hominibus constitutum sed divinitus consecratum, nec terrena cogitatione inventum, sed a regi testi majestate praeceptum... Haec autem non tam sacerdotum praecepta quam Dei sunt ». *Sermo XIV*, c. 562 : « Tanquam in paradiiso Ecclesiae constituti, mandatum accepimus ut legem jejunii conservemus ». *Hom. XL*, c. 315 « Non enim lege preceatum

Le jeûne du Sauveur avait duré quarante jours et quarante nuits. « Consacrée par Jésus-Christ », ¹ cette quarantaine est devenue pour les chrétiens un « nombre salutaire et mystique ». ² Elle avait d'ailleurs été préfigurée sous l'ancienne Loi. C'était après une quarantaine de jeûne que Moyse avait été admis en présence de Jéhovah, pour recevoir les tables de la Loi. ³ C'était par un jeûne de quarante jours et de quarante nuits qu'Elie avait obtenu de voir le Ciel s'ouvrir pour verser sur la terre assoiffée une eau bienfaisante, et qu'il avait mérité de monter lui-même au ciel sur un char de feu. ⁴ La quarantaine avait été symbolisée encore dans les quarante années de pérégrinations des Israélites au désert, ⁵ et par les quarante jours de la pluie diluvienne qui devait « purifier l'homme » ⁶. Venant se greffer sur tant d'antécédents, la « quarantaine » de jeûne du Sauveur était devenue le type sacré et obligatoire de la « quadragesima » annuelle des chrétiens, à laquelle on ne pouvait rien ajouter, rien soustraire sans péché, et sans perdre le fruit propre à son observation ⁷. Bien plus, les quarante unités devaient se suivre sans aucune interruption, pour former un tout compact et solide, un « quadragenarium curriculum » ⁸, un « sanctus et salutaris cursus » ⁹. Car les jeûnes de Moyse et d'Elie avaient été des « jejunia continuata » ¹⁰. Et surtout le divin Maître, en jeûnant sa quarantaine d'une seule traite malgré la succession des jours et des nuits, avait fait de son jeûne « unum jejunii corpus », « non interruptus ordo jejunii », quelque chose comme « *un seul jour d'abstinence* ». Il avait voulu montrer ainsi que, puisque la faiblesse humaine ne permet pas d'imiter son exemple à la lettre, les fidèles devaient au

est fidelibus indictam Quadragesimam a Domino non jejunare et jejunia consecrata ventris voracitate dissolvere... Non igitur, sicut dixi. lete peccatum est, indictum violare jejuniū.

1. *Hom. XXXIX*, 311 ; *Sermo XIX*, 569.

2. *Serm. XX*, 573.

3. Voir p. ex. *Hom. XLIV* ; *Serm. XXII, XXIII, XXVII, XXVIII*.

4. P. ex. *Serm. XXI, XXII, XXIII, XXVII, XXVIII*.

5. *Serm. XXVI*, 585.

6. *Serm. XX*, 574 ; *XXVI*, 584.

7. *Hom. XXXVIII*, 307. « Qui constitutum numerum una die manducando praeterit, non ut unius diei violator accusatur, sed ut totius Quadragesimae transgressor arguitur. Unde bonum est homini, ut dictum numerum sine labore jejunet, ut totius pariter Quadragesimae consequatur pariter sanctitatem ». *Serm. XIX*, 569 : « Sanctam Quadragesimam abstinentio ipse Dominus consecraverat, et tot dierum noctiumque curriculo cibum omnino non capiens, *unum ac solidum jejunii corpus efficerit, quod in totum non observare sacrilegium est, ex parte violare peccatum est.* »

8. *Hom. XXXIX*, 309.

9. *Serm. XX*, 573.

10. *Serm. XXII*.

moins observer la « quarantaine intégrale sans interruption comme sans omission »¹.

Personne, que nous sachions, n'a parlé de l'intégrité et de la continuité du jeûne quadragésimal avec autant de sévérité et d'insistance. Aussi faut-il entendre à ce sujet *cum grano salis* certaines expressions de l'ardent protagoniste. Malgré leur sens obvie, il n'est pas possible que l'auteur ait voulu parler d'un jeûne quotidien dans le sens strict. Le jeûne spirituel ne devait pas, nous l'avons entendu, connaître des jours de relâche. Mais le jeûne corporel, dans son acceptation rigoureuse, ne comportant qu'un seul repas, n'était certainement ni prescrit ni même toléré le dimanche, même en carême. Aucune église catholique ne permettait le jeûne dominical au sens strict. S. Maxime lui-même, d'ailleurs, excepte explicitement de la loi du jeûne tous les dimanches de l'année, comme aussi tous les jours de la cinquantaine pascale qui sont, dit-il, comme autant de dimanches consacrés à célébrer la résurrection du Sauveur². Aussi le prédicateur s'exprime-t-il d'autres fois avec plus de mesure, et laisse-t-il entendre qu'on peut observer la continuité du carême sans le vrai jeûne de tous les jours. Il demande p. ex. à ses auditeurs d'observer les « *Quadragesimae quotidiana et moderata jejunia* »³ ou de passer tous les jours « *absque ciborum nimietate* » et en « renonçant aux bains, aux vins, aux viandes »⁴.

* * *

La Quarantaine s'ouvrait le dimanche même où on lisait l'évangile de la tentation de Notre-Seigneur et l'épître *Ecce nunc tempus acceptabile*, c'est-à-dire le sixième dimanche avant Pâques, comme le prouve la comparaison avec les lectures liturgiques des autres Eglises occidentales.

1. *Hom.* xxxix, 331 : « *Dominus Jesus Christus hunc eudem numerum jejunii consecraverat et continuatis diebus noctibusque non capiens cibum, unum jejunii corpus efficerat, hoc est, licet diei ordo noctisque interrumpetur adventu, non tamen interrupimus est ordo jejunii.* Unde erant apud eum plurima temporum curricula, sed abstinentiac dies una, ostendens ita nos *hunc numerum integrum* jejunare debere ; ut quia totam Quadragesimam complecti non possumus solido et uno jejunio, *rel quotidianis eamdem sine intermissione jejuniis celebremus* : ut si quisquam unam diem abstinendo praetermisserit, totam Quadragesimam violarit, et propter modici temporis cibum, magni fructum laboris amiserit ». *Sermo* xxviii, 590 : « *Igitur et nos, jejunemus continua et devote hoc spatio temporis* ». Cf. *Sermo* xxvi, 583.

2. *Homil.* LXI, 371-374.

3. *Serm.* xxvi, 586.

4. *Serm.* xxi, 578.

La sainte Quarantaine devait servir de préparation à la fête de Pâques¹.

Mais qu'était ce Pascha dans la pensée de S. Maxime ? Pour les toutes premières générations chrétiennes il était l'anniversaire de la mort du Sauveur, « Etenim, dit St Paul, Pascha nostrum *immolatus est Christus* »². Bientôt après, le terme Pascha s'étendit à la grande solennité de la Passion et de la résurrection du Christ, au « triduum très sacré du Sauveur crucifié, enseveli et ressuscité »³. Il garda cette signification en Occident, jusque bien avant dans le Ve siècle⁴, mais finit par ne plus désigner que la solennité joyeuse de la résurrection de Jésus.

C'est en ce dernier sens que S. Maxime nous parle de la fête de Pâques. Si durant le carême nous devons observer le jeûne corporel et spirituel, c'est pour que nous puissions « célébrer d'un cœur joyeux le jour très saint de la résurrection du Seigneur »⁵. Le carême est le temps des semaines, des travaux de labour, des épines ; Pâques est l'époque de la récolte, des fruits, des roses. « Nunc concipiamus virtutum germina, ut in die Paschae fructum justitiae proferamus »⁶.

L'homélie LXIII fut prêchée le dimanche de la résurrection. L'évêque de Turin exhorte son auditoire à célébrer « hunc *Paschae salutarem diem, in quo resurgens Dominus resurrectionem praestitit universis* » (col. 363). « Dum enim *Ille ab inferis transit ad superos*, nos de morte transire fecit ad vitam. *Pascha enim hebraice transitus dicitur* vel profectus, scilicet quia per hoc mysterium de pejoribus ad meliora transitur » (col. 364). Sans doute, le fait et la solennité de la résurrection se rattachent intimement au mystère et à la commémoration de la mort du Sauveur. Aussi l'homélie LV, que les manuscrits intitulent « in festo *Paschae* » est-elle consacrée à montrer dans les épisodes d'Isaac et de Jonas, des figures « de la mort en même temps que de la résurrection » du Christ (c. 358). Mais partout où S. Maxime emploie le terme « *Pascha* », il l'ap-

1. *Sermo XXVI*, c. 584 : « Ille facit Quadragesimam qui jejunando et vigilando accedit ad *Pascha*. »

2. Voir *Collat. Brugense*, 1913, pp. 24 ss.

3. S. AUGUST. *Ep. 55*, n. 27.

4. P. ex. chez S. Augustin (Cf. *Collat. Brugense*, 1913, pp. 311 ss), dans les sermons de Grégoire d'Elvire, les *Tractatus Priscillianistes d'Instantius* et les plus anciens documents de la liturgie mozarabe ; (*Ibid.*, pp. 455 ss.) ; chez les auteurs gallicans de la période primitive ; chez S. Ambroise et S. Léon le Grand (*Ibid.*, 1914, pp. 193 ss.).

5. *Hom. XLIII* (c. 326).

6. *Hom. XXXVIII*.

plique à la fête de la résurrection¹. Il est même assez remarquable que, commentant, un dimanche de Pâques, le texte bien connu de S. Paul (1^{er} Cor. V. 7-8) l'orateur laisse précisément de côté la phrase que les premiers Pères citaient si souvent « *Pascha nostrum immolatus est Christus* » : il se contente de dire : « *celebreinus Pascha Domini ut ait apostolus : non in fermento malitia et nequitiae, sed in azymis sinceritatis et castitatis* »².

* * *

Toute la manière de parler de l'orateur sacré, l'insistance avec laquelle il fait remonter à la volonté de Jésus-Christ lui-même la loi de la sainte quarantaine, ses exhortations réitérées sur le jeûne de chaque jour, son ton sévère à l'égard de ceux qui le négligeraient ne fût-ce qu'un seul jour, tout cela semble indiquer que la pratique du jeûne quotidien était loin d'être observée uniformément. Plusieurs sermons du pieux évêque nous fournissent à ce sujet des détails assez précis et du plus haut intérêt. Tout en considérant le carême entier comme une période de pénitence, certains fidèles jeûnaient par semaines, d'autres par intervalles plus courts. Ils jeûnaient rigoureusement deux ou plusieurs jours de suite, — sans prendre aucune nourriture³ — puis se donnaient des jours de relâche, pour reprendre bientôt le jeûne interrompu. Ces pratiques ne sont pas admissibles, dit l'évêque : « *Non dico hebdomadas, non duplicata, non multiplicata jejunia, sed vel singulos dies absque ciborum nimietate transeamus* »⁴.

Une coutume, contre laquelle le zélé prédicateur s'élève avec beaucoup de vigueur, consistait à alterner en carême les semaines de jeûne avec les semaines de repas ordinaires⁵. En pratique, elle réduisait le carême, ou plutôt le temps du jeûne strict, à trois semaines. Elle avait existé certainement à Ravenne, au temps de

1. *Serm. xxxiii*, c. 601 ; *xxxviii*, c. 612 ; *Homil. xxxviii*, c. 309 et 310.

2. *Serm. xli*, c. 619.

3. Il s'agit peut-être des « *jejunia continuata* » ou « *superposita* » qui étaient observés dans plusieurs églises. Ceux-ci étaient également pratiqués à Milan, p. ex. par la sœur de S. Ambroise (**S. AMBR.** *De virginibus*, l. III, c. 4, n. 15) mais sans être imposés, ni reconnus officiellement.

4. *Sermo xxi*, 578.

5. *Sermo xvii*, c. 568. « *Sunt enim plerique, quibus cum hic jejunandi sacratissimus numerus indicitur, interpositis hebdomadis divinitus statutum tempus violent comedendo.* » *Sermo xxvi*, c. 583 : « *Hoc enim ideo dico, quia audio complures, quod gravius est, fideles alternis in Quadragesima hebdomadis abstinere, et consecratum illum dierum numerum gulae intemperantia violare, hoc est prandere septem dierum curriculo et septem dierum spatio jejunare.* »

S. Pierre Chrysologue¹; au dire des historiens Socrate et Sozomène elle était en vigueur dans bien des églises occidentales² et était probablement observée primitivement à Rome³.

S. Maxime ne présente cette pratique ni comme une nouveauté, ni comme une singularité; il reconnaît même qu'elle est assez générale. Il n'en stigmatise pas moins cette conduite comme une « prévarication », comme une transgression « des préceptes du Christ »⁴. Même si durant les semaines où ils déjeunent, ces fidèles s'abstiennent des douceurs et des mets recherchés, leur jeûne quadragésimal ne leur sera pas compté, parce qu'ils ne jeûnent pas quarante jours. « Célébrons donc soigneusement ce temps très saint : qu'aucun jour ne nous échappe sans jeûne, qu'aucune semaine ne se passe pour nous sans veilles »⁵.

* *

Il en résulte dans le système de S. Maxime une grave difficulté. La « quarantaine » mystique et sacrée s'ouvrait le sixième dimanche avant Pâques : elle devait donc se clôturer, comme anciennement, la veille de la Pâque de la crucifixion. Mais en différant le Pascha jusqu'au dimanche de la résurrection, on obtenait une quarantaine de quarante-deux jours. L'orateur se rendait compte de l'anomalie. Dans un sermon de premier dimanche du carême il pose nettement l'objection⁶. Mais la réponse, bien simple pour qui se rappelle la conception primitive, semble embarrasser le prédicateur, qui se contente d'une interprétation purement symbolique. L'Exode, ch. XXXIII, énumère les campements successifs que les Israélites ont faits dans le désert avant d'arriver au Jourdain et à la Terre promise : or ils sont au nombre de quarante-deux, et ils symbolisent dès lors les quarante-deux jours de jeûne par lesquels nous marchons vers la terre promise du ciel.

Le prédicateur consacre trois sermons à développer ce symbolisme⁷. Encore peut-on douter qu'il ait pleinement satisfait la

1. S. PETRI CHRYSOL. *Sermo* 166, t. 52. Migne. P. L. t. 52, c. 636.

2. SOCRATE. *Hist. eccl.* v. 22 ; SOZOMÈNE, *Hist. eccl.* VII, 19.

3. Nous développerons cette manière de voir dans une étude spéciale sur la *mediana* dans le carême romain.

4. *Sermo* XVII, c. 568.

5. *Sermo* XXVI, c. 584.

6. *Homil.* XXXIX, c. 311 : « Sed dicet aliquis : Quadragesimae aliquoties accepimus rationem, et eam consecratam a Domino frequenter audivimus : sed cur eadem Quadragesima quadraginta et duos dies habeat audiare gestimus. »

7. Toute l'homélie XLI, c. 317-320, prêchée après le premier dimanche du carême (voir l'exorde), a été consacrée au même thème, qui est rappelé au début de l'homélie

curiosité de son auditoire ou apaisé ses propres doutes. Car au troisième sermon il conclut que nous devons continuer notre route « de quarante jours » et que les jeûnes sont pour nous comme des camps où nous pouvons nous mettre à l'abri des attaques du démon. (Hom. XL, c. 313)¹.

* * *

On le voit, c'est toujours le nombre quarante, consacré par le jeûne du Christ, qui domine l'ordonnance du carême. Aussi l'évêque de Turin ne veut-il rien entendre de la célébration d'une Quinquagésime de jeûne. Envers ceux qui veulent introduire cette nouveauté « que la tradition des anciens n'a pas consacrée de son autorité » il se montre aussi intraitable qu'envers ceux qui prétendaient ne jeûner que trois semaines : ce sont des présomptueux qui croient agir avec plus de dévotion et qui tombent dans la superstition. Tous les temps sont bons pour le jeûne, « mais il vaut mieux jeûner la quarantaine avec le Christ. Car c'est la Quadragésime que le Seigneur nous a consacrée par son jeûne »².

* * *

Mais si l'évêque de Turin s'oppose énergiquement à ce qu'on transforme la Quadragésime, il ne voit pas de mauvais œil qu'on se prépare à la célébration de la Quarantaine sacrée par un *jeûne préliminaire* de simple dévotion. Il parle de cette coutume dans l'exorde de son homélie XXXV³ : « *Quia nonnullorum est consuetudo, carissimi, advenientes Quadragesimae dies devotiore jejunio praevenire*, nécessaire praesens Evangelii decursa est lectio, in qua Dominus virtutum spiritualium retributor, sanctam nobis perfec-

¹XL, prononcée, soit au cours de la même semaine, probablement le mercredi, soit peut-être le dimanche suivant.

²1. AMALAISE. (*De eccl. off.* I, 4 ; Migne, 105, 1002) connaît également le carême de 42 jours et le symbolisme des 42 *mansiones*, mais son explication rentre beaucoup plus dans le cadre de l'évolution historique du carême. Le « quadragenarius numerus » se termine le Jeudi-Saint ; mais il reste deux jours jusqu'au baptême : « tot enim mansiones habuerunt filii Israël qui baptizati sunt in mari Rubro. »

³2. *Sermo xxvi*, initio : « Nonnulli christianorum, fratres, existimantes se Divinitatis praecepta religiosius observare, praetermissa devotione Quadragesimae, cuius bodie curamus exordium, *Quinquagesimam se facere* mentiuntur, cum id neque divinis Litteris jubeatur, neque traditum sit auctoritate majorum. Sola igitur hoc faciunt animi praeumptione, et dum putant se devotius agere, superstitiosius conversantur. Dicit se observare *Quinquagesimam* qui forte *Quadragesimam* impleret vix possit. Bonum est quidem cunctis temporibus jejunare, sed melius *Quadragesimam* jejunare cum Christo. Hanc enim *Quadragesimam* nobis Dominus suo jejunio consecravit. »

3. Quoi qu'on en ait dit, il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité de cette homélie.

tamque dedit regulam jejunandi, dicens : Cum jejunatis, non eritis sicut hypocritae, etc. ». (Matth. VI, 16, sqq.). Le prédicateur est loin de blâmer cette pieuse pratique. Il semble n'y mettre qu'une condition : qu'on ne jeûne pas par ostentation et vaine gloire ; et cette idée forme le thème de tout le sermon.

L'on ne peut évidemment songer ici à une semaine entière de jeûne avant l'ouverture du carême : ce serait introduire en fait la Quinquagésime que le prédicateur a repoussée si énergiquement. C'est plutôt le mercredi, semble-t-il, que l'on aura commencé et que le sermon aura été prêché.

Voici un premier indice. Le Sermo XXVII a été prêché le jour de la *traditio symboli*, qui avait lieu, dans les églises de la Haute Italie et en Gaule, le dimanche des Rameaux. Or le prédicateur déclare en commençant « ecce jam *pene transegimus Quadragesimae indicata jejunia, et praecpta Christi Domini abstinentiae devotione complevimus* » (c. 585). Si l'on avait commencé le jeûne à partir du dimanche ou du lundi de la Quinquaségime, le nombre quarante serait déjà dépassé. Si au contraire on calcule depuis le mercredi des Cendres, le jeûne aurait duré exactement trente-neuf jours.

Au reste, l'évangile du jour que l'évêque commente était lu à Rome, bien avant Grégoire le Grand¹, le mercredi avant le *caput Quadragesimae*. Serait-il hasardé de supposer que le même évangile était lu à Turin, en ce même mercredi qui deviendra bientôt partout le *caput jejunii*² et plus tard le mercredi des Cendres³ ? La pratique, dont l'orateur n'insinue pas l'introduction récente, aurait donc consisté à se préparer au jeûne solennel quadragésimal, en jeûnant probablement le mercredi et le vendredi de la semaine avant l'ouverture du carême. Nous constatons qu'à Rome, ces deux jours ont été englobés dans l'ordonnance générale de la liturgie quadragésimale, au moins deux siècles avant que le jeudi et le samedi n'y soient entrés⁴. Pour arriver à la situation attestée par l'évêque de Turin, il avait suffi d'accentuer, ou de transformer peut-être en jeûne strict, le demi-jeûne des anciennes stations du

1. Voir sur cette question l'intéressante dissertation du Card. Tomasi, publiée dans E.M. DE AZEVEDO, *refus Missale Romanum*, Romae 1754, Appendix, p. 341, sqq.

2. Dans le codex de Lucques 85, le titre porte : « *Sermo in capite jejunii* ».

3. La plupart des éditeurs et deux mss intitulent le sermon : « *in die Cinerum* ». Cf. dans le *Dictionn. d'archéol. et de liturgie*, v° *caput jejunii*. Un article intéressant, mais trop hésitant, de Dom Cabrol.

4. Nous sommes portés à croire que cette ordonnance générale pourrait bien être l'œuvre du pape Hilaire, (46-47), celui-là même avec qui S. Maxime dut avoir des rapports lors du synode romain de 465. *Collationes Brugenses*, t. XX (1920), pp. 112-128.

mercredi et du vendredi. Mais il valait la peine de souligner la plus ancienne attestation d'une pratique qui finira par prolonger le carême de quatre jours, en substituant une base nouvelle au calcul des « quarante » jours du jeûne quadragésimal.

* * *

Les sermons de S. Maxime, on a pu s'en convaincre, nous mettent en face d'un tournant dans l'histoire du carême. Ils nous fournissent sur cette évolution historique, des données si précises et si suggestives qu'on s'étonne de les voir à peine mentionnées, pour ne pas dire totalement négligées, par les historiens qui ont retracé cet historique ex-professo. Dans le troisième quart du V^e siècle, l'évêque de Turin se fait du carême une idée bien nette, qu'il expose avec chaleur et défend envers et contre tous. Sa conception est en grande partie traditionnelle et conservatrice : le carême est une période continue de quarante jours de pénitence et d'ascèse, qu'il faut observer à l'imitation de la retraite du Christ au désert. Il défend avec âpreté la tradition contre les progressistes qui veulent transformer la Quadragésime en une Quinquagésime de jeûne.

Mais, sans s'en douter peut-être, il est entré lui-même dans le courant de l'évolution. Il se laisse emporter par celui-ci d'abord en ce qui concerne le terme final de la Quadragesima, en fixant celui-ci au dimanche de la résurrection plutôt qu'à la Pâque de la crucifixion ; il favorise ensuite l'évolution en exigeant énergiquement contre les retardataires que tous les jours fériaux sans exception deviennent des jours de jeûne strict ; il prépare enfin une phase nouvelle de l'évolution, le prolongement du carême jusqu'au mercredi du *caput jejunii*, en favorisant un jeûne de préparation à la sainte Quarantaine. Ne distinguant plus entre les quarante jours du jeûne « quadragésimal » et les deux jours du jeûne « pascal » primitif¹, il se trouve devant l'anomalie d'une « quarantaine » dans laquelle il est forcé de compter quarante-deux unités. Mais plus tard, en partie sous l'influence de conceptions venues de l'Orient, ses successeurs se laisseront davantage impressionner par la différence entre fériés de jeûne et dimanches non jeûnés : ils en arriveront à exclure ceux-ci du comput de la « quarantaine » mais rétabliront enfin le nombre sacré dans son intégrité en ajoutant aux trente-six fériés de jeûne les quatre jours qui précèdent immédiatement le

1. Voir *Collationes Brugenses*, t. XVIII (1913). pp. 100 ss.

caput quadragesimae et durant lesquels on avait pris l'habitude de s'entraîner en préparation au jeûne quadragésimal. D'étape en étape on sera arrivé ainsi à la conception moderne du carême.

Bruges, Juin 1915.

C. CALLEWAERT.

INNOCENT III ET LA RÉORGANISATION DES MONASTÈRES BÉNÉDICTINS

(*Suite et fin*).

L'ABBAYE de Sassovivo, elle aussi, tenait fort à cœur au pape qui n'avait rien négligé pour la relever. L'abbé le secondait de tous ses efforts, mais sa bonne volonté venait se briser contre l'orgueil de quelques moines, originaires de Foligno, fiers de leur noblesse. L'abbé obtint du pape l'autorisation de pouvoir se retirer dans une obédience du monastère avec tous ceux qui désiraient mener une vie vraiment religieuse, en laissant quelques frères sérieux à Sassovivo. Les rebelles excommuniés devaient en être chassés et dénoncés, avec interdiction de séjourner dans les églises relevant du monastère.¹

La réforme de Bobbio fut confiée aux abbés de Locedio et de St-Sauveur de Pavie.² Celle de Farfa, dans la Sabine, placé plus directement sous la surveillance pontificale, fut dirigée par le pape lui-même.³ Les monastères de la Toscane jusqu'à Viterbe et Rieti, ainsi que ceux de la Marche, furent confiés à l'évêque de Florence, à l'abbé de Sassovivo et au prieur de Camaldule.⁴ Celui de S. Adelbert sur le Po (dioc. de Ravenne) aux évêques de Faenza et de Lucques ainsi qu'à l'abbé de S. Jean de Ravenne. A la réception du rapport des visiteurs, le pape n'hésita pas à approuver l'expulsion de quelques religieux scandaleux qui l'habitaient et l'union du monastère à l'église de Ravenne.⁵

On retrouve la même action directe du pontife à l'endroit de Cluny, l'illustre maison-mère de tant de monastères répandus sur toute la surface de la chrétienté. Energique et sévère fut la lettre qu'il adressa au chapitre général de Cluny pour déplorer la décadence presque générale des maisons d'un ordre où l'habit ne rappelait plus les grandes vertus des fondateurs, où les priviléges n'avaient plus de raison d'être s'ils ne servaient qu'à secouer le joug de la Règle, où des monastères jadis florissants, comme celui de La Charité, étaient tellement ruinés qu'on désespérait presque de pouvoir les relever. Le chapitre annuel a une importance capi-

1. Innocent III : Epist. XIII, 207 ; P. L. 216, col. 373-374.

2. Ep. II, 223 ; P. L. 214, c. 782-783.

3. Ep. XVI, 142 ; P. L. 216, c. 933.

4. Ep. XI, 177 ; P. L. 215, c. 1490.

5. Ep. XII, 14 ; P. L. 216, c. 24-25.

tale ; il faut qu'on obéisse à l'abbé de Cluny et qu'on l'aide à relever La Charité¹.

Le point faible de l'organisme clunisien, en ce moment, c'était l'esprit d'indépendance qui animait une partie de ses membres, surtout dans les prieurés et les obédiences, si recherchés par les moines ambitieux, si convoités par les familles en faveur de leurs enfants, et que bientôt Rome allait accorder si libéralement aux grands prélates de la Curie et à leurs protégés. Innocent III renouvela en faveur de l'abbé de Cluny le droit de correction dans les prieurés et les obédiences consigné dans un privilège d'Alexandre III², celui de nommer le prieur de La Charité³, et le droit de correction sans appel⁴.

A Vezelay, où l'abbé élu montre un zèle louable pour réparer les maux causés par son prédécesseur, le pape prodigue les encouragements et les exhortations, afin qu'il maintienne bien ferme la discipline⁵. Il en est de même à Molesmes⁶, à Réome, où les visiteurs ont constaté un état excellent⁷, à Vendôme, dont l'abbé a conçu le dessein de restaurer le monastère de St^e-Prisque à l'Aventin, titre cardinalice concédé jadis à l'abbé de ce monastère⁸.

Il va de soi que le pape ne pouvait pas lui-même veiller à la réorganisation de tous les monastères et qu'il devait chercher dans ses légats et dans les évêques des auxiliaires et des conseillers.

Le cardinal Guy (de S. Marie au Transtévère), est chargé en 1200 de la visite et de la réforme de la Marche et de la province de Ravenne⁹; le cardinal Grégoire de S. Marie in Aquiro doit améliorer la situation ecclésiastique en Hongrie (1200)¹⁰; le cardinal Nicolas de Tusculum visite St-Alban en Angleterre¹¹.

En 1205 c'est Rodolphe, moine cistercien de Fontfroide, qui est chargé d'une enquête à l'abbaye de Montmajour¹². En 1206, c'est

1. Innocent III ; *Epist. XVI*, 6 ; P. L. 216, col. 791-792.

2. Ep. X, 228 ; P. L. 215, c. 1339-1340.

3. 3 fev. 1215 ; P. L. 217, c. 242.

4. 23 juin 1214 ; ib., 234-235.

5. Ep. I, 189 ; P. L. 214, c. 168.

6. J. Laurent, *Cartulaire de l'abbaye de Molesmes*, t. II, p. 360-361.

7. Ep. XIV, 55 ; P. L. 216, c. 421-422.

8. Ep. XVI, 25 ; ib., 814 ; cf. Métais, *Cartul. de Vendôme*, t. IV, p. 15-16.

9. Theiner, *Mon. Slav. merid.* I, p. 47, n. 8-12 ; Potthast, 959-963.

10. Ib. I, p. 47, n. 19 ; Potthast 966, 977.

11. Mathieu Paris, *Gesta*, t. I, p. 260-266 ; Williams, *History of the abbey of St-Albans*, Londres, 1917, p. 96-97.

12. D. Chantelou, *Hist. monast. S. Petri Montismajoris* (Bibl. nat. Paris, lat. 13915, f. 168^a). Ce moine avait été désigné avec l'abbé Arnaud de Citeaux et Pierre de Castelnau comme légat pour combattre les Albigeois (H. Zimmermann, *Die päpstliche Legation*, p. 58).

l'ancien abbé cistercien de Casamari, Jean, cardinal de S. M. in Via lata, qui est envoyé en Angleterre, où le chroniqueur Mathieu Paris lui a fait une triste réputation¹; en 1208, le cardinal Guala, que nous voyons à l'abbaye de Corbie en Picardie, où il dépose l'abbé Gautier²; en 1213, Robert de Courson, cardinal de S. Etienne au Coelius, en France³; en 1214 le cardinal Pierre de Douai, du titre de S. M. in Aquiro, envoyé dans le sud de la France,⁴ puis le cardinal Léon Brancaleo, du titre de St^e-Croix, que nous voyons chargé de la réforme du monastère de S. Cyrique⁵. Le pape prend aussi des légats en dehors du collège des cardinaux; le moine cistercien Renier, envoyé en France, Espagne et Portugal, est autorisé à visiter les églises par où il passera⁶.

Mais c'est surtout par l'épiscopat qu'Innocent III veut mener à bonne fin le relèvement des monastères; c'est un devoir auquel les évêques ne peuvent se soustraire sans causer de graves dommages, comme l'insinue la lettre qui autorise l'évêque de Poitiers à réformer les monastères qui ont souffert de la longue absence du pasteur⁷. Des autorisations générales sont données à l'archevêque de Reims⁸, aux évêques de Winchester⁹, de Paris¹⁰, et de Pavie¹¹. Dans des cas particuliers ce sont encore les évêques qui sont chargés de procéder à la visite des monastères: à Gualdo celui de Nocera¹², à St-Jean d'Autun celui d'Autun¹³, à St-Guilhem du désert l'archevêque d'Arles, assisté des abbés de St-Gilles et de Valmagne¹⁴, à Vezelay l'archevêque de Sens et Robert de Courson, puis les évêques d'Auxerre et de Troyes accompagnés de l'abbé de St-Bénigne de Dijon¹⁵, à Bourgueil l'évêque de Rennes¹⁶, à St-Bénigne de Dijon l'évêque de Langres¹⁷, à Marmoutier, où

1. Chronica II, p. 495; Histor. II, p. 107-108.

2. Ep. XIII, 1; P. L. 216, c. 194-195; D. Grenier, *Histoire de la Ville et du Comté de Corbie*. Paris, 1910, p. 356-357.

3. H. Zimmerman, *Die päpstliche Legation*, p. 43.

4. Ib. p. 44.

5. Innoc. III, Ep. XI, 273; P. L. 215, c. 1585.

6. Ep. I, 395; P. L. 214, c. 373.

7. Ep. I, 483; P. L. 214, c. 449.

8. Ep. VIII, 12; P. L. 215, c. 570-571.

9. Ep. VIII, 142; ib. 722.

10. Ep. X, 154, 155; ib. 1249-1250.

11. Ep. IX, 98; ib. 913-914.

12. Ep. II, 52; P. L. 214, c. 590.

13. Ep. I, 234; ib. 201.

14. Ep. V, 74; ib. 1053-1057.

15. Ep. X, 89; P. L. 215, c. 1185-1187.

16. Ep. I, 312; P. L. 214, c. 271-272.

17. Ep. XIV, 29-30; P. L. 216, c. 405-407; v. Pressutti. *Reg. Honorii III*. n. 726.

les statuts donnés en 1204 par l'évêque Hamelin du Mans et l'abbé Adam de Perseigne, reçurent en 1208 l'approbation du cardinal-légat Guala de S. M. in Porticu¹, à St-Victor de Marseille les évêques de Toulouse et d'Orange, puis ceux de Riez, Marseille et Orange².

Ailleurs ce sont des abbés et des ecclésiastiques séculiers qui reçoivent cette mission : à San Culgat del Valles (Espagne), c'est l'abbé de St-Sauveur de Breda accompagné de deux clercs³; à Corbie de Picardie c'est Robert de Courson et un chanoine de Noyon⁴. De préférence le pape a recours à des membres de l'ordre de Citeaux, alors très florissant tant au point de vue disciplinaire qu'économique : au Mont-St-Michel l'évêque Jourdain de Lisieux, plus tard l'évêque de Coutances, avec les abbés de Perseigne et de Savigny⁵; Bourgueil, qui occupe assez le pape, reçoit successivement la visite des abbés de Savigny et de Clermont⁶; St-Josse-sur-mer est visité par les abbés de Clairmarais et de Longvilliers⁷, Réome par l'abbé de Tholey et par le prieur de Cîteaux⁸, Molesmes par l'abbé de Cîteaux⁹, Bobbio par les abbés de Locedio et de St-Sauveur de Pavie¹⁰, les moniales de St-Avit par les deux abbés de l'Aumône et de Bonnevaux¹¹.

Innocent III n'eût certes pas refusé le concours des princes pour mener à bonne fin la réforme des institutions religieuses, mais l'expérience était là pour justifier une certaine défiance. En 1203, Philippe de Souabe lui écrit qu'il veut réformer, avec l'aide du pontife, les monastères en décadence et les protéger contre les exigences et l'oppression des avoués¹². Sur ce dernier point il tint parole, mais cela ne l'empêcha pas d'exercer sa souveraineté en taillant, en cas de nécessité, dans la propriété ecclésiastique et en s'inquiétant assez peu du reste¹³. Frédéric II agit de même : s'il

1. *Gallia christ.*, t. XIV, col. 196 ; D. Martène, *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, (*Mém. de la Soc. Archéol. de Touraine*, XXV), Tours, 1875, t. II, ne parle pas de ces statuts.

2. Ep. XIV, 82 ; P. L. 216, c. 443-444.

3. Ep. XIV, 152 ; ib. 511-512.

4. Ep. XIII, 1 ; ib. 194-198 ; v. Pressutti, *Reg. Honorii III*, n. 92 ; Horoy, t. II, col. 76, n. 53.

5. Martène, *Thes. novus anecd.*, t. I, col. 807-808, 818-819.

6. Ep. X, 14 ; P. L. 215, c. 111-1113.

7. Ep. XVI, 145 ; P. L. 216, c. 936-937 ; v. Pressutti, *Reg. Honorii III*, n. 2243.

8. Ep. XIV, 55 : ib. 421-422.

9. Ep. XI, 251 ; P. L. 215, c. 1555-1556.

10. Ep. II, 223 ; P. L. 214, c. 782-783.

11. Ep. XIII, 71 ; P. L. 215, c. 263.

12. P. L. 217, c. 296.

13. P. Opladen, *Die Stellung der deutschen Könige zu den Orden im dreizehnten Jahrhundert*, Diss. Bonn, 1903, p. 7-9.

diminue la puissance des avoués, c'est pour augmenter la sienne. Sa bienveillance est inspirée par la politique, et ce sont les chefs des grandes abbayes impériales qui en bénéficient, parce qu'en eux il trouve des auxiliaires¹.

Les mesures prises par le pontife pour le relèvement des monastères trahissent le souci qu'il a d'obvier à certains inconvénients résultant de l'organisation même des monastères bénédictins : liberté des élections abbatiales, institution d'un contrôle de la gestion financière en faisant une part légitime à l'intervention des communautés, dérogation à la stabilité locale par l'éloignement temporaire ou perpétuel des membres compromettants, fédération des monastères.

Dans un monastère bénédictin, la prospérité ou la décadence de la discipline, aussi bien que de l'état économique, dépend du choix de l'abbé. Si la maison est en pleine sérénité, la vitalité de l'ensemble supplée aux défectuosités possibles dans le chef ; il n'en est plus de même aux heures de crise. Le pouvoir de l'abbé est presque absolu, et l'insirmité humaine n'est que trop portée à transformer en ordre inspiré les décisions ou les caprices d'un homme qui se voit obéi et respecté comme le mandataire du Christ. La connivence des inférieurs peut aussi être facilement couverte par une obéissance intéressée ou par une obséquiosité trompeuse. Innocent III appelle l'attention sur la nécessité d'un bon choix².

Il lui répugne de voir les laïques patronner des candidats à la crosse abbatiale³ ; il intervient énergiquement dans les troubles qui agitent les communautés à la suite de compétitions et d'intrusions de chefs de la part des séculiers, qui ne voient dans la charge abbatiale qu'un honneur et un profit pour leurs parents et amis⁴ ; il proteste contre le comte de Tripoli, qui exige au à St-Paul d'Antioche on lui présente trois candidats, parmi lesquels il fera son choix⁵.

Le manque de précision du texte de la règle et du droit coutumier ecclésiastique au sujet des élections abbatiales était une cause

1. Ib. p. 16-20.

2. Cum status ecclesiarum et rigor monasticæ disciplinæ ex majori parte pendeat ex prælatis, utpote qui probitatis vel pravitatis exemplo vel informant subditos vel corrumput. (Ep. I, 189 ; P. L. 214, c. 168).

3. Ep. XI, 273 ; P. L. 215, c. 1585.

4. A S. Benoit de Bages (Ep. I, 31 ; P. L. 214, c. 21) ; à Faverney (Ep. I, 101 ; ib., 89-90) ; à Flavigny (Ep. I, 299 ; ib., 257-260) ; à Conches (Ep. II, 38 ; ib., 573-577) ; à S. Victor de Marseille (Ep. XV, 49 ; P. L. 216, c. 580-581) ; à Tulle (Ep. XV, 127 ; ib., 643).

5. Ep. XV, 219 (P. L. 216, c. 747).

perpétuelle de compétitions et de choix indécis, qui troublaient les communautés, et qui, dès qu'elles ne se terminaient pas par des intrusions violentes ou des résignations volontaires, donnaient lieu à des procès longs et coûteux, comme celui que soutinrent en plein concile de Latran (1215) les deux candidats survivants des trois élus à St-Martial de Limoges¹. On dirait, à lire les félicitations que le pape adresse à l'abbaye de St-Denis, que l'unanimité dans le choix d'un chef était aussi rare dans les abbayes que dans les évêchés².

L'abbé élu ne peut être défiguré par un défaut corporel apparent³; il doit être profès de l'ordre⁴. Tout abbé coupable ou incapable doit être déposé et écarté; c'est le cas à Vezelay⁵, S. Etienne al Corno⁶, Corbie⁷, S. Barthélémy de Ferrare⁸, Farfa⁹, Flavigny¹⁰, Bourgueil¹¹, S. Bénigne de Dijon¹². Les abbés démissionnaires ou déposés reçoivent une pension¹³. Si le séjour dans leur ancienne abbaye ou dans l'abbaye de leur profession devient une cause de troubles, surtout en les exposant à la tentation de reprendre le pouvoir, ils doivent être écartés et placés dans un monastère où la discipline est plus rigoureuse¹⁴. D'un autre côté, le pape veut que l'abbé soit entièrement dévoué à sa charge, et on le voit relever l'abbé de St-Seine du vœu de prendre la croix, quand les moines protestent contre le départ de leur supérieur, dont l'éloignement peut causer la pauvreté et ruiner la discipline de leur maison¹⁵.

L'autorité absolue de l'abbé, soustraite à tout contrôle, prêtait

1. H. G. *Trois abbés pour une abbaye* (*Bibl. Ecole des chartes*, t. V, 1842-43, p. 344-353); Ch. de Lasteyrie, *L'abbaye de St-Martial de Limoges*. Paris, 1901, p. 119-123.

2. Ep. I, 179; P. L. 214, c. 162.

3. Innocent III écrit un manchot. (Ep. I, 307; P. L. 214, c. 268.)

4. Le pape refuse un cistercien, appelé à Ste-Euphémie à Rome, et nomme son chapelain Jean, moine de Cava. (Ep. VI, 234; P. L. 215, c. 264-265); il dépose l'élu de Luxeuil. (Ep. I, 523; P. L. 214, c. 480).

5. Ep. X, 89; P. L. 215, c. 1185-1187.

6. Ep. X, 192; P. L. 215, c. 1506-1507.

7. Ep. XIII, 1; P. L. 216, c. 193-198.

8. Ep. XIII, 140; ib., 328-329.

9. Ep. XVI, 142; P. L. 216, c. 983.

10. Ep. X, 90; P. L. 215, c. 1187.

11. Ep. X, 90; P. L. 215, c. 1118-1122.

12. Ep. X, 20-26; ib., 1118-1122.

13. S. Benoit de Bages. (Ep. I, 31; P. L. 214, c. 24), v. S. Sauvenr de Telesc (Ep. I, 303; ib., 266); Ep. I, 352 (ib., 325).

14. C'est le cas pour Gillebert, ancien abbé de Flavigny, éloigné de Vézelay (Ep. X, 90; P. L. 215, c. 1187), pour celui de S. Barthélémy de Ferrare (Ep. XIII, 140; P. L. 216, c. 325-326), pour celui de Schaffhouse (Ep. II, 30; P. L. 214, c. 560-563), pour Hilaire de Bourgueil, dont le pape ordonne la réclusion à S. Jouin de Marnes. (Ep. X, 20-26; P. L. 215, c. 1118-1122), a S. Bénigne de Dijon. (Ep. VIII, 67, ib., 632-633).

15. Ep. V, 16; P. L. 214, c. 970.

flanc à de graves abus, quand elle était remise à des hommes de peu de vertu ou de talent, et surtout à des ambitieux poussés dans le cloître par les vues intéressées de leur famille. Les communautés avaient le droit de sauvegarder leurs intérêts et de se prémunir contre des excès de pouvoir, trop réels et trop fréquemment constatés dès le XII^e siècle. Elle n'était déjà que trop généralisée la tendance qu'on observe dès cette époque chez un certain nombre d'abbés de vivre trop à l'écart de leurs moines et de se conduire en prélats et en seigneurs plutôt qu'en religieux et en prêtres¹. Les visiteurs durent intervenir dans ce sens, et la papauté prit les mesures utiles pour réagir contre les abus et assurer le maintien de la discipline.

Les statuts publiés par l'évêque de Rennes, puis par les abbés visiteurs à Bourgueil, approuvés par Innocent III, fixent nettement les devoirs des abbés et les droits des communautés : obligation pour l'abbé de coucher au dortoir commun et de s'abstenir de toute veillée inutile dans sa chambre, les réunions de ce genre entraînant à leur suite des potations et empêchant l'assistance à Matines ; obligation d'assister aux repas communs et de prendre part aux entretiens spirituels dans le cloître ; interdiction des fourrures de prix ; obligation de prendre conseil dans les affaires qui concernent l'administration et avis d'éviter toute tendance à l'élévement ; interdiction des générosités envers les familles, des aliénations, des pensions sans mandat du pape ; interdiction de se constituer garant pour autrui. Les mesures utiles doivent être discutées dans le chapitre général du 29 juin. Si les officiers remplissent bien leur charge, il faut les y laisser ; on ne les confiera point à des séculiers, et, si les moines font défaut, on les remettra à des « condonnés » (frères laïques). L'infirmier et le piscinier sont élus par le chapitre, et les doyens simultanément par l'abbé et par les moines. Le sceau du chapitre, requis pour la validité des actes, est confié à l'abbé et à deux moines élus en chapitre. La visite annuelle des obédiences doit se faire par l'abbé et par un moine. Les comptes sont rendus annuellement au chapitre général par écrit aussi bien par l'abbé que par les visiteurs. Défense de contracter un emprunt supérieur à dix livres sans l'assentiment du chapitre. Le recrutement ne se fera plus par enfants en dessous de quinze ans².

1. A Nonantule, où l'abbé, accusé de dilapidation, doit être écarté pour un temps, le pape veut qu'on couvre les dettes en vendant les chevaux et les destriers de l'abbé. (Ep. I, 8 ; P. L. 214, c. 7).

2. Ep. I, 311 ; P. L. 214, c. 270-271 ; Ep. X, 14, P. L. 215, c. 1111-1113.

D'un autre côté le pape n'entend pas que les pouvoirs légitimes de l'abbé, dûment établis par la Règle, soient diminués ou éludés. En 1198, au moment de procéder à l'élection d'un nouvel abbé, les moines de St-Eloi de Noyon s'étaient engagés entre eux par un serment, que la loi canonique désapprouvait, à obliger l'élu à ne garder pour lui que trois des plus petites obédiences et à mettre un moine de l'abbaye à la tête des prieurés importants. L'élu, confirmé, était lié par son serment, mais sa conscience l'obligea bientôt à déplacer ou à révoquer certains prieurs dont l'administration était scandaleuse. Opposition des moines qui lui allèguent son serment et de plus l'engagement pris par lui de ne pas en appeler à Rome. C'était l'obliger à capituler. L'abbé dut se résigner à garder les coupables, bien plus à ne point sévir contre un obédiencier qu'avec l'assentiment de deux autres prieurs et de plusieurs moines de l'abbaye. Une dérogation aussi grave à la loi canonique ne pouvait manquer de provoquer une intervention pontificale. Innocent III déclara que ces serments étaient illicites et que les coupables devaient être châtiés¹.

Les emprunts et les aliénations, si fréquents depuis le XII^e siècle, inquiétaient la Papauté, et l'on peut se demander si celle-ci avait bien conscience de la crise économique qui avait provoqué la ruine financière des monastères. Les abbés vertueux et dévoués se débattaient contre un état de choses indépendant de leur volonté, et cherchaient dans des mesures radicales un remède urgent aux maux qui les accablaient. C'est au caractère aigu de la crise qu'il faut attribuer une partie de ces nombreuses dépositions et démissions d'abbés qu'on relève dans les annales monastiques de cette époque.

La première mesure que prit la Papauté fut d'interdire les aliénations sans son consentement ou sans la permission de prélats désignés ou autorisés par elle², de même de prohiber les emprunts ou les pleiges³ ou l'aliénation des revenus affectés à des offices claustraux⁴. Le pape proteste contre les promesses de concessions de bénéfices ou de pensions qui grèvent les communautés⁵; il inter-

1. A. Luchaire, *Innocent III. Le Concile de Latran.* Paris, 1908, p. 159-160.

2. A Naples (Ep. I, 416; P. L. 214, c. 393), à Rome (Ep. VII, 167; P. L. 215, c. 475).

3. A Reims (Ep. VIII, 11; P. L. 215, c. 570), à Bourgueil (voir plus haut, p. 151), à Molesmes (Ep. VI, 237; P. L. 215, c. 269).

4. Au Mont-Cassin (Ep. XI, 281; P. L. 215, c. 1593).

5. A St-Ouen (Ep. VI, 126; P. L. 215, c. 256-257), à Bourgueil (l. c.), à St-Denis (Ep. I, 175; P. L. 214, c. 158), à Origny (Ep. XIV, 12; P. L. 216, c. 388), à St-Quentin (Ep. XIV, 26; ib. 404), à St-Eloi de Noyon (Ep. XIV, 27; ib. 404).

vient contre les usuriers qui exploitent les monastères¹; il déclare nulles et invalides les aliénations faites contre le consentement du chapitre ou au détriment évident des monastères²; il blâme une concession de pension assignée à l'évêque résignataire d'Asti sur les biens du monastère de Fruttuaria³. En sauvegardant l'administration des biens par les moines⁴, en exigeant l'apposition du sceau du chapitre pour la validité des actes et la garde de ce sceau par des moines nommés au vote⁵, Innocent III se flattait d'avoir coupé court aux emprunts ou aux aliénations arbitraires.

Des situations particulièrement difficiles réclamaient des mesures plus énergiques. Ce fut le cas à St-Bénigne de Dijon, alors grevé de dettes considérables. Le pape décida que l'évêque de Langres constituerait avec l'abbé, le prieur et deux clercs un comité pour l'amortissement des dettes, puis qu'on remettrait l'administration temporelle de l'abbaye au duc de Bourgogne et à un seigneur discret jusqu'au moment où l'on aurait éteint ces dettes sans vente ni aliénation et assuré l'entretien de cinquante moines⁶. Une mesure analogue fut prise pour Nonantule, d'où l'abbé fut éloigné momentanément⁷.

Mais l'abbé n'était pas seul en faute. Il y avait parfois dans le sein des communautés des sujets fauteurs de discordes et de troubles, contre lesquels l'abbé n'avait d'autre moyen de défense que leur déplacement dans une obédience, et l'expérience était là pour montrer que cette mesure n'était qu'un déplacement du mal⁸. Le pape n'hésita pas à décréter la légitimité de leur éloignement dans d'autres monastères, même en forçant des abbés étrangers à les recevoir, quand le bien général de l'ordre était en jeu, et surtout en ayant soin d'isoler les coupables les uns des autres⁹. A St-Gervais

1. Ep. VIII, 68 ; P. L. 215, c. 633.

2. A St-Prosper de Reggio, où cependant l'abbé, lors de son élection, avait fait le serment « de non alienando » (Ep. I, 49 ; P. L. 214, c. 45), à Bourgueil (Ep. I, 212, X, 21 ; P. L. 214, c. 182 ; P. L. 215, c. 1119-1120), à St-Remy de Reims (Varin, *Archives adm. de Reims*, II, 475 ; P. L. 217, c. 195), à Fleury (Ep. XII, 46 ; P. L. 216, c. 56-57), à St-Germain d'Auxerre (Ep. XII, 51 ; ib. 58).

3. Ep. VIII, 200 ; P. L. 215, c. 780.

4. Voir les statuts donnés au Mont-Cassin, à Bonrgueil, à Subiaco.

5. Ep. I, 311 ; P. L. 214, c. 271 ; statuts de Bourgueil, voir plus haut, p. 151.

6. Ep. XIV, 29 ; P. L. 216, c. 405-407.

7. Ep. I, 8 ; P. L. 214, c. 6-7.

8. Décret d'Innocent III pour le Mont-Cassin (voir plus haut, p. 41).

9. A Bèze (Ep. I, 216 ; P. L. 214, c. 189), à Lérins (Ep. I, 283 ; ib. c. 229-230), à Vezelay (Ep. X, 89 ; P. L. 215, c. 1185-1187), à St-Josse-sur-mer (Ep. XIII, 175 ; P. L. 216, c. 344-345 ; Pressutti, *Reg. Honorit III*, n. 2243), à St-Bénigne de Dijon (Ep. XVI, 30 ; ib. 407), à Corbie (Pressutti, t. I, p. 16-17, n. 92), à Lorbano (Ep. XIII, 179 ; ib. 349).

de Fos, où il ne reste que deux moines, dont la conduite provoque le scandale, l'archevêque d'Arles est autorisé à prendre toutes les mesures nécessaires pour relever le monastère¹. Aboli, jadis soumis au St-Siège, est uni à l'évêché de Luni, afin d'assurer son rétablissement temporel et spirituel². St-Solutor de Turin est soumis au monastère de Cluse³, tandis que l'évêque de Pavie reçoit à perpétuité l'administration spirituelle et temporelle des moines de St-Barthélemy in Strata et des moniales de Ste-Marie extra portam⁴.

La réforme d'un monastère doit, en principe, s'opérer au profit de l'ordre auquel il appartient, mais si ce moyen ne réussit pas, le pape n'hésite pas à l'aliéner au profit d'un autre. A Bèze, l'abbé est autorisé à disperser ses religieux dans des obédiences clunisiennes et à appeler à son aide des Clunisiens⁵. L'archevêque d'Acerenza est autorisé à soumettre le monastère bénédictin de « Castrum Genusii » au monastère cistercien de Casamari⁶; l'archevêque d'Arles à remettre Lérins à des Cisterciens s'il n'arrive pas à pouvoir rétablir autrement le monastère⁷; l'archevêque de Compostelle à transformer Lorbano en un monastère de Cisterciennes, s'il lui est impossible de restaurer cette maison au moyen de moines pris dans différentes maisons⁸. En Hongrie, l'archevêque de Colocza est autorisé à remettre le monastère de S. Etienne de Kö (Caet), qu'il n'a pu relever par des moines, à des chanoines réguliers, avec lesquels il espère mieux réussir⁹. Si un monastère est trop pauvre pour subsister seul, Innocent III n'hésite pas à l'unir à un autre; ce fut le cas pour les Bénédictines de Val profond (dioc. de Paris) unies à celles de N. D. du Val de Gif¹⁰.

Innocent III intervient avec non moins de sollicitude dans le recrutement des monastères. Il entend sauvegarder la liberté des vocations; toute vocation forcée, toute vêteure par contrainte est blâmée, et les obligations contractées de ce chef sont annulées¹¹, surtout quand il s'agit d'enfants placés dans un monastère à un

1. Ep. I, 476; P. L. 214, c. 440.

2. Ep. I, 41-42; ib. 37-38.

3. Ep. XV, 157; P. L. 216, c. 682-684.

4. Ep. IX, 98; P. L. 215, c. 913-914.

5. Ep. I, 216; P. L. 214, c. 189.

6. Ep. I, 341; P. L. 214, c. 316-317.

7. Ep. I, 273; ib., 229-230.

8. Ep. XIII, 179; P. L. 216, c. 349.

9. Ep. I, 499; P. L. 214, c. 460-461.

10. Ep. X, 156; ib., 1250.

11. Un clerc revêtu à Reading de l'habit monastique dans un moment d'aliénation mentale (Ep. I, 297; P. L. 214, c. 255-256); un clerc malade vêtu à Clairvaux pendant une syncope (Ep. X, 77; P. L. 215, c. 1175-1176).

âge encore tendre et contre leur gré¹. C'est que le monde considérait le monastère comme un lieu de placement favorable, n'envisageant que son intérêt et créant ainsi des révoltés qui, à un moment donné, secouaient un joug qu'ils n'avaient accepté qu'à contre-cœur². Le pape rend le noviciat obligatoire et interdit de recevoir à la profession religieuse avant cette épreuve³; il détermine les conditions de la validité de la vêteure ou profession monastique⁴ même au lit de mort⁵.

Et, cependant, tandis qu'il affirme les principes, Innocent III use d'exceptions; elles pouvaient être légitimes, utiles, mais elles avaient le tort de poser des précédents, dont ses successeurs ne manqueront pas d'user largement et même d'abuser. Ce fut surtout le cas pour les dispenses de naissance illégitime⁶ et pour les entrées dans les monastères, même malgré l'opposition des communautés⁷.

Il en fut de même des concessions de prieurés et de bénéfices à des étrangers, ce qui était la commande en germe. Le principe une fois admis, et il l'était déjà, les conséquences naturelles en furent tirées graduellement pour aboutir un jour à l'exploitation éhontée du domaine ecclésiastique.

Des abus existaient à Vendôme, où l'on s'était engagé par serment à ne plus concéder de prieurés à des étrangers, mais on avait dû faire des exceptions inattendues. Innocent III les approuva, mais il chargea l'évêque d'Orléans et l'abbé de Marmoutier de juger des raisons alléguées et de veiller⁸.

Divers actes d'Honorius III montrent bien que le pontificat précédent avait connu les concessions de pensions à des officiers de la curie romaine, à des neveux de cardinaux, concessions intéressées, plus ou moins volontaires, parfois imposées par la Papauté elle-

1. Un enfant placé tout jeune à l'Ile-Barbe, et qui a quitté vers l'âge de 15 ans (Ep. XV, 116 ; P. L. 216, c. 627-628); interdiction à Bourgueil de recevoir des enfants en dessous de 15 ans. (Ep. X, 14, P. L. 215, c. 1113).

2. A Valmagne on voulait imposer des recrues par des menaces (Ep. VII, 126 ; P. L. 215, c. 140). A Haverholme (de l'ordre des Gilbertines) une enfant placée par son père et sa belle-mère proteste auprès du pape (Ep. VII, 85 ; ib., 368).

3. Ep. I. 455 ; P. L. 214, c. 429-430.

4. Ep. I, 36 ; P. L. 214, c. 27-28.

5. Ep. I, 524 ; ib., 480.

6. Dispense à un prémontré, à la demande de l'empereur élu Othon, pour arriver aux dignités (Ep. VIII, 137 ; P. L. 215, c. 716); voir VIII, 185 (P. L. 215, c. 759); XII, 30 (P. L. 216, c. 38); XVI, 74. (ib., 875); XVI, 87 (ib. 889-890).

7. Ordre de recevoir un enfant à St-Médard de Soissons et de le faire instruire, sous menace de peines (Ep. XII, 26 ; P. L. 216, c. 35-36); prière de recevoir un diacre à Hautvillers (Ep. III, 8 ; P. L. 214, c. 878).

8. 18 avril 1213. (Métais, *Cartulaire de l'abbaye de Vendôme*, t. IV, p. 28-29).

même, en guise d'expectatives de bénéfices et bientôt les concessions d'églises et de bénéfices réguliers¹. Ce n'était d'ailleurs que l'application du droit qu'Innocent III affirma maintes fois, et en termes très catégoriques, de pouvoir disposer de toute propriété ecclésiastique dans l'intérêt général de la chrétienté, alors même que les circonstances ne l'auraient pas poussé à chercher un remède à la situation désastreuse des finances pontificales².

L'action réformatrice d'Innocent III se distingue et par son universalité et par les idées qui l'inspirèrent. Il a apporté dans cette œuvre l'énergie de sa volonté, sa connaissance des hommes et du temps où il vivait, en même temps que sa science du droit ecclésiastique. Envisagée seulement sous cet angle, l'œuvre du grand pape ne diffère que par les détails de celle de plusieurs de ses prédécesseurs ; elle aura des imitateurs dans les pontifes qui le suivront. Mais dans cette œuvre il est une innovation importante, il est une décision qui fit époque dans l'évolution de la grande famille monastique et qui marque une nouvelle étape dans le développement de l'organisme bénédictin.

Innocent III avait sous les yeux, d'un côté, la fédération cistercienne, si puissante dans son centre, le chapitre général annuel, si vigoureuse grâce au pouvoir dont étaient investis les visiteurs au nom de ce chapitre, et de l'autre, en marge de la centralisation exagérée de Cluny, l'isolement des monastères bénédictins, livrés au hasard de choix plus ou moins heureux de leurs supérieurs, exposés aux convoitises des grands, toujours soumis aux incertitudes des événements, sans garantie d'un relèvement ou d'un secours immédiat en cas d'appauvrissement ou d'infortune. C'était là une cause de faiblesse et de misères de tous genres contre laquelle des groupements volontaires d'abbés avaient essayé de se précautionner³.

1. Pressutti, *Reg. Honorii III*, n° 642, 1327. Une pension concédée par Innocent III à un clerc de Bénévent est réduite de moitié (ib., n° 796) ; une autre, accordée à un neveu de cardinal, est communée en prélèvement (ib., n° 852 ; voir n° 562, 642). L'église de S. Paul de Foresta, cédée à un notaire apostolique sous Innocent III, doit retourner au Mont Cassin, dès qu'elle sera vacante (ib., 6246 ; Potthast, 7666). En 1200 à l'abbaye de Lorsch, l'abbé et les moines refusent d'admettre un sous-diacre nommé par le pape à une de leurs cures, bravent l'interdit et repoussent à main armée les commissaires chargés d'installer le sous-diacre. (Ep. III, 6 ; P. L. 214, c. 873-875).

2. A. Luchaire, *Innocent III. Le Concile de Latran et la réforme de l'Église*. Paris, 1908, p. 169-190.

3. Dans une lecture faite à l'Académie royale de Belgique le 7 juin 1920, et qui sera imprimée dans ses Mémoires, j'ai appelé l'attention sur « les fraternités monastiques et leur rôle juridique », c.-à.-d., sur les clauses introduites dans les associations de prières entre monastères pour assurer le maintien de la discipline, faciliter le séjour des moines étrangers dans les maisons confédérées, et se prêter aide mutuelle.

Innocent III voulut assurer à la famille bénédictine les bienfaits de ces grandes réunions périodiques, où l'ordre de Cîteaux trouvait le remède aux défaillances passagères de certaines maisons, et l'impulsion vigoureuse qui entraînait l'ordre entier vers la réalisation de son idéal religieux et social. Fédérer les monastères et les soumettre à l'action directe du Saint-Siège par le contrôle et l'approbation de leurs délibérations, tel fut le programme que se proposa Innocent III ; il n'avança qu'à pas lents, mais sûrement. Il ne porta une loi définitive qu'après en avoir fait des essais fructueux.

Ce fut d'abord sur les abbayes immédiatement soumises au Saint-Siège en Toscane, dans la Marche d'Ancône et dans le Duché de Spolète, que se porta l'attention du Souverain Pontife. Ne pouvant procéder à leur réforme par l'envoi de visiteurs annuels, Innocent III, par une lettre du 27 février 1203, ordonna aux abbés de ces provinces de se rendre à Pérouse accompagnés d'un ou deux de leurs moines, et de se réunir sous la présidence de l'évêque de Castelli et des prieurs de Camaldule et de St-Frigdien de Lucques. Dans ce chapitre, dont l'époque devait être fixée par les présidents, on traiterait des affaires de l'ordre, et l'on procéderait à la nomination de visiteurs chargés au nom du pape d'introduire dans chaque monastère les réformes nécessaires : « S'il arrive, ajoute le pontife, que ce chapitre solennel, dont nous avons, après mûre délibération, décrété la tenue, porte dans les monastères les fruits que nous en attendons, nous en ordonnerons à l'avenir la réunion annuelle en divers lieux et sous d'autres présidents, sans préjudice pour la liberté des monastères ou des abbés¹. Une mesure semblable fut prise pour les provinces de Sens et de Reims, qui devaient avoir leur réunion à Paris, pour ceux des provinces de Bourges et de Bordeaux à Limoges².

Vers le même temps l'archevêque André de Lund en Danemark faisait la visite des églises soumises à sa métropole. Considérant que la diversité des coutumes suivies dans les différentes abbayes bénédictines y avait amené un affaiblissement de la règle, il avait résolu d'y apporter un prompt remède en ramenant tous ces monastères à une même observance. Les abbés s'étaient prêtés à ce désir, mais, pour maintenir l'unité de discipline, ils sentaient le besoin d'avoir un supérieur général muni d'une juridiction officielle sur les abbés comme sur les moines de l'ordre entier en Danemark³.

1. *Pothast*, 1843 ; *Mittarelli, Annal. Camald.*, IV, 191 ; *app. p. 256*.

2. *Ep. V*, 158 ; *P. L. 214*, c. 1173-1175.

3. Dangaard (*Om de danske Klostre i Middelalderen*, Kjøbenhavn, 1830, p. 7, 138), suppose que cette mesure s'appliquait aux trois royaumes du Nord.

Un chapitre général décida de tenir les réunions annuelles à Lund, élut l'abbé de cette ville pour supérieur (*rector*) et sollicita l'approbation du Saint-Siège. C'était là une innovation au sein de l'ordre bénédictin ; aussi Innocent III, soucieux de respecter la liberté des monastères et des abbés, tout en reconnaissant l'utilité de cette mesure et en exprimant son désir d'accéder à la demande des abbés danois, crut-il prudent de soumettre l'approbation de cette mesure à l'expérience d'un terme de quatre années¹.

Peu après le Souverain Pontife autorisa des chanoines réguliers du diocèse d'York à tenir des réunions annuelles². Le 20 juillet 1210 le pape félicite les abbés de la province de Rouen du zèle qu'ils déplient pour la restauration de la discipline par l'établissement d'un chapitre annuel sous la présidence de l'un d'entre eux. Innocent III approuva leur dessein et la décision qu'ils avaient prise, d'envoyer tous les quatre ans à Rome un rapport sur leurs délibérations et décisions³.

C'est ainsi que le pontife s'acheminait lentement vers une organisation de l'ordre bénédictin, non plus restreinte à certains pays de la chrétienté, mais étendue à l'ordre entier. Le Concile de Latran de 1215 consacra dans son douzième canon l'établissement des chapitres généraux rendus obligatoires. Tous les trois ans, les abbés et prieurs conventuels indépendants, c'est-à-dire tous ceux qui ne relevaient pas d'une maison mère ayant déjà son chapitre général, en tout pays ou province, étaient tenus de se réunir en chapitre. Là où ces chapitres n'avaient pas encore fonctionné, on devait, en raison de la nouveauté de cette mesure, s'aider des conseils de deux abbés cisterciens, qui s'adjoindraient deux autres présidents. Le chapitre devait durer plusieurs jours, s'occuper des affaires de l'ordre et désigner le monastère où se tiendrait le chapitre suivant. Les visiteurs, chargés d'exécuter les réformes, devaient en référer à l'évêque pour les mesures extrêmes, c'était respecter le droit de visite inhérent à la charge épiscopale ; mais, en cas de refus de la part de l'évêque, ils pouvaient en appeler au Saint-Siège⁴. Cette mesure fut étendue aux monastères d'Ecossais fondés ou à fonder en Allemagne, sous la présidence de l'abbé de St-Jacques de

1. 18 décembre 1206 (Ep. VIII, 198 ; P. L. 215, c. 775-776 ; Potthast, 2663).

2. Potthast, 3045.

3. Ep. XIII, 124 ; P. L. 216, c. 312 ; Potthast, 4067.

4. Mansi, *Concil.*, t. XXII, col. 999-1002 ; Concil. Lateran IV, c. 12 ; *Corpus juris can.*, c. 7. x, de statu monachorum (III, 35).

Ratisbonne, reconnu comme visiteur général de ces monastères¹.

L'innovation d'Innocent III porta ses fruits, en dépit de ses lacunes ; complétée par Honorius III et plus spécialement par Benoît XII, elle devint un rouage essentiel de l'organisme bénédictin et servit de fondement juridique aux congrégations qui se sont formées, depuis le XV^e siècle².

L'œuvre d'Innocent III fut poursuivie avec ardeur par ses successeurs immédiats Honorius III et Grégoire IX et exactement d'après les mêmes principes, mais une évolution s'opérait au sein de la société. Cîteaux a toujours la faveur des pontifes romains, mais on sent grandir l'influence des ordres mendiants, même dans l'œuvre de la réforme monastique. Les mêmes maux et les mêmes abus réclament les mêmes remèdes. La féodalisation des monastères est trop générale, l'action de Rome trop faible en bien des circonstances pour produire des effets durables et sérieux. Le monde ecclésiastique a des préoccupations trop intéressées, le monde laïque est déjà trop exigeant et trop envahissant pour que les chefs de l'Église portent uniquement leur attention sur le côté disciplinaire des institutions monastiques. Innocent IV essaie encore de lutter, mais souvent en vain, et, après lui, on sent que l'impulsion donnée par Innocent III s'est ralentie et que l'œuvre de la restauration monastique n'est plus dirigée par une volonté énergique, consciente du but à atteindre.

D. URSMER BERLIÈRE.

1. Acte de 1215 (*Studien und Mitteil. aus dem Benedictiner-und Cisterc. Orden*, t. XVI, 1895, p. 258). Le premier chapitre général tenu à Ratisbonne comprenait 8 abbés et 1 prieur (ib., p. 259).

2. C. Butler. *Benedictine monachism*, Londres, 1919, p. 240-242; voir D. U. Berlière « les chapitres généraux de l'ordre de St-Benoît » (*Revue bénédictine*, t. XVIII, 1901; p. 364-398; t. XIX, 1902, p. 38-75, 268-278, 374-411; *Mélanges d'histoire bénédictine*, 4^e série, Maredsous, 1902, p. 52-171; et *Notes supplémentaires*, *Revue bénédictine*, t. XXII, 1906, p. 377-397).

DEUX EXPOSITIONS D'UN ÉVÊQUE FORTUNAT SUR L'ÉVANGILE.

DANS un homéliaire assez singulier de la Bibliothèque municipale de Troyes on rencontre, non sans quelque surprise, deux développements exégétiques, tirés évidemment d'un commentaire du premier Évangile, et l'un et l'autre annoncés par ce titre insolite :

ITEM EXPOSITIO FORTVNATI EPISCOPI IN
(al. EX) EODEM EVVANGELIO.

Qui peut être cet évêque Fortunat, auteur d'un commentaire de l'évangile ? C'est la question qui se pose, et à laquelle il n'est pas malaisé de donner une réponse satisfaisante.

Du manuscrit lui-même, le *Trecensis 653* (180 fol.), il n'y a pas grand' chose à dire. Il remonte au XI^e siècle¹; mais on ne sait pas où il a été copié. On sait seulement, grâce à une note ajoutée au bas de la première page², qu'il fut donné vers la fin du XIV^e siècle, en 1372 probablement³, par « le roi de France » Charles V à « la librairie commune » des Prêcheurs du couvent de Troyes. Il passa ensuite dans la bibliothèque des Pithou, et de là dans celle de l'Oratoire de Troyes.

Sa composition est plus intéressante. Il représente, pour le fond, le recueil des homélies de Paul Diacre depuis le début de l'Avent jusqu'au quatrième Dimanche après l'Épiphanie ; mais aux pièces de la rédaction carolingienne, dont fort peu sont omises⁴, il ajoute — et c'est ce qui constitue son originalité — des « expositions » de l'évangile empruntées, directement ou non, aux ouvrages des Pères. Le résultat est un volume assez considérable, comprenant au total cent-dix homélies ou sermons.

Nous avons par exemple pour le premier dimanche de l'Avent, dont la péricope est, au IX^e siècle, celle de l'entrée de Jésus à

1. Sauf le premier cahier (fol. 1-8), refait au XII^e siècle.

2. Elle est rapportée par HARMANT, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des Départements* (série in-4°), II, 1855, p. 274.

3. Voir la notice, plus précise, du manuscrit 267 qui a la même provenance. ib., p. 132.

4. Cette série comprend régulièrement 64 pièces. Je suis l'analyse de F. WIEGAND, exacte pour cette partie : *Das Homiliarium Karls des Grossen*, 1887, p. 17-30.

Jérusalem (MT. XXI, 1 : *Cum appropinquassent Iherosolimis et uenissent Bethphage*)¹ : d'abord, l'homélie régulière désignée par Paul Diacre, un morceau du si ennuyeux *Opus imperfectum in Matthaeum* (P D 2)² ; puis un sermon de Maxime pour l'Avent, également fourni par Paul Diacre, mais qui devrait venir un peu plus loin (P D 4)³ ; et enfin renouvelant le contexte traditionnel, quatre extraits de commentaires, relatifs à la péricope de l'entrée à Jérusalem d'après S. Mathieu :

« sermo beati Hylarii episcopi de eodem » : *Duo discipuli ad uicum missi sunt — meditatur operatio*⁴ ;

« expositio sancti Ieronimi presbyteri ex eodem euangelio » : *Creditur*⁵ de Hierico turbis eductis — et infernorum. Prestante etc.⁶ ;

« expositio Fortunati episcopi in eodem euangelio » (= fol. 10 v — 11 v) ;

« omelia Origenis ex eodem euangelio » : *Dignum est ostendere hic uoluntatem — dicebant osanna in excelsis deo q. u. et r.*⁷

De même au lendemain de Noël, pour la fête de saint Étienne, nous avons les quatre pièces marquées par Paul Diacre (P D 27-30)⁸, dont la dernière est un extrait du commentaire de saint Jérôme sur la péricope de la fête (MT. XXIII, 34 : *Ecce ego mitto ad uos prophetas*), ensuite quatre pièces de supplément :

un sermon mis sous le nom de saint Augustin : *F. k. celebrauimus hesterna die natalem quo rex martyrum — et Stephanum gloriosum ad palam martiriū prouexit ecclesia. In X. I. dno n.*⁹ ;

un extrait du commentaire de saint Hilaire : *Iudicii forma in absoluto est — confessione benedicent*¹⁰ ;

« item expositio Fortunati episcopi ex eodem euangelio » (= fol. 94 v — 95 r) ;

1. Elle a disparu dans la suite du moyen âge et s'est trouvée réservée aux fonctions du dimanche des Rameaux : la première place fut ainsi laissée à l'annonce du jugeaient dernier (Lc. XXI, 25 : *Eruunt signa in sole*). A la fin du XI^e siècle, l'auteur du *Micrologue* retient encore l'usage ancien, tout en constatant l'usage nouveau (v. XXX : *P. L.*, CLI, 1003).

2. *Puto res ipsa exigit* (*P. G.*, LVI, 834 : homélie 37).

3. *Igitur quoniam post tempus* (*P. L.*, LVII, 225 : homélie 2 [*Mouet fortasse uos.*] cf. ib., note 2).

4. Cf. *P. L.*, IX, 1034 B — 1036 B : c. XXI § 1-3.

5. Lire : *Ereditur*.

6. Cf. *P. L.*, XXVI (éd. 1884), 152A — 154C : *in Mt. l. III, c. XXI v. 1-9.*

7. Cf. *P. G.*, XIII, 1417-1438 (au bas des pages) : Tome 16 (*Vetus interpr.*), § 14-18.

8. Voir là-dessus WIEGAND, op. l., p. 25.

9. Sermon inédit sous cette forme ; on trouvera un doublet sous le n° CCXV de l'Appendice (*P. L.* XXXIX, 2145) ; d'autres rédactions se rencontrent, par exemple dans le manuscrit 59 de Montpellier (s. X), f. 125 v.

10. Cf. *P. L.*, IX, 1050 D — 1052 C : c. XXIV § 8-11.

un extrait du commentaire d'Origène : *Quantum ad primam faciem pertinet — quando fuerit quis conuersus ad eum qui u. et r.*¹

Tel est le contexte des deux « expositions » qui nous intéressent. J'incline à croire que la présente compilation remonte au IX^e siècle et que son rédacteur a demandé à des recueils déjà formés et plus anciens tous les morceaux étrangers à l'homéliaire de Paul Diacre. En d'autres termes, il me semble raisonnable de supposer dès à présent que les développements de « Fortunat » n'ont pas été tirés, au IX^e siècle, d'un commentaire entier de cet auteur, conservé jusqu'à ce même IX^e siècle, mais plutôt qu'ils survivaient déjà à part, depuis un temps qu'on ne saurait déterminer.

Lisons maintenant les textes. Ils sont réellement si simples que peu de remarques suffisent à les introduire.

L'auteur ne s'est pas mis en frais de style, ni même de réflexion. Il s'est contenté, le plus souvent, de jeter des notes à peine rédigées et mal raccordées², pour faire principalement ressortir l'allégorie de la lettre : *spirituali intellectu* (II, l. 27). Il n'était pas cependant incapable d'écrire, ni de traiter un sujet ; témoin les passages parallèles sur le symbolisme de l'anōn que Jésus choisit pour monture (I, l. 22-40), et sur les mystères de la poule, image des sollicitudes du Christ et de l'Église (II, l. 27-44). Sans être très soignées, ces deux portions ne manquent pas de substance ni de mouvement ni d'une certaine précision verbale. De plus, la préoccupation morale s'y manifeste, derrière la recherche de l'allégorie ; par ce souci, l'écrivain s'affirme bien un occidental, quelque but qu'il ait poursuivi en prenant la plume. Enfin, la Bible qu'il commente n'est pas la Vulgate de saint Jérôme, mais une version plus ancienne, de la famille dite européenne ou « italique », dans laquelle, autant qu'on en peut juger³, les leçons curieuses n'étaient pas rares.

1. Cf. *P. G.*, XIII, 1630 A — 1639 C : § 25-28.

2. Il est possible que, par endroits, notre manuscrit simplifie encore et même déforme plus ou moins l'original ; mais, tout moyen de contrôle faisant défaut, ce serait perdre son temps et sa peine que de rechercher et souligner les passages suspects. Ce qui ne semble nullement vraisemblable, c'est une détérioration grave et systématique de la matière livrée. Ces textes, au total, ne doivent être ni pires ni meilleurs que la plupart des textes de l'antiquité et du haut moyen âge qui sont venus jusqu'à nous. J'oserais même prétendre que leur apparence négligée est plutôt une garantie de la fidélité des organes transmetteurs.

3. C'est surtout à l'occasion des textes bibliques que la rédaction du XI^e siècle pourrait n'être pas très fidèle. Quelques passages paraissent pécher par omission ; le plus souvent au contraire, on a lieu de craindre une assimilation à la Vulgate. Par rapport aux anciens témoins, on notera en particulier ces cas d'accord : XXI, I : *appropin-*

Mais c'est surtout par un examen comparatif qu'on se rendra capable d'apprécier l'originalité et l'antiquité relatives de cette production littéraire, par elle-même d'un aspect un peu fuyant. Nous avons en effet, par bonheur, plusieurs séries exégétiques de la fin de la période antique ou du commencement du moyen-âge, qu'on peut mettre en regard des explications de « Fortunat » : les annotations sur l'évangile ou *Expositiunculae* attribuées à Arnobe le Jeune¹; le commentaire de *breui prouerbio* du Pseudo-Jérôme²; les *Allégories* du Pseudo-Théophile³. Il n'est que de parcourir ces maigres développements pour se bien convaincre de la supériorité de notre auteur; son exposé rapide garde une certaine saveur originale, qui fait habituellement défaut aux trois ouvrages mentionnés, même à celui d'Arnobe. La ressemblance tient principalement au parti-pris évident, chez tous ces amateurs de scholies, de ne s'arrêter qu'aux détails les plus frappants du texte sacré. Que si l'on prend ensuite pour point de comparaison les grands recueils de l'époque carolingienne, on ne saisira plus que des différences ; Raban, Claude, Chrétien, le Ps.-Bède, Paschase lui-même, à ne citer que les commentateurs de Saint Mathieu, ont pour unique souci de reproduire fidèlement et complètement la pensée des « pères » ; le centon prolix est dès lors le plus sûr procédé, et souvent l'on ajoutera l'indication des sources.

I

Cum appropinquasset Iherosolimis et uenisset Bethfage.
Bethfage : beth, ebraïc domus ; fage, grece manducare. Domus facile intelligitur ecclesia, in qua corpus Christi editur a fidelibus.

5 Tunc Iesus misit duos ex discipulis dicens · Ite in castellum quod contra uos est. Ostendebat Iesus quia Iherusalem aduersus apostolos erat factura post passionem saluatoris ; 10 ideo dixit : Castellum quod contra uos. Ideo autem castellum designabat quia Iherusalem destrui habebat a Romanis et redigi ut castellum ; quod factum est a Vespasiano, qui destruxit Iherusalem et Iudeos triumphavit.

quasset (texte africain. Veronensis, Corbeiensis) ; *uenisset* (afric., Corb.) ; *er discipul* * (s. Hilaire, qui ajoute *suis*) ; XXI, 5 : *pullum eius* (afric.) ; XXI, 5 : *nonnullum subiugalem* (Veron., Corb.) ; XXI, 8 : *strauerunt* (afric., Corb., Monac.) ; XXIII, 34 : *persequimini* (Veron., Corb., Monac., Rhedig.) ; XXIII, 37 : *noluistis* (Veron., Corb., Monac.,) ; XXIII, 38 : *relinquetur* (la plupart des témoins anciens).

1. Cf. D. MORIN, *Études, textes, découvertes* I, 1913, p. 34 (n° 47).

2. Cf. D. G. WOHLENBERG. *Ein alter lateinischer Kommentar über die vier Evangelien*, 1908. — Noter la juste remarque d'A. SOUTER, *Journal of theological Studies*, XIII, 1911, p. 155, à propos de cette compilation.

3. Cf. O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, I, 1913, p. 312 ss.

Inuenietis asinam alligatam. Hoc est, synagogam dicit sub legis uinculo constitutam.

1 Et pullum eius cum ea. Soluite et adducite mihi. Asina
domita multis iam confractionibus populus extinctus
inuenitur. Pullum autem solui et adduci: ostendit pullum
populum nouellum. Quamuis enim quis senex sit cum
crediderit, nouus efficitur. Pullum uero asinæ solui, id est
20 prædicatione apostolica factum ut omnia illa que erant
gravia legis auferrentur; hoc est ergo soluere a legis uinculo
liberare.

25 Pullum solutum ascendit Iesus: cui uestimenta supponuntur
ut sederet Iesus. Est ergo pullus credens populus ex Iudeis
quem nemo domauerat; id est, sepe missi prophetæ duriciam
eius populi edomare non ualuerunt. Vestimenta supposita
mandata sunt quae per apostolos traduntur. Sedere autem
super eum Iesum significatio est populum edoctum doctrina
et mandatis apostolicis gestare super se saluatorem, qui ab
30 erroribus scilicet ido<lo>latriæ retractus incipit sessorem habere
filium dei. Sessor enim frenos habet ac tenet, quibus animal
regit. Ergo habens populus christianus sessorem deum regitur
frenis, id est disciplina et sanctitate et timore eius. Nam quod
35 et calcaribus stimulatur est commonitio ne aut cespitet, aut
non ita gradiatur ut decet, nec uelut pristino uicio adsuetus
ad ullam lasciuiam redeat. Ideo ergo frenis frenatur, id est
disciplina regitur, ut qui forte fuerat blasphemus iam ori suo
custodiam imponat, et qui peruia lascivus currebat in
40 uiam rectam gradiatur, et qui forte per luxuriam cadere
solebat iam firmus et stabilis ac fortis sit, ut possit
dominum quem gestat promereri.

45 Commemoratio sit etiam prophetiae: Ecce rex tuus uenit
tibi mansuetus sedens super asinam et pullum nouellum
subiugalem. — Asinam manifeste synagogam dicit. Pullum
<nouellum> subiugalem: nouellum id est ex synagoga
populum credentem futurum christianum; subiugalem
autem propter traditam disciplinam legis, noui scilicet
testamenti.

50 Plurima autem turbi strauerunt uestimenta sua iu uia.
Spiritaliter uestimenta hic corpora ponit; in uia, id est in
mandatis dei quae apostoli tradiderunt. Denique ait: Et
fecerunt discipuli sicut präcepit illis Iesus.

55 Ramos cedentes strauerunt in uia: in mandatis dei
corpora sua, sed et filios sternere pro nomine dei deberent.
Turbae autem präcedentes et quae sequebantur clama-
bant: Osanna filio David. Precedentes patres significant qui ante
eum prädicauerunt; sequentes apostolos et ceteros ostendunt
qui unica uoce dixerunt laudem filio David, id est Christo
domino.

1. MT. XXI, 1^a (*Et cum adpropinquassent H. et uenissent B.* : Vulg.). 5. XXI,
 1^b - 2^a (*duos discipulos d. eis* : Vulg.). 12, 14. XXI, 2^b (*Et statim inuenit pellum*
sans eius : Vulg.). 17. cf. IOA. III, 4. 20. cf. MT. XXIII, 23. 22. cf.
 MT. XXI, 7. 24. cf. MT. XXIII, 34; — XIX, 8. 41. MT. XXI, 5^b (*mansuetus*
et; *pullum filium subiugalis* : Vulg.). 48. XXI, 8^a. 50. XXI, 6 (*Euentes*
autem discipuli fecerunt : Vulg.). 52. XXI, 8^b (*alii autem caedebant ramos de*
arboribus et sternebant : Vulg.). 54. XXI, 9^a (*quae praecedebant; clamabant di-*
centes : Vulg.).

1. Avant *cum* etc., le ms. donne : *Secundum Matheum. In illo tempore;* et après
Bethage : *Et reliqua.* 27. Il semble qu'un correcteur ait écrit *Iesus.* 29. *Ido-*
latriae ms. 39. Il faudrait peut-être écrire : *fīt.* 44. *nouellum* rétabli d'après
 la citation qui précède. 46. Peut-être *legis* est-il de trop. 58. ms. ajoute :
cui est honor et gloria in saecula amen.

II

Ecce ego mitto ad uos prophetas et sapientes et scribas
 et ex illis occidetis et crucifigetis, et persequimini de ciuitate
 in ciuitatem. Quod post passionem domini saluatoris impletum
 est. Nam Stephanum et Iacobum occiderunt, et apostolis uel
 ceteris discipulis multas et graues tribulationes inflixerunt
 carceribus recludendo et flagellando < et > de ciuitatibus
 fugando. Completa sunt ergo quae ante praedixerat dominus
 facturos eos.

Hierusalem Iherusalem quae occidis prophetas. Increpat
 populum Iudaicum inhabitatorem ciuitatis eius, uidelicet ubi
 ius omne legis et forum.

Quotie<n>s uolui : id est frequenter monui per prophetas
 et argui. Nouissime ueniens ipse non est susceptus. Imputat
 ergo huic ciuitati : Occidis, inquit, prophetas quos misi
 et lapidas, quotiens uolui congregare filios tuos.

Inputat synagogae dicens : Sub alas. — Sicut gallina
 pullos suos sub alas suas nutrit et fouet, sic uolui,
 inquit dominus, filios tuos congregare, sed nolusti.

Et quia nolusti<s>, relinquetur domus uestra deserta : de-
 serti scilicet a spiritu sancto quem sepem in uineam posuit,
 tuitionem scilicet spiritalem. Domus autem deserta ipsos
 homines a spiritu sancto desertos atque derelictos accipit.

Quod autem dicit : Sub alas, alae accipiuntur Moses et
 Aaron, qui populum de Egipto eduxerunt, ut ait in cantico
 Deuteronomii : Extendit alas suas et suscepit eos. Alae
 autem nunc in ecclesia principes et apostoli sunt, qui
 doctrina sua ecclesiam protegunt. Gallina spiritali
 intellectu ecclesia accipitur. Sicut enim gallina oua etiam
 aliena quae non peperit cuiuslibet auis calefacit, aeducat
 ac nutrit, sic ecclesia ex omnibus nationibus uenientes
 suscipit, et gratia sancti spiritus calefaciens ab alis suis,
 id est per doctrinam apostolicam — quae sunt alae ecclesiae,
 corda replens ac sacians cybo spiritali, et per unum spiritum

et protectionem alarum efficit de uariis nationibus unum
 35 populum deo. Vt autem ecclesiam in gallinae figura
 cognoscas, sic figura facturae spei praecurrit. Denique
 intellige pulli sanguinem interficti misceri cum aqua
 ac aspergi populum et sanctificari. Si ergo pullus cuius
 sanguine populus sanctificatur Christus intelligitur, qui
 40 pro ecclesia sanguinem fundens eam sanctificat, sine
 dubio gallina ecclesia accipi potest, sicut meminit
 Salomon : Catulus leonis — quod bene ingrediatur — et
 gallus ambulans inter gallinas laetus, id est inter
 ecclesias quas etiam Iohannes dicit septem candelabra.

1. MT. XXIII, 34 (*Ideo ecce; crucifigetis <et ex eis flagellabitis in synagogis uestris> et persequemini*: Vulg.). 4. cf. ACT. VII, 59 ; XII, 2. 5. cf. ACT. V, 18 ; VIII, 1 ; XII, 4 ; II COR. XI, 23-25, etc. 9. MT. XXIII, 37a. 12 (14, 18).
 ib. 37b. 13. cf. MT. XXI, 37. 19. cf. MT. XXIII, 38 (*noluisti* : Vulg. ; *relinquitur* : leçon hiéronymienne d'après Wordsworth-White). 20. cf. ES. V, 2. 23. cf. EX. VI, 26, etc. 25. DEUT. XXIII, 11 (*expandit ; assumpit eos* : Vulg.). 37. cf. EX. XXIV, 6-8 ; LEV. XIV, 4-7 ; HEBR. IX, 19. 40. cf. ACT. XX, 28 ; ROM. V, 9 ; APOC. I, 5, etc. 42. PROV. XXX, 30^a [LXX : XXIV, 65] (*Leo* : Vulg.) ; les mots qui suivent, peut-être déplacés (voir ci-dessous), se réfèrent évidemment au verset 29 [LXX : 64] : *tria sunt quae bene gradiuntur et quartum quod incedit feliciter*, d'après Vulg. 43. XXX, 31 [XXIV, 66] (*Gallus succinctus lumbos* : Vulg.). 44. cf. APOC. I, 20.

2. Après *crucifigetis*, on peut supposer l'omission accidentelle du membre de phrase : *et ex eis... uestris persequimini* est bien la leçon de l'ancienne version latine.
 6. Je rétabliss. et 2^e. 12. *quoties* ms., mais cf. 1. 15. 19. *noluisti* ms. ; la correction *noluistis*, conforme à l'ancienne version latine, est indiquée par les mots *nestra et deserti* (et cf. 1. 22). 23. *moyses* de 2^e main. 25. *deuteronomio* ms. 29. Un correcteur a biffé *aliena*. 35. Il faudrait peut-être écrire : *dei*. 36. *cognoscas* est sur un grattage. 42. On peut supposer ici un déplacement, et restituer par exemple : *meminit S. quod bene ingreditur* : *Catulus* etc. ; la référence au passage des Proverbes s'entendrait mieux. 44. En marge on lit cette note de 2^e main : *septem ecclesias*.

Ces morceaux étant ce qu'ils sont, la question d'auteur se pose d'une manière si précise, voire si pressante, qu'il reste peu de marge pour la discussion. Ce n'est pas souvent que l'histoire littéraire se pique de logique à ce point. Voici les termes entre lesquels, si je ne m'abuse, elle enferme le chercheur : il y n'a point de Fortunat à qui l'on puisse attribuer les deux expositions ; on connaît au contraire un Fortunatien tout indiqué pour en recevoir le patronage.

Avant d'articuler mieux ces propositions un peu roides, il importe d'établir que la différence matérielle des noms ne crée aucune difficulté. Ils sont assez proches l'un de l'autre, évidemment, pour qu'un copiste qui n'y regardait pas de trop près ait pu les confondre. Mais à l'examen, les faits sont beaucoup plus significatifs. Des deux formes concurrentes *Fortunatus* — *Fortunatianus*, la

première est considérablement plus répandue dans l'ancienne Église latine, c'est-à-dire en Afrique et en Italie presque exclusivement¹. L'excellent répertoire de Smith et Wace signale, pour les huit premiers siècles, une soixantaine de Fortunats qui ont laissé une trace certaine dans l'histoire². D'ailleurs, ce relevé est encore incomplet, puisque le Martyrologue Hiéronymien énumère à lui seul quarante-cinq *Fortunatus*, plus seize *Fortunata*³, dont la plupart sont autrement inconnus. Au même Martyrologue, chose curieuse, un seul Fortunatien paraît, un Africain marqué aux ides de juin, dont le nom n'a été épelé correctement que par le manuscrit de Berne⁴. Mais, cette fois, c'est le Martyrologue Hiéronymien qui ne suffit plus à donner une image approchée de la réalité. Si l'on élargit l'enquête, le résultat donne quatorze noms bien attestés, avec cette particularité que tous nous maintiennent ou ramènent en Afrique : onze titulaires de sièges épiscopaux, catholiques ou donatistes⁵, le prêtre de Thagaste mentionné dans la lettre LXXX de saint Augustin, le frère de sainte Victoire dont parlent les Actes des saints Saturninus et Dativus⁶; enfin l'évêque d'Aquilée, sur l'origine duquel saint Jérôme nous renseigne exactement : *Fortunatinus natione Afer...*⁷ On est donc autorisé à tenir le *cognomen* « Fortunati » pour une forme non seulement dérivée ou secondaire, mais indigène, toujours plus ou moins dépayisée hors d'Afrique, et par suite exposée à perdre son contour.

Ce sont ces déformations qu'il est présentement intéressant de surprendre. J'en vais rapporter plusieurs exemples caractéristiques, parmi nombre d'autres probables que l'état des éditions ne permet pas de vérifier comme on le souhaiterait.

1. Le cas de Fortunatien, martyr d'Afrique, a déjà été indiqué. La compilation « hiéronymienne » mentionne son nom au 13 juin,

1. A part l'évêque de Poitiers, originaire des environs de Trévise, les listes épiscopales de Gaule ne fournissent aucun nom ; pour le reste, je ne remarque qu'un Fortunat dans l'ancienne Gaule, le martyr et diacre de Valence, compagnon de saint Félix (23 avril).

2. *A Dictionary of Christian Biography*, II, 1880, p. 551 ss. (tenir compte des articles qui groupent plusieurs personnages). Au total, les Africains dominent ; l'apparence est que le nom s'est répandu d'Afrique en Italie.

3. Voir l'index de l'édition ROSSI-DUCHESNE, 1894, p. [168] ; je totalise les mentions *Fortunatus* et *Furtunatus*, *Fortunata* et *Furtunata*. Figurent aussi au Martyrologue : onze *Fortunus*, trois *Fortuna* et cinq *Fortunio*.

4. Ib., p. [78] ; pour le détail, voir plus loin.

5. Ici les études du P. J. MESNAGE permettent un contrôle presque rigoureux : *L'Afrique chrétienne*, 1912, p. 579. — Peut-être faudrait-il ajouter, s'il se distingue réellement de l'un ou l'autre des onze titulaires, le *Fortunatinus* qui prit part au synode d'Hippone pour le choix d'Héraclius (n° 9 de SMITH-WACE, op. 1, p. 551).

6. Cf. RUINART, *Acta sincera*, 1689, p. 412 et 418.

7. *De uiris inlustribus*, c. XCVII.

dans un groupe où il occupe la seconde place. Le *Bernensis* est seul à donner : *Furtunatiani* ; les martyrologes d'Epbernach et de Wissembourg disent au contraire : *Furtunati*¹. Maintenant qu'on a le témoignage du martyrologue de Ricemarch², conforme sur ce point à celui de Berne, il n'y a aucun doute que la graphie traditionnelle ait été « Fortunatien ». C'est un des nombreux passages du Hiéronymien où l'important « bréviaire » de Richemarch permet de départager les familles rivales et de fixer la teneur première du texte³.

2. Le souvenir d'un autre Fortunatien, compagnon de saint Félix de Thibiuca, est consigné dans les martyrologes « historiques » au 30 septembre. Bède, Florus, Adon l'appellent d'accord « Fortunatien » et sont en cela fidèles à l'ancienne Passion de saint Félix⁴. Néanmoins, le principal exemplaire du *Petit Romain*, un manuscrit de Saint-Gall du X^e siècle, écrit : *Fortunati*⁵.

3. Parmi les onze Fortunatiens que signalent les listes épiscopales d'Afrique, on remarque un évêque de Neapolis (*Proconsulaire*), connu pour avoir assisté aux conciles de Carthage de 411 et de 419. Le P. Mesnage a constaté que, sur dix manuscrits renfermant les actes de l'assemblée de 411, cinq dénommaient simplement ce personnage « *Fortunatus* »⁶.

4. Fortunatien d'Assuras est un évêque *lapsus*, contemporain de saint Cyprien. Son nom est rappelé dans la collection des lettres de l'évêque de Carthage (*Ep. LXV*). Deux manuscrits de cette collection, *C* et *R* du IX^e siècle, donnent à lire fautivement : *For-tunatum*⁷.

5. Voici un dernier fait plus intéressant et qui nous ramène directement à notre sujet. Claude de Turin, énumérant dans la préface de son ouvrage sur S. Mathieu les principaux commentateurs de l'évangile, inscrit parmi eux un « *Fortunat* »⁸. Or Claude dépend uniquement ici d'un passage célèbre de saint Jérôme⁹, tout de

1. Voir l'édition ROSSI-DUCHESNE, I. c.

2. Cf. H. J. LAWLOR, *The Psalter and Martyrology of Ricemarch*, I, 1914, p. 16. On peut comparer le texte établi par le P. DELEHAYE, *Analecta Bollandiana*, XXXII, 1913, p. 395.

3. Cf. LAWLOR, ib., p. XXV et suiv.

4. Cf. D. H. QUENTIN, *Les Martyrologes Historiques du moyen âge*, 1908, p. 74, 454, 523.

5. Ib., p. 444.

6. *L'Afrique chrétienne : échées et ruines antiques*, 1912, p. 124, et cf. p. VII.

7. *C. Cypriani opera*, éd. HARTEL, III, 2, 1871, p. 721, 16.

8. Voir l'édition de DUEMMELER, *Epistolae karolini aeui*, II, 1896, p. 594, 29. — Cf. P. L., CIV, 836.

9. *Comm. in ev. Mt., Prologus* : P. L., XXVI (éd. 1881), 20 (VALLarsi, VII, 7).

même que Raban Maur et Paschase Radbert dans leurs commentaires parallèles à celui de Claude¹; mais Raban et Paschase, plus attentifs, ont reproduit correctement le nom de l'évêque d'Aquilée.

Avec Claude et Raban, nous touchons à un point délicat, où qui du moins paraît tel. Ces auteurs prétendent avoir lu et certifient qu'ils vont mettre en œuvre et citer largement non seulement saint Jérôme, mais divers « saints pères » ou « docteurs », depuis les plus anciens jusqu'à Bède. Ils ne donnent pas d'ailleurs la même liste²; mais ils proposent l'un et l'autre le nom de Fortunatien (« Fortunat » chez Claude), de telle façon qu'un lecteur non prévenu s'attend à trouver en leurs ouvrages des extraits de cet écrivain. En réalité, comme nous allons voir, leur manière de dire est ambiguë; à défaut des références marginales, heureusement préservées dans les manuscrits et qui permettent de contrôler assez exactement leur promesse, il y aurait lieu d'hésiter sur le nombre et sur la qualité des sources auxquelles ils ont puisé. Paschase, au contraire, s'exprime fort nettement: il sait — c'est-à-dire d'après saint Jérôme — que Victorin et Fortunatiens ont publié une explication de S. Mathieu; mais il n'a point réussi à se procurer ces commentaires: « *I. icet Fortunatianum et Victorinum in eo opuscula edidisse dicatur, quos necdum inuenire potuimus.* ». C'est précisément ce que nous attendions.

Claude indique en premier lieu douze écrivains, ses prédécesseurs, aux « traités » desquels il a demandé son information. La série va d'Origène à Bède, en passant par saint Ambroise, Rufin, saint Léon; saint Augustin est de nouveau mentionné à part comme l'interprète le plus important *inter omnes*. Il est donc clair qu'en ce passage Claude n'a pas entendu prendre seulement pour répondants les Pères qui avaient expliqué didactiquement S. Mathieu ou un autre Évangile, mais qu'il a établi une liste compréhensive de ses auteurs

1. Cf. DUÈMMELER, op. 1., III, 1899. p. 389, 1. 1 et 25; et IV, 1, 1902, p. 138, 35. — On trouvera ces mêmes textes dans MIGNE, *P. L.*, CVII, 728, 729, et CXX, 34.

2. Je laisse de côté la question, insuffisamment élucidée, des relations de Claude qui écrit en 815 et de Raban qui écrit en 821; il nous faudrait, pour la bien régler, une édition du commentaire de Claude, Schönbach a cru remarquer que Raban reprenait à son compte le travail de Claude (voir les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, t. CXLVI, 1903, Abh. IV, p. 91 ss.). Hablitzel imagine une hypothèse différente (cf. *Historisches Jahrbuch*, XXVII, 1906, p. 74 ss.): Raban dépendrait du Ps. Bède, qu'il citerait comme « Bède ». Les sondages pratiqués par Schönbach sont fort adroits; il aurait fallu les étendre, pour créer une conviction. Hablitzel a pris beaucoup de peine pour analyser l'ouvrage de Raban (cf. *Hrabanus Maurus*, 1906, p. 21-70); malheureusement, il s'est appuyé sur l'édition de Cologne, au lieu de recourir aux manuscrits, dont l'examen s'imposait.

préférés. Tout aussitôt, Claude s'excuse d'avoir entrepris *quasi aliqua temeritate* une œuvre nouvelle, après celle de saint Jérôme, après celles de saint Hilaire et de « Fortunat » ; et il s'excuse habilement en renvoyant à la lecture de ces mêmes commentateurs. Car il n'est pas moins clair maintenant qu'il s'agit des commentaires de S. Mathieu qui ont précédé le sien propre. Hilaire et Jérôme étaient déjà nommés parmi les douze Pères ; de Fortunat seul, il n'avait pas été question, et pour cause. Quant à Victorin, il est complètement oublié.

Tout ceci se tient fort bien. J'ai fait la contrépreuve en parcourant les pages encore inédites de Claude¹. Il se trouve qu'en effet douze sigles se présentent à tour de rôle dans les marges, deux ou trois sans doute exceptionnellement comme *MAX.*, *OR.* et *FVLG.*, mais un, plus fréquemment que tous les autres : *IER.* Ce sont tous les auteurs énumérés dans la lettre à l'abbé de Charroux, et l'on en chercherait vainement un treizième. « Fortunat » n'était pour Claude qu'un souvenir littéraire.

Raban a procédé un peu différemment, d'après les confidences de sa lettre à Haistulphe. Il y rapporte en propres termes le texte de saint Jérôme relatif aux commentaires du premier Évangile. Il sait ainsi qu'indépendamment du bref ouvrage de saint Jérôme trois commentaires latins avaient seuls existé : ceux de saint Hilaire, de Victorin et de Fortunati. C'était une raison pour en composer un nouveau², à savoir : « tam plenam et sufficientem expositionem... sicut in caeteros euangelistas ». Raban nomme aussitôt saint Ambroise, saint Augustin et Bède ; et nous sommes en mesure de pénétrer son dessein : il s'est proposé un travail étendu, qui se puisse comparer, sous ce rapport, aux développements de saint Ambroise sur S. Luc, de saint Augustin sur S. Jean, de Bède sur S. Marc et sur S. Luc³. Après les excuses de rigueur,

1. Je me suis servi de deux manuscrits du British Museum. *Royal 2 C X* et *4 C VIII*, l'un et l'autre du XII^e siècle. Dümmler en a noté une dizaine (voir sa notice *Ueber Leben und Lehre des Bischofs Claudius von Turin*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1895, p. 427 et suiv.; et cf. les *Epistolae karolini aevi II*, 1896, p. 593). Il y aurait encore beaucoup à faire pour mieux connaître l'œuvre de Claude.

2. De ceci il paraît bien résulte, à première vue, que Raban n'avait pas connaissance de l'ouvrage de Claude, publié cinq ou six ans plus tôt. Schönbach se tire pourtant de cette difficulté en supposant que Raban s'était mis à l'œuvre et avait réuni la plupart de ses « autorités » avant d'avoir en mains la *Catena* de l'évêque de Turin ; et de fait, il semblerait que l'influence de celle-ci n'est pas sensible dans les premiers chapitres de la rédaction de Raban.

3. Il est curieux que le commentaire d'Alcuin sur S. Jean ne soit pas rappelé ; car, en définitive, Raban comblait tout juste pour ses contemporains la lacune qui subsistait après les travaux de Bède et d'Alcuin sur les Évangiles.

Raban poursuit en expliquant sa méthode et l'arrangement de ses extraits. Ici, comme l'a fait voir Schönbach, il ne fait que démarquer la lettre-préface du commentaire de Bède sur S. Luc pour Acca¹. Mais là où Bède se réclame seulement des quatre grands docteurs de l'Église latine dont il harmonisera les citations, l'érudit Raban, grand dévoreur de livres, et d'ailleurs maître d'une riche bibliothèque, se perd dans une imposante énumération de noms qui ne laisse pas d'être suspecte² :

Adgregatis igitur hinc inde insignissimis sacrae lectionis atque dignissimis artificibus, quid in opusculis suis in beati Mathei uerbis senserint, quid dixerint, diligentius inspicere curauit:

Cyprianum dico atque Eusebium, Hilarium, Ambrosium, Hieronimum, Augustinum, Fulgentium, Victorinum, Fortunatianum, Orosium, Leonem, Gregorium Nazanzenum, Gregorium papam romanum, Ioannemque Crisostomum et ceteros patres quorum nomina sunt scripta in libro uitae.

Comme pour Claude, il est aisément de vérifier l'exactitude de ce programme, puisque Raban a suivi également le système, introduit par Bède, des références expresses *e latere*. Nous avons cette fois l'avantage d'une édition, qui, à la différence de celles de Bède, n'a pas omis de reproduire les *signa nominum*, spécialement recommandés aux copistes³. Il n'en serait pas moins utile de se reporter aux manuscrits, aux plus anciens surtout⁴, s'il fallait faire une étude complète des citations de Raban ; à plus forte raison, si l'on voulait interpréter correctement les références annoncées et se préserver de trop grosses méprises. Les sigles ou symboles étaient un expédient commode et sont pour nous fort instructifs ; mais, frêles par eux-mêmes et parfois indistincts, ils ont été déformés, déplacés, oubliés volontairement ou non d'une copie à l'autre, et plusieurs dont la forme est certaine demeurent inintelligibles faute d'une table d'équivalence⁵.

1. Cf. *P. L.*, XCII, 304 et 305. — Voir SCHOENBACH, dissertation citée, p. 97 et suiv.

2. Les mots en italique sont repris de la lettre de Bède à Acca.

3. « Multumque obsecro et per Dominum legentes obtestor ut, si qui forte nostra haec qualiacumque sunt opuscula transcriptione digna duxerint, memorata quoque minimum signa, ut in nostro exemplari reperiunt, affigere meminerint. » C'est la prière de Bède à Acca (l. c., 305 A), reprise sans l'omission d'un seul mot par Raban (cf. *P. L.* CVII, 729 C).

4. Dümmler en a indiqué cinq (*Epistolae karolini aeni*, III, p. 388) ; c'est un nombre qu'on pourrait aisément tripler. J'ai pu consulter le manuscrit Harley 3104 du British Museum ; il provient de Saint-Sauveur-le-Vicomte (diocèse de Coutances) et remonte au XII^e siècle.

5. Voir par exemple, pour la série qui accompagne l'*Expositio comitis* de Smaragde, les observations d'A. SOUTER, *Journal of theological Studies*, IX, 1908, p. 586 et suiv. —

Si l'on examine l'édition du commentaire de Raban¹, on a la surprise d'y rencontrer une vingtaine de passages, ainsi désignés : « *Venant.* » Le premier se présente au livre V, à propos de MT. XV, 36². Ils se multiplient au cours des derniers livres, c'est-à-dire VII et VIII³. De Venance, nous n'en connaissons sûrement qu'un seul : *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, l'ami et biographe de sainte Radegonde, le précieux auteur des *Carmina*, venu d'Italie en Gaule en la seconde moitié du VI^e siècle (vers 565) et mort évêque de Poitiers dans les premières années du siècle suivant. On n'a jamais oui dire qu'il ait écrit sur l'évangile, et nous nous doutons aussi bien de quel style il l'eût fait. L'hypothèse n'a pas même besoin d'être discutée, ni celle qui consisterait à attribuer au même personnage les deux expositions du manuscrit de Troyes. Comment expliquer donc cette étrange référence, sinon en supposant que celui qui l'a inscrite de parti-pris⁴ plus de vingt fois en marge du recueil de Raban s'est trouvé en présence d'un sigle obscur, et qu'il a tenté de l'identifier coûte que coûte avec l'un des noms mis en avant dans la lettre à Haistulphe ? C'était encore le cas de pratiquer l'échange Fortunatien — Fortunat. En désespoir de cause, et tout comme dans une série algébrique, on passait de Fortunatien à Fortunat, puis à Venance, afin de rejoindre la forme abrégée *V* ou *Ven* des marges de Raban. Ces divers passages en effet, dénotés « *Venant.* », ne sont rien autre chose, si l'on prend la peine de rechercher leur vrai contexte, que des extraits de l'ouvrage de Bède sur S. Luc. Dès lors, toute difficulté s'évanouit, et c'est bien *V* ou *Ven* qu'a écrit Raban, mais pour signifier le Vénérable : *Beda Venerabilis*⁵.

Ces explications sont confirmées par un autre détail isolé, mais

Dans l'*Harleianus 3104*, M, c'est-à-dire la lettre qui désigne avec R la propre glose de Raban, est régulièrement rendu par le groupe MAX. et les emprunts à saint Jérôme sont indiqués : HAM.

1. Préparée par Pamelius et publiée par Colvenerius, Cologne 1625 : t. V des *Opera*, p. 5-160 ; les renvois aux sources sont donnés dans le cadre des marges. La réimpression de Migne, P. L. CVII, 729-1156, a l'inconvénient d'avoir fait passer ces indications en plein texte, généralement après la portion du verset commenté. Je rappelle que le texte des quatre passages mutiles dans l'édition de Cologne (cf. P. L., ib., 1077B : le plus considérable, dans l'*Harleianus*, f. 121 v° à 127 r°; 1096 C ; 1099 C ; 1148 D) a été publié par F. KUNSTMANN, *Hrabanus Magnentius Maurus*, 1841, p. 170-210.

2. P. L., ib., 984 A.

3. Ib., 1065 C-D, 1068 C-D, 1072 D, 1074 A, 1079 C et D; 1124 B, 1125 C, 1130 A, 1132 D, 1134 B, 1138 C, 1139 C, 1140 B, 1143 C.

4. L'éditeur de Raban pourrait être, à la rigueur, responsable de cette transcription ; mais il est plus vraisemblable de l'attribuer au copiste même du manuscrit employé pour l'édition.

5. Ce qui ne l'a pas empêché de dire aussi souvent B = *Beda*.

non moins bizarre, de l'édition de Cologne. On lit vers le début du livre III¹ un morceau étiqueté « *Victorinus* ». Au vrai, il s'agit encore d'une simple citation du même ouvrage de Bède². Mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'on a songé cette fois, et cette unique fois, à justifier par une fausse interprétation du sigle *V* la présence du nom de Victorin parmi les sources annoncées de Raban.

Enfin, et ceci achèvera de mettre en évidence le caractère de ces bêtues, j'ai pu constater que dans le manuscrit Harley 3104 tous les passages de Bède, dont il vient d'être question d'après le texte imprimé sont connotés, non plus « *Venant.* », mais « *Vict.* » ou « *Victor.* ». Ce genre d'erreurs remonte donc assez haut, de même que le souci de retrouver au long des marges les auteurs inexistantes dont Raban avait eu le tort de promettre des extraits.

Trompé par sa mémoire d'érudit, Raban avait été en effet imprudent en mentionnant, à l'exemple de saint Jérôme, Victorin et Fortunatien, comme s'il les devait citer. Pour le reste, il a bien tenu ses promesses et au delà ; ou du moins il n'encherissait pas en indiquant qu'il puiserait aux écrits d'autres Pères que ceux énumérés. Le manuscrit que j'ai consulté présente, outre les noms attendus, ceux d'Origène, de Cassien, d'Isidore, et aussi celui de « Bède ».

L'étude des commentaires du moyen-âge nous a pu convaincre qu'en dépit d'assurances frivoles ni l'ouvrage de Fortunatien ni celui de Victorin n'étaient parvenus, en tout cas dans leur intégrité, jusqu'aux exégètes du IX^e siècle. Que des extraits en aient été retenus par hasard, tels que ceux du manuscrit de Troyes³, c'est là un phénomène tout différent, et que d'ailleurs l'on n'a pas à expliquer, mais seulement à enregistrer. L'édition du commentaire de Raban nous a donné l'occasion d'écarter sans plus le nom de Fortunat, évêque de Poitiers. Il n'y a désormais, après ce circuit, qu'à énoncer les titres de Fortunatien l'Africain, évêque

1. *P. L.*, CVII, 855 D — 856 A-B.

2. *P. L.*, XCII, 145 A-B.

3. Un détail propre au commentaire de Paschase (*P. L.*, CXX, 791, B) sur Moïse et Aaron comparés aux ailes de la poule (Mt. XXIII, 37) pourrait donner à croire que Paschase a connu les expositions du manuscrit de Troyes, ou du moins la deuxième (voir ci-dessus II, I, 28). Mais on a déjà cette interprétation dans le Ps.-Chrysostome latin (*P. G.*, LVI, 895.) Il est plus probable qu'elle était devenue un lieu commun, bien que les principaux exégètes n'en parlent pas, à ma connaissance. Je l'ai d'ailleurs notée aussi chez les homélistes, jusqu'à présent si négligés, de l'école d'Auxerre : Haimon (*P. L.*, CXVIII, 69 B) et Heiric (*P. L.*, XCV, 1172 B).

d'Aquilée au temps de l'empereur Constance (337-361) et du pape Libère (352-366)¹.

Saint Jérôme nous dit de lui dans la notice précédemment mentionnée :

Fortunatianus... in euangelia titulis ordinatis breui et rustico sermone scripsit commentarios.

Il compare ailleurs ces commentaires à la perle précieuse de l'Évangile et les qualifie par la phrase du Psalmiste : « paroles du Seigneur, paroles chastes, argent éprouvé par le feu, sept fois raffiné »². Enfin, comme on l'a vu, il s'y réfère expressément dans son prologue sur S. Mathieu.

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur l'ouvrage de Fortunatien. On a songé, bien à tort, à l'identifier avec le Ps.-Jérôme *de breui prouerbio*³. On a pensé aussi que Chromatius, titulaire du siège d'Aquilée à la fin du IV^e siècle, s'était peut-être inspiré des remarques de son prédécesseur dans une suite de *Tractatus* sur S. Mathieu⁴ : hypothèse plausible, mais invérifiable. On possède du moins maintenant deux morceaux, pourvus d'une attestation littéraire très suffisante et qui répondent assez bien à la description de saint Jérôme.

D. A. WILMART.

1. Sur sa part dans la rédaction des lettres du pape Libère, d'après saint Hilaire et saint Jérôme, voir L. DUCHESNE, *Libère et Fortunatien*, 1908, et cf. *Revue Bénédictine*, XXV, 1908, p. 360 ss.

2. *Epist.* X, 3 à Paul de Concordia (éd. HILBERG, 1910, p. 37, 17 ss.)

3. Cf. WOHLENBERG, *Ein alter lateinischer Kommentar über die vier Evangelien* 1908, p. 29-36.

4. Cf. PASCHINI, *Revue Bénédictine*, XXVI, 1909, 469, ss.

UNE NOUVELLE ÉDITION DU NOUVEAU TESTAMENT GREC.

LE N. T. de Nestle, si utile à l'étudiant, est cependant insuffisant s'il veut s'initier à la critique textuelle ; d'autre part, recourir aux gros ouvrages, Tischendorf, von Soden, etc. est coûteux, fastidieux et donne trop souvent un résultat confus. L'idée d'une édition manuelle ne renfermant que l'essentiel de la documentation était donc excellente. M. Vogels a tenté de la réaliser¹ — et sa tentative est un succès : son volume est si commode et si suggestif qu'il sera dans toutes les mains dès que son prix (20 mks) aura pu être abaissé à la portée de toutes les bourses.

L'ouvrage se présente bien : format aisé, caractères très nets. L'auteur avoue avoir imité Nestle dans la disposition extérieure² ; il le suit beaucoup moins pour le choix du texte lui-même. D'après quels principes l'a-t-il élaboré ? On cherche vainement une introduction qui en instruise. Dans quelques pages de préface, il est vrai, l'éditeur se flatte que l'appareil sera suffisant pour justifier les leçons adoptées, mais c'est une illusion : même pour le lecteur au courant des idées de M. V. il est parfois très ardu de se rendre compte de son choix ; pour l'étudiant ce sera, le plus souvent, impossible. Il est donc très désirable que cette lacune soit comblée dans une prochaine édition ; personne, du reste, ne regrettera de voir des idées si personnelles et si pénétrantes que celles de l'auteur, exposées dans une introduction critique — fût-elle un peu longue. Force nous est, en attendant, de chercher ailleurs l'indication des tendances de M. Vogels.

Il n'est heureusement pas un inconnu : ses travaux antérieurs³ renseignent sur son idée dominante : l'influence du Diatessaron sur nos textes syriaques et latins, sur le cod. Bezae et, peut-être, sur d'autres témoins grecs.

1. H. J. VOGELS. *Novum Testamentum graece* (textum recensuit, apparatum criticum addidit) Düsseldorf. Schwann 1920. (xv-661 pp.).

2. Pourquoi supprimer la plupart des renvois aux passages parallèles, si utiles au travailleur ?

3. *Die Harmonistik im Evangelientext des Cod. Cantabrig.* (Texte u. Unters. XXXVI, 1^a) Leipzig 1910 ; *Die alt-syrischen Evangelien* (Bibl. Stud. XVI, 5) Freiburg 1911 ; de nombreux articles de la Bibl. Zeitschrift.

Cette thèse a été très combattue. Le nom de Tatien effarouchait : tant d'importance à un personnage de second plan ! Cette défiance a empêché de reconnaître plusieurs faits très solidement démontrés, et dont le rapport avec Tatien n'apparaît pas nécessaire :

- 1° que l'ancienne latine et les versions syriaques ont d'innombrables variantes communes sans écho ailleurs.
- 2° que dans les évv., ces variantes sont souvent harmonisantes, de façon habile et réfléchie.
- 3° qu'il en est beaucoup de tendancieuses, altérant le texte sous des préoccupations dogmatiques et morales.

Il s'agit donc bien d'une « recension syro-latine » très ancienne (les latins les plus fidèles à l'attester sont *k*, *a*, *b*). Son existence, douteuse peut-être jusqu'ici, me paraît s'imposer à celui qui lit attentivement l'appareil de la nouvelle édition. Mais vient-elle de Tatien ? C'est une tout autre question : la tendance harmonisante d'un texte syrien suggère le Diatessaron, mais le fait — établi par l'édition même de V. — que le fonds syro-latine se discerne dans le N. T. tout entier, affaiblit l'argument, car il ne peut être question de Tatien que pour les Évangiles¹.

Au reste, le point important n'est pas l'origine de ce texte ni son antiquité, mais sa valeur. Or, M. V. tient la recension syro-latine pour détestable. Dans la mesure où elle est harmonisante et tendancieuse, c'est clair, mais ce virus a-t-il tout infecté ? M. V. semble le croire ; nous verrons plus loin qu'on en peut douter et qu'il y a de l'or dans ce courant qui charrie tant d'impuretés.

Il fut très répandu. Parmi les mss. grecs M. V. signale comme influencés par lui les codd *n* et *B*. — Ceci est très neuf. M. V. en promet la preuve². S'il a raison, ce sera une nouvelle dépréciation de ce texte « neutre » naguère tant prôné. Von Soden avait déjà montré qu'il représente une révision égyptienne et qu'il convient de l'abandonner lorsque son témoignage n'est pas soutenu par d'autres. S'il est, de plus, convaincu de « syrolatinisme »³ que reste-t-il de lui ? Mais ici encore, peut-être va-t-on trop loin⁴.

1. Même pour les évv. la chose n'est pas évidente. Voyez l'étude de M. Vogels : *Die Eltern Jesu* (*Bibl. Zeitschr.* 1913, 33-43) : la variante tendancieuse qu'il démontre être syro-latine, n'est pas dans Tatien. Il est vrai que le texte de celui-ci est incertain. Mais cela même ne donne-t-il pas le plus constant motif de douter ?

2. Pour *N*, déjà dans sa prochaine étude sur le texte latin de l'Apocalypse.

3. Vers la fin de son commentaire sur l'Ep. aux Romains le P. Lagrange avoue que « *B* occidentalise souvent » (p. 360).

4. M. V. doit être dans le vrai en affirmant la parenté de syr-lat avec les deux grands onciaux *N* et *B*, mais son affirmation devrait être nuancée : Il y a longtemps, en effet,

Quoi qu'il en soit, tels sont les jugements qui guident la critique de M. Vogels¹. Il reste à voir comment il les a appliqués.

Contre toute attente, son texte est plutôt conservateur. D'abord parce que, dans son ensemble, le N. T. est fixé²; ensuite — et ceci est assez curieux — parce que beaucoup de passages suspects à certains critiques ne sont omis que par la recension syro-latine³; aussi M. V. n'éprouve-t-il nulle difficulté à les recevoir — sans rien abdiquer, d'ailleurs, de ses principes personnels. Son indépendance vis-à-vis de ses devanciers apparaîtra par l'analyse de quelques chapitres choisis dans chaque section du N. T.: sa méthode s'y décèle très nette avec ses qualités et ses défauts.

EVANGILES. Mt ch. X-XII (122 vv.). Ne contient que 14 var. à noter. Trois : 10²³ (om $\alpha\mu\eta\pi\ast$ BX), 11³ (om $\epsilon\tau\sigma\pi\ast$ B), 12¹⁵ (om $\alpha\chi\lambda\omega\pi\ast$ B lat^{pler}) sont rejetées comme trop faiblement attestées par $\pi\ast$ B⁴. Dans 8 passages : 10¹ 10²⁸ (bis) 12¹⁰ 12³⁵ 12³⁶ 12⁵⁰ (bis), Vogels abandonne des leçons syriennes adoptées par Soden. Enfin, 3 fois, un texte nettement syro-latine, admis par tous les éditeurs antérieurs, est repoussé. Il faut ici donner au complet la documentation, car il est douteux que le verdict de M. V. soit justifié.

11¹⁵. Cette brève sentence se retrouve encore deux fois dans Mt (13⁹ 13¹³), chaque fois le même groupe de témoins atteste la même variante. Voici la documentation :

Vogels : ὁ ἔχων ὥτε ἀκούειν ἀκούετω (id. 13⁹ 13⁴³).

om $\alpha\kappa\omega\eta\pi\ast$:	11 ¹⁵	BD	32 k	syr ^s
	13 ⁹	$\pi\ast$ B	L	ke a ff ⁱ
	13 ⁴³	$\pi\ast$ B		ke ab

Cette omission est donc *consciente* et *ancienne*. Elle est limitée à Mt : dans Mc (49²³ 8¹⁸) et Lc (8⁸ 14³⁵) tous les mss et versions

que Westcott-Hort et Grégory signalaient le peu d'homogénéité du texte « occidental ». M. Burkitt a, de son côté noté (Old Latin and Itala p. 46-50) d'antiques et tout à fait originales interpolations dans *k*, *a*, *b* et parfois *syr*; par contre, M. Sanday a relevé les nombreuses omissions de *k* (Appendix I de l'éd. d'Oxford) par lesquelles il se distingue des autres latins et se rapproche de $\pi\ast$ B. Ce petit fait prend une signification plus précise de ce que B n'« occidentalise » presque jamais que par omission, tandis que le type « *syr-lat* » comporte de très fréquentes additions. Le sigle « *syr-lat* » représente donc plusieurs couches qu'il conviendrait de distinguer soigneusement avant de les juger.

1. Ils règlent aussi la constitution de son apparatus où les mots *lat*, *syr*, *Tut* foisonnent. Il eût pu l'enrichir plus souvent des attestations patristiques si précieuses et trop négligées.

2. Entre Vogels et Soden, dans les 526 vv. des passages suivants : Mt. X-XII, Act. I-IV, Rom. I-III, 1 Jo, Apoc. I-III, on ne compte que 39 variantes.

3. Voyez Mc 16⁹⁻²⁰, Lc 22¹⁹⁻⁴³ 23³⁴ etc.

4. $\alpha\chi\lambda\omega\pi\ast$ est probablement à omettre : l'interpolation, sous l'influence de 12⁵ ou 8¹ est très vraisemblable.

lisent *ακούειν*. — Puisque *¶ B k etc.* ont maintenu ce mot dans *Mc* et *Lc*, ils n'avaient aucune raison de le supprimer dans *Mt*. S'ils ne l'ont pas, c'est donc qu'ils ont respecté une antique forme du texte qui a toutes chances d'être l'authentique, ne fût-ce que par son opposition à celle de *Mc Lc*; sous l'influence de celle-ci, les autres témoins ont intercalé *ακούειν* dans *Mt*.

1225 Vogels : εἰδὼς δὲ ὁ Ἰησοῦς.

om o *Iησους* ¶ BD k syr^{cs}.

L'addition a voulu faciliter l'intelligence du texte en marquant le changement de sujet; l'omission resterait inexpiquée.

1247 Vogels : admet ce verset.

om ¶ BLF 126 (al) k ffr syr^{cs}.

1247 apparaît comme un vrai doublet, calqué sur le v. précédent pour faciliter la liaison avec le v. 48¹. S'il était authentique, l'omission dans *¶ B k syr etc* ne pourrait provenir que d'une faute de copiste que la qualité des témoins qui l'attestent rend assez invraisemblable, les variantes de *syri-lat* étant très rarement dues à un accident.

Qu'on veuille bien comparer maintenant les répondants de ces trois variantes, on sera frappé de leur ressemblance : l'antique texte syriaque rencontre les plus vénérables représentants de l'ancienne latine et, presque seuls parmi les mss grecs, *¶* et *B* les appuient. Cette pleine confirmation des vues de M. Vogels sur la parenté qui unit ces trois groupes, nous fait d'autant plus vivement regretter de ne pouvoir entièrement partager son jugement sur leur valeur².

Le reste du N. T. que M. V. a moins étudié, laisse voir cependant les mêmes tendances de sa critique :

ACTES. Pour les Chap. I-IV, Soden et Vogels comparés, offrent en tout 7 variantes, toutes *opposées chez Vogels à B*.

Quelques remarques : 2¹ ομοθυμαδὸν est justement substitué à ομον malgré sa pauvre attestation, sans doute parce qu' ομον n'est

1. Sans le v. 47, le texte de *Mt* est un peu dur, τῷ λεγοντὶ αὐτῷ n'étant pas amené ; il doit se traduire par « à celui qui le lui disait ». Mais ce raccourci dans les narrations est précisément l'un des caractères du 1^r évangile ; cf. 85-13 (le centurion) comparé à *Le* 7-10 ; 9-2 où τῷ πιστῷ αὐτῷ n'est intelligible que grâce à *Mc* 24 et *Le* 5-19.

2. Voici encore deux omissions de l'appar. notées en passant : *Le* 214 εὐδοκιας, est attesté par A. ce qui change un peu le problème ; *Jo* 134 εὐλεξτος, leçon syro-latine (N° ab ffr syr^{cs}) si bien défendue par M. Harnack (*Sitzber. Berlin* 1915, p. 552-556) devait être au moins mentionné.

pas dans le vocabulaire de Act. tandis qu' ὅμοθυμαδὸν s'y trouve dix fois et pas ailleurs (sauf Rom. 15⁶), mais pourquoi omettre οὐσιῶν dans l'apparatus ? Omission analogue pour 2³⁸ (φησίν) et 4³² (τι, καὶ δὲ καὶ ηψυχη). Il faut être très ennemi de la BD pour introduire (§⁶) εγειρέ καὶ avant περιπατεῖ : l'interpolation sous l'influence des parallèles est bien plus vraisemblable.

S. PAUL (j'ai surtout examiné Rom.). Vogels abandonne ici Soden pour revenir à Tischendorf. Attiré par l'antiquité de la tradition syrienne (cf. la doxologie), Soden l'avait trop souvent suivie : antiquité ne veut pas dire excellence¹. Vogels réagit heureusement. Plusieurs fois l'apparatus omet des témoignages patristiques importants : Rom. 12¹³ (ταῦτα; χρείας τῶν ἀγίων κατηγορούτες) la curieuse variante μνεῖας qui ne se serait attestée, d'après V., que par D*FGHil (c. à d. exclusivement latine) se trouve encore dans une traduction syr. d'Eusèbe, dans des mss cités par Theod. Mops. et dans la Vita Pionii. Elle est donc syro-latine et ancienne². — Insuffisant encore l'appar. de Rom 8¹⁴ où Vogels oublie de noter ων θεου εισιν, très appuyé et admis par Soden. Rom 3²²4²¹ il fallait corriger la vg clémentine.

EPITRES CATHOLIQUES. — I. Jo. Le texte diffère à peine de Soden : 3 variantes.

2¹⁸ ο αὐτούχοιστος Sod. [ο]. Tisch. om.

ο om κ* BC arm Or Epiph.

3¹⁹ [καὶ] εν τούτῳ Sod. καὶ Tisch. om.

καὶ om AB 40 vg syrh Clemal.

4³ Ιησ. χριστ. Sod add εν σαρκι εληλ. Tisch. om.

add κ KL Tert Cy syr.

Toujours les mêmes canons : éviter κ B et syr-lat, ce dernier plus encore que l'autre. Ni *Or* (2¹⁸) ni *Clemal* (3¹⁹) ne sont notés dans l'appar. de Vogels. La comparaison avec la si pénétrante étude de Harnack sur quelques textes johanniques³ accuse d'autres lacunes : 2¹⁷ il fallait mentionner la v. sahidique ; 4³ si l'on rejette λυετ, au moins est-il indispensable de noter que *Ir Clemal* *Or* l'attestent ; 5¹⁸ passe sous silence la leçon γενετις fortifiée cependant par vg (*generatio*, également omis) !

Enfin, dans l'APOCALYPSE, plus étudiée, Vogels abandonne

1. Par ex. Rom. : 725 (ευχαριστώ τῷ Θεῷ) 920 (μενονῆγε ω ανθρωπε) 140 (add. καὶ ο μη φρονων κτλ.)

2. Bonne discussion dans le comm. du P. Lagrange (p. 304) qui montre qu'elle ne doit pas être reçue.

3. Sitzber. Berlin, 1915, 534-573.

complètement les corrections de Soden : les 10 var. des ch. I-III sont un retour à Tischendorf. Pourquoi ? C'est que, par une vraie aberration, von Soden s'était attaché au très mauvais ms Q, lequel n'est qu'un témoin tardif de cette terrible recension syro-latine que M. Vogels a en horreur. Aussi suit-il le groupe \aleph AC (B manque),¹ surtout A qui est très bon².

Les critères généraux de M. Vogels sont donc négatifs : il ne faut suivre ni \aleph B, ni syr-lat. Au fond, il ne faut suivre à priori personne ; les systèmes plus ou moins mécaniques, reposant sur l'autorité des mss ou sur leur nombre sont condamnés et la prépondérance restituée à la critique d'appréciation.

Celle-ci, pour ne tourner pas en arbitraire, devra s'entourer du plus de données objectives possible. Une tâche se dessine donc : étudier plus sérieusement le caractère, la provenance et l'histoire du texte des mss grecs — des minuscules comme des onciaux — ; s'appliquer au même travail pour les versions anciennes, dont l'importance n'est pas moindre ; faire enfin un relevé plus complet et plus critique des témoignages patristiques.

Cette voie nouvelle, pressentie par von Soden, M. Vogels n'est pas seul à l'indiquer : elle vient d'être très nettement tracée par A. Harnack dans ses études sur la Vulgate. La thèse qu'y soutient le professeur de Berlin coïncide souvent avec les idées de M. Vogels, notamment lorsqu'il parle de l'excessive importance attribuée jusqu'ici aux onciaux grecs et de l'attention qu'il faut accorder aux versions anciennes³. Sur un point important cependant la position des deux savants diffère : reconnaissant la valeur de la Vulgate, ils lui assignent une cause opposée. M. Harnack juge qu'elle vient de ce que S. Jérôme avait choisi comme base un texte latin très bon et qu'il l'a très peu revisé. M. Vogels estime, au contraire, que « le témoignage de la Vulgate a plus de valeur dans les passages où elle s'éloigne de la *vetus latina* que dans ceux où elle s'accorde avec elle⁴ ».

Il est probable qu'en parlant ainsi, M. Vogels pense aux Évangiles, où le caractère tendancieux et harmonisant de la recension

1. \aleph est parfois, nous l'avons dit, influencé par syr-lat.

2. Ce n'est pas le seul livre où l'Alexandrinus se révèle témoin précieux et fidèle : les récents travaux de Harnack sur la Vulgate ont attiré l'attention sur ce fait déjà reconnu avant lui.

3. Le titre même de la brochure où M. H. expose le plus au long ses idées est significatif : « Pour la révision des principes de la critique textuelle du N. T. » (Leipzig 1916).

4. Préface p. VIII.

syro-latine est plus sensible, tandis que M. Harnack a surtout étudié, sur ce point, le reste du N. T. Il semble clair, néanmoins, que M. H. n'est pas aussi délibérément hostile à ces leçons antiques que son jeune émule. Nous avons déjà dit pourquoi la position extrême nous paraît outrée. Nous n'y reviendrons donc pas, mais il nous plaît, en terminant, de constater que l'édition de M. Vogels est une œuvre de progrès. C'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire. Si, comme nous le pensons, sa tendance est bonne, il suffira à l'auteur de compléter son apparatus et de tempérer l'absolu de ses exclusions pour que son volume devienne l'un des meilleurs travaux de la science catholique en cette matière.

D. B. CAPELLE.

COMPTES RENDUS

R. P. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P. Dieu, son Existence et sa Nature. Paris, Beauchesne. 3^e éd., 1920, gr. in-8°, 863 p. Prix : 30 fr.

Deux éditions de cet ouvrage, épisées en pleine guerre, et une 3^e, déjà attendue en 1919, qui paraît, témoignent que le tragique des circonstances n'a pas enlevé à l'élite des esprits la capacité de s'intéresser aux plus hautes spéculations.

Le fait que des parts sensiblement égales — à la différence des proportions usuelles — sont accordées, dans ce livre, au problème de l'accès à l'objet divin (*I^e Partie*), et à l'étude de cet objet lui-même (*II^e*), fournit immédiatement un indice du dessein de l'A. Celui-ci parle à ses contemporains : or il sait qu'à notre époque les combats décisifs de la religion se livrent au delà des frontières, non seulement de la foi, mais même de la théodicée strictement dite. De là la patience avec laquelle il établit en commençant, et au prix d'une lutte pied à pied contre le rationalisme agnostique, les fondements de toute certitude : ch. II, *la Démonstrabilité* etc. Sur ces assises, assurées par la logique matérielle et la métaphysique générale, la métaphysique positive dressera ensuite ses piliers : ch. III, *les Preuves de l'Existence...* Dieu acquis comme Fait et déjà posé comme l'Absolu, ressources et appareils dialectiques étant à pied d'œuvre, on procède à la construction scientifique de l'objet divin : par son *Constitutif formel* (II^e P., ch. I) et ses *Attributs* (ch. II). C'est la théodicée interne qui majestueusement développe son ordonnance. Mais voici que la synthèse théologique, à son tour, voit sa marche entravée, opiniâtrement contre-carrée. Elle ne conservera ses positions qu'en les défendant ; elle n'achèvera son édifice qu'en refoulant de tous côtés l'obstacle et l'assaut. Les trois derniers chap. de l'ouvrage ne poursuivent donc leur progression doctrinale qu'à la condition d'un corps à corps fréquemment repris avec l'adversaire de tout nom : ch. III, *Conciliation de la Distinction..... et de la Simplicité* (antinomie générale) ; IV, *Antinomies relatives à la Liberté* : à la divine, à l'humaine ; V, Dieu *Ineffable*, mais non *Inconnaisable*. — Cette rapide esquisse révèle, régnant à travers tout le traité, une disposition d'intéressante symétrie. Au centre, la raison n'oeuvrant que pour positivement amasser et aménager ; de part et d'autre, la raison peinant âprement pour sauvegarder, là-bas ses préparations et ses semaines, ici ses acquisitions et ses récoltes. Au centre, la raison sereine, non contrariée en son travail ; de part et d'autre, la raison encore, mais la raison contre le rationalisme. Au centre, la raison épargnant ses pages et condensant la substance de ses thèses ; de part et d'autre la raison déployant au large la nappe de ses revendications et argumentant dru jusqu'à épuiser le débat. --- On aura achevé de signaler à grands traits le contenu du volume, si l'on dit que son premier chap., véritable introduction, fixe quel est « l'enseignement de l'Eglise touchant la

connaissance que nous pouvons avoir de Dieu par la lumière naturelle de la raison »; et qu'il se termine par cinq appendices dont la présence est individuellement justifiée. — Passons à une analyse plus détaillée.

Le chap. II de la I^e P., capital dans le plan de l'A, est admirablement conduit. Dieu n'est démontrable qu'à postériori, mais avec une certitude supérieure à celle de toute conclusion des sciences mathématiques ou physiques (sect. I); en dépit des objections accumulées par l'agnosticisme, tant l'empirique que l'idéaliste (sect. II), les premiers principes possèdent une valeur pleinement *ontologique* et *transcendantale* (sect. III). Saluons la belle netteté de toutes ces thèses, la hauteur et la justesse de vues, apportées à l'examen et à la réfutation des philosophies adverses. On chercherait en vain un précis plus nerveux et plus lumineux de métaphysique critériologique. Doctrine assurément toute classique : l'A. nous en voudrait de ne le pas souligner. Mais, comme le vieux tronc de la tradition reverdit bien ici ! — Félicitons le P. G.-L. de la prudence avec laquelle il écarte le cadeau, séduisant mais suspect, que M. Rousselot voulait nous faire d'une « faculté du divin ». Souhaitons que son influence contribue à chasser de tant de manuels de religion et même de traités dogmatiques, cette démonstration impuissante de la Cause première, qui s'appuie sur une prétendue impossibilité philosophique d'un monde ayant un éternel passé.

Les cadres du chap. III (*les Preuves...*) sont fournis par les cinq « voies » de S. Thomas. De l'ordre des preuves, de leur commune coïncidence logique sur le principe d'identité, du distinctif et de l'aboutissant « par soi » de chacune d'elles, il est excellentement rendu compte. — Sur le principe d'inertie et la qualité motrice (1^{re} voie), des vues justes que confirmera un appendice. — A la suite et dans la ligne même de la 3^e voie, il semblerait loisible de pousser plus à fond l'analyse de la contingence et d'atteindre à la cause « *in esse* ». — Le P. G. L. est-il sûr de pouvoir rattacher (nous parlons d'une connexion *naturelle*, non d'un rapprochement ingénieux) à la 4^e voie plusieurs preuves, d'un maniement délicat, qui ne figurent pas à la question II de la Somme théologique ? Ainsi l'« aspiration naturelle de l'homme au bonheur » et le « caractère absolu de l'obligation morale » invitent l'esprit, en quête d'explication, à recourir au principe de raison d'être. Quant à l'argument par les « vérités éternelles », il ne comporte pas « par soi » la considération de vérités « hiérarchisées » : dès lors lui aussi s'oriente plus spontanément vers la raison suffisante que vers « les degrés des êtres ». — Toute la discussion qui, à l'occasion de la 5^e voie, roule autour de la finalité (hasard, volonté inconsciente etc.), est un modèle philosophique.

Arrivé à la ligne de faîte qui sépare la métaphysique ascendante (I^e Partie) de la métaphysique descendante (II^e), l'A. formule la vérité suprême qui est la clef de voûte de toute la théologie rationnelle : « *in solo Deo essentia et esse sunt idem* ». En face de son traité, concis mais étonnamment plein, de la Nature et des Perfections divines, nous sommes confus de manquer de place pour l'éloge, et de savoir en trouver pour de

1. L'apologiste et même le théologien, accessoirement, gardent, bien entendu, le droit d'utiliser les arguments physiques : origines, dégradation de l'énergie, etc.

menues observations. — Très utiles et jugées telles par l'A. (notes, p. 398 ss.), pourquoi les notions comparées de distinction virtuelle *intrinsèque* et de d. v. *extrinsèque* ne reçoivent-elles pas franchement droit de cité dans le texte ? Une théorie plus achevée de la distinction virtuelle (347 ss.) préparerait au mieux le lecteur inexpérimenté à envisager sainement le problème des antinomies. — Le P. G.-L. n'en voudra pas à ceux qui pensent que, touchant le *constitutif formel* de Dieu, les spéculations si profondes de Jean de S. Thomas gardent leur valeur. Mais c'est sans doute sur la très subtile question du constitutif lui-même qu'il faudrait s'accorder. — Classique, inattaquable en raison comme en foi, la thèse sur « la gloire externe de Dieu, fin de l'acte créateur », gagnerait pourtant, en un pareil livre, à être nuancée dans le sens de l'amour de bienveillance. Cf. S. Thomas, I. XIX, 2 ; II II. CXXXII, 1, ad 1 ; et plusieurs Pères. — Plus d'un lecteur aimerait à s'entendre rappeler incidemment (450) en quoi consiste la différence essentielle entre le péché vénial et le péché mortel. — L'efficace infinie que réclame l'acte créateur ressortirait mieux (467), si le caractère *immédiat* du contact de l'*ENS* et de l'*ens* (lien causal « per se primo et formaliter ») était affirmé, à l'exclusion de toute possibilité d'insertion d'un instrument.

Une théorie parfaite de l'analogie, où tient la moelle de Cajétan et de Jean de S. Thomas, fraye la route à la solution des différentes antinomies. De celles-ci les plus épineuses naissent du fait, divin et humain, de la liberté, se heurtant, dans une incidence vraiment tragique, au principe de raison d'être. Entre l'intellectualisme intractable qui, au nom du principe, se bute, et le volontarisme qui contre le principe s'insurge, se prend l'attitude médiane, si mesurée, si compréhensive, de l'intellectualisme thomiste, lequel sauvegarde à la fois le primat de l'intelligence et la réalité du libre arbitre. La doctrine que, d'une main très sûre, le P. G.-L. expose sur ces questions est spécifiquement le thomisme. — Il fait judicieusement observer (602, 605) que c'est la classification moderne des facultés, inspirée de J. J. Rousseau, qui a rendu *insoluble* le problème de l'évolution de l'activité volontaire. — Une expression elliptique de sa pensée (652, mil.) gagnerait à être complétée : car il n'entend évidemment pas dire que la « puissance », dans ce qu'elle a tout de même de *réel*, se dérobe à toute intelligence. Et cette remarque en amène une autre de plus de conséquence. La méthode, ordinairement si claire, si didactique, de l'A. ne l'invitait-elle pas à formuler nettement, dès le début de son chapitre IV, les articles de la solution thomiste, en regard des termes mêmes du conflit dénoncé entre le principe de raison d'être et la liberté ? Leibniz ne s'est pas trompé en revendiquant les droits souverains de la raison d'être : son tort a été seulement de chercher la raison du choix dans les facultés de l'homme seul (déterminisme psychologique), au lieu de la prendre dans l'opération divine (motion, pré-détermination). L'existence, l'intervention ontologique d'un principe de détermination qui, *modo suo*, soit en Dieu, soit en l'homme, fournit et explique l'état d'*actualité parfaite* de la puissance de choix et par conséquent l'*intelligibilité parfaite* de l'acte de choix, — en Dieu, identité du vouloir libre et du vouloir essentiel ; dans la

créature, présence de la motion actualisante —, tel est, à n'en pas douter, l'abrégé de la synthèse thomiste en la matière. Et le P. G.-L. reconnaîtra qu'à affirmer catégoriquement la victoire de la raison d'être sur l'irrationnel, on n'affaiblit pas les positions qui lui sont chères.

Dans son chap. de conclusion, une dernière offensive de la philosophie de l'être contre celles du phénomène et du devenir accule la pensée moderne à cette option : « Le vrai Dieu ou l'absurdité radicale » (750).

Livre court, malgré ses 800 pages, à cause de l'immense savoir qu'il condense ; livre fort, beau et bienfaisant. Et le peut-on mieux caractériser, et, du même coup, lui faire plus d'honneur, qu'en disant qu'érôitement il participe de la nature intellectuelle des écrits de S. Thomas ? Il a leur doctrine, leur méthode : de leur structure scolaistique il n'abandonne que ce qui précisément de nos jours est périmé. Il a leur esprit, leur vision des ensembles, leur pénétration, leur préhension du réel, leur rigueur de raisonnement, leur prudence dans la thèse, leur intrépidité dans la certitude, leur progression sereine, la vigoureuse sobriété de leur style : et, comme résultat et symbole de tant de qualités, une certaine paix dans la lumière, une certaine solidité massive du fond et de la forme qui, elles aussi, ne « dégénèrent » pas — ne sortent pas du lignage — du Docteur Angélique. A tout prendre : un livre magistral.

Comme bien l'on pense, son A. a écouté les interprètes les plus sûrs et les plus marquants de la tradition thomiste. Mérite plus rare, il sait suivre, le long des temps, l'évolution de la philosophie étrangère au christianisme, ou de lui transfuge. Dans l'âge moderne surtout, il multiplie, ajuste et raisonne ses contacts avec les systèmes¹ si hétérogènes, entre lesquels la sagesse du siècle a vagabondé, et au terme desquels, n'ayant conservé de fermeté que celle de ses négations, elle prend un repos pervers dans l'agnosticisme. L'exactitude de l'information et la mesure impartiale des jugements sont, chez le P. G.-L., les deux formes d'une probité scientifique, qui d'abord inspire le respect et bientôt force la sympathie.

Utile au théologien qui prisera la puissante originalité de la méthode et des chapitres d'apologétique de la raison, précieux au prêtre qui aura sous la main une lumineuse synthèse et la réponse à de graves difficultés de bien des esprits, il faut cet ouvrage au philosophe chrétien, au fidèle de haute culture qui veulent s'éclairer à fond sur les bases rationnelles de leur religion ou s'initier aux splendeurs de la science sacrée. Mais quel bien n'en peut-on pas attendre pour le penseur « séparé », chez lequel l'ambiance délétère du rationalisme aurait tout de même laissé intacts le sens naturel et la recherche honnête de la vérité ? Autant que pour instruire, ce livre est pour assainir, pour guérir, pour relever : ajoutant à l'effet de la victoire

1. Le P. G.-L. parle du bergsonisme en critique compétent. Cependant, vu la vogue du système, nous lui soumettons ces suggestions : 1^o) p. 40, l. 24, mettre l'assertion exactement au point. 2^o) Circa p. 97, mentionner les griefs de M. Bergson contre le concept (extérieur, inerte...), surtout contre son usage en métaphysique. D'où, un nouvel à propos valu aux p. 109, 135. 3^o) Ne jamais employer l'affreux mot *morcelage* sans « ». 4^o) Aux ch. II et III, opposer aux sophismes de l'*Évolut. créat.* une analyse génétique des idées de néant, d'ordre et de désordre ; montrer l'absurdité qu'il y a à appuyer le devenir pur sur la « mémoire » invoquée comme succédané de la substance.

dialectique celui de la santé de la raison, santé qui rayonne et impose sa contagion.

En sorte que le succès auprès du public intellectuel de *Dieu, son Existence et sa Nature* est, à notre sentiment, un des réconforts de l'heure.

[Quelques incorrections matérielles ou lapsus, p. ex. 288, l. 23. — La table alphabétique a vraiment des lacunes. — Dans le texte, renvoyer aux pages en même temps qu'aux §.]

D. MAURICE FESTUGIÈRE.

LEBRETON (Jules). *Les origines du dogme de la Trinité*. 4^e éd. Paris, Beauchesne, 1919, 8°, XXIV-644 p.

On ne peut revenir au magistral ouvrage du P. Lebreton sans une admiration croissante. La solidité d'une méthode souvent neuve et toujours courageuse, l'ampleur de la vision, la fermeté et la prudence des assertions, la sérénité des exposés, la courtoisie parfaite des discussions, la piété profonde et communicative qui inspire de nombreuses pages, le vigoureux esprit de synthèse qui parcourt cette vaste étude sans que la hâte de conclure ne vienne suspendre et ruiner l'effort de l'enquête, sans que jamais l'accumulation des détails et le dépouillement des textes ne nuise à l'orientation et à la continuité de l'ensemble; enfin, probité rare, un contact direct avec les sources, une rigueur indéfectible dans la manière de les traiter, et une application exhaustive dans la recherche, toutes ces qualités ont fait universellement apprécier ce noble travail et ardemment désirer l'apparition du second tome qui contiendra l'histoire du dogme trinitaire chez les Pères anténicéens et les Pères du IV^e siècle.

Elles n'ont pourtant pas ébloui l'auteur lui-même qui a jugé son œuvre imparfaite, et en donne aujourd'hui au public lettré une édition entièrement refondue. Le lecteur trouvera dans cette même revue (*Revue Bén.*, t. XXVIII, 1911, p. 108-112) une excellente analyse de l'édition de 1909. Il nous suffira donc d'indiquer ici les plus notables modifications de cette refonte.

Des trois parties de l'ouvrage, la première consacrée aux mythologies païennes et aux spéculations helléniques sur le logos et l'esprit, a été conservée telle quelle. Dans la seconde qui a pour objet les différentes doctrines qui préparèrent les Juifs à la révélation du dogme de la Trinité, les retouches sont importantes.

Tout d'abord, l'importante question du λόγος philonien, sur laquelle l'auteur avait déjà jeté de si vives clartés, il y a dix ans, est remaniée avec ampleur et les conclusions en sont confirmées. « L'appellation de Dieu n'est pas, chez Philon « un titre rigoureusement réservé, et si Philon l'applique trois fois au logos sous la pression du texte qu'il commente, il la donne de même à d'autres êtres qui, dans sa pensée, la méritent moins encore : le monde, et les astres ». Mais que dire de la personification du logos ? « Le philonisme est si changeant et si divers, qu'on se demande si, à côté du logos impersonnel des stoïciens, il ne faut pas reconnaître chez Philon un logos personnel d'origine juive ou alexandrine ;... il n'y aurait aucune invraisemblance à admettre que Philon ait inconsciemment professé sur ce point deux opinions inconciliables ». Cependant le P. Lebreton explique ces personifications par les habitudes de style de Philon (abus de la prosopopée), et par ses habitudes de pensée : Philon et ses lecteurs avaient l'esprit hanté de « ces personnalités indécises qui, des forces de la nature, avaient fait des objets de culte, sans cependant briser leur unité profonde, sans la disperser en individualités distinctes ». Dès lors, le logos philonien n'est qu'un « être mythique que l'imagination métaphysique a vaguement dessiné et que l'âme croit contempler... (il) ne se définit que par des négations qui effacent également en lui tous les traits de ces êtres qu'il doit unir », Dieu et l'homme.

Une dizaine de pages nouvelles sont consacrées à l'état du messianisme palestinien. Pour ce qui concerne le messianisme dit « transcendant » des Psaumes de Salomon, je serais porté à le caractériser plutôt comme un messianisme complexe, capable tout ensemble de répondre aux aspirations des dévots d'Israël, et de ranimer leurs énergies nationalistes par l'espérance d'un roi sauveur, dont le rôle sera d'abord de renverser l'injuste envahisseur, de l'écraser, de le broyer sous la verge de fer, puis, cette tâche accomplie, de faire resplendir la justice en Israël, chassant de la patrie jusqu'au dernier des étrangers, plaçant d'ailleurs les nations des gentils sous le joug du peuple élu. Si cette note ne se révèle qu'à travers des atténuations, si, là où l'écrivain parle simplement de « pécheurs » il faut entendre une catégorie bien précise d'opresseurs de la nation (cf. les formules presque stéréotypées qu'on retrouve encore dans le cantique de Zacharie ; « de manu inimicorum nostrorum liberati ») c'est apparemment qu'on n'écrit pas toujours sous la sandale ferrée de l'ennemi avec la même verdeur qu'au temps de l'indépendance ou de la révolte ouverte. Bref, je ne suis pas sûr que l'aspect du messianisme des Ps. de Salomon, tel que le décrit le P. Lebreton, soit suffisamment nuancé.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, le Nouveau Testament, le long chapitre sur la doctrine des synoptiques a été complètement remis sur le métier ; le plan en est considérablement amélioré ; la charpente est plus apparente ; on perçoit mieux le développement progressif de la révélation du Fils de Dieu ; en plusieurs endroits où le souci scrupuleux d'être bref nous avait valu d'être privés de bien des vues personnelles de l'auteur, il a été cette fois, grâce à Dieu, plus abondant, et sans jamais devenir superflu.

L'appendice C, sur l'ignorance du Christ par rapport au jour du jugement, a été remanié et considérablement augmenté : les Pères de l'Église ont été soumis à une enquête plus complète et plus systématique ; S. Augustin qui n'avait eu dans la première édition que l'honneur d'une vague citation, devient titulaire d'un long paragraphe, et c'est à son influence qu'est rattaché Leporius. Mais surtout S. Cyrille d'Alexandrie, l'auteur de la plus pénétrante explication des textes avant S. Augustin, est étudié à fond, et le P. Lebreton résume sa « très séduisante conception » avec une psychologie infiniment habile et délicate. Je ne sais pas pourtant s'il ne faut pas regretter que dans cette resfonte, le P. Lebreton ait renoncé à certaines expressions qui définissaient si heureusement la pensée de S. Cyrille, pensée pour laquelle on aurait pu croire que l'auteur avait quelque inclination. Car, quoi qu'il en soit du respect et de l'autorité qui s'attachent à la doctrine de S. Thomas sur la question de la science du Christ, maintenant surtout que la Ste Église lui a donné une approbation solennelle, il reste constant que la théorie de S. Cyrille sur une sorte de « nescience » librement consentie dans le Christ (bien qu'il eût pu « à tous les moments de sa vie mortelle, faire resplendir dans sa chair la gloire du ciel, et dans son âme sa science infinie ») n'a rien qui offense le dogme, et qu'elle donne à l'exégète une incomparable facilité pour résoudre cet épique problème ; nous dirions en termes d'école : le Christ, en raison de son attention exclusive à l'objet de sa mission, se serait librement privé de traduire en espèces intelligibles de science acquise et par suite n'aurait possédé qu'à l'état immédiatement incommunicable certaines données de la vision béatique et de la science infuse.

Pour finir, je me permettrai de signaler l'un ou l'autre minime détail à l'attention de l'auteur : page 377, il opte sans véritable discussion en faveur de la traduction de ὅποθέτος (Rom. I. 4), par « déclaré ». Or, en dépit du patronage étendu dont cette version a joui depuis le V^e siècle, elle est fort douteuse, et le véritable sens paraît bien être « constitué ». Toutefois la pensée de S. Paul oscille un peu au cours des compléments agglutinés selon un de ses procédés

favoris, en sorte que l'idée de « manifestation » latente dans tout ce verset qui exprime l'objet de la révélation évangélique, soit vraiment le soutien propre et immédiat des derniers mots. S'il m'est permis de tenter une glose, je dirais : « Cet homme Jésus, fils de David, a été établi, installé, intronisé ($\overset{\circ}{\alpha}\pi\sigma\theta\acute{e}v\tau\circ$) à la droite de Dieu, dans le plein épanouissement de sa dignité de Fils, ainsi que cela revenait de droit à sa nature divine ($\kappa\alpha\tau\alpha\pi\nu\epsilon\mu\alpha\ddot{\alpha}\gamma\iota\circ$), comme il appert (écho de l'idée latente de manifestation qu'on a cherché à rejeter sur $\overset{\circ}{\alpha}\pi\sigma\theta\acute{e}v\tau\circ$) du fait de sa résurrection d'entre les morts, mystère en fonction duquel la toute-puissance ($\dot{\iota}\nu\delta\upsilon\acute{a}\mu\circ$) rend l'Homme-Dieu, comme le dit et au sens où l'entend S. Hilaire, « totalement Dieu », et en même temps fait éclater sa divinité aux yeux de tous les croyants.

Page 386-387, $\dot{\alpha}\rho\pi\alpha\gamma\mu\circ$. Le P. Lebreton se croit obligé de choisir entre le sens actif (usurpation) et le sens passif (proie), et donne la préférence à ce dernier. Soit. Je regrette toutefois qu'il n'ait pas eu connaissance, ou peut-être n'ait pas estimé digne de remarque la note publiée par L. Saint-Paul dans la *Rev. Bibl.* 1911, p. 550, et qui pourrait bien contenir la solution de l'énigme : $\dot{\alpha}\rho\pi\alpha\gamma\mu\circ$, mot très rare, si l'on tient compte que la littérature patristique ne l'emploie guère que comme citation ou commentaire de Phil. II-7, n'a pas chez S. Paul le sens érotique que M. d'Alès a cru pouvoir retrouver chez Plutarque, mais bien le sens que Cyrille d'Alexandrie et Eusèbe lui donnent évidemment en deux endroits et qui est celui d'*occasion, prétexte, échappatoire* : le Christ n'a pas pris prétexte de sa divinité pour se soustraire à l'humiliation de la croix.

Ces détails et d'autres encore dont le relevé surchargerait inutilement ce compte-rendu déjà trop prolongé, n'affaibliront en rien la chaleureuse appréciation que les lecteurs sont unanimes à porter sur le premier tome des « Origines du dogme de la Trinité ». Le succès a couronné le mérite ; ce livre est de ceux qu'on abordera toujours avec respect. C'est l'œuvre d'un maître. D. B. SODAR.

MARMION (Dom Columba), Abbé de Maredsous. I. **Le Christ Vie de l'Ame.** Conférences Spirituelles. Préf. de S. E. le Card. Mercier. Ouvrage honoré d'une lettre d'approbation de S. S. Benoît XV. gr. in-12, 10^e éd. XXIV+626 p. 1920. Abbaye de Maredsous ; et Desclée, De Brouwer C^{ie}, II. **Le Christ dans ses mystères.** Conf. Spir., in-16, 4^e éd. XII+612 p. 1920. Idem. Prix : 7 fr. 50 et 6 fr. 50.

Lorsque des éditions se présentent sous la garantie, et d'un tel parainage¹, et d'une aussi rapide diffusion, la critique ne peut faire abstraction de la sanction publique. Justifier le succès des ouvrages ne sera d'ailleurs rien de plus qu'analyser les caractères qui le leur ont mérité. — Quiconque a expérimenté par lui-même le *quotidiana vilescant* de S. Augustin, se doutera que, pour un moine, il y a profit personnel à se voir forced par des témoignages étrangers à raisonner un enseignement abbatial et plus généralement une spiritualité domestique, pour lui évidemment familiers, mais qui, reçus au dehors dans la fraîcheur de leur inédit, emportent aussi largement les suffrages.

Ce qui frappe, tout d'abord, dans l'œuvre de Dom M., c'est l'unité puissante qu'elle doit au rôle central qu'y joue la Personne du Christ. On donnerait une juste idée des deux traités, en les dépeignant comme « l'explication de l'ascèse catholique, par tous les genres de causalité que la S. Tri-

1. La lettre du Souverain Pontife étend son approbation aux deux volumes.

nité et spécialement le Verbe Incarné exercent dans l'ordre surnaturel. » La seule inspection de la table des matières révèle la continuité avec laquelle ce programme se déroule à travers le premier volume qui expose l'ensemble de la doctrine (plan de la prédestination ; action du Christ ; coopération de l'homme ; mort et vie...), et le second qui étudie, dans les cadres du cycle liturgique, le rapport intime entre les mystères de l'Homme-Dieu et la sanctification progressive du chrétien. — Dans cette construction, toute théologique on le voit, il est permis de dire que la théologie entre aussi tout entière. Etant entendu que le mot prend en l'occasion un sens limité : dogmes et principales conclusions, idées essentielles de S. Jean et surtout de S. Paul, arêtes du thomisme.

C'en serait assez déjà pour assurer à ces conférences une place de choix, même parmi les travaux de spiritualité qui font effort de synthèse et rattachent leurs lignes au Verbe Incarné. Mais l'originalité de l'A. s'accuse bien plus fortement dans la manière cohérente et rigoureuse dont il a exécuté son plan. Qu'on ne craigne pas de rencontrer ici de belles promesses, médiocrement tenues : titres, auxquels le contenu des chapitres ne répond guère ; thèses, suivies de commentaires qui s'attardent ou s'égarent. Dans les volumes que nous analysons, la théologie, qui avait dicté les prémisses, reste l'âme de toute l'exposition ; les principes, une fois posés, font, jusque dans le détail, sentir leur influence. Au fait, le développement proprement « littéraire » en est absent : seule y règne la doctrine sacrée. En sorte que l'unité de l'œuvre n'est pas une unité nominale ou lâche ou factice : c'est, avec tout ce que ce terme comporte d'exigeant, une unité « organique ». *Le Christ Vie de l'Ame*, en particulier, est le livre d'une seule pensée : *ut sit Christus omnia in omnibus*.

Ainsi reconnues éminemment aptes à impressionner les intelligences, — d'où les pages de l'Abbé de Maredsous tirent-elles l'autre secret de leur action bienfaisante : celui d'émouvoir les volontés ? D'une deuxième unité, celle-ci de nature psychologique et morale, qui vient, en elles, vivifier intérieurement l'unité objective et logique de la doctrine ; d'une deuxième synthèse, celle de l'esprit et du cœur, qui y pénètre et y anime la synthèse des idées. Car c'est une âme de prêtre — tout entière : esprit et cœur — qui à d'autres âmes — qu'elle réclame tout entières, elles aussi — envoie chaleur et lumière, vibrant indivisiblement dans les mêmes rayons. La leçon qu'on reçoit, l'apprentissage qu'on fait ici, sont d'une science qui intégralement se tourne à aimer, d'une charité qui n'est que le prolongement virtuel d'un savoir.

Or, à quelle école le pieux A. a-t-il proprement appris son art, et met-il son disciple ? A celle de la liturgie : cette théologie faite prière ou cantilène, — culte public où la Sainte Eglise a développé avec tant d'intention, quoique sans méthode apparente, et où elle inculque avec tant d'insistance, quoique sans ombre d'appareil didactique, la loi de sa croyance identifiée avec le murmure de son amour. — Mais ce n'est que vérité de signaler une autre influence¹, moins visible au commun des regards, qui s'est

1. Pour être complet, il faudrait parler de ce que l'A. doit aux Pères, aux écrivains monastiques, à S. François de Sales, etc.

persévéramment exercée sur l'écrivain : celle de la Règle de S. Benoît. C'est le Prologue de celle-ci qui l'a *habituit* notamment à concevoir très-pratiquement nos rapports avec Dieu comme ceux des « enfants » avec leur « Père Adoptif » : principe d'ascèse fondamental, dont la première des conférences fait si chaudement sentir la force et la douceur. C'est encore des textes et de l'esprit du vieux code monastique, en même temps que du tempérament de la liturgie, que lui sont venus sa discréption à l'égard d'autrui, son respect des suggestions de la grâce, son extrême souci de la liberté des âmes : toutes tendances qui aboutissent, le plus naturellement du monde, à cette « simplification des voies spirituelles », que le card. Mercier loue si vivement dans sa préface, que le Saint-Père n'est pas sans avoir remarquée, et que tant de pieux lecteurs ont saluée comme une délivrance.

« *Les études sacrées me fourniraient un grand secours, si j'étais fidèle,* écrivait le jeune abbé d'Hulst¹, car la théologie est bien riche en mystères d'amour; mais les prêtres qui les connaissent le mieux les mettent à profit moins, hélas, que bien d'autres! Que je perce l'écorce! ». Et celui qui devait être un si admirable ministre de Dieu, ajoutait dans le même document intime : « une de mes plus douces occupations sera de faire connaître ces mystères aux âmes recueillies, aux âmes religieuses, pour donner un aliment à leur amour ».

Ne croirait-on pas ces lignes tracées pour désigner les différents genres de personnes auxquelles Dom M. a visiblement pensé en publiant ses livres? Confrères en sacerdoce et en religion ; débutants dans les études sacrées ; chrétiens avides de goûter à la science-amour, *theologia mentis et cordis*², qui fut celle de S. Augustin, de S. Bernard et de Gerson. Membres très diversement placés dans l'Eglise de Dieu, mais que, du biais de l'ascèse, rapprochent ces traits communs : droit catholicisme de l'esprit, piété puisant aux sources traditionnelles et pures de l'orthodoxie.

Cependant, en bordure des cercles amis auxquels il est proprement destiné, un livre apostolique escompte la rencontre de clients fortuits, à qui il peut faire du bien. *Le Christ Vie de l'Ame, le Christ dans ses Mystères* n'auront-ils pas la fortune de dissiper dans quelques âmes, chrétiennes encore qu'ébranlées, les préventions « modernes » contre l'intellectualisme des formules dogmatiques, de guérir en elles les illusions, d'origine bergsonienne, pragmatiste ou protestante, d'une « intuition » sans « concepts », d'une « foi » sans « croyances » et d'une « religion de l'esprit » émancipée de la tutelle de l'autorité?

D. MAURICE FESTUGIÈRE.

R. P. JANVIER, O. P. *La Justice envers Dieu*. Carême 1919.
Paris, Lethielleux, in-12, 360 p.

Si le don de l'opportunité est l'un des plus précieux pour le moraliste, ne sera-t-on pas tenté de dire que, le jour où le R. P. Janvier est monté dans la chaire de N. D. de Paris, la Fée Providence pourrait bien l'avoir

1. Monseigneur Baudrillart. *Vie de Mgr d'Hulst*, I, p. 146.

2. Contenson, O. P.

touché de sa baguette ? Lumière et encouragement aux âmes droites, sévérité et reproches aux consciences coupables, sous l'un et l'autre aspect, la forte doctrine et l'éloquente parole du conférencier se sont signalées, depuis dix-sept ans, par un singulier et persévérant à-propos. Il nous entretient de la *Liberté* (1904), à l'époque où le plus faux libéralisme inaugurait, en France, une période d'odieuse persécution ; des *Passions* (1905), au temps où la société y était le plus troublée ; de la *Vertu* et du *Vice* (1906-1908), aux heures où les serviteurs de Dieu y souffraient, de la part du siècle, calomnie et spoliation. Cependant, après nous avoir montré le front courroucé de la *Loi* (1909), alors que des mesures législatives détestables achevaient de produire leurs résultats amers, il nous permettait de lire sur le visage, attristé mais indulgent, de la *Grâce* (1910), que Dieu, tout de même, ne refuse pas sa clémence au repentir et son secours aux coeurs confiants. Les enseignements de la *Foi* tombaient ensuite de la chaire de N. D. (1911-1912), tout juste pour stimuler dans la nation le réveil de l'idéal ; les affirmations de l'*Espérance* (1913), pour sanctifier les tressaillements de la patrie menacée. C'est sous ces titres enfin : la *Charité*, la *Miséricorde*, la *Prudence chrétienne*, la *Justice et le Droit*, que le successeur de Lacordaire écrivait à sa manière (1914-1918) les chapitres de la grande guerre.

Nouveau fruit d'une sorte d'harmonieux synchronisme entre le mouvement des Carèmes du P. Janvier et l'évolution des événements contemporains, les *Conférences* de 1919 nous ont exposé les devoirs de la *Justice envers Dieu* : c'était le moment où les hommes d'Etat, qui avaient charge de reconstruire le monde disloqué, écartaient de leurs conseils le Vicaire du Christ et omettaient volontairement d'inscrire le nom de Dieu au frontispice de la maison qu'ils prétendaient refaire à l'humanité. Quelle actualité dramatique dans les craintes que, touchant la valeur de leur œuvre, l'orateur avouait, en ouvrant la station : « *Viam pacis non cognoverunt !* » (p. 14).

Dans sa langue sobre, claire, nerveuse, riche sans vains ornements, le R. P. J. monnaye, selon sa coutume, la doctrine de la Somme de S. Thomas. La première de ses conférences établit avec autorité les droits de Dieu. Les suivantes traitent du culte intérieur et extérieur. De didactique, le ton y devient émouvant, lorsque l'orateur célèbre l'idéal du chrétien et chante « la puissance de la parole humaine » (p. 125 ss.), cet instrument des appels de la terre à Dieu.

Si l'on devait céder à la tentation de comparer et de classer, on reconnaîtrait, croyons-nous, à la première conférence (*Le culte dû à Dieu*) le plus de force dialectique, à la cinquième (*La grandeur de la prière*) le plus de chaleur et de vertu bienfaisante, enfin à la quatrième instruction de la Semaine Sainte (*La Prière de Jésus au Jardin des Oliviers*) le plus de pouvoir de toucher.

D. MAURICE FESTUGIÈRE.

HUGUENY (Et.), O. P. *Critique et catholique. Apologie des dogmes.*

Paris, Letouzey, 1914, 2 vol. in-12, 272-390 p.

Les 2 volumes que nous présentons ici à nos lecteurs constituent la seconde section de l'ouvrage intitulé *Critique et catholique*, dont l'A. a consacré le 1^{er} volume à l'Apologétique proprement dite, à l'étude des

raisons de croire, tandis que dans cette 2^e section il traite de l'apologétique défensive, il résout les objections opposées au dogme.

Il a composé cet ouvrage, nous dit-il, pour les jeunes prêtres absorbés par le ministère et pour les étudiants. Voulant leur fournir rapidement les connaissances les plus nécessaires en cette matière, il insiste moins sur les objections anciennes, et reporte toute son attention sur la forme nouvelle et actuelle qu'ont prise les difficultés suscitées surtout par les écrits des modernistes, des protestants et des rationalistes contemporains. C'est à ce point de vue qu'il accorde une large part à l'histoire du dogme et au développement de la doctrine et des rites sacramentels.

Le sous-titre du 1^{er} volume « Témoignages et origines de la révélation » n'en indique pas fort explicitement le contenu : il y est question non seulement des sources de la révélation, mais encore de Dieu créateur, de la Providence, du péché originel et de l'ordre surnaturel en général. Le 2^e volume concerne les « mystères du salut », c. à. d. la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, les Sacrements, les fins dernières.

La matière, on le voit, est extrêmement vaste, il n'y manque presqu'aucune des grandes thèses de la théologie, et sur chacune d'elles l'A. nous donne un exposé si précis et si clair de la doctrine catholique, que souvent par le fait même les objections se trouvent anéanties. Cette force doctrinale se révèle tout spécialement dans la philosophie et la théologie de S. Thomas : l'inspiration des écritures, l'accord de la Providence avec la liberté humaine, la propagation du péché originel, l'union hypostatique, la causalité physique des sacrements, la transsubstantiation ne se justifient mieux dans aucun système que dans celui de l'angélique Docteur ; quoique ce système soit le seul vrai, il ne faut pas cependant l'imposer au nom de la foi : l'A. se montre en ceci extrêmement modéré, il n'exige d'aucun incroyant une conversion à la scolastique.

En fait de philosophie moderne, l'évolutionnisme de M. Bergson est l'objet d'une étude opportune à l'heure présente, on sera heureux de trouver ici un exposé objectif de ce système à la mode ; de même pour l'évolutionnisme en général, touchant la question des origines du genre humain. Les renseignements apportés sur ces sujets par les sciences naturelles, historiques, par l'archéologie primitive sont loyalement mis sous les yeux du lecteur et appréciés à leur juste valeur. D'autre part il fallait fixer jusqu'à quel point l'exégète catholique est tenu au sens littéral des premiers chapitres de la Genèse, la juste mesure a été donnée par l'autorité ecclésiastique et les théologiens récents, tels le P. Janssens, O. S. B. auquel l'A. se rallie sur ce point. Il semble insinuer que certains décrets de la commission biblique sont dirigés contre les catholiques trop conservateurs (p. 81).

L'histoire du dogme est de première importance en apologétique : les aperçus très bien au courant de l'érudition moderne que nous trace l'A. rendront les plus grands services à tous ceux qui n'ont pas le temps ou qui dans leurs études n'ont pas eu l'occasion de se spécialiser sous ce rapport. On ne saurait se renseigner ni mieux ni plus aisément sur les objections opposées à l'inaffabilité pontificale, sur les origines du dogme de la

Trinité, sur les théories successives qui ont eu cours par rapport à la notion de Rédemption ; sur les controverses relatives à la présence réelle, la discipline pénitentielle des premiers siècles. Notons en passant une erreur d'impression (II p. 55 n. 3) ; II, 6 au lieu de I, 6 ; en outre ce texte présente une difficulté assez sérieuse : l'armée des anges située entre le Verbe et l'Esprit-Saint. Au chapitre du sacrement de pénitence l'A. admet la théorie du sacrement valide et informe à la fois (p. 306), dans le cas d'une attrition insuffisante.

Nous ne pouvons nous arrêter davantage aux détails. Pour conclure cependant, notons le beau chapitre de la Rédemption, aussi riche en instruction pour les chrétiens bien convaincus, qu'il est décisif contre les adversaires de la vérité. Ceux-ci protestent contre la satisfaction exigée du Fils de Dieu, comme si l'humaine souffrance était la meilleure gloire et le meilleur bien de Dieu (II, 91). Entendons la réponse : Dieu eût pu simplement accorder aux pécheurs la grâce de la contrition et du pardon. « Il a voulu mieux, il a jugé que son œuvre serait plus belle, s'il faisait en sorte que la nature humaine méritât elle-même son pardon, par un acte d'amour dont l'incomparable éclat irradiait si merveilleusement les ombres jetées sur le monde humain par le péché, qu'au spectacle de cet univers infiniment plus aimant que coupable, on pût dire en toute vérité : Et erat valde bonum. » (p. 115). Optimisme bien réconfortant et solution d'objections multiples : sans doute la pensée n'est pas nouvelle, mais la citation que nous avons transcrise prouve avec quel talent l'A. sait faire valoir les vérités contenues dans le trésor de la doctrine catholique.

D. RAPHAEL PROOST.

BLIEMETZRIEDER (Franz Pl.). *Anselmus von Laon systematische Sentenzen.* (Beiträge zur Gesch. der Philosophie des M. A. XVIII-2-3). Münster : W. Aschendorff, 1919, 8°, XXIV-37, 170 p. Prix : 8 fr. 40.

Les études sur la Philosophie du Moyen-Age, qui ont donné lieu à des découvertes si importantes durant ces dernières années, nous promettent encore de nombreux résultats. Plusieurs des Maîtres de cette époque, dont jadis on ne savait que le nom, se montrent dans leurs écrits, supérieurs à la vague réputation que l'histoire leur avait attribuée. Ainsi l'on citait Anselme de Laon comme le maître d'Abélard, de Guillaume de Champeaux, mais on se préoccupait moins de savoir quel développement la spéculation théologique avait atteint dans ses écrits. M. Lefèvre en 1895 avait publié des extraits fort caractéristiques des *Sententiae Anselmi*, aujourd'hui D. Bl. nous en donne le texte complet avec tout l'appareil critique nécessaire, précédé de l'étude comparée des manuscrits. En même temps il édite un autre traité : les *Sententiae divine pagine*, anonyme dans les manuscrits, mais qu'il croit pouvoir attribuer aussi à Anselme de Laon. Que le fond soit de ce dernier, cela ne semble pas douteux, mais dans sa forme il nous paraît constituer une élaboration postérieure ; les doctrines des *Sententiae Anselmi* y sont parfois un peu atténuées (comme pour le péché originel) ; on y trouve discutées certaines opinions de S. Anselme de Cantorbery, ce qui encore indique une époque postérieure.

D. Bl. estime tant les sentences d'Anselme de Laon, que volontiers il

lui décernerait le titre de Père de la Scolastique au détriment de S. Anselme de C. Il y a, il est vrai, dans les *Sententiae* parfois plus de méthode scolaire que dans les écrits de S. A., mais la pensée est plus élevée et plus pénétrante chez ce dernier, qui dans la doctrine de l'Incarnation, de la satisfaction, du péché originel reste un des grands initiateurs en théologie.

Nous avons déjà mentionné la critique soignée que D. Bl. fait du texte de son auteur, il nous faut signaler aussi la grande compétence qu'il montre en fait de littérature ecclésiastique dans les rapprochements entre le texte d'A. et celui des Pères et des Scolastiques.

D. R. P.

VLAMING (Th. M.) *Prælectiones juris matrimonii t. I.* (Ed. 3.)

Bussum (Hollande), P. Brand, 1920, 8°, 383 p. ; Pr. : fl. 4,75 ; rel. 6.

L'ouvrage qui paraît aujourd'hui en 3^e édition, mis en accord avec le Droit nouveau, est de ceux qui exposent avec le plus de sûreté dans la doctrine en même temps que d'adaptation pratique au ministère sacerdotal, la matière du sacrement de mariage. Nous n'avons ici que le 1^r volume de l'ouvrage : il traite, dans l'ordre du Code, des principes généraux, des préambules du mariage et des empêchements.

La nature du contrat matrimonial et par suite le pouvoir de l'État, en matière de mariage, font l'objet de thèses bien établies par des arguments, tant théologiques qu'historiques. L'A. discute la question en particulier par rapport à la loi néerlandaise, dont les prétentions sont, comme d'ailleurs presque dans tous les pays, exagérées au préjudice de la discipline catholique. La seule chose qu'on puisse concéder à l'État, c'est un pouvoir d'empêcher le mariage à un titre extrinsèque, par ex. en conséquence d'une convention : celui qui notamment s'engage volontairement dans le service militaire convient avec l'État de ne contracter mariage qu'après un certain temps. (p. 57).

Le mariage des infidèles est régi par l'autorité civile ; pour le mariage d'un chrétien avec un non baptisé, il y a des difficultés ; si le premier est apte au mariage, alors que le second est lié par un empêchement statué par la loi civile, y aura-t-il mariage valide moyennant la seule dispense ecclésiastique ? M. VI. préfère l'opinion négative. (p. 168).

Les fiançailles sont soumises à une législation nouvelle depuis le décret « *Ne temere* » ; cependant beaucoup de points doivent être réglés d'après le droit ancien. Voici quelques opinions intéressantes de l'A. susceptibles de controverse : les fiançailles contractées sous l'empire d'une crainte légère sont valides, mais rescindibles ; l'âge requis pour les fiançailles devrait être le même que pour le mariage ; les conditions impossibles apportées aux fiançailles rendent celles-ci invalides. L'A. parle comme s'il n'y avait plus lieu de recourir à la dispense pontificale pour les fiançailles que l'une des parties voudrait dissoudre sans autre motif : au point de vue du *for extérieur*, en effet, cette dispense ne sera plus nécessaire, mais en conscience on pourra encore en avoir besoin.

Les empêchements sont bien expliqués en conformité avec la législation nouvelle ; comme tout pasteur des âmes soucieux de maintenir l'intégrité de la foi dans les pays où les confessions religieuses diverses se partagent

la population, l'A. se montre sévère à l'égard des mariages mixtes, montrant comment le zèle du prêtre doit en détourner les fidèles, comment il faut, le cas échéant, s'assurer des cautions nécessaires. Il distingue une discipline plus sévère et une autre plus bénigne, à appliquer selon les conditions locales. C'est en somme tout un traité sur la matière (p. 179-215). La mentalité des églises protestantes par rapport aux mariages mixtes est un argument bien de nature à faire voir comment les catholiques doivent se défier, même en cas de cautions promises par la partie dissidente.

D. R. P.

DE SMET (Aloys). *De Sponsalibus et Matrimonio.* Ed. 3^e Bruges, Beyaert, 1920, 2 vol. 8°, XL, 420-398 pp. Prix : 30 fr. (Belgique 20 fr).

Le traité « de sponsalibus et matrimonio » de M. le Prof. De Smet, a dès sa 1^e édition été jugé comme un ouvrage de toute première valeur, il n'est donc plus nécessaire d'apprécier à nouveau le fond; qu'il nous suffise de rappeler que l'A. considère son sujet à un quadruple point de vue : de la théologie, du droit canon, du droit civil et de l'histoire. Sous tous ces rapports il nous donne plus que ne le comportent les cours ordinaires de droit; quant au droit civil et à la jurisprudence en matière de mariage, il contient des renseignements qu'on ne trouverait que dans des ouvrages spéciaux en général inconnus au clergé; les aperçus historiques sur la discipline du mariage, les cérémonies qui l'accompagnent, sur l'origine des empêchements constituent à eux seuls une œuvre originale et du plus grand intérêt. Ajoutons que ce n'est pas un livre de théorie seulement, il contient tous les renseignements pratiques nécessaires au confesseur dans les circonstances difficiles qui peuvent précéder le mariage ou naître par la suite; le curé aussi trouvera toutes les directions dont il peut avoir besoin pour le for extérieur, sans compter les formules toutes faites pour les dispenses, les sanations et le reste.

La présente édition se distingue spécialement des précédentes en ce qu'elle est mise au courant du droit canonique nouveau : les points en lesquels la législation actuelle diffère de l'ancienne sont bien mis en relief. Mais l'ordre du traité est resté le même: il ne pouvait être question de ramener un ouvrage si largement conçu à la forme de commentaire littéral du Code de Droit. D'ailleurs, à la fin du 2^d volume, nous trouvons la série des canons qui ont trait au mariage, avec renvoi pour chacun d'eux aux numéros qui peuvent lui servir de commentaire. Ainsi le livre de M. D. S. pourrait être employé aisément par les professeurs qui voudraient enseigner le traité du mariage en suivant un à un les canons du Code de Droit.

On lira avec intérêt ce que pense l'A. dans les questions controversées, par ex. la célébration du mariage au cas où le prêtre est de par la loi civile dans l'impossibilité d'y assister (n° 136, 137). Il distingue entre théorie et pratique : ces mariages contractés devant les témoins seulement seraient valides, mais pratiquement, d'après un décret récent, il faut recourir au S. Siège. Il y a d'autres particularités nouvelles qui ont pris leur origine en Amérique ou ailleurs, l'A. les juge selon les justes critères de la morale et de la théologie catholiques.

Le Code de Droit ne fait aucune mention des priviléges des confesseurs réguliers en matière de mariage, l'A. imite cette réserve et dans une petite note (n° 231) semble plutôt défavorable à ces priviléges : on peut, nous semble-t-il, invoquer le Code lui-même pour soutenir que les priviléges non expressément abrogés restent en vigueur.

Un petit défaut extrinsèque qu'on peut reprocher aux 2 volumes, d'ailleurs imprimés avec élégance, c'est que les fautes d'impression sont assez nombreuses, quoique d'ordinaire faciles à redresser (cf. I p. 379 *vel saltem non soli Ecclesiae*).

Nous ne doutons pas que l'empressement avec lequel ont été accueillies les éditions précédentes ne se manifeste de nouveau en faveur de l'édition actuelle, d'autant plus que chacun sent le besoin d'avoir un guide sûr et pratique dans cette matière si importante et dans laquelle la législation nouvelle a introduit des remaniements nombreux.

D. R. P.

**DE JAEGHER (Aem.). *Institutiones philosophicæ*. Ed. nova. In-8, 490 pp.
Bruges, Desclée, 1920. Prix : 12 fr. 50.**

Les manuels de philosophie scolaire sont nombreux, ce n'est pas cependant une raison de contester a priori l'utilité ni le mérite d'aucun d'eux. La plupart sont composés par des professeurs qui ont approfondi et enseigné longtemps la philosophie ; on y trouvera donc, selon la personnalité des auteurs, des aperçus plus justes ou plus pénétrants, tantôt sur telle doctrine, tantôt sur tell'autre, la méthode aura son originalité, chez les uns l'exposé sera plus bref, chez d'autres plus prolix : il y aura de quoi satisfaire la nature diverse des esprits et les nécessités variables de l'enseignement.

Le manuel de M. le chan. De Jaegher, ancien professeur du séminaire de Roulers, est né lui aussi de l'enseignement. De là le grand soin avec lequel sont expliqués les notions premières, les termes et les principes philosophiques, de là une attention constante à mettre bien en relief ce qui est fondamental, à démontrer les thèses par les raisons les plus claires et les plus péremptoires. L'enseignement du séminaire étant préparatoire à la théologie, il devait en résulter une attention spéciale donnée à certaines notions de métaphysique et de psychologie, à cause de cela aussi le manuel ne contient pas de théologie naturelle ni d'éthique, matières qui sont exposées dans les cours de théologie. C'est là cependant une lacune regrettable, la théodicee est le couronnement de toute la philosophie, et rien n'est important comme la science des principes de l'ordre moral. Ce point de vue de l'auteur et le souci de n'être pas long ont été cause aussi de ce qu'il ne traite que sommairement certaines questions controversées, celles p. ex. de la distinction entre l'essence et l'existence, de la réalité des relations, du principe d'individuation. Mais dans les questions qu'il expose, sa doctrine est si franchement thomiste, qu'on ne peut guère douter de sa pensée là même où il ne juge pas à propos de l'expliciter. Comment soutenir que la matière première est pure puissance, sans acte ni formel ni entitatif (n° 317) si l'on n'admet la distinction réelle de l'essence et de l'existence ? — En critériologie il joint très heureusement la théorie de l'universel à celle de l'objectivité de la connaissance, qu'il défend dans toute son intégrité, sans excepter l'objectivité des sensibles externes. Après la logique mineure et majeure il passe à la métaphysique générale, ainsi appelée par opposition avec la cosmologie et la psychologie comprises sous le nom de métaphysique spéciale : sans doute l'A. explique bien la « supposition » de ces termes, néanmoins nous éprouvons quelque déplaisir à voir la traditionnelle physique devenir métaphysique.

Les possibles (n° 269) dépendraient *proxime* de la non contradiction entre

les notes des objets, *ultimo* de l'intellect divin ; cette thèse concilie avec raison l'opinion qui ne voit dans les possibles que la sociabilité des notes avec celle qui les fait uniquement dépendre de l'intellect divin ; nous préférerions cependant la formuler en disant qu'ils consistent *formaliter* dans la non contradiction des notes et qu'ils dépendent *fundamentaliter* de l'intellect divin. Dans la philosophie de la nature la distinction spécifique, même entre les corps inorganiques, est amplement défendue : la question du continu et de la quantité nous plaît beaucoup, c'est simple en même temps que rationnel. La psychologie est celle de S. Thomas ; notons que le contact avec la science moderne en matière physiologique n'a pas été négligé. En résumé le manuel de M. D. J. constitue une excellente et solide initiation à la véritable philosophie scolaistique.

D. R. P.

Concilium Tridentinum. Diariorum, actuum, epistolarum, tractatuum, nova collectio. Edidit Societas Goerresiana... Tom VIII. Actorum pars quinta. Fribourg, Herder, 1920, 4°, XII-1024.

— Tomus X. Epistularum pars prima. Fribourg, Herder, 1916, 4°, LXXVI-996 p.

Je comprends que le vaillant éditeur du tome VIII ait terminé son volume par un solennel « *Deo gratias* », car pour mener à bonne fin une entreprise de pareille envergure dans des temps aussi difficiles et produire une œuvre d'impression aussi soignée que celle-ci, il a fallu une ténacité et un esprit de dévouement au-dessus de tout éloge. On compatira certes aux souffrances de l'auteur obligé de quitter Rome dès la première menace d'une rupture entre l'Italie et l'Autriche, n'importe que son manuscrit et devant abandonner sa bibliothèque, ses notes et s'éloigner des Archives et de la Bibliothèque Vaticane, dont l'accès lui eût été si nécessaire pendant la préparation du manuscrit et la révision des épreuves. Mgr Ehses a connu par expérience personnelle ce qu'est le labeur scientifique en temps de guerre. Encore a-t-il pu trouver dans les grandes bibliothèques de son pays une compensation suffisante pour achever son œuvre et lui donner une allure scientifique digne des volumes précédents Il a eu la chance de trouver dans l'imprimerie Herder une puissante institution capable de mener rapidement à bonne fin, avec toute l'élégance typographique désirable, une œuvre de longue haleine, en dépit des difficultés de tous genres. On leur en saura gré. Hélas ! nous n'avons pas eu la même chance dans notre patrie occupée elle aussi et plus durement, privés de communication avec une partie de notre pays ; et sans parler d'une censure rigoureuse, qui alla jusqu'à tailler dans des discours de Bossuet, nos imprimeries réquisitionnées ou dévastées, par exemple, celle de S. Jean à Tournai, n'auraient pu entamer un travail scientifique sérieux. Puisse la paix rentrer dans le monde encore bien agité et permettre aux érudits de reprendre la marche suspendue ou paralysée de leurs recherches.

La grande collection entreprise par la Société de Goerres est trop univiseusement appréciée pour qu'il soit nécessaire d'en relever ici l'importance. Un de nos collaborateurs a suffisamment fait connaître la nature de la publication des *Diaria* et des *Acta* entreprise par le professeur Merkle et par Mgr Ehses (*Revue bénédictine*, XXX, 1913, p. 346-353).

Le volume VIII est consacré à la publication des Actes. Mgr Ehses donne

d'abord (p. 1-286), les *Acta ante Concilium*, les documents relatifs à l'indiction et à la préparation du Concile jusqu'à son ouverture ou première session (18 janvier 1562), recueil de pièces concernant l'invitation adressée à l'empereur Ferdinand I, aux souverains et princes à l'effet de se faire représenter dans l'Assemblée. Les lettres de Commendone en constituent une partie principale, mais sa correspondance n'est donnée que dans la mesure où elle concerne le Concile.

Viennent ensuite les *Acta des sessions 1 (17) à 6 (22)*, procès-verbaux des séances, discussions des évêques et théologiens, votes écrits, discours se rapportant aux matières proposées : index des livres prohibés, sauf-conduits, résidence des évêques, Eucharistie : messe, communion sous les deux espèces, usage du calice pour les fidèles. La consultation de la Table des matières facilitera l'usage des documents de premier ordre réunis dans ce volume, qui apporte un si précieux appoint à l'histoire de la théologie et de la discipline ecclésiastique. Il serait superflu d'insister sur la diligence apportée par l'éditeur dans la compilation des matériaux, la disposition des matières et l'annotation des textes. Le nom de Mgr Ehses est un garant d'érudition aussi variée que solide.

Le tome X comprend la première partie des correspondances, du 5 mars 1545 au 11 mars 1547, publiée par M. Godefroid Buschbell. La guerre a également surpris l'éditeur et retardé la publication de son œuvre jusqu'en 1916. Dans sa préface l'auteur déplore la guerre mondiale, mais en rejette la faute sur les alliés des Serbes « populo Germanorum pacifico et laborioso interitum machinati »; c'est vite dit. Quoi qu'il en soit, il faut rendre hommage au labeur de M. Buschbell ; il a entrepris une œuvre importante et imposante, avec une érudition à la hauteur de sa patience, dont le public lettré lui saura gré.

Ce n'est pas que la correspondance relative au Concile de Trente fût ignorée. Pallavicini, Jos. de Leva, Aug. von Druffel et son successeur Charles Brandi, d'autres depuis ont largement puisé dans la collection Cervini, un des présidents du Concile, le futur pape Marcel II, et publié de nombreux documents. Une édition complète et revisée s'imposait et la société de Goerres l'a entreprise.

Dans son introduction M. Buschbell oriente dans les collections qu'il a consultées pour reconstituer la correspondance du Concile : Archives de Florence, collection Cervini dont il donne un inventaire assez détaillé (p. xvii-xxx), bibliothèque et archives de Naples, archives et bibliothèques Vaticanes et autres. Il donne ensuite un tableau de concordance entre les lettres publiées par lui et celles qui sont citées dans Massarelli et Pallavicini, soit en tout 2505. Le 1^{er} volume de la correspondance comprend 665 lettres (5 mars 1545 — 11 mars 1547), outre un appendice de « *Litterae variorum* » : lettres de J.-B. Cervini, de Guillaume Sirelto et du card. Michel Cervini, etc., en tout 126 pièces, toutes éditées avec un soin minutieux et copieusement annotées. Grâce aux Indices rédigés de la façon la plus intelligente, il est loisible de tirer immédiatement parti de ces documents tant pour les personnes et les faits que pour les matières de foi et de discipline.

En poursuivant avec ardeur la publication du *Concilium Tridentinum*, la Société de Goerres rend un service signalé aux études historiques et à la cause de l'Eglise. Les malheurs des temps rendent sa tâche pénible et la forceront probablement à ralentir la marche de ses travaux. Encore a-t-elle sur nous l'avantage d'avoir pu faire poursuivre ses publications pendant les années de guerre, alors que nous étions réduits à l'impuissance. La paix nous unit dans le même malheur, mais ce n'est pas une consolation pour la paralysie qui frappe maintenant toutes les œuvres d'érudition.

D. U. BERLIÈRE.

DOLD (P. Alban) O. S. B. *Ein vorhadrianisches Gregorianisches Palimpsest - Sakramenter in Gold - Unzial-schrift*, nebst Zugabe einer unbekannten Homilie über das Kanäische Weib (*Texte und Arbeiten*, herausgegeb. durch die Erzabtei Beuron I, 5). Beuron, 1919, 8°, VIII-79 pp.

Les deux textes sont tirés d'un manuscrit du séminaire de Mayence, provenant de l'ancienne abbaye d'Arnstein, mais la partie qui contient les textes publiés par D. Alban Dold ont pour lieu d'origine le monastère norbertin de Steinfeld.

Les fragments de Sacramentaire, écrit en lettres onciales d'or, que l'éditeur date de la première moitié du VIII^e siècle, seraient l'œuvre d'un copiste anglo-saxon ou un trait d'union entre la calligraphie anglo-saxonne et la carolingienne, et indépendante de l'exemplaire normal envoyé par le pape Adrien à Charlemagne.

L'étude du texte et des rubriques confrontés avec les plus anciens exemplaires du Sacramentaire grégorien l'ont amené à y voir un Sacramentaire antérieur au pape Adrien d'origine anglo-saxonne. Les résultats sont discutables et D. Cunibert Mohlberg dans un long compte-rendu de l'ouvrage (*Theolog. Revue* 1919, coll. 210-213) les a contestés. Il voit dans le fragment palimpseste de Mayence les restes d'un des plus beaux et meilleurs *Gregoriana* de l'époque carolingienne, apparenté étroitement à celui de Cambrai. Le travail de D. A. Dold aura l'immense avantage d'avoir apporté un document de premier ordre pour la reconstitution et le contrôle de l'exemplaire normal envoyé à Charlemagne.

L'homélie sur la Chananéenne, d'une écriture du XII^e s., peut avoir la France pour origine, est apparentée au genre cistercien et rappelle le ton de Guillaume de St-Thierry. Elle se lisait le 2^e dim. de Carême, en partie comme leçons 7-9 et commence par ces mots : Amabilem et sine invidia item hoc loco animadvertisse fratres... et finit : ubi satiabimur cum apparuerit desiderabilis gloria ejus.

D. U. B.

MUNDING (P. Emmanuel, O. S. B.). Königsbrief Karls d. G. an Papst Hadrian über Abt-Bischof Waldo von Reichenau-Pavia. Palimpsest-Urkunde aus Cod. lat. Monac. 6333. (*Texte und Arbeiten* herausgeg. durch die Erzabtei Beuron. 1. Abt. Heft 6), Beuron, 1920, 8°, VIII-68 pp. avec facsim.

L'activité inlassable des bénédictins de Beuron attachés à l'Institut des palimpsestes porte ses fruits. L'examen des photographies prises dans le

Cod. lat. 6333 de Munich a tait découvrir dans les feuillets de ce manuscrit, en majeure partie gratté et recopié, toute une série de textes des plus intéressants, notamment une lettre par laquelle Charlemagne présente au pape pour l'église de Pavie Waldon, abbé de Reichenau, en le priant de lui conférer la consécration épiscopale.

Un examen minutieux du texte et de ses particularités paléographiques, de la langue et du style justifie l'authenticité de ce document, qui doit avoir été expédié à la fin de l'année 791 (sept.-déc.) de Lorch sur l'Enns, où le roi se trouvait alors. La copie originale doit provenir de Reichenau. En attendant une étude détaillée sur l'évêque Waldon, D. Emmanuel Mundung fait ressortir en quelques lignes l'importance du document et pour l'action politique de Charlemagne et pour ses relations avec le pape, ainsi que pour l'histoire de l'église de Pavie.

L'appendice (p. 43-65) est consacré à l'analyse des feuillets palimpsestes du Cod. lat. 6333 de Munich, qui doivent provenir de Reichenau : I. Histoire : lettre de Charlemagne à Adrien I, lettre d'un inconnu à Charlemagne ; II. Droit : décrets de Reisbach, Frisingue et Salzbourg 799-800 ; fragments importants du Livre pénitentiel : *Capitula judiciorum* de la 2^e moitié du VIII^e s. III. Benedictina : récit de la translation des reliques de S. Benoît (Cf. Mabillon, *Vet. Anal.* IV, 451-452); Éloge métrique de l'abbé Simplicius ; fragment de la règle de S. Benoît, Prologue, 1^{er} chapitre et titres des chapitres (texte mélangé) ; antennes en l'honneur de S. Benoît, un Breve des revenus et charges, et inventaire d'un monastère ; Liturgie : longs fragments de plusieurs (quatre au moins) Sacramentaires ; litanies des saints. Le codex doit provenir du sud de l'Allemagne et très probablement de Reichenau, comme l'auteur le conclut après confrontation des écritures avec celles de Reichenau.

D. U. B.

LEGG. (J. Wickham). *Studies in Church history : Essays liturgical and historical*. Londres, Soc. for Promoting Christian Knowledge, 68, Haymarket, S. W., 1917, 8°, 182 pp. 5 sh.

Il est intéressant de suivre les recherches des liturgistes anglicans, même quand leurs études sont destinées à combattre sous une forme ou l'autre les excès du mouvement ritualiste. Le recueil de M. J. W. Legg comprend sept études : 1^o Notes sur la structure des collectes (p. 9-21), usitées dans la synagogue avant d'être acceptées et développées par l'Eglise chrétienne ; rien d'étonnant à ce qu'on en retrouve dans le Prayer-Book, dont l'origine ne pourra être fixée que par une comparaison minutieuse avec les livres liturgiques antérieurs. 2^o La critique de la liturgie romaine par des auteurs catholiques romains (p. 22-65) a pour but direct de modérer un certain engouement de ritualistes pointus, en leur mettant sous les yeux les défectuosités constatées par des écrivains catholiques (*Canon*, *Exultet*, bénédiction de l'encens, offertoire de la Messe des morts, hymnes etc.). 3^o La dégradation d'un prêtre en 1686 rappelle que les cérémonies en usage avant la réforme protestante ont été conservées par l'Eglise anglicane, comme on le constate par les actes authentiques du procès intenté à Samuel Johnson (p. 66-109). 4^o Bénédiction du Pallium archiépiscopal (p. 103-156) fait connaître la formule adoptée par Th. Cranmer en confé-

rant le pallium à l'archevêque d'York, et fournit une série de renseignements historiques sur l'usage, le sens, les bénédictions du pallium à travers les siècles dans l'Eglise romaine ; 5° Les couleurs liturgiques, d'après un ancien coutumier de l'église du S. Sépulcre de Jérusalem, de la seconde moitié du XII^e s. (p. 157-164) ; 6° le voile quadragésimal en Espagne et en Sicile aujourd'hui (p. 165-171), rappelle la perdurance d'un ancien usage liturgique, conservé aussi dans d'autres pays. 7° L'emploi de cierges allumés dans les processions de l'Eglise anglicane (p. 172-176) rappelle à une vérité historique les pélats anglicans qui en 1899 ont déclaré illégale la coutume de porter des cierges allumés dans certains services ; l'auteur en fournit des précédents authentiques.

D. U. B.

KURTH (Godefroid) *Études franques*. Bruxelles, Dewit ; Paris, Champion, 1919, 8°, 2 vol. de II-357-349 pp. Prix : 15 frs.

Ceux qui ont connu G. Kurth savent quel vif intérêt il portait aux études franques ; le rêve de ses dernières années était de réaliser enfin ce tableau de la civilisation au VI^e siècle, dont il avait patiemment recueilli les matériaux, approfondi la synthèse, combiné les couleurs. Ce devait être pour lui le couronnement de sa féconde carrière d'historien. Il l'avait parcouru en tous sens ce sixième siècle, il en connaissait si bien les détours, il avait réussi à se familiariser avec toutes les figures du monde gallo-romain et franc, il avait si longtemps fréquenté le monde ecclésiastique et officiel de ce temps, que toutes ces figures étaient devenues pour lui des connaissances familières, des amis dont la vie et les pensées semblaient n'avoir plus rien de caché pour lui. Et au moment où l'intrépide travailleur qu'était Kurth, empêché par la guerre d'aller reprendre la direction de l'Institut historique belge de Rome, se consolait des misères de la guerre et s'efforçait en quelque sorte d'endormir sa douleur de patriote par un travail plus intense, au moment où il mettait la dernière main à son édition de la chronique d'Hocsem, où il ébauchait ce « Guet-Apens prussien », terrible réquisitoire contre le crime de l'invasion et les atrocités qui l'accompagnèrent, la mort est venue briser la plume du grand écrivain et arrêter brusquement la construction de cet édifice tant rêvé, déjà debout dans son esprit, cette synthèse de la civilisation au VI^e siècle. Le 3 janvier 1916 G. Kurth mourait en terre occupée par l'ennemi, victime lui aussi de cette police secrète brutale autant que peu scrupuleuse qui s'acharna sur tant d'intellectuels belges.

Mais au moins Kurth a assez vécu pour remettre au point une série de dissertations qu'il avait publiées au cours de sa carrière scientifique, toutes relatives à l'époque franque. La première en date remonte en 1878 : *Grégoire de Tours et les études classiques au VI^e siècle*. Kurth ne cessa de se tenir au courant des travaux publiés sur cette période ; il revoyait ses écrits, contrôlait ses idées, réformait ou modifiait ses jugements. C'est ainsi qu'à partir de 1910 il se mit à reviser et à compléter la plupart des dissertations qu'il avait consacrées à cette période, et qu'il s'était décidé à les publier en volumes. A sa mort, le tome I était imprimé ainsi que la première partie du tome II ; un de ses disciples qui, par modestie, a voulu cacher son nom, mais qu'il est aisément de deviner, a accepté d'achever et de surveiller l'impression de l'ouvrage.

Les deux volumes d'*Etudes franques* comprennent dix-huit dissertations : 1) *Grégoire de Tours et les études classiques au VI^e siècle*; 2) *Etude critique sur le Liber Historiae Francorum*; 3) *Franicia et Francus*; 4) *Le pseudo-Aravatius*; 5) *Le concile de Mâcon et l'âme des femmes*; 6) *De la nationalité des comtes francs au VI^e siècle*; 7-9) *Les ducs et les comtes d'Auvergne et de Tours*; 10) *Les nationalités en Touraine au VI^e siècle*; 11) *La reine Brunehaut*; 12) *Etude critique sur la vie de Sainte Geneviève*; 13) *Les sénateurs en Gaule au VI^e siècle*; 14) *De l'autorité de Grégoire de Tours*; 15) *Les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours*; 16) *Le baptême de Clovis*; 17) *Les traditions du VI^e s. sur l'apostolitique de Saint Denys de Paris*; 18) *Le Vita Sancti Lambertii et M. Krusch*. Six de ces dissertations sont inédites, ce sont les n°s 10, 13, 14, 16, 17 et 18. On le voit, c'est toute la société du VI^e siècle, c'est l'histoire de cette époque sous ses différents aspects qui revit dans ces deux volumes. Le critique avait mûri l'écrivain et, sur plus d'un point, Kurth aurait modifié plusieurs pages de ses « Origines de la Civilisation moderne » où son âme vibrer si fortement à l'unisson de son idéal religieux et social. En plus d'un endroit Kurth a dû prendre à partie un savant allemand de valeur, dont il vante l'endurance, le sens critique, la technique professionnelle, mais qu'il a dû remettre à sa place et dont la suffisance et les préjugés anticatholiques n'excusent pas certaines lacunes dans son érudition et certaines impertinences dans ses jugements. Krusch a pris en grippe Kurth, celui-ci a rendu les coups et c'est compréhensible.

Dans ces dix-huit dissertations, il y a une somme étonnante de travail ; les résultats acquis par un travail de longue haleine sont le fait d'une vaste érudition et d'une critique pénétrante. Elles s'imposent à l'attention de quiconque aborde l'histoire du VI^e siècle. D. U. BERLIÈRE.

LEMAN (Auguste.) *Urbain VIII et la rivalité de la France et de la maison d'Autriche de 1631 à 1635. (Mémoires et travaux publiés par des professeurs des facultés catholiques de Lille, XVI).* Lille, Giard ; Paris, Champion, 1920, gr. 8°, xxi-621 pp.

C'est une entreprise bien délicate et difficile que celle de déterminer nettement l'attitude prise par Urbain VIII dans les conflits qui s'élèverent entre les maisons de France et d'Autriche, depuis les traités signés à Cherasco les 6 avril et 19 juin 1631, jusqu'à la déclaration de guerre de Louis XIII à l'Espagne le 19 mai 1635. Alors que la cause du catholicisme en Allemagne semble perdue par les victoires de Gustave-Adolphe et par les compromissions de la France et que les incidents diplomatiques se gressent les uns sur les autres pour empêcher, paralyser ou neutraliser l'action de la Papauté, Urbain VIII reste constamment fidèle à une politique de principe : subordonner toute son action au dessein de réconcilier les grandes puissances catholiques et, en rétablissant entre elles la paix, les amener à intervenir efficacement pour sauver le catholicisme en Allemagne. Mais le pape se heurte à l'obstination de la France et de l'Espagne qui n'ont en vue directement que leurs intérêts particuliers, leur prépondérance exclusive en Europe. On se trouve devant des idées arrêtées, et

toute la diplomatie des parties consiste à gagner le pape, à l'entraîner dans leur orbite et, faute de réussite, à l'accabler de leurs reproches.

Et l'histoire s'est faite l'écho des récriminations des parties. On a accusé Urbain VIII d'avoir favorisé la France au détriment de l'Autriche, d'avoir même toléré, sinon approuvé implicitement les alliances du roi Très chrétien avec le roi de Suède et avec les protestants d'Allemagne. D'une étude attentive des actes et correspondances diplomatiques de cette époque, M. Leman tire une autre conclusion : « dans cette crise qui commence en 1631 pour ne finir qu'avec la déclaration de guerre de 1635, le Saint-Siège n'a jamais toléré les alliances de la France avec les ennemis du catholicisme ; le Chef de l'Eglise ne les a pas sitôt connues qu'il les a réprouvées ; son souci constant a été de les rompre. Justement jaloux de garder son titre de père commun, Urbain VIII n'a pris le parti ni de l'une ni de l'autre des puissances rivales : toujours il a eu à tâche d'observer la plus stricte neutralité. A toutes les pages de cet ouvrage on verra que le pape n'a eu d'autre fin que celle de réconcilier les Bourbons et les Habsbourg pour rendre la paix à l'Europe, soulager les catholiques d'Allemagne et assurer la tranquillité de la péninsule italienne. »

C'est à cette œuvre pacifique que s'emploient les envoyés du Saint-Siège, nonces ordinaires ou légats extraordinaires. Les puissances ont besoin du pape et ne peuvent repousser ouvertement ses offres. C'est grâce à l'influence pontificale que les rapports diplomatiques ne sont pas rompus entre les cours de Paris, de Vienne et de Madrid et que les conversations se poursuivent alors même que l'on est entré dans la période de guerre ouverte. On obtempère aux désirs du pape, pourvu qu'ils ne contrecarrent pas les intérêts des cours. Ces intérêts particuliers ont malheureusement primé ceux de la cause religieuse, et ce n'est pas manquer à la vérité de dire que les princes catholiques, que de hauts dignitaires ecclésiastiques ont manqué à leur devoir, lorsqu'ils ont abandonné la cause catholique en Allemagne. Les pages si bien documentées de l'ouvrage de M. Leman en fournissent plus d'une preuve. Les nombreux actes diplomatiques, tirés des archives de Rome, Simancas, Paris, etc., apportent de nouveaux éléments à l'histoire de l'invasion de Gustave-Adolphe en Allemagne et aux négociations auxquelles elle donna lieu, aux dissentiments du pape avec la maison d'Autriche, notamment à la mission du Cardinal Pazmany, aux entreprises des deux cours de Vienne et de Paris contre la neutralité pontificale, particulièrement aux projets du congrès préconisé par Urbain VIII et qui aboutirent enfin en 1648.

En appendice l'auteur a publié 18 documents importants et les a fait suivre d'un bon index des noms des personnes.

D. U. B.

LEMAN (Auguste). *Recueil des instructions générales aux nonces ordinaires de France de 1624 à 1634* (Mémoires et travaux publiés par les professeurs des Facultés catholiques de Lille, XV.)
Lille, Giard ; Paris, Champion, 1920, gr. 8°, IV-220 p.

Ce Recueil ne comprend que les instructions adressées aux nonces Spada, Bagni et Bolognetti ; il a été impossible jusqu'ici de retrouver celles qui furent destinées aux nonces Bichi, Scotti, Grimaldi et Nicolas Bagni.

Mais les trois documents ont leur intérêt ; on y voit comment la cour de Rome était renseignée sur l'état religieux des pays où elle envoyait ses nonces, avec quel soin elle dirigeait l'activité de ses agents, comment elle envisageait les questions politiques dans leurs rapports avec les intérêts religieux.

Dans une courte introduction l'éditeur trace un exposé des vues de Rome sur la situation religieuse de la France : état et réforme des clergés séculier et régulier, lutte contre l'hérésie, propagation de la foi catholique, maintien et défense de l'autorité pontificale et lutte contre le gallicanisme, direction de la politique générale en vue de la paix entre les princes chrétiens et de la lutte contre le protestantisme. « Inspirées par un grand esprit de sagesse et de prudence, ces instructions ne nous montrent pas seulement qu'à la cour pontificale on est à la fois très averti de la situation religieuse en France et des problèmes de politique internationale ; elles nous permettent de mieux apprécier ces qualités de chef prévoyant et de politique avisé qui ont fait d'Urbain VIII l'un des papes les plus remarquables du XVII^e siècle » (p. 11).

Une substantielle biographie des nonces précède l'analyse des instructions, qui sont publiées dans le texte général et ont reçu une annotation abondante.

D. U. B.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

LIBER GENESEOS, textum hebraicum emendavit, latinum vulgatum addidit G. HOBERG. (ed. altera) — Fribourg en Br., Herder 1917. Prix : 3 fr. 15, rev. 4,35.

M. Hoberg avait, en 1908, fait imprimer à part le texte hébreu de la Genèse dont il publiait un commentaire. Une seconde édition de cet élégant petit volume témoigne de son utilité. — En regard de l'hébreu se lit la vulgate latine d'après Hetzenauer.

L'éditeur ne reproduit pas le texte massorétique pur et simple, mais celui qui résulte des corrections proposées dans son commentaire. Ceci pour avertir les étudiants tentés de s'en servir sans discernement. Un exemple fera comprendre la portée de l'avis. On sait que Gen. 2⁴ marque un changement de vocabulaire et de style dont le plus caractéristique détail est l'apparition du nom divin Jahveh ; la théorie documentaire y trouve l'un de ses arguments. Il est regrettable que M. H., n'admettant pas la théorie, se soit cru le droit de systématiquement supprimer le mot Jahveh dans tous les passages où il se rencontre avant la révélation de l'Exode (Exod. 6³) : une considération exégétique ne peut justifier pareille mutilation d'un texte attesté par toutes les autorités — y compris la Vulgate imprimée en face dans le livre de M. Hoberg. De pareilles blessures faites au texte affaiblissent sa valeur, mais elles sont guérissables, car l'éditeur donne toujours en note la leçon qu'il rejette.

D. B. C.

MILLER (D. A.) DIE PSALMEN übersetzt u. kurz erklärt. 2 Abteil. (*Ecclesia orans* B. IV, V). Fribourg, Herder, 1920, in-16, XII+296+268 p.

Excellent petit livre. Il contient la traduction allemande des psaumes, précédée d'une introduction où s'affirme l'esprit très pieux et très ouvert au

progrès de l'auteur. Après quelques pages de notions générales, D. Miller traite du psautier comme sujet d'étude et comme forme de prière. Il y a profit pour tous à lire ces pages substantielles, notamment le vigoureux plaidoyer en faveur du sens littéral.

La traduction elle-même donne le latin en face de la version allemande. Lorsque le texte hiéronymien diffère de l'original hébreu, c'est évidemment celui-ci qui est traduit ; de plus, contrairement à l'usage illogique de la plupart des manuels de ce genre, la traduction correcte n'est pas reléguée en note mais donnée — seule — dans le texte même ; le lecteur est alors averti de la rectification par la mise en italique des mots divergents. Très heureux procédé, qui simplifie tout.

Dans la marge sont marquées les divisions du texte. L'auteur y applique avec discréption les résultats les plus certains des travaux modernes sur la strophique — et ceci est encore un progrès.

Il est regrettable que le format des « bändchen » de la collection « *Ecclesiū orans* » ait obligé de diviser le psautier en 2 volumes. Les tables destinées à faciliter la consultation ont été jointes à la 2^{me} partie.

D. B. C.

TIXERONT (J.) *Précis de patrologie* 3^e éd. Paris, Gabalda, 1920, in-12,
X-514 p.

La composition de ce livre doit être jugée d'après le but poursuivi par l'auteur : c'est une œuvre de vulgarisation : « Les lecteurs que j'ai en vue, dit M. Tixeront, sont d'abord les séminaristes et les prêtres, pour qui la connaissance des Pères de l'Église est un complément de leur science théologique et historique ; puis les laïques qui désirent joindre à leurs études des littératures profanes une étude au moins sommaire de l'ancienne littérature chrétienne, et aussi cette armée de jeunes candidats et candidates aux brevets d'instruction religieuse qui doivent, d'après leurs programmes, posséder sur ce sujet des notions élémentaires sans doute, mais exactes et précises. » Ces diverses catégories réclament une orientation rapide sur l'importance et le rôle des écrivains, l'idée maîtresse de leurs ouvrages, la bibliographie utile à consulter. De là l'étendue plus ou moins longue des notices et les appréciations sur le caractère, le talent, le style des écrivains ; de là le triage opéré dans la bibliographie qui vise surtout les lecteurs français. On ne trouvera pas dans ce volume l'exposé de la doctrine des écrivains ecclésiastiques ; il ne rentre pas dans l'histoire littéraire. Aussi, séparant nettement la Patrologie de la Patristique, l'auteur renvoie-t-il à son *Histoire des dogmes*, où il traite d'une façon complète et méthodique les questions qu'on est trop souvent obligé d'exposer d'une façon succincte ou simplement d'effleurer, alors qu'elles exigent de nos jours une étude approfondie et raisonnée.

D. U. B.

S. Irenaei episcopi Lugdunensis Demonstratio Apostolicae Prædicationis
Εἰς ἐπίδειξιν τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος. Ex armeno vertit, prolegomenis
illustravit, notis locupletavit SIMON WEBER. Fribourg en Br., Herder, 1917,
8°, VIII-124 p. Prix : 4 fr. 20.

C'est assurément une œuvre utile qu'a entreprise le prof. S. Weber en donnant une traduction latine de l'opuscule de S. Irénée retrouvé dans un manuscrit arménien du XIII^e siècle et publié dans le texte original avec traduction latine par Kar. Ter-Mekertschian et Em. Ter. Minassiantz en 1907. Cette traduction présentait des incorrections que M. Weber a signalées en 1912 dans la nouvelle traduction allemande qu'il a donnée. Le traducteur, dans son introduction, donne les renseignements nécessaires sur la découverte des textes, la littérature du sujet et détermine la nature de la « démonstration de la

prédication apostolique » du saint évêque de Lyon. Ce document important de l'ancienne littérature chrétienne est mis maintenant à la portée d'un cercle plus étendu de lecteurs, qui tireront parti de l'annotation copieuse du traducteur pour l'intelligence du texte, que M. Weber a tâché de rapprocher autant que possible du texte arménien.

D. U. B.

ROBINSON (J. Armitage). *S. Irenaeus, the demonstration of the apostolic preaching, translated from the armenian.* Londres S. P. C. K. 1920, p. X-154 ;
Prix : 7 s. 6.

La *Demonstratio apostolicae praedicationis* de S. Irénée qu'on a retrouvée dans une version aménienne a été traduite en allemand en 1907 dans les *Texte und Untersuchungen* par Karapet Ter-Mekertshian, puis en 1912 par le prof. Weber. Ces traductions avaient de graves défauts dus surtout à une connaissance trop imparfaite du grand ouvrage d'Iréneé *Contra hereses*. M. Armitage Robinson, bien connu par ses études bibliques et patristiques, vient d'en donner une traduction anglaise.

Dans l'Introduction, le traducteur insiste sur l'indéniable dépendance d'Iréneé vis-à-vis de Justin. Le problème, souvent obscur, du texte et de l'interprétation de ces deux écrivains s'éclaire parfois quand on les compare.

L'importance doctrinale de la *Demonstratio* n'échappera à personne. Elle n'est pas, comme le *Contra hereses*, un ouvrage de polémique, mais elle expose à l'usage d'un chrétien instruit le résumé de la doctrine chrétienne. M. Armitage Robinson n'énumère pas les différents points touchés par Irénée ; il se contente d'expliquer la doctrine d'Iréneé au sujet du Saint-Esprit et de la comparer avec celle de Justin. Nous recommandons aux théologiens cette importante contribution à l'histoire du dogme.

La traduction est accompagnée de notes instructives et suivie d'une table des citations (les apocryphes sont malheureusement omis) et d'une table (assez incomplète) des matières.

D. DONATIEN DE BRUYNE.

DARLEY (D. Étienne) O. S. B. *Les actes du Sauveur, la lettre de Pilate, les missions de Volusien, de Nathan, la Vindicta. — Leurs origines et leurs transformations.* Paris, Picard, 1920, 8°, 36 p.

Les écrits énumérés dans le titre étaient considérés jusqu'ici comme des faux fabriqués à différentes époques, du II^e au XI^e siècle. D. Darley veut renverser tout cela. D'après lui, tous ces récits seraient historiques et dateraient du I^e siècle. Les Actes de Pilate sont « contemporains... des épîtres de saint Paul » etc. Discuter ces naïvetés serait une pure perte de temps. D. DE BRUYNE.

The Bodleian Quarterly Record. Vol. III, n° 26, juillet 1920.

Il est utile de signaler dans ce fascicule quelques pages intéressantes de F. M. sur les « Heures de la Vierge » (p. 40-44) et les moyens de les localiser. On sait combien nombreux sont les manuscrits des Horae : on constate que chaque année dans les salles de vente à Londres il s'en vend quelques centaines d'exemplaires. Comment arriver à fixer leur provenance ? Le calendrier ne suffit pas. Le moyen le plus pratique est de prendre les antennes de Prime et de None et le capitule pour arriver à distinguer les usages locaux. L'auteur de cet article a dressé une liste alphabétique des antennes de Prime, qu'il y fait suivre en trois colonnes parallèles du capitule de Prime, de l'antenne et du capitule de None, en indiquant dans une cinquième colonne l'*usus* auquel appartient le manuscrit, p. ex. :

Beato progenie ; — Domine miserere mei ; Sub tuum praesidium ; — Paradisi porta, — se rapporte à Liège.

Sub tuum praesid.; — Haec est Virgo; Beata Mater; — Per te Dei, à Cambrai.

Tota pulchra es; — Gaude Maria; Pulchra es; — Virgo Verbo, à Tournai.

Il serait intéressant qu'on dresse une liste de ce genre dans notre pays et qu'on fasse le contrôle des résultats signalés à Oxford. D. U. B.

VREULS (Chan. J.). *Petit Guide Canonique à l'usage des communautés religieuses à vœux simples.* In-8°, 74 pp. Liège, Dessain, 1918.

— *De Kerkelijke Wetten voor kloostergemeenten met eenvoudige geloften.* In-8°, 93 pp. ibid.

Le nouveau Code de Droit a fixé en plusieurs points jusqu'ici douteux la discipline des communautés religieuses à vœux simples et leur a aussi imposé plusieurs obligations nouvelles ; il importait de faire connaître aux intéressés la législation nouvelle, c'est le but qu'a poursuivi M. le chan. Vreuls, visiteur des communautés du diocèse de Liège, et à ce titre spécialement compétent dans la matière présente. Le grand texte de la brochure reproduit les canons du Code groupés par chapitres, quelques explications en texte plus petit complètent au besoin l'exposé ; en outre des notes nombreuses, mais brèves et précises, indiquent la portée exacte des dispositions législatives, en y ajoutant les explications ou interprétations des canonistes, en montrant aussi certaines différences d'application selon les lieux.

En Belgique, par exemple, les confesseurs ne doivent pas être remplacés tous les 3 ans ; la nouvelle disposition concernant la dépendance à l'égard des Ordinaires dans notre pays est postérieure à la publication de M. Vreuls.

Dans l'édition flamande les explications intercalées dans le texte sont plus nombreuses et plus concrètes que dans l'édition française ; sans doute l'A. s'est inspiré de quelques observations pratiques qu'il a faites dans le cours de son ministère.

D. R. P.

STEWART (H. F.). *Les lettres provinciales de Blaise Pascal.* Manchester, Univ. Press ; Londres, Longmans, 1920, 12°, XXVIII-360 p. 8 s. 6 d.

M. Stewart vient de publier une excellente édition des *Provinciales*, et qui peut rendre de bons services aux professeurs et à leurs élèves. Le texte des lettres a été collationné sur les éditions de 1651 et 1659, mais l'éditeur s'est beaucoup servi d'une collection originale de pamphlets qui est en sa possession. Une brève introduction a pour objet de mettre les lecteurs au fait de la querelle suscitée aux Jésuites par les « petites lettres » 1. Pascal et le jansénisme. Pascal fut janséniste convaincu au temps des Provinciales, mais il quitta la secte et mourut en rupture complète. Pamphlétaire de génie, il porta la lutte sur le point où les jésuites paraissaient le plus vulnérables dans l'opinion, mais ce fut de bonne foi qu'il apporta ses citations trop souvent isolées de leur contexte. 2. Le problème de la grâce. M. Stewart y résume l'histoire du problème de la grâce et de la liberté depuis S. Augustin jusqu'à Jansénius. Cet exposé objectif et nourri est tout à l'honneur du disciple de l'illustre maître Béthune Baker. 3. Casuistique et Probabilisme : L'éditeur explique à un public peu familiarisé avec le sujet la fortune de la casuistique dans l'Eglise romaine, fortune amenée nécessairement par l'importance du Sacrement de Pénitence. Il a fort bien débrouillé la doctrine du Probabilisme des abus qu'on a pu en faire et il en a montré le fondement traditionnel et comment Pascal n'avait pu attaquer légitimement que certaines solutions hasardeuses proposées par des docteurs téméraires et déjà dûment condamnées. L'impopularité des Jésuites en France fit la grande fortune des Provinciales.

Suivent des explications du texte au point de vue historique et littéraire, une

riche bibliographie des éditions des *Provinciales* et des ouvrages ou articles sur Pascal, un tableau chronologique du jansénisme et un « index rerum » très étendu.

Ainsi pour le texte et les renseignements de toute espèce, l'édition de M. Stewart représente un instrument de travail fort précieux. Je ne crois pas qu'il y ait en France une édition classique et portative aussi bien faite.

D. H. D.

DE MEULEMEESTER (Maurice), C. SS. R. *Notes d'histoire Jettoise*. Jette, Van Lantschoot, 1914, 16°, 142 pp.

Ce recueil d'articles parus dans diverses publications périodiques est destiné à vulgariser l'histoire de Jette, et plus spécialement celle de l'ancienne abbaye des Prémontrés, dont l'auteur fait revivre la partie la plus intéressante de ses annales. Sans viser à l'érudition pure, l'auteur a cependant eu à cœur de recourir aux sources et de compulsler les archives. Les pages consacrées à l'église de Jette et aux prêtres qui l'administrèrent sont un résumé de l'histoire de la paroisse.

KURTH (G.). *Le Guet-Apens Prussien en Belgique* avec une préface de S. E. le cardinal D. J. Mercier, archevêque de Malines. Avant-propos de M. Georges Goyau. Bruxelles, Dewit ; Paris, Champion, 1919, XIX-227 p. 16°.

Kurth est mort à la tâche en travaillant à montrer l'inanité des accusations allemandes, en démasquant le parjure du 2 août 1914, en dévoilant les horreurs de l'invasion. Révolté au plus intime de son âme par la campagne de calomnies menée contre la Belgique, il a protesté contre l'absence de sens critique chez un certain nombre d'érudits allemands et contre la mauvaise foi des chefs. Écrit à la dérobée, presque sous le regard des soldats allemands qui occupaient sa demeure, ce testament politique du grand écrivain catholique restera le suprême témoignage de son patriotisme et de sa foi. La mort l'a enlevé à ses travaux avant qu'il ait pu mettre la dernière main à son œuvre justicière. Ce qu'il a pu en laisser fera regretter d'autant plus vivement le tableau d'ensemble qu'il eût tracé d'une main vigoureuse et colorée. « La tragédie d'Aerschot » donnera une idée de l'enquête menée par Kurth ; c'est une page de critique autant que d'histoire qui flétrit à jamais ceux qui ont perpétré ces crimes au nom de la Kultur.

D. U. B.

BOUR (Dr R. S.). *Gräberfunde im Metzer Dom. Eine historisch-archéologische Untersuchung*. Metz, 1918 (Extrait du *Metzer Domblatt*, n° 19, pp. 56-196), gr. 8 et 32 pl.

L'installation d'un calorifère durant l'hiver de 1914-1915 a amené la découverte de 80 tombeaux dans l'église cathédrale de Metz : la nature même des sarcophages, les inscriptions tombales, les restes de vêtements liturgiques trouvés au cours des fouilles méritaient une description soignée. C'est ce qu'a fait l'archéologue Messin bien connu, le Dr Bour, professeur au Grand Séminaire. Signalons la tombe de l'évêque Bertrand († 1212) dont les vêtements et ornements ont été minutieusement décrits (p. 65-87). Les corps d'un grand nombre de dignitaires et de chanoines ont été retrouvés, et pour chacun d'eux l'auteur fournit d'intéressants renseignements historiques. Les planches nombreuses qui accompagnent ce travail sont un excellent appoint à l'histoire des vêtements et du mobilier liturgique (nombreux calices, croix de plomb avec inscriptions, sandales, étoffes.)

D. U. B.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES

BERLIERE (D. U.)	<i>Innocent III et la réorganisation des monastères bénédictins.</i> ...	22, 145
»	<i>Bulletin d'histoire bénédictine.</i> ...	193*-272*
BEVSSAC (D.G.M.)	<i>Sur un feuillet de parchemin.</i> ...	63
CALLEWAERT (C.)	<i>Le Carême à Turin au temps de S. Ambroise.</i> ...	11
»	<i>Le Carême à Turin au V^e siècle d'après S. Maxime.</i> ...	132
CAPELLE (D. B.)	<i>L'élément africain dans le Psalterium Casinense.</i> ...	113
»	<i>Une nouvelle édition du Nouveau Testament grec.</i> ...	175
DE BRUYNE (D.D.)	<i>L'héritage littéraire de l'abbé saint Valère.</i> ...	1
WILMART (D. A.)	<i>Quelques nouveaux documents pour la critique textuelle de l'Apocalypse d'Esdras.</i> ...	43
»	<i>Les Allégories sur l'Écriture attribuées à Raban Maur.</i> ...	47
»	<i>Le Commentaire des Bénédictions de Jacob attribué à Paulin de Milan.</i> ...	57
»	<i>Deux expositions d'un évêque Fortunat sur l'Évangile.</i> ...	160

II. COMPTES RENDUS ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

BAINVEL. <i>De vera religione.</i> ...	74	BOUR. <i>Gräberfunde im Metzer Dom.</i> ...	208
BEESON. <i>Isidor-Studien.</i> ...	94	BRASSINNE. <i>Études liégeoises.</i> ...	109
BLIEMETZRIEDER. <i>Anselmus von Laon.</i> ...	193	CALLAEY. <i>Le P. Charles d'Arenberg.</i> ...	103
<i>Bodleian Quart. Record.</i> ...	206		

TABLE DES MATIÈRES.

CALLEWAERT. <i>Institutiones liturgicae</i>	91	LEMAN. <i>Urbain VIII.</i>	202
<i>Concilium Tridentinum</i>	197	» <i>Instructions gén. aux nonces</i>	203
DARLEY. <i>Actes du Sauveur</i>	206	MARMION. <i>Le Christ vie de l'âme</i>	188
DE JAEGHER. <i>Institut. philosophicae</i>	196	» <i>Le Christ dans ses mystères</i>	188
DE LA GORCE. <i>Hist. rel. de la Révolution</i>	104	MERCATI. <i>Raccolta di Concordati</i>	102
DE MEULEMEESTER. <i>Notes d'histoire jettoise</i>	208	MEZZACASA. <i>Proverbi di Salomon</i>	82
DE SMET. <i>De Sponsalibus</i>	195	MILLER. <i>Die Psalmen</i>	204
DOLD. <i>Prophetentexte</i>	81	MOHLBERG. <i>Liturgiegeschichtl. Forschungen</i>	90
» <i>Palimpsest-Sakramentar</i>	199	» <i>Radulph de Rivo</i>	94
DUHR. <i>Geschichte der Jesuiten</i>	96	MUNDING. <i>Königsbrief Karls d. G.</i>	199
FRENKEN. <i>Exempla des Jacob v. Vitry</i>	94	PASSELEQCQ. <i>Question flamande</i>	111
GARRIGOU-LAGRANGE. <i>Dieu</i>	182	PASTOR. <i>Rom zu Ende der Renaissance</i>	108
GASQUET. <i>Collectanea biblica latina</i>	85	PHILIPPEN. <i>De Begijnhoven</i>	107
HOBERG. <i>Liber Geneseos</i>	204	PRÜMMER. <i>Manuale Theologiae moralis</i>	80
HUDAL. <i>Religiösen... Ideen des Spruchbuches</i>	83	SCHAEFER. <i>Heilgeistbruderschaft zu Rom</i>	109
HUGUENY. <i>Critique et catholique</i>	191	SCHIMBERG. <i>Éducation morale dans les Collèges de la Compagnie</i>	97
INGOLD. <i>Bénévent sous ... Talleyrand</i>	106	SCHMIDT. <i>Révélation primitive</i>	72
IRÉNÉE (S.) <i>Demonstratio</i> (éd. Weber).	205	STEWART. <i>Lettres provinciales</i>	207
» trad. par Robinson.	206	STRAUB. <i>De Ecclesia Christi</i>	76
JANSSENS. <i>Summa theologica</i>	68	TIXERONT. <i>Patrologie</i>	205
JANVIER. <i>La justice envers Dieu</i>	190	VAN DER MEERSCH. <i>De Deo uno et trino</i>	77
KAUFMANN. <i>Altchristl. Epigraphik</i>	101	VLAMING. <i>Præselectiones juris matrimonii</i>	194
KURTH. <i>Études franques</i>	201	VREULS. <i>Petit Guide canonique</i>	207
» <i>Guet-Apens prussien</i>	208	» <i>De kerkelijke Wetten</i>	207
LEBRETON. <i>Dogme de la Trinité</i>	186	WOLFF. <i>Tempelmasse</i>	90
LEGG. <i>Studies in Church history</i>	200		
LEHMANN. <i>Latein. Philologie des M. A.</i>	94		

TABLE DES MATIÈRES.

2. ORDRE LOGIQUE DES MATIÈRES.

Écriture Sainte.

Dold, Gasquet, Hoberg, Hudal, Mezzacasa, Miller, Wolff.

Liturgie.

Bodleian Quart. Record, Callewaert, Dold, Legg, Mohlberg.

Ancienne littérature chrétienne.

Beeson, Darley, S. Irénée, Tixeront.

Théologie.

Bainvel, Garrigou-Lagrange, Hugueny, Janssens, Janvier, Lebreton, Marmion, Prümmer, Schmidt, Straub, Van der Meersch.

Droit canonique.

De Smet, Mercati, Vlaming, Vreuls.

Philosophie.

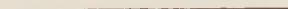
Bliemetzrieder, De Jaegher.

Histoire.

Bour, Brassinne, Callacy, Concilium Tridentinum, De la Gorce, De Meulemeester, Duhr, Frenken, Ingold, Kurth, Leman, Passeelecq, Pastor, Philippen, Schaefer, Schimberg.

Varia.

Kaufmann, Lehmann, Stewart.



Ellwangen. — HUTTER (Otto). *Das Gebiet der Reichsabtei E.* Stuttgart, Kohlhammer, 1914, gr. 8°, XIII-288 pp., 2 cartes (*Darstellungen aus der Württemberg. Gesch.*, XII). [1294]

Flechtdorf. — DERSCH (Wilh.). *Die Flechtdorfer Chronik des Priors Liborius Daniel aus Heiligenstadt.* (Veröffentlichungen der Hist. Kommission für Hessen und Waldeck, VII-2 *Waldecker Chroniken*, bearbeitet von P. Jürges, Albert Leiss, W. Dersch). Marburg, Elwert, 1914, 8°, XXXVII-385 p. Mk. 16, rel. 18. [1295]

La chronique du prieur Liboire Daniel, d'Heiligenstadt, qui suit dans ce recueil la Chronique et la correspondance de Conrad Kluppel (p. I-179) et les « Denkwürdigkeiten » de Jonas Trygophorus (p. 181-268), est un « Catalogus abbatum monasterii B. V. M. in Flechdorpp », qui tire sa valeur des sources locales utilisées par l'auteur. L'éditeur en a fait précéder l'édition d'un coup d'œil sur l'histoire du monastère, qui fait bien augurer d'un travail d'ensemble annoncé dans la préface. L'exposé des changements survenus dans l'administration du domaine au XIV^e siècle, fait saisir sur le vif la dislocation gradiuelle de ce domaine et ses conséquences économiques et disciplinaires.

Financièrement et disciplinairement le monastère, qui, en 1379, ne compte que 12 moines, est ruiné ; il faut attendre l'union à la congrégation de Bursfeld (1469), pour assister à un certain relèvement de Flechdorf : avec le retour d'une excellente discipline réapparaît une administration rationnelle. L'introduction du protestantisme dans les environs prive l'abbaye d'une partie de ses ressources ; l'indignité d'un abbé, qui scandalise la congrégation, met Bursfeld dans l'impossibilité de réagir énergiquement, et d'ailleurs les comtes de Waldeck se sont emparés du monastère pour le séculariser définitivement en 1602.

Le catalogue du prieur Liboire Daniel de Heiligenstadt († 1532-1533), a le mérite d'avoir conservé des vestiges nombreux de documents d'archives, mais il n'est pas exempt d'erreurs et d'incorrections. L'annotation abondante, donnée par l'éditeur, corrige et complète le texte, qui a une réelle importance pour l'histoire religieuse des XV^e et XVI^e siècles. L'éditeur l'a fait suivre d'une série de documents intéressants : listes d'abbés, de reliques, d'indulgences, accord du 22 mars 1379, annotations historiques, documents relatifs à la réforme de Bursfeld, un inventaire de 1546.

Fulda. — GROSSART (K.). *Die Landstände in der Reichsabtei F. und ihre Einungen bis zum Jahre 1410.* (Fuldaer Geschichtsbl., 1913, p. 113-123). [1296]

— GROSSART (Karl). *Die Landstände in der Reichsabtei F. und ihre Einungen bis zum Jahre 1440.* Inaug. diss. Marburg, 1914, 8°, IV-115 p. [1297]

La principauté de Fulda n'a guère connu d'organisation constitutionnelle. La raison en est que les États n'avaient guère de raison d'être dans une principauté ecclésiastique et monastique, où le chapitre constituait, à côté de l'abbé, une corporation fermée, capable de sauvegarder les intérêts généraux à côté de ceux du souverain, et seule compétente pour

élire son chef. Les villes n'ont pas eu l'occasion de s'organiser en état et la chevalerie, trop occupée de guerres privées, était contrebalancée par le chapitre recruté dans la noblesse et se détachait de plus en plus de la principauté.

Le chapitre est constitué par le doyen et les prélates ou prévôts de 12 monastères dépendant de Fulda. Ce chapitre possède des biens séparés de ceux de la mense abbatiale ; il intervient dans toutes les affaires qui intéressent le territoire : traités, inféodations, aliénations, etc.

Les villes, créées à la demande de l'abbé au cours des XIII^e et XIV^e s., par le roi, jouissent des droits urbains, mais avec maintien des droits seigneuriaux de l'abbé. Ces villes paient à l'abbé des taxes ordinaires et extraordinaires, elles ont leur tribunal et leur administration, mais l'abbé conserve sur le bailli et sur les échevins une action directe et considérable ; on ne peut vraiment pas parler d'elles comme état. La chevalerie, issue des anciens ministériaux de l'abbaye, s'émancipe graduellement de sa subordination vis-à-vis de l'abbé, contre lequel elle entre en lutte, surtout depuis qu'elle accepte des fiefs d'autres seigneurs. Les charges curiales disparaissent ; il ne reste plus guère que celle de maréchal, encore est-elle acceptée librement, et de service militaire il n'est plus guère question. Par contre la chevalerie maintient avec ténacité les anciens droits et priviléges des ministériaux d'autrefois contre l'abbé trop faible pour faire prévaloir ses droits sur elle.

M. Grossart étudie ensuite l'administration et les finances de la principauté au XIV^e siècle, époque où l'abbaye est fortement et longuement endettée à la suite de guerres malheureuses et des frais qu'entraînent les élections. Les guerres privées avec leur cortège de ruines et de dettes augmentent les embarras financiers de la principauté, et amènent la chevalerie et certaines villes à se confédérer et à constituer ainsi une sorte d'états, appelés à discuter les intérêts de la principauté.

— RICHTER (G.). *Nachrichten über die St-Michaelskirche zu F.* (*Fuldaer Geschichtsbl.* 1913, p. 49-59). [1298]

— *Das Paraadies und die Königskapelle vor der ehemaligen Stiftskirche zu F.* (*ib.* p. 97-109). [1299]

— *Gewandreste in einem Fuldaer Abtsgrabe aus d. 12 Jahrh.* (*ib.*, 95-96). [1300]

— VONDERAN (J.). *Vorläufiger Bericht über Ausgrabungen am Dome zu F.* (*ib.*, 129-144). [1301]

— SCHLACHTER (W.). *Beiträge zur Latinität der Annales Fuldae (838-887).* Inaug. diss. Greifswald, Adler, 1914, 8°, 128 p. [1302]

— CALLEWAERT (C.). *La valeur du Codex Fuldensis pour le rétablissement du texte de l'Apologeticum de Tertullien* (*Mélanges d'histoire offerts à Charles Moeller*. Louvain, 1914, t. I, p. 165-178). [1303]

Hirsau. — WEINSAECKER (P.). *Urgeschichte des Klosters H.* (Württemberg, *Vierteljahrsschriften für Landesgeschichte*, 1914, N. F. XXIII, p. 229-241). [1304]

Lorsch. — WEIS (Joseph). *Die Eigenarten im Codex Laureshamensis*

(Aus dem Lobdengau und Württemberg). (*Untersuchungen zur Deutschen Sprachgeschichte*, IV). Strassburg, Trübner, 1913, 8°, 124 p.

Étude philologique.

[1305]

Mayence, St-Jacques. — STIMMING (M.). *Eine Urkundenforschung F. J. Bodmanns (Nassauische Heimatblätter*, XVII, 1912, p. 46-48). [1306]

Diplôme de l'abbé Burchard de St-Jacques de Mayence (1108-1113).

— Voir plus haut TREFFLER (Wolfgang), n° 1262.

Neresheim. — FUCHS (W.). *Die Abteikirche zu N. und die Konse Balthazar Neumanns*. Diss. Stuttgart, Wittwer, 1914, V-72 pp. 7 pp. [1307]

Prüm. — Voir LOBBES, n° 1351.

— MANITIUS (M.). *Zur poetischen Literatur aus Bruxell. 10615-729 (NA. XXXIX, 1914, p. 166-172)*. [1308]

Communications sur un martyrologue complet de Wandelbert, avec additions faites à Prüm, et variantes.

Quedlinburg. — BURG (Paul). *Die Quedlinburger Aucti sinnen*. Halle, Niemeyer, 1914, 8°, V-96 p. [1309]

Ratisbonne, St-Emmeram. — BUDDE (Rudolf). *Die rechtliche Stellung des Klosters St-Emmeram in Regensburg zu den öffentlichen und kirchlichen Gewalten vom 9. bis zum 14. Jahrhundert*. Teildruck. Inaug. diss. Marburg, 1913, 8°, 46 p.; complet dans *Archiv f. Urkundenforschung* V, 153-238. [1310]

L'église cathédrale constituait un monastère de propriété épiscopale. L'administration des biens conventuels était déjà assez autonome, sous l'empereur Henri II. Bientôt le monastère essaie de devenir monastère royal, de jouir de la protection papale et d'avoir la libre élection de son abbé. On connaît les efforts faits dans ce sens par le moine Otloh. Au milieu du XII^e siècle, le monastère obtient la « libertas Romana », qu'il perdit bientôt, mais qu'il recouvrira au XIV^e siècle sous la forme d'une exemption complète et d'abbaye impériale libre.

— ENDRES (J.-A.). *Karl d. Gr. Schenkung von Präl an St-Emmeram in Regensburg*. (*Hist. pol. Bl.*, 1914, t. 154, p. 484-491). [1311]

Reichenau. — *Die Handschriften der Grossh. badischen Hof- und Landesbibliothek in Karlsruhe*. VI. Die Reichenauer Handschriften, beschrieben und erläutert von A. HOLDER, 2, (Schluss-) Band. Die Papierhandschriften, Fragmenten, Nachträge. Leipzig, Teubner, 1914, 8°, VI-684 p. [1312]

Reichenbach. — SCHOTT (KARL). *Kloster R. im Murgtal in seinen Beziehungen zu Hirsau und den Markgrafen von Baden*. Diss. Freiburg i Br., Hammerschlag, 1912, 8°, 82 p. [1313]

Le prieuré de Reichenbach, fondé en 1082, essaya, comme tous les autres, d'acquérir son indépendance vis-à-vis de la maison-mère. Guillaume d'Hirsau n'avait rien organisé de solide pour constituer une congrégation. L'auteur expose les relations du prieuré avec Hirsau.

St-Blaise. — MEHRING (G.). *Aus dem Pergamentkopialbuch des Kl. St. Blasien (XIV. Jahrh.), in St-Paul. (Würtemberg. Vierteljahrshefte f. Landesgesch. XXII, 1913, p. 120-124)*. [1314]

— GRUBER (OTTO). *Die ehemalige Abteikirche S.-Bl. (Sonntagszeit des Karlsruh. Tagbl. 1913, n° 42).* [1815]

— MÜNZEL (GUSTAV). *Die Wiederherstellung der Abteikirche in S. Bl. (Badische Heimatbl. V, 81-84).* [1816]

— Ottonis de S. Blasio chronica. Ed. ADOLF HOFMEISTER. Hannover et Leipzig, Hahn, 1912, XXV-150 p. 8°. [1817]

St-Peter. — BIHLER (Otto). *Das ehem. Benediktinerstift S. P. auf dem Schwarzwald. (Breisgauer Chronik, 1913, n° 6).* [1818]

Siegbourg. — SCHUMACHER (Karl). *Nochmals : Die Siegburger Klosterreform und die Ministerialität (Düsseldorfer Jarhrbuch, 1913-14. Beiträge zur Gesch. des Niederrheins, XXVI, 1914, p. 297-301).* [1819]

Lauteur corrige et complète son étude sur la ministérialité des corporations religieuses du Rhin. Il semble bien établi que S. Annon de Cologne, dans la réforme de Siegbourg, de St-Pantaléon et de Saalfeld a interdit l'admission d'une milice composée de vassaux libres, mais n'a admis que celle de leurs propres ministériaux. De ce chef, la ministérialité a tiré profit des réformes monastiques du XI^e s.

Weingarten. — GÜNTER (Heinrich). *Gerwig Blarer, Abt von Weingarten 1520-1567. Erster Bd. 1518-1547 (Württemberg. Geschichtsquellen XVI).* Stuttgart, Kohlhammer, 1914, 8°, XXXIX-672. [1820]

Gerwig Blarer a occupé une place importante dans le monde religieux et politique de l'Allemagne du Sud, à l'époque où le Luthéranisme se propagait dans ces régions. L'abbé de Weingarten fut un champion décidé de l'ancienne foi religieuse, certes par conviction intime, mais aussi parce que la réforme protestante bouleversait le monde auquel appartenait ce prélat d'une riche abbaye et menaçait sa propre existence. Gerwig Blarer est avant tout prélat, et il est enfant de son siècle avec toutes ses misères morales. Sa vaste correspondance est une source des plus importantes pour l'histoire religieuse du XVI^e siècle ; elle met bien en relief son activité et les résultats de sa politique. L'histoire bénédictine peut glaner dans ce recueil plus d'un détail intéressant sur l'état moral des maisons religieuses, la propagation du protestantisme, les dégâts causés par la révolte des paysans, la tenue des chapitres provinciaux, la création d'un séminaire bénédictin.

Le premier volume comprend 866 documents donnés in extenso ou en analyse et soigneusement annotés.

Werden. — Werdener Geschichtsquellen. Herausg. von O. SCHANTZ. I Teil. I *Die Historia monasterii Werthinensis des Abtes H. Duden. Nach der Originalhandschrift.* II *Insignis monasterii sancti Ludgeri Uerthinnen-sis annales et catalogus abbatum.* Nach der Berliner Handschrift. Bonn, Hanstein, 1912, 8°, 99 p. = (Beiträge zur Gesch. des Stiftes Werden. 2. Ergänzungsheft). [1821]

Wiblingen. — FEULNER (Adolf). *Die Klosterkirche in W. (Monatshefte f. Kunsthissenschaft, 1914, p. 94-103, 3 plans. 3 pl.)* [1822]

Eglise bâtie de 1772 à 1777, par Jean Georges Specht.

ANGLETERRE.

Ecosse. — BARRETT (Michael), O. S. B. *The Scottish Monasteries of old*. A brief account of the houses which existed in Scotland, before the protestant reformation, for Monks following the rule of St. Benedict. Edinbourg, Schulze, 1913, 8°, X-224 p. [1823]

Cet ouvrage contient quatre parties :

I. *Moines noirs*. Après un chapitre sur S. Benoît et son Ordre, l'auteur traite de l'abbaye de Dumferline, fondation de Christ Church de Cantorbéry au XII^e siècle (p. 25-49) avec ses prieurés : Coldingham, Urquhart, Pus' iden, Isle of May (p. 49-61). Viennent ensuite les dépendances de l'abbaye de Tiron : les abbayes de Kelso, Arbroath, Kilwinning, Lindores, Iona et les prieurés de Lesmahagow et Fyvie (p. 62-98) ; les dépendances de Cluny : les abbayes de Paisley et de Crossraguel (p. 99-120).

Les Cisterciens possédaient les abbayes de Melrose avec ses prieurés de Mauchline et Friar's Carse, de New-battle, Saddell, Dundrerman, Kinnloss, Cupar, Glenluce, Culross, Deer, Balmerino, Sweetheart (p. 123-181).

L'ordre du Val des Choux possédait les prieurés de Ardchattan et Beanly (p. 185-196). En appendice l'auteur traite du sort des moines après la réforme et de l'action bienfaisante des monastères en Ecosse (p. 199-215).

Pays de Galles. — TAYLOR (Tho.) *The monastery bishoprics of Cornwall, VI-XI^e s.* (*Revue celtique*, XXXV, 1914, p. 193-202). [1824]

Anciens monastères. — LEE (Annie Louisa). *Old roads and early abbeys*. Londres, Stock, 1914, 16°, 156 p. [1825]

Souvenirs rattachés à d'anciens chemins et à d'anciens sanctuaires à Londres et dans ses environs.

Congrégation Anglaise. -- *To a procurator in Rome* (*Ampleforth Journal*, 1913, p. 460-470). [1826]

Lettres de D. L. B. Barber (1843).

— MGR. HELEY. *The golden Jubilee of the bishop of Newport*, (*Ampleforth Journal*, XVII, 1913, p. 113-119). [1827]

— CARD. GASQUET. H. E. F. « *Sua Eminenza* ». (*Ampleforth Journal*, XX, 1913, p. 1-5, avec portrait). [1828]

NÉCROLOGIE. — Le R.P.D. Placide Corlett, de l'abbaye d'Ampleforth, décédé le 30 sept. 1912, (*Ampleforth Journal*, XVII, 1913, p. 267-268). [1829]

Le R. P. D. Jérôme Pearson, de l'abbaye d'Ampleforth, décédé le 8 janvier 1913, (*Ib.*, XVIII, 1913, p. 397-398). [1830]

Le R. P. D. Basile Clarkson, d'Ampleforth, décédé le 26 novembre 1913, (*Ib.*, XIX, 1914, p. 247-249). [1881]

Le R. P. D. Augustin Watmore, de l'abbaye d'Ampleforth, décédé le 15 mars 1914, (*Ib.*, XIX, 1914, p. 368-369). [1832]

Le R. P. D. Kenelm Digby Best, d'Ampleforth, décédé le 14 septembre 1914, (*Ib.*, XX, 1915, p. 204-205). [1833]

Le R. P. D. Jacques Eager, d'Ampleforth, décédé le 17 octobre 1914, (*Ib.*, 205). [1834]

Le R. P. D. Aelred Dawson, de l'abbaye d'Ampleforth, décédé le 14 novembre 1914. (*Ib.*, XX, 1915, p. 200-204). [1835]

Abingdon. — STENTON (F.-M.) *The early history of the abbey of A.* Oxford, Blackwell, 1913, 8°, VI-52 p. [1336]

L'auteur débute par l'examen de trois manuscrits du XIII^e s. conservés au British Museum (Cott. Claud. C IX, Cott. Claud. B VI, Cott. Vitell. A XIII), et montre que le Claud. C IX est une simple transcription d'un autre manuscrit écrit avant 1170, œuvre d'un moine qui vécut avant 1117. Au X^e s. Abingdon est le vrai point de départ de la restauration bénédictine en Angleterre. C'est un moine d'Abingdon, Osgar, qui est envoyé par Ethelwold à Fleury et qui met l'abbaye en contact avec les monastères de Flandre et de Bourgogne. La cathédrale de Winchester reçoit une colonie d'Abingdon ; c'est à Winchester qu'est promulguée la *Regularis Concordia*, c'est sous la direction d'Ethelwold que la vie monastique est introduite par ses disciples à Ely, Peterborough et Thorney.

Ethelwold ne créa pas, il restaura une ancienne maison religieuse, dont l'existence est attestée entre 1006 et 1009 par Aelfric, abbé d'Eynsham, et par une charte de 993 du roi Ethelred II. Il semblerait bien que ce monastère datât du VII^e siècle. Toutefois le récit de la fondation n'apparaît que beaucoup plus tard et Guillaume de Malmesbury donne les premiers contours de la légende qui va se cristalliser dans l'*« Historia monasterii de Abingdon »*. M. Stenton discute les éléments de la tradition, dans laquelle il retrouve des vestiges d'actes authentiques, qui ont leur importance pour l'histoire des Anglo-Saxons et particulièrement du royaume de Mercie, en même temps qu'il groupe quelques détails historiques sur l'abbaye du VIII^e au X^e siècle. C'était un « monasteriolum », comme ceux de Kintbury, de Cholsey dans le Berkshire, comme, plus anciennement, celui de Cookham. Les moines de la période normande imaginèrent une origine plus illustre, mais légendaire.

Amesbury. — Dom GUILLOREAU (L.). *Marie de Woodstock, une fille d'Edouard I^r, moniale à A.* (1285-1322). Ligugé, Aubin, 1914, 8°, [1337]

Ampleforth. — MGR. HEDLEY, O. S. B. *Fifty Years at Ampleforth: Jubilee Address (Ampleforth Journal, The Jubilee Number, July 1912,* p. 1-13). [1338]

Bath. — *Bath abbey : its history and architecture* (Homeland handbooks). 1913, 8°, [1339]

Belmont. — J. C. A. *The Birth of Belmont Priory (Ampleforth Journal, XVII, 1912, p. 188-203).* [1340]

Caldey. — CROSNIER (A.) *Caldey, Ste-Bride et Sœur Gertrude-Marie (Revue pratique d'apologétique, 15 fev. 1914, t. XVII, p. 741-749).* [1341]

Downside. — *The Downside Review.* Centenary number edited by the Abbot of Downside. Vol. XXXIII, n° 97, juin 1914. [1342]

Ce numéro jubilaire expose l'histoire de l'abbaye de Downside, continuation du monastère de St-Grégoire de Douai, chassé en février 1795, fixé d'abord à Acton Burnell, puis à Downside en 1814. Nous y trouvons un récit très vivant de l'histoire du monastère et de ses œuvres, enrichi de photographies, une description des édifices et une bibliographie des ouvrages publiés par les moines.

Durham. — G. BALDWIN BROWN, MRS ARTHUR CHRISTIE,

S. Cuthbert's stole and maniple at Durham. (*The Burlington Magazine*, 1913, p. 3-17, 67-72, 5 fig. 1 pl.) [1848]

Great Malvern. — DEANE (Anthony Charles). *A short account of Great Malvern Priory church, a history of the monastery and Ch. Londres, Bell, 1914, 8°, 112 p.* [1844]

Oulton. — *The abbess of Oulton, Bishop Milner and the Nuns of Caverswall Castle.* (D. R. XXXII, juill. 1913, p. 148-165). [1845]

Les Bénédictines anglaises de Gand, réfugiées à Preston en 1798, se retirèrent à Caverswall Castle en 1811, d'où elles passèrent plus tard à Oulton.

Westminster. — *Chronica Johannis de Reading et Anonymi Cantuariensis 1346-1367*, ed. with. introd. and notes by JAMES TAIT. Manchester, Univ. Press, 1914, 8°, X-394 pp. [1846]

Jean de Reading, moine de Westminster, décédé en 1368/9, est auteur d'une chronique greffée sur les « Flores historiarum », originale à partir de 1356. En dehors de la chronique d'Avesbury, Reading a utilisé le Polychronicon de Ranulf Higden, moine de Ste-Walburge à Chester. A partir de 1356, date où s'arrête Robert d'Avesbury, la chronique de Jean de Reading fournit une série de détails intéressants sur les guerres du temps et sur la grande peste. L'éditeur signale plus particulièrement les renseignements qu'il fournit sur la vie municipale à Londres entre 1366 et 1367 et sur les effets de l'expédition en Espagne du Prince Noir dans les relations de l'Angleterre avec la France et l'Ecosse.

L'anonyme de Cantorbéry (1346-1367), qu'il n'y a aucune raison déterminante d'identifier avec Etienne Birchington, moine de Christ Church (+ 21 août 1407), s'arrête brusquement à 1367 et couvre exactement la période qui fait l'objet du récit de Jean de Reading.

Whalley. — ALMOND (J. C.). *Locus Benedictus de W.* (*Ampleforth Journal*, XX, 1914, p. 30-40). [1847]

AUTRICHE

Généralités

ZAK (Alfons), O. Prem. *Oesterreichisches Klosterbuch. Statistisches Handbuch der Orden und Kongregationen Oesterreichs.* Wien, Kirsch, 1911, gr. 8°, VIII-453 p. [1848]

Renseignements sur les monastères bénédictins : 1) hommes (p. 63-107), Camaldules (107-109), Cisterciens (109-140), Célestins (140), Olivétains (140-141) ; 2) femmes : Bénédictines (273-279), Cisterciennes (279-284).

Réformes du XV^e s. — ZIERMAYR (Dr Ignaz). *Die Legation des Kardinals Niklaus Cusanus und die Ordensreform in der Kirchenprovinz Salzburg.* (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, XXIX). Münster, Aschendorff, 1914, 8°, XX-128 p. [1849]

Le légation du cardinal Nicolas de Cuse en 1451-1452 marque le point culminant des efforts tentés en Autriche, Bavière, Tyrol, Salzbourg et pays avoisinants pour relever la discipline monastique. Pour les bénédictins le point de départ est la réforme de Subiaco transplantée à Melk et aux Ecossais de Vienne, pour les Augustins celle du monastère de Raudwitz en

Bohême. Les résultats obtenus chez les Cisterciens sont de si minime importance et de si courte durée qu'il n'y a guère lieu d'en tenir compte.

La légation de Nicolas de Cuse, motivée en premier lieu par la publication de l'indulgence jubilaire et le désir de battre en brèche les théories conciliaires en vogue en Autriche, devait avoir aussi en vue la restauration de la règle dans les monastères. Des essais sérieux avaient déjà été tentés à la suite des conciles de Constance et de Bâle, et le cardinal trouvait dans plusieurs monastères d'utiles points d'appui pour son œuvre. Grâce au concours des princes temporels, les visites régulières purent être assez facilement exécutées et les nouveaux statuts introduits. De là à dire que la réforme pénétra toutes les institutions religieuses, il y a loin : la réforme de Melk visait trop à l'uniformité cérémonielle, ne tenait pas compte de situations acquises, restreignait trop le concept de l'activité bénédictine, et puis ses chefs et auteurs ne comprirent pas assez que leur œuvre ne pourrait se maintenir que par l'établissement d'un organisme stable et flexible à la fois. On laissa passer le bon moment de créer une congrégation ou même des groupements de monastères, et, quand on crut utile de fusionner les trois observances de Bursfeld, de Melk et de Kastel en une seule congrégation ou de rapprocher les deux dernières de Bursfeld, le moment propice était passé : le feu sacré s'était déjà ralenti ou éteint, les protecteurs puissants avaient disparu, les monastères étaient entrés en relation directe avec Rome pour obtenir des dispenses sur des points auxquels les réformateurs de Melk attachaient une importance capitale, notamment sur l'abstinence absolue.

Remarquables assurément furent les résultats obtenus dans un certain nombre de monastères importants, où la discipline refleurit et se maintint longtemps encore dans un excellent état. La réforme monastique eut pour conséquence un relèvement des finances, un développement dans la culture des lettres et des arts. L'humanisme y fut en honneur, mais même les milieux qui semblent le mieux préservés contre les influences du dehors, ne peuvent se prémunir contre l'invasion des idées nouvelles, et le luthéranisme ne tarda pas à y faire des conquêtes. Le formalisme de la réforme du XV^e siècle avait en partie tué l'esprit de la tradition bénédictine ; on avait négligé les grands enseignements de l'histoire du passé. L'état religieux et économique d'une maison religieuse dépend parfois de causes si multiples, que dans une société morcelée et divisée comme l'était celle du XV^e siècle, on ne doit pas s'étonner de voir des manifestations si diverses de la vie monastique. Le côté cérémoniel l'emporte sur tout, l'office divin est presque exclusif et supprime malheureusement le travail. Là où le travail n'a pas de but bien défini, les énergies ne trouvent pas d'emploi ; et quand des énergies religieuses, intellectuelles et morales sont paralysées, comprimées, annulées, c'est la stagnation volontaire, l'isolement au milieu d'un monde qui évolue, qui s'éloigne ; c'est le doute à l'égard d'un idéal qu'on discute et qu'on ne comprend pas, c'est la mort par inanition.

L'ordre bénédictin a trouvé, au XV^e siècle, de saints religieux, épris de l'amour de leur vocation, admirablement dévoués dans leur œuvre de propagande. Bursfeld a eu des organisateurs : Melk en a manqué Bursfeld

a survécu à la révolution religieuse du XVI^e siècle ; l'observance du Melk s'est effacée. Le mérite de l'ouvrage de Dr Zibermayr, c'est d'avoir exposé avec plus de détails que ses prédecesseurs la marche et les effets des réformes dans les différents monastères et d'en avoir apprécié l'importance, grâce à l'utilisation de nombreux et nouveaux documents d'archives. En appendice on trouve les regestes de l'itinéraire du cardinal (1451-1452) et six documents publiés intégralement.

Admont. — ROHRACHER (Franz), *Albert Muchar, Benedictiner von Admont*. (SMBCO. 1914, p. 313-344). [1850]

Göttweig. — RIEDNER (O.), *Abt Bessel von G. + 1749* (*Hist. pol. Blätter*, 1912, Bd. CL., p. 553-563). [1851]

Kremsmünster. — PÖSINGER (P. Bernhard). *P. Beda Planks «Fluchtreihe 1800-1801»* (Beilage zum *Progr. des K.K. Obergymnasiums zu K. für das Schuljahr 1913*). 8°, 78 p. [1852]

Récit de la fuite et du séjour à Vienne au moment où les troupes françaïses venaient de Bavière sur Linz.

Maria-Plain. — REITLECHNER (P. Gregor). *Beschreibung der Wallfahrt und Wallfahrtskirche M. P. bei Salzburg*. 2^e ed. Salzbourg, Radlinger, 1913, 8°, 66 p. [1853]

Melk. — WEBER (P. Franz Ser.). *Die Vorbereitungsklasse am K.K. Stiftsgymnasium in Melk, 1811/12 — 1911/12*, (*Programm des Gymnasiums*) 1913, 8°, 98 p. [1854]

Prague-Emaus. — *Die Urkunden des Königl. Stiftes Emaus in Prag*. 2 Bd. Die Urkunden vom Jahre 1415-1885. Herausg. von P. Leander HELMLING, O. S. B. Prag, Calve, 1914, 8°, XVI-376 p. [1855]

— *Emaus-Album. Abtei und Kirche U. L. F. zu E. Prag*, Bonifacius-Druckerei, 1913, 2 p. et 26 pl. [1856]

St-Lambrecht. — WONISCH (P. Othmar). *Zur Geschichte des Wappens von St-L.* (SMGBO, N. F., III, (XXXIV), 1913, p. 775). [1857]

Vienne, Ecossais. — HÄBL (Alb.). *Baugeschichte des Stiftes Schotten in Wien*. Vienne, Gerold, 1914, fol. 52 p., 13 fig. et 14 pl. (Extrait des Berichte und Mitteil. des Altertums-Vereins, zu Wien, 46 p.) [1858]

BELGIQUE

Affligem. — BOULMONT (Gustave). *Nos anciens domaines bénédictins vers la fin du XVIII^e siècle (1777-1778)*. Bruxelles, Dewit, 1914, 166 p. 8°. [1850]

Le travail de M. Boulmont peut être considéré comme une excellente contribution à l'histoire économique du XVIII^e siècle. Avec une patience, qu'on ne peut assez admirer, il a compilé les états des biens dressés sous Joseph II et les a rendus accessibles par une disposition plus logique des différents postes qui établissent l'actif et le passif. En fournissant l'état des trois domaines les plus importants que l'ordre bénédictin possédait dans les Pays-Bas, en les rapprochant des autres domaines rangés par ordre d'importance de leurs revenus fonciers, il permet de se rendre rapidement compte de la fortune des anciennes corporations religieuses.

M. Boulmont étudie St-Martin de Tournai, St-Pierre de Gand et Affli-

ghem. Afflighem accuse le chiffre le plus élevé de revenus, St-Martin de Tournai arrive en troisième rang, mais, si l'on tient compte des charges d'Afflighem, obligé de fournir la $\frac{1}{2}$ de ses revenus à la mense archiépiscopale de Malines, et de St-Pierre de Gand, contraint en ce moment de faire face à des dépenses extraordinaires, on constate que c'est l'abbaye tournaise qui est en meilleure posture. Dans une étude complète de l'état financier des monastères, il y aurait lieu de tenir compte de l'état disciplinaire ; à ce point de vue Afflighem viendrait en premier ordre, Tournai en second, Gand en troisième. Il y aurait aussi lieu de tenir compte des charges spéciales de chaque maison dans un espace de temps assez long, des constructions auxquelles elle dut faire face, des constructions utiles ou de luxe ; à ce point de vue les documents historiques doivent compléter les documents d'ordre économique. Le Journal d'un des derniers moines de St-Pierre de Gand, Dom Emilien Malingié, fournirait d'excellents renseignements sur des postes qu'on ne pouvait pas toujours facilement porter en compte ordinaire, tels que dettes d'un religieux curé (I, p. 142), pécule (I, 178), doubles vacances en 1785 (I, 193). A noter particulièrement la remarque faite en 1787 que dans l'état des biens l'abbé exagère les dépenses et diminue les revenus (II, 302). Il serait intéressant d'étudier le sort des fermiers sous les administrations abbatiales ; d'après certaines notes détaillées de M. Boulmont, il ne devait pas être mauvais. Pour tirer des conséquences générales des exposés de ce genre, il faut de toute nécessité qu'on possède des monographies détaillées, embrassant une période assez longue et entrant dans les plus petits détails : vie intérieure, religieuse, intellectuelle, relations avec le clergé, avec l'Etat, avec le monde ambiant, charité.

Gand, St-Bavon. — DE JONG (H. W.). *De St-Baafs-abdij te Gent.* (Buiten, 1913, p. 542-544, 4 fig.). [1360]

Gand, St-Pierre. — VAN DEN GHEYN (Chan.). *Le dégagement du cloître de l'abbaye de St-Pierre* (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Gand, XII, 1914, p. 80-83). [1361]

— Voir n° 1359.

Gembloux. — LEFEBVRE (B.), S. J. *Mémoires des trois derniers abbés et comtes de Gembloux*, avec des annotations et de nombreux documents (AHEB. XXXIX, 1913, p. 431-450 ; XL, 1914, p. 82-96). [1362]

Ghislenghien. — Pierres tombales. (*Annales du cercle archéol. de Mons*, XLII, 1914, p. 32-62). [1363]

Liège, St-Laurent. — DESTRÉE (Jos.). *Monument de Reginard évêque de Liège, † 1036* (Bull. des Musées royaux du Cinquantenaire, 1913, p. 78-79, 1 fig.). [1364]

Travail exécuté en marbre noir de Dinant, vers 1604, par Martin Fiacre.

Lobbes. — KURZE (F.). *Die Annales Laubacenses und ihre nähere Verwandtschaft.* (NA. XXXIX, 1914, p. 13-41). [1365]

Relations des Annales Laubac., avec des annales apparentées : Aix, St-Amand, Auch, Fulda, Prüm, Stavelot.

— MANITIUS (N.). *Zur poetischen Literatur aus Bruxell 10615-729.* (NA. XXXIX, 1914, 159-166). [1366]

Poèmes d'un certain Thierry, peut-être l'abbé de Lobbes, peut-être l'abbé de St-Trond.

Maredsous. — RIVIÈRE (L.). *Maredsous. (En famille. Compiègne, 1913, p. 231-235).*

— FREDET (Gabriel). *Pax (ib., p. 235-238).*

— LANGEVIN (Eug.). *Sensations de voyage (ib., 1914, p. 489-498).* [1867]

— ZIMMERMANN (D. Hildebrand). *A Belgian monastery in wartime (DR. t. XXXIII, 1914, Supplément, p. 29-36).* [1868]

Muno. — NICOLAS (Jos.). *La commune de Muno, Notice historique (Annales de l'Inst. archéol. de Luxembourg, t. XLIX, 1914 p. 177-435).* [1869]

Il y avait là un prieuré de l'abbaye de St-Vanne de Verdun, accordé en 1575 aux Jésuites de Liège, mais toujours revendiqué par les Bénédictins. L'auteur donne une liste des prieurs (p. 412).

St-Ghislain. — REMY (Edm.). *Un manuscrit du poète Persé (Mélanges d'hist. offerts à Charles Moeller. I. Louvain, 1914, p. 37-49).* [1870]

Ms. du XI^e-XII^e s., provenant de l'abbaye de St-Ghislain.

St-Hubert. — VANNÉRUS (Jules). *Liste des religieux de l'abbaye de St-Hubert ayant fait leur profession depuis la réforme de 1619 (Public. de l'Institut archéol. du Luxembourg, t. XLIX, p. 161-176. Arlon, Brück, 1914, 8°, 16 p.).* [1871]

Publication de la matricule des religieux de l'abbaye depuis la réforme introduite sous l'abbé Fanson jusqu'en 1780, d'après un ms. appartenant à M. Joseph Lambert, à Wiltz (G. D. de Luxembourg). Il s'en trouve un exemplaire à la cure de St-Hubert.

St-Trond. — Voir Lobbes, n° 1366.

Stavelot. — PRINET (M.). *Scœu d'un abbé de Stavelot et Malmedy (Bull. Soc. Antiq. France, 1914, p. 183).* [1872]

— SCHWIND (Gaston). *Une principauté ecclésiastique de l'ancien régime, Stavelot-Malmedy. Stavelot, Havelange, 1914, 8°, 120 p.* [1873]

— Voir Lobbes, n° 1365.

Tournai, St-Martin. — Voir n° 1359.

ESPAGNE.

Culte de Marie. — CURIEL (Fausto), O.S.B. *Maria y los Benedictinos. Monumentos Benedictino-Marianos (España). (Revista Montserratina, VIII, 1914, p. 6-10, 56-61, 198-201, 300-302).* [1874]

Coup d'œil sur l'histoire du culte de Marie dans les monastères bénédictins de différents pays.

Ripoll. — VIDIER (A.). *La mappemonde de Théodulph et la mappemonde de Ripoll (IX^e-XI^e siècle) (Bull. de géographie hist. et descriptive, 1911, p. 285-313; cf. Neues Archiv. XXXIX, 589-591.)* [1875]

Les relations qui existèrent au milieu de XI^e siècle entre Ripoll et St-Benoit-sur-Loire autorisent à conclure que la mappemonde de Ripoll est une copie de celle que Théodulphe d'Orléans fit exécuter pour son palais ; cette découverte laisse découvrir le vrai sens du poème 47 de Théodulphe, dont la fin est reproduite sur la carte

S. Cugat del Valles. — DURAN (F.). *Las relaciones jurídicas del monasterio de San Cugat del Valles (Cataluña)* (RABM. XVIII, 1914, p. 32-45, 229-242). [1876]

Monastère bénédictin de la congrégation des Claustrales.

Valladolid, St-Benoit. — AGAPITO Y REVILLA (Juan). *Valladolid. Los retablos de San Benito el Real* (Boletín de la Soc. Castaluna de Excursiones, 1913, p. 193-206, 2 fig. ; 217-228, pl.). [1877]

FRANCE.

Gascogne. DEGERT (A.). *Les maisons bénédictines d'G. dans les « Mémoires » de Dom Audebert* (Revue de Gascogne, N. S. t. XIII, 1913, p. 452-453). [1878]

Normandie. — BAEDORF (Balthasar). *Untersuchungen über Heiligenleben der westlichen Normandie* (der Diözesen Avranches, Coutances, Bayeux und Sées). Diss. Bonn, Georgi, 1913, 8°, 150 pp. [1880]

Étude des Vies de 21 saints de l'époque mérovingienne ; à part celle de S. Paterne, écrite par Venant Fortunat, elles datent au plus tôt de l'époque carolingienne (v. Anal. Bol. XXXIII, 1914, p. 89-90).

— BOURRIENNE (Abbé V.). *Philippe de Harcourt, évêque de Bayeux 1142-1163* (Revue catholique de Normandie, XXII, p. 466-474; XXIII, p. 113-123, 209-217, 337-448). [1881]

Démêlés avec les abbayes de Troarn, Fécamp, St-Étienne et Trinité de Caen, Savigny.

Congrégation de St-Maur. — GUÉRY (A.). *Deux Bénédictins Normands* (Revue cathol. de Normandie, t. XXIII, p. 289-311, p. 377-396, 473-492, 569-583). [1882]

Biographies de D. Louis-Ambroise Blandin (1760-1848) et de D. Louis-Charles-Magne Fontaine (1715-1782).

D'Achery. BESSE (D.) et LAURENT (D. Ives). *Les correspondants cisterciens de Luc d'Achery et de Mabillon*. Dom de Lannoy (RM. IX, 1914, p. 360-372 ; t. X, 1914, p. 40-54). [1883]

Suite. Lettres 136 (31 janvier 1675) à 162 (17 mars 1677).

Fourel (Dom). DE LA CROIX — LAVAL (M.). *Petite Chronique du temps de Louis XV* (Revue hist., arch. du Vivarais illustrée, XXI, 1913, p. 338-346). [1884]

Extrait des lettres de D. Fourel, bénédictin de St-Germain-des-Prés, à Mme de Montvers, sa nièce.

Mabillon. — GUÉRY (Abbé). *Correspondance de Bénédictins normands avec dom M. et dom de Montfaucon de Roquetaillade* (Recueil des travaux de la Soc. libre, de l'Eure, 7^e série, t. II, p. 99-116..). [1885]

Montfaucon. — HUARD (Georges). *Quelques lettres de Bénédictins normands à dom Bernard de Montfaucon pour la documentation des Monuments de la monarchie française* (Bull. Soc. Antiquaires de Normandie, t. XXVIII, 1913, p. 343-375 ; voir n° 527). [1886]

— GUÉRY (Abbé). *Correspondance inédite de Bénédictins normands avec Montfaucon* (Revue cathol. de Normandie, 1914, p. 788-812 ; 1915, p. 70-75, 122-139, 241-263, 347-364). [1887]

D. Toustain. — GUÉRY (Abbé). *Notes archéologiques d'un bénédictin de N.-D. de Lyre, 1720-1721* (*Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*, XXXII, 1913, p. 123-130). [1388]

Notes de D. Nicolas Toustain sur les églises de Lyre, Bec, St-Evroul, Préaux, Conches, Évreux, La Noë.

D. Vigneron. — DE BACOURT (F.). *Un moine architecte : Dom Vigneron de Commercy* (*Bull. de la Soc. des Lettres de Bar-le-Duc et Commercy*, 1913, p. 113-114). [1389]

Né à Commercy, le 26 juillet 1729, Vigneron fit profession dans la congrégation de St-Maur et mourut à Rouen.

Bonvouost. — LEGROS (H. M.) Un bénédictin confesseur de la foi sous le Directoire, Charles-Jean Bonvouost, décédé à la maison d'arrêt d'Alençon, le 8 avril 1799 (*Annales Fléchoises*, 1914, p. 169-182). [1390]

Agen, St-Maurin. — DURENGUES (Chan.). *L'abbaye de St-M.* (*Revue de l'Agenais*, 1914, p. 189-225). [1391]

Anchin. — TIMM (L.). *Eine Untersuchung der Continuatio Aquicinctina* (MGH. VI). Diss. Erlangen, 1913, 8° 63 p. [1392]

Angers, St-Aubin. — BOINET (A.). *Peinture du cloître de St-Aubin d'Angers*. (*Bull. Soc. Antiq. France*, 1912, p. 205). [1393]

Angers, Ronceray. — UZUREAU (F.). *Deux abbayes angevines au XVII^e siècle* (RM. IX, 1914, p. 333-340). [1394]

Il s'agit de Fontevrault et du Ronceray d'Angers (333-340).

Angoulême, St-Cybard. — MOURIER (Paul). *Découvertes archéologiques à St-Cybard, faubourg d'Angoulême* (*Bull. et Mém. de la Soc. archéol. et hist. de la Charente*, 8^e sér. t. III, 1912, p. CXLII-CL et pl.). [1395]

Aniane. — ROUQUETTE (J.). *Aniane et Gellone* (*Revue hist. du dioc. de Montpellier*, V, 1913-1914, p. 481-495). [1396]

Sujetion de Gellone à Aniane.

Auxerre, St-Germain. — WILMART (D.-A.). *Un manuscrit oublié de l'opuscule de Saint Victoire* (RB. XXXI, 1914, p. 333-344). [1397]

Ms. de l'ancienne abbaye de St-G.-d'Auxerre, resté inconnu à Lebeuf.

Beaulieu-lès-Loches. — HARDION (Jean) et abbé BOSSEBOEUF (L.). *L'abbaye de B.-lès-Loches et quelques monumens de sa dépendance*. Tours, Péricat, 1914, 4°, 300 p. et fig. (Mém. de la Soc. archéol. de Touraine. Legs Meunier, 2^e série, t. II.) [1398]

Bourges, St-Sulpice. — DE KERSERS (Louis). *Essai de reconstitution du Cartulaire A. de St.-S. de B.* (Mém. de la Soc. des Antiquaires du Centre, t. XXXV, 1912, p. 1-350). [1399]

Brantôme. — DUJARRIC-DESCOMTES. *Brantôme abbé*. (Comité des travaux hist. Bull. philol. et histor. 1913, p. 409-412). [1400]

Caen, St-Etienne. — Général MOREL. *L'acte de baptême protestant de Dom Jean de Baillehache, restaurateur de St-Etienne de Caen*. (*Bull. Soc. Antiq. de Normandie*, XXVIII, 1913, p. 230-231). [1401]

Caen, Trinité. — HAUSSOULLIER (B.). *Les souvenirs caennais de J.-B. Renée*. (*Bull. Soc. Antiq. Normandie*, t. XXVIII, 1913, p. 85-110).

Notes sur l'abbesse et sur les religieuses après leur expulsion en 1792
1793. [1402]

Cambrai, St-Sépulcre. — THELLIEZ (abbé). *Terre et seigneurie de l'abbaye de St-Sépulcre à St-Hilaire-en-Cambrésis* (*Mém. de la Soc. d'Emulation de Cambrai*, LXVII, 2^e partie, 1913, p. 117-449).

Etude suivie de la publication de 36 documents (1064-1796). [1403]

Carennac. — ALBE (E.) et VIRÉ (Arm.). *Le prieuré-doyenné de Carennac*. Avec plans, photographies et dessins de A. Viré, G. Mantelet et P. Violette. Brive, Roche, 1914, 8^o, 232 pp. [1404]

Eglise donnée à Cluny en 1040, érigée en prieuré vers le milieu du XI^e siècle, puis en doyenné (1295), Carennac n'a pas occupé une place importante dans l'histoire clunisienne. Dès le commencement du XIV^e siècle, le bénéfice décanal est convoité, et les registres pontificaux permettent de dresser la liste des bénéficiaires, membres de la noblesse, qui postulent sans cesse pour cumuler. La guerre de Cent ans ruine le monastère; les guerres de Religion, au XVI^e siècle accumulent de nouvelles ruines. Le doyenné semble devenir un fief de la famille de Salignac de La Motte-Fénelon; l'auteur de Télémaque jouit de ce bénéfice. La vie claustrale devait être peu intense : 12 moines au XVI^e siècle, 7 vers 1765, 4 en 1787, telle était la population du doyenné.

C'est surtout comme monographie d'histoire locale que le travail de MM. Albe et Viré présente de l'intérêt; leurs recherches minutieuses ont rappelé et sauvé bien des souvenirs. L'histoire de l'art peut en profiter, grâce aux dessins qu'ils donnent de parties d'édifice ou de sculpture relevant à la période romane.

Charit-sur-Loire. — LOCQUIN (Jean). *Nevers et Moulins. La Charité-sur-Loire, St-Pierre-le-Moutier, Bourbon l'Archambault, Souvigny*. (*Les villes d'art célèbres*). Paris, Laurens, 1913, 8^o, 180 p. [1405]

Chezal-Benoît. — GRANGER (A.). *Les religieux de C.-B. Leurs pères-curés à Chezal-Benoît et à Dampierre*. (*Bull. de la Soc. acad. du Centre*, 1913, p. 89-91). [1406]

Clairac. — SERRIÈRE (Aug.) et FIEL (P.). *Le chapitre de St-Jean de Latran « seigneur » en Guyenne*. (*Revue de Gascogne*. N. S. p. XIII, 1913, p. 337-344). [1407]

Relatif à l'abbaye de C., donnée par Henri IV au chapitre de Latran.

Cluny. — Mémoires sur le millénaire de Cluny, suite (*Annal. de l'Acad. de Mâcon*, t. XV, 2^e partie, 1910).

— TERRET (Victor). *Cluny centre et foyer artistique de la sculpture bourguignonne au XII^e s.* (p. 1-32). [1408]

— LEX (Léonce). *Le Christ en gloire de St-Amour-Bellevue* (p. 33-39). [1409]

— JEANTON (Gabriel). *Les deux Jean de Blanot, jurisconsultes du XIII^e s.* (p. 40-58). [1410]

— RAFFIN (L.) et DE CONTENSON (L.). *L'église et le doyenné clunisien de St-Gengoux-le-National*, p. 59-91. [1411]

— CHAUMONT (L.). *Le couvent des Récollets de Cluny, berceau et maison-mère des sœurs de St Joseph de Cluny*, (p. 92-102). [1412]

— BAUCHOND (Maurice). *Un sermon de S. Odilon (962-1049), 5^e abbé de Cluny*, (p. 103-113). [1413]

— DENIS (D. Paul). *Quelques notes sur les derniers moines de l'abbaye de Cluny*, (p. 114-146). [1414]

— MARTIN (J. B.). *Bibliographie liturgique de l'abbaye de Cl.* (p. 147-163). [1415]

— RAFFIN (abbé Léonce). *Une forteresse clunisienne. Le château de Lourdon*, (p. 164-210). [1416]

— GUÉPIN (Dom.). *La grande époque de Cluny. Ses causes. Sa fin au XII^e s.*, (p. 211-230). [1417]

— VIREY (Jean). *Un ancien plan de l'abbaye de Cl.*, (p. 231-247). [1418]

— LEX (Léonce). *Peintures murales de la chapelle du château des moines de Cl. à Berzé-la-Ville*, (p. 248-256). [1419]

— DE CONTENSON (I.) et RAFFIN (L.). *Description architecturale du château de Berzé-le-Châtel*, (p. 257-299). [1420]

— SORGUES (Félix). *Les possessions de l'abbaye de Cl. à Julli-les-Buxy (Saône-et-Loire)*, (p. 300-308). [1421]

— BARTAT (Dr). *Dévastation du prieuré de Charlieu pendant la Révolution*, (p. 309-315). [1422]

ROUBAUDI (Célestin). *L'ancienne école normale spéciale de Cl.*, (p. 316-324). [1423]

— LAFAY (Gilbert). *Le monnayage de Cl.*, (p. 325-330). [1424]

— MICHEL (André). *Causerie artistique (les chapiteaux de Cluny représentant les tons de la musique)*, (p. 333-340). [1425]

— BABELON (Ernest). *Le millénaire de Cl.*, (p. 341-363). [1426]

— POTTIER (Fern.). *Relations entre les abbayes de Moissac et de Cluny*. (*Bull. de la Soc. arch. de Tarn-et-Garonne*, XXXX, 1912, p. 286-289). [1427]

— HUGUENIN (Pierre). *Le millénaire de Cl., sept. 1910. (Mém. Acad. de sciences de Dijon, 4^e sér., t. XII, 1910-1913, p. VIII-XXII)*. [1428]

— CORBIERRE (abbé). *Sceau d'abbé de Cl. conservé au Musée de Cluny*. (*Bull. Soc. Antiq. France*, 1913, p. 336). [1429]

— LENNÉ (Albert). *Der erste literarische Kampf auf dem Konstanzer Konzil im November und Dezember 1414. (Röm. Quartalschrift, XXVIII, p. 3-40)*. [1430]

Le premier orateur qui prit la parole dans la séance d'ouverture le 5 novembre 1414, fut le procureur bénédictin, D. Jean de Vinzellis, moine clunisien ; son discours est une apologie de l'autorité pontificale, (p. 4-10).

Cordillon. — SAUVAGE. *Note sur un billet d'indulgences délivré au XIII^e s. par l'abbaye de Cl. dioc. de Bayeux (Comité des travaux histor. Bull. philol. et histor., 1913, p. 413-415)*. [1431]

Cruas. — SILVIUS (Ch. Albin Mazon). *Un supplément à l'histoire de Cl. (Revue histor., arch... du Vivarais illustrée, XXI, 1913, p. 433-437)*. [1432]

Doual, N.-D. de la Paix. — Epigraphie. LEURIDAN (Th.). *Epigraphie du Nord*, t. V. *Mém. Soc. Etud. prov. Cambrai*, t. XXI, 1914, p. 156. [1438]

Doual, St-Grégoire. — Epitaphes. (*Mém. Soc. d'études de la Province de Cambrai*, t. XXI, sept. 1914. *Epigraphie du Nord*, t. V, p. 141-142). [1434]

Ebreuil. — VIPLE (Jos.). *L'église d'E.* (*Bull. de la Soc. d'Emulation du Bourbonnais*, 1913, p. 43-47). [1435]

——— VIPLE (Jos.). *L'abbaye de St-Léger-d'E.* (*Bull. Soc. Emulat. du Bourbonnais*, 1914, p. 41-51, 152-165, 175-182, 211-219). [1436]

Evron. — ANGOT (A.). *Le restaurateur de l'abbaye d'E.* (*Bull. de la Comm. hist. et archéol. de la Mayenne*, XXIX, 1913, p. 442-493). Laval, Goupel, 1914, 8°, 55 p.

——— PASSE. *Vue ancienne de l'abbaye d'E.* (*ib.*, p. 362-364). [1437]

Fécamp. — OMONT (H.). *Notes sur le récit original de l'Invention du Précieux Sang à F.* (*Bull. de la Soc. de l'histoire de Normandie*, 1913, p. 52-56). [1438]

——— DE BEAUREPAIRE (Ch.). *Conflit entre l'abbaye de F. et le chapitre de Rouen relatif à l'église Saint-Gervais*, 6 mai 1671 (*Bull. de la Soc. de l'hist. de Normandie*, 1913, p. 20-23). [1439]

——— RENEAULT (Abbé). *Le logis abbatial de F.* Notes sur l'abbaye de F. Fécamp, Durand, 1914, 8°, 21 p. et pl. [1440]

Gellone. — ROUQUETTE. *Les abbés de G.* (*Rev. hist. du dioc. de Montpellier*, V, 1913-1914, p. 549-553). [1441]

V. Aniane, n° 1396.

Gorze. — AIMOND (Ch.). *Le Nécrologie de l'abbaye de G.* (*Bull. mensuel de la Soc. d'archéol. lorraine*, 1914, p. 76). [1442]

A. Molinier signale deux fragments nécrologiques de Gorze ; l'un, transcrit dans un ms. de Baluze (Bibl. nat. Paris, Baluze, 40), provient sûrement de ce monastère ; l'autre, contenu dans le ms. d'Epinal, à la suite d'un *Ordo* de Gorze, ne concerne pas ce monastère. M. Aimond publie ces deux textes.

Ivry. — GÉRAUD-LAVERGNE. *Un diplôme inédit de Philippe-Auguste concernant l'abbaye d'I.* Dioc. d'Évreux 1195 (*Bull. hist. et philol. du Comité des travaux histor.*, 1914, p. 31-32). [1443]

Josaphat. — JACQUET (E.). *Notice explicative des ruines de l'abbaye de J.* Chartres, Lester, 1914, 8°, 16 p. [1444]

Jumièges. — PAON (P.). *Jumièges et son abbaye* (*Soc. des Etudes locales dans l'enseignement public. Seine-Inférieure*, oct. 1913). Rouen, Lecerf, 1914, 8°, 14 p. [1445]

Juvigny. — L. C. *L'abbaye royale de Juvigny-les-Dames* (*Bull. mensuel des Sociétés des Lettres... de Bar-le-Duc et de Commercy*, 1913, p. 214-217, 2 fig.). [1446]

Deux gravures : portrait de l'abbesse Scolastique-Gabrielle de Livron et vue de l'abbaye.

——— *Juvigny-les-Dames et son ancienne abbaye. Troisième partie : Madame de Livron, réformatrice du couvent à l'expulsion des religieuses*

(1608 à 1792). Chapitre deuxième : Administration de M^{me} de Livron. Reims, Imp. Jeanne d'Arc, 1914, 8°, 26 p., 1 grav. [1446 bis]

Landévenec. — OHEIX (A.). *Nécrologie de L.* (*Bull. d'hist. et d'archéol. du dioc. de Quimper*, fév. 1913, p. 33-49). Quimper, 1913, 8°, 19 p. [1447] Extraits d'après le ms. fr. 22337 de la Bibl. nat. de Paris.

Lérins. — BONNARD (Fourier). *St-Honorat de L.* Tours, Mame, 1914, 8°, 189 p. [1448]

Lyon. — RICHARD (Paul). *Lyon sacré. Histoire hagiographique de l'ancien diocèse de Lyon au point de vue chronologique*, Lyon, Vernay, 1914, 8°, 341 pp. [1449]

On trouvera dans ce volume de nombreuses informations relatives aux saints et personnages vénérables des abbayes du Sud et du Sud-Est de la France.

Mans, St-Vincent. — FROGER (Abbé). *Note sur deux prieurés se rattachant au diocèse du Mans* (*Province du Maine*, XXI, 1913, p. 273-277). [1450]

La Lande-Patry (dioc. de Bayeux), dépendant de St-V. du Mans, et St-Gilles d'Alençon dépendant de l'abbaye de Lonlay.

— CHARLES (Abbé R.). Menjot d'Elbennie (Vic^{te}) *Cartulaires de l'abbaye de St-Vincent du Mans, Ordre de St-Benoit*. Premier cartulaire 572-1188. Le Mans, A. de St Denis, 1886-1913, 4°, LXXVI-478 col. + 156 pp. [1451]

Le premier cartulaire de l'abbaye de St-Vincent du Mans est un « liber traditionum » des XI^e et XII^e siècles. Le texte original, qui se trouvait à St-Germain-des-Prés à la fin du XVIII^e siècle, a disparu. On possède la copie de Gaignières. Les chartes sont au nombre de 844, s'échelonnant de 572 à 1196. Outre l'intérêt qu'elles présentent pour l'histoire des monastères, des familles et des localités du pays manceau, elles sont curieuses à étudier pour saisir sur le vif la vie religieuse et sociale de l'époque.

— GUILLOREAU (D. Léon). *L'obituaire de l'abbaye de St Vincent du Mans* (RM. X, 1914, p. 16-39). [1452]

— HEURTEBIZE (D. B.). *Monasticon Gallicanum. L'abbaye de St Vincent du Mans* (RM. X, p. 184-201). [1453]

« Abrégé de l'histoire » de cette abbaye fourni à Dom Germain (Bibl. nat. Paris, lat. 11819, p. 562-585, et copie ms. 5445, p. 7-35).

Marcigny. — MONTERDE (Abbé). *L'église du prieuré de M.* (*Bull. de la Diana*, 1913, p. 60-73). [1454]

Mas d'Aixil. — ROBERT (F.). *Un abbé du M. d'A. ignoré : X. de Beauvron* (*Bull. hist. du dioc. de Pamiers*, II, 1913, p. 279-280). [1455]

Maurmünster. — NIESCHLAG (Friedr.). *Quellenkritische und Verfassungsgeschichtliche Beiträge zur Geschichte der Mark Maurmünster in Elsass* (*Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen und den angrenzenden Gebieten*. Heft 45). Haug. Diss. Strasbourg, Heitz, 1913, 95 p. [1456]

Etude crit que de ; anciens documents de l'abbaye destinée à compléter

l'étude de E. Herr, *Die Schenkung der Mark Mauersmünster* (dans *Zeitschrift f. d. Gesch. des Oberrheins*, N. F. XXI, p. 527-600), à l'effet d'arriver à établir l'origine et l'importance de la Marche de Marmoutier et le développement des droits seigneuriaux du monastère.

Merquel, v. St-Gildas de Rhuys n. 1487.

Moissac. — H. B. *De la date de la donation à l'abbaye de M., de l'alleu de Linars et des églises de Moissac, Ste-Anastasie et Valuejols, 804* (*Revue de la Haute-Auvergne*, 1913, p. 347-349). [1457]

— LEVILLAIN (L.). *Sur deux documents carolingiens de l'abbaye de M. (Le Moyen âge*, 1914, p. 1-35). [1458]

Diplôme de Pépin I^e (818, 26 juin), qui servit à un faux daté de 843 ou 844 ; charte d'Austoricus (846, 25 mars — 848, 24 mars).

— V. Clury, n. 1427.

Montmajour. — BESSE (D.). *Quelques antiquités bénédictines. Abbaye de M.* (R.M., t. X, 1914, p. 60-64). [1459]

Reliques, extraits du nécrologue, oblation des enfants, d'après les notes de D. Estiennot.

Montreuil. St-Saulve. — RODIÈRE (Roger). *Le clocher de St-S. de M.* (Mém. de la Comm. départem. des Monuments histor. du Pas-de-Calais). Arras, Répessé, 1913, gr. 8°, 43 pp. et pll. [1460]

Mont-St-Michel. — ADAMS (H.). *Mont St-Michel and Chartres*. Boston, Hington, Mifflin, 1914, 8°, XIV-401 p. [1461]

Mozac. — LUZUV (Abbé). *Congrès archéol. de France*, LXXX^e session, p. 124-143. [1462]

Murbach. — GAVA (Jul.). *Die ehemalige Kollegialkirche St Marien und die Kapelle U. L. F. von Loreto unter besonderer Berücksichtigung der Kloster- und der Pfarrgeschichte*. Müllhausen, Oberelsäss. Verlagsanstalt, 1913, VIII-213 p. et 20 grav. [1463]

Nevers. — POUSSEAU (L. M.). *Deux anciens prieurés nivernais, Mouthiers-en-Clénon et Varennes-en-Clénon* (*Bull. de la Soc. nivern. des lettres, sciences et arts*, t. XXIV, 1913, p. 33-60). [1463 bis]

Paris. St-Germain-des-Prés. — POUFARDIN (René). *Documents relatifs au conflit de 1278 entre l'abbaye de St-Germain-des-Prés et l'Université de Paris* (*Bull. de la Soc. de l'hist. de Paris et de l'Ile-de-France*, XL, 1913, p. 187-196). [1464]

— VAUTHIER (G.). *L'église St-G.-des-P. (1791-1821)* (*Bull. de la Soc. de l'hist. de l'art français*, Paris, 1913, p. 174-183). [1465]

Paris, St-Martin-des-Champs. — JEANNEAU (Guil.). *Les grands travaux des Monuments historiques. — Le prieuré de S. M. d. Ch. (L'architecte, 1914, p. 1-5, 3 fig.)*. [1466]

— DEPIN (J.). *Recueil de chartes et documents de St-Martin-des-Champs*. I, II, Paris, Jouve, 1912-1913, 8°, 327-403 p. (*Archives de la France monastique*, Vol. 13 et 16). [1467]

Important recueil de 452 documents s'arrêtant à 1180, avec de nombreuses notes historiques, topographiques et généalogiques.

Peyrissas. — **DÉDIEU** (Jos.). *Le prieuré de P. en 1402.* (*Revue de Comminges*, XXVIII, 1913, p. 65-80). [1468]

Prieuré dép. de Lezat.

Poitiers, Ste-Croix. — **DE MONSABERT** (D. P.). *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'abbaye de Ste-Croix de P., suite.* (RM. IX, 1914, p. 373-395 ; t. X, 1914, p. 65-80, 150-166). [1469]

Calendrier, Coutumier, Nécrologe et fondations.

Puéchabon. — **BOUGETTE** (E.). *Puéchabon* (*Revue hist. du dioc. de Montpellier*, IV, 345-353, 402-412, 541-550). [1470]

Prieuré d'Aniane.

Quimperlé. — *Cartulaire de l'abbaye de Ste-Croix de Q.* Supplément aux *Annales de Bretagne*, 1913-1914, p. 357-388. [1471]

Redon. — **DE LAIGUE** (R.). *L'affaire des afféagements de R. à la fin du XVIII^e siècle* (*Revue de Bretagne*, 1914, p. 113-124). [1472]

Reims, St-Nicaise. — **DE BUSSY** (Charles). *L'église Saint-Nicaise de R., d'après les archives et des documents modernes.* Rouen, Gy, 1914, 8°, 122 pp. et 8 fig. [1473]

Reims, St-Remi. — **ROBERT** (Gaston). *La loi de Beaumont dans les domaines de St-Remi de Reims* (Travaux de l'Acad. de Reims, CXXXIV). Reims, 8°, 63 p. [1474]

L'abbaye témoigna d'une grande libéralité en accordant aux habitants des villages dépendant d'elle la charte communale de Beaumont, sauf avec des restrictions insignifiantes.

— **ROBERT** (G.). *Visite de prieurés de St-R.-de-R. en 1560 et 1561.* (*Revue de l'Champagne*, Reims, Impr. Coopérative, 1913, 8°, 47 p.). [1475]

Prieurés de Rethel, Chagny, Senuc, St-Thomas, Condes, le Chêne ; prévôts d'Echarson, Braux-St-Remi, Dhuizel, Courtisols et Louvemont.

— **DEMAISON** (L.). *L'église St-Remi-de-Reims.* Congrès archéol., Caen. Delesques, 1913, 8°, 52 pp. avec fig. et planches. [1476]

— **DEMAISON** (L.). *St-Remi* (*Guide du Congrès de Reims. Soc. archéol. de France*. Paris, Picard, 1912, 8°, p. 57-106). [1477]

St-Amand. — **SERRAT**. *Lames de plomb trouvées vers 1820, dans l'abbaye de St-Amand (Nord)* (*Bull. Soc. Antiq. France*, 1912, p. 208). [1418]

— Voir Lobbes, n. 1365.

St-Benoit-sur-Loire. — **VIDIER** (A.). *L'hôtel de St-B.-s.-L. à Paris (1258-1421).* Nogent-le-Rotrou, Daupéley, 1914, 8°, 14 p. (*Bull. Soc. hist. Paris et Ile-de-France*, t. XL, 1913, p. 204-214). [1479]

En avril 1247 ou 1248, l'abbé Jean de St-Benoit sur-Loire décida que dix moines de l'abbaye résideraient à Orléans dans le prieuré de St Gervais afin d'y étudier la théologie, et que ceux des écoliers qui se distingueraient seraient envoyés à Paris pour yachever leurs études. En 1258 et 1259 l'abbaye de Fleury acquit des terres et deux maisons à Paris pour y installer près la porte St-Jacques un collège, qui servit aussi d'hôtel à l'abbé.

— **HURT**. *La sépulture du roi Philippe I dans la basilique de St-B.-s.-L.* (*Bull. Soc. archéol. Orléanais*, t. XVI, 1913, p. 467-472). [1480]

St-Bertin. — **BIED** (O.). *Les origines de la Bibliothèque de St-Omer et*

ses deux premiers conservateurs. (*Mém. de la Soc. des Antiq. de la Morinie*, t. XXXI, 1912-1913, p. 195-232). [1481]

La plus grande partie des livres imprimés dont la bibliothèque de St-Omer fut composée, provient de l'abbaye de St-Bertin ; la presque totalité de ses manuscrits a la même origine Son organisateur et son premier conservateur fut D. Aubin, bénédictin de la congrégation de St-Maur (1747-1829). M. Bled fournit des renseignements intéressants sur les travaux de ce religieux (p. 208-217).

— BLED (O.). *Le tableau de N.-D. de Milan autrefois à St-Bertin.* (*Mém. Soc. antiq. Morinie*, XXXI, 1912-1913, p. 233-251). [1482]

Saint-Denis. LEVISON (W.). *Das Formularbuch von Saint-Denis* (NA. XLI, p. 283-304). [1483]

Maintient contre Buchner que ce formulaire a pour origine St-Denis et que la rédaction doit être placée sous l'abbé Fardulf au commencement du IX^e s.

St-Evroul.— ROSTAND (André). *Quelques documents inédits concernant l'abbaye de St-Evroul (Orne) conservés dans les papiers et les correspondances de Montfaucon* (*Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*, t. XXXII, p. 394-404, 6 fig.). [1484]

Trois lettres du prieur D. Jacques de Pronzac et deux de D. Louis Le Monnier (août-novembre, 1715).

St-Flour. — CHARVILHAT (G.). *Scœau-matrice du XIV^e s. du couvent de St-Fl.* (*Revue de la Haute-Auvergne*. Année XVI, 1914, p. 75-76). [1485]

St-Genis-des-Fontaines. — GALABERT (F.). *Note sur une inscription de l'abbaye de St-Genis-des-Fontaines (Pyrénées-Orient).* (*Bull. de la Soc. arch. du Midi de la France*, N. S. n° 42-43, 1912-1914, p. 85-88). [1486]

Inscription funéraire de l'abbé Gaubert ♦ 1234.

St-Gildas-de-Rhuys. — QUILGARS (H.). *Une dépendance de l'abbaye de St-G.-de-T. ; Le prieuré de Merquel* (*Revue Morbihanaise*, 1913, p. 65-67). [1487]

— TATTEVIN (Georges). *Une dépendance de l'abbaye de S.-G.-de-R. ; le prieuré de Merquel* (*ib.*, p. 122-126). [1488]

Prieuré dans le dioc. de Nantes.

St-Guislain. — BOUCHEL (E.). *Le prieuré et le pèlerinage de St-Guislain* (*Bull. Soc. archéol. hist. de Soissons*, 3^e série, t. XIX, 1914, p. 201-208). [1489]

St-Michel-en-l'Herm. — POIRIER (A.). *Le tombeau de l'abbé Aszon* (*Bull. de la Soc. d'Émulation de la Vendée*, LX, 1913, p. 81-84). [1490]

Découverte d'un tombeau du XI^e s.

— VILLAIN (Paul). *L'énigme de St-M.* (*Revue du Bas Poitou*, XXVI, 1913, p. 341-363). [1491]

St-Paul-lès-Beauvais. — DENIS (Dom). *Notes sur les reliques du trésor de l'abbaye du S.-P.-l.-B.* (*Mém. de la Soc. acad. de l'Oise*, XXII, 1912, p. 297-326). [1492]

St-Pierre-sur-Dive. HUNGER (V.). *L'abbaye fortifiée de St-P.-s.-D.* pendant la guerre de Cent ans. Caen, Delesques, 1914, 8°, 117 p. (*Bull.*

de la Soc. des Antiq. de Normandie, XXIX, 1913-1914, p. 43-151). Caen, Delesques, 8°, 117 p.. [1493]

— *Bible latine copiée dans l'abbaye de St-P.-sur-D. en 1279* (BEC, LXXIV, 1913, p. 743-744). [1494]

St-Romain. — DURENGUES (Chan). *L'abbaye de St-Romain* (*Revue de l'Agenais*, XII, 1914, p. 189-225). [1495]

St-Savin. SARREMÉJAN (A.). *Commission donnée au sieur de Laloubère pour mettre garnison en l'abbaye de St S. du temps de la guerre contre les Huguenots* (*Revue des Hautes-Pyrénées* (1^{er} août 1569), 1914, p. 313-314). [1496]

St-Wandrille. — LOHIER (D. F.), O. S. B. *Notes sur un ancien sacramentaire de l'abbaye de St-Wandrille* (*Mélanges d'hist. Ch. Moeller*, I, 1914, p. 407-419). [1497]

Codex du XI^e s. conservé à Rouen. L'auteur s'attache au Propre des Saints du monastère et relève les noms des Saints de Fontenelle, vénérés dans le monastère au XI^e siècle.

— Lot (Ferdinand). *Études critiques sur l'abbaye de St-Wandrille*, Paris, Champion, 1913, 8°, cxxxv-259 p. (*Bibl. École Hautes-Études*, fasc. 204), avec 9 phototyp. hors texte. [1498]

Ce volume n'est ni une histoire complète ni un cartulaire en règle ; « c'est, dit l'auteur, simplement une réunion de mémoires sortis en partie, d'une de nos conférences de l'année scolaire 1907-08 », à laquelle « on a jugé intéressant et même indispensable de joindre une analyse et une édition des actes les plus anciens concernant cet illustre monastère ». Après avoir fixé la date de fondation au 1^{er} mars 649 ou 650, M. Lot expose l'état de la fortune territoriale de l'abbaye à la fin de l'époque mérovingienne, la destruction de l'abbaye au IX^e s. et la pérégrination des religieux, la reconstitution de son domaine. Dans l'examen critique des « *Gesta abbatum fontanellensium* » et du « *Chronicon Fontanellense* », M. Lot a apporté de nouvelles données en fixant la provenance et la valeur du ms. de Bruxelles.

Dans la deuxième partie on trouve d'abord une analyse des actes cités dans les « *Gesta* » et dans les *Vitae* des saints de Fontenelle (63 actes), puis un recueil des chartes de l'abbaye du VII^e au XII^e s. (121 actes).

Sauve Majeure. LEROUX (A.). *Vidimus des priviléges accordés ou confirmés à l'abbaye de la Sauve par Henri II, roi d'Angleterre, duc de Guyenne*, (*Archives hist. du dép. de la Gironde*, XLVIII, 1912, p. 566-570). [1499]

— LEROUX (Alfred). *Documents divers* (*Archiv. hist. du dép. de la Gironde*, t. XLIX, 1914, p. 306). [1500]

Selles-sur-Cher. — AUBERT (Marcel). *L'église abbatiale de S.* (*Bull. monum.* t. LXXVII, 1913, p. 387-402). [1501]

Prieuré de Marmoutier.

Sens, St-Remy. — PROU (M.). *Le transfert de l'abbaye St-Remy de Sens à Vareilles*. Étude sur les plus anciens priviléges de St-Remy (*Bull. de la Soc. archéol. de Sens*, t. XXVII, 1913, p. 254-321). [1502]

Souvigny. — AUCOUTURIER (H.). *Souvigny*. Moulins, Crépin, 1914, 16°, 97 et pl. [1503]

— V. Charité-sur-Loire, n. 1405.

Talmond. — GARAUD (Marcel). *L'abbaye de Ste-Croix de T., en Bas-Poitou, c. 1049-1250*, d'après le Cartulaire. Etude d'hist. écon. et sur le droit du Poitou de M. A. Thèse. Poitiers, 1914, 8°, XVI-219 p. [1504]

Tierbach. — SCHEURER. *Légende du prieuré de T. trouvée dans une cassette de papiers datant de la restauration*. (*Bull. Soc. belfortaise d'Emulation*, t. XXXI, 1912, p. 173-180). [1505]

Tours St-Julien. — DENIS (L. J.). *Chartes de St-Julien de Tours (1092-1300)* (*Archiv. histor. du Maine*, XII, 2). Laval, Goupil, 1913, 8°, 138 p. [1506]

Vendôme. — DE PÉTIGNY (Xav.). *Comment fut retrouvé le cartulaire de l'abbaye de la Trinité de Vendôme* (*Bull. Soc. archéol. du Vendômois*, t. LIII, 1914, p. 49-62). [1507]

Cartulaire retrouvé dans la collection Thomas Philips à Middle Hill (Cheltenham). Aujourd'hui les cinq manuscrits provenant de Vendôme font partie de la Bibl. Nat. à Paris (Nouv. acq. lat. 940, 1935, 1936, 1939, 2415).

Verneuil. — Les Noces d'or de la profession monastique de Madame l'abbesse de l'abbaye bénédictine de Saint-Nicolas, Verneuil (Eure). 12 août 1913. Verneuil, Aubert, 1913, gr. 8°, 50 p. [1508]

Vezelay. — GERMAIN (A.). *L'église de V., St-Père sous-Vézelay*. Paris, Bloud, 1914, 16°, 61 p. [1509]

— POUSSEAU (L. M.). *Deux anciens prieurés nivernais* (*Bull. de la Soc. nivernaise des lettres, sciences et arts*, XXIV, 1913, p. 33-61). [1510]

Prieurés de Moûtiers-en-Glénon et de Varennes-en-Glénon, à Sougy, pendant de l'abbaye de Vezelay.

— BANCHEREAU (J.). *Travaux d'apiculture sur un chapiteau de V.* (*Bull. monum.* 1913, p. 403-411, 1 pl. 3 fig.). [1511]

HOLLANDE

Egmond. — MULLER (S.). *De oudste Goederenijsten der abdij van E.* (*Bijslagen en mededeelingen van het hist. genootschap.. Utrecht*, XXXV, 1914, p. 1-39). [1512]

Documents des XI-XIII^e siècles.

— HULSHOF (A.). *Egmondsche Annalen uit de XIV^e eeuw*, (ib., p. 40-82). [1513]

Annales du XIV^e siècle.

ITALIE

Monachisme italien. — LANCIOTTI (Antonio). *I falsari celebri ossia il monachismo italiano durante il medio evo*. Citta di Castello, Lapi, 1914, 8°, 248 p. [1514]

Une fumisterie historique (voir RSB. X, 1915, p. 453-454; Archivio della R. Soc. romana di storia patria, XXXVIII, 1915, p. 722-723).

— SALVI (Lorenzo). *Sul valore di un recente scritto contro il monachismo italiano del mezzo evo*. Subiaco, Tip. dei Monasteri, 1914, 12°, 44 p. [1515]

Histoire économique. — MOLTENI (Gius.). *Il contratto di masseria in alcuni fondi milanesi durante il secolo XIII.* Pavia, Mattei, 1914, 8°, 68 p. [1516]

Etude de l'organisation économique des monastères de St-Ambroise de Milan et Bobbio (O. S. B.) et de Chiaravalle (O. Cist.) qui constate l'admirable développement donné à la culture intensive du Bas Milanais par la méthode cistercienne.

Cong. de Ste Justine. — AUVRAY (L.). *Notice sur le manuscrit 1910 des Nouv. acq. du fonds latin de la Bibl. Nat.* (BEC, LXXV, 1914, p. 328-344). [1517]

Description d'un recueil de mélanges, sorte de vade-mecum à l'usage d'un religieux bénédictin de la Cong. de Ste Justine de Padoue, selon toute vraisemblance, dans la région de Gènes, vers 1490.

Frioul. — FOLIGNO (Cesare). *Di alcuni codici liturgici di provenienza friulana nella biblioteca Bodleiana di Oxford* (Memorie storiche Foro giuliesi IX, 1913, p. 292-300). [1518]

Breviaire et Graduel bénédictins du XIII^e s. ; office bénédictin du XIII^e s. écrit probablement à Hirsau.

— PARCHINI (Pio). *Vicende del Friuli durante il dominio della casa imperiale di Franconia* (Memorie storiche Foro giuliesi IX, 1913, p. 333-353). [1519]

L'auteur relève le développement des institutions bénédictines aux XI^e et XII^e s. : fondation des abbayes de Millstatt, Arnoldstein, St Peter et Carinthie, St-Lambrecht, Moggio, Rosazzo, Beligna (restauré).

Albenga. — SAVIO (F.). *San Calocero e i monasteri di Albenga e di Civate* (RSB. IX, 1914, p. 44-59, 103-108). [1520]

Aquila. — DE BARTHOLOMEIS (V.). *Prose e rime Aquilane del secolo XIV* (Bull. della R. Dep. Abruzzese di storia patria, 1914, p. 7-76). [1521]

Constitutions des moniales bénédictines de Ste-Croix près la porte de Lavareto, du XIV^e s. Ces bénédictines, qui portaient l'habit de Cîteaux, étaient sous la juridiction du chapitre métropolitain.

Bénévent, Ste-Sophie. — Cf. Cassiodore, n° 1216.

Bobbio. — WILMART (D. André). *Benedictiones Bobienses* (Bull. d'anc. litt. et d'archéol. chrétiennes, 15 juillet 1914, t. IV, p. 176-187). [1522]

Publication de cinq pièces liturgiques du Cod. G. V. 26 de Turin, VII^e s., ff. 60^v-61^v, d'origine wisigothique.

— CIPOLLA (Carlo). *Une visite a B. Bobbio*, Cell, 1914, 8°, 28 p. [1523]

— MORIN (D. G.). *D'où provient le missel de B?* (RB, XXI, 1914, p. 326-332). [1524]

Le texte du missel de Bobbio doit provenir de la Septimanie, (Narbonnaise I^{re}).

Casauria. — COLAROSSI-MANCINI (A.). *Sempre a proposito di Frate Giacomo scultore* (Rivista Abruzzese di scienze, lettere ed arti, 1913, p. 352-357). [1525]

L'ambon de St-Clément de Casauria aurait été sculpté au XII^e s. par Fr. Jacques, natif de Poppleto (auj. Coppito).

— PICCIRILLI (P.). *Il confiteor di A Colarossi-Mancini e l'ambone di S. Clemente in C.* (ib., p. 477-485, 1 fig.). [1526]

Article polémique.

Cava. — MARTINI (D. M.). *Il feudalismo e i monasteri Cavensi in Sant' Agata di Puglia (Apulia)*, III, 1912, p. 99-114; 1913, p. 137-169. [1527]

— MARI (G.). S. J. *La badia benedettina della Trinità di Cava (Civ. catt.)*, 15 août 1914, p. 446-467; 29 sept. 1914, p. 698-711. [1528]

Coup d'œil sur la vie littéraire et artistique.

Cesena. — *La Madonna del Monte*. Bollettino ufficiale del Comitato promotore per le feste centenarie della incoronazione della Madonna del Monte presso Cesena, 1814-1914; déc. 1912 - avril 1914, 17 fascicules. [1529]

Le 1^r mai 1914 ramenait le centenaire du couronnement de la Vierge du Mont près Cesena par Pie VII, au retour de sa captivité et de son exil. Les moines du monastère et le clergé diocésain se sont unis pour fêter le souvenir de cet événement, auquel ils prenaient un intérêt d'autant plus vif et légitime que le saint Pontife, fils de St Benoît, avait passé ses premières années de vie religieuse dans le monastère qui domine sa ville natale. Divers articles sont consacrés à l'histoire de l'église, au culte de Marie à Cesena, aux souvenirs de Pie VII, à l'abbé D. Boniface Krug.

— *S. Maria del Monte*. Note di religione, di storia e di arte. Ricordo delle Feste Centenarie 1814-1914. Cesena, Biasini-Tonti, 1914, 4°, pp. 100 avec grav. [1530]

— GRIGIONI (Carlo). *Un secolo di operosità artistica nella chiesa di S. Maria del Monte presso Cesena (Rassegna bibliografica dell'arte italiana)*, 1913, 152-156; 1914, p. 1522. [1531]

Travaux exécutés vers 1530-1537, par les frères Bossi, sculpteurs lombards.

Farfa. — GREGORIO DI CATINO. *Il regesto di Farfa*, pubblicato dalle R. Soc. Rom. de storia patria a cura di I. Giorgi e U. Balzani. Vol. I. Roma, tip. del Senato, 1914, 4° XLVII-CLII-37 p. [1532]

Ce volume termine la publication du Regeste de Farfa. On y trouve une étude d'U. Balzani sur les documents historiques de Farfa et Grégoire de Catino, et une autre d'I. Giorgi sur la paléographie de Farfa, la bibliothèque et les archives de ce monastère.

Forlimpopoli, S. Rufilo. — RICCI (Luigi). *S.-Ruffilo in F. Forli*, Valbonesi, 1914, 12, p. 28. [1533]

• Ancienne abbaye bénédictine supprimée le 5 février 1847.

Gènes, S.-Benigno di Capofaro. — SALVI (G.) O. S. B. *Le origini e i primordi della Badia di S.-Benigno di C.* (RSB. IX, 1914, p. 109-131). [1534]

Monastère fondé à Gènes en 1121 par des moines de Fruttuaria, supprimé en 1798.

— SALVI (G.) O. S. B. *La Badia di S. Benigno di C. a Genova*, verso li decadenza 1300-1421, (RSB. IX, 1914, p. 339-360; X, 1915, p. 50-71, 204-224; XI, 1916, p. 59-82). [1535]

Dépendance de Fruttuaria, le monastère gênois en 1312 ne compte plus qu'un abbé et six moines. C'est une époque de décadence assez générale, et ici, les dépendances en Corse, en Lombardie, les forces vives, paralycent

l'action de Capodifaro, expose d'ailleurs aux luttes intestines qui troublent Gènes. Uni en 1421 au monastère de Cervara, renommé alors pour sa discipline, Capodifaro reprit une nouvelle vie. Plus tard Cervara s'unit à la congrégation de S^e Justine.

Gènes. St-Julien. — SCHRODE (L.) *Das Kloster S. G. d' A. bei Genua* (SMGBO, 1914, XXXV, 523-525). [1536]

Mantoue. — TORELLI (P.) *Regesto Mantovano. Le carte degli archivi Gonzaga e di stato in Mantova e dei monasteri Mantovani soppresso* (Archivio di stato di Milano). Vol I (*Regesta chartarum Italiae*, 12). Rome, Loescher, 1914, 8°, XV-437 p. [1537]

Milan. — ROSSI (Ismaele). *La chiesa di San Maurizio in Milano. Il Monastero Maggiore e le sue due torri*. Milano, 1914, 8°, 204 pp. et 88 grav. [1538]

Monastère de moniales bénédictines, dont la fondation est attribuée à Didier, roi des Lombards, supprimé en 1798.

Mileto. — PITITTO (F.) *La badia della Trinità in Mileto*. (Archivio stor. della Calabria II, 1914, p. 381-384). [1539]

Abbaye fondée par le C^te Roger, en 1063.

Mont-Cassin. — PALMAROCCHI (R.) *L'abbazia di Monte-Cassino e la Conquista Normanna*. Roma, Loescher, 1913, 8°, XX-268 p. ; voir comptrendu de M. Schipa, dans RSB., VIII, 1913, p. 429-432. [1540]

L'histoire de l'abbaye du Mont-Cassin, dans ses rapports avec la conquête normande, est un chapitre des plus intéressants de l'histoire politique et économique de l'Italie méridionale pendant les XI^e et XII^e siècles. D'un simple monastère où les moines vivent du travail de leurs mains, uniquement préoccupés du salut de leurs âmes et du bien religieux et moral des populations d'alentour, le Mont-Cassin devient une puissance politique et sociale qui pèse d'un grand poids dans les transformations du monde italien, successivement protégée par les Lombards et les Carolingiens, s'élevant et gardant son autonomie au gré de ses intérêts entre Bysance, la Papauté et l'Empire, gravitant forcément autour des ducs normands, dont il profite, jusqu'au jour où la main de fer de Roger II réduit ses abbés au rôle de barons, puissants certes, mais soumis.

Ce serait une erreur de croire que la protection accordée par les Empereurs ait fait du Mont-Cassin comme un appui de l'influence impériale en Italie. Le Mont-Cassin en profita mais sans lier sa cause à la leur. Il resta en excellents termes avec les princes lombards de Bénévent et de Salerne, s'efforçant de sauvegarder son indépendance, mais se liant avec eux pour affaiblir la puissance de Bysance. La conquête normande trouva une Italie divisée, affaiblie, une aristocratie indigène avide d'indépendance, des populations fatiguées de passer d'une domination sous une autre et ne demandant que la sécurité et le bien-être. La conquête se fit sans secousse par l'organisation économique et sociale du pays ; peu à peu la société reçoit sa forme féodale, avec sa subordination de devoirs et d'obligations.

Les documents manquent pour se faire une idée exacte de l'état des domaines du Mont-Cassin avant la conquête normande et de la situation des

tenanciers : il faut procéder par comparaison. A mesure que le domaine s'accroît, les rapports entre les tenanciers et les propriétaires se modifient. Les travailleurs autonomes se multiplient et leurs redevances sont fixées par contrat ; le cens est surtout monétaire au XI^e siècle ; ce qui explique la présence de capitaux disponibles dans l'abbaye et le développement du commerce libre pour l'écoulement des produits des terres affermées par le monastère. Le domaine de l'abbaye est étendu, absorbant les terres des petits propriétaires, s'annexant de nombreux monastères et églises. C'est à cette époque que se produit un nivellement dans la classe agricole, tandis que s'élève celle des « milites » qui va arrêter ce mouvement d'émancipation. Curieuse est la caractéristique de l'abbé Didier, le futur Victor III. Ce serait moins un réformateur qu'un baron puissant, chef militaire et diplomate temporisateur même vis-à-vis d'Henri IV, arbitre entre les partis, politique réaliste, ayant tout préoccupé de sauver et d'assurer la puissance du Mont-Cassin.

En s'approchant du milieu du XII^e siècle la situation change : Roger II a consolidé sa puissance dans l'Italie du Sud, le Mont-Cassin perd son indépendance et devient un des grands feudataires du nouveau royaume. La situation du domaine et des personnes se modifie par l'introduction d'une féodalité nettement réglée : organisation des « milites » détenteurs des « rocche », diminution de la vie commerciale, paralysie de la vie agricole, appauvrissement général. Dans l'intérieur du monastère l'abbé est devenu un grand propriétaire, entraîné par la force des choses à se lancer dans le tumulte des affaires politiques. Les liens de dépendance et d'affection se sont relâchés entre l'abbé et les moines : ceux-ci revendiquent aussi l'indépendance dans l'administration de leurs biens. Les abbés ont besoin d'une milice pour soutenir leurs droits et leur prestige : ils s'entourent de fidèles appelés de toutes les parties de l'Italie et favorisent leur établissement dans les domaines du monastère. Mais par là même ils créent une classe de vassaux turbulents et exigeants, qui accéléreront la décadence de l'agriculture.

Dans l'annexe I, l'auteur étudie l'administration intérieure du monastère : charges claustrales, division et revenus des offices, relations avec les filiales dont les liens se relâchent à partir du milieu du XII^e siècle. L'annexe II étudie les exemptions, les priviléges et l'administration patrimoniale au Mont-Cassin, et montre l'établissement graduel de l'autonomie économique et politique du monastère.

— LOEW (E. A.) *The Beneventan Script.* Oxford, 1914, 8°, 384 p. [1541]

L'écriture bénéventine, dont les origines connues datent de 779, a pour apogée les XI^e et XII^e siècles et semble finir à l'an 1295. Son centre principal est le Mont-Cassin, de sorte qu'on eût pu l'intituler à bon droit : l'écriture cassinienne.

MONTELABATE. — FROCCA (Lorenzo). *Chiesa e abbazia di S. M. di Valdiponte detta di M.* (*Bullettino d'Arte del Ministero della P. Istruzione*, 1913, p. 361-378, 15 fig. 2 pl.). [1542]

Ancienne abbaye près de Pérouse : la crypte, qui semble représenter

l'église ancienne, est du VIII^e ou IX^e siècle. L'église actuelle date du XII^e siècle ; ses voûtes de 1318.

Naples. Sta Patrizia. — GALLO (A). *L'obituario del monastero benedettino di Santa Patrizia di Napoli* (RSB. IX, 1914, p. 26-43). [1543]

Monastère de Bénédictines dit auparavant des SS. Nicandre et Marcien.

Praglia. — FORNAROLI (G.). *L'abbazia di P.* (*Arte Cristiana* II, 1914, p. 115-122). [1544]

Notes historiques et artistiques.

Rieti, St-Sauveur. — SCHUSTER (D. Ild.), O. S. B. *Il monastero imperiale del Salvatore sul Monte Letenano* (*Archivio della R. Soc. Rom. di Storia patria*, XXXVII, 1914, p. 393-451). [1545]

Avec toute la patience qui le distingue, avec une érudition justement appréciée, l'auteur de nombreux travaux sur l'antique abbaye de Farfa a tenté de reconstituer l'histoire du monastère impérial de St-Sauveur le Majeur, près de Rieti, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Fondation de pieux étrangers (735), placé sous le patronat Lombard, puis monastère royal, St-Sauveur a été un centre de vie monastique, à l'égal de Farfa, de St-Vincent au Vulture, du Mont-Cassin. Des liens étroits l'unissent à Farfa. Comme Farfa et Subiaco, il accepta les coutumes clunisiennes ; comme Farfa il subit les conséquences désastreuses des luttes entre la Papauté et l'Empire. La discipline baisse et les vassaux du monastère, soutenus par la commune de Rieti, rendent la vie difficile aux habitants du monastère. La commande opère son œuvre là comme ailleurs : les revenus des propriétés monastiques deviennent le point de mire des ambitions. Peu à peu le monastère est dépouillé de ses dépendances et de ses droits. L'incorporation à la congrégation cassinienne fut combattue par un commendataire. Urbain VIII supprima l'abbaye, dont les biens servirent à doter quelques collégiales et un séminaire abbatial. On laissa tomber les bâtiments en ruines. En appendice l'auteur republie, en corrigeant le texte, un document du milieu du XI^e siècle, relatif aux coutumes liturgiques de St-Sauveur.

Rome. St-Paul. — FROTHINGHAM (A. L.). *A Syrian artist author of the bronze doors of St. Paul's Rome*. (*Archaeological Institute of America, American journal of archaeology*, XVIII, 1914, p. 484-491). [1546]

— PESARINI (S.). *La basilica di San Paolo sulla via Ostiense prima delle innovazioni del secolo XVI* (*Studi Romani*, 1913, p. 386-427). [1547]

S. Eutizio. — CAROCCI (G.). *La Badia di S. Eutizio presso Norcia*. (*Arte e storia*, 1914, p. 39-46, 5 fig.). [1548]

S.-M. delle Grotte. — *Le pitture benedettine di S.-M. delle Grotte presso le sorgenti del Volturno*. (*Rassegna d'arte degli Abruzzi e del Molise*, 1913, p. 47-54, 3 fig.). [1549]

S. Matteo di Castello. — INGUANEZ (M.). *O. S. B. Notizie sul monastero di S. Matteo di Castello a Servorum Dei presso Montecassino* (RSB., IX, 1914, p. 15-25). [1550]

Extrait de la préface du Cartulaire signalé, n° 1037.

Saint-Sauveur. Voir *Rieti*.

[1551]

S. Trinita in Alpi. — TARANTI (Umberto). *L'abbazia di S. Trinita in Alpi presso Arezzo.* (*Arte e storia*, 1913, p. 353-354, 4 fig.) [1552
Abbaye ruinée du XI^e siècle, genre clunisien.]

Sesto, S.-M. — DEGANI (Em.). *Per nozze Asquini-Panciera di Zoppola.* Udine, Moretti, 1914, 4^o, 12 p. [1553]

Nomination de Frédéric de Nicolussio, de la famille des seigneurs de Attimis, comme successeur de l'abbé Michel de Neuro, par Urbain VI (26 oct. 1384). V. *Riv. stor. ben.* IX, 1914, p. 287-288.

Subiaco. — Necrolo-gium Congregationis Casinensis a Primaeva obser-vantia O. S. B. jussu Capituli generalis anno 1912, editum. Sublaci, typis Proto-Coenobii, 1913. [1554]

— Catalogus Monachorum O. S. B. Cong. Casinensis a P. O. per provincias et monasteriorum familias dispositus, editus per Capitulum ge-nemale celebratum A. D. 1912. Sublaci, typis Proto-Coenobii, 1913. [1555]

Trevi. — *Ricognizione canonica del corpo della serva di Dio M. Luisa Prosperi, abbadessa O. S. B.* (*Il Sacro Speco*, XX, 1914, p. 120-122). [1556]

Le 6 juillet 1914 a eu lieu la reconnaissance canonique du corps de D^e Louise Prosperi, décédée le 12 septembre 1847, abbesse des Béné-dictines de Trevi, en vue du procès de béatification.

Vallegloria. — LAZZERI (P. Zeffirino) O. F. M. *L'antico monastero di V. vicino a Spello.* Arezzo, Tip. cooperativa, 1913, 8^o, 87 p. [1557]

Monastère fondé en 1213-1215 d'après l'institut de S. Damien. On n'y accepta jamais la règle de Ste-Claire, ni celle d'Urbain IV, mais on con-serva celle de S. Benoît avec la formule du card. Hugolin.

— FALOCI-PULIGNANI. *Le Clarisse di V. a Spello* (*Miscellanea Fran-cescana*, XIV, 1913, p. 185-170). [1558]

Venderst. — LEGÉ (Vinc.). *L'abbazia di V. e l'alte valli della Barbera.* Cenni storici. Tortona, Rossi, 1914, 8^o, 40 p. [1559]

Abbaye datant de l'époque lombarde.

SUISSE.

Généralités. BOLSTERLI (Franz). *Die rechtliche Stellung der Klöster und Kongregationen in der Schweiz.* Einsiedeln, Benziger, 1913, 8^o, VIII-208 p. [1560]

Agaune. — BESSON (M.). *Monasterium Acaunense. Études critiques sur les origines de l'abbaye de St-Maurice-en-Valais.* Fribourg, Fragnière, 1913, 8^o, VIII-210 p. [1561]

La première église, où furent déposées les reliques des martyrs d'Agaune, fut desservie par des clercs. Le roi burgonde Sigismund l'érigea en monas-nastère qui fut inauguré le 22 septembre 515. La *Regula Tarnatensis* n'était pas celle des moines d'Agaune.

Disentis. — SCHUMACHER (P. Adalgoth). *Album Disentinense oder Verzeichnis der Aelte und Religionen des Benediktiner-Stiftes D.* Eine Fest-gabe auf die Jubelfeier seines dreizehnhundertjährigen Bestehens 614-1914. Disentis, Condran ; Selbstverlag des Stiftes, 1914, 8^o, XII-139 p. [1562]

Einsiedeln. — RINGHOLZ (O.). *Elsass-Lothringen und Einsiedeln in*

ihren gegenseitigen Beziehungen dargestellt. Einsiedeln, Benziger, 1914,
103 p. et 53 gr. [1563]

— HELBLING (P. Magnus), O. S. B. *Diarium des Einsiedler-Konventuals P. Josef Dietrich 1681 bis 1692 unter Fürstabt Augustin Reding* (Mitteil. des hist. Ver. des Kantons Schwyz, XXIII). Schwyz, Steiner, 1913,
8°, 123 p. [1564]

— LINDE (O.). *Ein Aachener und Einsiedler Pilgerzeichen und andere Bleigusstüche* (Badische Heimat, I, 1914, 106-111). [1565]

— BANZ (Dr P. Romuald). *Die « Akademien » am Einsiedler Gymnasium.* Ein Stück Schulgeschichte Beigabe zum Jahresbericht 1915/16). Einsiedeln, Benziger, 8°, 118 p. [1566]

Tout le monde est d'accord pour reconnaître l'utilité et l'importance des cercles d'études, des académies littéraires dans les établissements d'instruction. L'Ecole d'Einsiedeln a eu ses académies dès 1843, mais l'activité de l'Académie mariale, à partir de 1858, devient remarquable. Le R. P. Dr Romuald Banz en raconte l'histoire, en expose le fonctionnement et l'utilité. Il en fait connaître les séances publiques et les travaux. L'index des exécutions dramatiques, des travaux littéraires, historiques, philosophiques, etc., est réellement instructif.

— BANZ (D. Romuald). *P. Bernard Benziger, O. S. B. Lebensbild eines Ordensmannes und Erziehers.* 1 Tl. Avec portrait. (Beigabe zum Jahresbericht der Stiftsschule Maria Einsiedeln im Studienjahr 1912/1913). Einsiedeln, Benziger, 1913. 8°, 124 p. [1567]

Biographie d'un moine d'Einsiedeln décédé le 31 mai 1903, qui pendant 34 ans remplit avec zèle et succès l'office de préfet des internes. Grâce au journal intime du P. Bernard, à des correspondances et à des souvenirs personnels, l'auteur a pu donner une biographie détaillée sur l'enfance, la vie d'étude, et les premières années de la vie religieuse. Les événements importants sont rares ; raison de plus pour l'auteur de s'attacher à faire connaître la vie intérieure de son frère.

— BANZ (Dr P. Romuald). *Rector I^r P. Benno Kühne, O. S. B.* (Beigabe zum Jahresbericht... 1916/1917). Einsiedeln, Benziger, 1916/1917, 8°, 111 p. [1568]

C'est encore une bien intéressante biographie que celle du successeur de Dom Gall Morel dans la direction de l'Ecole abbatiale d'Einsiedeln, D. Benno Kühne, décédé le 6 décembre 1916. Homme de devoir, de piété et de science, il a su maintenir l'Ecole d'Einsiedeln à une hauteur enviable. Philologue de valeur, philosophe et historien, D. Benno unissait à une grande érudition une solide piété et la simplicité qui fait le charme de la vie de famille. Sa vie est un programme, et on trouvera dans les pages que lui a consacrées son frère bien des appréciations intéressantes sur le rôle des humanités, sur la façon dont il entendait l'enseignement classique et l'éducation.

Engelberg. — *Angelomontana.* Blätter aus der Geschichte von Engelberg. Jubiläumsgabe für Abt Leodegar II Gossau, Cavelti, 1914. 8°. IV-501 p. [1569]

A l'occasion du jubilé sacerdotal de 50 ans de leur abbé, les moines d'Engelberg ont publié un recueil de travaux relatifs à l'histoire de leur monastère, qui fait le plus grand honneur à l'esprit scientifique qui anime cette communauté. La variété et la solidité de ces travaux font de ce recueil une importante contribution à l'histoire d'Engelberg. En voici une rapide analyse.

I. Dr P. Sigisbert Curti. *Die Streitschrift des sel. Abtes Berchtold von Engelberg* (p. 1-175). A la fin du XII^e siècle, il surgit une controverse sur la question de savoir si les âmes des justes morts avant le Christ dans les Limbes devaient attendre l'heure de leur rédemption ou étaient admises aussitôt à la vision de Dieu.

La polémique entre Hugues, abbé de la Toussaint à Schaffhouse, et Burchard, abbé de St-Jean dans le Thurtal, semble bien indiquer que cette question agitait les esprits dans le monde des théologiens. L'abbé Berthold d'Engelberg prit part à la lutte en combattant l'abbé Burchard dans un opuscule publié ici pour la première fois d'après le ms. 358 d'Engelberg.

D. Sigisbert Curti donne d'abord une analyse minutieuse de cet opuscule, puis il en fait ressortir l'importance pour l'histoire des débuts de la scolastique en examinant la méthode employée dans l'exposé et la discussion des questions théologiques. Berthold était connu comme un abbé de premier ordre ; cet opuscule témoigne de sa haute valeur littéraire et de la vie intellectuelle qu'il fit régner dans son milieu.

II. P. Leodegar Hunkeler. *Ein Charwochebüchlein aus dem Engelberger Frauenkloster* (p. 177-200, avec 2 impressions coloriées). Le ms. 241 d'Engelberg contient une « expositio ascetica officiorum divinorum » de la Semaine Sainte, de Pâques et de Noël, provenant du monastère des Bénédictines d'Engelberg, aujourd'hui transférées à Sarnen. Ce petit traité témoigne de la vie spirituelle des religieuses dans ses rapports avec la liturgie. Deux planches reproduisent les images gravées coloriées du manuscrit.

III. Dr P. Augustin Benziger. *Der Dichter P. Marianus Rot* (1597-1663) (p. 201-273). La Suisse est la terre privilégiée des drames religieux, dont les plus anciens proviennent des abbayes d'Einsiedeln et d'Engelberg. Le P. Marien Rot fut un auteur fécond en dialecte alaman. On a de lui : 1) le Löwenspiel ; 2) Job ; 3) Kunst wol zu stärben ; 4) Panis eucharisticus ; 5) Joseph ; 6) Lucretia ; 7) Schöne Nachpurschaft ; 8) Bäterschül ; 9) des poésies. C'est un compositeur de mérite, dont la langue poétique se distingue par une grande correction.

IV. Dr P. Ignaz Hess. *Der Klosterbau in Engelberg nach dem Brände von 1729* (p. 275-393, avec 8 pl.). Étude historique et architectonique sur la reconstruction du monastère.

V. P. Franz Huber. *Die Pflege der Kirchenmusik im Stifte Engelberg während des 17. und 18. Jahrhunderts* (p. 395-429). Étude sur la musique et les moines compositeurs, avec spécimens.

VI. Dr P. Bonaventura Egger. *Aus den letzten Tagen der freien Herrschaft Engelberg* (p. 431-461). Page intéressante et instructive sur l'intro-

duction de la liberté française en 1798 à Engelberg, où le peuple se laissa payer de mots, croyant arriver au bonheur par la suppression de la souveraineté du monastère.

VII. Dr P. Plazidus Hartmann. *Die Ex-libris des Stiftes Engelberg* (p. 463-469, et 12 reprod.). La plus ancienne marque est de 1480 ; le plus ancien ex-libris imprimé date de l'abbé Placide Knüttel (1630-1658).

VIII. P. Bernhard Büsser. *Die Restaurierung des Engelberger Reliquienkreuzes* (p. 471-483, et 4 pl.). Reliquaire du commencement du XIII^e s., restauré en 1908.

IX. Dr P. Konrad Löttscher. *Die Erforschung der Flora von Engelberg* (p. 485-501).

Münster. — THAIER (P. Albuin), O. Cap. *Karl der Grosse und seine Stiftung in Graubünden* (SMGBO, XXXV, 1914, p. 46-55). [1570]

Monastère de Saint-Jean de Münster, d'abord occupé par des moines, puis par des Bénédictines qui s'y sont perpétuées.

Rheinau. — STÜCHELI (P. Bonifaz), O. S. B. *Die Aufhebung des Stiftes R.* (*Revue d'hist. eccl. Suisse*, VIII, 1914, p. 111-123). [1571]

Monastère supprimé le 2 mars 1862, par le grand conseil du canton de Zurich ; une des glorieuses victoires du libéralisme suisse.

St-Gall. — BIKEL (H.). *Die Wirtschaftsverhältnisse des Klosters St-Gallen von der Gründung bis zum Ende des XIII Jahrh.* Eine Studie. Mit einem Plan des Klosters St-G. Fribourg-en-Br., Herder, 1914, 8°, XXII-352 p. [1572]

La fondation colombanienne de St-Gall prit un essor remarquable à partir de l'introduction de la règle bénédictine, sous l'abbé Otmar en 747 ou 748. Le développement économique de l'abbaye dura jusqu'au milieu du X^e siècle. A la différence d'autres anciens monastères, le domaine de St-Gall ne s'est pas constitué par une importante dotation à son origine ; c'est par dons, cessions de terres, dérolements, parfois aussi par échanges, achats ou ventes, que ce domaine s'est formé et agrandi. Les donations se firent en partie contre rente viagère ou acceptation dans la communauté, en partie par précaires. C'est donc un domaine disséminé en plusieurs régions que celui de St-Gall. L'administration en est la même que partout ailleurs : celui de la villication et de la consommation sur place. A côté des officiers monastiques, il y a des laïques. La « familia » comprend les ouvriers, les colons, les employés. Ceux-ci donnent naissance à la classe des « ministérielles ». Le personnel monastique se recrute dans la caste libre ; du 10^e au 13^e s. on n'y reçoit que la noblesse. La décadence de la discipline, les défauts d'un système économique qui a vieilli, les inféodations aux ministériaux, les usurpations de la noblesse, le train princier des abbés amenèrent graduellement la décadence économique du monastère, que deux abbés énergiques au XIII^e siècle, Conrad de Bussnang (1226-39) et Bertold de Falkenstein (1244-72), purent momentanément conjurer. La féodalité avait ruiné l'esprit monastique, St-Gall n'était plus qu'une préhende pour un certain nombre de fils de famille. Il faut attendre le renouveau bénédictin appuyé par le concile de Constance

pour assister au relèvement de St-Gall, surtout après son incorporation à la congrégation helvétique.

— MEIER (P. Gabriel). *Das Kloster St-Gallen in der Reformationszeit* (*SMGBO*, XXXV, 1914, p. 125-130). [1573]

Compte rendu des ouvrages de Th. et de J. Müller.

— MÜLLER (Theod.). *Die St-Gallische Glaubensbewegung zur Zeit der Fürstäbe Franz und Kilian (1520-1530)*. (*Mitteil. zur Vaterl. Gesch.*, XXXIII, St-Gallen, 1910, p. 1-VIII, 1-239). [1574]

— MÜLLER (Jos.). *Die Tagebücher Rudolf Sailers aus der Regierungszeit der Äbte Kilian German und Diethelm Blarer (12 Aug. 1529-20 Nov. 1531)* (*ib.*, p. 241-551). [1575]

— BÜTLER (P.). *Der Streit der Stadt St-Gallen mit Abt Ulrich Rösch wegen Verkehrs- und Besteuerungsprivilegien, 1487* (*Anzeiger f. Schweizer. Gesch.* XLIV, 1913, p. 434-448). [1576]

— *Liturgiegeschichtliche Quellen*. Heft. 1/2. P. KUNIBERT MOHLBERG, O. S. B. *Das fränkische Sacramentarium Gelasianum in alamannischer Ueberlieferung* (Codex Sangall. N° 348). St-Galler Sakramenter-Forschungen I. Münster i. W., Aschendorff, 1918, 8°, CII-292 pp. et 2 pl. [1577]

Edition critique du Sacramentaire Gélasien de la recension franque dans la tradition alamannique du Codex 348 de St-Gall, dont l'origine est placée par l'éditeur aux environs de 800, peut-être entre 790 et 810, et qui doit provenir d'un scriptorium de Coire, sans qu'on puisse cependant l'attribuer avec certitude à l'église de St-Lucius.

Après avoir exposé l'histoire du groupement textuel des manuscrits des sacramentaires romains, ce qui permet à l'éditeur de rappeler les mérites de Ad. Ebner et d'E. Bishop, D. Mohlberg fait connaître les manuscrits qui contiennent la recension franque du Gélasien, donne l'histoire du ms. 348 dans la littérature liturgique, paléographique et artistique, décrit son contenu, discute la question de son intégrité, en étudie la langue, l'écriture. L'édition est faite avec beaucoup de soin ; grâce à la numérotation donnée aux oraisons, il est facile d'utiliser l'index pour confronter les textes parallèles dans d'autres publications.

Zürich. — STEINMANN (R.). *Das Fraumünster in Z. Zürich*, Just. Orell Füssli, 1913, 8°, 152 p. [1578]

BULLETIN D'HISTOIRE BENEDICTINE

JUILLET-OCTOBRE 1920.

I. MONACHISME PRIMITIF. — GÉNÉRALITÉS.

Ascèse. BOVER (J. M.). *La Ascética de S. Pablo.* Barcelona, Tip. catal., 1915, 200 p. [1579]

— DEISSNER (K.). *Paulus und die Mystik seiner Zeit.* Leipzig, Deichert 1918, 8° IV-123 p. [1580]

L'auteur attaque surtout les théories de Reitzenstein sur l'influence que la mystique hellénique aurait exercée sur S. Paul ; celui-ci l'a combattue dans ses adversaires de Corinthe.

— POURRAT (P.). *La spiritualité chrétienne. Des origines de l'Église au moyen-âge.* 3^e éd. Paris, Lecoffre, 1919, 16°, XII-502 p. Prix : 5 frs. [1581]

J'appellerais volontiers ce petit volume un résumé d'histoire monastique, envisagée au point de vue de la théologie ascétique et mystique, car c'est surtout la spiritualité monastique qui fait le fond de la littérature ascétique des dix premiers siècles. Ce n'est assurément qu'un résumé, une première ébauche susceptible de perfectionnements et de développements, mais, déjà, tel qu'il est, cet inventaire, ce guide est appelé à rendre de grands services.

« Faire connaître, dit l'auteur, les auteurs spirituels anciens, exposer leur doctrine d'après leurs écrits et d'une manière suffisamment étendue pour en donner une idée précise, grouper et caractériser les divers enseignements ascétiques et mystiques de chacune des périodes étudiées, tel a été mon but.

« En suivant l'ordre chronologique, j'ai synthétisé la doctrine spirituelle des écrits du Nouveau Testament, -- le code divin de l'ascétisme -- celle des Pères Apostoliques, de leurs successeurs immédiats, et des moines du quatrième et du cinquième siècles. Viennent ensuite les controverses pélagiennes dont l'influence sur l'ascétisme a été considérable, et qui nous ont valu, dans une certaine mesure, l'admirable spiritualité de saint Augustin, où se trouve la plus vivante expression de l'âme de cet incomparable docteur. A la fin de l'âge patristique, le monachisme occidental prend un essor extraordinaire ; saint Benoît de Nursie et les nombreux législateurs monastiques de cette période condensent leur doctrine ascétique dans leurs règles. En Orient, à l'aurore du M. A., les institutions monastiques

1. Sigles des Revues le plus fréquemment citées : AB. Analecta Bollandiana. — BM. Benediktinische Monatschrift. — CC. Cistercienser-Chronik. — DR. Downside Review. — NA. Neues Archiv. — RB. Revue bénédictine. — RM. Revue Mabillon. — RSB. Rivista storica Benedettina — SMGBO. Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinenordens.

acquièrent leur forme définitive, conformément à la règle de saint Basile, et produisent une nuée d'hagiographes et d'écrivains spirituels dont plusieurs sont restés célèbres. »

Certes ce petit volume sera une révélation pour beaucoup, et on lira avec fruit l'exposé synthétique de la doctrine des grands législateurs monastiques et de saint Augustin. A partir de S. Benoît l'exposé est plus historique que théologique ; il y a là une lacune à combler. L'école spirituelle du haut moyen-âge commence avec saint Benoît, et les monastères s'abreuvant au double courant des écrits de saint Augustin et de saint Grégoire, mais il se crée une spiritualité qui s'inspire de l'esprit de compunction profondément inculqué par saint Benoît. Cet enseignement mérite d'être approfondi et ses applications dans tous les écrivains de la grande famille monastique et dans les vies des saints et les chroniques, valent la peine d'être relevées. C'est tout un champ encore inexploré.

— CHASTONAY (P. v.). *Zur Gesch. des Aszetentums (Stimmen der Zeit, 1915, t. LXXXIX, p. 270-280).* [1582]

— BICKEL (E.). *Das aszetiche Ideal bei Ambrosius, Hieronymus und Augustin. (Neue Jahrbücher f. das klassische Altertum. XXXVII (1916), p. 437-474).* Leipzig, Teubner, 1916, 8°, 38 p. [1583]

Les protestants semblent avoir de l'ascèse un concept assez différent de celui des catholiques. Ceux-ci croient à la divinité du Christ, au principe générateur de la vie par la grâce du Christ dans les âmes. Les protestants s'arrêtent davantage aux formes extérieures, qu'on peut retrouver dans la philosophie grecque, la gnose et les religions étrangères au christianisme, et aux effets sociaux que l'ascèse peut produire. C'est à tort qu'ils distinguent l'ascèse évangélique de l'ascèse monastique, celle-ci n'étant que le développement naturel et l'organisation sociale de la première. Assurément il y a des nuances entre les différentes classes d'ascètes, nuances provenant du caractère, de l'éducation, du milieu; et ces nuances se retrouvent dans les grandes personnalités qui ont nom : Ambroise, Jérôme, Augustin, mais, pour expliquer les tendances ascétiques de ces grands docteurs, on a moins besoin de recourir à la Stoa, à la philosophie antique qu'à l'Évangile de l'Homme-Dieu, dont l'Église perpétue l'œuvre rédemptrice ici-bas.

— BENOIT (P.). *La vie des clercs dans les siècles passés. Etudes sur la vie commune et les autres institutions de la perfection au sein du clergé depuis J.-C. jusqu'à nos jours.* Paris, Bonne Presse, 1915, 8° XIII-592 p. [1584]

Vierges. STECK (R.). *Geistliche Ehen bei Paulus (1 Kor. 7, 36-38). (Schweizer. Theolog. Zeitschrift, t. XXXIV, p. 177-189).* [1585]

L'auteur découvre, dans le passage en question, ce qu'on a appelé le « Syneisaktentum » et voit dans le chap. I, 25 et suiv. l'existence de παρθένοι, couples de fiancés spirituellement. D'ailleurs l'épître I aux Corinthiens ne daterait que du commencement du II^e siècle.

— JÜLICHER (A.). *Die Jungfrauen im 1. Kor. (Protest. Monatshefte, 1918, 5/6, p. 97-119.)* [1586]

L'auteur ne veut pas voir dans ce passage l'existence du « Syneisakten-

tum »; il croit plutôt aux rapports d'époux à épouse, sans cependant exclure ceux de père à fille ; il combat les théories de Steck.

Vierges consacrées. FESUSI (Iniga). *Das Institut der Gottgeweihten Jungfrauen, sein Fortleben im M. A. Fribourg (Suisse), Univ. Buchhandl,* 1917, 8°, XVI-236 p. [1587]

L'état de virginité volontaire constitua, dès les origines chrétiennes, un état reconnu par l'Église. Vivant au sein de leurs familles, les ascètes des deux sexes ne se distinguaient des autres fidèles que par une vie plus intimement consacrée au service de Dieu. Peu à peu ils constituèrent des groupements, puis, après l'érection de monastères au IV^e siècle, la plupart s'adjoignirent à l'ordre monastique. Néanmoins l'institution des vierges consacrées à Dieu vivant au sein de leur famille ou isolément se perpétua pendant de longs siècles, et, même quand l'Église prit des mesures pour s'opposer à son maintien, elle arriva à se perpétuer en se transformant.

L'auteur de cet ouvrage, après avoir rappelé les origines et les manifestations de l'ascétisme chrétien pendant les premiers siècles, et fait connaître la forme de vie des vierges consacrées à Dieu, montre que cette institution se perpétua en dehors des monastères de vierges, reconnue et approuvée par l'Église. Elle est florissante dans les royaumes germaniques après la période d'invasion, se développe chez les Ostrogoths et les Lombards en Italie, se rencontre en Rhétie, dans le royaume burgonde, s'étend surtout chez les Francs. On la signale chez les Visigoths d'Espagne, en Irlande, en Angleterre. Mais à partir de la période carolingienne, et surtout après, elle décline. L'Église la reconnaît encore, mais en général lui semble peu favorable, tandis qu'au IX^e et X^e siècles elle la combat. L'auteur a réuni de nombreux témoignages pour justifier son exposé. J'ajouterais pour les IX^e et X^e siècles deux témoignages intéressant le pays de Liège, la présence d'une vierge consacrée à Marche-en-Famenne (*Miracula S. Remacli*, I, n. 19; *Act. SS.* t. I, Sept. p. 700), et d'une autre « matricularia » à l'église de S. Lambert à Liège (ib. II, 54, p. 718). Les nombreuses « inclusæ », « reclusæ, conversæ », qu'on rencontre auprès des monastères à partir du XI^e siècle sont des vierges qui s'adaptèrent aux nouvelles exigences de l'Église, en s'appuyant sur les ordres religieux, mais c'est au fond la même institution qui se transforme, qui va donner naissance à ces groupements multiples de converses auprès des monastères de bénédictins et de chanoines réguliers, et plus tard à l'institution des béguines.

En appendice, l'auteur publie une série de formulaires pour la consécration des vierges vivant dans le monde.

Monachisme. — ALBERS (D. Bruno). *Il monachismo prima di S. Benedetto. Antropismi di storia monastica.* Roma, tip. moderna, 1916, 8°, 191. (Extrait de la *Rev. stor. bened.*, 1914-1915). [1588]

Bon résumé, bien documenté, de l'histoire des origines du monachisme en Egypte, Orient, Italie, Afrique, Espagne, Gaules, Bretagne, avant S. Benoît.

— PIJPER (Dr F.) *De Kloosters.* La Haye, Nijhoff, 1916, 8°, VIII-379 pp. [1589]

L'auteur, professeur à l'université de Leyde, s'est proposé d'écrire un

livre sur la signification ou le rôle des ordres religieux dans l'histoire de la civilisation jusqu'au XVI^e siècle. C'est un aperçu historique de la fondation et du développement des principales familles religieuses, suivi d'une série de chapitres relatifs au rôle social des monastères. Un coup d'œil sur le contenu donnera une idée de la marche du travail : Ascèse dans l'Eglise primitive (p. 1-18), les Pères du désert, ermites (19-40), origine du cénobitisme (41-61), institutions de Pacôme (62-71), Basile (72-83), Jérôme et Cassien (84-95), Colomban (96-103), Benoît (104-117), les Clunisiens (118-129), Camaldules et autres ordres (130-145), Cisterciens et chanoines réguliers de Windesheim (146-156), Franciscains (157-177), Dominicains (178-206), Jésuites (207-229). Viennent ensuite des chapitres destinés à faire connaître le caractère et l'activité des ordres religieux : Noviciat (230-242), particularités des couvents de moniales (243-255), travaux manuels (256-270), transcription de livres (271-277), bibliothèques (278-285), discernement de la valeur individuelle (286-293), centres d'instruction (294-301), culture générale des religieux (302-308), caractère international des ordres monastiques (309-313), appréciation des monastères, recours aux prières (314-326), confessions, discipline, prisons (327-336), monastères et esclavage (337-342), culte des reliques et superstitions (343-354), côté social des monastères (355-370).

Je tiens à rendre hommage en général à l'objectivité de l'auteur, qui a su apprécier dans ses grandes lignes le rôle social du monachisme. Il a eu recours directement aux sources, mais peut-être aurait-on voulu dans la seconde partie quelque chose de moins bariolé. C'est une mosaïque de textes empruntés à des temps et à des milieux très différents, et peut-être, en certains cas, des faits exceptionnels servent-ils à caractériser des situations générales. J'ai surtout noté quelques points faibles dans les chapitres sur la culture générale et sur le caractère international des ordres religieux.

— MARÉCHAUX (B.). *Ideale monastico A proposito di un libro recente di D. G. Morin.* (RSB. IX, 1914, p. 132-135). [1590]

— ROURE (Lucien). *Une école de volonté au IV^e siècle* (*Etudes*, 20 mai 1916, p. 453-474 ; 5 juin, p. 569-587). [1591]

— BESSE (D.). *Monachisme* (*Dict. apolog. de la Foi catholique*, fasc. XV, 1919, col. 860-867).

— MINGANA (A.). *A new document on christian Monachism* (*Expositor*, 1915, apr. 365-378). [1592]

— *Los Padres del desierto.* Prologo de E. GOMEZ CARRILLO. (Biblioteca de las religiones, vol. 3). Paris, Garnier, 1913, 16°, XLII-219 p. [1593]

— REITZENSTEIN (Rich.). *Historia monachorum und Historia Lavaciaca.* Eine Studie zur Gesch. des Mönchtums und der frühchristlichen Begriffe Gnostiker und Pneumatiker (*Forschungen zur Religion und Literatur des A. u. N.T.* Heft 7). Göttingen, Vandenhoeck, 1916, VI-266 p. [1594]

Le monachisme antique, d'après l'auteur, ne se comprend pas sans une connaissance exacte de la littérature et des idées du monde payen ambiant. Les points de contact avec le néo-pythagoréisme sont trop nombreux dans la terminologie pour ne pas conclure à une action directe de l'un sur l'autre. Il en faut dire autant du gnosticisme. Ce n'est que

lorsqu'on s'est bien pénétré de ces idées qu'on peut comprendre la langue et le but des écrivains chrétiens qui ont écrit sur les premiers momes d'Egypte. L'*Historia Monachorum* et l'*Historia lausiaca* sont deux romans anonymes, qui rappellent celui d'Apulée. Sans doute l'auteur admet que Rufin est l'auteur du texte latin de l'*Historia Monachorum*, composé à l'aide de sources grecques et de récits qui avaient cours de tous côtés, de petits romans didactiques et polémiques, qui ont leurs modèles dans la littérature payenne. M. Reitzenstein s'attache tout particulièrement à la terminologie ascétique chez les auteurs payens et juifs, pour exposer ensuite les concepts chrétiens rendus par les mêmes termes et saisir les influences de la gnose sur la formation du monachisme. S. Paul lui-même, à certains endroits, s'éclairerait d'un nouveau jour quand on le rapproche de Porphyre. Assurément il n'y a pas lieu de discuter ici l'historicité de tous les récits d'un Rufin, d'un Pallade et des auteurs anonymes de recueils d'anecdotes monastiques. Tout en faisant la part large à l'imagination, à la crédulité, il n'en reste pas moins un fond qui doit être autre chose qu'un roman perpétuel. Bien des faits, bien des concepts s'éclaireraient mieux et plus facilement par l'influence de l'Ecriture et par la psychologie chrétienne que par des rapprochements continuels avec la philosophie et la gnose antiques. Certes l'auteur apporte une riche contribution à l'étude de différents problèmes soulevés par les origines du monachisme, mais dire avec lui que c'est à l'histoire des deux mots: *gnostique* et *pneumatique* qu'est attachée pour une bonne part l'intelligence du développement du christianisme dans l'Antiquité, c'est peut-être dire beaucoup.

S. Antoine. — AMÉLINEAU (E.). *S. Antoine et les commencements du monachisme égyptien*. Bruxelles, G. Bothy, (Bibl. de propagande), 1914. 2 vol. 63 et 63 pp. Voir n° 2. [1595]

——— *Des hl. Athanasius ausgewählte Schriften. II. ... Leben des hl. Antonius*. Mit einem Anhang. *Leben des hl. Pachomius*. Kempten, Kösel, 1917, 8° (Bibl. der Kirchenväter XXXI). [1596]

S. Pacôme. — CRUM (W E.). *Theological texts from Coptic papyri*. Edited with an appendix upon the Arabic and Coptic versions of the Life of Pachomius (Anecdota Oxoniensia XII). Oxford, Clarendon Press, 1913, 8°, VIII-205 p. [1597]

Fragments d'une vie saïdique de S. Pakhôme (p. 94-161), et, signalément de deux nouvelles versions arabes de la vie (v. Th. Lefort dans *Le Muséon*, 1919, p. 323-32 ; *Anal. boll.* t. XXXIII, p. 231-232).

——— LEFORT (Th.). *Un texte original de la règle de S. Pachôme* (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscript. et Belles lettres*, 1919, p. 341-348). [1598]

Schnoudi. — LEIPOLDT. *Sinuthi archimandritus vita et opera omnia*. Leipzig, 1913, 8°, XVI-234. [1599]

——— GROHMANN. *Die im Aethiopischen, Arabischen und Koptischen erhaltenen Visionen Apa Schenut's von Atrię* (Zeitschrift der Deutschen Morgenländ. Ges., LXVIII, p. 1-46.) [1600]

Pallade. — CLARKE (W.-K.-Lowther). *The Lausiac History of*

Palladius. Londres, Soc. for promoting Christian Knowledge. 1918, 8°,
XII-188 p. [1601]

Evagrius. — GRESSMANN (Hugo). *Des Evagrius Pontikus Nonnen-*
spiegel und Mönchsspiegel. Zum ersten male in der Urschrift herausgegeben
(*Texte und Untersuch. zur Gesch. der altchristl. Literatur*. III. Reihe
Bd. IX, 4 Heft, p. 143-165, Leipzig, Hinrichs, 1913, 8°.) [1602]

——— GRESSMANN (Hugo) et LUDTKE (W.). *Evagrius Pontikus*,
(*Zeitschrift f. K. Gesch.* XXXIV, p. 395-398 ; XXXV, p. 87-96). [1603]

Collation de textes et corrections.

——— GRÉBAUT. *La mauvaise passion de l'avarice selon Evagrius*,
d'après le ms. éthyopien n° 3 de M. C. Delorme (*Revue Orient chrét.*
XVIII, p. 427-429). [1604]

S. Macaire d'Égypte. — D. ANDRÉ WILMART, O. S. B. *La lettre*
spirituelle de l'abbé Macaire. (*Revue d'ascétique et de mystique*, I, 1920,
p. 58-83). [1605]

Ce « petit écrit de spiritualité bien remarquable », connu dans le monde
occidental par une traduction qui doit remonter à la première moitié du
Ve siècle, est une admonition, littérairement et quant à ses origines historiques un « apophthegme » prolixie qui a circulé à part et que son étendue
seule a maintenu hors des recueils définitifs. D. Wilmart en publie le texte,
d'après un grand nombre de manuscrits qu'il divise en quatre classes.
C'est tout un petit traité de l'ascension spirituelle, depuis le règne du péché
jusqu'à l'union intime avec Dieu à travers les combats et les angoisses.

——— STIEFENHOFER (D.). *Schriften des H. Makarius aus dem griechischen übersetzt*. Homilien, Briefe. (*Bibl. der Kirchenväter*, t. X). Kempten,
Kösel, 1913, 8°, XXXII-395 p. [1606]

——— PACHEU (J.). *L'expérience mystique de Macaire l'Égyptien*. (*Revue de philosophie*, XX, 1920, p. 109-136). [1607]

S. Nil le Sinaïte. — DEGENHART. (Friedr.). *Der H. Nilus Sinaita*.
Sein Leben und seine Lehre vom Mönchtum. (*Beiträge zur Gesch. des*
alten Mönchtums und des Benediktinerordens, VI.) Münster i. W. ;
Aschendorff, 1915, 8°, XII-187 pp. [1608]

Après une revue des ouvrages attribués à S. Nil, l'auteur raconte la vie
du célèbre moine (du Sinaï), mort vers 430. Ses écrits permettent d'esquisser
un tableau assez coloré de son action apostolique et de ses relations
avec le clergé, de son zèle à défendre la foi catholique et à combattre les
erreurs gnostiques et manichéennes, les hérésies d'Arius, d'Apollinaire, de
Nestorius, de Novatien. M. Degenhart nous donne un aperçu de la théologie
de S. Nil (doctrine sur l'Eucharistie, le culte des Saints, doctrine de la
grâce), et de sa culture littéraire. La majeure partie du volume est remplie
par l'exposé de son enseignement sur la vie monastique : origine et idée
du monachisme, ses devoirs, l'ascèse, l'idéal de la perfection. Cet exposé
montre la solidité, la profondeur de la doctrine du saint, et met à la portée
d'un plus grand nombre un enseignement disséminé dans un grand nom-
bre d'écrits et de lettres.

——— HEUSSI (Karl). *Untersuchungen zu Nilus dem Asketen*. (*Texte*
und Untersuch. XLII, 2). Leipzig, Hinrichs, 1917, 8°, IV-172 pp. [1609]

L'auteur reproche à M. Degenhart d'avoir négligé de faire un examen approfondi et critique des sources ; d'après lui, le problème « Nilien » est à peine entrevu, et faute de fondements solides, l'ensemble du travail précédent lui paraît manqué. Cette critique, M. Heussi l'a tentée ; il examine donc et les écrits et les témoignages extérieurs pour aboutir à la possibilité de renseignements assez pauvres, remontant au V^e siècle. L'examen des lettres ne permet pas de conclure d'une façon absolue en faveur de Nil, mais semble lui être favorable. Il nie à Nil la paternité du récit sur l'invasion des Sarrasins, et, par le fait même, met en doute le séjour de Nil au Sinaï. Nil serait vraisemblablement un abbé d'Ancyre en Galatie.

— DEGENHART (Friedr.). *Neue Beitrage zur Nilusforschung*. Münster i. W., Aschendorff, 1918, 8°, V-50 pp. [1610]

L'auteur répond aux critiques du Dr Heussi, formulées sur un ton qu'il trouve un peu acerbe, et reprend une à une les objections de son contradicteur ; il maintient la paternité de la « Narratio » à S. Nil, et par là justifie son appellation.

D'autres travaux sur cette mystérieuse personnalité sont en perspective, à en juger par une note de D. C. Mohlberg, dans le *Byzantinische Neugriechische Jahrbücher*. I, 1920, p. 192-196.

— STIGLMAYR (J.). *Der Asketiker Nilus Sinaita und die antiken Schriftsteller*. (Zeitschrift f. kath. Theol. 1915, p. 576-581). [1611]

— HEUSSI (K.). *Nilus der Asket und der Ueberfall der Mönche am Sinai*. (Neue Jahrbücher für klassisches Altertum, 1916, p. 107-121). [1612]

S. Siméon le Stilit. — MÜLLER (E.). *Studien zu den Biographien des Styliten Symeon des Jungen*. München. Diss. Aschaffenburg, Werlrun, 1914, 8°, 66 pp. [1613]

Oxyrhincos. — PFEILSCHIFTER. *Oxyrhyncus. Seine Kirchen und Klöster*. Auf Grund der Papyrusfunde. (Festgabe Alois Knöpfler, p. 248-264). [1614]

Monachisme Syrien. — RÜCKER (A.). *Der Ritus der Bekleidung mit dem ledernen Monchsschema bei den Syrern* (*Oriens Christianus*, N. F. IV, 1914, p. 219-237). [1615]

D'après une copie, de la fin du XVI^e siècle, d'un Pontifical du monastère de Mar Johannes ou Zàfarân. Ce rite, malgré des divergences, se rapproche de celui des Coptes, connu par d'anciens textes.

Monachisme Jacobite (Mésopotamie). — BELL (Gertrude Lowthian). *Churches and Monasteries of the Tur' Abdin and Neighbouring Districts*. (Zeitschrift f. Gesch. der Architektur, Beiheft 9, pp. 57-112). Heidelberg, Winter, 1913, 8°, 56 pp.; cf. *Oriens Christianus*. N. S. IV. (1914, p. 158-164). [1616]

Monachisme Grec. — HALL (H. R.). *Some Greek Monasteries*. (Proceedings of the Soc. of Bibl. Archeol. 1913, 4, p. 141-149). [1617]

— WULZINGER (K.). *Drei Bektašchi-Klöster Phrygiens*. (Beiträge zur Bauwissenschaft, XXI). Berlin, Wasmuth, 8°, III 79 pp. avec grav. et 2 planches. [1618]

Monachisme africain. — MONCEAUX (P.). *Un couvent de femmes à Hippone au temps de S. Augustin*. (Comptes-rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, 1912, p. 570-596). [1619]

— MAC NABB (O. P.). *Was the rule of St. Augustine written for St. Melanie the Younger?* (*Journal of Theol. Studies* XX, 240-249). [1620]

— BAXTER. *St-Augustine's rule* (ib., 352-555). [1621]

Objections contre l'hypothèse de l'étude précédente.

Cassien. — ALBERS (D. Bruno). *Eine patristische Frage*. Ist der bei Kassian Institutiones (V. 37 ss.) erwähnte Einsiedler Archebios identisch mit dem in Coll. 11, 2 genannten Bischof Archebius von Panephysis? (*SMGBO*. 1914, XXXV, 345-347). [1622]

L'auteur se prononce contre l'identification.

— SCHWARTZ (E.). *Konzilstudien, I. Kassian und Nestorius*. Strassburg. Trübner, 1914, 8°, V-70 pp. [1623]

Monachisme irlandais. — PIERSE (G.). *Contributions of Irish missionaries to Medieval culture*. (*Catholic University Bulletin*, juin 1913). [1624]

Monachisme bénédictin. — BUTLER (Cuthbert), O. S. B. *Benedictine Monachism. Studies in Benedictine life and rule*. Londres, Longmans, 1919, 8°, VIII-387 pp. 18 sh. [1625]

Analyser et juger en quelques pages un ouvrage qui embrasse dans un tableau d'ensemble l'histoire de l'ordre bénédictin, qui en étudie les principes constitutifs, qui en juge les manifestations diverses au cours des siècles, est une tâche d'autant plus difficile et délicate que l'auteur, homme de science et d'expérience, a parlé avec toute l'autorité et la liberté que sa situation lui assurait, et qu'une discussion sur des points contestés exigerait de longs développements, que l'on pourrait trouver déplacés sous la plume d'un simple moine. Le livre de D. Butler s'impose à l'attention de quiconque s'intéresse à l'histoire bénédictine, et plus particulièrement à celle de l'évolution du monachisme à travers les âges, dans ses rapports avec l'application de principes qu'on peut et doit reconnaître comme essentiels dans la pensée de S. Benoît. S. Benoît a vécu et écrit aux V^e et VI^e siècles, à une époque de transformation sociale, pour des cercles monastiques tout pénétrés de traditions orientales, mais qu'il s'agissait de réorganiser et d'adapter au caractère et aux besoins du monde romain. C'est la forme cénobitique qu'il a adoptée, en se rapprochant du concept basilien. L'idéal conçu par S. Benoît est exprimé dans sa Règle et dans sa vie ; la tradition y est-elle restée fidèle ? Voilà toute la question, mais elle est capitale.

On l'a souvent dit : une règle est un squelette, c'est la tradition qui est l'âme d'un corps religieux. En dépit des conflits d'idéals, de tendances et de courants qui se sont manifestés au cours des siècles, on peut dire que la tradition a été, dans son ensemble, fidèle à la pensée du saint fondateur. Une société n'est jamais figée, elle est toujours en mouvement, et les institutions évoluent avec les années et les siècles. Il n'y a de vie que là où il y a croissance et changement. Mais encore faut-il que le développement historique se justifie par une fidélité au type original et par la continuité des principes fondamentaux, indiscutables, posés par S. Benoît : l'austérité relative de la règle, la préférence donnée à la vie cénobitique renforcée par le vœu de stabilité locale, qui donna au monastère bénédictin un cachet familial, et qui fit de cette famille un tout complet, l'organisation de cette

famille comme une école du service divin, où le moine s'occupera de l'œuvre de son perfectionnement surnaturel dans la pratique des vertus, sous la direction d'un maître, par la prière et le travail.

Certes on entrevoit dès les premiers mots qu'il y a déjà matière à discussion sur la façon d'envisager et de juger la tradition. Et il importe de noter dès l'abord qu'il y a une différence notable entre le siècle où S. Benoît a vécu, ceux de la féodalité, et celui du monde moderne. Autre était la composition des communautés restreintes au VI^e siècle, nombreuses dans les siècles suivants ; autre la formation intellectuelle, autre la position sociale des abbés, autres les dispositions canoniques. Entre l'abbé, chef de famille, directeur de religieux, la plupart non engagés dans la cléricature, et l'abbé grand baron féodal des XII^e-XV^e siècles, ou prélat des XVI^e-XVIII^e siècles, il y a des nuances sensibles. Entre le monastère plus replié sur lui-même aux origines du monachisme, et le monastère, centre d'apostolat, de vie religieuse et économique, il y a aussi une différence notable. On peut même affirmer que, resserrée et un peu figée dans son cadre féodal, l'institution monastique n'a pu évoluer avec assez de liberté, et que les considérations humaines qui dominaient ses rapports avec les autorités ecclésiastiques n'ont pas été sans une influence peu favorable pour le maintien de son esprit primitif et de l'idéal voulu par S. Benoît. L'histoire étudiée dans ses particularités les plus intimes, telles que le recrutement, la formation, les élections abbatiales, les relations avec l'extérieur et autres, fait naître bien des réflexions qu'on n'est pas habitué à trouver dans les manuels.

D. Butler consacre cinq chapitres à étudier la vie intérieure. L'ascèse bénédictine est une austérité mitigée ; c'est plus l'austérité de la vie commune qu'un effort perpétuel vers de nouvelles formes de mortifications individuelles, telles que le monachisme oriental les a souvent connues ; c'est la sanctification du moine dans la vie de communauté par l'observation exacte de devoirs précis. Il y a une réelle austérité, inséparable de toute vie spirituelle, et il y aurait un vrai danger à vouloir trop la « minimiser » même à notre époque. Cette vie est l'imitation parfaite du Christ, dans le détachement de soi-même, dans la donation de tout son être par amour pour le Christ, qui doit devenir la vie de l'âme du moine, comme il l'est de celle du chrétien. L'action de la grâce déterminera la nature et l'ampleur de ce détachement, mais celui-ci n'ira pas dans le bénédictin jusqu'à détruire l'affection humaine, qui doit seulement être transfigurée dans et par l'amour du Christ. La vie du moine est une vie incessante de prière dans le recueillement continu de l'âme vivant sous le regard de Dieu, une sorte de méditation affective, qui trouve son expression la plus élevée dans la prière liturgique ; il n'y a pas d'exclusivisme. Le déploiement des grandes pompes liturgiques n'est pas de l'essence du Bénédictinisme ; il lui convient, mais à la condition qu'on sauvegarde les principes intangibles de la vie intérieure et du travail. D. Butler a parfaitement raison d'accentuer ce côté de la vie du moine.

Une question peut se poser. Y a-t-il un mysticisme spécifiquement bénédictin ? Oui et non. Il y a une continuité de doctrine depuis Cassien

en passant par S. Grégoire le Grand, S. Bernard et d'autres jusqu'à des écrivains plus récents. Il se distingue par une certaine sobriété en comparaison des manifestations que l'on rencontre surtout à partir du XIV^e siècle, mais sa spiritualité et sa simplicité ordinaires n'excluent pas la possibilité de phénomènes extérieurs extraordinaires. Il y a encore sur ce point des recherches à entreprendre. D'ailleurs ces phénomènes peuvent se produire dans des milieux où l'on ne mène pas une vie strictement contemplative, et D. Butler a raison de dire que, prise dans le sens qu'on lui attache de nos jours, la vie bénédictine n'est pas une vie contemplative, mais une vie mixte de prière et de travail dans un milieu relativement fermé au monde extérieur. C'est ce qui résulte de la vie du saint fondateur. Le Mont Cassin n'a pas été une solitude inaccessible aux étrangers, et l'on peut retrouver plus d'un vestige de son action sur le monde ambiant, en germe toute l'activité que déployera le monachisme après S. Grégoire le Grand. L'union de la prière et du travail est traditionnelle, et qui néglige un de ces deux éléments est infidèle à la pensée de S. Benoît.

L'auteur passe ensuite aux vœux et appelle l'attention sur celui de stabilité. Avec lui je crois que S. Benoît la réclame dans le sens de persévérence jusqu'à la mort dans la « conversatio » monastique librement acceptée et stabilité dans le lieu de la profession. L'envoi d'une colonie dans une fondation est un simple transfert matériel de stabilité, et, quand des causes majeures exigent un départ, on peut dire que l'exception confirme la Règle. Le bien supérieur ne demande alors que le maintien de la stabilité dans l'observance et modifie ou mitige les obligations de la stabilité locale. Les expériences faites au cours des siècles ont amené les monastères à s'accorder mutuellement la réception temporaire ou le transfert des moines, et l'Eglise à sanctionner des mesures en vue d'obvier aux inconvénients d'une interprétation trop étroite de la stabilité locale. Et c'est avec une certaine largeur d'esprit qu'il faut juger la pratique suivie à partir du XV^e siècle, dans certaines congrégations obligées de lutter contre la commende. On lira avec intérêt les pages consacrées à l'obligation du vœu d'obéissance dans les limites de la Règle. Certes l'Eglise a dû prendre des mesures pour venir au secours de l'infirmité humaine, mais S. Benoît n'a pas mesuré l'obéissance uniquement au cordeau du Droit canon et même de la théologie morale ; il a indiqué le chemin de l'héroïsme. Je ne sais s'il est un législateur monastique qui ait autant demandé de ses sujets. Ici, comme pour la mortification et pour la pauvreté, il faut toujours en revenir à une idée fondamentale : il y a dans la Règle « quod fortis cupiant et infirmi non refugiant », et cet autre principe qui domine toute la vie spirituelle : l'union à Dieu n'est possible que dans le détachement constant et absolu de la créature, sauf en fonction de la gloire de Dieu. Certes il y aura des nuances dans la façon de pratiquer la pauvreté, mais le danger a toujours été grand d'oublier l'esprit de la pauvreté, quand la pratique n'en était pas onéreuse. Les grands monastères, avec leurs décors artistiques, peuvent être aisément une tentation de confort, et certainement dans le passé on a parfois méconnu l'esprit de S. Benoît. Si l'on perd de vue la pensée du saint fondateur : « tunc vere monachi sunt si labore

manuum suarum vivunt », on a perdu le sens de l'esprit et la pratique de la pauvreté. Celle-ci est un détachement ; elle revêt chez nous une forme qui n'est pas celle d'autres ordres, mais elle doit être aussi profonde et aussi étendue.

Je ne m'arrête pas au chapitre consacré à la Sainte Règle, à son authenticité, à son originalité, à sa structure, au texte et aux commentaires ; D. Butler s'est exprimé là-dessus ailleurs. Plus intéressants sont à notre point de vue les chapitres sur l'abbé, qui est le pivot de toute communauté bénédictine, le régulateur de la vie des individus aussi bien que de celle de la communauté, charge lourde de responsabilités, grosse de conséquences. N'est-ce pas lui qui dispose de toutes les énergies religieuses, morales, intellectuelles de ceux qui lui sont confiés, et assurément en vue d'obtenir le meilleur rendement pour la plus grande gloire de Dieu, le bien de l'Église et le salut des âmes ? D. Butler explique bien le rôle de l'abbé comme père et guide spirituel ; c'est le paterfamilias romain avec toutes ses prérogatives, ses devoirs et ses pouvoirs. Certes ce concept a sombré en grande partie dans le monde féodal, qui n'a guère vu dans l'abbé que le bénéficiaire de grands domaines et le prélat. Un retour à la conception de S. Benoît est à la base de toute réforme bénédictine, mais il est bon de voir déclarer que l'éclat extérieur de la dignité n'est qu'une chose accidentelle dans l'idée qu'on doit se faire de l'abbé. Une connaissance approfondie de l'histoire de l'ordre depuis le XI^e siècle ne peut que renforcer cette constatation.

Le chapitre sur la famille bénédictine établit des principes importants pour l'ordonnance du monastère : esprit de famille, autonomie, noviciat propre, respect des traditions locales.

L'autonomie n'exclut pas le contrôle d'une autorité supérieure, celle de l'Église, qui s'exerce soit par le Saint-Siège directement ou indirectement par l'organisme des congrégations. Quel sera le juste équilibre entre le pouvoir discrétionnaire de l'abbé et la sauvegarde des intérêts d'une communauté ? Les visites canoniques et les appels à une autorité supérieure peuvent tempérer ce pouvoir, en corriger les abus, suppléer à ses faiblesses. Le groupement volontaire des monastères en vue de sauvegarder leurs intérêts spirituels et temporels, plus tard l'ordre après de l'Église conduiront à la constitution de groupements régionaux, puis de congrégations d'un caractère plus ou moins national, qui auront pour but, sans altérer les principes constitutifs des familles bénédictines, de les préserver contre leurs faiblesses, d'améliorer leur situation, d'y sauvegarder et développer l'esprit de l'ordre. La congrégation est utile et nécessaire, et, pour le bien général, il faut que les individualités s'inclinent dans certains cas devant une autorité librement consentie, laquelle, d'ailleurs, tient la place de l'autorité suprême du Pontife romain. Autres temps, autres mœurs. Mais à une époque de centralisation, de cosmopolitisme comme au XX^e siècle, l'isolement d'un monastère serait fatal, et, d'un autre côté, s'il n'y a pas dans la congrégation une autorité régulatrice, qui tire son origine et sa force d'un chapitre général bien organisé où les intérêts réels des monastères sont dûment représentés, on peut se demander à quoi bon une congrégation, puisque

ses organes principaux, le chapitre général et les visites canoniques, seront à l'avance frappés d'impuissance.

D. Butler traite avec une grande liberté la question de la perpétuité des abbés et celle de l'organisation de l'ordre, c'est-à-dire, la forme constitutionnelle des groupements ou congrégations convergeant vers la fédération créée par Léon XIII. Pour ma part, plus j'étudie dans ses détails l'histoire de nos monastères, et plus je reconnais la nécessité d'un groupement. S. Benoît d'Aniane a peut-être visé à une uniformité trop matérielle, mais l'idée d'un rapprochement entre les monastères qui est à la base de son initiative, fit son chemin et elle devait le faire. Cluny en exagéra la portée ; Cîteaux garda un juste équilibre, tout en créant un ordre. C'est le chapitre général, et non l'abbé de Cîteaux, qui en fut la suprême autorité. L'organisation des chapitres provinciaux des maisons bénédictines par Innocent III put avoir certains bons effets locaux et temporaires ; je n'oserais pas dire qu'ils aient toujours produit tous leurs effets, même en Angleterre, où au commencement du XIV^e s. on se plaint de leur abandon et du défaut d'assiduité des abbés. Il manque encore des études synthétiques sur les différents pays et sur l'histoire générale de l'ordre bénédictin du XII^e et XV^e siècle.

D. Butler passe en revue certaines congrégations bénédictines et en discute l'esprit. Je ne pense pas que tout ce qu'il dit de celle de Beuron soit tout à fait exact : s'il y a eu certains points de contact avec l'organisation cistercienne, ce sont les circonstances qui les ont amenés et non une question de principe ; pour ma part je n'ai jamais entendu proclamer ce principe. D'ailleurs la face des choses a changé, et la nomination d'un président, distinct de l'archiabbé, a modifié l'organisation de la congrégation qui a une tendance plus nationale. Il était dans l'ordre des choses que les monastères belges fussent un jour séparés de ceux d'Allemagne, même abstraction faite de la guerre ; c'était dans les prévisions de l'archiabbé D. Maur Wolter. Mais pour en revenir à Cîteaux, je ne puis cacher mon admiration pour l'organisation de cet ordre pendant les deux premiers siècles de son existence ; son déclin coïncide avec l'abandon de ses principes et de ses traditions.

Je ne m'arrêterai pas au chapitre consacré à la fédération bénédictine : D. Butler en parle librement. Une fédération est utile, un centre de ralliement nécessaire du moment qu'on sauvegarde l'autonomie des familles monastiques, leur caractère familial et le libre jeu des organismes des congrégations. Le chapitre sur la vie journalière des anciens monastères établit un horaire qui détermine la part respective attribuée à la prière, à la lecture, au travail, au repos, aux repas. Un autre chapitre suit le développement et l'évolution de l'idée bénédictine. Un fait capital dans cette évolution, c'est l'accession de plus en plus généralisée des moines à la cléricature, fait qui eut une importance extrême sur la nature de leurs occupations : abandon partiel et graduel du travail manuel servile, développement de l'office divin, ministère ecclésiastique, apostolat, culture des lettres et des arts. La part prépondérante accordée à l'office divin avec ses multiples accessoires, depuis le IX^e siècle en dépit de la réforme cis-

tercienne, pesa pendant des siècles sur l'horaire bénédictin et influenza la mentalité de l'ordre. On déplaça l'axe de la vie journalière au profit d'un des deux éléments voulus par S. Benoît, la prière publique, mais au détriment du travail. Il y eut plus tard des réactions en sens inverse, et, à ce point de vue, on comprend très bien les raisons qui ont déterminé la création de Cîteaux et qui sont encore la raison d'être de la Trappe : le travail mortifiant, comme élément indispensable de toute vie spirituelle sérieuse. Les petites concessions, ce que D. Butler appelle les « amenities », choses peut-être en soi indifférentes, doivent être jugées à ce point de vue, et c'est aussi au même point de vue qu'il faut se mettre pour fixer et juger les relations avec le monde extérieur. La « curiositas », sous bien des aspects, est une « concupiscentia oculorum » et un obstacle sérieux à la vie intérieure ; celle-ci doit être progressive, sous peine d'arrêt et de stérilité. Le « si vere Deum quaerit » n'admet pas d'intermittence ; toute la vie du moine doit être vécue sous le regard de Dieu ; elle doit être une ascension continue, et c'est en raison et en fonction de ce but que l'on doit juger la variété des observances à travers les siècles.

En quelques chapitres bien documentés D. Butler trace un tableau de l'activité bénédictine au cours des siècles : apostolat, civilisation, éducation, études. Mais ces sujets, on peut le dire, n'ont pas encore fait l'objet de recherches systématiques et approfondies de détail, et cependant il y a là un vaste champ ouvert aux investigations. Il faut en dire autant de l'enseignement monastique. Je ne pense pas qu'il ait existé des écoles extérieures nombreuses et très fréquentées ; il y en eut, mais un fait qui n'a pas encore été assez remarqué c'est l'instruction des clercs, des futurs membres du clergé des paroisses relevant des monastères, par les monastères eux-mêmes, et l'éducation individuelle d'enfants, futurs oblats ou séculiers, dans les prieurés. L'administration des paroisses par les moines est aussi un sujet qui vaut la peine d'être étudié de près ; l'hostilité des clercs réguliers aux XI^e et XII^e siècles est significative, et, depuis lors, en dépit des décrets des conciles, la coutume de faire desservir des églises par des moines, s'est généralisée. De même pour les études que de monographies ce sujet pourrait fournir, rien qu'au point de vue de l'histoire de la tradition classique. L'histoire des bibliothèques, et par conséquent des lectures et des études, est loin d'être suffisamment connue. Que de leçons pratiques à tirer des expériences faites à St-Maur, à Salzbourg et ailleurs pour la continuité des travaux et la transmission des méthodes !

En déposant ce volume, on a l'impression qu'on a devant soi l'œuvre d'un homme profondément dévoué aux intérêts de son ordre, qui a soulevé et mûri bien des questions d'un caractère pratique et de réelle opportunité, dont les vues sont parfois discutables, mais qui juge avec sérénité et ouvre des perspectives à qui veut pénétrer l'esprit de S. Benoît, suivre les différents courants de la tradition et unir dans un heureux alliage et les principes incontestés posés par le saint fondateur et les applications justifiées par une saine tradition.

— CHAPMAN (John), O. S. B. — *Benedictine monachism* (DR. XXXVII, oct. 1919, p. 80-97). [1625^{bis}

Analyse et critique de l'ouvrage de D. Butler. D. Chapman relève les passages consacrés à l'office divin, à la prière mentale, au rôle de l'abbé et à l'organisation du monastère. Il admet que les communautés bénédictines primitives avaient un cachet intellectuel plus prononcé que ne semble l'admettre D. Butler, que leur recrutement se faisait dans un milieu plus bourgeois que paysan et que le monastère exerçait une action réelle sur le dehors.

——— J. I. C. *The order of St. Benedict.* (*The Ampleforth Journal*, janv. 1920, p. 94-100). [1626]

——— WILSON (J.-A.). O. S. B. *The spirit of St. Benedict.* (*ib.*, p. 101-116). [1627]

Analyse critique de l'ouvrage de D. Butler.

——— L. M. *The Manning of a mediaeval monastery.* (*Pax*, 1916, n° 49, p. 231-250; 1917, n° 50, p. 10-30). [1628]

Notes sur l'abbé.

D. Hébrard, O. S. B. — *Essai sur la discréption bénédictine.* Ligugé, 1914, gr. 8°, 64 pp. [1629]

L'auteur envisage la discréption comme une vertu éminemment sociale, qui règle les droits et les devoirs, et conséquemment éminemment familiale. Elle unifie, tranquillise et, dans l'ordre, fait régner l'amour. Cette vertu, l'auteur l'étudie dans la vie de S. Benoît, dans sa règle, dans le moteur et le régulateur établi par le saint fondateur, l'abbé. Ces pages sont empreintes d'une haute philosophie surnaturelle ; elles sont d'un idéalisme rayonnant.

——— SCH. (W.), O. S. B. — *Sancta Regula, discretione praecipua.* (*SMGBO*, XXXVI, 1915, p. 142-149). [1630]

Nature de la discréption d'après S. Benoît.

——— SCHEUTEN (Paul). — *Das Mönchtum in der altfranzösischen Profandichtung (12-14 Jahrh.).* Münster Diss. Münster, Aschendorff, 1918, 8°, 35 p.

Début de l'ouvrage complet qui a paru comme 7^e livraison des *Beiträge zur Gesch. des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, 1919, 8°, xx-124 p. [1631]

Sans être des sources historiques de première importance ou de valeur indiscutable, les romans de chevalerie ou autres poésies profanes sont des documents précieux pour l'étude de la vie sociale. La personne de leurs auteurs, le but qu'ils poursuivent, le milieu qui les a vus naître en déterminent la valeur plus ou moins objective. Lorsqu'ils parlent des sujets religieux ou ecclésiastiques, généralement ils ne voient les hommes et les choses que de l'extérieur, les considèrent sous un angle très particulariste et jugent souvent sous l'empire de préjugés. Dans certains cas ils reflètent l'opinion de leur milieu ; dans d'autres ils sont des témoins croyables. Plus on avance vers le milieu du XIII^e siècle et plus le caractère des poésies se ressent de leur origine séculière et trahit une tendance à la satire, au déni-grement, à la jalousie.

Il n'en est pas moins important pour l'historien des institutions religieuses de tenir compte des appréciations et des descriptions de la vie monastique données dans les œuvres poétiques de l'époque. La poésie profane en

France abonde en traits caractéristiques sur le monachisme de son temps. M. Scheuten les a réunis et groupés sous différentes rubriques : monastères mentionnés dans les poésies, édifices et disposition des monastères, vocation et entrée, organisation, vêtements, nourriture, genre de vie et activité, traits caractéristiques et mœurs, rapports avec l'Église, l'Etat et la société.

— COLLEVY (Elbridge). *Friars and Monks in Mediaeval Literature.* (*The Ecclesiastical Review*, LVII, 1917, p. 152-164). [1632]

— EGGER (P. Bonaventura) O. S. B. *Orden und Kongregationen*, dans SCHEUBER, *Kirche und Reformation*. Einsiedeln, Benziger, 1917, p. 127-172. [1633]

État aux XVI^e et XVII^e s.

— *L'ordine benedettino da Leone XIII a Pie X.* (RSB. IX, 1914, p. 307-320). [1634]

Coup d'œil sur le développement et la vie de l'ordre sous Léon XIII et Pie X.

Papauté et Monastères. — WIECZOREK (G). *Das Verhältnis des Papstes Innocenz II (1130 bis 1143), zu den Klöstern.* Diss. Greifswald, 1914, 8°, 156 p. [1635]

L'auteur expose la *Tutela* et la *Tutela specialis* comme manifestations de la protection pontificale. Il en étudie les applications dans les relations des monastères avec les avoués, de la communauté avec l'abbé, du monastère avec l'évêque. Les relations avec l'évêque sont envisagées d'abord dans l'exercice de la « potestas ordinis » : consécrations, bénédiction de l'abbé, droit de sépulture, libre réception de sujets à la vie religieuse ; puis dans l'exercice de la « potestas jurisdictionis » : visite régulière, évasions et changements de monastères, fréquentation des synodes, droit d'interdit, d'excommunication et d'appel. L'auteur donne ensuite un aperçu de l'action réformatrice d'Innocent II et de la position prise par lui vis-à-vis des ordres qui suivent la règle de S. Benoît (Clunisiens, Camaldules, Vallombreusains, Cisterciens), celle de S. Augustin (chanoines réguliers, Prémontrés), et des ordres militaires.

— ZIMDARS (G.). *Das Verhältnis des Papstes Urban III zu den Klöstern.* Greifswald, phil. Diss. Langensalza, Wendt, 1919, 8°, v.88 p. [1636]

— KERSTING (F.). *Das Verhältnis Papst Clemens III (1187-91), zu den Klöstern.* Diss. Greifswald. Langensalza, Wendt et Klauwele, 1917, 8°, 67 p. [1637]

— THIELEPAPE (O.). *Das Verhältnis Papst Coelestins III (1197-1198) zu den Klöstern.* Diss. Greifswald, 1914, 8°, 60 p. [1638]

— BERLIÈRE (D. Ursmer), O. S. B. *Innocent III et la réorganisation des monastères bénédictins.* (R.B. XXXII), 1920, p. 22-42, 145-159 [1639]

Abbatia. — BLUM (Karl). *Abbatia. Ein Beitrag zur Geschichte der kirchlichen Rechtssprache (Kirchenrechtl. Abhandl. de U. Stutz, 83).* Stuttgart, Enke, 1914, 8°, XIV-118 p. [1640]

J'ai eu l'occasion de signaler précédemment (n° 740) l'intéressante étude de M. Lesne sur le sens du mot *abbatia*, considéré surtout comme bénéfice régulier, charge à laquelle est attachée la jouissance des biens d'un monastère. M. Blum a étudié les différents sens attribués à ce mot dans la

littérature ecclésiastique et les documents juridiques. Il examine successivement la signification donnée à ce mot: *abbatia* = charge de l'abbé, ensemble des abbés d'une région déterminée en Angleterre, district des missions relevant d'un abbé, temporalité et propriété foncière d'un monastère, soit comme bien de l'abbé, soit comme bien du monastère. L'auteur étudie ensuite l'*abbatia* comme monastère ou chapitre, comme édifices et comme communauté, puis les *abbatiae liberae* et monastères impériaux. Ce mot, d'après lui, a une histoire et il reflète celle des relations de l'Église et de l'État. Sous l'influence du droit germanique, le terme: *abbatia*, serait arrivé à désigner sans autre qualificatif une abbaye royale libre, comme il désignait aussi une abbaye exempte. Le mot prêta matière à confusion, et, sous l'influence des polémiques de la lutte des investitures, il dut faire place à d'autres appellations. Mais les conséquences tirées de prémisses particulières ne peuvent être généralisées. Certains jugements sont à réviser par un examen plus détaillé des documents et des faits.

Abbayes royales. — VOIGT (Karl). *Die Karolingische Klosterpolitik und der Niedergang des westfränkischen Königstums, Laienäbte und Klosterinhaber (Kirchenrechtl. Abhandl.* hersg. von U. Stutz, XC-XCI). Stuttgart, Enke, 1917, 8°, XIV-265 p. [1641]

M. Voigt aborde un problème délicat de l'histoire du VIII^e au X^e siècle, la main-mise de la haute aristocratie féodale sur la propriété ecclésiastique. A partir de Louis le Pieux nombre d'églises impériales passent aux mains des grands : des évêchés perdent leur immédiatisation et deviennent dans la partie occidentale de l'Empire « propriétés » de Grands, qui les laissent en douaire à leurs veuves ou en dot à leurs filles. Il en est de même des monastères. Déjà sous Charles-le-Chauve des monastères passent en grand nombre aux grandes familles, dans lesquelles ils deviennent héritataires. C'était diminuer la puissance de la royauté au profit de l'aristocratie. Cette propriété se présente sous deux formes : celle des abbés laïques ou celle de propriétaires auxquels est soumis un abbé régulier, ce qui est le cas ordinaire à partir des réformes du X^e siècle. L'appropriation a pour l'histoire de la médiatisation des monastères royaux la plus grande importance, car les propriétaires héritent des principaux droits des rois, surtout dans la nomination des abbés, auxquels ils conférèrent même plus tard l'investiture. Par le fait même les monastères cessent d'être immédiatement soumis au roi, ce qui n'est pas toujours le cas pour les abbés laïques. Cette dernière dignité, comme aussi le droit de propriété, sont héritataires déjà à l'époque carolingienne, parfois même chez les femmes.

L'ouvrage de M. Voigt envisage surtout les monastères de la partie occidentale de l'empire carolingien, mais les résultats peuvent s'appliquer en partie aussi à la partie orientale. Il est divisé en deux parties : la première traite des monastères royaux dans leurs relations avec les rois, la seconde expose la mode d'administration par les abbés laïques ou grands propriétaires et leurs relations avec les monastères.

Le monastère royal est considéré par le droit ecclésiastique et par le droit civil comme réelle propriété du roi ou du fisc, comme alleu royal, que la dotation entière provint du roi ou qu'elle se fut augmentée par des

donations. En vertu de ce droit de propriété, le roi dispose librement de ces biens qu'il échange, afferme ou donne à des vassaux. Les souverains depuis Charles Martel, y compris Charlemagne et Louis le Pieux, en disposent à plusieurs reprises, en dépit des réclamations du clergé. Il est difficile de déterminer le nombre des monastères royaux à l'époque carolingienne ; on constate qu'au VIII^e siècle nombre de monastères épiscopaux ont été absorbés par le fisc, ce qui se continua au IX^e siècle, notamment en Lotharingie. Il semble bien que leur nombre fut assez élevé et que leurs revenus constituaient un poste important dans les recettes royales, auxquelles venaient s'ajouter les « munera » pour l'armée et les dons annuels, sans parler du service militaire. Ces revenus gagnaient en importance, quand il plaisait au roi de prendre lui-même le titre d'abbé, comme Charlemagne le fit à Murbach et à Echternach, Louis le Pieux à Corneli-münster, etc. Ces monastères servaient d'apanage aux princes et princesses de sang royal, p. ex. Fosses et Nivelles à Gisèle, fille de Lothaire II, N.-D. de Soissons, N.-D. de Laon à une série de princesses. M. Voigt passe en revue la conduite des souverains vis-à-vis des monastères depuis Charles Martel, en faisant connaître les cas nombreux d'accaparement des biens monastiques par les souverains francs, et de collation de ces biens aux grands vassaux que les rois voulaient favoriser. En dépit des efforts tentés par S. Benoît d'Aniane pour exclure les abbés laïques des monastères réguliers, Louis le Pieux continua de conférer des monastères à des séculiers. C'est que les rois avaient besoin de s'attirer les grands, surtout quand ceux-ci réclamaient le prix de leurs services au moyen de dotations taillées dans les domaines monastiques et menaçaient de faire déflection si on les leur refusait. On voit d'ici le rôle que vont jouer ces monastères dans les luttes intestines qui déchireront l'Empire : les aliénations se multiplient au détriment de la vie régulière et du pouvoir royal. Plusieurs abbayes sont données à une même personne ; les abbés sont déposés dès qu'on doute de leur fidélité ; les séculiers se disputent les monastères devenus la proie des pires convoitises. Il est intéressant de suivre la constitution du domaine monastique des principales familles au début de la domination des Capétiens ; les comtes de Troyes, de Chartres -- Blois-Tours, de Vermandois, les ducs d'Aquitaine, les comtes d'Anjou sont entrés en possession de nombreux monastères royaux ; c'est un déplacement considérable de fortune et de puissance.

Dans la seconde partie l'auteur étudie le régime intérieur : appellations en usage pour désigner les abbés et propriétaires séculiers, collation des monastères à ces personnages soit à titre viager, soit à titre héréditaire ; coexistence d'abbés séculiers et réguliers ; rapports entre propriétaires et abbés ; droit de transmission de la dignité d'abbé séculier et de la propriété ; relations des propriétaires avec leurs monastères : nomination des abbés, administration des biens ; charges des monastères vis-à-vis de leurs propriétaires : droits d'hospitalité, service militaire, forteresses.

On le voit, il y a une foule de questions intéressantes, que l'auteur a éclairées d'un nouveau jour en groupant et en épulchrant soigneusement de nombreux documents.

Abbayes nullius. — SCHERMANN (D. Egid), O. S. B. *Les abbayes nullius de l'ordre de S. Benoît.* (*Annuaire* (en hongrois) de l'archiabbesse de Pannonhalma, t. VII, 1916-17, p. 56-119). [1642]

Action civilisatrice. — FEULING (P. Daniel). *Benediktiner und Bildung* (BM, I, 1919, p. 2-15, 143-153). [1643]

Architecture. — v. Saxe.

Bibliothèques. — ROBINSON (Gertrude). *In a mediaeval library. A study in pre-reformation religious literature.* Londres, Sands, 1918, 16°, X-243 p. [1644]

Le titre principal est de nature à fourvoyer le lecteur ; ce n'est pas une étude sur les bibliothèques médiévales, ce n'est pas une monographie spéciale. Le sous-titre laisse entendre que ce petit livre peut être une sorte d'introduction à l'étude de la littérature de dévotion, riche et variée, qui a paru dans les cent cinquante ans qui ont précédé la réforme. L'auteur fait connaître une série d'écrits ascétiques et mystiques et en publie des extraits. C'est une anthologie qui laisse entrevoir quels filons il reste encore à exploiter pour connaître la vie religieuse du moyen-âge.

— LEISTLE (David). *Ueber Klosterbibliotheken des M. A.* (SMGBO, N. F. t. V. 1915, p. 197-228, 357-377). [1646]

— LÖFFLER (Kl.) *Deutsche Klosterbibliotheken.* Cologne, Bachem, 1918, 8°, 72 p. [1647]

Ex-libris. — SCHOCK (J.) *Ueber alte und neue Ex-libris* (SMGBO, 1914, XXXV, 573-585).

— SCHOCK (J.) *Inschriften auf Ex-libris.* (ib. 1915, XXXVI, p. 517-534). [1648]

Charité. — GRAZIOLI (Angelo). *Carità cristiana nel momento delle invasioni barbariche* (*La scuola cattol.*, déc. 1915, p. 423-437). [1649]

Culte. — CURIEL (Fausto). *Maria y los benedictinos* (*Revista Montserratina*, X, p. 341-344, 395-399, 441-446, 490-492, 543-546; XI, 1917, p. 64-67, 115-118, 154-158, 204-207, 250-252.). [1650]

Liturgie. — SCHUSTER (D. Ild.). *La liturgia Pasquale nei monasteri benedettini* (*Rivista liturgica*, mai-juin 1915, p. 11-22). [1651]

— DENK (W.). *Zur Geschichte des St. Blasianerbreviers* (SMGBO, 1914, p. 245-280). [1652]

— REITLECHNER (P. Gregor). *Beiträge zur kirchlichen Bilderkunde.* Mit besonderem Bezug auf die Klöster des Benediktiner- und Cisterzienser Ordens sowie deren Heiligen (SMGBO, XXXVIII, 1917, p. 114-127, 327-344; XXXIX, p. 149-166, 423-443). [1653]

Martyrologe. — MENARDI (Hugo)? *Vorbemerkungen zu einem Martyrologium Monasticum* (SMGBO, XXXVI, 1915, p. 135). [1654]

Aux ouvrages imprimés ou manuscrits consacrés à un martyrologue bénédictin, il y aurait lieu d'ajouter l'essai tenté par D. Théophile Bérenquier, bénédictin de la congrégation de France, dont une partie fut mise sous presse, mais jamais publiée. L'auteur indique le plan de rédaction d'un futur martyrologue et des règles à suivre pour le réaliser d'une façon digne de l'ordre.

Ascèse. — *Tyrocinium religiosum, or school of religious Perfection based upon the Holy Rule of St. Benedict*, by Giles Bartscherer, abbot. Revised and translated from the Latin by Vincent Huber, O. S. B. Abbot of St Bede's Abbey, Peru, Illinois. 3^e éd. 1913, 8°, XV-339 p. [1655]

— *At the Gates of the Sanctuary, or the Postulant and the Novice*. Taken from the Latin works of Dom Rupert Presinger, O. S. B. By the very Rev. Francis Cuthbert Doyle O. S. B. Second and revised edition. Londres, Washbourne, 1913. [1656]

Droit d'asile. — STRIEDER (Jacq.). *Klosterarchive und Handelspapiere* (Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgesch. XV, 1919, p. 72-76.) [1657]

Le droit d'asile des monastères a été mis à profit dans certains cas par des firmes commerciales pour sauver leurs papiers de valeur.

Écoles. — BURDA (Ath.) O. F. M. *Untersuchungen zur mittelalterlichen Schulgeschichte im Bistum Breslau*. Breslau, Aderholz, 1916, 8°, XVI-444 p. [1658]

Ce travail, richement documenté, montre que l'écolage paroissial fut surtout l'œuvre des colons germaniques, dès la première moitié du XIII^e siècle, à telle enseigne que les synodes sont obligés de prendre des mesures pour sauvegarder la langue polonaise contre la germanisation, résultant forcément d'une main-mise sur l'enseignement. Peu de renseignements sur les écoles claustrales. St. Vincent de Breslau, remis aux Premontréans à la fin du XII^e siècle, avait-il une école en 1204? C'est douteux. Si l'est question dans un acte de cette année de « claustrales pueri », il est bon de remarquer que ce terme désigne les religieux de chœur non encore dans les ordres, et si en 1464 on trouve un séculier comme « rector scoli », cela ne veut pas insinuer qu'il y avait une école externe, mais que suivant un usage assez répandu dès la fin du XIII^e siècle, l'école dépendant d'un monastère était dirigée par un séculier, généralement un ecclésiastique (p. 25-26). Pas de trace d'écoles chez les Cisterciens de L'isles et d'Heinrichau.

— LEACH (A. F.) *The Schools of Medieval England*. Londres, Methuen, 1915, 8°, xv-349 p. 43 pl. [1659]

Cette histoire, intéressante d'ailleurs, de l'enseignement en Angleterre jusqu'au XVI^e siècle, n'offre pas toute la clarté et les précisions voulues sur les écoles monastiques. Un chapitre curieux est consacré aux écoles supportées par les aumôneries des monastères en faveur de jeunes choristes, qu'on rencontre à partir du XIV^e siècle à Cantorbéry, St. Albans, Durham, Bardney, Worcester, S. Marie d'York, Sherborne, Coventry, Ely, Evesham et ailleurs. La préoccupation de combattre certaines idées émises par D. Gasquet et de rattacher aux collégiales presque toute l'éducation médiévale, trouble la sérénité de l'exposé.

— COULTON (G. G.). *De Kloosterschoolen in de Middeleeuwen*. (Wetenschappelijke Bladen, 1913, III, p. 220-236). [1660]

Voir plus haut n° 743.

— MANACORDA (G.). *Storia della scuola in Italia*. I. Il Medio Evo. Parte 1^a. I et II. Palermo, Sandron, 1914, 16°, XII-280-430 p. [1661]

Le chap. IV de la première partie (p. 95-112) s'occupe des écoles claustrales, dont l'existence est attestée notamment par Paul Diacre (in

regul. c. 37-38), par des *Consuetudines monasticae* du Mont-Cassin, de Farfa et d'ailleurs, mais il doit généralement être question d'oblates. De rares textes permettent aussi de croire que des clercs séculiers recevaient leur éducation dans les monastères aux IX^e, X^e et XI^e siècles, mais de la présence de *pueri* dans les nécrologies on ne doit pas conclure à l'existence d'écoles, puisque ce mot désigne les novices et les jeunes profès.

Dans la deuxième partie il y a lieu de signaler les passages, sur les moines et écoliers « vagantes » (p. 62-70), l'étude du droit dans les monastères (p. 134-138), celle des classiques (p. 144-159).

Études. — WALDE (Bernh.). *Christliche Hebraisten Deutschlands am Ausgang des M. A.* (*Alttestamentliche Abhandlungen VI, 2-3*). Munster, Aschendorff, 1916, XVI-230 p.

On relève les noms de Étienne Septemius, prieur d'Ebersberg, O. S. B. (+ ap. 1512), de Jean Keck, de Tegernsee. [1662]

— O. R. *Die deutsche wissenschaftliche Benediktinerzeitschrift in neuen Gewande.* (*Hist.-pol. Blätter*, t. 152, 1913, p. 783-787). [1663]

— BAUMSTARK (Ant.). *Ein liturgiewissenschaftliches Unternehmen deutscher Benediktiner Abteien.* (*Deutsche Literaturzeitung*. Berlin, Weidmann, 22 nov. 1919, col. 898-905 ; 29 nov., col. 921-927). [1664]

Mystique. — VANSTEENBERGHE (Dr E.). *Autour de la docte ignorance. Une controverse sur la théologie mystique au XVI^e siècle.* (*Beiträge zur Gesch. der Philosophie des M. A.* Bd. XIV, 2-4). Münster, Aschendorff, 1915, 8°, XII-221 pp. [1665]

Le côté intellectuel et religieux des grandes réformes bénédictines du XV^e siècle a été trop négligé jusqu'ici. Si l'importance et l'étendue de ce mouvement ont été mieux appréciées depuis quelques années, on n'en avait pas suivi les manifestations de la vie intérieure avec un intérêt égal à celui qu'on accordait à son côté disciplinaire. Ce sera le mérite du Dr Van Steenberghe d'avoir appelé l'attention sur la vie religieuse et intellectuelle des monastères réformés de Tegernsee et de Melk dans leurs rapports avec le cardinal de Cuse.

Le traité de *Docta ignorantia* du cardinal a ravi de joie un moine réformé de Melk, prieur à Tegernsee, Bernard de Waging, et, par l'intermédiaire du grand abbé Gaspar Aindorffer, on amorce une correspondance des plus intéressantes avec le grand et docte prélat. Les théories mystiques du cardinal séduisent les moines de Tegernsee, mais il reste des obscurités à dissiper pour savoir de quelle façon on arrive à la possession de Dieu dans la vision et l'union avec Lui. Bernard de Waging soumet au cardinal son *Laudatorium Doctae Ignorantiae*, et ses frères réclament de Nicolas de Cuse des explications.

A Melk Jean Schlittacher de Weilheim écrit sur la mystique et il est en correspondance suivie avec un chartreux, Vincent d'Aggsbach, aussi un écrivain mystique, avec le moine Conrad de Geissenfeld à Tegernsee, avec un théologien de Munich, Marquard Sprenger. Nicolas de Cuse est au courant de cet échange de vues ; il donne ses « Directions » dans le *De Visione Dei*, qui va mieux orienter les esprits et les coeurs dans la voie de l'amour.

Cette controverse donne naissance à l'*Elucidatorium* de Marquard Sprenger. Vincent d'Aggsbach ne peut admettre les idées de Gerson, défendu par Nicolas de Cuse, ni celles du cardinal, ni celles de Marquard qu'il combat en s'appuyant surtout sur l'abbé de Vercel et sur Robert Grossetête, évêque de Lincoln dans son « *Impugnatorium Laudatorii Doctae Ignorantiae* ». Attaqué, Marquard répond à Vincent, puis la conciliation s'opère dans une intelligence plus nette des termes employés. Bernard de Waging a aussi sa part des attaques du chartreux et il y répond. La controverse dure une dizaine d'années, mais elle se prolonge indirectement dans d'autres écrits qui témoignent de l'intérêt que suscitent les questions de théologie mystique dans les monastères bénédictins d'Autriche et de Bavière.

Parmi les documents publiés nous trouvons 36 lettres adressées à Nicolas de Cuse par Bernard de Waging et l'abbé Gaspar (1452-1456) et par le cardinal à ses deux correspondants de Tegernsee, deux opuscules de Bernard, le *Laudatorium* et le *Defensorium doctae Ignorantiae*; 5 écrits de Vincent d'Aggsbach et une lettre de Conrad de Geissenfeld à Jean de Weilheim (15 juillet 1454).

— GRABMANN (Dr Martin). *Bayerische Benediktinermystik am Ausgang des M. A.* (B. M. II, 1920, p. 196-202). (1668)

L'auteur appelle l'attention sur les travaux ascétiques des Bénédictins du XV^e siècle, se rattachant aux réformes de Bursfeld, Melk et Kastl, plus spécialement sur les moines de Tegernsee, notamment Bernard de Waging (+ 2 août 1472), mieux connu depuis le travail de E. Vansteenberghe : *Auteur de la Docte ignorance* publié dans les *Beiträge zur Gesch. der Philosophie des M. A.* Bd. XIV, 1915. M. Grabmann fait connaître d'autres opuscules dont il relève l'intérêt, et attire l'attention sur une autre personnalité bénédictine, Jean de Kastl (vers 1410), auteur de travaux vraiment remarquables sur la mystique.

Histoire économique. — WAGNER (H. F.). *Salz und Wein in der Klosterwirtschaft der Vorzeit.* (SMGBO. 1916, N. F. 6. (p. 9-37, 48-63)). [1667]

Travail monastique. — REDONET y Lopez Doriga (Dr Louis). *El trabajo manual en las reglas monásticas.* Discurso leido en el act de su recepcion ... el dia 19. de enero de 1919. (Real Acad. de ciencias morales y políticas). Madrid, Fortanet, 1919, 8°, 199 p. [1668]

Coup d'œil sur le développement de l'idée de l'obligation et de l'importance du travail manuel dans les anciennes règles monastiques.

II. — BIOGRAPHIES.

S. Benoît. Vie. — ROMERO (D. Ricardo). *Vida del patriarca San Benito.* Barbastro, Corrales, 1914, 12, 256 p. [1669]

— HERWEGEN (Abt Ildef.). O. S. B. *Der hl. Benedikt. Ein Charakterbild.* Düsseldorf, Schwann, 1917, gr. 8°, 156 pp., avec illustrations du Fr. Notker Becker.

2^e éd. Düsseldorf, Schwann, 1919, gr. 8°, XIV-170 p., avec illustrations. Prix relié : 20 Mk. [1670]

Ce n'est pas une biographie suivie de S. Benoît que le R^{me} abbé de Laach a voulu écrire ; il a eu plutôt le dessein de tracer un tableau du caractère du saint législateur. Prenant pour guide, mais assez librement, après l'avoir soumis à un examen critique, le récit de S. Grégoire, dont le tissu léger réclame comme fond le texte de la Règle et la connaissance de l'histoire et du milieu politique et social dans lequel a vécu S. Benoît, l'auteur a esquissé une caractéristique de S. Benoît, qu'il envisage sous ses différents aspects d'ermite, de précepteur, d'abbé, de père, de législateur, d'apôtre, de saint. Il a su encadrer la majestueuse et paternelle figure de S. Benoît dans son cadre historique, dans son milieu ambiant, sur lequel il a exercé une action si bienfaisante et si durable. Cette grande et sereine figure du romain, dans lequel la grâce a tempéré la gravité par une bonté d'une extrême délicatesse, nous apparaît dans sa réelle grandeur comme législateur et comme abbé. L'intelligence de sa règle basée sur une étude sérieuse du monachisme antérieur et contemporain, éclairée par une expérience personnelle des âmes et de la direction, a permis de rendre la vie aux petits épisodes conservés par S. Grégoire. On sent la supériorité du législateur latin et l'on comprend les résultats de sa discrétion, quand on se rend compte de la profondeur de sa doctrine, puisée aux sources vives de l'Écriture et de la tradition, méditée sous le regard de Dieu dans la prière, ainsi que de la sublimité de l'idéal surnaturel qu'il propose à ses disciples dans l'union la plus intime à la vie du Fils de Dieu incarné, souffrant, mourant pour la rédemption des âmes qu'il régénère, transforme et vivifie par sa grâce. La Règle est le code ascétique autant que politique du monachisme occidental ; là est le secret de sa force, là est le vrai titre de gloire de S. Benoît. L'œuvre plus humaine de Cassiodore n'a pas laissé de trace, à moins de supposer que la fondation de Cassiodore ne se rattache au mouvement bénédictin ; l'œuvre surnaturelle de Benoît a traversé les siècles en répandant la vie divine et les bienfaits de la civilisation chrétienne.

L'auteur dispose d'une érudition sûre et étendue en matière juridique et liturgique ; il a scruté les caractères en psychologue judicieux ; il a saisi dans le saint les grandes qualités naturelles de l'intelligence, de la volonté, du cœur que la vie surnaturelle va mettre en relief purifiées et fortifiées. La foi les transfigure. On lit avec plaisir les pages que l'auteur a consacrées à la vie intérieure et surnaturelle de S. Benoît, mélange de douceur et de force fondues dans une majestueuse gravité. La foi le mène par la purification de la mortification, par un profond esprit de componction, par une coopération constante et attentive à la grâce dans l'imitation du Christ à l'amour, et l'amour le conduit à l'union intime avec Dieu. Le « retour à Dieu », l'union à Dieu est le but suprême de la vie monastique. Celle-ci est une école qui enseigne le chemin et les moyens d'y arriver, vie de prière et de travail mais vie d'union. Il valait la peine de marquer les grandes lignes de l'ascèse et de la mystique de S. Benoît, si simples et si profondes à la fois, pour faire sentir le courant de vie qui du Mont-Cassin s'est répandu sur le monde occidental et qui ne cesse d'alimenter des milliers d'âmes.

En écrivant ces lignes j'ai surtout en vue la deuxième édition, qui se

distingue de la première par une compréhension encore plus grande de la personnalité de S. Benoît, de son temps et de son œuvre. La finale de cette deuxième édition me plaît mieux que celle de la première, qui prêtait flanc à une certaine ambiguïté. Les notes rejetées à la fin du volume témoignent du soin avec lequel l'auteur a préparé et échafaudé son œuvre.

— ALBERS (Bruno). *Der Geist des H. Benediktus in seinem Wesen und seinen Grundzügen dargestellt*. Fribourg, Herder, 1917, 32°, VII-112 p. [1671]

A l'aide du texte même de la sainte Règle, l'auteur expose : l'essence de la vie monastique, la nature du vœu de « conversion des mœurs » dans la séparation du monde et dans la vie claustrale, la mortification corporelle, la louange divine, l'obéissance, le vœu de stabilité, les fondements essentiels de la vie monastique : foi, espérance, charité.

— ALBERS (D. Bruno), O. S. B. *Scienter nescius, sapienter indoctus. Eine Untersuchung zur Lebensgesch. St. Benedikts* (SMEGO, 1915, XXXVI, p. 535-542). [1672]

— CASEL (P. Odo), O. S. B. *Zur Vision des hl. Benedikt* (vita c. 35), (SMGBO, 1917, p. 345-348). [1673]

— FORNARI (Gaëtano), O. S. B. *Dante e San Benedetto. (Il VI. Centenario Dantesco)*, II, 1915, p. 74-82, 140-144). [1674]

— FORNARI (D. G.), O. S. B. *Dante et l'Ordre monastique* (R.I.M. V, 1920, p. 237-242). [1675]

— FILOMUSI-GUELFI (L.). *Piccole fronde del Paradiso di Dante. (Il Giornale Dantesco)*, XXII, 1915, p. 221-235). [1676]

Explication du passage du Paradiso, XXII, 50-60, relatif à S. Benoît.

— BERTINI (Pietro). *S. Benedetto. Dramme in 5 atti*, Padoue, Tip. del Messagiero, 1914, 8°, 36 p. [1677]

S. Benoît. Règle. — ROTENHÄUSLER (P. Matth.). *Ueber Anlage und Quellen der Regel des hl. Benedikt* (SMGBO, XXXVIII, 1917, p. 1-17).

— *Die Anlage der Regel des hl. Benedikt* (ib., XXXIX, 1918, p. 167-170). [1678]

— ROTENHÄUSLER (P. Matth.). *Voraussetzungen zum Verständnis des hl. Benedikt* (BM, I, 1919, p. 209-215). [1679]

Nécessité d'une compréhension sérieuse du monachisme antérieur et contemporain pour juger des dispositions et de l'esprit du saint législateur.

— ALBERS (D. Br.), O. S. B. *Hat Papst Zacharias den Mönchen von Monte-Cassino einen Autograph der Regelhandschrift des hl. Benedikt geschenkt?* (SMGBO, 1916, N. F., 6 (37), p. 177-182). [1680]

Réponse affirmative.

— STABILE (Francesco). *Studi sul testo e la lingua della Regola di S. Benedetto* (*Rivista di filologia e di istruzione classica*, XI.II, 1914, p. 259-274). [1681]

— DENK (J.). *Die Worte aus der Franziskanerregel : « Otiositas inimica est animae ». Proverbium oder Agraphon?* (*Franzisk. Studien*, 1917, p. 395-398). [1682]

Ce texte qui se trouve dans la Règle de S. Benoît (c. 48) est un emprunt à S. Basile. (Reg. 1917).

— VIVELL (C.). *Musikalische Termini in der Benediktiner-Regel*, (*SMGBO*, 1916, N. F. 6 (37), p. 611-627). [1688]

— VIELHABER (A.). *Ein Gang durch die Geschichte der deutschen Benediktinerregel von Kero bis Schmidt* (*SMGBO*, 1914, XXXV, p. 525-529). [1684]

— ROHR (G. W.). *Die Sprache der altenglischen Prosabearbeitungen der Benediktinerregel*. Inaug. Diss. Bonn, Rost, 1912, 8°, 153 p. [1685] Etude philologique.

— KONZELMANN (Max). *Die Engelberger Benediktinerregel, eine sprachgeschichtliche Untersuchung*. Frauenfeld, Huber, 1919, 8°, IV-157 p. [1686]

— *Des hl. Benediktus Mönchsregel* (Bibliothek der Kirchenväter XX). Kempten, Kösel, 1914, 8°. [1687]

Traduction et annotation par D. Pie Bihlmeyer.

— *Die Regel des hl. Benedikt*, übersetzt von P. P. Bihlmeyer O.S.B. Kunstverlag Beulon, 1916, 8°, VIII-144 pp. [1688]

— *Regel des hl. Benedikt*. Uebers. von P. K. Brandes, neu bearb. von P. Fridolin Segmüller, O. S. B. 6^e éd. Einsiedeln, Benziger, 1915, 160 p. [1689]

— *Saint Benoît dans la peinture*. Cinquante reproductions d'œuvres de maîtres, en phototypie. Abbaye de Clervaux, 4°, 28-2 p. [1690]

S. Benoît. Médailles. — (J. S.). *Zum Artikel Zacharias-Benediktus-Kreuz* (*SMGBO*, XXXV, 1914, p. 197-198). [1691]

Supplément à la notice de D. Adalbert Schippers (voir n° 754).

— GEISTBERGER (P. Thomas). *Nochmals Zacharias Benediktus-Kreuz* (*SMGBO* 1915, XXXVI, p. 543-553). [1692]

— ROLL (R.). *Die Medaillen-Stempel-Sammlung des Benediktinerstifts St Peter in Salzburg* (Mitteil. der Ges. für Salzburger Landeskunde.) Munich, Hirsch, III-98, 5 pl. 80. [1693]

Cassiodore. — LEHMANN (P.). *Cassiodorstudien VI-VIII* (Philologus LXXIV, 1917, p. 351-383). [1694]

— AMELLI (D. Ambroise O. S. B.). *Cassiodoro e la Volgata*. Conferenza. Grottaferrata, Scuola tip. S. Nilo, 1917, 8°, 52 p. [1695]

Après avoir exposé le rôle et l'action littéraire de Cassiodore, dont il relève les grands mérites en un style qui ondule et reluit sous les chaudes caresses d'une forte brise poétique, l'auteur fait connaître l'importance de son héros dans la propagation de la Vulgate et le soin qu'il mit à assurer la pureté du texte sacré. D. Amelli est porté à croire que le fond de l'observance monastique de Vivari est bénédictin et il nous donne (p. 42-43) une série de rapprochements entre la règle de S. Benoît et des textes de Cassiodore. J'y trouve des rapprochements de pensées assez frappants, mais pas assez des mots pour conclure à une dépendance quelconque.

Grégoire le Grand. — FEDELE (Pietro). *Il fratello di Gregorio magno* (Archivio della R. Soc. Romana di storia patria, XLII, 1919, p. 607-613). [1696]

Ce frère, préôt et de l'ordre, est appelé « Gernianus » par une intercalation de Paul diacre dans le texte de Grégoire de Tours. On a essayé de voir

son vrai nom « Gloriosus » dans une appellation honorifique courante à cette époque pour les hauts dignitaires.

— LUGANO (Plac.). *San Gregorio magno e san Colombano nella storia della cultura latina.* (RSB., X, 1915, p. 161-182.) [1697]

Grégoire le Grand. — PEITZ (Wilh.), *Das Register Gregors I. Beiträge zur Kenntnis des päpstlichen Kanzlei- und Registerwesens bis auf Gregor VII* (Ergänzungshefte zu den Stimmen der Zeit. II^e Reihe : Forschungen. 2). Fribourg, Herder, 1917, 8°, XVI-222 p.; fr. 7,70. [1698]

Le résultat de cette importante étude de diplomatique est une révision des jugements portés par Ewald et acceptés par les critiques. Il y a trois collections fondamentales comme Ewald l'a établi : R. avec 686 pièces, C avec 200, P. avec 55, mais leurs rapports ne sont pas ceux qu'Ewald a établis ; elles ne sont pas des extraits du registre original du Latran. R., le registre d'Adrien, est une copie du registre intégral original (L) ; P. est une « collection de décrétales » formée avant Hadrien, à l'aide de C. extrait primitif de L, auquel vint s'ajouter, avant l'époque de Charlemagne et d'Adrien, un certain nombre de lettres tirées d'autres sources. C'est un formulaire de la chancellerie pontificale. On voit d'ici les conséquences pratiques qu'on peut tirer de ces conclusions pour l'étude de la chancellerie pontificale formée sur le modèle des chancelleries impériales.

L'auteur étudie les trois collections susdites pour remonter à un registre original du Latran, expose le fonctionnement de la chancellerie papale et en suit le développement jusqu'au registre de Grégoire VII. Le livre du R. P. Peitz soulève toute une série de problèmes qui intéressent les spécialistes et ne manquera pas de provoquer de nouvelles études sur un sujet qui attire de plus en plus l'attention.

— TANGL (M.). *Gregor-Register und Liber diurnus. Eine Kritik* (N. A., XLI, p. 741-752). [1699]

Critique des théories de W. Peitz.

— PEITZ (W. M.). *Liber Diurnus. Beiträge zur Kenntnis der ältesten päpstlichen Kanzlei vor Gregor d. Grossen I.* Ueberlieferung des Kanzleibuches und seines vorgregorianischen Ursprungs. (*Sitzungsber. der Akad. der Wiss. Wien. Phil.-hist. Kl.* 185). Vienne, Hölder, 1918, 8° X-144 p. [1700]

— SCHEPENS (Prosper). *Une lettre du pape Grégoire I^{er} invoquée à tort.* (*Recherches de science relig.* XI, 1920, p. 253-254). [1701]

Il s'agit de la lettre I, 50 (P. L. 77, 513), où l'âge de 18 ans, requis des adolescents pour l'entrée dans un monastère, semblerait supprimer l'institution des oblats. Cette mesure ne s'appliquait qu'à certains monastères érigés dans les îles (probabl. îles côtières de la Campanie).

— EISENHOFER (Ludw.). *Augustinus in den Evangelien-Homilien Gregors des Grossen* (Festgabe Al. Knoepfler. Fribourg en Br., Herder, 1917, p. 56-66). [1702]

— VIVELL (Célestin, O. S. B.). *Gregors I Schrift über Melodie und Rezitativ in einem Brief des Papstes Leo IV.* (Cäcil. V. Organ, 1919, p. 27-33). [1703]

— DOREILLAC (D.). *S. Grégoire pape et la vie contemplative* (Bull. de S. Martin et de S. Reroult, 1918, p. 103-108; 1919, p. 32-35). [1704]

— SCHULZE (P.). *Die Entwicklung der Hauptlaster und Hauptgendalehre von Gregor dem Gr. bis Petrus Lombardus und ihr Einfluss auf die frühdeutsche Literatur*. Diss. Greifswald, 1914, 8°, 125 p. [1705]

— WILSON (H. A.) *The Gregorian sacramentar under Charles the Great*. From 3mss. of 9th cent. Londres, Harrison, 1915, 8°, 405 p. (H. Bradshaw Soc. XLIX). [1708]

— ENDRES (J. A.). *Die Darstellung der Gregoriusmesse im M. A. (Zeitschrift f. christl. Kunst*, 1917, 146-156). [1709]

— BASILE (G.). *L'anello di S. Gregorio magno... nel tesoro di S. Agata alla cattedrale di Catania (Arch. stor. per la Sicilia orientale*. XII, 1915, p. 390-412). Catane, Cianetta, 1915, 8°, 23 p. [1710]

Cette relique n'est pas de l'époque assignée par la tradition.

— DE CHAIGNON LA ROSE (P.). *On the arms attributed to S. Gregory the Great (The Eccles. Review*. LXI, 1919, p. 153-164). [1711]

— SPEARING (Edw.). *The Patrimony of the Roman Church in the time of Gregory the Great*. Cambridge, University Press, 1918, 8°, 168 p. [1712]

Travail inachevé d'un étudiant de Cambridge tué en France le 11 septembre 1916, publié par sa sœur Éveline. Les lacunes, inexactitudes et défectuosités du travail, ont été signalées par Ottorino Bertolini (*Archivio della Soc. Rom. di storia patria*, vol. XLII, p. 627-634).

S. Columba. — BRÜNING (Gertrud.). *Adamnans Vita Columbae und ihre Abteilungen*. Bonner Diss. Halle a. S. Karras, 1916. (Extrait du *Zeitschrift für Keltische Philologie*, XI, 2, 1916, p. 212-304), 8°, 92 p. [1713]

— LAWLOR (H. J.). *The Cathach of St Columba (Proceedings of the Royal Academy*, vol. XXIII, sect. C, no 11, p. 241-443 et 6 pl.). Dublin, 1916, v. *Engl. hist. Rev.*, janv. 1917, p. 116-118. [1714]

Manuscrit de la version latine des psaumes de S. Jérôme, que l'on croit avoir été transcrit par S. Columba, mais qui lui est postérieur.

S. Colomban. — LUGANO (D. Placide) *San Columbano, monaco e scrittore 542-615 nel XIII centenario della morte*. (*RSB*. XI, 1916, p. 5-46, avec grav.). Rome, S. M. Nuova, 1917, 8°, 56 pp. [1715]

En quelques pages bien documentées, l'auteur a retracé la seconde carrière du patriarche du monachisme breton sur le continent, analysé son esprit à l'aide des œuvres qui nous restent de lui, exposé son apostolat et l'influence de ses disciples sur le monde latin.

— DOMENICI (G.), S. J. *San Columbano 543-615*. Roma, Civ. Catt. 1916, 8°, p. 40 p. [1716]

— CAMBIASO (Domenico). *San Columbano : sua opera e suo culto in Liguria (Riv. diocesana Genovese*, VI, 1916, p. 121-125). [1717]

— CONCANNON (Helena). *The life of St. Columban*. St-Louis, Herder, 1916, 8°, XXXI-338 p. [1718]

— METLAKE (G.). *The life and writings of saint Columban*. Philadelphia, 1914, Dolphin Press. [1719]

Ce pseudonyme cache l'auteur de la monographie suivante.

— LAUX (J. J.) *Der hl. Kolumban, sein Leben und seine Schriften*. Fribourg, Herder, 1919, 8°, XVI-290 p. [1720]

Très bonne monographie sur la vie, l'œuvre et les écrits du grand moine irlandais dont l'année 1915 ramenait le treizième centenaire.

— Voir S. Grégoire le Grand, n° 1697.

Ste Radegonde. — BERNHART (J.). *Die hl. Radegunde. Ein Lebensbild aus der Merowingerzeit.* München, J. Müller, 1916, 8° 72 p. [1721]

S. Samson. — *Origines bretonnes. Étude des sources.* 2^e partie. *La Vie de S. Samson (Annales de Bretagne,* t. XXX, 1915, p. 123-164). [1722]

Le texte ancien fut écrit au plus tard vers 610-615.

— DUINE (F.). *La vie de S. Samson à propos d'un ouvrage récent (ib. t. XXVIII. p. 332-356).* [1723]

Isidore de Séville. — SCHMEKEL (A.). *Die positive Philosophie in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Forschungen. 2 Bd. Isidorus von Sevilla, sein System und seine Quellen.* Berlin, Weidmann, 1914, 8°, X-291 p. [1724]

— WESSNER (P.). *Isidor und Sueton (Hermes,* 1917, p. 201-292). [1725]

— BEESON (Ch.-H.). *Isidor-Studien,* Munich, Beck, 1913, 8°, IV-173 p. (*Quellen und Unters. zur latein. Philologie des M. A.* IV-2). [1726]

S. Ildephonse. — PRIOR CUMMINS OSB. *Our Lady's chaplain, S. Ildephonson (607-669) (Ampleforth Journal,* XXI, 1916 p. 281-290; XXII, 1916, p. 1-10). [1727]

S. Willibrord. — LAMPEN (Willibrord). *Sint Willibrord.* Utrecht, Dekker en Van de Vegt, 1916, 8°, XII-168 p. [1728]

S. Boniface. — SCHNÜRER (G.). *Der hl. Bonifatius als Glaubensbote, zum 1200 jährigen Gedächtnis des Beginns seiner Missionstätigkeit (Kathol. Missionen,* 1915/16, p. 149-151, 177-180). [1729]

— AUFHAUSER. *Zum Bonifatius-Jubiläum (Zeitschrift f. Missionswiss.* 1919, p. 217-224). [1730]

— FLASKAMP (F.). *Bonifatius und die Sachsenmission.* (Ib., 1916, p. 273-285). [1731]

— NÖSTITZ-RIENECK (R.-v.). *An der Schwelle von Bonifatius' deutschem Apostolat,* 716 (*Stimmen der Zeit* 1915-1916, XCI, p. 220-233). [1732]

— HIRSCHMANN. *Hat Eichstätt's erster Bischof die erste Lebensgesch. des hl. Bonifatius geschrieben?* (*Hist.-pol. Bl.* CLXIII, 1919, p. 513-530). [1733]

— WILLIBALD. *The life of S. Boniface : tr. into english for the first time, with introd. and notes by G. W. Robinson.* Cambridge, Mass., Harvard Univ., 1916, 8°, 114 p. [1734]

— BOEHMER (H.). *Zur Geschichte des Bonifatius (Zeitschrift des Ver. f. hess. Gesch. und Landeskunde* 50 (N. F. 40), p. 171-215). [1735]

— TANGL (Michael). *Bonifatiusfragen (Abhandl. der Preuss. Akad. der Wissenschaft.* 1919. Phil-hist. Kl. 1919, 4°, 41 p.). [1736]

L'auteur passe en revue le travail précédent et en examine les résultats : position géographique des peuples mentionnés dans la lettre de Grégoire III de 736 ; critique du récit de Willibald sur les premières années de l'apostolat de Boniface, les voyages de Rome en 718 et en 737-738 ;

notes intéressantes sur la durée des voyages au M. A., où l'on peut admettre une moyenne d'au moins 30-40 kil. par jour, et du double pour les courriers extraordinaires. M. Tangl combat aussi les résultats de l'étude de F.-J. Bendel sur les origines de Fulda ; pour lui le *Vita Stu-mi* est bien d'Egil. S. Boniface a pu intervenir en 743 auprès de Carloman en faveur de la fondation de Fulda, qui eut lieu le 12 mars 744.

—— MÜLLER (K.-O.). *Eine neue Handschrift (Bruchstück) der Vita S. Bonifatii von Ottoh* (NA. XLI, p. 691-704). [1787]

—— TANGL (M.). *Studien zur Neuausgabe der Bonifatiusbriefe*. I. (NA. XI, 1916, p. 639-790 ; XLI, 1917, p. 23-101). [1738]

—— BASTGEN. *Eine Neuausgabe der Bonifatiusbriefe (Pastor Bonus*, 1917, oct., p. 1-17). [1739]

—— BUCHWALD. *Die Aenigmata des hl. Bonifatius (Schlesische Pastor. Blätt.* 1919, p. 62-65). [1740]

Ste Lioba. — ZOEPF (L.). *Lioba, Hathumot, Wiborada. Drei Heilige* des deutschen M. A. Munich, Müller, 1915, 8o-XV p. 8°. [1741]

S. Willibald. — MORIN (D. G.). OSB. *Une étrange composition liturgique de l'évêque d'Eichstätt Reginold en l'honneur de S. Willibald* (*Hist. Jahrb.*, XXXVIII, 1917, p. 773-775). [1742]

Le « pulcherrimum carmen », composé par Reginold à la suite du IX^e répons de l'office de S. Willibald, est une prose polyglotte en latin, grec et hébreu. Elle a été publiée, sans identification, par H. A. Daniel, dans son *Thesaurus hymnol.* II, 300-303. D. Morin la réédite d'après le Clm 14377, f. 51, du X^e s., et remet au point les hypothèses de Haneberg et de Daniel sur la nature de cette pièce, qui n'est pas de S. Willibald, et ne date que du X^e siècle.

S. Wilfride. — POOLE (R. L.). *St. Wilfrid and the See of Ripon* (*Engl. hist. Review*, t. XXXIV, janv. 1919, p. 1-24). [1743]

Rectifie les données d'Eddi. S. Wilfrid fut consacré év. de Ripon en 664 ; son diocèse fut étendu à toute la Northumbrie avec siège à York en 669. Il y resta de 669 à 677. Après un exil de neuf ans, pendant lequel il fut év. de Selsey, il redevint év. de Ripon peu après 686. Chassé en 691, il fut év. de l'Anglia moyenne à Leicester, d'où, après 13 ans environ, il fut rétabli à Ripon et à Hexham. Il mourut probablement à la fin de 709, et fut enseveli solennellement le 24 avril 710.

Bède. — LEHMANN (P.). *Wert und Echtheit einer Beda abgesprochenen Schrift* (*Sitzungsber. der Bayer. Akad. aer Wiss. Philos. Kl.*, 1919, n° 4, 8°, 21 pp.). [1744]

Il s'agit de l'*Aliquot quaestionum liber*, dont M. Lehmann admet l'authenticité (voir les remarques de D. Anselme Manser, dans *Benediktin. Monatschrift* I, 1919, p. 434-437.)

Marculphe. — KRUSCH (B.). *Ursprung und Text von Marculps Formelsammlung* (*Nachrichten der K. Gesells. der Wiss. zu Göttingen. Philol.-hist.-Kl.* 1916, p. 231-274). [1745]

L'auteur, moine de S^e-Croix à Meaux, a écrit son recueil à la demande de l'évêque Landry de Meaux en 721-722.

S. Chrodegang. — GRIMME (F.). *Die Kanonikerregel des hl. Chrodegang und ihre Quellen* (*Jahrb. der Ges. f. lothr. Gesch. und Altertumskunde* 1915-1916, t. XXVII-XXVIII, p. 1-44). [1746]

— Voir Grégoire VII, n° 1243 bis.

— NAPIER (Arthur S.). *The old english version of the enlarged rule of Chrodegang together with the latin original*. London, Kegan Paul, 1916, 8°, IX-131 p. [1747]

On trouve aussi l'*Epitome* de S. Benoît d'Aniane, texte avec traduction interlinéaire d'après un ms. de la Cottonienne Tiberius H. 3.

Aldhelm. — OPERA. ed. Rud. Ehwald (MGH. Auct. Antiquiss. t. XV, P. II, fasc. III.) Berlin, Weidmann, 1919, 4°, pp. XXIV, 555-765. [1748]

Introduction sur la vie et les œuvres d'Aldhelm.

— MAZZONI (Donato). *Note Adelmiane* (*Didaskaleion*. Turin, III, 1914, p. 165-172). [1749]

— MAZZONI (Donato) S. J. *Aldhelmiana: studio critico letterario su S. Aldelmo di Sherborne* O. S. B. ♫ 709 (*RSB.*, X, 1915, p. 93-114, 245-250; 402-447). [1750]

Paul diacre. — MORGHEN (Raffaello). *Il palinsesto assisiense della Historia langobardorum di Paolo Diacono*. Rome, tip. del Senato, 1918, 8°, 13-XXVI pp. et fac. sim. [1751]

S. Virgile. — METLAKE (George). *St Virgil the Geometer* (*The Eccles. Review*, LXIII, juillet 1920, p. 13-21). [1752]

N'a pas connu l'article de H. Van der Linden (voir n° 1237).

Alcuin. — MEYER (W.). *Drei Gothaer Rythmen aus dem Kreise des Alkuin* (*Nachr. kön. Ges. Wiss. Göttingen. Phil.-Hist. Kl.* 1916, p. 645-682). [1753]

— VIVELL (P. Cölestin) O. S. B. *Alkuins Gedicht über die Pflege der Musik in Frankenland* (*Cäcil. Ver. Org.* 1914, 4, p. 84-87). [1754]

Anségise. — BUCHNER (M.). *Zum Briefwechsel Einhards und des hl. Ansegis von Fontanelle* (*St Wandrille*). (*Hist. Vierteljahrsschr.* XVIII, 1916-1918, p. 353-385). [1755]

Einhard. — GARROD (H. W.), et R. B. MOWAT. *Einhard's Life of Charlemagne*. Latin text, edited with introductions and notes. Oxford, Clarendon Press, 1915. [1756]

— HALPHEN (L.). *Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne*. III. Einhard historien de Charlemagne. (*Revue histor.*, t. CXXVI, 1917, p. 271-314). [1757]

— BUCHNER (M.). *Einhard als Künstler*. Forschungen zur Karoling. Kunstgeschichte und zum Lebensgange Einhards. Strassbourg. Heitz, 1919, 8°, VIII-149 p. [1758]

S. Aldric. — BUCHNER (M.). *Nochmals zur Biographie des hl. Aldrich*, (SMGBO, 1916, N. F. 6 (37), p. 392-396). [1759]

Ste Edith. — OSWIN (Ymal). *The Life of St Edith* O. S. B (Pax. 1917, n° 52, p. 149-169). [1760]

Raban Maur. — HABLITZEL (J. B.). *Hrabanus Maurus und Klaudius von Turin*. (*Hist. Jahrb.*, XXXVIII, 1917, p. 538-552). [1761]

Raban Maur a utilisé le Commentaire sur S. Mathieu de Claude de Turin.

— WILMART (D. A.). O. S. B. *Les allégories sur l'Écriture attribuées à Raban Maur.* (R.B. XXXII, 1920, p. 47-56). [1762]

Ces allégories sont une œuvre du XII^e siècle qui fut assez en vogue chez les Cisterciens.

— BENDEL (F. J.). *Das Geburtsjahr des Rabanus Maurus* (SMGBO, XXXIX, 1918, p. 519-520). [1763]

Fixe la date de naissance au plus tard en 776.

Anschaire. — PEITZ (Wilh.). S. J. *Rimbert's Vita Anskarii in ihrer ursprünglichen Gestalt* (Zeitschrift des Ver. für Hamburg. Gesch. XXII, 1918, p. 135-167). [1764]

Peitz considère la rédaction B comme le texte original. Critique de cette conclusion par W. Levison (N. A. XLI, p. 769) et par B. Schmeidler (ib. p. 770-771), qui discute les diplômes dans son ouvrage « Hamburg-Bremen » XIX-363 p.

— SCHMEIDLER (B.). *Hamburg-Bremen und Nordost-Europa vom 9-11 Jahrhrt. Krit. Untersuchungen zur Hamburg Kirchengeschichte des Adams v. Bremen, zu Hamburger Urkunden und zur nord. und wend. Geschichte.* Leipzig, Dieterichs, 1918, 8°, XIX-363 p. [1765]

Haimon d'Halberstadt. — HEINRICHS (R.). *Der Heliand und Haimo von Halberstadt.* Cleve, Voss, 1916, 8°, 42 p. [1766]

L'auteur de l'Héiland serait Haimon, moine d'Hersfeld, évêque d'Halberstadt en 840.

— SCHEID (N.). *Haimo von Halberstadt, der Dichter des Heliand?* (Stimmen der Zeit, 1916/17, XCII, p. 587-90). [1767]

Waltharius. — FLACH (J.). *Revendications contre l'Allemagne du poème de Gauthier d'Aquitaine.* (Revue des études histor., juillet-août 1916.) [1768]

Le Waltharius, attribué par les érudits allemands à Ekkard, moine de St-Gall, est l'œuvre d'un moine de St-Benoit-sur-Loire du XI^e siècle, sans doute, Girard. D'après l'auteur « le Waltharius est tout entier du côté de nos chansons de geste, comme inspiration, comme sentiment, comme caractère et aussi par ses éléments littéraires et son folklore ».

— WILMOTTE (Maurice). *La patrie de Waltharius.* (Revue histor., t. CXXVII, janv. 1918, p. 1-30). [1769]

Le poème est plutôt de provenance lorraine, et c'est St-Evre de Toul qu'on est amené à considérer comme lieu probable d'origine.

Notker. — HOFFMANN (Paul). *Die Mischproza Notkers des Deutschen.* Berlin, Mayer, 1914, 8°, VI-222 p. 1 pl. (Palaestra 58). [1770]

— HALPHEN (L.). *Études critiques sur l'hist. de Charlemagne IV.* Le moine de St-Gall (Revue histor., 1918, juillet-août, p. 260-298.) [1771]

Bien des vraisemblances se réunissent pour identifier le moine de St-Gall avec Notker le Bègue ; son ouvrage n'est pas une œuvre d'histoire.

Walafrid Strabon. — HABLITZEL (J. B.). *Untersuchungen über die Glossa ordinaria Walahfrid Strabos* (Bibl. Zeitschrift, 1914, p. 147-157). [1772]

Adrévald. — WILMART (D. A.). *Le commentaire des Bénédictions de Jacob attribué à Paulin de Milan* (RB. XXXII, 1920, p. 57-63.) [1773]

L'auteur de cet opuscule est le moine Adrévald de Fleury, mort en 878 ou 879.

Rathier. — SCHWARK (B.). *Bischof Rather von Verona als Theologe. Ein Beitrag zur Gesch. der Theologie im Zeitalter der Ottonen*. Königsberg, Teichert, 1916, 8°. V-163 p. [1774]

Après un rapide coup d'œil sur la vie et l'activité littéraire de l'ancien moine de Lobbes, successivement évêque de Vérone et de Liège, l'auteur fait connaître les sources et la méthode de sa théologie. Rathier, à l'exemple des écrivains de son temps, s'appuie avant tout sur l'autorité des Pères ; il a beaucoup lu. Son caractère et sa vie agitée ont fait de lui avant tout un polémiste ; ce n'est donc qu'incidemment qu'il est théologien. Ce n'est pas un génie, c'est un talent qui, laissé au calme de la spéculation, eût pu marquer dans le développement de la pensée théologique, car on constate qu'il n'est pas purement réceptif, qu'il y a en lui des idées réfléchies personnelles.

Le Dr Schwark examine successivement les opinions de Rathier sur la théologie dogmatique, sa théologie morale, ses idées en fait de droit ecclésiastique. L'auteur a lu attentivement les œuvres de Rathier ; il a essayé de retrouver ses sources, de reconstituer à l'aide des nombreux fragments épars une sorte de mosaïque théologique et de les mettre en rapport avec les divers mouvements d'idées et avec les faits des milieux où s'est écoulée la vie tourmentée de Rathier.

— BRUDERS (H.). *Das literarische Interesse für den Laubacher Benediktiner Rather, Bischof v. Verona* (Zeitschrift für kathol. Theol. 1918, p. 372-381). [1775]

St. Adalbert. — NAEGLE (A.). *Die neueste Untersuchung der Reliquien des hl. Adalbert in der Prager St. Veitskirche* (Mitt. des Ver. für Gesch. der Deutschen in Böhmen, 1918, t. LVI, p. 226-231.) [1776]

Aelfrīc. — FEHR (Bernhard). *Die Hirtenbriefe Aelfrics in altenglischen und lateinischen Fassung*. Herausgeg. und mit Uebersetz. und Einleitung versehen. (Bibl. der angelsachs. Prosa. IX). Hambourg, Grand, 1914, IV-CXXVI-269 p. [1777]

Grégoire VII. — FLÈCHE (A.). *Hildebrand* (Moyen-âge, XXX, janvier-juin, 1919, p. 76-106, 149 161, 197-210.) [1778]

Exposé critique de la vie du moine Hildebrand avant son élection au pontificat. Son influence sur la marche des affaires a été exagérée : les idées réformatrices de Grégoire VII furent celles de ses prédécesseurs depuis Léon IX. Par contre on constate une influence directe des deux cardinaux S. Pierre Damien et Humbert de Moyenmoutier. « Ce sont les idées intransigeantes du cardinal Humbert qui ont prévalu dans le gouvernement de l'Église et leur application faillit même entraîner avec la Germanie une rupture qu'Hildebrand et son ami, Anselme de Lucques, qui, en 1061, succéda à Nicolas II, vont s'efforcer de conjurer. » (p. 161.)

Voici comment l'auteur résume son appréciation de la personne et de l'œuvre d'Hildebrand :

« D'après les documents vraiment historiques, Hildebrand est avant tout une âme ardente, très éprise d'idéal chrétien, partant très désireuse de restaurer la discipline, de remettre en honneur la vieille loi du célibat ecclésiastique, d'en finir avec le scandaleux trafic des évêchés. Pour réaliser ce programme, Hildebrand veut raffermir l'autorité de Saint-Siège, pierre angulaire de la chrétienté, mais rien dans ses actes ne prouve qu'il ait jugé nécessaire, pour parvenir à cette fin, de partir en guerre contre l'empereur et les autres pouvoirs laïques (p. 209)... « Ses premiers actes comme pape, aussi bien que ses premières bulles où il revendique hautement les droits du pontife romain, laissent percer son invincible désir d'unir les deux puissances spirituelle et temporelle pour réformer l'Eglise. Il fera au jeune Henri IV, dont il a pourtant appris à connaître au cours du pontificat d'Alexandre II la perfidie et les vices, toutes les avances compatibles avec la dignité du siège apostolique, et c'est seulement le jour où il sera convaincu que le roi, loin de prêter son concours à la réforme de l'Eglise, constitue le plus sérieux obstacle à sa réalisation qu'il rompra avec lui. L'implacable logique des événements... l'orientera peu à peu vers les doctrines radicales professées dès le temps d'Étienne IX par le cardinal Humbert, mais lorsqu'en 1073 Hildebrand devint le pape Grégoire VII, rien ne peut faire prévoir cette évolution que le roi de Germanie rendra inévitable et sans laquelle la réforme de l'Eglise, but final de la papauté, était condamnée à l'échec » (p. 210).

— Fliche (A). *Etudes sur la polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII. Les Prélétriciens.* Poitiers, Soc. d'impr. et de libr., 1916, 16°, XIII-343 p. [1779]

S'il est vrai qu' « Hildebrand est un merveilleux homme d'action, doué d'une surprenante facilité d'adaptation et de mise en œuvre », il ne faut pas trop généraliser la portée de l'autre jugement de M. Fliche que « la gloire de l'invention des idées auxquelles il a attaché son nom doit être reportée à d'autres qu'à lui », bien que « cela ne diminue en rien son immense génie ». Certes l'auteur a grandement raison de mettre en relief les figures de Pierre Damien et d'Humbert de Moyenmoutier, précurseurs de la lutte poussée plus tard si vivement par Grégoire VII, de même que l'action réformatrice des papes ses prédécesseurs. Mais comme l'a fait remarquer M. Paul Fournier, il faut attribuer une large part à l'initiative de Hildebrand. « C'est lui qui a vu nettement que la réforme se ferait par l'autorité du Siège apostolique ou qu'elle ne se ferait pas. Cette pensée qui dominera les actes et les écrits de Grégoire VII, l'inspire déjà à une époque encore éloignée de son avènement », dès 1059. « Ainsi, avant l'année 1059, Hildebrand était convaincu de la nécessité de raffermir le point d'appui du levier à l'aide duquel il serait possible de battre en brèche la formidable masse des abus et des crimes qui déshonoraien l'Eglise ; sans doute de cette nécessité il avait une idée plus nette que Pierre Damien et ses contemporains. C'est parce qu'il demeura fidèle à cette idée que Grégoire VII put accomplir son œuvre, non sans grandir singulièrement la situation et le prestige de l'Eglise romaine ; je ne crois pas, conclut M. Fournier, qu'il y ait témérité à reconnaître que ce fut là

son principal apport, et qu'il lui appartient en propre » (*Bibl. École des Chartes*, 1918, p. 334-335).

On lira aussi avec fruit les remarques de M. E. Jordan dans le *Moyen-Age*, (t. XX. p. 173-181). Nous y relevons une caractéristique de l'œuvre de Grégoire VII : « Il est un point en particulier, dit-il, où la main et la pensée d'Hildebrand se révèlent. On sait qu'une des grandes idées de la politique de Grégoire VII, poursuivie avec persévérence, a été de placer le Saint-Siège à la tête de la hiérarchie temporelle aussi bien que spirituelle, en obtenant de tous les pays la reconnaissance de saint Pierre et le paiement d'un cens. Mais cette idée a déjà reçu des applications sous les pontificats précédents. Je ne doute pas qu'il ne faille les attribuer à Hildebrand. Aussi bien est-il certain qu'il a été l'inspirateur de l'alliance entre Nicolas II et les Normands ; et nous savons par lui-même que c'est lui qui décida Alexandre II, contre l'avis de beaucoup de cardinaux, à favoriser l'expédition de Guillaume le Conquérant », (p. 176).

— WHITNEY (J. P.). *Gregor VII* (*English histor. Review*. 1919 avril, t. XXXIV, p. 129-151) [1780]

L'auteur a également saisi le grand côté de la politique pontificale, qui réalisa un « système cohérent par une théorie consistante de l'Église et de son chef administratif, la Papauté ». Alors même qu'au centre de la chrétienté à Rome la papauté semble finir dans la confusion et la défaite, les liens par lesquels il a rattaché la papauté aux autres pays, même éloignés, restent fermes. Il put souffrir de la défection de treize cardinaux ; ce fut une désertion et un affaiblissement à Rome, mais malgré cela aucun pape n'a autant fortifié la papauté ; son œuvre resta. M. Whitney rend justice au caractère d'Hildebrand.

— BUXTON (E. WILMOT). *St-Gregory VII. The story of Hildebrand*. Londres, Burns, 1920, 8°, IX-166 p. [1781]

— FREGNI (GIUSEPPE). *Di Gregorio VII e di Enrico IV, e sè cioè l'incontro tra papa Gregorio VII e l'imperatore Enrico IV, nel 27 gennaio 1077, avvenne a Canossa di Reggio Emilia, o in qualche altra città o castello del Piemonte e d'Italia : studi critici, storici e filologici*. Modène, Soc. tip. modenese, 1916, 8°, 51 pp. [1782]

— CATHREIN (Victor). *Hat Papst Gregor VII den Staat für ein Werk des Teufels und der Sünde erklärt* (*Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*. X, 1917, p. 340-349 ; XI, 1918, p. 230-239). [1783]

— KARGE (H.). *Die Gesinnung und die Massnahmen Gregors VII gegen Heinrich IV in den Jahren 1083-1085*. Diss. Greifswald 1914, 8°, 102 p. [1784]

— HERZFELD (G.). *Das Strafverfahren Gregors VII im Lichte der Ideen Augustinus und Gregors* (*Hist. Viertelj.* XIX, 1920, p. 305-320). [1785]

— HIRSCH (H.). *Zur Beurteilung des Registers Gregors VII* (*Festschrift des Akad. Vereines deutscher Historiker in Wien*. Wien, 1914. p. 45-48). [1786]

L'écriture de T. II de Peitz est celle du notaire dirigeant dans la chancellerie d'Urbain II.

— LANGE (J.). *Das Staatensystem Gregors VII auf Grund des Augustinischen Begriffs von der « libertas ecclesiæ »*. Diss. Greifswald, 1915, 8°, 81 p. [1787]

La *libertas ecclesiæ*, telle que l'entend Grégoire VII, est le développement d'une idée exposée nettement par S. Augustin, par St. Grégoire le Grand, par le cardinal Humbert. Il y a vraie liberté, là où il y a obéissance à l'autorité établie par Dieu. L'autorité ecclésiastique a le droit de réclamer cette liberté, non seulement des individus, mais aussi des peuples, soumis au Vicaire du Christ comme les vassaux à leur souverain. L'idée philosophique s'est transformée en système politique. Grégoire VII n'agit pas par ambition, mais par conviction intime : il a pour mission de réaliser sur terre la liberté de l'Église. Certes sa façon d'imposer ses idées aux divers Etats est différente : à côté de considérations générales adaptées à la mentalité des princes, le pape fait valoir les arguments de droit qui lui servent à établir ou à réclamer les revendications de l'Église sur les pays qu'il considère comme propriété de l'Église romaine. L'auteur passe en revue la Hongrie, le royaume Normand, l'Espagne, l'Angleterre, la France, l'Empire, le Danemark, la Norvège et la Suède, les Etats slaves, la Sardaigne et la Corse.

En appendice l'auteur examine la lettre de Silvestre II de l'an 1000 au roi Etienne de Hongrie et la considère comme une falsification.

Anselme de Lucques. — THANER (Fr.). *Anselmi ep. Lucensis collectionem canonum una cum collectione minore*. Fasc. II. Innsbruck. Wagner, 1915, 8 p. 229-519. [1788]

Humbert de Moyenmoutier. — FLICHE (Aug.). *Le cardinal Humbert de Moyenmoutier. Étude sur les origines de la réforme grégorienne*. (Revue hist., t. CXIX, 1915, p. 41-76). [1789]

L'auteur met en relief la personnalité et esquisse le rôle important de l'ancien moine de Moyenmoutier, qu'il considère avec Pierre Damien comme les réformateurs les plus illustres qui ont préparé les voies à Hildebrand. Il y a entre les deux champions de la même cause des nuances assez intéressantes, que l'auteur relève avec plaisir.

— MICHEL (A.). *Praedestinatus, eine ungenannte Quelle Kardinal Humberts im Kampfe gegen Kerularius (1053-1054)* (Festgabe Alois Knöpfler. Fribourg en Br., Herder, 1917, p. 240-247.) [1790]

Pierre Damien. — FLAMINI (Franc.). *Il canto di Pier Damiano : Saggio d'esegesi dantesca*. Napoli, Perrella, 1916, 8°, 16 p. (Extr. de *La Rassegna*). [1791]

Bonizon de Sutri. — GAFFREY (B.). *Die Augustin. Geschichtsauffassung im liber ad amicum des Bischofs Bonitho von Sutri*. Langensalza, Wendt, 1918, 8°, 89 p. [1792]

— FOURNIER (Paul). *Les sources canoniques du « Liber de Vita christiana » de Bonizo de Sutri* (BEC. LXXVIII, 1917, p. 117-134). [1793]

— Voir n° 1795.

Urbain II. — FLICHE (Augustin). *L'élection d'Urbain II (Moyen Age 2^e série, t. XIX, t. XXVIII, 1916, p. 356-394)*. [1794]

Le choix d'Eudes d'Ostie a été mis en avant par ses deux prédecesseurs Grégoire VII et Victor III. L'élection ayant eu lieu pour la première fois hors de Rome, l'on a obtenu le concours du clergé et du peuple au moyen du vote par mandat.

— FOURNIER (Paul). *Bonizo de Sutri, Urbain II et la comtesse Mathilde*, d'après le « *Liber de Vita christiana* » de Bonizo (BEC. LXXVI, 1915, p. 265-298). [1795]

PASCAL II. — MARCH (G. M.), S. J. *Sull'autore della biografia di Pasquale II e delle precedenti del « Liber Pontificalis » cominciando da quella di Leone IX* (*Civilt. Catt.*), n° 1546, nov. 1914, p. 402-420 [1796]

L'auteur n'est ni Pierre de Pise, comme le croyait Watterich, ni Pandulphe, comme le pensait Mgr Duchesne, mais Constabulus.

GÉLASE II. — KROHN (R.). *Der päpstliche Kanzler Johannes v. Gaeta (Gelasius II)*. Marburg. phil. Diss. Berlin, Ebering, 1918, 8°, XI-84 p. [1797]

S. BRUNO D'ASTI. — RISI (Nicola). *S. Bruno Astense, vescovo di Segni: sua vita e sue opere (1049-1123)*. Prato, Giachetti, 1918, 16°, 129 p. [1798]

Travail d'allure vulgarisatrice. (Voir une note de D. Maur Inguanez dans le *Boll. Dioc. di Monte-Cassino*, sept.-oct. 1918).

S. ANSELME. — MERCATI (Angelo). *Frammenti Matildici*. 1^a serie Reggio-Emilia, Bassi, s. d. (1915), 8°, 15 p. (Extr. du recueil : *Nel VIII^o centenario di Matilde di Canossa, scritti vari*). [1799]

Le second mémoire est intitulé : « Matilde e S. Anselmo di Cantorbery » ; on y voit une figure représentant S. Anselme offrant à la comtesse son *Liber meditationum et orationum*, d'après un ms. du XII^e s. de l'abbaye d'Adinont.

GUY D'AREZZO. — VIVELL (P. Colestino), O. S. B. *Commentarius anonymus in Micrologum Guidonis Aretini* (*Sitzungsber. der Akad. der Wiss. in Wien*, t. 185, n° 5). Vienne, Hölder, 1917, 8°, 92 p. [1800]

Publication, d'après le cod. 2502 de la Bibl. Imp. de Vienne (XII^e s.), d'un traité anonyme sur le Micrologus de Guy d'Arezzo. Comme l'auteur ne connaît pas la rédaction du Micrologus donnée dans les mss. du XII^e s., l'éditeur en place la rédaction au plus tard en 1034. L'auteur anonyme pourrait être le disciple si assidu et plus tard l'ami intime de Guy, Michel. L'éditeur renvoie à une étude publiée en 1914 dans les *Studien und Mitteil. O. S. B.* sur le contenu du traité et sur la description du manuscrit.

FRUTOLF. — VIVELL (P. Colestino), O. S. B. *Frutolfi Breviarium de musica et Tonarius* (*Sitzungsber. der Akad. der Wissenschaften in Wien*, t. 188, n° 2). Vienne, Hölder, 1919, 8°, 188 p. [1801]

Édition critique de deux ouvrages du moine Frutolf, de l'abbaye de St-Michel de Bamberg († 1103), dont l'importance a été précédemment mise en relief dans deux études de l'éditeur (voir plus haut n° 790).

— VIVELL (C.) O. S. B. *Vom unedierten Tonarius des Mönches Frutolf* (*Quart. Mag. of the intern. Musical Soc.*, 1913, p. 463-484). [1802]

EBERHARD DE SALZBURG. — ARNDT (E.). *Die Briefsammlung des Erzbischofs Eberhard I v. Salzburg*. Diss. Berlin, 1915, 8°, 63 p. [1803]

EKKEHARD D'AURA. — GOLD (Karl). *Einheitliche Anschauung und Abfassung der Chronik Ekkehard von Aura nachgewiesen auf Grund der Zeitanschauungen*. Greifswald. Diss. Anklem, Poettcke, 1916, 8°, 105 p. [1804]

Les différentes recensions de la chronique de l'abbé d'Aura, jadis moine à Bamberg, appartiennent à un seul auteur. L'auteur trouve un nouvel argument en faveur d'Ekkehard dans sa conception de la philosophie de l'histoire, qui est la même dans les différentes recensions.

Abélard. — GEVER (B.). *Peter Abälards philos. Schriften. Die Logica & Ingredientibus*. Die Glossen zu Porphyrius. (*Beiträge z. Gesch. der Phil. des MA.* Bd. XXI). Münster, Aschendorff, 1919, 8°, XII-110 p. [1805]

Rupert de Deutz. — WOLFF (Odilo). *O. S. B. Mein Meister Rupertus. Ein Mönchsleben aus dem zwölften Jahrh.* Fribourg-en-Br., Herder, 1920, 16°, IV-202 p. avec 19 grav. [1806]

Dans le cadre chronologique de la vie du célèbre abbé de Deutz, l'auteur a tracé un tableau de la vie monastique de cette époque et surtout fait ressortir la mentalité du moine et connaître les sources de sa vie intime. On serait tenté d'y voir un portrait transposé ou un idéal retrouvé dans un ancêtre.

Raoul Tortaire. — JENAL (Anton). *Der Kampf um Durazzo 1107-1108 mit dem Gedicht des Tortarius* (*Histor. Jahrb.* XXXVII, 1916, p. 285-352). [1807]

Dans la seconde partie, l'auteur s'étend sur la vie et les œuvres de ce moine de Fleury.

Ste Hildegarde. — RINGS (P. Mannes M.). *S. Hildegard, Deutschlands erhabene Prophetin*. Berlin, Germania, 1917, 8°, 78 p. [1808]

— RIESCH (Helene). *Die hl. H. von Bingen*. Freiburg-in-Br., Herder, 1918, 8° VI-160 p. [1809]

— BRAUN (J.). *Die hl. Hildegard, Äbtissin von Rupertsberg*. Aus dem franz. frei bearbeitet. Ratisbonne, Habbel, 1919. [1810]

— ROTH (F. W. E.). *Studien zur Lebenbeschreibung der hl. H.* (SMBCO, XXXIX, 1918, p. 68-118). [1811]

— HERWEGEN (Ildef), O. S. B. *Guibert von Gembloux und die heil. Hildegard von Bingen* (*Der Belfried*, I, 1916, p. 118-124). [1812]

NOMBREUSES furent au M. A. les relations entre les abbayes rhénanes et celles de Belgique. La Belgique était un foyer de culture latine en partie française. Intéressantes sont les relations entre le moine Guibert de Gembloux et la voyante de Rupertsberg. Celle-ci a sur son secrétaire l'avantage de la profondeur, qu'elle doit surtout à l'illumination d'en haut. Cela ne veut pas dire que tout ce qui est *Deutsch* ou même *Kerndeutsch* est nécessairement profond ou supérieur, sinon on aboutirait à des conclusions manifestement exagérées.

— Voir n. 1824.

Suger. — MALE (Émile). *La part de S. dans la création de l'iconographie du Moyen-Age* (*La Revue de l'Art ancien et moderne*, XXV, 1914, p. 91-102, 161-168, fig. et pl.). [1813]

L'auteur montre que l'iconographie médiévale est redévable à Suger de types nouveaux et de combinaisons nouvelles ; examen des monuments.

Alexandre du Mont-Cassin. — INGUANEZ (D. Maur), O. S. B. *L'esamerone di S. Ambrogio ridotto in versi da Alessandro monaco di*

Monte-Cassin. (*Riv. stor. bened.* VIII, 1913, p. 119-132, 167-187. Rome, S. Maria Nuova, 1913, 8°, 36 p.). [1814]

Le ms. 799 du Mont-Cassin, fin XIII^e/XIV^e s. contient un exposé poétique de la Crédation fait d'après l'Hexameron de S. Ambroise par le moine Alexandre du Mont-Cassin. Les éléments manquent pour déterminer l'époque à laquelle il a vécu et identifier le maître I, auquel il dédie son œuvre. Son poème latin contient 812 vers. *Inc. principium sine principio qui machina trina. Exp. quod fiat fiat clamantes dicite fiat.*

Roger. — FUCHS (A.). *Dic Tragaltäre des Rogerus in Paderborn.* Beiträge zur Rogerus frage. Paderborn, Bonifac.-Druckerei, 1916, V-160 p., 8° et 23 grav. [1815]

Gratien. — DEBIL (A.), S. J. *La première distinction du « De paenitentia » de G.* (RHE, XV, 1914, p. 251-273). [1816]

— SOHM (R.). *Das Kirchenrecht und das Dekret Gratians.* Munich, Duncker, 1918, 8°, VIII-674. [1817]

Guillaume de St-Calais. — D. GUILLOREAU. *Guillaume de St-Calais, évêque de Durham (...-1096).* (Revue hist. et archéol. du Maine, t. LXXIII, 1913, p. 204-232 ; t. LXXIV, 1914, p. 64-79). [1818]

Guillaume, moine de St-Calais, abbé de St-Vincent du Mans, évêque de Durham (1080-1096).

Guillaume de Jumièges. — *Gesta Normannorum ducum.*, éd. critique par J. Marx. Paris, Picard, 1914, 8°, XLIII-418 p. (Soc. de l'hist. de Normandie). [1819]

Gautier de Coincy. — DRUON (J.). *La vie de sainte Christine de G. de C.* (Romania, 1914, p. 95-96). [1820]

— LOMMATSCH (Erhard). *Gautier de Coincy als Satiriker.* Haile, Niemeyer, 1912, gr. 8°, X-123. [1821]

Gérard de St-Quentin. — KRUITWAGEN (B.), O. F. M. *Gerard van Saint-Quentin en Petrus van Kamerijk* (Eind 13^e eeuw), respectievelijk dichter en componist van een Rijmofficie van Sint Elisabeth (*Nederlandia franciscana*, t. III, 1920, p. 203-214). [1822]

Ste Gertrude. — *Mystiek en Ascese.* Eerste reeks n° 2. *De hl. Gertrudis*, be vert. door M. MOLENAAR, M. S. C. Venloo, Mosmans junior, 1918, 16°, 159 p. [1823]

— BATELLI (G.) *Santa Gertrude, la sposa del Signore.* Florence, Giannini, 1919, XV-31 p. (= *Fiori di letteratura ascetica e mistica*, n° 7). [1824]

Traduction du troisième exercice, avec introduction de 18 pages du prof. Guido Battelli sur les trois grandes mystiques Hildegarde, Mechtilde et Gertrude.

Guillaume d'Estouteville. — MORIN (D. G.), O. S. B. *Une ordonnance du card. nal légat G. d'Est. à propos d'une coutume abusive du chapitre cathédral de Bayeux.* (Beiträge zur Gesch. der Renaissance und Reformation. Joseph Schiech: als Festgabe... Munich, Datterer, 1917, p. 256-262). [1825]

Barbo (Louis). — WATRIGANT (H.), S. J. *Quelques promoteurs de la méditation méthodique au XV^e siècle.* (Coll. de la Bibl. des Exercices de S. Ignace, n° 79, 1919). Paris, Lethielleux, 1919, 8°, 84 p. [1826]

Une étude plus approfondie de l'Oraison à travers les siècles montrera qu'une certaine méthode n'est pas d'origine proprement moderne. Ce n'est pas le lieu de discuter ici sur les avantages ou les raisons de l'Oraison simple ou méthodique ; cela relève de l'ascèse proprement dite. Au point de vue historique, il est intéressant de constater que le vénérable Louis Barbo, fondateur de la Congrégation bénédictine de Ste Justine de Padoue († 1443), dans son *Modus meditandi* propose une méthode bien nette pour l'heure réglementaire de la méditation quotidienne. Louis Barbo avait été d'abord chanoine de S. Georges in Alga à Venise et il semble bien qu'il était au courant des méthodes adoptées dans la Congrégation de Windesheim. Le livre de l'*Imitation* y pénétra de bonne heure. Il y aurait lieu de rechercher s'il n'existe pas d'autres opuscules de Barbo et de ses premiers disciples et de voir à quelles sources ils ont puisé. Les renseignements bibliographiques fournis par le P. Watrigant ne peuvent manquer d'intéresser l'histoire littéraire bénédictine (pp. 4-14). Le texte du *Modus meditandi* est reproduit (pp. 15-28) d'après la première édition imprimée de Venise en 1523.

Butzbach, Jean. — LETTS (Malcolm). *Johannes B., A wandering scholar of the fifteenth Century.* (*Engl. hist. Review*, XXXII, 1917, p. 22-33). [1827]

Cisneros. — WATRIGANT (Henri, S. J.). *Quelques promoteurs de la méditation méthodique au XV^e siècle.* (Coll. de la Bibl. des Exercices, 1919). Paris, Lethielleux, 1919, pp. 62-83. [1828]

L'Ejercitatorio de la vida espiritual de l'abbé du Mont-Serrat, œuvre de compilation, mais faite avec l'intention très nette du but à atteindre et l'intelligence des sources à utiliser, a voulu systématiser l'enseignement de la vie d'oraison ; on lui reproche de manquer d'une certaine personnalité. Cisneros a utilisé S. Bonaventure, Thomas a Kempis, Gérard de Zutphen, Jean Mauburnus, Ludolphe le Chartreux, Jean Nider, Gerson, et quelques auteurs plus anciens généralement cités de seconde main. On le voit, Cisneros est sous l'influence des auteurs récents, de S. Bonaventure et des écrivains de Windesheim. S. Ignace est autrement personnel dans la marche de ses Exercices ; il a dû connaître le travail de Cisneros, qui constitue un anneau de la chaîne qui le rattache à Gérard de Zutphen et à Windesheim. Dans cette notice, le P. Watrigant fournit encore d'excellents renseignements bibliographiques sur Cisneros. Des travaux de ce genre sont de nature à jeter un nouveau jour sur l'histoire de l'ascèse.

VON CHARTONAY (P.) S. J. *Des Abtes Garcia Cisneros Geistliche Uebungsbuch.* (*Stimmen der Zeit*, t. 94, fév. 1918, p. 497-506). [1829]

Coup d'œil sur la nature du livre de Cisneros et son importance pour l'oraison méthodique pendant un temps déterminé, comme l'avait déjà fait Louis Barbo, au commencement du XV^e siècle.

Ellenbog (Nicolas). — ZOEPFL (Friedr.). *Der Arzt Ulrich Ellenbog.* (*Archiv. f. die Gesch. des Hochstifts Augsburg*, V, 1916, p. 111-164) [1830]

Notice consacrée au père du célèbre humaniste, Nicolas Ellenbog, moine d'Ottobeuron.

— BIGELMAYR (André). *Nikolaus Ellenbog und die Reformation.* (*Festgabe Al. Knoepfle*. Fribourg en Br. 1917, p. 18-42). [1831]

Nicolas Ellenbog, bénédictin d'Ottobeuron (1481-1543), humaniste fervent, en relations suivies avec les personnalités littéraires le plus en vue de son temps, bien que conscient des misères et des abus constatés dans les milieux ecclésiastiques, resta fermement attaché à la foi catholique. Il juge le protestantisme à ses fruits et il prend la plume pour défendre le dogme catholique et l'autorité du Pape contre les novateurs.

— ERHARD (O.). *Nikolaus Ellenbog von Ottobeuren.* (*Allgauer Geschichtsfreund*, 1912, n° 2, p. 7-13). [1832]

Trithème. — ROTHE (F. W. E.). *Studien zum Johann Trithemius-Jubeljahr (1516-1916)* (*SMGBO*. 1916, N. F. 6 (37), p. 265-301) Salzburg, Pustet, 1916, 8°, 37 avec photogr. de la pierre tombale. [1833]

— BENDEL (F. J.). *Trithemius als Dichter* (*SMGBO*. 1916, N. F. 6 (37), p. 696-697). [1834]

Boil (Bernard). — CURIEL (D. Fausto). *Bernardo Boil, unico. Nuevo documento inedito y decisivo* (*Revista Montserratina*, VIII, 1914, p. 149-154). [1835]

Bucelin (Gabriel). — BERLIÈRE (D. U.). *Gerardus Belga Une supercherie littéraire du XVII^e siècle.* (*Mélanges Camille de Borman*. Liège, 1919, p. 517-527). [1836]

Gerardus Belga, personnage imaginaire, n'est autre que D. Gabriel Bucelin, éditeur des Opuscules publiés sous ce nom : le silence qu'il garde sur ce personnage, là où il aurait dû en parler, les références dont il se sert, l'analyse interne de ses travaux montrent que le prieur de Weingarten a simplement mis sous le couvert d'un abbé imaginaire les effusions de sa piété.

Quirini (Card.). — GABRIELLI (Attilio). *Cinque lettere inedite di L. A. Muratori*, Velletri. 1914. [1837]

Correspondance relative à la réduction des fêtes de précepte par Benoît XIV en 1742, adressée à Mgr Alexandre Borgia.

Sala (Benoît). — CURIEL (Fausto). *El Emo Sr Cardenal D. Benito Sala O.S.B., monje y Abad de Montserrat, obispo de Barcelona + 1 jul. 1715* (*Rev. Montserratina*, IX, 1915, p. 247-251, 314-317, 422-426, 519-525, 563-568, avec portrait). [1838]

Morosini (Fortuné). — GUERRINI (Paulo). *Il vescovo Fortunato Morosini, giudicato da un cronista contemporaneo* (*Brescia sacra*. VII, 1916, p. 69-74). [1839]

Le Cassinien Morosini fut évêque de Trévise, puis de Brescia (+ 25 juin 1727).

Bonomo (Jeanne-Marie). — DE GANAY (C.). *La S^e Marie Bonomo* (*La Vie Spirituelle* I, t. II, n° 10, p. 310-319.) [1840]

Gerbert (Martin). — BRINZINGER (A.). *Fürstabt Martin G. von St-Blasien. Ein Lebensbild aus dem 18. Jahrh.* Horb a. N., Christian, 1916. [1841]

Pie VII. — RESSIA (G. B.). *Il passaggio di Pio VII per la vita e*

santuario di Mondovi (13-16 agosto 1809, Mondovi, Tip. Vescovile, 1914, 8°, 16 p. avec grav.). [1842]

— Cte de MAYOL DE LUPÉ. *La captivité de Pie VII d'après des documents inédits*. 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Emile-Paul, 1916, 2 vol. XXII-573-549 p. 8°. [1843]

Pitra (Card.). — FARGE (René). *Lettres inédites de Mgr Berteaud au card. Pitra* (Bull. Soc. archéol. Corrèze, t. XLI, 1919, p. 49-64). [1844]

Hildebrand de Hemptinne. — VON OER (P. Sebastian). O. S. B. *Der erste Abt-Primas des Benedictinerordens*. (BM, II, 1920, p. 259-261). [1845]

— Nécrologie. (*Ephemerides Cong. Cassin. a P. O.* déc. 1913, p. 141-143 avec portrait). [1846]

— VON OER (P. Sebastian) O. S. B. *Vom Zuavenoffizier zum Benediktinermönch* (BM, II, 1920, p. 163-167). [1847]

Serafini (Card. D.). — *** *Deux nouveaux cardinaux bénédictins*. (RLB, IV, 1914, p. 372-379, avec portraits). [1848]

Notice sur les cardinaux Dominique Serafini, de la congrégation bénédictine de Subiaco (p. 373-374) et Aidan Gasquet (p. 374-379), président, de la congrégation anglaise.

— *I nuovi cardinali benedettini Serafini e Gasquet, avec portraits*. (RSB, IX, 1914, p. 161-165). [1849]

— *I nuovi cardinali dell'ordine benedettino* (*Il sacro Speco*, XX, 1914, p. 49-53, avec portraits). [1850]

— Voir *Ephemerides Cong. Cassinensis a P. O.* mai 1914, p. 169-172. [1851]

— CURIEL (Fauste). *Los nuevos Cardenales Benedictinos* (*Revista Montserratina* VIII, 1914, p. 241-247, avec portraits). [1852]

Notices sur les cardinaux D. Serafini et F. A. Gasquet.

— Nécrologes du card. Serafini. (+ 5 mars 1918) dans *Roma e l'Oriente*, VIII, 1918, p. 184-188 ; *BSMSB* 1918, p. 77-78 ; *Kathol. Missionen* 1918-1919, p. 74. [1853]

Gasquet (Card.). — *Cardinal Gasquet's « Biglietto » Address* (*Down-side Review*, t. XXXIII, déc. 1914, p. 225-229).

— *An address* (*ib.*, t. XXXV, mars 1916, p. 1-9) ; discours du cardinal en prenant possession de S. M. in Portico.

— WULSTAN (D. Richard). *Cardinal Gasquet's Jubilee* (*ib.* t. XXXV, déc. 1916, p. 100-117). [1854]

— *Nel cinquantenario monastico di S. E. il Cardinale F. A. Gasquet, Presidente della Pontificia Commissione per la revisione della Volgata*. Roma, 1917, 4°, 35 pp. avec portrait, vues de l'abbaye de Downside et de San Callisto. [1855]

— LEMONNYER (A.). O. P. *Apologie pour la vie religieuse*. (*Revue des Jeunes*, 25 fév. 1920, p. 365-378). [1856]

Analyse de l'ouvrage du card. Gasquet. *Religio Religiosi. Objet et but de la vie religieuse*. Trad. par l'abbé Hervé. Rome, Desclée, 1919, in-16°, XI-153 p.

Stotzingen (D. Fidèle de), O. S. B. — A. P. V. *El Rmo e Ilmo Sr. D. Fidel von S. primado de la orden benedictina (La Santa Cruz. Mexico, 1914, p. 10-12, avec portrait).*

[1857]

ALLEMAGNE

Généralités. — *Klosterverzeichnis der deutschen Benediktiner und Cisterzienser.* Herausg. vom Stift St Peter. Salzburg, Pustet, 1917, 8°, 187 p. [1858]

Bénédictines. — von REICHLIN-MELDEGG (Reginrudis) und Dr Franz BENDEL. *Verzeichnis der deutschen Benediktinerinnenklöster* (SMGBO, XXXV, 1914, p. 1-45, 200). [1859]

Bénédictines du S. Sacrement. — (Sch. M.). *Die Klöster der Benediktinerinnen von der ewigen Anbetung in Deutschland* (SMGBO. N. F. III (XXXIV), 1913, p. 778-781). [1860]

Bavière. — AUFHAUSER (J. B.). *Bayerische Missionsarbeit im Osten während des 9. Jahrh.* (Festgabe Alois Knüpfer. Fribourg en Br., 1917, p. 1-17). [1861]

Activité des missionnaires partis de Salzbourg, Ratisbonne et Passau en vue de convertir le pays des Avares et d'organiser les églises en Carantanie Pannonie, Bohème et Moravie.

— SCHOTTENLOHER (K.). *Ehemalige Klosterdruckereien in Bayern (Bayerland)*, XXIV, 1913, p. 132-140. [1862]

Imprimeries à St-Ulric d'Augsbourg (1472-74), Wessobrunn (1503-1505), Ottobeuron (1509-25, 1532-46), Thierhaupten (1591-99), Kempten (1593-1802).

— ULRICH (P. Augustin). *Das Wappen der bayerischen Benediktiner-Kongregation* (BM. II, 1920, p. 323-326). [1863]

Constance. — SCHELLHASS (Karl). *Zur Gesch. der Gegenreformation in Konstanz* (Zeitschrift f. d. Gesch. des Oberrh., LXXI, 1917, p. 3-43, 187-240, 375-413, 493-514; LXXII, 1918, p. 316-347). [1864]

Visites des monastères de Petershausen, St-Georges de Stein par le nonce Ninguarda : triste situation.

Eichsfeld. — HARTUNG (K.). *Die eichsfeldischen Klöster in der letzten Zeit ihres Bestehens und ihr Ende*. Diss., Münster, 1914, 8°, 110 p. [1865]

Elchstätt. — ROMSTÖCK (Fr. Sal.). *Die Stifter und Klöster der Diözese E. bis zum Jahre 1806*. Eichstätt, Brörmer, 1916. [1866]

Hesse. — HUYSKENS (Alb.). *Die Klöster der Landschaft an der Werra. Regesten und Urkunden.* (Veröffentlichungen der Histor. Kommission für Hessen und Waldeck. Bd. IX, 1). Marburg, Elwert 1916, 8°, XXV-882 p. [1867]

A signaler le monastère des Bénédictines du St-Cyriaxberg près d'Eschwege, fondé avant 1075 (n° 1-485, 1674-1676).

Hildesheim. — KONSCAK (Ernst.). *Die Klöster und Stifter des Bistums H. unter preussischen Herrschaft (1802-1806).* (Beiträge f. d. Gesch. Niedersachsens und Westfalens, n° 48). Hildesheim, Lax, 1919, 8°, 110 p. [1868]

En compensation d'un coin de terre sur la rive gauche du Rhin, la Prusse reçut, après les avoir convoités, en dehors de quelques villes impériales et

abbayes, les évêchés de Hildesheim et de Paderborn, une partie de Münster, Erfurt et l'Eichsfeld. C'était plutôt une conquête. La Prusse était bien renseignée sur la valeur de cette aubaine, et elle entendit user le plus vite possible du bien d'Église qu'elle convoitait. Naturellement les droits de l'Eglise lui importaient peu, et cette puissance protestante et protestante s'empressa de supprimer radicalement les monastères. L'ordre bénédictin perdit ainsi l'abbaye de Lamspringe occupée depuis 1643 par des Bénédictins anglais qui y entretenaient une école pour leurs nationaux (p. 30-42), celle de Ringelheim (p. 60-65), de St-Godehard d'Hildesheim (p. 70-82), celle de St-Michel dans la même ville, monastère remarquable entre tous par la discipline qui y régnait (p. 82-99) et le monastère des Bénédictines d'Escherde.

— DERSCH (W.). *Hessisches Klosterbuch. Quellenkunde zur Gesch. der im Reg. Bez. Kassel, der Prov. Oberhessen und dem Fürstentum Waldeck gegründeten Stifte, Klöster und Niederlassungen von geistl. Genossenschaften Marburg, Elwert, 1915, 8°, XXXI-160 p.* (= *Veröffentlichungen der Hist. Kommission für Hessen und Waldeck*, XII). [1869]

Recueil excellent et dressé d'une façon très pratique; on y trouvera, outre une courte notice historique, l'indication des sources manuscrites et une abondante littérature sur chacune des maisons religieuses signalées.

Nassau. — LUTHMER (F.). *Nassauische Klöster (Nassauischer Heimatbuch*, 1913, p. 381-388). [1870]

Saxe. — RAUDA (Fritz). *Die Baukunst der Benediktiner und Zisterzienser in Sachsen und das Nonnenkloster zum hl. Kreuz bei Meissen. Meissen, Mosche, 1918, 8°, 97-220 pp. avec grav. et pl.* [1871]

Ce travail se rapporte en premier lieu à la reconstitution et à l'étude des édifices de l'ancien monastère de Ste-Croix près de Meissen, fondé en 1197, transféré à son emplacement actuel en 1217. Fondé pour des Bénédictines, qui acceptèrent l'habit et les usages de Cîteaux sans appartenir à cet ordre, le monastère à partir de 1249 est toujours dit O. S. B. Les biens furent séquestrés en 1540, et, comme les moniales voulaient maintenir les rites catholiques, l'Électeur de Saxe les priva de leurs biens et les chassa de leur maison. Abandonné par les religieuses, le monastère tomba en ruines.

L'auteur consacre une étude très détaillée à l'architecture du monastère et l'accompagne de nombreuses gravures et de dessins.

Dans un appendice il étudie l'architecture des Bénédictins et des Cisterciens en Saxe : Pegau, Lausigk, Chemnitz (O. S. B.) ; Altzella, Grünhain (O. Cist.), Oybin (O. Celest.), et, pour les moniales : Döbeln, Meissen ; Marienstern, Mariental.

— MÜLLER (G.). *Reformation und Visitation sächsischer Klöster gegen Ende des 15. Jahrh.* (*Neues Archiv f. Sächs. Gesch.* 1917, p. 46-74). [1872]

Thuringe. — WINTRUFF (Wilh.). *Landesherrliche Kirchenpolitik in Thüringen am Ausgang des M. A.* (*Forschungen zur Thüring.-Sächs. Gesch.* V). Halle a. S., Gebauer, 1914, 8°, VI-98. [1873]

Westphalie. — DELLA VALLE (H.). *Die Benediktinerinnenklöster des Bistums Osnabrück im M. A.* Verfassung-Wirtschafts-und ständege-

schichtliche Studien. Osnabrück, Kisling, 1916, 8°, 160 p. (Extr. des *Mitteil. des Ver. f. Gesch. und Landeskunde zu Osnabrück*, t. XXXIX). [1874]

L'auteur traite de trois monastères : Gertruidenberg (fondation épiscopale), Oesede et Malgarten (fondations de famille). Dirigées par un prévôt, aidées pour la partie matérielle par des frères convers, les Bénédictines de ces trois maisons se recrutent à Gertruidenberg et à Malgarten, à partir de 1300 surtout, dans la petite noblesse et dans la bourgeoisie, à Oesede jusqu'en 1247 dans la noblesse libre, puis dans la classe des ministériaux, qui prend bientôt le dessus. La règle subit un affaiblissement à partir du milieu du XIII^e s., en raison même du recrutement et sous l'influence de facteurs qu'on constate partout ailleurs. L'auteur étudie la vie interne des monastères, leur administration, leurs relations avec l'abbaye d'Iburg, avec l'évêque, avec leurs avoués.

— DARPE (F.). *Güter und Einkünfteverzeichnis der Stifter Langenhörst, Metelen, Borghorst, sowie der Klöster Gross- und Klein-Burlo*. Im Auftrage der histor. Kommission der Provinz Westfalen bearbeitet (Codex traditionum Westfallicarum VII). Münster, Theissing, 1914, 8°, XII-258 p. [1875]

Würtemberg. — WÜLK (J.). *Einfluss der Württembergischen Grafen auf die Wahl der Pröpste bzw. Äbte in den unter ihrem Schutze stehenden Stiften und Klöstern (Württemberg. Vierteljahrsheft f. Landesgesch. 1914, N. F. XXIII, p. 242-255)*. [1876]

— STEINHAUSER (G.). *Die Klosterpolitik der Grafen von Württemberg bis Ende des 15 Jahrh.* Diss. Tübingen, 1913, 8°, 106 p. [1877]

Voir n° 415.

Ecossais. — SEPP (Bernard). *Maria Stuart und die deutschen Schottenklöster (Beiträge zur Gesch. der Renaissance und Reformation... Joseph Schlecht...)*, Munich, Datterer, 1917, p. 311-323. [1878]

Congrégation de Bursfeld. — LEONARD (P. Ludger) O. S. B. *Zur Gesch. der Bursfelder Union* (BM., II, 1920, p. 222-236). [1879]

Coup d'œil sur la bibliographie et importance des procès-verbaux (recessus) des chapitres annuels.

Architecture. — *Das Süddeutsche Kloster seit dem Ausgange des M. A. (Hist. pol. Blätter, 1917, p. CLIX, p. 313-26, 382-94)*. [1880]

Relatif à la disposition des édifices.

Bibliothèques. — HAUBER (A.). *Deutsche Handschriften in Frauenklöstern des späteren M. A.* (Zentralblatt f. Bibliothekswesen, XXXI, 1914, p. 342-373). [1881]

Numismatique. — MENADIER (Dorothea). *Die Münzen und das Münzwesen der deutschen Reichsabtissinnen im M. A.* Diss. Berlin, 1916, 8°, 113 p. [1882]

Abbayes impériales. — FEIERABEND (Hans). *Die politische Stellung der deutschen Reichsabteien während des Investiturstreites*. Inaug. Diss. Breslau, Marcus, 1913, 8°, 33 p. [1883]

Introd., chap. I et II de l'ouvrage suivant.

— FEIERABEND (H.). *Die politische Stellung der deutschen Reichsabteien während des Investiturstreites*. Breslau, Marcus, 1913, 8°, 232 p. [1884]

L'auteur expose d'abord la politique d'Henri II et des Saliens jusqu'au moment où éclate la lutte des investitures. En dépit de ses sentiments religieux, Henri II agit avec les monastères impériaux comme un maître absolu, il se sent propriétaire. Ses successeurs Corrad II et Henri III maintiennent cette position, mais on sent que les monastères gagnent en indépendance et que leur situation économique s'améliore et s'affirme. La régence de l'impératrice Agnès est signalée par une attaque en règle de l'épiscopat contre la liberté et l'indépendance des abbayes impériales qui a pour résultat la donation de 14 de ces abbayes à des évêques et à des princes. Le règne d'Henri IV ramène des temps meilleurs, mais la lutte des investitures et le mouvement réformateur parti de Lorraine et d'Hirsau menacent d'ébranler les relations entre le souverain et les monastères. Cette réforme ne pénétra guère les abbayes impériales pendant la lutte : Lorsch la combat ouvertement ; Reichenau, St-Gall, Hersfeld lui sont hostiles ; elle ne s'implante qu'à Rheinau, Corbie, Ottobeuren et Wessobrunn. Dans la lutte les monastères impériaux restent généralement fidèles au souverain ; seule des abbayes impériales, Reichenau s'attache au concurrent d'Henri IV, et plus tard on voit Corbie, Herford, Gernrode et Nienburg adopter les idées grégoriennes, que partageront également, en conséquence de la pénétration de la réforme d'Hirsau, Rheinau, Ottobeuren, Wessobrunn. La situation reste la même sous Henri V et après le concordat de Worms. Ce n'est qu'avec le temps que les monastères voient leurs liens avec la couronne se relâcher et se développent graduellement en états territoriaux.

Abdinghof. — TENCKHOFF (P.). *Die angebl. Urkundenfälschungen des Benediktiner Kl. A. in Paderborn* (*Zeitschrift f. Gesch. Alt. Westfalen*, LXXIII, 1, 1919, p. 1-35). [1888]

Amorbach. — BENDEL (F. J.). *Ein Verzeichnis der Traditionen der Abtei A. aus dem 11. und 12. Jahrh.* (*Zeitschrift f. die Gesch. des Oberrheins* 1915, N. F. 1915, p. 285-288). [1886]

——— BENDEL (F. J.). *Die Gründung der Abtei A. nach Sage und Geschichte* (*SMGBO*, XXXIX, 1918, p. 1-29). [1887]

——— BENDEL (F. J.). *Reihenfolge der Äbte von A.* (*SMGBO*, XXXV, 1914, p. 107-113). [1888]

——— BENDEL (F. J.). *Die Datierung und Einreihung der unechten Diplome K. Ludwigs A. D. für Amorbach und Fulda*. (Böhmer-Mühlbacher, n° 1396, 1390, 1395) (*Mitteil. des Inst. f. Oesterr. Gesch.* XXXVIII, 1918, p. 312-313). [1889]

Ces diplômes faux ont pour modèle un diplôme de janv.-fév. 849 donné à Fulda.

——— JOH. GEORG., Herzog zu Sachsen. *Bilder aus St. Benedikts Leben in Amorbach.* (BM II, 1920, p. 68-73). [1890]

Cycle de fresques de Matthieu Günther d'Augsbourg (1745-1747)

Augsbourg, St-Etienne. — MUCHALL-VIEBROOK (Th.). *Die St.-Stephanskirche in Augsburg* (*Archiv f. die Gesch. des Hochstifts Augsburg* IV, 1915, p. 476-487). [1891]

— WÖNISCH (O.). *Aus den ersten Tagen des Benediktiner Lyzeums in Augsburg* (*SMGBO*, 1914, XXXV, p. 701-702). [1892]

D'après le journal de D. Vincent Hanf, de St-Lambrecht 1835-1836.

— WEIHMAYR (P. Walter) *Trauerrede auf Abt D. Theobald Labhardt von St-Stephan (Augsburg)* (*BM*. I, 1919, p. 444-447). [1893]

Augsbourg, St-Ulric. — ZELLER (Jos.) *Beiträge zur Gesch. der Melker Reform im Bistum Augsburg* (*Archiv f. die Gesch. des Hochstifts Augsburg*, V, 1916, p. 165-181). [1894]

Influence à Donauwörth et à St-Ulric. Des moines de différents monastères passent à Melk et y font profession.

— BÜHLER (N.). *Die Schriftsteller und Schreiber des Benediktinerstiftes St-Ulrich und Afra in Augsburg während des M. A.* Münchener phil. diss. 1916, 8°, 64 p. [1895]

Banz. — HESS (W.). *Die Bildersammlung des Klosters B. um die Mitte des 18. Jahrh.* (*Hist. pol. Blätter*, 1916, t. 158, p. 73-84, 137-152). [1896]

— HESS (W.). *Die Verteidigungsschrift des Banzer Benediktiners und Bamberger Universitätsprofessors J. B. Roppelt.* Ein klösterliches und naturwissenschaftliches Stimmungsbild aus dem Zeitalter der Aufklärung. (*SMGBO*, 1915, XXXVI, p. 403-481). [1897]

Né à Bamberg en 1744, entré à Banz en 1764, professeur de mathématiques à Bamberg en 1794 (décédé 11 fév. 1814).

Benediktbeuern. — STEINBERGER (Ludwig.) *Benediktbeurer Studien, Nebst einem Beitrag zur Gauforschung* (*Hist. Jahrbuch*, XXXVIII, 1917, p. 237-283, 459-485). [1898]

Etude de quelques diplômes du XI^e siècle et de falsifications.

— BECKER (Walter F.). — *Die Schicksale des Kl. B. (Das Bayerland*, XXVII, 1915-16, p. 361-363, 379-382 ; XXVIII, 1916-17, p. 5). [1899]

Beuron. — WOLFF (P. Odilo) O. S. B. *Beuron. Bilder und Erinnerungen aus dem Mönchsleben der Jetzzeit.* 5^e éd. Fribourg, Herder, 1918, 8°, VII-225 p. [1900]

— v. OER (P. Sebastian). *Ein Jugendbildnis des Erzabtes Maurus Wolter* (*BM*. II, 1920, p. 326-329). [1901]

— von OER (P. Sebastian) *Erzbischof Ildefons Schober*, Ein Lebensbild (*BM*. I, 1919, p. 327-337). [1902]

— VERKADE (P. Willibrord). O. S. B. *Die Unruhe zu Gott, Erinnerungen eines Maler-Mönches.* Fribourg, Herder, 1920, 8°, 262 p. [1903]

— v. OER (P. Sebastian). *Ora et labora. Leben und Sterben von Laienbrüdern der Beuroner Benediktiner-Kongregation.* Beuron, Kunstverlag, 1919, 8°, 196 p. [1904]

C'est une galerie de portraits religieux que l'auteur nous fait parcourir. Utilisant les chroniques mortuaires envoyées par les différents monastères de la Congrégation de Beuron, D. Sébastien von Oer esquisse une série de notices sur une cinquantaine de frères convers décédés dans la paix du Seigneur. On y retrouve quelques notices de frères de Maredsous, de la période pendant laquelle ce monastère fut uni à la congrégation de Beuron. C'est bien l'*ora et labora* en action que la vie de ces religieux

d'une profonde piété, d'une obéissance simple et constante, d'un labeur incessant, qui ont trouvé dès ce monde la paix dans le cloître.

Art. — KREITMAIER (J.). S. J. *Die Beuroner Kunstschule (Stimmen aus Maria-Laach)*, t. LXXXVI, p. 48-66. [1905]

— KREITMAYER (J.). S. J. *Beuroner Kunst. Eine Ausdruckform der christlichen Mystik mit 32 Tafeln.* 2 Aufl. Fribourg, Herder, 1914, XII-94 pp. 8°. [1906]

Les principes de l'école artistique de Beuron sont souvent mal compris et discutés ; cela se conçoit, il s'agit de formes expressives d'un art inspiré par une profonde idée religieuse et, au sein même de cette école, il s'est produit divers courants résultant de l'inspiration personnelle d'artistes auxquels le maître n'imposa pas toujours une seule et même volonté. Le fondateur de l'école, D. Didier Lenz, unit en sa personne les divers talents de sculpteur, de peintre et d'architecte ; il s'est attaché à l'art monumental, et c'est chez les anciens Grecs et Egyptiens qu'il a étudié les problèmes de la ligne et des proportions. Son canon est géométrique, et, pour juger ses productions, il faut les envisager dans l'ensemble d'un monument. Isolées des lignes et de leurs places respectives, les œuvres d'art beuronien étonnent parfois par une certaine raideur et leur archaïsme. Elles ne produisent véritablement d'effet que dans l'ensemble, dans le milieu inspirateur, qui est l'église avec le déploiement de ses pompes liturgiques. C'est un art religieux, qui traduit l'union mystique de l'âme avec Dieu dans l'adoration et l'amour. C'est un art qui, au-dessus de la technique, veut placer l'idée religieuse vécue, sentie, expérimentée. Les nuances varieront suivant le tempérament de l'artiste : le maître, D. Didier, a sa personnalité très marquée, plus savante, plus mesurée, plus dégagée des sens ; son premier compagnon, D. Gabriel Wueger, sentait plus profondément et tempérait par la douceur de son sentiment ce qu'il y avait de rigide et de tranché dans les compositions de son compagnon. Celui-ci disparu, D. Didier put laisser un libre cours à son génie créateur ; il a groupé quelques élèves qui peuvent suivre ses règles et s'inspirer de sa technique, mais l'âme qui les a dictées est incommunicable, et c'est cette âme qui doit survivre, alors même que les formes varient ou sont appelées à se transformer. L'idée qui anime l'art beuronien est puissante et féconde ; elle peut se traduire sous diverses formes toutes pénétrées du même sentiment religieux, de la même intelligence de la vie surnaturelle de la grâce dans les âmes, adaptées au même but : conduire à Dieu dans l'adoration et l'amour.

L'auteur de ce livre, membre d'un ordre assez différent de celui de S. Benoît, a parfaitement saisi l'idée maîtresse de l'œuvre beuronienne et apprécié sainement et librement les diverses manifestations de l'art dans ce monastère et ses filiales ; il a rendu justice au génie créateur du P. Didier Lenz, sans méconnaître les points discutables de son œuvre ou de celles de ses élèves. En mettant en relief le principe générateur de l'art beuronien, il a indiqué les voies qu'il peut suivre, en restant toujours un art vraiment digne de ce nom, mais un art religieux, un art monastique tout imprégné de cette paix suave que l'âme du moine doit refléter après avoir pris contact avec le monde surnaturel.

— STAKEMEIER (P. Bonifatius) O. S. B. *Die Beuroner Kunstschiule und ihre Tätigkeit in Montecassino* (SMGBO. IV, 1914, p. 684-700). [1907]

— VISMARA (M. Silvio) O. S. B. *L'arte benedettina di B.* (*Vita e Pensiero* I, 1915, p. 592-604 avec grav.) Milan, Tip. S. Giuseppe, 8°, 16 pp. avec grav. [1908]

— PÖLLMANN (P. Ansgar) O. S. B. *Aufrisse und Querschnitte aus der Beuroner Kunst* (BM., I, 1919, p. 84-118, 175-194, 268-277, 420-433, avec grav.). [1909]

Principes de l'école de Beuron, biographie de son fondateur, D. Didier Lenz.

— *Von Beuronischer Kelchkunst.* P. Suitbert Kraemer (Ib., II, 1920, p. 168-184). [1910]

— EHRHARDT. *Beuroner Kunst.* (Archiv. f. christl. Kunst, 1915, p. 32-39.) [1911]

Bilburg. — (*Aventin und die Bibliothek des Kl. B.* (Zentralbl. f. Bibl. Wesen, XXXI, 1914, p. 28). [1912]

Blaubeuren. — BAUR (Karl). *Das Klöster B.* Ein Führer, Kunstreunden und Fremden gewidmet. Blaubeuren, Baur, 1917, 16° 70 p. [1913]

Bleidenstatt. — ROTH (F. W. E.) *Beiträge zur älteren Besitzgeschichte der Abtei B.* (SMBGO. 1917, XXXVIII, p. 18-40.) [1914]

Brauweiler. — CRUTZ (G.). *Die frühromanischen Reliefs der alten Benediktinerabtei B.* (Z. f. christl. Kunst, 1915, 149-155.) [1915]

Burtscheid. — SCHNOCK (H.). *Die «Vita prior und posterior» des seligen Gregorius, ersten Abtes von B.* (SMGBO. XXXIX, 1918, p. 449-452). [1916]

Cologne. — SCHULTE (Aloys). *Der hohe Adel im Leben des Mittelalterlichen Köln* (Sitzungsber. der Bayer. Akad. der Wiss. Phil.-philol.-und hist. Kl. 1919, n° 8), Munich, 1919, 8°, 68 pp. [1917]

L'auteur étudie le choix et la nomination des archevêques, le recrutement des chanoines de la cathédrale, tous de haute noblesse, la composition des collégiales d'hommes, des chapitres nobles de femmes, puis celle des monastères bénédictins de S. Pantaléon et de Grand-S. Martin, pour tâcher d'établir la proportion d'éléments indigènes du patriciat ou de la bourgeoisie. Si St-Pantaléon offre certaines analogies avec les monastères réservés à la haute noblesse, on constate aussi des différences. Les abbés sont, avant la réforme de Bursfeld, recrutés dans la noblesse, mais la bourgeoisie a ses entrées dans le couvent. Grand-St-Martin a des allures plus bourgeoisées.

Cologne, St-Martin. — KUHN (Gottfried). *Die Immunität der Abtei Gross-St-Martin zu Köln.* (Beiträge zur Gesch. des alten Mönchtums und des Benediktinerordens. Hrsg. v. Abt. Ildef. Herwegen O. S. B. V). Mit einem Vorwort des Hrsg. Münster, Aschendorff, 1913, 8°, XII-114 p., et 4 pl. [1918]

Ce livre a pour but d'exposer l'administration de la propriété urbaine d'un monastère dans une ville où la vie communale s'est affirmée de.

bonne heure à côté des grandes seigneuries ecclésiastiques : l'abbaye de Grand-St-Martin à Cologne offre un type intéressant à étudier, puisqu'elle permet de se rendre un compte assez exact de la situation juridique d'une ancienne immunité monastique au sein d'une ville commerçante, fière de son indépendance administrative et soucieuse de ses intérêts financiers.

Cologne possédait de nombreuses églises collégiales qui atteignaient le chiffre de onze, dès le XI^e siècle, et, plus tard, de nombreux monastères vinrent s'y ajouter. Quelques églises, comme St-Séverin, St-Pantaléon et St Géron ont su faire octroyer à leur cour domaniale de grands priviléges d'immunités et la justice, sans que plus tard l'incorporation d'une partie de cette juridiction privilégiée dans les murs de la ville y ait porté atteinte. La plupart des autres églises n'ont qu'une immunité restreinte qui ne dépasse pas les limites de leur propriété foncière, exempte de la juridiction et des impôts de la ville. Leur bien disséminé dans la ville tombe sous la juridiction de celle-ci, et devient *Schreinsgut*, comme tout autre bien de bourgeois, c.-à-d. que l'inscription en est faite pour les mutations dans un registre (*liber scrinii*) d'un des quartiers de la ville : leurs occupants paient les impôts, sont tenus à la milice urbaine, etc.

Grand-St-Martin avait son immunité, dont l'étendue exacte est déterminée par M. Kühn à l'aide de documents, ce qui l'amène à montrer qu'à un moment donné, au XII^e siècle, alors que la population rurale afflait dans les villes, on crut utile d'aliéner, pour y bâtir des maisons, des terrains derrière l'église et le monastère devant le marché au poisson. Ces parcelles de terrain furent cédées à cens héréditaire conformément aux prescriptions du droit en vigueur dans la ville pour les concessions héréditaires ; chaque maison payait en outre un cens annuel peu élevé « *ad luminaria* », dit « *hoinrecins, gruntcins ou hovecins*. » Les habitants paient un impôt au burgrave pour l'exposition de leurs marchandises et l'étalage ; ils paient les impôts communaux. Le monastère a sa cour foncière qui traite toutes les affaires relatives à ces maisons, mais pour les autres elles relèvent du tribunal de la ville. L'auteur procède de la même façon pour les propriétés de l'abbaye dans la Mühlen et la Lintgasse, le Martinsförtchen et la Martinsabteigasse, où l'abbé veille à respecter la loi communale qui exige dans l'année la cession des maisons à des laïques, lesquels doivent payer les impôts.

Dans une seconde partie M. Kühn étudie l'origine de la cour foncière du monastère, le cercle restreint de son action, la difficulté de lutter contre les empiétements des employés des « Schreine » pour maintenir le cens héréditaire. Le monastère est endetté aux XIV^e et XV^e siècles, on aliène des parcelles de terrain, on vend les cens des maisons, des rentes, etc. ; il faut même passer par l'inscription aux Schreine pour faire respecter ses droits de propriété. La réforme de Bursfeld, introduite par l'abbé Adam Meyer, permet de relever les finances du monastère ; la cour foncière ne suffisait plus pour assurer les droits du monastère ; l'abbé la transforme en cour féodale, qui consolide son immunité et protège ses fiefs héréditaires contre toute aliénation devant les « Schreine » par l'obligation du relief,

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

Revue bénédictine

v.32
1920

ISSUED TO

v.32
1920

59084

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

GTU Library



3 2400 00331 4626

